00053886

NOT TO BE ISSUED OUT
WITHOUT PERMISSION.

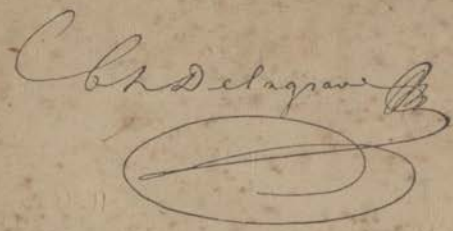
00053886

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020

PENSÉES

DE PASCAL

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.



A LA MÊME LIBRAIRIE :

ISOCRATE. Discours sur lui-même, intitulé : SUR L'ANTIDOSIS, traduit en français pour la première fois par *Aug. Cartelier*, revu et publié avec le texte, une introduction et des notes, par M. *Ernest Havet*, professeur au Collège de France. Grand in-8° raisin (Imprimerie nationale), 1862 . . . . . 8 fr.

PASCAL. OPUSCULES PHILOSOPHIQUES, comprenant : De l'autorité en matière de philosophie ; — Réflexions sur la géométrie en général ; — De l'art de persuader. Nouvelle édition, avec une notice sur Pascal, des notes et des remarques, par M. *Ernest Havet*, professeur au Collège de France. 1 vol. in-12. Prix, br. 75 c.

PASCAL. PROVINCIALES (I, IV et XIII), nouvelle édition, avec une introduction et des notes, par M. *Ernest Havet*, membre de l'Institut. 1 vol. in-12 broché, 1880. . . . . .

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois.

PENSÉES

DE PASCAL

PUBLIÉES DANS LEUR TEXTE AUTHENTIQUE

AVEC

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES REMARQUES

PAR

ERNEST HAVET

Membre de l'Institut

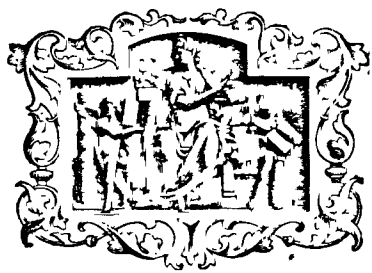
QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

Pendent opera interrupta.
(Voir page CI.)

Vol V

TOME SECOND

53886



LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1887

PENSÉES DE PASCAL

ARTICLE XVI

1.

Il y a des figures claires et démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Celles-là sont semblables aux apocalyptiques [1]. Mais la différence qu'il y a est qu'ils n'en ont point d'indubitables. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils montrent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres; car ils n'en ont pas de démonstratives comme quelques-unes des nôtres. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre. Ce sont les clartés qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

1 *bis.*

Moïse d'abord enseigne la Trinité, le péché originel, le Messie. David, grand témoin : roi, bon, pardonnant, belle âme, bon esprit, puissant; il prophétise, et son miracle arrive; cela est infini. Il n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s il eût eu de la vanité; car les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ. Et saint Jean de même [2].

1. C'est-à-dire, à celles des apocalyptiques, de ceux, comme s'exprime Port-Royal, « qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse, qu'ils expliquent à leur fantaisie. »

2. Le premier Jean, celui qu'on appelle *Jean-Baptiste*.

2.

Jésus-Christ, figuré par Joseph, bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, etc., innocent, vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde ; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels ; JÉSUS-CHRIST en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un, et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences : JÉSUS-CHRIST sauve les élus, et damne les réprouvés, sur les mêmes crimes [1]. Joseph ne fait que prédire : JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que JÉSUS-CHRIST sauve lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

3.

La synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure, mais, parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

4.

Pour prouver tout d'un coup les deux, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre ; car, si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST. Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens [2]...

5.

Pour montrer que l'ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens, c'est, premièrement, que cela serait indigne de Dieu ; secondement, que leurs discours expriment très-clairement la

1. Car, quand il y aurait un élu qui n'eût jamais péché, il aurait encore à expier le crime commun, originel.

2. En titre dans l'autographe, *Preuve des deux Testaments à la fois.*

promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens ne sera point entendu. D'où il paraît que ce sens secret n'était pas celui qu'ils exprimaient à découvert, et que, par conséquent, ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, etc. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. *Jer.* xxx. *ult.* [1]

La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent, de sorte que, si l'on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de loi et de sacrifice autre chose que celle de Moïse, il y a contradiction manifeste et grossière. Donc ils entendaient autre chose, se contredisant quelquefois dans un même chapitre [2]...

6.

Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'elle plaise à Dieu et qu'elle ne lui déplaise point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent. Or, dans toute l'Ecriture, ils plaisent et déplaisent.

Il est dit que la loi sera changée; que le sacrifice sera changé; qu'ils seront sans roi, sans prince et sans sacrifices; qu'il sera fait une nouvelle alliance, que la loi sera renouvelée, que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons; que leurs sacrifices sont abominables; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement; que cette alliance sera éternelle; que le sacrifice sera éternel; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure? Non : mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers, excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité; tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure. *Agnus occisus est ab origine mundi* [3].

1. C'est-à-dire, chapitre xxx, dernier verset : *In novissimo dierum intelligetis ea.*
2. En titre dans l'autographe, *Figures.*
3. « L'agneau a été tué dès le commencement du monde. » Ces paroles, prises de l'Apocalypse, xiii, 8, répondent à la pensée de Pascal, que le sacrifice des Juifs n'était que la figure passagère du sacrifice éternel, qui est celui de Jésus-Christ. — En titre dans l'autographe, *Figures.*

7.

Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir.

Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils n'y vissent que cette ancienne alliance ; ou s'ils y voient quelque autre chose dont elle fût la peinture ; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée ; et de même des sacrifices, etc. ?

Le chiffre à deux sens [1]. — Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci ; qu'il est caché, en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir et qu'on l'entendra sans l'entendre ; que doit-on penser, sinon que c'est un chiffre à double sens ; et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral ? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre et nous apprennent à connaître le sens caché ; et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs ! C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et les apôtres. Ils ont levé le sceau, il a rompu le voile et a découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont des passions ; que le Rédempteur serait spirituel et son règne spirituel ; qu'il y aurait deux avènements : l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié ; que Jésus-Christ serait Dieu et homme. Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle ; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens et qu'il était voilé [2].

8.

Jésus-Christ n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, qu'ils étaient esclaves, aveu-

1. Et non, *le chiffre a deux sens*. C'est une espèce de titre qui annonce la pensée qui suit.
2. En titre dans l'autographe, *Figures*.

gles, malades, malheureux et pécheurs; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérît; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

8 *bis.*

La lettre tue. Tout arrivait en figures. Voïla le chiffre que saint Paul nous donne. Il fallait que le Christ souffrît. Un Dieu humilié. Circoncision de cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût spirituel [1].

8 *ter.*

Double loi, doubles tables de la loi, double temple, double captivité [2].

9.

... Et cependant ce Testament, fait pour aveugler les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner les invisibles [3], et un Messie.

Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont image des invisibles. *Ut sciatis, tibi dico, Surge* [4]

Isaïe, LI, dit que la rédemption sera comme le passage de la mer Rouge [5].

Dieu a donc montré en la sortie d'Egypte, de la mer, en la défaite des rois [6], en la manne, en toute la généalogie d'Abraham [7], qu'il était capable de sauver, de faire descendre le pain

1. En titre dans l'autographe, *Que la loi était figurative. Figures.*

2. En titre dans l'autographe, *Figures particulières.*

3. Latinisme, pour dire, ayant le pouvoir de leur donner.

4. A la page 43 du manuscrit, on trouve : *Ut sciatis quod Filius habet potestatem remittendi peccata, tibi dico, Surge.* Le texte complet est, *Filius hominis habet potestatem in terra. Marc*, II, 10, et *Luc*, V, 20-24. Jésus a dit au paralytique : « Tes péchés te sont remis. » Et les Juifs s'écriant que Dieu seul peut remettre les péchés, Jésus reprend : « Quel est le plus facile de dire, Tes péchés te sont remis, ou de dire à celui qui ne peut se mouvoir, Lève-toi et marche? Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir ici-bas de remettre les péchés, je te l'ordonne, lève-toi et marche. »

5. A la page 43 du manuscrit, on trouve au contraire que la mer Rouge, c'est-à-dire la sortie de la mer Rouge, est l'image de la Rédemption. Ce sont les versets 10 et 11 du chapitre LI d'Isaïe que Pascal interprète ainsi.

6. *Nombres*, XXI.

7. A moins que Pascal n'entende par là simplement la postérité d'Abraham, je ne vois pas bien ce qu'il veut dire.

du ciel, etc. ; de sorte que le peuple ennemi est la figure et la représentation du même Messie qu'ils ignorent, etc.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du ciel, etc.

Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose[1], et qu'enfin il n'est point venu Messie pour eux; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour leur donner les biens qu'ils demandent.

Et ainsi les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir; et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu : elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie religion : aussi elle l'était. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties et la perpétuité, parce qu'elle n'avait pas cet autre point, de n'adorer et n'aimer que Dieu.

10.

Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix : un Messie triomphant de la mort par sa mort. Deux natures en Jésus-Christ, deux avénements, deux états de la nature de l'homme[2].

10 *bis*.

On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant

1. C'est-à-dire, que l'ordre de n'aimer que Dieu est la même chose que la défense d'aimer les créatures. Pascal a sans doute dans l'esprit ces passages du Pentateuque : « Tu n'adoreras point les créatures. » *Exod.* xx, 3. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force. » *Deut.* vi, 5. « Tu craindras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » *Ibid.* x, 20. C. *Matth.* xxii, 37, etc.

2. Avant et après le péché d'Adam. — En titre dans l'autographe : *Sources des contrariétés.*

toutes nos contrariétés[1], et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes sans accorder les contraires. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes; ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs; mais en JÉSUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et p incipauté prédite par Osée avec la prophétie de Jacob[2].

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur[3]. Comme quand Ézéchiel, ch. xx, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas[4].

11.

Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes. *Deut.* XII, 5, etc. *Deut.* XIV, 23, etc.; XV, 20; XVI, 2, 7, 11, 15[5].

Osée a prédit qu'ils seraient sans roi, sans prince, sans sa-

1. Port-Royal : « On ne peut bien faire le caractère d'une personne, etc » Je ne pense pas qu'il s'agisse du caractère, mais de la figure, dont on ne peut *bien rendre l'expression* dans un portrait, ce que Pascal appelle *faire une bonne physionomie*, sans accorder les contraires, par exemple la sévérité et la douceur, la tristesse et l'agrément, etc. Car les expressions opposées se rencontrent souvent dans une même figure.

2. *Osée*, III, 4; *Gen.* XLIX, 10.

3. C'est-à-dire, plus même qu'il n'est nécessaire.

4. Je n'aperçois pas dans ce chapitre la contradiction indiquée par Pascal. Aussi P. R. a supprimé cette citation. — En titre dans l'autographe, *Contradiction*.

5. On retrouve dans tous ces passages la formule, *in loco quem elegerit Dominus*.

crifice et sans idole ; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jérusalem [1].

12.

Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis* [2]. Cela est faux littéralement ; donc cela est vrai spirituellement. En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes ; et cela ne signifie autre chose, sinon que, l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums et vous donnera en récompense une terre grasse [3], c'est-à-dire, la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. Ainsi *iratus est*, « Dieu jaloux. », etc. [4]. Car les choses de Dieu étant inexprimables, elles ne peuvent être dites autrement, et l'Eglise aujourd'hui en use encore : *quia confortavit seras*, etc. [5].

Il ne nous est pas permis d'attribuer à l'écriture les sens qu'elle ne nous a pas révélé qu'elle a. Ainsi, de dire que le *mem* fermé d'Isaïe signifie 600, cela n'est pas révélé. Il est pas dire que les *tsadé* final et les *he deficientes* signifieraient des mystères. Il n'est donc pas permis de le dire, et encore moins de dire que c'est la manière de la pierre philosophale. Mais nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai, parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes [6].

1. Et Jérusalem n'étant plus à eux. — *Sans idoles* n'est pas dans le texte.
2. *Ps.* CIX. « Assieds-toi. à ma droite. »
3. Le sens de ce que dit ici Pascal est partout dans les prophéties, mais s'il y a un verset particulier dont cette phrase soit la traduction, je ne l'ai pas trouvé.
4. *Exod.* XX, 5 ; *Is.* V, 25, etc.
5. *Ps.* CXLVII, 13 : « Loue le Seigneur, ô Jérusalem, parce qu'il a rendu tes portes imprenables. » Il y a dans la Vulgate *quoniam*. Ce psaume se chante à l'office du matin à *Laudes*.
6. Expliquons tous ces mystères. On distingue en hébreu le *mem* ou *m* ouvert, dont la figure est en effet ouverte par en bas, et qui s'emploie au commencement ou au milieu des mots, et le *mem* ou *m* fermé, qui ne s'emploie qu'à la fin. On sait que la plus fameuse des prophéties touchant le Messie est celle qu'on lit au chapitre IX d'Isaïe, verset 6 : *Parvulus enim natus est nobis*, etc. Dans le texte hébreu se trouvent les mots *marbé hamisra*, répondant à ceux-ci de la Vulgate, *multiplicabitur ejus imperium*. Le

13.

Tout ce qui ne va point à la charité est figure.

L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure : car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité pour satisfaire notre curiosité, qui recherche la diversité, par cette diversité, qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire [1], et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire.

13 *bis*.

Changer de figure, à cause de notre faiblesse.

du mot *lemarbé* devrait être un *mem* ouvert, et au contraire les manuscrits portent un *mem* fermé ou final. Les rabbins ont vu dans cette faute d'orthographe toutes sortes de mystères. Ils ont dit que le *mem* fermé (*mem clausum*) indiquait que le Messie devait naître d'une femme vierge (*ex virgine clausa*). Et ils poussent cette idée jusqu'au détail le plus indécent. Ils se sont surtout attachés à la valeur numérale des lettres, car les lettres sont des chiffres en hébreu aussi bien qu'en grec. Or, tandis que le *mem* ouvert vaut 40, le *mem* fermé vaut 600. Cette anomalie signifie donc, suivant eux, que le Messie doit venir au bout de 600 ans. Pascal avait lu ces rêveries dans le *Pugio fidei adversus Mauros et Judæos* de Raymond Martin, un de ces vieux livres du moyen-âge, qui semblent faits pour n'être ouverts que par les savants. Mais ce livre, écrit en 1278 par un moine de Catalogne, était demeuré inédit pendant près de quatre cents ans, et ne fut imprimé qu'en 1651. C'était donc encore un livre nouveau, et qui devait faire assez de bruit autour de Pascal pour qu'il s'avisât d'y regarder. *Pugio*, c'est ce qu'on appelait autrefois l'*épée de chevet*. Sous le nom des Maures, l'auteur combat, non pas le mahométisme ni le Coran, mais la philosophie arabe.

Le *tsadé* final diffère du *tsadé* ordinaire par sa valeur numérale, comme le *mem* fermé du *mem* ouvert. Quant aux *hé deficientes*, il y a en hébreu certaines lettres finales, parmi lesquelles le *hé* ou *h*, qui ne se prononcent pas, mais qui doivent s'écrire. Quand elles ne sont pas écrites, ce qui est une faute, les hébraïsants les appellent *deficientes*.

La manière de la pierre philosophale signifie sans doute la manière de trouver la pierre philosophale. Je ne sais si Pascal a ici en vue quelqu'un en particulier, mais les rêveries des alchimistes sur la pierre philosophale s'étaient mêlées de bonne heure à celles des rabbins sur le Messie. Et il ne faut pas croire qu'au temps de Pascal la *cabale* eût perdu tout crédit. Au siècle même de Descartes, et tout à côté de lui, florissait le célèbre *cabaliste* Robert Fludd, dont les idées étranges avaient encore assez de vogue pour que Gassendi se soit donné la peine d'en faire la critique, à la prière de Mersenne. Or voici ce qu'écrivait Robert Fludd, dans sa *Medicina catholica* (Francfort, 1629, sect. I, part. II, livre I, ch. 1) : « On expose dans ce chapitre que Dieu opère dans ce monde la maladie comme la guérison par l'intermédiaire de créatures angéliques ; et que tous les anges, ou autrement toute la nature angélique, est renfermée dans ce grand ange *Mittatron* que les Ecritures appellent la Sagesse. » Et plus loin (p. 67), après avoir décrit cette vertu surnaturelle répandue dans la création, et principe de toute opération mystérieuse, il ajoute : « Les cabalistes l'appellent *Mittatron*, d'autres y reconnaissent le Messie..., d'où vient que le Christ est appelé ange en plusieurs endroits de la sainte Ecriture. *Et vocatur nomen ejus*, dit le prophète, *magni consilii angelus*. » On remarquera que ce passage, qui est d'Isaïe (IX, 6-7), est celui où se trouve le fameux *mem*, qui devait donc servir à trouver le *Mittatron*, l'agent du *grand œuvre*, aussi bien que le Messie. — Dans le livre de Reuchlin *De arte cabalistica*, on lit que le *mem* ouvert représente la sphère de Jupiter, et le *mem* fermé la sphère de Mars (Hagen, 1530, p. LXXIX, au *verso*). Il distingue aussi les deux *tsadé*. — En titre dans l'autographe, *Figures*.

1. Ce sont les paroles mêmes de l'Evangile *Luc*, X, 42 : *Porro unum est necessarium*.

14.

Les rabbins prennent pour figure les mamelles de l'Epouse[1] et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels. Et les Chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent.

15.

Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'il s'en soûle et qu'il y meure. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir; je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux; je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis, et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis.

16.

Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens; et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie[2]. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités : car, dans la vérité, les Égyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit ailleurs, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés[3], aussi bien qu'Isaïe et les autres[4], l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens

1. Dans le Cantique des Cantiques.

2. Je ne sais à quel passage des Psaumes Pascal fait ici allusion. On sait que l'Eglise attribue les Psaumes à David, comme le Pentateuque à Moïse. Mais pourquoi les Egyptiens? Est-ce à cause du verset : *In exitu Israël de Ægypto* (Ps. CXIII)? Ce n'est pas là une prédiction.

3. *Ps.* CXXIX (c'est le *De profundis*).

4. *Isaïe*, XLIII, 25, etc.

simple d'iniquités; car, s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités.

Or, Moïse, et David, et Isaïe usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David, qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fut pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis?

Daniel, IX, prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis [1]; mais il pensait aux péchés : et, pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé et qu'il n'y avait plus que soixante-dix semaines à attendre; après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin; et le Libérateur, le Saint des saints, amènerait la justice *éternelle*, non la légale, mais l'éternelle [2].

16 *bis.*

Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir. Qu'on lise le vieil Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise était le véritable lieu de repos. Non. Donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures [3].

16 *ter.*

Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. Or, il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XVI

Fragment 1. — « Il y a des figures... qui semblent un peu tirées par les cheveux. » Port-Royal a mis seulement, *qui semblent moins naturelles.*

1. Le mot d'ennemis ne se trouve pas dans ce chapitre, mais l'idée y est.
2. *Et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas... et adducatur justitia sempiterna... et ungatur sanctus sanctorum.*
3. En titre dans l'autographe, *Figures.*

Fragment 1 *bis*. — Il faut bien de la subtilité pour trouver dans ce que Pascal appelle Moïse, le Messie, et encore plus pour y découvrir la Trinité.

« David... bon... belle âme, etc. » On sait que Bayle, dans son Dictionnaire, a fait de David un portrait tout autre, qui fit dans toute la chrétienté le plus grand scandale, et que Voltaire remet à chaque instant sous les yeux de ses lecteurs.

« Les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ. » On comprend que MM. de Port-Royal n'aient pas voulu reproduire ce fragment dans leur édition.

Fragment 2. — Pascal ne s'avise même pas de se demander si les rapports qu'il signale entre Joseph et Jésus ne viennent pas de ce que la légende de Jésus se compose en grande partie de réminiscences de l'Ancien Testament, comme l'a montré le docteur Strauss; si, par exemple, la vente des trente deniers n'est pas une imagination qui dérive de celle des vingt deniers, et l'histoire des deux larrons de celle des deux officiers du roi d'Egypte.

Le nom de *Sauveur du monde* donné à Joseph (*Gen.* XLI, 45), est une de ces rencontres heureuses qui ne manquent jamais à ceux qui s'adonnent à cet art des rapprochements.

Fragment 6. — « Or dans toute l'Écriture ils plaisent et déplaisent. » La prétendue contradiction que Pascal poursuit ici dans la Bible n'existe pas. Les passages qui témoignent pour la Loi sont les seuls qui aient bien le sens qu'il leur prête. Voir *Genèse*, XVIII, 13 etc., et XLIX, 10; *Jérémie*, XXXIII; *Baruch*, IV, 1. Mais ce serait par une pure illusion qu'on croirait trouver dans d'autres passages le désaveu du judaïsme, comme dans *Isaïe*, I, 13; *Jérémie*, XXXI, 31; *Ézéchiel*, XX, 25; *Osée*, III, 4, et VI, 6; *Daniel*, IX, 27. Je prendrai pour exemple le passage d'Ezéchiel auquel se rapportent ces paroles, que les *préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons*. « Ils avaient négligé mes lois, rejeté mes préceptes, violé mes sabbats, et leurs yeux s'étaient retournés vers les idoles de leurs pères. A mon tour, je leur ai fait suivre des préceptes qui ne sont pas bons, et des lois sous lesquelles ils ne prospéreront pas. Et je les ai souillés dans les offrandes qu'ils faisaient de tous les premiers nés [1]. J'ai fait cela à cause de leurs péchés, et ils sauront que je suis le Seigneur. » Il est clair que Dieu ne dit pas ici que la Loi des Juifs ne soit pas bonne, mais au contraire qu'il a livré les Juifs, pour les punir, à des écarts et à des coutumes étrangères

1. *Ibid.* 31, et IV *Rois*, XXIII, 10.

qui les perdront, jusqu'au jour du repentir [1]. Le premier texte d'Osée n'est qu'une allusion à la captivité de Babylone; celui de Daniel se rapporte à la profanation du temple par Antiochus. Celui d'Isaïe et le second d'Osée disent seulement que Dieu ne se soucie pas du culte que lui rendent les méchants. Celui de Jérémie signifie que Dieu reviendra à son peuple quand son peuple reviendra à lui. Il n'y a rien, dans aucun de ces textes, de ce que Pascal y voit et veut y faire voir.

Fragment 9. — « Ce Testament, *fait pour aveugler les uns* et éclairer les autres. » Port-Royal a corrigé « fait *de telle sorte* qu'en éclairant les uns il aveugle les autres.» C'est la même chose moins franchement dite, car Dieu sait sans doute ce qu'il fait.

Fragment 10 *bis*. — « Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et principauté prédite par Osée avec la prophétie de Jacob. »

Voici cette prophétie, tel que Pascal la lisait dans la Vulgate, car le texte même est très-controversé entre les commentateurs : « Le sceptre ne sera pas ôté de Juda, ni le chef ne sera pas pris hors de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui doit être l'attente des nations. » Or ce texte se concilie avec celui d'Osée de deux manières également satisfaisantes. Premièrement, si on le suppose antérieur à la captivité de Babylone, tandis que celui d'Osée serait postérieur. Secondement, si on entend simplement par ces paroles, comme c'est l'interprétation la plus naturelle, que la tribu de Juda restera toujours la première en Israël, et que Jérusalem demeurera jusqu'à la fin capitale des Juifs.

Fragment 12. — « Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre grasse; c'est-à-dire, la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums. »

Cette analyse est bien d'un mathématicien. Au reste, il est vrai qu'une métaphore consiste dans deux rapports pareils, et par conséquent dans une espèce de proportion, comme l'a montré Aristote (*Poét.* 21); mais il est permis de douter que ces expressions de la Bible ne soient que des métaphores, et que Dieu n'y promette pas réellement aux Juifs une terre fertile.

1. Montesquieu n'a pas suffisamment compris ce passage, faute de s'être reporté au texte. (*Esprit des Lois*, XIX, 21.)

Fragment 14. — « Et les chrétiens prennent *même l'Eucharistie* pour figure de la gloire où ils tendent. » Port-Royal supprime cette fin, craignant de scandaliser en appelant l'Eucharistie une figure, même dans un sens très-différent de celui des protestants. Les ennemis de Port-Royal, entre autres calomnies, l'accusaient *de ne pas croire le mystère de la transsubstantiation, ni la présence réelle de* JÉSUS-CHRIST *dans l'Eucharistie* (XVIe *Provinciale*).

Le raisonnement de Pascal est celui-ci. Les rabbins eux-mêmes sont obligés de reconnaître de pures figures dans l'Écriture, par exemple dans les images d'amour et de volupté que présente le Cantique des Cantiques; à plus forte raison est-il permis aux chrétiens de ne pas prendre les textes saints à la lettre. Et les vrais chrétiens sont si spirituels que, non contents de considérer la manne comme une figure de l'Eucharistie, ils ne considèrent l'Eucharistie elle-même que comme figurant la possession de Dieu dans le ciel. Pascal n'en croit pas moins à la présence réelle, comme il croit que la manne est réellement tombée dans le désert. On lit dans la seizième Provinciale : « L'état des Chrétiens, comme dit le cardinal Du Perron, d'après les Pères, tient le milieu entre l'état des bienheureux et l'état des Juifs. Les bienheureux possèdent JÉSUS-CHRIST réellement, sans figure et sans voile. Les Juifs n'ont possédé de JÉSUS-CHRIST que les figures et les voiles, comme étaient la manne et l'agneau pascal. Et les Chrétiens possèdent JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie véritablement et réellement, mais encore couvert de voiles... Et ainsi l'Eucharistie est parfaitement proportionnée à notre état de foi, parce qu'elle enferme véritablement JÉSUS-CHRIST, mais voilé. De sorte que cet état serait détruit si JÉSUS-CHRIST n'était pas réellement sous les espèces du pain et du vin, comme le prétendent les hérétiques; et il serait détruit encore si nous le recevions à découvert comme dans le ciel; puisque ce serait confondre notre état ou avec l'état du judaïsme, ou avec celui de la gloire. »

Fragment 15. — « Qu'il s'en soûle et qu'il y meure. » On croit être au milieu d'un raisonnement paisible, et tout à coup il part de là un coup qui foudroie.

Puis après c'est un attendrissement austère : « Je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux, *je ne le ferai pas voir aux autres.* » Port-Royal a réduit cette phrase à ces seuls mots : « Il y a un Dieu pour eux. » Le rude et l'étrange ont disparu, mais aussi l'émotion et l'éloquence.

Fragment 16. — Quel raisonnement! Les psaumes disent que le Messie délivrera les Juifs de leurs ennemis, mais il disent aussi ailleurs que le Messie délivrera les Juifs de leurs péchés; donc les psaumes

entendent par ennemis les péchés, et non-seulement les psaumes, mais les livres attribués à Moïse! Si on se donne la peine de jeter seulement les yeux sur les principaux passages du Pentateuque où se trouve le mot d'*ennemis*, on saura bien vite ce que vaut l'idée de Pascal. Voir *Gen.*, XXII, 17; XLIX, 8; *Nombres*, X, 2-9; *Deutéron.*, VI, 19, XXIII, 14; et XXVIII, 1-7 : « Le Seigneur fera tomber devant ta face les ennemis qui s'éléveront contre toi; ils viendront par un chemin, et ils s'enfuiront par sept routes, etc. »

ARTICLE XVII

1.

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle[1].

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la Sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d esprit. Ce sont trois ordres différents en genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport[2]. Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits; c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps, ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération[3]. Il n'a

1. Ce *car* se rapporte aux mots *infiniment plus infinie*, comme s'il y avait : *figure la distance des esprits à la charité, distance infiniment plus infinie, car elle est surnaturelle.*

2. C'est-à-dire, sans doute, *où leurs grandeurs à eux n'ont pas de rapport.* De même plus loin Port-Royal a mis : *des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celles qu'ils cherchent.* Et plus loin : *des grandeurs charnelles ou spirituelles qui ne sont pas de leur ordre et qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent.*

3. Pourquoi ce conditionnel ? parce qu'Archimède avait cet éclat terrestre, il était prince ; voir plus bas.

pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu [1], terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût [2]. Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi : mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre.

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse est du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon [3], dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la Sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De

1. Cette répétition paraît inspirée par le *Sanctus, sanctus, sanctus,* dans la *Préface* de la messe (d'après Isaïe, VI, 3).

2. Il était parent du roi Hiéron, dit Plutarque (*Marcellus*, 14). Mais cette parenté avec le roi ou plutôt le τύραννος d'une cité grecque ne faisait pas ce que nous appelons un *prince*. Et Cicéron parle d'Archimède comme d'un homme obscur, qui n'était rien en dehors de sa géométrie : *Humilem homunculum a pulvere et radio excitabo.* (*Tuscul.* V, 23.)

3. C'est-à-dire, lorsqu'ils l'abandonnent; Port-Royal a mis, *dans leur fuite.*

tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

2.

... Jésus-Christ dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle, que les historiens, n'écrivant que les importantes choses des États, l'ont à peine aperçu.

Quel homme eut jamais plus d'éclat! Le peuple juif tout entier le prédit, avant sa venue. Le peuple gentil l'adore, après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat! De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans[1], il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin, il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre, et abandonné par tous.

Quelle part a-t il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable; et il n'en a rien eu pour lui.

4

Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement, qu'il semble qu'il ne les a pas pensées; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable[2].

5.

Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui, car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de Jésus-Christ[3]. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais

1. Port-Royal corrige, *dans les trois autres.*
2. En titre dans l'autographe, *Preuves de Jésus-Christ.*
3. Dans les Actes des Apôtres, VII. L'auteur des Actes est le même que celui du troisième évangile, attribué à saint Luc. C'est précisément cet évangile surtout qui peint le Christ faible dans son agonie, soutenu par un ange, et suant une sueur de sang : XXII, 43.

quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et, quand les hommes le troublent, il est tout fort.

6.

L'Église a eu autant de peine à montrer que JÉSUS-CHRIST était homme, contre ceux qui le niaient, qu'à montrer qu'il était Dieu; et les apparences étaient aussi grandes [1]

7.

JÉSUS-CHRIST est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

8.

La conversion des Païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les Juifs ont été si longtemps à les combattre sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu le persuader.

9.

L'Evangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ.

10.

... Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle; tous deux comme leur centre.

11.

Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les saints ensuite prédits, non prédisants. Jésus-Christ prédit et prédisant.

12.

JÉSUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront [*Gen.*, XII, 3]. » Mais, « Toutes nations bénies en sa semence [2] [*Ibid.*, XXII, 18]. »

Lumen ad revelationem gentium [3].

Non fecit taliter omni nationi, disait David en parlant de la

1. C'est la fameuse hérésie d'Eutychès, opposée à celle de Nestorius.
2. C'est-à-dire, suivant Pascal, en JÉSUS-CHRIST, qui descend d'Abraham.
3. « Lumière qui doit éclairer les Gentils. » *Luc*, II, 32.

Loi[1]. Mais, en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi.*

Parum est ut, etc. [*Isaïe*, XLIX, 6][2]. Aussi c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles; JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous [3].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XVII.

Fragment 1. — Ce magnifique portrait de JÉSUS-CHRIST a été fort maltraité dans l'édition de Port-Royal. « Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits; c'est assez. » Port-Royal met : « Ils sont vus des esprits, non des yeux, mais c'est assez. » Qui ne voit que l'inversion est maladroite, que le *mais* affaiblit le trait final au lieu de lui donner de la force; que les arrangeurs ont enlevé à la touche du maître ce qu'elle avait de senti, de vif et de fier?

« Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. » Port-Royal : « Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. » On ne cesse de s'étonner que Port-Royal ait si peu compris le style de Pascal. Comment a-t-on pu effacer cette antithèse des *yeux* et des *esprits*, qui met la pensée en pleine lumière? On a trouvé bizarre des batailles *pour les yeux*, mais toutes les œuvres du monde sont pour les yeux, pour l'apparence, suivant Pascal. On a voulu enrichir la fin de la phrase, qui semblait pauvre. Mais il s'agit bien de *tout l'univers* Comme si l'espace ajoutait quelque chose à la grandeur spirituelle. Et que cette épithète d'*admirables* est froide ici!

« Oh! qu'il a éclaté aux esprits! » Il a fallu que Port-Royal défigurât encore ainsi cette exclamation superbe : « Oh! qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit! » Ils ont cru rendre la phrase plus correcte; *éclater aux esprits*, ils ont trouvé que cela ne se disait pas. Mais l'originalité de ce langage, fruit de l'originalité de la pensée est précisément d'avoir dit, *éclater aux esprits*, comme on disait *éclater aux yeux*, et que cela paraisse tout naturel et tout simple.

Saint, saint à Dieu. » Port-Royal écrit une seule fois, *saint*

1. « Il n'en a pas fait autant pour toute nation. » *Ps.* CXLVII, 20.

2. Voici le texte entier : *Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob et fœces Israël convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.* « C'est peu que tu me serves à relever les tribus de Jacob, et à purifier la fange d'Israël. Je t'établis pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie usqu'au bout de la terre. »

3. Dans la messe du vendredi saint seulement, où il n'y a pas de consécration et de sacrifice, l'Eglise prie pour les infidèles et pour les Juifs, *pro perfidis Judæis.*

devant Dieu. Ils ont peur peut-être que les paroles sacrées, ainsi employées hors de l'église, n'étonnent et ne fassent rire les mondains. Pascal n'a pas tant de précautions, parce qu'il n'a pas tant de sang-froid. Port-Royal discute, Pascal adore.

Mais comment comprendre que Condorcet ait supprimé ce morceau, et l'ait confondu dans la foule des pensées pieuses qu'il retranche comme ne présentant pas d'intérêt à ses lecteurs! Voir les Remarques sur le fragment 33 de l'article XXIV.

« Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. » Voilà ce qui nous explique tant de passages où Pascal s'exprime sur les dignités du monde et sur la royauté même avec une liberté qui a effrayé Port-Royal. Il voit bien bas *ces grands de chair*, les considérant, non-seulement des hauteurs de l'esprit, mais de celles de la sainteté où il aspire.

« La grandeur de la sagesse. » Port-Royal met *de la sagesse qui vient de Dieu.* Port-Royal semble reconnaître ainsi deux espèces de sagesse. Pour Pascal il n'y en a qu'une, comme pour les stoïciens; mais pour lui, elle n'est pas dans cet idéal que les stoïciens appelaient le Sage; elle est en Dieu. C'est elle dont parle l'Écriture, et qui se nomme absolument la Sagesse.

« Tous les corps, le firmament, les étoiles ... ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi, et les corps, rien. » C'est la même idée et le même orgueil qu'on a déjà vu exprimés dans le fragment du *Roseau pensant*, ɟ, 6. Si Pascal est si éloquent et si fort, c'est qu'il ne dit que des choses dont il est plein. Mais cette pensée, qui semble assez haute pour faire la conclusion d'une philosophie, n'est que le point de départ d'où celle de Pascal va s'élever.

« Tous les corps ensemble..... ne valent pas le moindre mouvement de charité. » C'est-à-dire d'amour de Dieu. Que cette simplicité est haute, et que cette sorte d'élévation est touchante! L'esprit, qui était tout, n'est plus rien. Pour Aristote, Dieu est la pensée pure, et la fin de l'homme, c'est de penser. Le Dieu de Pascal n'est pas seulement intelligence, mais amour. Un élan du cœur atteint à lui mieux que tout l'effort de la science. C'est le Dieu des petits, mais combien il les fait grands!

Je ne sais s'il y a rien dans les Pensées qui surpasse la beauté de ce fragment. Relisez de suite ces paroles, pleines de négligences, mais si fermes et si ardentes. Il y règne un sublime qui étonne l'esprit et qui remplit le cœur. Voilà quelles méditations consolaient Pascal de ses souffrances, et le soutenaient contre les humiliations du dehors. Quand, parmi tant de génies illustres en différents genres, sa pensée

va choisir le prince des physiciens et des géomètres, comment douter qu'il ne songe à lui-même, et à ses propres *inventions!* Lorsque Racine, à propos de Corneille, osait proclamer que la postérité ferait marcher de pair le grand poëte et le grand monarque, ce n'était pas pour Corneille seulement qu'il parlait. Et lorsque Pascal élevait si haut Archimède, il fixait la place de Pascal. Mais tout à coup il oublie cet orgueil de la pensée; il se prosterne, plein de vénération et de tendresse, devant Jésus pauvre et humilié, mais saint et sans tache. Il se confond, il est ébloui, il le voit radieux et céleste; c'est une transfiguration, mais intérieure et spirituelle. Il n'a pas besoin du Thabor; trois mots suffisent, *sans aucun péché!* Et aussitôt il s'écrie : « Oh! qu'il est venu en grande pompe aux yeux du cœur! » Et on le sent ravi jusqu'au plus profond de son être. L'idée du saint resplendit dans cette âme, éclat voilé, jouissance austère, mais incomparable. Rapprochez de ce fragment les effusions que Pascal a jetées ailleurs sous ce titre : *Le Mystère de Jésus.* On les trouvera immédiatement à la suite des *Pensées.*

Fragment 4. — « Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées. » Croirait-on que Port-Royal a mis, *qu'il semble qu'il n'y a pas pensé?*

Fragment 12. — « Les Juifs bénis en Abraham... mais, toutes nations bénies en sa semence. » Pascal applique à Jésus-Christ ces dernières paroles, mais à l'endroit même de la *Genèse* qu'il citait d'abord, en même temps que Dieu dit à Abraham : Je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai, et je bénirai ceux qui te béniront; le texte ajoute : Et en toi seront bénies toutes les familles de la terre.

ARTICLE XVIII

1.

La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusques à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans; et pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs, qui les portaient dans tous les lieux du monde. Voilà

quelle a été la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non-seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

2.

Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de JÉSUS-CHRIST [1], pour le temps et pour la manière, et que JÉSUS-CHRIST serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avénement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable [2].

3.

Le temps, prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années. Il faut être hardi pour prédire une même chose en tant de manières.

Il fallait que les quatre monarchies idolâtres ou païennes, la fin du règne de Juda, et les soixante-dix semaines arrivassent en même temps, et le tout avant que le deuxième temple fût détruit [3].

4.

... Qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, en la septantième semaine de Daniel, pendant la durée du second temple, les Païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment se-

1. C'est-à-dire, des prédictions ayant pour objet JÉSUS-CHRIST.

2. En titre dans l'autographe, *Prophéties*.

3. Chacune des parties de cette phrase répond à chacune des parties de la précédente. Les quatre monarchies, c'est l'état du peuple païen; la fin du règne de Juda, c'est l'état du peuple juif; les 70 semaines (semaines d'années), c'est le nombre des années; avant que le deuxième temple fût détruit, c'est l'état du temple. — En titre dans l'autographe, *Prophéties*.

raient délivrés de leurs ennemis, remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les Païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique ; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie ; les hommes renoncent à tous plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert, etc. (voyez Philon juif) [1]. Qu'est-ce que tout cela ? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. Depuis deux mille années, aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs [2] ; et dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu. Les temples sont détruits, les rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela ? c'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre. (Nul païen depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, selon les rabbins mêmes. La foule des païens, après Jésus-Christ, croit en les livres de Moïse et en observe l'essence et l'esprit, et n'en rejette que l'inutile [3].)

5.

Effundam spiritum meum. Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence ; toute la terre fut ardente de charité. Les princes quittent leurs grandeurs ; les filles souffrent le martyre. D'où vient cette force ? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue

6.

... Il est prédit qu'aux temps du Messie, il viendrait [5] établir une nouvelle alliance, qui ferait oublier la sortie d'Égypte

1. *De la Vie contemplative :* « Après s'être dégagés de leurs richesses, n'ayant plus aucun appât qui les retienne, ils fuient sans regarder en arrière, ils abandonnent frères, enfants, femmes, pères et mères,... la patrie où ils sont venus au monde et où ils ont été nourris ;... ils s'établissent en dehors des villes dans des lieux infréquentés, poursuivant la solitude. » Philon parle de la secte juive des Thérapeutes, mais Pascal suit la pensée de plusieurs Pères, qui ont soutenu que ces Thérapeutes étaient des Chrétiens. Voir le texte au tome II, p. 475 de l'éd. de Mangey.
2. C'est-à-dire, depuis Abraham.
3. En titre dans l'autographe, *Prédictions.*
4. En titre dans l'autographe, *Sainteté.* Le texte est de *Joël*, II, 28.
5. C'est-à-dire, Dieu.

[*Jérém.* XXIII, 5; *Is.* XLIII, 16]; qui mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs; que JÉSUS-CHRIST mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi chrétienne en tout cela[1]?

7.

... Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus[2]. Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat et incrédule, *populum non credentem et contradicentem*[3]. Que Dieu les frappera d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme les aveugles; qu'un précurseur viendrait avant lui[4].

8.

... Que Jésus-Christ serait petit en son commencement et croîtrait ensuite. La petite pierre de Daniel [II, 35].

9.

... Qu'alors l'idolâtrie serait renversée; que ce Messie abattrait toutes les idoles [*Ezéch.*, XXX, 13] et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que, parmi toutes les nations et en tous les lieux du monde, lui serait offerte une hostie pure [*Malach.*, I, 11], non pas des animaux.

10.

Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite [*Is.*, II, 3].

Et jamais il n'est venu, ni devant ni après, aucun homme qui ait enseigné rien de divin approchant de cela.

11.

... Qu'il serait roi des Juifs et des Gentils [*Ps.* LXXI, 11]. Et voilà ce roi des Juifs et des Gentils, opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort, dominateur des uns et des autres, et détruisant, et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en était le centre, dont il fait sa première église, et le culte des

1. *Isaïe*, LI, 7; *Jérémie*, XXXI, 33; XXXII, 40. — En titre dans l'autographe, *Prédiction.*
2. *Isaïe*, V, 2, etc.
3. *Isaïe*, LXV, 2, où on lit seulement *populum incredulum.* Mais Pascal donne ici ce verset d'après Paul (*Rom.* X, 21), et là on lit dans le latin, *non credentem et contradicentem.*
4. *Deuter.* XXVIII, 28. — En titre dans l'autographe, *Prophétie.*

idoles dans Rome, qui en était le centre et dont il fait sa principale église.

12

... Alors JÉSUS-CHRIST vient dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu; qu'il vient pour les détruire, et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une église sainte; qu'il vient ramener dans cette église les païens et les Juifs; qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres.

A cela s'opposent tous les hommes, non-seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence, mais, par-dessus tous, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit : *Quare fremuerunt gentes. Reges terræ adversus Christum*[1]. Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et, nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances, et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit [2].

13.

... Les Juifs, en le tuant pour ne le point recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. Et, en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables : et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. *Is.* LV [5], LX [4, etc.], *Ps.* LXXI [11, 18, etc.][3]

14.

... *Ænigmatis*[4]. *Ezéch.* XVII [2].

Son précurseur. *Malach.* III [1].

Il naîtra enfant. *Is.* IX [6].

Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.* V [2]. Il paraîtra

1. *Ps.* II, 1. Et *Act.*, IV, 25.

2. Port-Royal, *par la force de cette parole.* Mais Pascal veut dire en général la force de Dieu. Il semble qu'il traduise ces derniers mots du chapitre XVII d'Ézéchiel : *Ego dominus locutus sum et feci.* « J'ai dit et j'ai fait, moi le Seigneur. »

3. Ces passages expriment plutôt la vocation des Gentils que l'exclusion des Juifs, mais aux yeux de Pascal, c'est la même chose. Port-Royal a supprimé ces indications.

4. « En énigmes. » La forme *ænigmatis* n'est nulle part dans la Vulgate, mais on lit dans la première épître aux Corinthiens, XIII, 12 : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.*

principalement en Jérusalem [1] et naîtra de la famille de Juda et de David [2].

Il doit aveugler les sages et les savants, *Is.*, VI [10], VIII [14, 15,] XXIX [10, etc.], et annoncer l'Évangile aux petits, *Is.*, XXIX [18, 19], ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. *Is.*, LXI [1] [3].

(Les prophéties doivent être inintelligibles aux impies, *Dan.* XII; *Osée, ult.* 10; mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.

Les prophéties qui le représentent pauvre, le représentent maître des nations, *Is.* LII, 14, etc., LIII. *Zach.* IX, 9.

Les prophéties qui prédisent le temps ne le prédisent que maître des Gentils, et souffrant, et non dans les nuées, ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant et glorieux ne marquent point le temps [4].

Quand il est parlé du Messie comme grand et glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde, et non pour le racheter.)

Il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils. *Is.* LV [4], XLII [1-7].

... Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. *Is.* XXXIX [5] LIII [5], etc.

Il doit être la pierre fondamentale précieuse. *Is.*, XXVIII [16].

Il doit être la pierre d'achoppement et de scandale. *Is.* VIII [14]. Jérusalem doit heurter contre cette pierre.

Les édifiants doivent réprouver cette pierre. *Ps.* CXVII [22].

Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin [6].

Et cette pierre doit croître en une immense montagne et doit remplir toute la terre. *Dan.*, II [35].

Qu'ainsi il doit être rejeté, *Ps.* CVIII [8][7], méconnu [*Is.* LIII, 2,3],

1. Voir *Malach.* III, 1 et *Agg.* II, 10.
2. Voir les passages suivants, *Gen.* XLIX, 10. *Is.* VII, 13, 14.
3. Voir encore, *ibid.* XXXV, 5, 6; XLII, 16.
4. *Maître des Nations* est dans le sens de dominateur; *maître des Gentils* dans celui de précepteur. Voir plus loin, *il doit enseigner*, etc., endroit où Pascal cite deux textes d'Isaïe. Mais ces textes ne marquent pas le temps.
5. Citation qui paraît inexacte, et qui n'a pas été reproduite dans les éditions.
6. Même psaume, même verset. Pascal traduit mot à mot l'expression latine, *caput anguli*, la tête de l'angle, la pierre angulaire.
7. On ne voit pas que ce verset contienne précisément l'équivalent du mot *rejeté*. Aussi cette citation a été supprimée dans les éditions. Cependant Pascal peut très-bien appliquer à Jésus-Christ les malédictions contre le juste qu'on lit dans ce psaume. Le verset 8 est celui-ci: *Fiant dies ejus pauci, et episcopatum ejus accipiat alter.*

trahi [*Ps.* XL, 10], vendu, *Zach.* XI, [12]; craché, souffleté [*Is.* L, 6], moqué, [*Ps.* XXXIV, 16], affligé en une infinité de manières[1], abreuvé de fiel, *Ps.* LXVIII [22], transpercé, *Zach*, XII [10], les pieds et les mains percés [*Ps.* XXI, 17], tué [*Dan.* IX, 26], et ses habits jetés au sort [*Ps.* XXI, 19].

Qu'il ressusciterait, *Ps.* XV [10], le troisième jour, *Osée*, VI [3].

Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite. *Ps.* CIX [1].

Que les rois s'armeraient contre lui. *Ps.* II [2].

Qu'étant à la droite du Père, il serait victorieux de ses ennemis.

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreraient. *Is.* LX [14][2].

Que les Juifs subsisteront en nation. *Jérémie* [XXXI, 36].

Qu'ils seraient errants [*Amos*, IX, 9], sans rois, etc. *Osée*, III, [4], sans prophètes, *Amos*; attendant le salut et ne le trouvant point. *Is.*, LIX [9] [3].

Vocation des Gentils par JÉSUS-CHRIST. *Is.* LII, 15; LV [5], LX [4, etc.], *Ps.* LXXI [11, 18, etc.][4].

15.

... Sauveur, père, sacrificateur, hostie, nourriture, roi, sage, législateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple, qu'il devait conduire, et nourrir, et introduire dans sa terre[5]...

16.

Il devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint et choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu; en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le

1. Les éditions renvoient au *Ps.* LXVIII, 27, c'est-à-dire sans doute à ces mots, *et super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

2. Cette indication, conservée dans Port-Royal, a été supprimée depuis, sans doute parce que dans ce verset il est parlé de Jérusalem, et non du Messie. On y a substitué, *Ps.* LXXI, 11.

3. Les éditions suppriment la citation d'Amos, pensant qu'elle n'est pas à sa place, et qu'elle se rapporte aux mots, *qu'ils seront errants*. Voir ci-dessus. Cependant Pascal n'a-t-il pas pu, pour les mots, *sans prophètes*, renvoyer à Amos, VIII, 12? *Circuibunt quærentes verbum Domini, et non invenient.* Les éditions citent *Ps.* CXXIII, 9.

4. En titre dans l'autographe, *Pendant la durée du Messie.* Ce titre paraît signifier, *pendant l'attente du Messie;* signes qui ont été donnés de lui pendant qu'il tardait, qu'il *durait* à venir.

5. En titre dans l'autographe, *Figures.* Ce titre doit signifier que tous ces attributs de JÉSUS-CHRIST existent en figures dans l'Ancien-Testament. Ainsi il est figuré comme sauveur par Noé, ou Joseph, ou Moïse, comme père par Abraham etc., comme affligé, pauvre, par Job, etc.

délivrer de la servitude du péché, qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur, devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu [1].

Prophéties : *Transfixerunt. Zach.* XII, 10 [2].

17.

... Qu'il devait venir un libérateur, qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus* [*Ps.* CXXIX, 8]; qu'il devait y avoir un Nouveau-Testament, qui serait éternel; qu'il devait y avoir une autre prêtrise, selon l'ordre de Melchisédech [*Ps.* CIX, 4]; que celle-là serait éternelle; que le CHRIST devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est; qu'on le rebuterait, qu'on le tuerait; que son peuple, qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours a lui, qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours; qu'il devait être de Juda, et quand il n'y aurait plus de roi.

18.

Qu'on considère que, depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue; qu'ils ont dit que la Loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement; qu'ainsi leur Loi, ou celle du Messie, dont elle était la promesse, seraient toujours sur la terre ; qu'en effet elle a toujours

1. Comme fait Melchisédech, *Gen.* XIV, 18.

2. En titre dans l'autographe, JÉSUS-CHRIST. *Offices.* C'est-à-dire ses offices, ses fonctions.

duré; qu'enfin est venu Jésus-Christ dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable [1].

19.

Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment ne l'ont-ils pas cru? ou comment n'ont-ils point été exterminés[2], de résister à une chose si claire?

Je réponds : premièrement, cela a été prédit, et qu'ils ne croiraient point une chose si claire, et qu'ils ne seraient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie; car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes; il fallait qu'ils fussent conservés sans soupçon. Or, etc.

20.

Les prophéties mêlées des choses particulières, et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit [3].

21.

Non habemus regem nisi Cæsarem [4]. Donc Jésus-Christ était le Messie, puisqu'ils n'avaient plus de roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

22.

Les 70 semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à 200 ans [5].

1. En titre dans l'autographe, *Perpétuité.*

2. Pascal avait mis d'abord *punis.* Voyez XIX, 5.

3. Pour Pascal, tout ce qui ne conduit pas à Jésus-Christ et à la grâce est sans fruit. Mais ces prophéties particulières ne sont plus sans fruit du moment qu'elles donnent crédit à celles qui annoncent le Messie.

4. C'est la réponse des Juifs à Pilate, *Jean,* XIX, 15 : « Nous n'avons point de roi, si ce n'est César. »

5. *Daniel,* IX, 20. Voici la traduction que Pascal lui-même avait faite de ce passage, avec des notes que je place entre parenthèses :

« Comme je priais Dieu de tout mon cœur, et qu'en confessant mon péché et celui de tout mon peuple, j'étais prosterné devant mon Dieu, voici que Gabriel, lequel j'avais vu en vision dès le commencement, vint à moi et me toucha, au temps du sacrifice du vêpre, et me donnant l'intelligence, me dit : Daniel, je suis venu à vous pour vous ouvrir la connaissance des choses. Dès le commencement de vos prières, je suis venu pour vous découvrir ce que vous désirez, parce que vous êtes l'homme de désirs. Entendez donc la parole, et entrez dans l'intelligence de la vision. Soixante-dix semaines sont prescrites et déterminées sur votre peuple et sur votre sainte cité, pour expier les crimes, pour mettre fin aux péchés, et abolir l'iniquité, et pour introduire la justice éternelle, pour accomplir les visions et les prophéties, et pour oindre le saint des saints.

(Après quoi ce peuple ne sera plus votre peuple ni cette cité la sainte cité. Le temps de colère sera passé, les ans de grâce viendront pour jamais.)

REMARQUES SUR L'ARTICLE XVIII

Fragment 3. — Pascal avait écrit, et on trouve dans le cahier autographe, la traduction d'une suite de passages de forme prophétique pris dans le livre qui porte le nom de Daniel, et qui étaient présents à sa pensée quand il écrivait ce fragment. Je reproduis ces traductions, avec les notes explicatives de Pascal, que je mets entre parenthèses.

« Daniel, II. Tous vos devins et vos sages ne peuvent vous découvrir le mystère que vous demandez.

» Mais il y a un Dieu au ciel, qui le peut, et qui vous a révélé dans votre songe les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. (Il fallait que ce songe lui tînt bien au cœur.)

» Et ce n'est point par ma propre science que j'ai eu la connaissance de ce secret, mais par la révélation de ce même Dieu, qui me l'a découverte pour la rendre manifeste en votre présence.

» Votre songe était donc de cette sorte. Vous avez vu une statue grande, haute et terrible, qui se tenait debout devant vous : la tête en était d'or, la poitrine et les bras étaient d'argent; le ventre et les cuisses étaient d'airain, et les jambes étaient de fer, et les pieds étaient mêlés de fer et de terre (argile). Vous la contempliez toujours en cette sorte, jusqu'à ce que la pierre taillée sans mains [1] a frappé la statue par les pieds mêlés de fer et de terre et les a écrasés.

» Et alors s'en sont allés en poussière et le fer, et la terre, et l'airain, et l'argent, et l'or, et se sont dissipés en l'air; mais cette pierre qui a frappé la statue est crue en une grande montagne, et elle a rempli toute la terre. Voilà quel a été votre songe, et maintenant je vous en donnerai l'interprétation.

» Sachez donc et entendez. Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem, jusqu'au prince Messie, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines.

(Les Hébreux ont accoutumé de diviser les nombres et de mettre le petit le premier; ces 7 et 62 font donc 69 : de ces 70 il en restera donc la 70e, c'est-à-dire les 7 dernières années, dont il parlera ensuite).

» Après que la place et les murs seront édifiés dans un temps de trouble et d'affliction, et après ces soixante-deux semaines.

(Qui auront suivi les 7 premières. Le Christ sera donc tué après les 69 semaines, c'est-à-dire en la dernière semaine.)

» Le Christ sera tué, et un peuple viendra avec son prince, qui détruira la ville et le sanctuaire, et inondera tout; et la fin de cette guerre consommera la désolation.

» Or une semaine (qui est la 70e qui reste)

» Établira l'alliance avec plusieurs; et même la moitié de la semaine (c'est-à-dire les derniers trois ans et demi) abolira le sacrifice et l'hostie, et rendra étonnante l'étendue de l'abomination, qui se répandra et durera sur ceux mêmes qui s'en étonneront et durera jusqu'à la consommation. »

Il s'agit de *semaines* ou *septaines* d'années. — En titre dans l'autographe, *Prophéties.*

1. Le sens du texte est : *détaché sans main*, qui se détache de la montagne sans qu'une main la pousse.

» Vous qui êtes le plus grand des rois, et à qui Dieu a donné une puissance si étendue, que vous êtes redoutable à tous les peuples, vous êtes représenté par la tête d'or de la statue que vous avez vue.

» Mais un autre empire succédera au vôtre, qui ne sera pas si puissant; et ensuite il en viendra un autre d'airain, qui s'étendra par tout le monde.

» Mais le quatrième sera fort comme le fer, et de même que le fer brise et perce toutes choses, ainsi cet empire brisera et écrasera tout.

» Et ce que vous avez vu, que les pieds et les extrémités des pieds étaient composés en partie de terre et en partie de fer, cela marque que cet empire sera divisé, et qu'il tiendra en partie de la fermeté du fer et en partie de la fragilité de la terre.

» Mais comme le fer ne peut s'allier solidement avec la terre, de même ceux qui sont représentés par le fer et par la terre, ne pourront faire d'alliance durable, quoiqu'ils s'unissent par des mariages.

» Or ce sera dans le temps de ces monarques que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, ni jamais transporté à un autre peuple. Il dissipera et finira tous ces autres empires, mais pour lui il subsistera éternellement, selon ce qui vous a été révélé de cette pierre qui, n'étant pas taillée de main, est tombée de la montagne, et a brisé le fer, la terre, et l'argent et l'or. Voilà ce que Dieu vous a découvert des choses qui doivent arriver dans la suite des temps. Ce songe est véritable, et l'interprétation en est fidèle. — Lors Nabuchodonosor tomba le visage contre terre, etc. »

« Daniel, VIII, 8. Daniel ayant vu le combat du bélier et du bouc qui le vainquit, et qui domina sur la terre : duquel la principale corne étant tombée, quatre autres en étaient sorties vers les quatre vents du ciel; de l'une desquelles étant sortie une petite corne, qui s'agrandit vers le midi, vers l'orient, et vers la terre d'Israël, et s'éleva contre l'armée du ciel, en renversa des étoiles, et les foula aux pieds, et enfin abattit le Prince, et fit cesser le sacrifice perpétuel, et mit en désolation le sanctuaire....

» Voilà ce que vit Daniel. Il en demandait l'explication, et une voix cria en cette sorte : Gabriel, faites-lui entendre la vision qu'il a eue. Et Gabriel lui dit :

» Le bélier que vous avez vu est le roi des Mèdes et des Perses, et le bouc est le roi des Grecs, et la grande corne, qu'il avait entre les yeux, est le premier roi de cette monarchie.

» Et ce que, cette corne étant rompue, quatre autres sont venues en la place, c'est que quatre rois de cette nation lui succéderont, mais non pas en la même puissance.

» Or, sur le déclin de ces royaumes, les iniquités étant accrues, il s'élèvera un roi insolent et fort, mais d'une puissance empruntée, auquel toutes choses succéderont à son gré : et il mettra en désolation le peuple saint, et réussissant dans ses entreprises avec un esprit double et trompeur, il en tuera plusieurs, et s'élèvera enfin contre le prince des princes, mais il périra malheureusement, et non pas néanmoins par une main violente. »

« Daniel, IX, 20[1]. »

« Daniel, XI. L'ange dit à Daniel :

» Il y aura encore (Après Cyrus, sous lequel ceci est encore) trois rois de Perse (Cambyse, Smerdis, Darius), et le quatrième qui viendra ensuite (Xerxès) sera plus puissant en richesses et en forces, et élèvera tous ses peuples contre les Grecs.

» Mais il s'élèvera un puissant roi (Alexandre), dont l'empire aura une étendue extrême, et qui réussira en toutes ses entreprises selon son désir. Mais quand sa monarchie sera établie, elle périra, et sera divisée en quatre parties vers les quatre vents du ciel (Comme il avait dit auparavant, VII, 6; VIII, 8), mais non pas à des personnes de sa race; et ses successeurs n'égaleront pas sa puissance, car même son royaume sera dispersé à d'autres outre ceux-ci (ces quatre principaux successeurs).

» Et celui de ses successeurs qui régnera vers le midi (Egypte Ptolémée, fils de Lagus [2]) deviendra puissant; mais un autre le surmontera (Séleucus, roi de Syrie), et son État sera un grand État (Appianus dit que c'est le plus puissant des successeurs d'Alexandre).

» Et dans la suite des années, ils s'allieront; et la fille du roi du Midi (Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, fils de l'autre Ptolémée) viendra au roi d'Aquilon (à Antiochus Deus, roi de Syrie et d'Asie, neveu de Séleucus Lagidas), pour établir la paix entre ces princes.

» Mais ni elle ni ses descendants n'auront pas une longue autorité; car elle, et ceux qui l'avaient envoyée, et ses enfants, et ses amis, seront livrés à la mort (Bérénice et son fils fut tué par Séleucus Callinicus).

» Mais il s'élèvera un rejeton de ses racines (Ptolemeus Evergetes naîtra du même père que Bérénice), qui viendra avec une puissante armée dans les terres du roi d'Aquilon, où il mettra tout sous sa sujétion et emmènera en Egypte leurs dieux, leurs princes, leur or, leur argent et toutes leurs plus précieuses dépouilles (s'il n'eût pas

1. On trouvera ce passage dans la note au bas de la page 29.
2. Pascal écrit *Ptolomée*.

été rappelé en Egypte par des raisons domestiques, il aurait entièrement dépouillé Séleucus, dit Justin); et sera quelques années sans que le roi d'Aquilon puisse rien contre lui.

» Et ainsi il reviendra en son royaume; mais les enfants de l'autre, irrités, assembleront de grandes forces (Séleucus Ceraunus, Antiochus Magnus).

» Et leur armée viendra et ravagera tout; dont le roi du Midi, étant irrité, formera aussi un grand corps d'armée, et livrera bataille (Ptolomeus Philopator contre Antiochus Magnus, à Raphia), et vaincra; et ses troupes en deviendront insolentes, et son cœur s'en enflera (ce Ptolomeus profana le temple : Josèphe) : il vaincra des milliers d'hommes, mais sa victoire ne sera pas ferme. Car le roi d'Aquilon (Antiochus Magnus) reviendra avec encore plus de forces que la première fois, et alors, avec un grand nombre d'ennemis, s'élèvera contre le roi du midi (le jeune Ptolémée Epiphanes, régnant), et alors aussi un grand nombre d'ennemis s'élèveront contre le roi du Midi; et même des hommes apostats, violents, de ton peuple, s'élèveront afin que les visions soient accomplies, et ils périront (Ceux qui avaient quitté leur religion pour plaire à Evergetes quand il envoya ses troupes à Scopas car Antiochus reprendra Scopas et les vaincra). Et le roi d'Aquilon détruira les remparts et les villes les mieux fortifiées, et toute la force du Midi ne pourra lui résister, et tout cédera à sa volonté; il s'arrêtera dans la terre d'Israël, et elle lui cédera. Et ainsi il pensera à se rendre maître de tout l'empire d'Egypte (méprisant la jeunesse d'Epiphane, dit Justin). Et pour cela il fera alliance avec lui et lui donnera sa fille (Cléopâtre, afin qu'elle trahît son mari; sur quoi Appianus dit que se défiant de pouvoir se rendre maître d'Egypte par force, à cause de la protection des Romains, il voulut l'attenter par finesse). Il la voudra corrompre, mais elle ne suivra pas son intention; ainsi il se jettera à d'autres desseins et pensera à se rendre maître de quelques îles (c'est-à-dire lieux maritimes), et il en prendra plusieurs (comme dit Appianus).

» Mais un grand chef s'opposera à ses conquêtes (Scipion l'Africain, qui arrêta les progrès d'Antiochus Magnus, à cause qu'il offensait les Romains en la personne de leurs alliés) et arrêtera la honte qui lui en reviendrait. Il retournera donc dans son royaume, et y périra (il fut tué par les siens), et ne sera plus.

» Et celui qui lui succédera (Séleucus Philopator ou Soter, fils d'Antiochus Magnus) sera un tyran, qui affligera d'impôts la gloire du royaume (qui est le peuple) [1]; mais, en peu de temps, il mourra,

1. Pascal veut dire que c'est là une expression orientale pour dire le peuple.

et non par sédition ni par guerre. Et il succédera à sa place un homme méprisable, et indigne des honneurs de la royauté, qui s'y introduira adroitement et par caresses.

» Toutes les armées fléchiront devant lui; il les vaincra, et même le prince avec qui il avait fait alliance; car, ayant renouvelé l'alliance avec lui, il le trompera, et venant avec peu de troupes dans ses provinces calmes et sans crainte, il prendra les meilleures places, et fera plus que ses pères n'aient jamais fait, et ravageant de toutes parts, il formera de grands desseins pendant son temps.

» 25. [C'est-à-dire verset 25. Pascal n'a pas continué.] » L'homme méprisable dont il est parlé dans ces derniers versets est Antiochus Epiphane, le plus violent ennemi des Juifs. Le prince qu'il vaincra est le roi d'Egypte, mari de sa sœur.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter, ni la traduction de Pascal comparée à la Vulgate, ni la Vulgate elle-même comparée au texte. Les quatre monarchies sont celles des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Grecs ou des successeurs d'Alexandre; la pierre qui les brise, est-elle l'empire romain ? On voit assez que ce prétendu livre de Daniel a été écrit postérieurement à tous les événements auxquels il fait allusion, c'est-à-dire au temps d'Antiochus Epiphane.

Fragments 4 et 5. — Ces beaux fragments ont été encore altérés et gâtés dans Port-Royal.

Fragment 9. — « Lui serait offert une hostie pure, non pas des animaux. » Cette interprétation, *non pas des animaux*, n'est pas dans le texte de Malachie. Au contraire, il est clair que le prophète parle de véritables victimes, puisqu'au verset 13 le Seigneur se plaint qu'on ne réserve pour les lui offrir que les bêtes estropiées ou malades.

Fragment 12. — « Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. » On sent qu'une si vive peinture des obstacles où se heurte la vérité dans le monde n'est pas faite d'imagination. Pascal avait vu la doctrine, qu'il croyait sainte, réfutée par les savants, censurée par les sages, et les disciples fidèles proscrits, sinon tués, par les rois. L'indignation qui a fait les Provinciales gronde encore ici.

— La merveille de l'établissement du christianisme avait été exposée par Balzac dans le *Socrate chrétien* (premier et troisième discours) avec beaucoup de noblesse, mais non pas avec cette vigueur et cette passion.

Fragment 14. — « Qu'il ressusciterait le troisième jour; qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite. »

Voici les passages où Pascal a cru lire cela, et auxquels il nous renvoie :

Ps. XV, 10 : « Tu ne laisseras pas mon âme dans les enfers, tu ne permettras pas que ton saint connaisse la corruption du tombeau. » *Osée,* VI, 1-3 : « Du sein de leurs tribulations, ils se lèveront pour revenir à moi. Allons, diront-ils, retournons au Seigneur. C'est lui qui nous frappe, c'est lui qui nous guérira. Au bout de deux jours; il nous rendra la vie; nous nous relèverons le troisième jour. » *Ps.* CIX, 1 : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, et je vais réduire vos ennemis à vous servir de marchepied. » Voilà où il a vu prophétisées la Résurrection et l'Ascension ! L'étude critique de tous les autres textes dont Pascal s'autorise ne donnerait pas des résultats beaucoup plus satisfaisants, mais je ne m'arrêterai pas à la poursuivre. Il suffira de dire en général que parmi les traits dont ce portrait se compose, les uns ne se rapportent à rien, comme ceux que je viens de citer; d'autres conviennent dans tous les temps à tous les justes persécutés, d'autres au contraire à tout grand homme qui est l'espoir d'un peuple ; car il faut remarquer que toutes ces circonstances ne sont nulle part réunies dans la Bible en un seul tableau, et que rien n'y marque que tout cela doive s'accomplir en un seul temps et dans un seul personnage. Enfin certains détails n'ont probablement été supposés dans Jésus que parce qu'on était habitué à les rassembler dans l'idéal du Messie. Ainsi par exemple : « Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.* V. » Voici le passage : « Et toi, Bethléem,... c'est de toi que je ferai sortir celui qui doit régner en Israël. » Ce qui peut s'entendre en ce sens, que le Messie, sortant de la race de David, sort par conséquent de Bethléem, d'où David lui-même est sorti. Mais on avait fini, comme il arrive d'ordinaire, par prendre le passage au sens littéral et par croire que le Messie devait naître à Bethléem. Or, la famille de Jésus était notoirement de Nazareth et y était toujours restée. On supposa donc une circonstance extraordinaire qui avait conduit Marie enceinte à Bethléem (Luc, II, 4), de manière que Jésus y était né *suivant ce qui est écrit dans le prophète* (Matth. II, 5). Et cette locution, *afin que la prophétie fut accomplie,* revient souvent dans les Evangiles [1].

Fragment 19. — « Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment n'ont-ils point été exterminés? »

1. Voyez le fragment XXIII, 16.

L'édition de MM. de Port-Royal ne reproduit pas cet odieux dilemme. Est-ce parce qu'il est odieux, ou parce qu'il leur a semblé embarrassant?

Fragment. 22. — « Les 70 semaines, etc. »

Prenons une à une toutes les parties de la phrase de Pascal.

Il y a, dit-il, équivoque pour le commencement, *à cause des termes de la prophétie.* Voici ces termes, suivant la Vulgate : *Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem.* Pascal traduit : « Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem. » Les uns entendent par cette parole l'édit donné par Cyrus en faveur des Juifs et de la restauration du Temple, dans la première année de son règne (*Esdras*, I); d'autres, l'un ou l'autre de ceux qu'Artaxerce accorda, le premier à Esdras, dans la septième année de son règne (*ibid.*, VII) le second à Néhémie, dans la vingtième (*Néhém.* II). Il en est enfin qui traduisent le texte de la manière suivante : « Depuis qu'est sortie la parole qui annonce le rétablissement de Jérusalem. » Et ils croient que cette parole est la prophétie de Jérémie sur laquelle Daniel est représenté méditant au commencement du chapitre, et à propos de laquelle il reçoit la révélation des 70 semaines. Ils prennent donc pour le *terme du commencement* la date de cette prophétie de Jérémie, date marquée par la Bible (*Jérém.* XXV) à la quatrième année du roi Joachim. Il y a entre cette date et celle du second édit d'Artaxerce, d'après la chronologie, aujourd'hui reçue, une différence de plus de 150 ans.

Je dis, d'après la chronologie aujourd'hui reçue, car ici viennent, selon Pascal, ces *diversités des chronologistes*, à cause desquelles, après qu'on aura placé ici ou là le point de départ, il y aura encore équivoque *pour le terme de la fin.* Pascal ne veut pas parler, je pense, de la petite difficulté qui consiste à placer le commencement du règne d'Artaxerce, huit ans plus tard ou huit ans plus tôt, suivant qu'on ne le fait régner qu'après la mort de son père, ou qu'on le suppose associé à Xerxès encore vivant, selon l'hypothèse de ceux qui veulent faire aboutir exactement les 70 semaines à la mort de JÉSUS-CHRIST. Cette difficulté est la seule que se fassent aujourd'hui les chronologistes. Mais les livres qui contiennent les traditions des Juifs suivent, à ce qu'il paraît, une chronologie toute différente, d'après laquelle la durée du second temple n'est que de 420 ans (au lieu d'être de plus de 520); ils ne donnent à la monarchie des Perses depuis Cyrus qu'une cinquantaine d'années (au lieu de 200). Ils se trompent; cela ne mérite pas d'être appelé une chronologie, ce n'est qu'une grossière ignorance; mais dans les ténèbres du moyen âge, ceux mêmes qui combattaient les Juifs ne sa-

vaient pas s'en défendre. Dans le *Pugio fidei* (voyez les notes sur XVI, 12) on trouve, au sujet des 70 semaines, une discussion fondée tout entière sur cette chronologie des rabbins. J'ajoute qu'à la lumière même du seizième siècle, Pierre Galatin, que Pascal lisait dans le même volume que le *Pugio fidei* et qui ne fait guère que le copier, rectifie bien d'abord ces erreurs grossières par le secours de la science moderne, mais il n'en conserve pas moins ensuite tout au long la discussion de Raymond Martin, comme devant servir dans l'hypothèse où on admettrait la chronologie des livres juifs. Tout cela, un peu confondu peut-être dans la tête de Pascal, que son génie ne portait pas à approfondir ces sortes de questions, a suffi pour lui laisser cette impression générale, que les diversités des chronologistes s'ajoutaient ici à la difficulté d'expliquer les termes de la prophétie!

On voit combien se sont trompés ceux qui ont imaginé de corriger le texte de Pascal et d'écrire 20 ans au lieu de 200 ans. Mais comment Pascal a-t-il pu dire : « Toute cette différence ne va qu'à 200 ans »? Est-ce qu'une différence de 200 ans, sur un compte de 490 ans, n'est pas énorme? C'est que Pascal fait ici un argument *ad hominem*, qui n'a pas besoin d'être bon en soi, mais seulement pour ceux à qui on l'adresse. Il répond aux Juifs, qui nient que le Messie soit venu; et il leur oppose la prophétie de Daniel, car cette prophétie se rapporte au Messie, suivant la tradition juive elle-même. Et comme ils se retranchent dans l'obscurité du texte, il consent qu'ils l'interprètent comme ils voudront, qu'ils placent ou bon leur semblera leur point de départ, et qu'ils mesurent l'intervalle de telle façon ou de telle autre. Ils seront toujours enfermés dans un espace qu'il porte à 200 ans, et il faudra que le Messie ait paru, plus tôt ou plus tard, entre ces limites. Il est donc venu dans toute hypothèse, et les Juifs sont confondus.

Il est clair que Pascal n'admettait pas pour son propre compte cette latitude dans l'interprétation de la prophétie, et qu'il la regardait comme accomplie en JÉSUS-CHRIST. Bossuet, qui prend toujours de très-haut tout ce qui touche aux fondements de la foi, et qui refuse de s'arrêter aux embarras de détail, non-seulement ne dit pas un mot, et il a raison, de l'absurde chronologie des rabbins, mais ne s'inquiète pas même de l'équivoque que Pascal reconnaît dans les termes de la prophétie. Il ne veut apercevoir ici d'autre difficulté que celle de déterminer exactement où tombe la vingtième année d'Artaxerce; il écarte tout le reste avec mépris, et dit de son ton superbe que *huit ou neuf ans au plus, dont on pourrait disputer sur un compte de* 490 *ans, ne se-*

1. Voyez sur Pierre Galatin la *Biographie universelle* de Michaud, tome 65 (Supplément), 1838.

ront jamais une importante question. (Discours sur l'histoire universelle, II, IV, vers la fin.)

Pour Bossuet donc, la 70e semaine d'années doit être et est celle au milieu de laquelle meurt JÉSUS-CHRIST; ce milieu tombe donc en l'an 33 de notre ère, qui est la date reçue pour cette mort; la semaine finit avec l'an 36, et par conséquent les 70 semaines ou les 490 ans commencent l'an 454 avant notre ère, qui est la date où on peut placer le second édit d'Artaxerce.

Mais pour ceux qui ne doutent pas que le livre de Daniel ne soit écrit, au plus tôt, du temps d'Antiochus Epiphane et ne se rapporte à l'histoire, aujourd'hui si obscure, de ce que les Juifs ont alors souffert ou espéré, les 70 semaines finissent nécessairement vers l'an 160 avant notre ère, quel que soit le temps où l'écrivain ait prétendu les faire commencer, et quel que soit le sens de chacun des détails de la prophétie. Car elle ne contient pas un mot qui n'ait ses difficultés, à commencer par le mot que Pascal traduit par le CHRIST.

ARTICLE XIX

1.

Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs. L'un ou l'autre est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité...

Tandis que JÉSUS-CHRIST était avec eux, il les pouvait soutenir; mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir?

1 *bis.*

L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive tout au long; qu'on s'imagine ces douze hommes, assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité : ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attraits, et, qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela [1].

1. En titre dans l'autographe, *Preuve de* JESUS-CHRIST.

2.

Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de JÉSUS-CHRIST. Car il n'y en a aucune des historiens contre Judas, Pilate, ni aucun des Juifs.

Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer; s'ils n'avaient osé le remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer à personne. Et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées; et c'est ce qui témoigne la froideur avec laquelle la chose a été faite.

2 *bis.*

Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. Mais le riche parle bien des richesses; le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu [1]

3.

JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les apôtres ensuite, et les premiers saints en grand nombre; parce que, les prophéties n'étant pas encore accomplies et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait, que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie, sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent [2]? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et converti les nations, tout n'était pas accompli; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps. Maintenant il n'en faut plus contre les Juifs, car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant...

1. Voir la *Préface de Port-Royal*, dans l'Introduction, page LVI.
2. C'est-à-dire la conversion même des nations, ce qui fait un cercle vicieux. On en sort par les miracles.

4.

C'est une chose étonnante et digne d'une étrange attention, de voir ce peuple juif subsister depuis tant d'années et de le voir toujours misérable : étant nécessaire, pour la preuve de Jésus-Christ, et qu'il subsiste, pour le prouver, et qu'il soit misérable, puisqu'ils l'ont crucifié ; et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

4 *bis.*

Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant qu'ils y seraient peu [1], et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les prophètes; leurs rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans consolation, sans espérance, parce que le sceptre est ôté pour jamais.

4 *ter.*

Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans 70 ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les disperserait aux bouts du monde, néanmoins, s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait. Ils y sont très-fidèles, et demeurent opprimés [2] ...

5.

Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout [3].

5 *bis.*

Les Juifs le refusent, mais non pas tous : les saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. Comme la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits,

1. Dans la captivité, à Babylone.
2. Le raisonnement est resté inachevé. Pascal veut dire que Dieu parlait donc d'une autre *loi* que celle qu'ils appellent *la loi*. — En titre dans l'autographe, *Preuves de* JÉSUS-CHRIST.
3. Voyez XVIII, 19.

dans le Talmud et dans les rabbins [1], n'est que parce que Jésus-Christ n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum, potentissime* [2]. N'ont-ils que cela à dire? Jésus-Christ a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les Païens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui qu'ils se figurent. Il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir [3]; et par ce refus, ils sont des témoins sans reproche [4], et qui plus est, par là, ils accomplissent les prophéties.

6.

Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile!

7.

La religion païenne est sans fondement [5].

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet [6]. Mais ce prophète, qui devait être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits? Quel mystère a-t-il enseigné, selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

La religion juive doit être regardée différemment dans la tradition des livres saints et dans la tradition du peuple (et toute religion est de même; car la chrétienne est bien différente dans les livres saints et dans les casuistes). La morale et la félicité en est ridicule, dans la tradition du peuple, mais elle est admirable, dans celle de leurs saints. Le fondement en

1. Le Talmud est le recueil des traditions sacrées des Juifs, regardé par eux comme un complément de la Bible. Voyez le fragment 144 de l'article XXV.

2. *Ps.* XLIV, 4 : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime :* « Ceins ton épée sur ta cuisse, puissant guerrier. »

3. C'est-à-dire, l'obscurité, l'humilité de sa vie.

4. En termes de palais, qu'on ne peut *reprocher*, récuser, comme dans les *Plaideurs* :

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

C'est dans ce même sens que Pascal avait dit ailleurs, *des témoins irréprochables.*

5. Pascal avait écrit d'abord : « sans fondement aujourd'hui. On dit qu'autrefois elle en a eu, par les oracles qui ont parlé. Mais quels sont les livres qui nous en assurent? Sont-ils si dignes de foi par la vertu de leurs auteurs? Sont-ils conservés avec tant de soin qu'on ne puisse s'assurer qu'ils ne sont point corrompus? »

6. On sait qu'il faut dire le Coran : *al* n'est que l'article arabe.

est admirable : c'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique ; et au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire[1], Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire[2].

Notre religion est si divine, qu'une autre religion divine n'en a été que le fondement.

7 *bis.*

Mahomet, sans autorité[3]. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force. Que dit-il donc? Qu'il faut le croire!

8.

De deux personnes qui disent de sots contes, l'un qui a double sens, entendu dans la cabale, l'autre qui n'a que ce sens, si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses plates et communes, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre : l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telle sottise, et capable d'être mystérieux; l'autre, qu'il est incapable de mystère, et capable de sottise.

9.

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Et c'est pourquoi il n'est pas juste de prendre ses obscurités pour des mystères, vu que ses clartés sont ridicules. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par la clarté, qui mérite qu'on révère les obscurités.

1. Voir plus loin, fragment 10 *bis*.
2. *Deutéron.* xxxi, 11.
3. C'est-à-dire, qu'il n'est pas autorisé, qu'il n'a pas de tradition qui l'autorise, qu'il n'a pas été prédit.

9 *bis.*

L'Alcoran n'est pas plus de Mahomet, que l'évangile, de saint Matthieu, car il est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle [1]. Les ennemis mêmes, Celse et Porphyre, ne l'ont jamais désavoué [2].

L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien. Donc, Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST [3].

10.

Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

10 *bis.*

Mahomet, non prédit; JÉSUS-CHRIST, prédit. Mahomet, en tuant; JÉSUS-CHRIST, en faisant tuer les siens. Mahomet, en défendant de lire; les apôtres, en ordonnant de lire [4]. Enfin, cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST devait périr.

1. Le tour employé par Pascal dans cette phrase est un latinisme. Nous dirions plutôt, ce qui d'ailleurs revient au même : L'évangile de saint Matthieu n'est pas moins de saint Matthieu, que l'Alcoran n'est de Mahomet; car il est cité, etc.

2. Grotius, *de Veritate relig.* III, 2, dit en termes généraux que ni les Juifs ni les Païens n'ont jamais contesté l'authenticité des Évangiles. Il ajoute que Julien en particulier l'admet formellement; et cela est vrai, mais il ne s'est conservé aucun témoignage semblable de Celse ou de Porphyre.

3. Je ne crois pas que le Coran nomme saint Matthieu. Grotius (VI, 3) dit seulement en termes généraux que Mahomet reconnaît pour de saints personnages les apôtres de Jésus, et cela est vrai. Voir à la fin du chapitre de la *Table* (v), etc. Mais Mahomet soutient que les apôtres reconnaissaient Jésus comme envoyé de Dieu, et non comme Dieu (*ibid.*) — En titre dans l'autographe, *Contre Mahomet.*

4. Montaigne, *Apol.*, p. 117 : « Mahomet qui, comme j'ay entendu, interdict la science à ses hommes. » Grotius (VI, 2) dit en effet que le mahométisme repousse l'esprit d'examen, et que la lecture du Coran est interdite à la multitude, mais il ne cite aucun texte à l'appui de cette dernière assertion. — Paul, *Lettre à Timothée*, IV, 13 : « Applique-toi à la lecture, » *attente lectioni.* — En titre, dans l'autographe : *Difference entre Jésus-Christ et Mahomet.*

REMARQUES SUR L'ARTICLE XIX

Fragments 1 et 1 *bis*. — « Les apôtres ont été trompés ou trompeurs, etc. » Pascal n'examine pas si les évangiles ont été réellement écrits par les apôtres, et s'ils peuvent être regardés comme des témoignages. Quant à Paul, qui n'est devenu chrétien que long-temps après la mort de Jésus, il n'a pas été témoin de la résurrection, et il ne dit pas qu'aucun des témoins lui ait certifié ce qu'on en raconte. Il a seulement ouï dire que Jésus *est apparu* à plusieurs et il ajoute en passant, et en un seul mot : *il m'est apparu une fois aussi*, sans dire d'ailleurs ni où, ni quand, ni comment, et sans s'expliquer sur les circonstances de cette apparition.

Aucun vrai critique ne supposera que les Douze aient fait *le complot* de dire que Jésus était réssuscité. Ces sortes de croyances se répandent de l'un à l'autre sans complot. Ils n'ont pas eu à se démentir par la crainte des tortures ou de la mort, car aucun pouvoir n'a jamais prétendu les contraindre, sous aucune peine, à avouer que Jésus n'était pas ressuscité. Jamais il n'a été fait sur cette résurrection aucune enquête; il n'y a jamais eu ni rapport, ni procès-verbal. Pascal transporte les habitudes de son temps et du nôtre dans des temps profondément différents.

Fragment 2. — « Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. »

Il est vrai qu'il n'y a jamais d'*invectives* dans les Évangélistes, parce qu'ils n'ont jamais le ton oratoire sur aucun sujet. Ils racontent tout aussi simplement le meurtre de Jean, sans apprécier ni la conduite de Salomé ni celle d'Hérode. Ils racontent de même la légende de ce qu'on appelle *le massacre des innocents*, et n'en ont pas même l'air étonnés.

Quant à Pilate, je ne crois pas que les auteurs des Évangiles pensent sur lui comme on a pensé plus tard. Ils songent moins à le condamner pour avoir livré Jésus qu'à le représenter comme témoignant pour lui et comme désavouant les Juifs. Ils tiennent à faire entendre que ce sont les Juifs qui sont les ennemis du Christ et des siens, et non l'autorité romaine, qu'ils paraissent bien aises de ménager et de maintenir dans une neutralité bienveillante.

Fragment 3. — « Et aussi il a fallu des miracles pendant tout ce

temps ; maintenant il n'en faut plus *contre les Juifs*. » Pascal sous-entend qu'il en faut encore contre les Jésuites. Il pense au miracle de Port-Royal, au miracle de la Sainte-Epine. Voyez sa Vie et tout l'article XXIII.

Fragment 4. — J'ai relevé ce fragment dans l'Étude sur les Pensées, page XXVI.

Fragment 6. — « Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile ! » M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 1re édit., t. III, p. 364) : « Quand Pascal interprète les Prophéties, et lève les sceaux du Vieux-Testament, quand il explique le rôle des apôtres parmi les Gentils, et l'économie merveilleuse des desseins de Dieu, il devance visiblement Bossuet, le Bossuet de l'*Histoire universelle;* il ouvre bien des perspectives que l'autre parcourra et remplira. » — Et plus loin : « Bossuet avait lu les *Pensées*, il y avait rencontré celle-ci : *Qu'il est beau de voir*, etc. C'était tout un programme, que son génie impétueux dut à l'instant embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles. »

Fragment 7. — « La religion païenne est sans fondement. » On a vu qu'il y a là quelques lignes barrées sur les oracles. Peut-être que Pascal, qui, dans ce passage, paraît nier les oracles païens, a hésité sur cette question. L'opinion qu'il y avait eu chez les Païens de vrais oracles, rendus par les démons avec la permission de Dieu, était encore générale parmi les croyants à cette époque ; Fontenelle a l'honneur, par son *Histoire des Oracles*, de l'avoir fait abandonner.

« Quels miracles dit-il lui-même avoir faits ! » On lit dans le Coran, au chapitre du *Voyage de nuit* (XVII) : « La plus grande partie du peuple s'éloigne de la vérité et dit : Nous ne te croirons pas, que tu ne nous fasses sortir des fontaines de dessous la terre, et que tu ne fasses en ce lieu un jardin orné de palmiers et de vignes, avec des ruisseaux qui coulent au milieu, ou que nous ne voyions descendre du ciel une partie des peines que tu nous prêches : nous ne te croirons pas que Dieu et les Anges ne te viennent secourir, que ta maison ne soit de fin or, et que nous ne voyions le livre de vérité envoyé du ciel... Dis leur [c'est Dieu qui parle au prophète] : Loué soit mon Seigneur ! Suis-je autre chose qu'un homme envoyé de sa part ? » Et plus haut (c'est toujours Dieu qui parle) : « Rien ne nous a empêché de faire paraître les miracles que désirent voir les habitants de la Mecque, que le mépris que leurs prédécesseurs en ont eu. » *Traduction de Du Ryer*, 1647. —

Mahomet ne dit donc pas *lui-même* avoir fait des miracles, mais les siens n'ont pas manqué de lui en attribuer. Voir Grotius, *de Verit. relig.* VI, 5. — Le complément de la pensée de Pascal est que Moïse, au contraire, s'est attribué à lui-même des miracles, puisque le Pentateuque lui en attribue, et que Pascal ne met pas en doute que le Pentateuque n'ait été écrit par Moïse.

Quant à Jésus, ce sont ses disciples qui racontent ses miracles dans les Évangiles, mais ils le représentent comme les avouant lui-même et faisant profession d'une puissance supérieure. *Matth.* XI, 4, etc.

« Quelle morale ! » Voir Grotius, VI, 8. — Le mahométisme pèche contre la morale en autorisant le divorce, la polygamie, et l'esprit de guerre et d'extermination. Tout cela se trouve aussi chez les Juifs, et semble consacré par leur religion. Mais Pascal va nous dire ce qu'il pense de la religion juive. Ces points graves mis à part, la morale du Coran est d'ailleurs charitable, pure et sévère.

Port-Royal a supprimé ce qui suit, ne voulant pas sans doute avouer cette étrange pensée, que la morale de la Bible, prise à la lettre, est ridicule.

Fragment 8. — « De deux personnes qui disent de sots contes. » Port-Royal met, *des choses qui paraissent basses.* « L'un qui a double sens, entendu dans la cabale. » Port-Royal, *entendu par ceux qui le suivent.* On comprend que ces deux personnages, c'est Mahomet et l'Esprit saint; ces *sots contes* apparents, c'est le Coran et la Bible. Il faut être dans *la cabale* pour les entendre. C'est mystère ou sottise (il dit ailleurs, *figure ou sottise,* XVI, 16, à la fin); mais dans la Bible c'est mystère, c'est sottise dans le Coran. Hasardeux parallèle, dont Port-Royal ne pouvait trop atténuer les expressions. Le monde n'aurait pu porter la pensée toute nue, telle qu'elle sortait de cette tête géométrique et ardente, amoureuse des *chiffres* (XVI, 7) et des curiosités.

De même, dans cette phrase du *fragm.* 9 : « Je veux qu'il y ait des obscurités *qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet* », Port-Royal supprime les mots soulignés.

Fragment 9 *bis.* — « Car il est cité de plusieurs auteurs de siècle en siècle. » Le plus ancien de ces témoignages est celui de Papias, qui ne nous est pas arrivé directement, mais qui est allégué dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, III, 36. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce passage.

Fragment 10 *bis.* — « Les apôtres en ordonnant de lire. » Malgré la recommandation de Paul à Timothée, l'esprit de l'Eglise catholique

est plutôt de défendre de lire; et Montaigne l'approuve (I, 56, t. II, p. 285). — Nous avons une Lettre de Fénelon à l'évêque d'Arras *sur la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire.* Il examine s'il est à propos d'autoriser les laïques à lire l'Ecriture, et il se prononce négativement. Il va jusqu'à dire : « Il faut avouer que, si un livre de piété, tel que l'Imitation de Jésus-Christ, ou le Combat spirituel, ou le Guide des pécheurs, contenait la centième partie des difficultés qu'on trouve dans l'Ecriture, vous croiriez en devoir défendre la lecture dans votre diocèse. » Mais répandre et faire lire l'Ecriture est un besoin pour toute secte indépendante, et tout Port-Royal en soutenait le droit et le devoir. Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal,* 1re édit. t. II, p. 348.

ARTICLE XX

1.

Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns, à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence; comme il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, et un tel renversement de la nature, que les morts ressusciteront, et les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avénement de douceur; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là; et ainsi, voulan paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa

connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent et non à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. (Saint Augustin, Montaigne, Sebonde [1].)

2.

Si le monde subsistait pour instruire l'homme de Dieu, sa divinité reluirait de toutes parts d'une manière incontestable; mais, comme il ne subsiste que par JÉSUS-CHRIST et pour JÉSUS-CHRIST, et pour instruire les hommes et de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, ou à l'indignité où seraient les hommes de la connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours; et ainsi on n'en peut conclure, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

3.

Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe.

3 *bis*.

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais

1. Je pense que Pascal renvoie à ce passage de Montaigne dans l'Apologie de Sebonde (p. 231) : « Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio* [Aug. *de Civ. Dei*, XI, 22]. » Montaigne dit encore (p. 120) : « *Melius scitur Deus nesciendo*, dict sainct Augustin [*de Ordine*, II, 16]. »

utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

4.

... Il est donc vrai que tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre : car il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu ; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

5.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

5 *bis*.

... Ainsi, tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté; tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les Païens; la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

6.

Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture, car ils les honorent, à cause des clartés divines ; et tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment, à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

7.

Si Jésus-Christ n'était venu que pour sanctifier, toute l'Écriture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Si Jésus-Christ n'était venu que pour aveugler, toute sa conduite serait confuse, et nous n'aurions aucun moyen de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*, comme dit Isaïe[1], nous ne pou-

1. *Is.* VIII, 14. Ce ne sont pas tout à fait les mots du texte.

vons convaincre les infidèles, et ils ne peuvent nous convaincre ; mais, par là même, nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre.

8.

JÉSUS-CHRIST est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles ; guérir les malades et laisser mourir les sains ; appeler à la pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides.

9.

Que disent les prophètes de JÉSUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

10.

... Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Et sans cela, on ne serait pas aheurté à JÉSUS-CHRIST, et c'est un des desseins formels des prophètes : *Excæca...* [Isaïe, VI, 10.]

11.

Dieu, pour rendre le Messie connaissable aux bons et méconnaissable aux méchants, l'a fait prédire en cette sorte. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité, même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons ; car la bonté de leur cœur ne leur eût pas fait entendre que, par exemple, le *mem* fermé signifie six cents ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures [1].

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour matériels, s'égarent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarent pas ; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime ; mais l'intelli-

1. Sur le *mem*, voyez le fragment 12 de l'article XVI.

gence du temps promis ne dépend point du cœur; et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne déçoit que les seuls méchants.

12.

Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda?

... Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

13.

La généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de JÉSUS-CHRIST, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui y regarde de près voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc [1].

14.

... Mais que l'on connaisse la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

15.

JÉSUS-CHRIST ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth, pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ni qu'il n'est pas fils de Joseph.

16.

Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur[2] : ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

17.

Que si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons nous pas attendre lorsqu'il se découvre [3]?

1. Voir la *Genèse*, XXXVIII, 29, et *Ruth*, IV, 17-22.
2. Cette vérité est sans doute le jansénisme.
3. Comme il a fait à Port-Royal par le miracle de la sainte Épine.

18.

Obj. Visiblement l'Écriture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit. — R. Elles ne nuisent donc point à la foi. — Ob. Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit. — R. Je réponds deux choses ; 1, que l'Église n'a pas décidé cela ; l'autre, que quand elle l'aurait décidé, cela se pourrait soutenir.

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non ; c'est pour vous éloigner de croire.

19.

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XX

Tous les fragments compris dans cet article peuvent se résumer en celui-ci, qui est le dernier. « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres. » C'est là, en effet, comme je l'ai montré dans l'Étude sur les Pensées, la clef de l'argumentation de Pascal. Port-Royal a mis, *qu'il aveugle les uns et éclaire les autres*, correction timide et peu franche, car si Dieu l'a fait, c'est sans doute qu'il l'a voulu.

Pascal lui-même renvoie (*Frag.* 10) à un passage d'Isaïe, où cette idée peut être saisie comme à sa source. Je le citerai tout entier : « Et j'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je? et qui est-ce qui ira de ma part? Et je dis, Me voici, envoie-moi. Et il dit, Va, et tu diras à ce peuple : Ecoutez pour n'entendre point, et voyez pour ne reconnaître point. Aveugle l'esprit de ce peuple, bouche ses oreilles et ferme ses yeux ; il ne faut pas que ses yeux voient, que ses oreilles entendent, que son esprit comprenne, qu'il revienne à moi et que je le sauve. Et je dis, Jusqu'à quand, Seigneur? Et il dit, Jusqu'à ce que les villes soient dépeuplées d'habitants, que toute maison soit vide et toute terre dévastée..... Et ce qui reste reviendra à moi, et repoussera comme le térébinthe et comme le chêne. »

Ce n'est-là, comme on voit, qu'un mouvement lyrique, l'impatience d'un prophète qui pousse *jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole*, qui dit : Vous ne croirez pas avant que le malheur soit venu, et avec le malheur le repentir. Mais ce qu'il disait aux Juifs avec un zèle plein d'amour

sous l'âpreté du langage, leur fut répété dans une pensée d'amertume et de haine par les premiers chrétiens qui se détachaient du judaïsme et que le judaïsme persécutait. Quels aveugles que ceux qui avaient tué le Christ ! Et s'ils l'avaient tué en vertu de la Loi et de la parole de Dieu, n'était-ce pas que Dieu avait voulu les perdre par cette Loi même mal comprise, qui devenait leur condamnation? Voyez *Marc*, IV, 11 ; *Jean*, XII, 40, et surtout *Paul*, II *Cor.* IV, 4; *Rom.*, XI, 8, etc. C'est Paul qui a transformé en un dogme théologique un cri de colère. Les calvinistes et les jansénistes ont adopté ce dogme avec passion, pour le tourner contre l'Église régnante, qu'il regardaient comme la synagogue de leur temps. Pascal lui-même l'avait déjà développé dans la quatrième *Provinciale*. Parmi les *Pensées diverses* de Nicole, on en trouve une, la trente-septième, où la doctrine du *Deus absconditus* est résumée dans un style digne de Pascal par la fermeté et la précision, et inspirée sans doute du souvenir de ses entretiens : « *Dieu cache sa vérité.* — Dieu a caché la connaissance de l'immortalité de notre âme dans la ressemblance de la naissance et de la mort des animaux : *Idem interitus hominis et jumentorum* : L'homme paraît et il disparaît dans le monde comme les chevaux. Il a caché la véritable religion dans la multitude des fausses religions, les véritables prophéties dans la multitude des fausses prophéties, les véritables miracles dans la multitude des faux miracles, la véritable piété dans la multitude des fausses piétés, la voie du ciel dans la multitude des voies qui conduisent en enfer. »

Enfin, Louis Racine s'écriait, dans la poëme janséniste de *la Religion* :

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.

D'un autre côté, voici comment Saurin parlait dans la chaire protestante :

« C'est que le Saint-Esprit se retire; c'est qu'il cesse de frapper à la porte de nos cœurs, c'est qu'il nous abandonne à nous-mêmes quand nous persistons à lui résister. Ce sont là ces *consciences cautérisées*; ce sont ces esprits fascinés, ce sont *ces hommes livrés à un esprit dépourvu de sens*; ce sont *ces cœurs engraissés*; ce sont *ces yeux qui voient et qui n'aperçoivent point, ces intelligences qui entendent et qui ne comprennent point*, selon le style de l'Écriture. Et si les raisonnements que nous avons pressés dans nos discours précédents ont été incapables de vous convaincre, ne nous contestez pas du moins ce que vous voyez tous les jours, et qui se passe sous vos yeux. Après cela, prédicateurs, étonnez-vous si vos raisonnements, si vos preuves, si vos démonstrations, si vos exhortations, si vos instances les plus pathétiques et les plus

tendres ont souvent si peu de succès. Dieu combat lui-même contre vous. Vous démontrez, et Dieu *aveugle les yeux*; vous exhortez, et Dieu *endurcit le cœur*; et cet Esprit, cet Esprit qui, par sa puissance victorieuse, travaille avec nous pour illuminer les simples, et pour faire entendre *son secret à ceux qui le craignent*, cet Esprit, par une puissance vengeresse, affermit les autres dans leur insensibilité volontaire. »

Et il parlait comme avait parlé Calvin dans son Institution chrétienne : *Ecce vocem ad eos dirigit, sed ut magis obsurdescant; lumen accendit, sed ut reddantur cœciores; doctrinam profert, sed qua magis obstupescant; remedium adhibet, sed ne sanentur.* III, 24, n° 13, cité par M. Audin dans sa *Vie de Calvin*. C'est avec ces pensées qu'on arrive à être sans pitié pour ceux qui se trompent; on ne les condamne qu'à la suite de Dieu.

Pascal en était venu à écrire ces paroles, que MM. de Port-Royal ont supprimées dans leur édition :

« Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire » (*fragment* 18).

Il est difficile, dit M. Faugère, *de comprendre le sens de cette réflexion de Pascal*. Je crois que cela est devenu facile; Pascal devait nécessairement aller jusque là. Et Fénelon lui-même, d'ailleurs si peu sympathique au jansénisme, est-il donc si loin de Pascal, quand il dit, dans sa Lettre à l'évêque d'Arras : « L'Écriture est comme Jésus-Christ, qui *a été établi pour la chute et pour la résurrection de la multitude* [*Luc*, II, 34]... La même parole est un pain qui nourrit les uns, et un glaive qui perce les autres... Dieu a tellement tempéré la lumière et les ombres dans sa parole, que ceux qui sont humbles et dociles n'y trouvent que vérité et consolation, et que ceux qui sont indociles et présomptueux n'y trouvent qu'erreur et incrédulité. » Seulement il ne croyait pas qu'on fût du nombre des humbles et des croyants en vertu de la grâce nécessitante des jansénistes (voir la même Lettre). Nul n'a eu plus d'antipathie pour le jansénisme que Fénelon.

On trouvera ailleurs un fragment (XXIII, 18), où Pascal semble avoir voulu conjurer le péril d'une pareille doctrine.

Fragment 1. — « Dieu refuse à *quelques-uns*, à cause de leur endurcissement, etc. » Il semble que Pascal, épouvanté lui-même du mystère qu'il annonce, cherche à l'atténuer en réduisant, au moins dans l'expression, le nombre de ceux à qui Dieu s'est refusé. Le jansénisme est plus franc dans ce passage de Saint-Cyran : « Quand je considère que les Chrétiens ne sont, pour parler ainsi, qu'une poignée

de gens, en comparaison des autres hommes répandus dans toutes les nations du monde, et dont il se perd un nombre infini hors de l'Église; et que dans ce peu d'hommes qui sont entrés, par une vocation de Dieu, dans sa maison pour y faire leur salut, il y en a peu qui se sauvent, etc. » (Cité par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 290, 1re édition.)

« S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence. » Port-Royal met, *de son existence*. Ce n'est pas cela. Il ne s'agit pas de l'existence de Dieu en général, mais de l'avénement de Dieu chez les Juifs en la personne de Jésus-Christ (voir plus bas). Or les Juifs ne méconnaissaient pas l'existence de Jésus-Christ, mais son essence ; ils ne niaient pas qu'il fût, mais qu'il fût Dieu.

« Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, *et assez d'obscurité pour les humilier.* »

Voilà bien l'impression que devait ressentir cet esprit avide de clarté, enveloppé de ces ténèbres.

Fragment 7. — « Puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre. » Port-Royal n'a pas voulu dire cela, et a mis : « qu'il n'y a point de conviction *pour les esprits opiniâtres*, et qui *ne cherchent pas sincèrement la vérité.* »

Fragment 13. — Les passages de la Bible indiquées dans ce fragment ne contiennent que la généalogie de David, mais, aux yeux de Pascal, c'est la même que celle de Jésus-Christ.

Fragment 15. — « Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth. » La famille de Jésus était de Nazareth, et lui-même y avait toujours vécu ; les Evangiles même appellent Nazareth sa *patrie* (*Matth.* XIII, 54, etc.). Mais on croyait que le Messie devait naître à Bethléem; on voulut donc que Jésus y fût né en effet. (Voir les *remarques* sur le fragment 14 de l'article XVIII).

Cependant quand les Juifs l'appellent Jésus de Nazareth, il ne les contredit pas : *Dixit eis, Quem quæritis? Responderunt ei, Jesum Nazarenum. Dixit eis Jesus, Ego sum* : « Il leur dit : Qui cherchez-vous? Ils répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. » *Jean*, XVIII, 4, et VII, 40.

« Ni qu'il n'est pas fils de Joseph. » *Matthieu, ibidem* : *Nonne hic est fabri filius? Nonne mater ejus dicitur Maria?... et scandalizabantur in eo. Jesus autem dixit eis : Non est propheta sine honore nisi in pa-*

tria sua : « N'est-ce pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? Et il leur était un objet de scandale. Jésus leur dit : Un prophète n'est nulle part si peu en honneur que dans sa patrie. » Or, on croyait que le Messie devait être le fils d'une vierge. (*Matth.*, I, 22, etc.) Jésus laissait donc les Juifs dans l'aveuglement, en laissant dire de lui ce qui ne pouvait être dit du Messie.

ARTICLE XXI

La religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple, en Hiérusalem, et enfin en la Loi et en l'Alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses.

Que Dieu n'acceptait pas la postérité d'Abraham[1].

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Deut.* VIII, 19 : « Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment. *Is.* LVI, 3 : « Que l'étranger ne dise pas : Le Seigneur ne me recevra pas. Les étrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir et l'aimer : je les mènerai en ma sainte montagne, et recevrai d'eux des sacrifices; car ma maison est la maison d'oraison. »

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. *Is.* LXIII, 16 : « Vous êtes véritablement notre père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu de connaissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre père et notre rédempteur. »

1. C'est-à-dire, qu'il n'en faisait point acception.

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes. *Deut.* x, 17 : Dieu, dit-il, « n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices. (Le sabbat n'était qu'un signe, *Ex.* xxxi, 13, et en mémoire de la sortie d'Égypte, *Deut.* v, 15. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Égypte. La circoncision n'était qu'un signe, *Gen.* xvii, 11. Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples. Et qu'après que Jésus-Christ est venu, elle n'est plus nécessaire.)

Que la circoncision du cœur est ordonnée. *Deut.* x, 16; *Jérém.* iv, 1 : « Soyez circoncis de cœur, retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurcissez plus ; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes. »

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour. *Deut.* xxx, 6 : « Dieu te circoncira le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur. »

Que les incirconcis de cœur seront jugés. *Jér.* ix, 26. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est « incirconcis de cœur. »

Que l'extérieur ne sert à rien sans l'intérieur. *Joel.* ii, 13 : *Scindite corda vestra* [1], etc. *Is.* lviii, 3, 4, etc.

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome, *Deut.* xxx, 19 : « Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez ; car c'est Dieu qui est votre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les Païens élus en leur place. *Os.* i [10]. *Deut.* xxxii, 20 : « Je me cacherai d'eux, dans la vue de leurs derniers crimes : car c'est une nation méchante et infidèle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux ; et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence. » *Is.* lxv [1] [2].

1. « Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements. »

2. Le passage d'Osée (i, 10) est cité par Paul (*Rom.* ix, 25), de même que le verset d'Isaïe cité à la fin. (*Rom.*, x, 20.) Le passage traduit est celui du Deutéronome, cité aussi par Paul (*Rom.* x, 19).

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. *Ps.* CXLIII, 15.

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu. *Amos*, V, 21.

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu. *Is.* LXVI [1-3]; I, 11 [1]. *Jérém.* VI, 20. *David*, *Miserere* [18] [2]. — Même de la part des bons, *Exspectavi* [3]. *Ps.* XLIX, 8-14. Qu'il ne les a établis que pour leur dureté. *Michée*, admirablement, VI [6-8] [4]. *I. R.* [5] XV, 22; *Osée*, VI, 6.

Que les sacrifices des Païens seront reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. *Malach.* I, 11.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. *Jérém.* XXXI, 31. *Mandata non bona. Ezéch.* [XX, 25.]

Que les anciennes choses seront oubliées. *Is.* XLIII, 18, 19; LXV, 17, 18.

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. *Jérém.* III, 15, 16.

Que le temple serait rejeté. *Jér.* VII, 12-14.

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis. *Malach.* I, 11.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. *Dixit Dominus* [6].

Que cette sacrificature serait éternelle. *Ibid.*

Que Hiérusalem serait réprouvée, et Rome admise. Que

1. Le second passage d'Isaïe est celui dont s'est inspiré Racine : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus, etc.*

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?

2. C'est-à-dire, David, dans le psaume qu'on appelle *Miserere*, parce qu'il commence par ce mot. C'est le psaume L, l'un des sept psaumes de la pénitence.

3. Ce mot désigne le *Ps.* XXXIX, commençant par ces mots : *Expectans expectavi.*

4. « Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui? Lui offrirai-je des holocaustes, et le veau d'un an? Le Seigneur sera-t-il donc apaisé par tous les béliers de la terre, par des milliers de boucs engraissés? Donnerai-je mon premier né pour l'expiation de mon crime? le fruit de mes entrailles pour le péché que j'ai commis? O homme, je vais te dire ce qu'il y a à faire et ce que le Seigneur demande de toi : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher avec zèle dans la voie où est ton Dieu. » On comprend l'admiration de Pascal pour ce passage si peu juif et si chrétien. Toute cette argumentation sur les sacrifices se trouve dans Grotius, *de Veritate relig.* V, 3.

5. C'est-à-dire, premier livre des *Rois.*

6. Ce sont les premiers mots du psaume CIX. Pascal a dans la pensée le verset 4 de ce psaume : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.*

le nom des Juifs serait réprouvé, et un nouveau nom donné. *Is.*, LXV, 15.

Que ce dernier nom serait meilleur que celui de Juifs, et éternel. *Is.*, LVI, 5.

Que les Juifs devaient être sans prophètes (*Amos*), sans roi, sans princes, sans sacrifice, sans idole.

Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple. *Jérém.* XXXI, 36[1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXI.

« *Is.* LVI, 3 : Que l'étranger ne dise pas : « Le Seigneur ne me recevra pas. » Port-Royal a retranché cette citation, probablement parce qu'il n'est parlé dans ce passage que des étrangers qui suivront la loi juive : *qui custodierint sabbata mea et tenuerint fœdus meum* ; et non de ceux qui seront les chrétiens.

« Que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez, car c'est Dieu qui est votre vie. » Pascal ne traduit pas la fin du verset, où les promesses temporelles reparaissent : *Ipse est enim vita tua, et longitudo dierum tuorum, ut habites in terra pro qua juravit Dominus patribus tuis, Abraham, Isaac et Jacob, ut daret eam illis* : « Afin que tu habites la terre que le Seigneur a promise par serment à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob. »

« Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu... *Même de la part des bons. Exspectans. Ps.* XLIX, 8-14. » Dans le psaume *Exspectans*, voir le verset : *Sacrificium et oblationem noluisti.* C'est le prophète qui parle de ses propres offrandes; Dieu ne veut donc pas des sacrifices, même des bons. Quant au *Ps.* XLIX, Port-Royal fait remarquer que Dieu y parle de même, *avant que d'adresser son discours aux méchants* par ces paroles, *Peccatori autem dixit Deus.* Il est facile néanmoins de voir que ces passages n'impliquent en aucune façon le désaveu de la loi juive, malgré toutes les subtilités de Pascal et de Port-Royal.

1. En titre dans l'autographe, *Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion.*

ARTICLE XXII

1.

Première partie : Misère de l'homme sans Dieu.

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement. Première partie : Que la nature est corrompue. Par la nature même.

Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture [1].

2.

Préface de la seconde partie : Parler de ceux qui ont traité de cette matière [2].

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s'est éteinte et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres : dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes [3], et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par rai-

1. « Par la nature même, » c'est-à-dire, cela prouvé par la nature même. De même *par l'Écriture*, c'est-à-dire, cela prouvé par l'Écriture.

2. C'est ainsi que la préface de la première partie, sur la nature humaine (VI, 33), commence par ces mots : *Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même.*

3. Comme fait Grotius, *de Verit. relig. christ.* I, 7.

son et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché; et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare* [1].

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent [2]. Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, *comme le jour en plein midi.* On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus.*

3.

Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments; c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède : c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

4.

Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer; et qui lui fait en même

1. *Matth.* XI, 27. Le texte est, *neque Patrem quis novit* : « Nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. »

2. J'ai déjà cité *Matthieu*, VII, 7 : *Quærite et invenietis.* Cf. *Luc*, XI, 9, etc.

temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir.

5.

La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de JÉSUS-CHRIST fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

6.

Tous ceux qui cherchent Dieu hors de JÉSUS-CHRIST, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur : et par là ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

7.

... Nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST. Sans ce médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu; par JÉSUS-CHRIST, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans JÉSUS-CHRIST n'avaient que des preuves impuissantes. Mais, pour prouver JÉSUS-CHRIST, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et ces prophéties, étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant la preuve de la divinité de JÉSUS-CHRIST. En lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu, ni enseigner une bonne doctrine ni une bonne morale. Mais par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, on prouve Dieu, et on enseigne la morale et la doctrine. JÉSUS-CHRIST est donc le véritable Dieu des hommes.

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu n'est autre chose que le réparateur de notre misère.

Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

Aussi ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. *Quia non cognovit per sapientiam, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere*[1].

8.

Non-seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort, que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi, sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature.

9.

Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir.

10.

Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait pas; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXII

Fragment 2. — « J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

1. I *Cor.* I, 21. Le texte est : *Nam quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sap. Deum, pl. Deo per stult. præd. salv. fac. credentes.* « Le monde, avec sa sagesse, ayant méconnu Dieu dans sa sagesse divine, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiront. » J'ai cité ailleurs la traduction de ce passage par Montaigne (notes sur x, 1). — En titre dans l'autographe, *Dieu par* Jesus-Christ.

» Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. »

L'édition de Port-Royal transforme ainsi ce commencement : « La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la divinité aux impies commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils y réussissent rarement. *Je n'attaque pas la solidité de ces preuves, consacrées par l'Écriture sainte; elles sont conformes à la raison;* mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pou qui elles sont destinées. Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. *C'est à eux que toute la nature parle pour son auteur et que les cieux annoncent la gloire de Dieu.* Mais pour ceux, etc. » Rien de plus infidèle que ces additions au texte de Pascal. C'était bien attaquer la solidité de ces preuves que de déclarer qu'elles ne convainquent que ceux qui sont déjà persuadés. Et en effet il les attaque, non-seulement ici, mais dans d'autres fragments qui appartenaient sans doute à la même préface (x, 5, 6; et plus loin). Au lieu de les croire *consacrées par l'Ecriture sainte*, il soutenait contre les philosophes que l'Écriture ne les a jamais employées. Loin de les juger *conformes à la raison*, il dit plus bas qu'il voit *par raison* que rien n'est plus propre à rendre la religion méprisable. Port-Royal, sous l'influence de la philosophie de Descartes, fait parler Pascal en cartésien.

Ce n'est pas non plus la nature qui parle de Dieu à Pascal, c'est lui, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui en parle à la nature, qui rapporte la nature au Dieu qu'il trouve dans son cœur. La nature elle-même est muette, ou tout au moins équivoque (XIV, 2, XX, 2; etc).

« Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres : dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris. » Port-Royal

donne : « Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi *et de charité*, qui ne trouvent que ténèbres et obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuve de ce grand et important sujet que le cours de la lune ou des planètes, ou des raisonnements communs, et contre lesquels ils se sont continuellement raidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature *qui a retenti continuellement à leurs oreilles* : et l'expérience fait voir, que bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnements, et de leur dire qu'ils y doivent voir la vérité à decouvert. » En supprimant ces mots, *destitués de grâce*, Port-Royal ôtait à ce morceau la marque essentielle du jansénisme. Les jansénistes seuls soutenaient que la grâce pouvait manquer à quelqu'un, et on se serait choqué de l'entendre répéter dans les *Pensées*. Le monde disait alors volontiers comme Anne d'Autriche à une autre époque : *Fi, fi de la grâce*! Cette autre phrase, *recherchant de toute leur lumière*, a paru aussi trop contraire au mot de l'Evangile : *Cherchez et vous trouverez* (*Math.* VII, 7). Dans le reste, Pascal est également désavoué, ou, tout au moins, adouci et, comme dirait Montaigne, *assagi*. On n'y voit plus cette fougue d'un grand logicien, plein de dédain pour la logique et pour les systèmes des autres, et tellement emporté qu'il ne prend plus garde si ses paroles indiscrètes ne découvrent pas ce qu'il défend.

Ainsi dans Pascal : « La moindre des choses... Dieu a découvert : » Port-Royal fait disparaître le sarcasme qui est dans cette antithèse.

« Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché. » Port-Royal a cru que ces paroles avaient encore besoin d'explication et de correctifs : « Elle nous dit bien que la beauté des créatures fait connaître celui qui en est l'auteur, mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen. *Quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit* (*Rom.* I, 19). Elle nous dit généralement que Dieu est un Dieu caché, *Vere tu es Deus absconditus.* » On voit que Port-Royal essaie habilement de concilier Pascal avec l'Écriture, et de l'autoriser d'elle; mais Pascal en est réellement bien loin.

Dans un article sur les Pensées de Pascal, publié à l'occasion de mon édition dans le *Constitutionnel* du 29 mars 1852, M. Sainte-Beuve,

après avoir cité le début de ce fragment, ajoutait ce qui suit : « Il est curieux de remarquer que la phrase un peu méprisante de Pascal, *J'admire*, etc..., avait d'abord été imprimée dans la première édition de ses *Pensées*, et la Bibliothèque nationale possède depuis peu un exemplaire unique, daté de 1669, où on lit textuellement cette proposition (page 150). Mais bientôt les amis, ou les examinateurs et les approbateurs du livre, etc. » Voici le texte entier de ce passage dans l'édition de 1669 : « *J'admire avec quelle hardiesse* quelques personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves, *mais je doute beaucoup de l'utilité* et du fruit qu'on en peut tirer; et, *si elles me paraissent assez conformes à la raison*, elles ne me paraissent pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées. » On voit que ce texte de 1669, qui a paru devoir encore être corrigé, était pourtant bien éloigné déjà de la pensée véritable de Pascal. En général, le travail d'épuration entrepris par MM. de Port Royal était déjà entièrement accompli dans le texte de 1669, comme je m'en suis assuré en le parcourant.

Fragment 3. — « Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens. » Port-Royal met seulement : *Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens.* Il y a un bien autre élan dans les invocations répétées du texte. Le meilleur commentaire ici est le fameux papier trouvé dans l'habit de Pascal.

Fragment 6. — « Ou dans l'athéisme ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également. » Là est le fond de l'irritation de Pascal contre Descartes et la philosophie. Il semble que dans le déisme de Descartes Pascal ait pressenti celui de Voltaire.

ARTICLE XXIII

1.

... Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles.

Il y a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître ; autrement, ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement. Or, il faut que la règle qu'il nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles[1].

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.* XVIII [22], et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, *Deut.* XIII [4] ; et JÉSUS-CHRIST une[2].

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine. Si les miracles règlent[3]...

1 *bis.*

Si les miracles sont vrais, pourra-t-on persuader toute doctrine? Non, car cela n'arrivera pas. *Si angelus* [4]...

1 *ter.*

Règle. Il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine. Tout cela est vrai, mais cela ne se contredit pas. Car il faut distinguer les temps.

2.

... Dans le Vieux Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le Nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions.

... S'ensuit-il de là [5] qu'ils avaient droit d'exclure tous les prophètes qui leur sont venus? Non. Ils eussent péché en n'excluant pas ceux qui niaient Dieu, et aussi péché d'exclure ceux qui ne niaient pas Dieu.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir s'il nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST, ou l'Église.

1. *Qu'il nous donne ;* qui, *il*? Pascal parle-t-il de Dieu, ou bien de quelque adversaire qu'il réfute?

2. Voir *Marc*, IX, 38 : « Il n'est pas possible qu'un homme fasse un miracle en mon nom, et qu'en même temps il parle mal de moi. »

3. En titre dans l'autographe, *Commencement.*

4. Paul, *Gal.* I, 8 : *Sed licet nos, aut angelus de cœlo,* etc. « Quand un ange du ciel vous annoncerait un autre Évangile, qu'il soit anathème. »

5. C'est-à-dire, de la recommandation que Moïse fait aux Juifs de ne pas croire les faux prophètes. Leur disait-il par là qu'ils auraient droit d'exclure, etc.?

3.

S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire. Or, il n'y a pas humainement de certitude humaine, mais raison [1].

4.

Toute religion est fausse, qui, dans sa foi, n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

5.

Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, et confirmée par miracles; et défense de croire à tous faiseurs de miracles, et, de plus, ordre de recourir aux grands-prêtres et de s'en tenir à eux [2]. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avaient à l'égard de leurs prophètes. Et cependant ils étaient très coupables de refuser les prophètes, à cause de leurs miracles, et n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu les miracles : *Nisi fecissem, peccatum non haberent* [3]. Donc toute la créance est sur les miracles.

5 *bis.*

La prophétie n'est point appelée miracle.

6.

Les preuves que JÉSUS-CHRIST et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas démonstratives; car ils disent seulement que

1. Cette fin, retranchée dans Port-Royal comme obscure, paraît se rapporter encore au miracle de la Sainte-Épine. C'est un miracle où il n'y a pas la *certitude* qu'il y aurait s'il n'existait pas de faux miracles, mais où il y a *raison de croire*, d'après la règle qui sert à discerner. Mais pourquoi ces mots, *humainement*, certitude *humaine*? Probablement parce que Pascal et les siens se croyaient assurés du miracle par une espèce de révélation supérieure à la certitude humaine.

2. *Deutér.* XVII, 12. *Malach.* II, 7.

3. Le texte est : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Jean,* XV, 24 : « Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que personne n'a faites, ils ne seraient pas en péché. »

Moïse a dit qu'un prophète viendrait, mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là, et c'était toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture, et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or cela suffit, exclusion de répugnance, avec miracles.

7.

JÉSUS-CHRIST dit que les Écritures témoignent de lui, mais il ne montre pas en quoi.

Même les prophéties ne pouvaient pas prouver JÉSUS-CHRIST pendant sa vie [1]. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or ceux qui ne croyaient pas en lui encore vivant étaient pécheurs, comme il le dit lui-même, et sans excuse [2]. Donc il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent. Or ils n'avaient pas la nôtre, mais seulement les miracles; donc ils suffisent, quand la doctrine n'est pas contraire, et on doit y croire.

8.

JÉSUS-CHRIST a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles. Il prouve qu'il remet les péchés, par un miracle [3].

Nicodème reconnaît, par ses miracles, que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia venisti a Deo magister; nemo enim potest facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum illo* [4]. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

9.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. Il faut

1. Cela a été expliqué ailleurs (XIX, 3).
2. Dans un passage déjà cité, *Jean*, XV, 22 : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.*
3. Pascal fait allusion à un passage qu'il a cité ailleurs (XVI, 9) : *Ut sciatis*, etc.
4. *Jean*, III, 2 : « Nous savons que tu es venu comme un maître envoyé de Dieu; car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. »

lui pardonner ce mot : *Quid debui* [1] ? « Accusez-moi, » dit Dieu dans Isaïe [2]. Dieu doit accomplir ses promesses [3], etc.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. Or ils seraient induits en erreur, si les faiseurs [de] miracles annonçaient une doctrine qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire. Ainsi s'il y avait division dans l'Église, et que les ariens, par exemple, qui se disaient fondés en l'Écriture comme les catholiques, eussent fait des miracles, et non les catholiques, on eût été induit en erreur. Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent ; aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les malades, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende [4], et l'incrédulité de Pharao et des Pharisiens est l'effet d'un endurcissement surnaturel. Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et doctrine suspects d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. JÉSUS-CHRIST était suspect.

10.

Il y a bien de la différence entre tenter, et induire en erreur. Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur. Tenter est procurer les occasions, qui n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose [5]. Induire en erreur, est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté.

1. *Isaïe*, v, 4 : *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ?* « Qu'ai-je donc dû faire à ma vigne, que je n'aie pas fait ? » Il faut pardonner ce mot de devoir à celui qui l'a employé, puisque Dieu l'emploie lui-même.

2. *Isaïe*, I, 18 : *Et arguite me, dicit Dominus.*

3. C'est moins ici, je crois, un texte particulier, que ce qui résulte des divers textes.

4. Pascal mêle dans cette phrase les miracles de Moïse et ceux de Jésus.

5. Par exemple, on ne se promettra du Messie que des biens temporels : voyez xv, 7. Ou bien on croira avec facilité celui qui appelle à l'idolâtrie et au péché par de faux miracles.

11.

Il est impossible, par le devoir de Dieu, qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, et n'en faisant paraître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile ; cela ne se peut. Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel.

12.

Il y a bien de la différence entre n'être pas pour JÉSUS-CHRIST, et le dire, ou n'être pas pour JÉSUS-CHRIST, et feindre d'en être. Les uns peuvent faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs.

13.

Les miracles discernent aux choses douteuses : entre les peuples juif et païen [1] ; juif et chrétien [2] ; catholique, hérétique ; calomniés et calomniateurs [3] ; entre les deux croix [4]. Mais aux hérétiques les miracles seraient inutiles, car l'Église, autorisée par les miracles, qui ont préoccupé la créance, nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils n'y sont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs. Il y a ainsi miracle contre miracle, et premiers et plus grands du côté de l'Église [5].

14.

Contestation : Abel, Caïn [6]. Moïse, magiciens [7]. Élie, faux

1. Avant le Christ. Alors les miracles sont du côté des Juifs.

2. Après le Christ. Alors les miracles sont du côté des Chrétiens.

3. C'est-à-dire, dans la pensée de Pascal, entre Port-Royal et les Jésuites.

4. C'est-à-dire, entre la croix où mourait le Sauveur, et celle où un voleur était attaché à côté de lui. Port-Royal met *les trois croix*, parce qu'il y avait deux voleurs. Mais il n'y avait à discerner qu'entre JÉSUS-CHRIST d'une part, et ces criminels de l'autre. Ce qui a discerné, c'est le miracle qui a accompagné le dernier soupir de JÉSUS-CHRIST *Matth.* XXVII, 51.

5. Il semble qu'il y a là une contradiction ; car il vient de dire que les miracles discernent entre les catholiques et les hérétiques. Voici, je pense, comment cela doit s'entendre. Au temps des anciennes hérésies, quand l'autorité de l'Église catholique n'était pas suffisamment établie encore, elle l'a été par les miracles ; ils ont rendu incontestable ce qui était douteux. Maintenant il n'y a plus de doute, c'est l'Église qu'on doit croire, et rien, de la part des hérétiques déclarés, pas même les miracles, ne sauraient prévaloir contre elle.

6. C'est le développement de la première phrase du fragment qui précède. C'est-à-dire, les miracles ont discerné entre Abel et Caïn, entre Moïse et les magiciens, etc. Le miracle qui discerne entre Abel et Caïn, c'est Dieu qui parle, et qui déclare lui-même sa préférence. *Genèse*, IV, 4-7.

7. Les magiciens de Pharaon, *Exode*, VII.

prophètes [1]. Jérémie, Ananias [2], Michée, faux prophètes. JÉSUS-CHRIST, Pharisiens [3]. Saint Paul, Barjésu [4], apôtres, exorcistes [5], les chrétiens et les infidèles; les catholiques, les hérétiques; Élie, Énoch; Antechrist [6]. Toujours le vrai prévaut en miracles. Les deux croix.

15.

Jamais, en la contention du vrai Dieu, la vérité de la religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur et non de la vérité [7].

16.

Jean, VII, 40 [8]. Contestation entre les Juifs, comme entre les Chrétiens aujourd'hui. Les uns croyaient en JÉSUS-CHRIST, les autres ne le croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient qu'il devait naître de Béthléem. Ils devaient mieux prendre garde s'il n'en était pas. Car ses miracles étant convaincants, ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Ecriture; et cette obscurité ne les excusait pas,

1. III *Rois*, XVIII, 38,

Des prophètes menteurs la troupe confondue
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

2. *Jérém.* XXVIII, 16-17. Le miracle ne consiste ici que dans le fait de la prophétie qui s'accomplit; c'est pour cela peut-être que Port-Royal retranche cet exemple. De même pour celui de Michée (III *Rois*, XXII, 13-35).

3. *Luc*, V, 20-24.

4. *Act. des Ap.*, XIII, 11.

5. *Act. des Ap.* XIX, 13-16 : « Quelques exorcistes juifs qui parcouraient le pays essayèrent d'invoquer sur ceux qui étaient possédés des esprits malins le nom du Seigneur Jésus, en disant : Je vous adjure par Jésus que Paul annonce... Mais l'esprit mauvais leur répondit : Je connais Jésus, et je connais Paul; mais vous, qui êtes-vous? Et un homme qui avait en lui un des plus méchants démons se jetant sur eux... les maltraita si fort, qu'ils s'enfuirent hors de la maison nus et blessés. »

6. Il est parlé dans l'Apocalypse (XI) de deux *témoins* du Seigneur, qui prophétiseront à la fin des temps durant 1260 jours : *Et dabo duobus testibus meis, et prophetabunt diebus mille ducentis sexaginta amicti saccis.* « Quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Et leurs corps seront étendus dans les places de la grande ville...; et les tribus, les peuples, les langues et les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi... Mais, après trois jours et demi, l'esprit de vie entra en eux de la part de Dieu; ils se relevèrent sur leurs pieds..., et ils montèrent au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre, la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent...; le reste fut saisi de crainte, et donna gloire à Dieu. » (Traduction de Bossuet). La tradition générale des Pères est que cette bête est l'Antechrist, et que ces deux témoins sont Élie et Énoch : voir la Préface de Bossuet, paragraphe 14.

7. C'est-à-dire, comme a mis Port-Royal, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grands du côté de la vérité. — *En la contention du vrai Dieu*, c'est-à-dire, dans le débat sur la question de savoir quel était le vrai Dieu.

8. *Num quid scriptura dicit quia ex semine David et ex Bethleem castello venit Christus?* Voir les *remarques* sur XVIII, 14.

mais les aveuglait. Ainsi ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, pour une prétendue contradiction chimérique, ne sont pas excusés.

17.

JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle-né, et fit quantité de miracles, au jour du sabbat. Par où il aveuglait les pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger les miracles par la doctrine.

« Nous avons Moïse : mais celui-là, nous ne savons d'où il est[1]. » C'est ce qui est admirable, que vous ne savez d'où il est, et cependant il fait de tels miracles.

JÉSUS-CHRIST ne parlait ni contre Dieu, ni contre Moïse. L'Antechrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre JÉSUS-CHRIST, qui n'est point caché. Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fît des miracles ouvertement.

18.

Fondement de la religion. C'est les miracles. Quoi donc? Dieu parle-t-il contre les miracles, contre les fondements de la foi qu'on a en lui?

S'il y a un Dieu, il fallait que la foi de Dieu fût sur la terre. Or les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antechrist[2], mais les miracles de l'Antechrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST[4]; et ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur; mais l'Antechrist ne peut bien induire en erreur[5]. Quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles? Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST, et ordonné de le suivre[6]; JÉSUS-CHRIST a prédit l'Antechrist, et défendu de le suivre[7].

1. Voir *Jean*, IX, 14 (et *Luc*, XIII, 14).

2. *Qui n'est point caché.* Qui ne l'est plus depuis sa résurrection.

3. Avant ces mots, il faudrait ajouter, pour que le raisonnement fût complet : Donc il fallait qu'on ne pût être induit en erreur; or les miracles, etc.

4. *Matth.*, XXIV, 24. *Surgent enim* pseudochristi, etc. « Il s'élèvera de *faux christs* et de faux prophètes, et ils feront de grands miracles et des prodiges capables d'induire en erreur, *s'il était possible*, même les élus. » Quant à l'*Antechrist* par excellence, ce nom se trouve dans la première des épîtres qui portent le nom de Jean, II, 18; IV, 3.

5. Remarquer ce *bien*. L'Antechrist induira en erreur sans doute, mais non pas *bien*, à bon titre; les élus pourront se préserver de l'illusion (*ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* — *Matth., ibid.*).

6. Pascal veut parler de ce passage du Deutéronome : « Le Seigneur ton Dieu t'enverra un prophète sorti comme moi de ta race et d'entre tes frères : écoute-le. » (XVIII, 15.)

7. *Nolite credere. Matth.*, XXIV, 23.

Il était impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa croyance à l'Antechrist, qui leur était inconnu; mais il est bien aisé, au temps de l'Antechrist, de croire en JÉSUS-CHRIST, déjà connu.

Il n'y a nulle raison de croire en l'Antechrist, qui ne soit à croire en JÉSUS-CHRIST; mais il y en a en JÉSUS-CHRIST, qui ne sont pas en l'autre.

19.

Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation, et serviront à la continuation de l'Église, jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

20.

Ou Dieu a confondu les faux miracles, ou il les a prédits ; et par l'un et par l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

21.

Les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pense point contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu; sans quoi, ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages, *Deut.* XIII, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force Et de même pour l'Antechrist : « Jusqu'à séduire les élus, s'il était possible. »

22.

Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærunt, nos autem Jesum crucifixum. — Sed plenum signis, sed plenum sapientia; vos autem Christum non crucifixum, et religionem sine miraculis et sinę sapientia[1].

Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le manque de charité. *Joh.* [x, 26] : *Sed vos non creditis quia non estis ex ovibus.* Ce qui fait croire les faux est le manque de charité. II *Thess.* II[2].

1. La phrase, *Judæi signa petunt...* est prise de Paul, I *Cor.* I, 22 (il y a *Christum* au lieu de *Jesum*). Mais c'est Pascal qui ajoute pour son propre compte, s'adressant à ses adversaires qui s'étaient servis de ce texte de Paul contre lui, *Sed plenum signis*, etc.

2. En titre dans l'autographe, *Raisons pourquoi on ne croit point.*

23.

Ayant considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y eût eu remède à aucun mal, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner; et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y [a] eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là; et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était. Car le peuple raisonne ordinairement ainsi : Une chose est possible, donc elle est; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner quels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer[1].

Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc. Car, si de tout cela il n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru; et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais.

Il faut raisonner de la même sorte pour la religion; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de

1. Sur ces faux effets de la lune, voyez le fragment VII, 17. — Port-Royal substitue au texte de l'alinéa suivant celui d'une variante qu'on trouve aussi dans le cahier autographe. On a par hasard la date de cette variante, ou du moins une limite, car elle est écrite au *verso* d'une lettre adressée à Pascal et datée du 19 février 1660.

fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion; mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont ouï parler, comme il paraît par le déluge, la circoncision, la croix de saint André, etc[1].

24.

Il est dit, Croyez à l'Église[2], mais il n'est pas dit, Croyez aux miracles, à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

25.

... Ces filles, étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition; que leurs confesseurs les mènent à Genève; qu'ils leur inspirent que Jésus-Christ n'est point en l'Eucharistie, ni en la droite du Père : elles savent que tout cela est faux, elles s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est*[3]. Qu'arrive-t-il là-dessus? Ce lieu, qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il en faut ôter les enfants : Dieu les y guérit. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces. Enfin on les menace de toutes les fureurs et de toutes les vengeances du ciel : et Dieu les comble de ses faveurs. Il faudrait avoir perdu le sens pour en conclure qu'elles sont donc en la voie de perdition[4].

26.

Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Eglise.

1. Montaigne, *Apol.*, p. 271 : « Epicurus [dit], qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples...; car on y trouve des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous, *où la circoncision estoit en crédit...* : où nos croix estoient en diverses façons en credit; icy on en honoroit les sepultures; on les appliquoit là, *et nommeement celle de sainct André*, à se deffendre des visions nocturnes... On y trouve... l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres...; et cette fantasie... qu'ils furent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchées pour leur péché... : *qu'aultrefois ils ont esté submerges par l'inondation des eaux celestes...*, etc., etc. » — On lit dans la *Biographie universelle* article *André* (saint) : « L'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de Jésus-Christ et la représentent en forme d'un X. » — En tête, dans le cahier autographe : *Titre. D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles, et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme immortel ou pour rajeunir.*

2. *Matth.* XVIII, 17-20.

3. « Vois si la voie de l'iniquité est en moi », *Ps.* CXXXVIII, 24.

4. Tout ce fragment se rapporte aux religieuses de Port-Royal. Pascal les représente calomniées par les Jésuites, mais justifiées et vengées par Dieu même dans le miracle de la Sainte-Epine.

27.

... S'ils disent que notre salut dépend de Dieu, ce sont des hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions, cela ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme, ils combattent la morale des catholiques [1]. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est point une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie.

28.

... Les trois marques de la religion : la perpétuité, la bonne vie, les miracles. Ils détruisent la perpétuité par la probabilité [2]; la bonne vie par leur morale; les miracles, en détruisant ou leur vérité, ou leur conséquence.

Si on les croit, l'Eglise n'aura que faire de perpétuité, sainteté ni miracles. Les hérétiques les nient, ou en nient la conséquence; eux de même. Mais il faudrait n'avoir point de sincérité pour les nier, ou encore perdre le sens pour nier la conséquence.

29.

... Quoi qu'il en soit, l'Église est sans preuve, s'ils ont raison.

30.

L'Église a trois sortes d'ennemis : les Juifs, qui n'ont jamais été de son corps; les hérétiques, qui s'en sont retirés; et les mauvais chrétiens, qui la déchirent au dedans.

Ces trois sortes différentes d'adversaires la combattent d'ordinaire diversement. Mais ici ils la combattent d'une même sorte. Comme ils sont tous sans miracles [3], et que l'Église a toujours eu contre eux des miracles, il ont tous eu le même intérêt à les éluder, et se sont tous servis de cette défaite : qu'il ne faut pas juger de la doctrine par les miracles, mais des miracles par la doctrine. Il y avait deux partis entre ceux qui

1. Voir la septième Provinciale.

2. Il s'agit des Jésuites et de cette doctrine de leurs casuistes, qu'une opinion toute nouvelle, contraire aux Pères et à la tradition, mais soutenue par ce qu'on appelle un auteur grave, devient *probable*, et peut être suivie en sûreté de conscience. Voir les *Provinciales*, et en particulier la cinquième.

3. Quand Pascal dit cela des Juifs, il n'entend parler que des Juifs depuis l'arrivée du Messie, les Juifs opposés à Jésus-Christ.

écoutaient Jésus-Christ : les uns qui suivaient sa doctrine par ses miracles; les autres qui disaient [1]... Il y avait deux partis au temps de Calvin [2]... Il y a maintenant les jésuites..., etc.

31.

Ce n'est point ici le pays de la vérité : elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème, et même sur des vérités au moins bien apparentes. Si l'on publie les vérités de l'Évangile, on en publie de contraires, et on obscurcit les questions, en sorte que le peuple ne peut discerner. Et on demande : Qu'avez-vous pour vous faire plutôt croire que les autres? Quel signe faites-vous [3]? Vous n'avez que des paroles, et nous aussi. Si vous aviez des miracles, bien. — Cela est une vérité, que la doctrine doit être soutenue par les miracles, dont on abuse pour blasphémer la doctrine. Et si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne suffisent pas sans la doctrine ; et c'est une autre vérité, pour blasphémer les miracles.

32.

Que vous êtes aise de savoir les règles générales, pensant par là jeter le trouble, et rendre tout inutile ! On vous en empêchera, mon père; la vérité est une et ferme.

33.

Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre ; car le schisme, qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne [4].

34.

Jean, IX : *Non est hic homo a Deo, quia sabbatum non custodit.*

1. Les éditions suppléent : *Il chasse les démons au nom de Belzébuth. Matth.* XII, 24.
2. La suite de la pensée doit être qu'il se fit alors des miracles du côté des catholiques et que les hérétiques les méconnurent.
3. Expression consacrée. Un signe, c'est un miracle, signe d'une puissance surnaturelle.
4. Les schismatiques sont ceux qui, sans avoir d'autres dogmes que l'Église, ce qui serait hérésie, se séparent d'elle et de son chef, et ne reconnaissent pas son autorité. Tels sont les Grecs. Les jansénistes, au contraire, reconnaissaient hautement en principe l'Église et le pape, et leur désobéissaient dans le fait.

Alii : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere? Lequel est le plus clair [1]?

Cette maison n'est pas de Dieu; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius. — Les autres : Cette maison est de Dieu; car il y fait d'étranges miracles. — Lequel est le plus clair?

Tu quid dicis? Dico quia propheta est. — Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam [2].

35.

Si vous ne croyez en moi, croyez au moins aux miracles. Il les renvoie comme au plus fort.

36.

... Il avait été dit aux Juifs, aussi bien qu'aux Chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes. Mais néanmoins les pharisiens et les scribes font grand état de ses miracles, et essaient de montrer qu'ils sont faux, ou faits par le diable : étant nécessités d'être convaincus, s'ils reconnaissent qu'ils sont de Dieu.

Nous ne sommes pas aujourd'hui dans la peine de faire ce discernement. Il est pourtant bien facile à faire : ceux qui ne nient ni Dieu, ni JÉSUS-CHRIST, ne font point de miracles qui ne soient sûrs : *Nemo faciat virtutem in nomine meo, et cito possit de me male loqui* [3]. Mais nous n'avons point à faire ce discernement. Voici une relique sacrée. Voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance [4].

1. « Quelques Pharisiens disaient : Cet homme n'est pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il faire de tels miracles? Et il y avait division entre eux. » Il y a dans le texte : *Alii autem dicebant.* Jean, IX, 16.

2. Même chapitre, versets 17 et 33. Il y a dans le texte : *Tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos? Ille autem dixit : Quia propheta est.* « Et toi, qu'en dis-tu [les Pharisiens s'adressent à l'aveugle-né que Jésus a guéri]? Il répondit : Que c'est un prophète Si cet homme n'était de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil. »

3. *Marc*, IX, 38. « Maître, nous venons de voir un homme qui chasse les démons en ton nom, et qui ne nous suit pas, et nous l'avons empêché. Mais Jésus dit : Ne l'empêchez point. Il n'est pas possible qu'on exerce une vertu surnaturelle en mon nom, et qu'en même temps l'on parle mal de moi. » Le texte est : *Nemo est enim qui faciat virt. in nom. m., et possit cito male loqui de me.*

4. Le prince de ce monde est le diable (*Jean*, XII, 31, etc). Il ne peut se servir pour ses opérations infernales d'un objet consacré par le sang du Sauveur. Un prodige fait avec la Sainte-Epine ne peut donc être l'œuvre du démon.

Ce ne sont point des hommes qui font ces miracles par une vertu inconnue et douteuse, qui nous oblige à un difficile discernement. C'est Dieu même; c'est l'instrument de la passion de son Fils unique, qui, étant en plusieurs lieux, choisit celui-ci, et fait venir de tous côtés les hommes pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs [1].

37.

Les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà. Mais quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne propose plus que le pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi ayant exclu la vraie source de la vérité, qui est la tradition, et ayant prévenu le pape, qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître : alors les hommes ne parlant plus de la vérité, la vérité doit parler elle-même aux hommes. C'est ce qui arriva au temps d'Arius.

38.

Joh., VI, 26 : *Non quia vidistis signum, sed quia saturati estis* [2].

Ceux qui suivent JÉSUS-CHRIST à cause de ses miracles, honorent sa puissance dans tous les miracles qu'elle produit; mais ceux qui, en faisant profession de le suivre pour ses miracles, ne le suivent en effet que parce qu'il les console et les rassasie des biens du monde, ils déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités.

39.

Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure; jugez par celles qui sont établies, et par vous-mêmes [3] : *Væ qui conditis leges iniquas* [4].

40.

La manière dont l'Église a subsisté est, que la vérité a été sans contestation; ou, si elle a été contestée, il y a eu le pape, et sinon, il y a eu l'Église.

1. *En plusieurs lieux*, parce qu'il ne s'agit que d'épines détachées, et non de la couronne tout entière.

2. Le texte est, *sed quia manducastis ex panibus, et satis. est.* C'est Jésus qui parle à la foule qui le poursuit après le miracle des cinq pains : « En vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez eu à manger avec ces pains, et que vous avez été rassasiés. »

3. Voir au fragment 32 : « Que vous êtes aise de savoir les règles générales! » Elles étaient donc posées dans le livre auquel répond Pascal.

4. Il y a dans le texte : *Væ qui condunt.* « Malheur à ceux qui établissent des lois iniques! » *Is.*, x, .

41.

Miracle. C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie; et non-miracle, est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle; car cela n'excède pas la force naturelle du diable. Mais...

42.

Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs par celui qu'il exerce sur les corps.

43.

Il importe aux rois et princes d'être en estime de piété; et, pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous.

44.

Les jansénistes ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs; mais vous leur ressemblez en mal.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXIII

Tout cet article, qui depuis l'édition de Port-Royal a continué d'être placé presque à la fin des *Pensées*, est cependant le véritable point de départ et l'origine du livre que méditait Pascal, comme on l'a vu dans sa Vie écrite par sa sœur, page LXXIV de l'Introduction.

Il ne se proposait d'abord que de faire valoir le miracle de la Sainte-Epine, le miracle de Port-Royal, contre les adversaires de Port-Royal. Et c'est où il s'en tient à peu près dans les fragments dont se compose cet article.

Il n'y a donc pas de pensées que MM. de Port-Royal aient dû avoir plus à cœur de faire connaître au public; mais il n'y en a pas non plus où les nécessités de la situation leur aient imposé plus de retranchements, car ces fragments sont tout pleins de l'ardeur du combat, et de ce fanatisme que la persécution allume. Les traits les plus vifs furent sacrifiés au respect de la paix de l'Église.

Mais, dès 1727, l'évêque de Montpellier, Colbert, un des derniers champions du jansénisme, et qui croyait aux miracles du tombeau du diacre Paris, recueillait dans le manuscrit la plupart de ces fragments

pour les citer à l'appui de sa foi, dans la crise extrême et désespérée où les dissidents étaient alors, à la date même de la condamnation du vieux Soanen.

L'esprit de Pascal, que nous sentons souvent, avec une admiration profonde, si voisin de nous, ou même pénètrant si avant dans notre propre pensée, en est ici séparé comme par un abîme. Je ne dis pas seulement de nous, je dis de Descartes et de la lumière nouvelle qui se levait alors, et dont le monde s'est bientôt trouvé rempli. Il n'y a pas de surnaturel. Il n'y a jamais eu, il ne peut y avoir jamais de miracle ni de prophétie. C'est dorénavant un principe en dehors duquel on ne peut plus philosopher, et ce principe anéantit tout le travail qui s'était fait, sur ce sujet des miracles, dans l'âme tourmentée de Pascal.

Fragment 1. — « Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. »

Cette première phrase nous jette tout de suite au cœur des difficultés théologiques sur les miracles. L'Église admet qu'il y en a, comme Pascal va le dire, de vrais et de faux; et par faux miracles, elle n'entend pas de pures illusions; elle entend des actes qui sont réellement hors de la nature, mais qui mentent en quelque sorte, en ce qu'ils ne viennent pas de Dieu, et doivent être attribués au démon. Dès lors comment discerner les faux et les vrais miracles? par la doctrine. Les miracles faits à l'appui d'une doctrine contraire à Dieu ne peuvent être de Dieu; ce sont de faux miracles : *la doctrine discerne les miracles.* Mais d'un autre côté, pourquoi sont faits les miracles, les vrais miracles, sinon pour témoigner en faveur d'une doctrine sainte et méconnue, et montrer qu'elle vient véritablement de Dieu? Ainsi donc, *les miracles discernent la doctrine.* Voilà un cercle vicieux, dont Pascal tâche de sortir. Il y a fait d'autant plus d'efforts, que la cause à laquelle il a donné toute son âme, la cause du jansénisme et de Port-Royal, est intéressée dans ce débat. Il s'agit de prouver contre les Jésuites que le *miracle de la Sainte-Épine*, qu'ils n'osaient nier absolument, mais où ils ne voulaient voir qu'un prestige de l'esprit de mensonge, était au contraire un témoignage formel de Jésus-Christ en faveur de ses défenseurs persécutés. On peut résumer en quelques mots la thèse de Pascal. Dieu ne peut vouloir tromper les hommes, du moins les justes, qu'il a fait dignes de la vérité. Il n'est donc pas possible que les miracles et la doctrine soient équivoques en même temps. Si la doctrine est évidemment contraire à Dieu, Dieu peut permettre qu'elle ait pour elle de faux miracles, car ils ne tromperont pas les cœurs droits. La doctrine discernera les miracles. Mais quand la doctrine est dou-

teuse et contestée, alors, si elle a des miracles, ces miracles seront évidemment divins, et discerneront la doctrine. C'est le cas de Port-Royal.

« Moïse en a donné deux, que la prédiction n'arrive pas, et., etc. » Port-Royal met, *en a donné une*, et supprime, *que la prédiction n'arrive pas*, sans doute parce qu'alors il n'y a plus miracle.

Fragment 4. — Ce fragment n'a point de rapport à la doctrine sur les miracles, mais Port-Royal l'y rattache en ajoutant : « Toute religion qui ne reconnaît maintenant pas JÉSUS-CHRIST est notoirement fausse, *et les miracles ne peuvent lui servir de rien.* »

Fragment 8. — » Nicodème... ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles. » Port-Royal ajoute ce commentaire : « Ainsi quand même la doctrine serait suspecte comme celle de JÉSUS-CHRIST pouvait l'être à Nicodème, à cause qu'elle semblait détruire les traditions des Pharisiens [1], s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté [2], il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il pourrait y avoir de difficulté de la part de la doctrine ; ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur. »

Fragment 9. — « JÉSUS-CHRIST était suspect. » Port-Royal est donc comme JÉSUS-CHRIST ! Voyez en effet le fragment 34.

Fragment 13. — « Car l'Église, autorisée par les miracles *qui ont préoccupé la créance*, etc. » Il y a là comme une jurisprudence qui accorde la foi, en fait de miracles, au premier occupant.

Fragment 14. — « Élie, Énoch. » Ce n'est pas ici le lieu de développer la légende merveilleuse de ces deux saints personnages, moins fondée sur l'Écriture que sur la tradition, et sur le *livre d'Énoch*, livre qui paraît cité dans l'épître qui porte le nom de Jude, verset 14, mais qui n'a pas été reçu parmi les livres saints ou canoniques, quoique cette épître elle-même y soit admise.

Fragment 16. — » Contestation entre les Juifs, *comme entre les Chrétiens d'aujourd'hui.* » Port-Royal retranche les mots soulignés, ainsi que la phrase sur *ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui.* Les éditeurs de Port-Royal retranchent de même, au fragment 19, cette phrase : « Les miracles sont plus importants que vous ne pen-

1. Traduisez : comme celle de Port-Royal pourrait l'être, à cause qu'elle semble contraire aux décisions de l'Église.
2. Comme celui de la Sainte-Épine.

sez », qui s'adresse sans doute au P. Annat; — Enfin, les vingt derniers fragments de l'article manquent dans l'édition de Port-Royal.

« Ceux qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, par une prétendue contradiction chimérique. » Ils disaient sans doute qu'il était contradictoire que Dieu fît des miracles pour les jansénistes, condamnés par l'Église de Dieu et par son vicaire. Et Pascal répond que la contradiction n'est qu'apparante, parce que l'hérésie condamnée n'était pas la véritable doctrine de Jansénius et des siens.

Fragment 22. — « *Vos autem Christum non crucifixum.* » Les Jésuites avaient cité, sans doute, pour infirmer la valeur du miracle de la Sainte-Épine, le texte de Paul; de là le commentaire de Pascal. Il leur reproche de prêcher un Christ non crucifié, d'abord parce que, en attaquant la grâce efficace, ils détruisent, suivant lui, la vertu du sang de Jésus-Christ et de la rédemption; et aussi parce qu'ils étaient accusés de dissimuler le mystère du crucifiement dans leurs missions de la Chine et des Indes, comme étant un scandale aux peuples de ces pays: voir la cinquième *Provinciale.*

Fragment 23. — « Ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la Lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer. » Mais, comme dit fort bien Voltaire : « on a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. » Voir Pline, II, 41.

« Il en est de même des prophéties, des miracles. » On doit remarquer qu'une guérison ou un phénomène extraordinaire peut avoir des raisons naturelles; mais un miracle, c'est ce qui est surnaturel. L'homme est disposé à croire à des effets surnaturels, même sans en avoir vu, seulement parce qu'il a vu des effets naturels dont sa raison n'a pas su se rendre compte.

« Des sortiléges, etc. » Voir les Remarques sur la Vie de Pascal, page CII. Dans l'*etc.* Pascal comprenait-il l'astrologie?

Au surplus, ceux-là raisonnaient comme Pascal, qui, au moment où il écrivait ces phrases, faisaient encore brûler des sorciers; et ils triomphaient comme lui dans leur logique.

Fragment 25. — « On dit qu'il en faut ôter les enfants : Dieu les y guérit. » Ce trait fait tomber le miracle de la Sainte-Épine comme une réponse accablante sur les ennemis de la sainte maison. Quel rapprochement! quelle antithèse! Quelle vivacité d'argumentation, d'imagination, de passion tout ensemble! Otez cette petite phrase, et alors celles qui l'entourent, *Dieu en a fait son temple, Dieu en fait le sanc-*

tuaire de ses grâces, sembleront vagues et communes; rétablissez-la, elles paraîtront pleines de force et de sens.

Ce fragment n'a pas été reproduit dans l'édition de Port-Royal. Il doit être rapproché de cette page de la seizième Provinciale, écrite au même moment et sous la même inspiration: « cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies? Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'Eucharistie, ni même à la droite de son Père; et vous les retranchez publiquement de l'Église pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais JÉSUS-CHRIST, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute, et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature, et qui console l'Église. Et je crains, mes pères, que ceux qui endurcissent leurs cœurs, et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en Juge. »

Fragment 26. — « Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église. » Mais que faisait Pascal lui-même dans les *Provinciales*, quand il répandait son ironie sur les discussions théologiques, sur les censures de la Sorbonne, sur la casuistique, sur les moines? Ne désarmait-il pas l'Église? et cela d'une main bien autrement redoutable que celle du P. Annat.

Fragment 29. — « L'Eglise est sans preuve, s'ils ont raison. »

Quoi, si l'on refuse de reconnaître que c'est Dieu qui a guéri cette enfant pour honorer Port-Royal, *l'Église est sans preuve*, et toute la religion tombe! Où la passion a-t-elle entraîné Pascal!

Fragment 31. — « Des vérités *au moins bien apparentes.* »

Telles que celles que professaient les jansénistes, la grâce efficace, la prédestination absolue. Il n'ose appeler ces vérités tout à fait évidentes, puisqu'il reconnaît qu'il n'y a pas d'évidence ici-bas. Mais il ne les tient pas non plus pour obscures; ce serait excuser les adversaires qui les combattent. De là l'expression dont il se sert. Les éditions mettent : *et même sur les vérités les plus certaines de la morale.* Ce n'est pas cela.

Fragment 36. — « Ceux qui ne nient ni Dieu ni Jésus-Christ *ne font point de miracles* qui ne soient sûrs. »

Pascal parle toujours comme si Port-Royal avait fait un miracle. C'était bien assez de prétendre que Port-Royal avait été l'objet d'un miracle. Il va dire lui-même tout à l'heure que ce ne sont pas les hommes qui l'ont fait.

« Voici une épine... Voici que Dieu... » Quelle solennité, quelle grandeur sans effort dans la répétition de ce tour! Il voit Dieu descendre. Comment exiger qu'il sorte de cet enthousiasme pour examiner péniblement si d'abord, par exemple, l'authenticité de la sainte relique est bien établie! Qui sent Dieu présent n'a rien à discuter ni à éclaircir. Le Saint des Saints était un lieu que l'œil de l'homme n'éclairait jamais; autrement, il n'eût plus été le Saint des Saints.

Fragment 37. — « C'est ce qui arriva au temps d'Arius. »

L'imagination de Pascal se plaisait à assimiler la situation où il voyait l'Eglise à celle où elle se trouvait au temps d'Arius. Alors dominait l'hérésie des ariens, maintenant c'est celle des *pélagiens*, qu'il imputait aux jésuites. Saint Athanase était persécuté alors pour la foi; maintenant c'est Arnauld, et les champions du jansénisme. Voyez le fragment 25 de l'article XXIV. Le pape Libère s'était laissé intimider ou surprendre par les ariens, et avait signé une de leurs formules; et cet exemple célèbre a été mis en avant par tous ceux qui ont combattu la doctrine de l'infaillibilité des papes : Pascal regardait Innocent X et Alexandre VII comme étant dans le cas de Libère. Quant aux miracles, Pascal me paraît avoir en vue ceux qui éclatèrent à Milan, au rapport de saint Ambroise et de saint Augustin, lors de la découverte des reliques des martyrs Gervais et Protais, miracles dont le prodigieux retentissement fut la force et la défense d'Ambroise contre la cour arienne de Justine et de Valentinien (en 385).

Fragment 41. — « Car cela n'excède pas *la force naturelle du diable.* »

Quelle étrange alliance de mots! comme si on ne sortait pas de l'ordre de la nature du moment que l'on conçoit un être tel que le diable! Et quelle difficulté à discerner ce qui passe les forces d'une puissance si mystérieuse! Mais combien on s'étonne qu'un géomètre et un physicien comme Pascal portât si légèrement l'idée d'un miracle, c'est-à-dire de la nature dérangée!

On trouve dans les œuvres d'Arnauld, tome X, page 398, sous le ti-

tre de *Pensées de M. Arnauld sur les miracles*, de simples notes évidemment préparées pour Pascal. Elles contiennent l'indication des divers textes que celui-ci a produits en effet dans les Pensées sur les miracles.

ARTICLE XXIV

1.

Le pyrrhonisme est le vrai; car, après tout, les hommes, avant JÉSUS-CHRIST, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard : et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou l'autre. *Quod ergo ignorantes quæritis, religio annuntiat vobis*[1].

2.

Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties? Oui. Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est un en tous lieux, et est tout entier en chaque endroit.

Que cet effet de nature, qui vous semblait impossible auparavant, vous fasse connaître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connaissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir; mais qu'il vous reste infiniment à savoir.

3.

La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans

1. Pris du discours de Paul à l'Aréopage dans les *Actes des Apôtres*, XVII, 23 : *Quod ergo ignorantes* colitis, hoc ego *annuntio vobis* : « En parcourant votre ville, et considérant vos statues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription, *au Dieu inconnu*. Ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je viens vous annoncer. » — Balzac avait dit, à la fin du premier discours du *Socrate chrétien* : « Comment eussent-ils pu trouver la vérité qu'ils cherchaient, puisqu'elle n'était pas encore née?... Cette vérité n'est autre que JÉSUS-CHRIST, et c'est ce JÉSUS-CHRIST qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'Académie, qui a même assuré le pyrrhonisme. Il est venu arrêter les pensées vagues de l'esprit humain et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancres et un port à une mer qui n'avait ni fond ni rive, etc. »

le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur, *terrorem potius quam religionem*[1].

3 *bis.*

Commencer par plaindre les incrédules; ils sont assez malheureux par leur condition. Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît; mais cela leur nuit.

4.

Toute la foi consiste en JÉSUS-CHRIST et en Adam; et toute la morale en la concupiscence et en la grâce.

5.

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous aimez? C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.

6.

Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu, auxquels il donne, par grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre; mais pour les punir, s'ils refusent de le chercher ou de le suivre.

7.

On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on. Tant s'en faut; je me roidis contre, par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne. Mais, quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.

8.

Il y a deux manières de persuader les vérités de notre reli-

1. Je ne sais d'où cette citation latine est tirée.

gion : l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle. On ne se sert pas de la dernière, mais de la première. On ne dit pas : Il faut croire cela, car l'Écriture, qui le dit, est divine ; mais on dit qu'il le faut croire par telle et telle raison, qui sont de faibles arguments, la raison étant flexible à tout.

8 *bis.*

... Mais ceux-là mêmes qui semblent les plus opposés à la gloire de la religion n'y seront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel ; car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle ; et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres, par l'horreur d'un exemple si déplorable et d'une folie si digne de compassion.

9.

Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t il que pour être misérable ? le seul qui la connaîtra sera-t-il le seul malheureux ?

... Il ne faut [pas] qu'il ne voie rien du tout ; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il le possède ; mais qu'il en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu : car, pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas ; et c'est précisément l'état où est la nature.

9 *bis.*

Il faudrait que la véritable religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine.

10.

La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher si elle est obscure, en soient privés. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant ?

10 *bis.*

L'orgueil contre-pèse et emporte toutes les misères. Voilà un étrange monstre, et un égarement bien visible. Le voilà

tombé de sa place, il la cherche avec inquiétude. C'est ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée.

10 *ter.*

Après la corruption, *dire :* Il est juste que ceux qui sont en cet état le connaissent; et ceux qui s'y plaisent, et ceux qui s'y déplaisent. Mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption [1].

11.

Quand on dit que JÉSUS-CHRIST n'est pas mort pour tous, vous abusez d'un vice des hommes,qui s'appliquent incontinent cette exception, ce qui est favoriser le désespoir; au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance. Car on s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures [2].

11 *bis.*

La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à user et dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et s'y assujettir [3].

12.

L'Eglise a toujours été combattue par des erreurs contraires, mais peut-être jamais en même temps, comme à présent. Et si elle en souffre plus, à cause de la multiplicité d'erreurs, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent.

Elle se plaint des deux, mais bien plus des calvinistes, à cause du schisme.

Il est certain que plusieurs des deux contraires sont trompés, il faut les désabuser.

1. En titre dans l'autographe, *Ordre.*

2. Ce fragment est obscur. On accusait les jansénistes de croire que JÉSUS-CHRIST n'était pas mort pour tous, mais seulement pour ceux qu'il avait prédestinés à être sauvés par sa mort. C'était une des cinq propositions condamnées par le pape comme étant dans Jansénius, et que les partisans de Jansénius désavouaient en son nom. Il est clair cependant que la doctrine janséniste allait là, et les plus ardents, les moins politiques ne devaient pas reculer. Est-ce à eux que s'adresse ici Pascal, et les désavoue-t-il? Ou plutôt n'est-ce pas aux adversaires qu'il reproche d'insister malignement sur le côté troublant de ce dogme janséniste, au lieu de s'en tenir charitablement à l'aspect consolant? L'espérance est une des trois *vertus théologales.* Sur cette question, si JÉSUS-CHRIST est mort pour tous, voyez XXV, 41.

3. Ces mots sont opposés deux à deux. L'homme avant la chute *usait* noblement des créatures en tirant d'elles toutes les jouissances; aujourd'hui sa noblesse est de *s'en séparer*, c'est-à-dire de s'abstenir des plaisirs des sens. L'homme avant la chute *dominait* les créatures en ce qu'elles ne pouvaient lui causer aucun mal, aujourd'hui sa dignité est de *s'assujettir* à la douleur et de savoir souffrir. Pascal parle en stoïcien aussi bien qu'en chrétien : *Abstine et sustine.* Comparez le fragment 1 de l'article XIII.

La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire. *Temps de rire, de pleurer*, etc. *Responde. Ne respondeas*, etc. La source en est l'union des deux natures en JÉSUS-CHRIST[1].

Et aussi les deux mondes. La création d'un nouveau ciel et nouvelle terre[2]; nouvelle vie, nouvelle mort; toutes choses doublées, et les mêmes noms demeurant.

Et enfin les deux hommes qui sont dans les justes, car ils sont les deux mondes, et un membre et image de JÉSUS-CHRIST[3]. Et ainsi tous les noms leur conviennent, de justes, pécheurs; mort, vivant; vivant, mort; élu, réprouvé, etc[4].

Il y a donc un grand nombre de vérités, et de foi, et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités; et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre, et pensent que nous, au contraire. Or l'exclusion est la cause de leur hérésie; et l'ignorance que nous tenons l'autre cause leurs objections.

1er exemple : JÉSUS-CHRIST est Dieu et homme. Les ariens,

1. *Eccles.* III, 1-8 : « Toutes choses ont leur temps, et tout passe sous le ciel à son heure. Il y a temps de naître, et temps de mourir; temps de planter, et temps d'arracher ce qui est planté; temps de tuer, et temps de guérir; temps d'abattre, et temps de bâtir; *temps de pleurer, et temps de rire;* temps de faire des lamentations, et temps de danser; temps de jeter des pierres, et temps de les ramasser; temps d'embrasser, et temps de s'éloigner des embrassements; temps d'acquérir, et temps de perdre; temps de conserver, et temps de rejeter; temps de déchirer, et temps de recoudre; temps de se taire, et temps de parler; temps pour l'affection, et temps pour la haine; temps pour la guerre, et temps pour la paix. » —*Prov.*, XXVI, 4-5 : « *Ne réponds pas* au fou comme le mérite sa folie, de peur de devenir semblable à lui. *Réponds* au fou comme le mérite sa folie, de peur qu'il ne s'imagine être sage. »

2. Seconde Lettre attribuée à Pierre, III, 13.

3. Tout le monde sait les vers de Racine :

Je trouve deux hommes en moi, etc.

d'après Paul, *Rom.* VII, 15-25.

4. Mort, vivant; vivant, mort. Il ne faut pas croire que ce soit deux fois la même chose. D'une part le juste est mort au monde, détaché des choses de la vie, mais vivant de la grâce. De l'autre, il est vivant de la vie extérieure, mais il est mort spirituellement par le péché originel qu'il porte en lui.

ne pouvant allier ces choses, qu'ils croient incompatibles, disent qu'il est homme; en cela ils sont catholiques. Mais ils nient qu'il soit Dieu : en cela ils sont hérétiques. Ils prétendent que nous nions son humanité; en cela ils sont ignorants[1].

2e exemple, sur le sujet du Saint-Sacrement : Nous croyons que la substance du pain étant changée, et consubstantielle en celle du corps de Notre-Seigneur, JÉSUS-CHRIST y est présent réellement. Voilà une des vérités. Une autre est que ce Sacrement est aussi une figure de celui de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux[2]. Voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités, qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui, ne concevant pas que ce Sacrement contienne tout ensemble et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre pour cette raison.

Ils s'attachent à ce point seul, que ce Sacrement est figuratif; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin, ils nient la présence, et en cela ils sont hérétiques.

3e exemple : les indulgences[3].

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes. Car que diront les hérétiques?

Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité[4].

1. Port-Royal substitue à l'exemple des ariens l'exemple de deux hérésies opposées l'une à l'autre, celle des nestoriens et des eutychéens (voyez XVII, 6). C'est sans doute parce que les ariens ne disaient pas précisément que JÉSUS-CHRIST ne fût qu'un homme, quoiqu'on pût pousser leur doctrine à cette conséquence.

2. De la croix, d'après les paroles sacrées : « Ceci est mon corps, qui est sacrifié pour vous : faites cela en mémoire de moi, etc. » *Luc*, XXII, 19, et ailleurs. De la gloire, voyez XVI, 14.

3. Pascal voulait dire, je pense : Les protestants ont raison de croire que les indulgences ne peuvent racheter le péché et remettre l'homme dans l'état de grâce d'où il est sorti; mais ils ont tort de nier que les indulgences remettent à celui qui est sorti du péché les peines qu'il a encore à subir après le péché remis.

4. On devra rapprocher de ce fragment la XVIIIe *Provinciale*, et surtout le passage sui-

12 *bis.*

S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les Jésuites et les jansénistes ont tort en les celant; mais les jansénistes plus, car les Jésuites en ont mieux fait profession des deux.

12 *ter.*

La grâce sera toujours dans le monde (et aussi la nature), de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle. Et ainsi toujours il y aura des pélagiens, et toujours des catholiques, et toujours combat. .

Parce que la première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres.

13.

Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la religion chrétienne.

13 *bis.*

Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes et celle des saints, qu'ils aspirent tous à la félicité; et ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Les uns et les autres appellent leurs ennemis ceux qui les empêchent d'y arriver [1].

Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle; et non par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur.

14.

Quand saint Pierre et les apôtres délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu [2], ils ne

vant; « C'est par là qu'est détruite cette impiété de Luther, condamnée par le même concile, que nous ne coopérons en aucune sorte à notre salut, non plus que des choses inanimées; et c'est par là qu'est encore détruite l'impiété de l'école de Molina, qui ne veut pas reconnaître que c'est la force de la grâce même qui fait que nous coopérons avec elle dans l'œuvre de notre salut; par où il ruine ce principe de foi établi par saint Paul que c'est Dieu qui forme en nous la volonté et l'action.

» Et c'est enfin par ce moyen que s'accordent tous ces passages de l'Écriture qui semblent le plus opposés : Convertissez-vous à Dieu; Seigneur, convertissez-nous à vous. Rejetez vos iniquités hors de vous; c'est Dieu qui ôte les iniquités de son peuple. Faites des œuvres dignes de pénitence; Seigneur, vous avez fait en nous toutes vos œuvres. Faites-nous un cœur nouveau et un esprit nouveau; je vous donnerai un esprit nouveau, et je créerai en vous un cœur nouveau, etc. »

1. Voir le fragment 7 de l'article XV.

2. *Genèse*, XVII, 10; *Lévitique*, XII, 3.

consultent point les prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis [1]. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la Loi; ils savaient que la fin de la Loi n'était que le Saint-Esprit; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire [2].

15.

Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques [3].

15 *bis.*

La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Les premiers s'arrêtent au seul établissement [4]; et cette religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusques aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux, et de plus loin [5].

15 *ter.*

Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire, et pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver : de sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

16.

Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme

1. *Actes des apôtres*, xv, 7-9.

2. Où en voulait venir Pascal, en parlant ainsi pour l'esprit contre la lettre? Il est difficile de marquer précisément son intention, mais en général les sectaires persécutés aiment à se prévaloir de l'inspiration contre la Loi. — En titre dans l'autographe, *Point formaliste.*

3. Port-Royal ajoute : *l'amour de Dieu et celui du prochain.* Voir *Marc*, xii, 28, etc.

4. Port Royal met, *à l'état et à l'établissement* où elle est. C'est bien le sens. *Les premiers*, c'est-à dire, les moins élevés.

5. Ils la voient dans la chute du mauvais ange, première cause de la chute de l'homme. L'histoire de la rébellion des anges coupables n'est pas dans les livres de l'Ancien Testament, mais elle est consacrée par la tradition chrétienne, et par les épîtres canoniques qui portent les noms de Pierre et de Jude. (*Pierre*, II, II, 4; *Jude*, 6. Et *Apoc.* xii, 7.) — Voyez xi, 5 *bis.*

es hommes, et les Turcs comme les Chrétiens? Ils ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux, comme nous, etc. — Cela est-il contraire à l'Écriture? ne dit-elle pas tout cela[1]? Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos [2]. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez: regardez au détail. C'en serait assez pour une question de philosophie; mais ici, où il va de tout... Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc. Qu'on s'informe de cette religion même si elle ne rend pas raison de cette obscurité; peut-être qu'elle nous l'apprendra.

16 *bis.*

C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède [3].

16 *ter.*

Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1° Si l'on pouvait y être toujours. 2° S'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre [4].

17.

Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité : car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les donc; cela le vaut bien.

17 *bis.*

Cachot. — Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic : mais ceci...! Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

1. Que les bêtes vivent et meurent comme les hommes, *Eccles.* III, 18-22. Et le juste comme le pécheur, *Jean*, VIII, 51; qu'il y aura des faux prophètes, *Matth.* VII, 15, etc.; que l'ivraie sera confondue avec le bon grain jusqu'au dernier jour, *Matth.* XIII, 30, etc., etc.

2. C'est-à-dire, Voilà, je l'avoue, contre la religion, une fin de non-recevoir qui semble suffisante, qui vous permet de ne pas vous tourmenter à l'approfondir.

3. En titre dans l'autographe, *Écoulement.* Voyez plus loin le frag. 33.

4. En titre dans l'autographe, *Partis.* Voyez le fragment suivant, et le fragment 1 de l'article X.

18.

Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion, ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi, il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir les autres. Mais l'évidence est telle, qu'elle surpasse, ou égale pour le moins, l'évidence du contraire ; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre ; et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner, et non assez pour convaincre ; afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce, et non la raison, qui fait suivre ; et qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la raison, qui fait fuir.

18 *bis.*

Qui peut ne pas admirer et embrasser une religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière?

18 *ter.*

C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il : Peut-être qu'ils sont faux? et négligera-t-il de les examiner[1]?

19.

Deux sortes de personnes connaissent : ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse, quelque degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas ; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient[2].

19 *bis.*

Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus.

20.

Qu'ont-ils à dire contre la résurrection, et contre l'enfante-

1. Il s'agit de l'homme à qui la religion présente ses dogmes, et les preuves qui les appuient.

2. Dans l'orgueil, qui est le fond même de la nature corrompue. C'est pour ceux-là que Pascal écrit; les cœurs humbles, qu'ils aient l'esprit haut ou bas, trouvent Dieu sans effort d'esprit.

ment de la Vierge? Qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal, ou de le reproduire? Et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans la compagnie les uns des autres?

20 *bis.*

Athées. Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter? Que c'est plus difficile de naître, ou de ressusciter; que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore? Est-il plus facile de venir en être que d'y revenir [1]? La coutume nous rend l'un facile, le manque de coutume rend l'autre impossible; populaire façon de juger. Pourquoi une vierge ne peut-elle enfanter? une poule ne fait-elle pas des œufs sans coq? Qui les distingue par dehors d'avec les autres? et qui nous dit que la poule n'y peut former ce germe aussi bien que le coq?

21.

... Mais est-il *probable* que la *probabilité* assure? — Différence entre repos et sûreté de conscience. Rien ne donne l'assurance que la vérité. Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité [2].

22.

Les exemples des morts généreuses de Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère; car qu'est que cela nous apporte? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche; car ce sont nos membres [3]. Nous avons un lien commun avec eux: leur résolution peut former la nôtre, non-seulement par l'exemple, mais parce qu'elle a peut-être mérité la nôtre [4]. Il n'est rien de cela aux exemples des païens: nous n'avons point de liaison à eux; comme on ne devient pas riche pour voir un étranger qui l'est, mais bien pour voir son père ou son mari qui le soient.

1. Il y a dans le manuscrit, *plus difficile.*

2. Port-Royal a mis: *Rien ne doit donner le repos;* et, en effet, quand Pascal distingue le repos et l'assurance, il suppose par cela même que la probabilité, si elle ne met en sûreté les pécheurs, les met en repos. Mais ce n'est pas ce vrai et bon repos qu'une recherche sincère peut seule donner. Sur la *probabilité*, voyez VII, 39.

3. *Rom.* XII, 4: « De même que dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction; ainsi nous ne faisons tous qu'un seul corps en CHRIST, *et nous sommes les membres les uns des autres.* »

4. « *Qu'entendez-vous par la communion des saints?* — J'entends principalement la participation qu'ont tous les fidèles au fruit des bonnes œuvres les uns des autres. » *Catéchisme* de Bossuet. Voyez aussi son *Avertissement aux protestants.*

23.

Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés la grandeur de leurs crimes : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, soif, etc. » [*Matth.* xxv, 34.]

23 *bis.*

JÉSUS-CHRIST n'a point voulu des témoignages des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation ; mais de Dieu et Jean-Baptiste [1].

24.

Les défauts de Montaigne sont grands. Mots lascifs. Cela ne vaut rien, malgré Mlle de Gournay [2]. Crédule (gens sans yeux). Ignorant (quadrature du cercle, monde plus grand). Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, « sans crainte et sans repentir. » Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie (730, 231); mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement ; or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre [3].

1. Voyez *Marc*, III, 11, etc. *Matth.* IX, 30 et XII, 16 ; et *Marc*, I, 7, 11, etc.

2. Qui tâche de justifier là-dessus son *père d'alliance* dans la Préface de son édition des *Essais*.

3. « Gens sans yeux. » *Apol.*, t. III, p. 172 : « Qui en vouldra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre... ; il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine... ; [d'autres] où ils n'ont qu'un œil au front ; etc. » Si ce n'est pas là précisément des *gens sans yeux*, c'est à peu près la même chose. — « Quadrature du cercle, monde plus grand. » — Montaigne, II, 14 (*Comme nostre esprit s'empesche soy mesme*), t. III, p. 345 : « Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent par la certitude de leurs démonstrations le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvants ioindre iamais ; et la pierre philosophale, et *quadrature du cercle*, [toutes choses] où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline : *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius* [II, 7 : La seule chose certaine est qu'il n'y a rien de certain, et que rien n'est plus misérable que l'homme ni plus superbe]. » Et *Apol.* t. III, p. 268 : « Ptolemeus... qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde ; touts les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure... : c'eust esté pyrrhoniser... que de mettre en doute la science de la cosmographie et les opinions qui en estoient receues d'un chascun... : Voylà de nostre temps une grandeur infinie de terre ferme... qui vient d'estre decouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé et que tout est veu... Sçavoir mon, si Ptolemee s'y est trompé aultresfois sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas

25.

Ce qui nous gâte pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres comme couronnés de gloire et agissant avec nous comme des dieux [1]. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais, au temps où on le persécutait, ce grand saint

sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent, *et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps que nous appelons le Monde est chose bien aultre que nous ne iugeons.* » — *Sçavoir mon*, c'est-à-dire, il y aurait pour moi à savoir. « *C'est mon, ce fay mon, ce faudra mon*, sont façons de parler harengères, » dit Antoine Oudin dans sa *Grammaire françoise* [1633]. Note prise dans le *Molière* de M. Aimé-Martin. Montaigne, II, 37, t. 4, p. 113, emploie aussi *c'est mon* (d'où *çamon*). — « Ses sentiments sur l'homicide volontaire. » Voir tout le chapitre 3 du livre II des *Essais*, qui est une apologie du suicide. — « Sans crainte et sans repentir. » Voir en effet dans Montaigne le chapitre *du Repentir*, III, 2, t. IV : « Je me repens rarement (p. 180). » — « Quant a moy, ie puis desirer en general estre aultre... ; mais cela, ie ne le doibs nommer repentir (p. 195). » — « Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : *ni ie ne plainds le passé, ni ie ne crainds l'advenir* (p. 202). » — « 730, 231. » Ces chiffres paraissent un renvoi à deux pages de l'édition des *Essais* dont se servait Pascal ; on a vu ailleurs une indication semblable (VI, 18). Mais celle-là renvoyait à l'édition in-folio de 1635, la seconde édition donnée par mademoiselle de Gournay, avec une Préface et une Dédicace à Richelieu : or les pages 730 et 231 de cette édition ne m'ont rien offert qui se rapporte à la remarque de Pascal. J'ai été plus heureux en consultant un volume des Essais in-4°, daté de 1636, mais qui n'est qu'une réimpression de la première édition de mademoiselle de Gournay. On y lit à la page 730 : « Les souffrances qui nous touchent simplement par l'âme m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes... : Mais les souffrances vrayment essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement... I'ay au moins ce proufit de la cholique [la gravelle], que ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera... : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me rejecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir (II, 37, t. IV, p. 91-93 de l'édition Le Clerc). » Voici maintenant ce qu'on trouve à la page 231 : « Ma seconde forme [de vie] ça esté d'avoir de l'argent; a quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables..., n'estimant pas que ce feust avoir, *sinon autant qu'on* possede oultre sa despense ordinaire... Car quoy! disois-ie, si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourvoir par cette superflue reserve à touts inconvenients... Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude, etc. » (I, 40, t. II, p. 169). Ce même volume, qui satisfait ici aux renvois de Pascal, ne satisfait pas au contraire a celui du fragment VI, 18. Pascal a donc eu entre les mains deux volumes différents en ces deux occasions. — « Mourir lâche nent et moilement. » Voir particulièrement III, 9, t. IV, p. 506 : « Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : ie me plonge la teste baissee stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme en une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et m'estouffe en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. » Et plus loin (p. 533), parlant encore de la mort : « Puisque la fantaisie d'un chascun treuve du plus et du moins à son aigreur, puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit-on pas la rendre encores voluptueuse, comme les Commourants d'Antonius et de Cleopatra (*Plut. Ant.* 72) ? » Et au chapitre 12 du même livre, p. 97, à propos des philosophes qui se donnent tant de peine pour se préparer à la mort : « Un quart d'heure de passion [de souffrance], *sans consequence, sans nuisance*, ne mérite pas des preceptes particuliers. » La *Logique* de Port-Royal relève avec force cette dernière phrase et la première dans le jugement sévère qu'elle porte sur Montaigne (III, XIX, *des Sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion*, n° 6). — En titre dans l'autographe, *Montagne* (Pascal écrit toujours ainsi).

1. Ici quelques mots illisibles.

était un homme qui s'appelait Athanase; et sainte Thérèse, une fille. « Élie était un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous, » dit saint Jacques, pour désabuser les chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état [1]. C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime, tous les évêques y consentaient, et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui y résistent? Qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme, etc. [2].

Quatre sortes de personnes : zèle sans science; science sans zèle; ni science ni zèle, et zèle et science. Les trois premiers le condamnent, les derniers l'absolvent, et sont excommuniés de l'Église, et sauvent néanmoins l'Église.

26.

Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison; vénérable, en donner respect; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie; et puis, montrer qu'elle est vraie.

1. Aux mêmes passions que nous, c'est-à-dire aux mêmes infirmités, aux mêmes misères, dans le sens du grec πάθη : *Elias homo erat similis nobis, passibilis.* Voici la suite du texte (v, 16) : « Priez pour la guérison les uns des autres, car la prière redoublée du juste peut beaucoup. *Elie était un homme,* etc. Et il pria pour qu'il ne plût pas, et il ne plût pas en effet pendant trois ans et demi. » Au lieu de *saint Jacques,* Pascal avait écrit *saint Pierre,* par erreur.

2. Athanase était accusé de viol, de meurtre et de sacrilège. Il fut condamné par les conciles de Tyr en 335, d'Arles en 353, de Milan en 355. Le pape Libère, après avoir longtemps refusé de ratifier la condamnation d'Athanase, et avoir souffert pour ce refus, finit par se laisser entraîner à la souscrire en 357.

On a imprimé parmi les œuvres d'Arnauld les *opinions* de plusieurs docteurs de Sorbonne qui se prononcèrent pour lui dans l'affaire de la censure. On y trouve celle du docteur Nicolas Perrault, frère de Perrault l'académicien; et voici ce qu'on lit dans ce morceau (traduit du latin par Fontaine). Perrault vient d'alléguer l'exemple de saint Jérôme et continue ainsi : « Et en vain l'on me répondrait que M. Arnauld n'est pas saint Jérôme; car, lorsque saint Jérôme écrivait les ouvrages qu'il nous a laissés, il n'était pas alors saint Jérôme, mais seulement Jérôme prêtre, ce Jérôme abandonné du pape Sirice, et accablé de tant de calomnies par le clergé de Rome, que les uns disaient qu'il fallait le chasser de la ville, d'autres qu'il fallait le lapider, et d'autres qu'il fallait le jeter dans la rivière. Voilà quel était alors ce Jérôme prêtre, que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par le nom de saint Jérôme. » Œuvres d'Arnauld, t. xx, p. 491. Il semble donc que Pascal doit une remarque si ingénieuse au docteur Perrault, dont le discours est, d'ailleurs, fort spirituel et tout à fait digne du nom qu'il porte.

Vénérable, parce qu'elle a bien connu l'homme; aimable, parce qu'elle promet le vrai bien [1].

26 *bis.*

Un mot de David, ou de Moïse, comme : que Dieu circoncira les cœurs, fait juger de leur esprit [2]. Que tous les autres discours soient équivoques, et douteux d'être philosophes ou chrétiens [3]; enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Epictète détermine tout le reste au contraire. Jusque là l'ambiguïté dure, et non pas après.

26 *ter.*

J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie [4].

27.

Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; et au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût.

28.

L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie; les moyens, de pénitence; et néanmoins l'agneau pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus* [5].

29.

Le mot de *Galilée,* que la foule des Juifs prononça comme par hasard, en accusant Jésus-Christ devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer Jésus-Christ à Hérode; en quoi fut ac-

1. En titre dans l'autographe, *Ordre.*
2. *Deuter.* xxx, 6. Voyez le 8e alinéa de l'article xxi.
3. C'est-à-dire, et qu'il soit douteux s'ils sont philosophes ou chrétiens. Philosophes pour philosophiques, comme au fragment vi, 52.
4. En titre dans l'autographe, *Ordre.*
5. *Exode,* xii, 8; mais il y a dans la *Vulgate, cum lactucis agrestibus.* Les mots *cum amaritudinibus* sont, à ce qu'il paraît, la traduction exacte de l'hébreu.

compli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystère [1].

30.

Une personne me disait un jour qu'il avait grande joie et confiance en sortant de confession [2] : l'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. Cela arrive de même souvent en d'autres choses.

31.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

31 *bis*.

L'Histoire de l'Église doit être proprement appelée l'Histoire de la vérité [3].

32.

Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert deux qualités en lui pour les guérir : sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelque saintes que soient les œuvres, *et non intres in judicium*, etc. [4]; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : « La miséricorde de Dieu invite à pénitence [5]; » et cet autre des Ninivites : « Faisons pénitence, pour voir si par aventure il aura pitié de nous [6]. » Et ainsi tant s'en faut que

1. *Luc*, XXIII, 5, et *Actes des apôtres*, IV, 25-28.

2. Port-Royal met : *Un homme me disait*. Et plus loin : *Un autre me disait qu'il...*

3. Bossuet, *Sermon sur la divinité de la religion* (prêché à la cour pour le deuxième dimanche de l'Avent), premier point : « Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas ; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. *J'appelle ainsi l'histoire de l'Église*, c'est l'histoire du règne de la vérité ; » etc. Bossuet prenait-il cette phrase dans les *Pensées* ? Il avait pu les lire, si l'Avent où il a prêché ce sermon est celui de 1669, qu'il prêcha en effet à la cour.

4. *Ps.* CXLII, 2 : « Et n'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi. »

5. *Rom.*, II, 4 : *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit.*

6. *Jonas*, III, 9 : *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus, et revertatur a furore iræ suæ, et non peribimus ?*

la miséricorde autorise le relâchement, que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement; de sorte qu'au lieu de dire : S'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu, il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire toutes sortes d'efforts [1].

33.

Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie [2] : *libido sentiendi; libido sciendi, libido dominandi* [3]. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent! Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobiles tout affermis sur ces fleuves; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèvent pas avant la lumière; mais, après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit élever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Hiérusalem, où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre; et qui cependant pleurent, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil [4]!

33 *bis.*

Les fleuves de Babylone coulent, et tombent, et entraînent. O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe!

Il faut s'asseoir sur les fleuves, non sous ou dedans, mais dessus; et non debout, mais assis; pour être humble étant as-

1. En titre dans l'autographe, *Contre ceux qui sur la confiance de la miséricorde de Dieu demeurent dans la nonchalance, sans faire de bonnes œuvres.*

2. C'est la traduction exacte d'un verset de la première épître de *Jean*, II, 16 : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est et concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* Le Traité de la concupiscence de Bossuet n'est que le développement de ce texte.

3. C'est une citation de Jansénius (*de statu naturæ lapsæ*, II, 8, dans l'*Augustinus*). Il y a seulement dans le texte *excellendi* au lieu de *dominandi* : « La passion de sentir, la passion de savoir, la passion de primer. »

4. Ce fragment est tiré, comme M. Faugère en a averti, de la paraphrase de saint Augustin sur le psaume CXXXVI (*Super flumina Babyloni*). C'est le commentaire du premier verset : « Sur les fleuves de Babylone nous sommes demeurés assis et nous avons pleuré, en nous souvenant de Sion. » Babylone, c'est la terre; et Sion est le ciel. Il faut construire comme s'il y avait : Heureux ceux qui *sont* sur ces fleuves, non pas plongés, etc., mais assis dans une assiette basse et sûre, dont ils ne se relèvent jamais avant la lumière, mais *où s'étant* reposés en paix, *ils* tendent la main, etc.

sis, et en sûreté étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem.

Qu'on voie si ce plaisir est stable ou coulant : s'il passe, c'est un fleuve de Babylone.

34.

Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. On le dit quand on ne le voit pas. Les raisons qui, étant vues de loin, paraissent borner notre vue... mais quand on y est arrivé, on commence à voir encore au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelques exceptions, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : Cela n'est pas toujours vrai ; donc il y a des cas où cela n'est pas ; il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est. Et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque jour [1].

35.

La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que Jésus-Christ, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que mettre la figure de la charité, pour ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible. Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres [2] ?

36.

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : Il n'y en a que mille vingt-deux, nous le savons [3].

1. Comparez le fragment 9 de l'article XIII.

2. *Matthieu*, VI, 22 : « Ton œil est la lampe de ton cœur... ; si donc ton œil est malade, tout ton corps sera dans la nuit. Si ce qui est lumière en toi devient ténèbres, ce qui était ténèbres que sera-t-il donc ? » Pascal veut dire : Si les prêtres eux-mêmes, si les directeurs des consciences sont aveugles en ce qui regarde la charité, que sera-ce donc du monde ?

3. *Jérém.* XXVIII, 22 : « Ainsi *qu'on ne saurait compter les étoiles du ciel*, ni les sables du rivage, ainsi je multiplierai la race de David mon serviteur. » Voyez XV, 5 ; XXII, 17, etc. — Mille vingt deux est le nombre des étoiles comprise dans le *catalogue* de Ptolémée, d'après les observations d'Hipparque. On lit dans le *Cosmos*, t. I, page 169 de la traduction de M. H. Faye : « On porte par estime à 18 millions le nombre des étoiles que le

37.

L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; et, à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire [1]. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt mores bonos colloquia prava* [2]. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu, qu'on sait être la vérité : et ainsi on se la persuade à soi-même.

38.

Quelle différence entre un soldat et un chartreux, quant à l'obéissance? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais (car les capitaines et princes même sont toujours esclaves et dépendants) ; mais il l'espère toujours, et travaille toujours à y venir; au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours, et l'autre jamais.

39

La volonté propre ne se satisfera jamais, quand elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Sans elle, on ne peut être malcontent; par elle, on ne peut être content.

39 *bis*.

... La vraie et unique vertu est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de

télescope permet de distinguer dans la voie lactée. Pour se faire une idée de la grandeur de ce nombre, ou plutôt pour s'aider d'un terme de comparaison, il suffit de se rappeler que nous ne voyons pas à l'œil nu, sur toute la surface du ciel, plus de 8000 étoiles ; tel est en effet le nombre des étoiles comprises entre la première et la sixième grandeur. »

1. Et c'est où Pascal veut qu'on arrive, à mépriser la sagesse naturelle et la raison. Voir l'article x.

2. « Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.* xv, 33. *Colloquia mala*, dans la *Vulgate*. Le grec porte : Φθείρουσιν ἤθη χρήσθ' ὁμιλίαι κακαί. C'est un vers de Ménandre, d'après le témoignage de Jérôme (*Lettre* 53).

tous les hommes. Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-mêmes, et n'est pas nous [1].

39 *ter.*

Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir; car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra Donc comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher [2].

40.

C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.

41.

... Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide [3]. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour être transmises aux fidèles. Cette contrainte lasse ces bons pères. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions,

1. *Luc*, XVII, 20 : « Les Pharisiens lui demandant quand viendrait le royaume de Dieu, il répondit : Le royaume de Dieu ne vient pas d'une manière qui se fasse remarquer. Et on ne dira point, Il est ici, ou, Il est là; dès à présent le royaume de Dieu est parmi vous. »

2. On a ce fragment écrit de la main de Domat avec cette note : « Madame Perier a l'original de ce billet ». Madame Perier l'a cité dans la Vie de son frère.

3. Ce fragment commençait d'abord par les lignes suivantes, que Pascal a ensuite barrées : « *State super vias..., et interrogate de semitis antiquis... et ambulate in eis... Et dixerunt : Non ambulabimus, sed post cogitationem nostram ibimus.* [*Jérem.* VI, 16. Mais les cinq derniers mots ne sont pas dans la Vulgate.] Ils ont dit aux peuples : Venez avec nous, suivons les opinions des nouveaux auteurs. La raison sera notre guide; nous serons comme les autres peuples, qui suivent chacun sa lumière naturelle. Les philosophes ont ... »

comme les prophètes disaient autrefois aux Juifs : Allez au milieu de l'Eglise; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ces sentiers. Ils ont répondu comme les Juifs : Nous n'y marcherons pas : mais nous suivrons les pensées de notre cœur; et ils ont dit : Nous serons comme les autres peuples[1].

42.

Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration[2]. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration; ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume; au contraire, mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi*[3].

43.

Jamais on ne fait le mal si pleinement, si gaiement, que quand on le fait par conscience.

44.

Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché; et les chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres[4].

45.

[Est-ce courage à un homme mourant, d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel[5]?]

46.

Histoire de la Chine. — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger.

Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot seul, je

1. *Et erimus nos quoque sicut omnes gentes.* I *Rois*, VIII, 20. C'est ce que disent les Juifs quand ils persistent à vouloir un roi, malgré les avertissements de Samuel.

2. Pascal avait mis d'abord *la révélation*.

3. I *Cor.* I, 17 : « Le Christ m'a envoyé pour prêcher l'Evangile, mais non par la sagesse de la parole, *pour ne pas rendre vaine la croix du Christ.* » (Il y a *ut non evacuetur* dans la Vulgate.)

4. Voyez *Rom.* VI, 20; VIII, 14, 15, etc.

5. J'enferme cette pensée entre deux crochets, parce que Pascal l'avait barrée. On lu, dans l'article IX : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. »

ruine tous vos raisonnements. Mais la Chine obscurcit, dites-vous; et je réponds : La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver; cherchez-la. Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre[1]. Ainsi cela sert, et ne nuit pas. Il faut donc voir cela en détail, il faut mettre papiers sur table[2].

46 *bis.*

Contre l'histoire de la Chine. Les historiens de Mexico. Des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cents ans[3].

46 *ter.*

Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus. Car ceux que les Turcs croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus.

47.

Superstition et concupiscence. Scrupules : désirs mauvais, crainte mauvaise.

Crainte, non celle qui vient de ce qu'on croit Dieu, mais celle qui vient de ce qu'on doute s'il est ou non. La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte, jointe à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et qu'on espère au Dieu que l'on croit; la mauvaise, jointe au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, les autres craignent de le trouver.

48.

Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme : l'un le plus heureux, et l'autre le plus malheureux; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux[4].

1. *Dictionnaire de l'Académie* (1835), au mot *Faire :* « Il se dit particulièrement Des preuves, des raisons qui fortifient, qui confirment, ou qui affaiblissent, qui détruisent une assertion... *Ce que vous dites là fait pour moi... Voilà qui fait contre vous... Cela fait à ma cause.* Ce sens a vieilli. » On a vu déjà cette expression dans le fragment 21 de l'article XXIII.

2. L'Histoire de la Chine, du P. Martini (*Historiæ Sinicæ decas prima*) venait de paraître en 1658.

3. C'est un souvenir de Montaigne, III, 6, t. IV, p. 396.

4. En titre dans l'autographe, *Misère.*

49.

Ezéchiel. Tous les païens disaient du mal d'Israël, et le Prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : Vous parlez comme les païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui[1].

50.

Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux; les derniers sont fous et malheureux; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

51.

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

52

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents[2], qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment : autrement, elle sera toujours vacillante.

53.

L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite; et tout son devoir est de penser comme il faut : et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. Or à quoi pense le monde? Jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

1. Je ne trouve rien dans Ezéchiel d'où on puisse inférer ce que dit Pascal sans aider beaucoup à la lettre. En titre dans l'autographe, *Hérétiques*. Voyez XXIII, 44.
2. Plus correctement, *lesquels il faut* qui *soient*, ou, *qu'il faut* qui *soient*.

53 *bis.*

Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée? qu'elle est sotte[1]!

54.

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies, dans la *Sagesse* n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, dit-il, jouissons donc des créatures[2]. C'est le pis-aller. Mais, s'il y avait un Dieu à aimer, il n'aurait pas conclu cela, mais bien le contraire. Et c'est la conclusion des sages : Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. Or, nous sommes pleins de concupiscence; donc nous sommes pleins de mal; donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul.

55.

Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a-t-il rien qui nous détourne, nous tente de penser ailleurs? Tout cela est mauvais, et né avec nous[3].

56.

Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment; il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables, et indifférents, et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle; nous naissons donc injustes : car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général; et la pente vers soi est le commencement de tout

1. En titre dans l'autographe, *Pensée.* Pascal avait écrit d'abord : « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature! qu'elle est basse par ses défauts! »

2. Dans le texte, ils ne nient pas précisément Dieu, mais l'immortalité de l'âme : « Nous sommes nés de rien, et après ce temps nous serons comme si nous n'avions pas été. » II, 1-9.

3. Donc notre nature est mauvaise, donc elle est déchue, donc il y a eu le péché originel.

désordre, en guerre, en police[1], en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres. L'on doit donc tendre au général. Nous naissons donc injustes et dépravés.

56 *bis.*

Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu, est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité? Car il est faux que nous méritions cela; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

Cependant aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

57.

Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'avait que la raison sans passions... S'il n'avait que les passions sans raison... Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Aussi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.

57 *bis.*

Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu[2].

57 *ter.*

Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale; et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela. Ils délibèrent de passer une heure. Platon, pour disposer au christianisme[3].

1. En organisation politique; c'est le sens que ce mot avait autrefois.
2. Cette pensée s'adresse-t-elle aux pécheurs en général, ou plutôt n'est-elle pas dirigée en particulier contre ceux qui suivent la morale relâchée des casuistes?
3. C'est-à-dire, Platon est bon pour disposer au christianisme. Platon essaie en effet d'établir la morale sur la croyance à l'immortalité de l'âme, à la fin de la *République* et du *Gorgias*

58.

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

59.

Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, et de les faire croître et durer[1]. Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient! Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle. Que si, ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non-seulement injustes, mais encore misérables, et se haïraient plutôt que de s'aimer; leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes[2].

59 *bis.*

Être membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant.

Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais, n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et

1. *Influer* est ici un verbe actif, d'y faire circuler les esprits. On croyait alors à l'existence de ce qu'on appelait les esprits animaux, ou simplement, *les esprits*, c'est à dire les parties les plus subtiles du sang qui circulaient dans les nerfs, et qui étaient les principes de la sensibilité et du mouvement (voir Descartes, *des Passions*, I, 10). Cette hypothèse était si accréditée et si populaire, qu'elle a donné certaines expressions à la langue, comme, *reprendre ses esprits*.

2. En titre dans l'autographe, *Morale*.

ne s'aime plus que pour le corps; il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhœret Deo unus spiritus est*[1].

59 *ter.*

Le corps aime la main; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

Adhærens Deo unus spiritus est. On s'aime, parce qu'on est membre de JÉSUS-CHRIST. On aime JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes.

60.

Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants, car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre devait s'aimer, etc...

Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur; mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien[2].

60 *bis.*

Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi.

Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartînt au corps, et qu'il y eût un corps dont il dépendît, s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi, et qu'il vînt à connaître qu'il appartient à un corps duquel il dépend, quel regret, quelle confusion de sa vie passée, d'avoir été inutile au corps qui lui a influé la vie, qui l'eût anéanti s'il l'eût rejeté et séparé de soi,

1. *Qui autem adhæret domino unus spiritus est.* I *Cor.* VI, 17 : Ne savez-vous pas que celui qui s'attache à une courtisane, ne fait qu'un corps avec elle?... Et celui qui s'attache à Dieu, ne fait qu'un esprit avec lui. »

2. En titre dans l'autographe, *Membres. Commencer par là.*

comme il se séparait de lui! Quelles prières d'y être conservé! et avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps, jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut! Ou il perdrait sa qualité de membre; car il faut que tout membre veuille bien périr pour le corps, qui est le seul pour qui tout est [1].

60 *ter.*

Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps.

61.

La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions : la concupiscence fait les volontaires; la force, les involontaires [2].

61 *bis.*

... Ils croient que Dieu est seul digne d'être aimé et admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes, et ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent répugnants, s'ils n'ont aucune pente [3] qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que pour toute perfection ils fassent seulement que, sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, mais que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes [4]!

61 *ter.*

Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en

1. Épictète, II, 5 : « Si je considère le pied, je dirai que sa nature est d'être propre, mais si je le prends comme pied, et non comme détaché du reste, ce pourra être son devoir d'entrer dans la boue, ou de marcher sur des épines, ou même de se faire couper dans l'intérêt du tout. Autrement il ne serait plus le pied ». On trouve dans Paul (I *Cor.* XII, 15) une image semblable : « Si le pied vient à dire : Puisque je ne suis pas la main, je ne suis plus du corps, ne sera-t-il plus du corps pour cela? etc. »

2. En titre dans l'autographe, *Raison des effets.*

3. Dans le manuscrit, *s'il n'a.*

4. C'est à dire, l'objet donné par la volonté des hommes au désir de bonheur qui est en eux. En titre dans l'autographe, *Philosophes.*

nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposait pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre des efforts contraires. Mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant, que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impérieuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter : « Je suis venu apporter la guerre, » dit-il; et, pour instruire de cette guerre : « Je suis venu apporter le fer et le feu. » Avant lui, le monde vivait dans cette fausse paix[1].

62.

Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes dont les mœurs extérieures soient si pures, qu'elles confondent les mœurs des païens. S'il y en a d'hypocrites, mais si bien déguisés qu'elle n'en reconnaisse pas le venin, elle les souffre; car, encore qu'ils ne sont pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes, qu'ils trompent. Et ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite, qui paraît sainte. Mais vous voulez que l'Église ne juge, ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur; et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez dans l'Église les plus débordés, et

1. *Matth.* x, 34 : *Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram : non veni pacem mittere sed gladium.* Et *Luc,* xii, 49 : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?*

ceux qui la déshonorent si fort, que les synagogues des Juifs et des sectes des philosophes les auraient exilés comme indignes, et les auraient abhorrés comme impies[1].

63.

La loi n'a pas détruit la nature; mais elle l'a instruite : la grâce n'a pas détruit la loi; mais elle l'a fait exercer [2]. La foi reçue au baptême est la source de toute la vie des chrétiens et des convertis.

63 *bis.*

On se fait une idole de la vérité même; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image et une idole, qu'il ne faut point aimer ni adorer, et encore moins faut-il aimer ou adorer son contraire, qui est le mensonge.

63 *ter.*

Je puis bien aimer l'obscurité totale; mais si Dieu m'engage dans un état à demi obscur, ce peu d'obscurité qui y est me déplaît; et, parce que je n'y vois pas le mérite d'une entière obscurité, il ne me plaît pas. C'est un défaut, et une marque que je me fais une idole de l'obscurité, séparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre.

64.

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie [3]. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour : principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôtent la crainte des

1. En titre dans l'autographe, *Sur les confessions et absolutions sans marques de regret.*
2. Voyez *Rom.* III, 31, etc.
3. Voir le fragment 31 de l'article VI.

âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi, l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

65.

... Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. Mais il y en a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire à nos corruptions. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines[1].

66.

Le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'il a condamné la vérité [2], et qu'ils l'ont écrit [3], et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice [4]. Aussi, les bons papes trouveront encore l'Église en clameurs.

... L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité [5].

... Que ne les accusez-vous d'arianisme? Car s'ils ont dit que

1. Conformes aux principes équivoques d'Escobar. Sur Escobar, voir les *Provinciales* et particulièrement les cinquième et sixième. En titre dans l'autographe, *Montalte*. Voyez la note sur VII, 17 *bis*.

2. Qu'on pense généralement, que le gros du monde pense. *Qu'il a condamné*, c'est-à-dire le pape.

3. Les Jésuites.

4. L'antiquité, c'est-à-dire la tradition de saint Augustin et des Pères.

5. La Société est l'abréviation usitée pour la *Société de Jésus*. L'Inquisition est le tribunal pontifical appelé Congrégation de l'Inquisition ou de *l'Index*.

Jésus-Christ est Dieu, peut-être ils l'entendent, non par nature, mais comme il est dit, *Dii estis*[1].

66 *bis.*

Si mes Lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel : *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*[2].

... Vous-même êtes corruptible[3].

... J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné, mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante!

... Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes[4].

... Je ne crains rien, je n'espère rien. Les évêques ne sont pas ainsi. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer, car ils ne craindront plus et se feront plus craindre. Je ne crains pas même vos censures pareilles[5], si elles ne sont fondées sur celles de la tradition. Censurez-vous tout? Quoi! même mon respect? Non. Donc dites quoi, ou vous ne ferez rien, si vous ne désignez le mal, et pourquoi il est mal. Et c'est ce qu'ils auront bien peine à faire[6].

67.

La machine d'arithmétique[7] fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux.

68.

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent: Mon

1. *Ps.* LXXXI, 6, paroles de Dieu aux grands de la terre : « Vous êtes des dieux, mais vous mourrez comme des hommes. » Pascal veut dire : Que n'accusez-vous aussi bien les jansénistes d'arianisme? Il est vrai qu'ils professent que Jésus-Christ est Dieu, mais peut-être qu'ils ne l'entendent que par figure!

2. Je ne sais si ce latin est pris d'ailleurs. Les Provinciales avaient été condamnées à Rome le 6 septembre 1657.

3. Ces mots hardis s'adressent sans doute à la papauté elle-même.

4. C'est la réponse de Pierre et des siens au Conseil de Jérusalem, qui leur défend de prêcher au nom de Jésus : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus. Act. des Ap.* v, 29.

5. Allusion sans doute à une certaine censure en particulier.

6. Voyez la dix-septième *Provinciale* : « Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien; je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien, ni de l'autorité de personne. Ainsi, mon Père, j'échappe à toutes vos prises. Vous ne me sauriez prendre, de quelque côté que vous le tentiez. Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi, etc. »

7. Voir la Vie de Pascal, pages LXVII et LXVIII de l'Introduction.

livre, mon commentaire, mon histoire, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

69.

J'aime la pauvreté, parce qu'il l'a aimée [1]. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je [ne] rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement... et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur [2].

70.

La nature a des perfections, pour montrer qu'elle est l'image de Dieu ; et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

71.

Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou.

72.

Otez la *probabilité*, on ne peut plus plaire au monde ; mettez la *probabilité*, on ne peut plus lui déplaire.

1. Ce morceau commençait d'abord par cette ligne que Pascal a effacée : « J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés : » Voyez la Vie de Pascal, page LXXXVI.

2. « *Nemo de suo habet nisi mendacium et peccatum*, personne n'a de soi-même que mensonge et péché, a dit le deuxième concile d'Orange. » Note de M. Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*, t. II, p. 158, première édition.

73.

L'ardeur des saints à chercher le vrai était inutile, si le probable est sûr.

74.

Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce; et qui en doute, ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.

75.

On aime la sûreté. On aime que le pape soit infaillible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance.

76.

Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile, règles importantes, mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons.

77.

Le pape est premier. Quel autre est connu de tous? Quel autre est reconnu de tous? ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche, qui s'insinue partout? Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie! C'est pourquoi JÉSUS-CHRIST leur a posé ce précepte : *Vos autem non sic*[1].

L'unité et la multitude[2] : *Duo aut tres in unum*[3]. Erreur à exclure l'une des deux, comme font les papistes qui excluent la multitude, ou les huguenots qui excluent l'unité.

78.

Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et hérésie à ne le pas expliquer quelquefois de tous. *Bibite ex hoc omnes*[4] : les huguenots, hérétiques, en l'expliquant de tous[5]. *In*

1. *Luc*, XXII, 26 : « Les disciples contestant entre eux sur la primauté, Jésus leur dit : « Les rois des nations commandent en maîtres. *Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous :* mais que celui qui est le plus grand devienne comme le plus petit, et celui qui commande comme celui qui sert. »

2. Cela sera expliqué au fragment 84.

3. Ces paroles ne se trouvent nulle part textuellement dans l'Ecriture.

4. « *Buvez-en tous,* car ceci est mon sang. » *Matth.* XXVI, 27.

5. Car, suivant la doctrine de l'Église, il n'y a que ceux qui sont en état de grâce qui doivent boire le sang de JÉSUS-CHRIST dans la communion.

quo omnes peccaverunt[1] : les huguenots, hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles[2]. Il faut donc suivre les Pères et la tradition pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

79.

Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe[3], et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu.

80.

Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feinte, et une fausse image de la charité; car, au fond, ce n'est que haine.

80 *bis*.

Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre[4].

80 *ter*.

Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et en avoir fait un tableau de la charité.

81.

... Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert; il n'est pas ôté[5].

1. *Rom.* v, 12 : « De même que le péché est entré dans le monde par un homme, en *qui* tous *ont péché.* »

2. Voir une longue discussion sur ce passage de saint Paul dans Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, livre VI, chapitre XII et suivants.

3. Et l'état présent, passé, futur, des autres personnes à qui elle importe.

4. En titre, *Grandeur.* Sur les *raisons des effets*, voir V, 2, etc.

5. On lit au psaume CII, 14 : « Dieu sait bien de quelle matière nous sommes faits *quoniam ipse cognovit* figmentum *nostrum.* » Voyez le fragment VI, 20.

81 *bis.*

[Si on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger [1].]

82.

L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne.

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.

83.

... Les malheureux, qui m'ont obligé de parler du fond de la religion!... Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes justifiés sans charité, tous les chrétiens sans la grâce de Jésus-Christ, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, une Rédemption sans certitude!

83 *bis.*

... Ces malheureux, qui nous ont obligé de parler des miracles!

84.

Unité, multitude. En considérant l'Église comme unité, le pape, qui en est le chef, est comme tout. En la considérant comme multitude, le pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée, tantôt en une manière, tantôt en l'autre. Et ainsi ont parlé diversement du pape. Saint Cyprien : *Sacerdos Dei* [2]. Mais en établissant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion, l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape [3].

85.

Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange, si l'infaillibilité était dans un; mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la

1. Ce fragment avait été barré par Pascal. Voyez le fragment XII, 20.
2. Je ne puis dire d'où sont pris ces mots.
3. En titre dans l'autographe : *Eglise, Pape.*

conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages.

86.

Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. — Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est [1].

87.

L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine, et avec plaisir; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme, pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel; ne pas faire grand ce qui est petit ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque.

87 *bis.*

L'éloquence est une peinture de la pensée; et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait [2].

1. Parce qu'elle-même enseigne qu'il y aura toujours des croyances contraires : *oportet et hæreses esse.* (1 *Cor.* xi, 19).

2. Méré, *Discours de la Conversation*, p. 59 : « *On compare souvent l'éloquence à la peinture* ; et je crois que la plupart des choses qui se disent dans le monde sont comme autant de petits portraits, qu'on regarde à part et sans rapport, et qui n'ont rien à se demander. On n'a pas le temps de faire de ces grands tableaux, etc. » Cette pensée n'est pas la même que celle de Pascal, qui est que l'éloquence doit être le portrait exact de la pensée, et non un tableau d'imagination. Mais Pascal a peut-être pris à Méré l'idée de cette comparaison entre l'éloquence et la peinture, et ces expressions de *tableau* et de *portrait.*

88.

S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain; et qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison. Car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée [1].

89.

La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues. La fièvre a ses frissons et ses ardeurs, et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même. Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque gratæ principibus vices* [2].

89 *bis.*

La nature agit par progrès, *itus et reditus* [3]. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. Le flux de la mer se fait ainsi; le soleil semble marcher ainsi [4].

90.

Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple [5].

90 *bis.*

J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête.

1. Voir le fragment v, 9 *bis*.
2. Horace, *Od.* III, xxix, 13 : « Les grands se plaisent à essayer tour à tour des contraires. » Le texte dit, les riches, *divitibus*.
3. Je ne sais si ce latin est pris d'ailleurs.
4. Ces mots sont suivis dans le manuscrit d'un zigzag, pour figurer cette marche apparente du soleil.
5. En titre dans l'autographe, *Raison des effets*. Voyez v, 2.

91.

La force est la reine du monde, et non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force.

C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle, selon notre opinion. Pourquoi? Parce que qui voudra danser sur la corde sera seul; et je ferai une cabale plus forte, de gens qui diront que cela n'est pas séant [1].

92.

[Hasard donne les pensées, et hasard les ôte; point d'art pour conserver ni pour acquérir [2].]

93.

Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam [3]. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui pour tellement bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée! Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection, qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume, qui en fait tant d'indignes!

94.

On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur. La règle est l'honnêteté [4]

95.

Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent: De quoi vous plaignez-vous?

96.

Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé,

1. Voir Epictète, III, 12.

2. Pascal avait barré ce fragment.

3. III *Rois*, XII, 31 : « Et il prit des prêtres dans les derniers du peuple, qui n'étaient pas des enfants de Lévi. »

4. Cette phrase se trouve parmi des notes qui se rapportent aux *Provinciales*. Il est à croire que les Jésuites avaient relevé dans ces fameuses lettres quelques phrases dures et désagréables à l'oreille, et Pascal répond dédaigneusement que ceux qui s'attachent à ces minuties, et qui mesurent par là l'éloquence, sont des gens qui ne sentent rien. Je ne connais pas ces anciennes réponses aux *Provinciales;* mais le P. Daniel, qui les a fondues sans doute dans ses *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, en 1694, signale, dans son quatrième Entretien, une phrase de la première Lettre où *il y a trois* qu'il *tout de suite qui sont bien rudes*. Voyez le fragment VII, 21.

ce sont des enfants; mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant, soit bien fort étant plus âgé ! On ne fait que changer de fantaisie [1].

96 *bis.*

Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. Tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire, Il est cru, il est changé. Il est aussi le même.

97.

Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas; que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme; que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc.; que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas.

98.

Les athées doivent dire des choses parfaitement claires; or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle.

99.

Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasian, pour ne pas croire ceux de Moïse [2].

100.

Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes.

100 *bis.*

[Il faut dire en gros : Cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quelles, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile, et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine [3].]

100 *ter.*

Descartes inutile et incertain.

1. On a vu déjà cette image, que Pascal a empruntée à Montaigne et Montaigne à Sénèque. Sénèque ajoute, comme Pascal, que les hommes sont encore des enfants : *Hoc nobis quoque majusculis pueris evenit.* — Voyez IV, 2, vers la fin.

2. Voyez Tacite. Il raconte (*Hist.* IV, 81) comment Vespasien guérit à la fois dans Alexandrie, sur leur demande, un paralytique et un aveugle, en mouillant de sa salive les yeux de l'aveugle, et foulant sous son pied la main du paralytique. Il ajoute : « Ces deux prodiges, des témoins oculaires les attestent encore aujourd'hui, qu'il n'y a plus rien à gagner à mentir. » Voir aussi Suétone et Josèphe.

3. En titre dans l'autographe, *Descartes.* Cette pensée est barrée.

101.

Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement [1].

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXIV

Fragment 2. — « C'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie. »

Mais il n'y a pas de point réel; ni de vitesse réelle qui soit infinie; ni rien de réel qui puisse se mouvoir d'un même mouvement *partout*, c'est-à-dire en tout sens, à droite et à gauche, en haut et en bas, en avant et en arrière : ce n'est pas là *un effet de nature*, comme il va l'appeler tout à l'heure, c'est une pure fiction de l'esprit.

Fragment 3 *bis*. — « Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît. » Ce cas était apparemment pour Pascal celui des Jésuites.

« Je vous prie de considérer que, comme les vérités chrétiennes sont dignes d'amour et de respect, les erreurs qui leur sont contraires sont dignes de mépris et de haine... C'est pourquoi, comme les saints ont toujours pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de crainte..., les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris; et leur zèle s'emploie également à repousser avec force la malice des impies, *et à confondre avec risée leur égarement et leur folie.* » Et encore : « Ne voyons-nous pas que Dieu hait et méprise les pécheurs tout ensemble, jusque-là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, *la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels. In interitu vestro ridebo vos et subsannabo* [2]. » *Onzième Provinciale.*

Fragment 5. — « Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur. » Madame de Sévigné écrivait à madame de Guitaut (le 29 octobre 1692) : « Jouissez, madame, de la paix que Dieu vous fait sentir présentement. Vous avez eu vos peines, vous en avez fait un sacrifice.

1. Cette pensée avait été publiée par le P. Desmolets, mais gravement altérée; il avait écrit : *Athéisme*, manque *de force d'esprit*. M. Cousin a rétabli la véritable leçon.

Montaigne avait dit (I, 54. t. I, p. 273) : « Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. *En la moyenne vigueur des esprits*, et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions... Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants, etc. »

2. *Prov* I, 26.

Dieu sensible au cœur, voilà votre bienheureux état. Je n'ai jamais vu une telle parole, mais elle est aussi[1] de M. Pascal. » Tome x, page 84 de l'édition Hachette. Toutes les éditions antérieures donnaient : « Vous en avez fait un sacrifice *bien sensible au cœur.* »

Fragment 8. — A qui Pascal reproche-t-il de vouloir prouver les trois vérités de la religion par la raison plutôt que par l'Écriture? Il s'adresse d'abord, comme son maître Montaigne, à Raimond Sebonde et à sa *Théologie naturelle*, où la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption sont démontrées par des raisonnements philosophiques. Mais il en veut aussi, je crois, aux efforts de Descartes pour établir par la raison Dieu et l'âme.

Fragment 12 *ter.* — « Il y aura toujours des pélagiens... *et toujours combat.* » Port-Royal supprime ces derniers mots.

Fragment 16 *bis.* — C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. »

Durum! sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas.

(*Note de Voltaire.*)

Ces vers sont d'Horace, *Od.* I, 24 : « Dure condition! mais la résignation allége ce qu'il n'est pas permis de changer. »

Fragment 17 *bis.* — « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic. »

On a vu déjà, dans le premier fragment de l'article premier, que Pascal s'en tient à l'hypothèse traditionnelle du mouvement du ciel autour de la terre. Il avait des doutes, mais il ne les creusait pas; il n'approfondissait pas lui-même l'opinion de Copernic. En cela il suivait encore Montaigne, et Montaigne lui-même suivait la pente fâcheuse sur laquelle il lui arrive trop souvent de s'abandonner à un pyrrhonisme mou et complaisant, pour ne pas se compromettre en adoptant résolument des doctrines suspectes, et ne pas rompre avec les préjugés. Montaigne disait donc (*Apol.* t. III, p. 264):

« Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans, tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que... Nicetas Syracusien[2] s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit...; et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine... etc. Que prendrons-nous de là, sinon qu'*il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux?* et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes? »

1. C'est-à-dire, mais aussi elle est.
2. Lisez, Hicétas. Cic. *Acad.* II, 39.

Cette commode indifférence sembla devenir une nécessité quand la science nouvelle eut été condamnée à Rome avec éclat, en 1633, dans la personne de Galilée. Sa condamnation avait profondément découragé les esprits novateurs. Descartes répète plusieurs fois au P. Mersenne que cette disgrâce de la science le fait renoncer à publier sa Philosophie (22 juillet 1633; 10 janvier et 15 mars 1634). Il lui écrivait encore la même chose sept ans après (décembre 1640).

Le chevalier de Méré, dans sa Lettre à Pascal, disait à la façon de Montaigne :

« Nous ignorons plusieurs choses dont nous ne devons parler que douteusement, comme nous en connaissons beaucoup d'autres que nous pouvons décider... Doutons si la lune cause le flux et le reflux de l'Océan, *si c'est le ciel ou la terre qui tourne*, et si les plantes qu'on nomme sensitives ont du sentiment. Mais assurons que la neige nous éblouit, que le soleil nous éclaire et nous échauffe, et que l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout. »

Voici enfin comment s'exprimait Pascal lui-même dans sa Lettre au P. Noël, de 1647 : « Car, comme une même cause peut produire plusieurs effets différents, un même effet peut être produit par plusieurs causes différentes. C'est ainsi que, quand on discourt humainement du mouvement, ou de la stabilité de la terre, tous les phénomènes du mouvement et des rétrogradations des planètes s'ensuivent parfaitement des hypothèses de *Ptolémée*, de *Tycho*, de *Copernic*, et de beaucoup d'autres qu'on peut faire, de toutes lesquelles une seule peut être véritable. Mais qui osera faire un si grand discernement, et qui pourra, sans danger d'erreur, soutenir l'une au préjudice des autres? »

Vers le même temps il écrivait, dans la préface du Traité du Vide : « Pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés, comme, pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises. » Où il semble qu'il veut dire que l'opinion reçue du mouvement du ciel deviendra incertaine *si on peut faire voir* qu'elle n'est pas formellement établie dans l'Écriture, comme le croyaient ceux qui condamnaient l'opinion nouvelle. Il disait plus hardiment et magnifiquement, dans la 18e Provinciale :

« Ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome, qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle

qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. » Mais dans les Pensées, il revient à un pyrrhonisme qui n'est qu'une sorte de fanatisme dédaigneux de toute vérité purement humaine.

Douze ans encore après la mort de Pascal, Malebranche écrivait dans la *Recherche de la vérité* (IV, 12) : « Il y a bien des gens qui croient, mais d'une foi constante et opiniâtre, que la terre est immobile au centre du monde..., et une infinité de semblables opinions fausses *ou incertaines*, parce qu'ils se sont imaginé que ce serait aller contre la foi que de le nier. Ils sont effrayés par les expressions de l'Écriture sainte, qui parle pour se faire entendre, et qui par conséquent se sert des manières ordinaires de parler, sans dessein de nous instruire de la physique... Ils ne voient pas que Josué, par exemple, parle devant ses soldats comme Copernic même, Galilée et Descartes parleraient au commun des hommes, et que quand même il aurait été dans le sentiment de ces derniers philosophes, il n'aurait point commandé à la terre qu'elle s'arrêtât, puisqu'il n'aurait point fait voir à son armée, par des paroles que l'on n'eût point entendues, le miracle que Dieu faisait pour son peuple... Cependant les paroles de ce grand capitaine, *Arrête-toi, Soleil, auprès de Gabaon*, et ce qui est dit ensuite, que le soleil s'arrêta selon son commandement, persuadent bien des gens que l'opinion du mouvement de la terre est une opinion non-seulement dangereuse, mais même absolument hérétique et insoutenable. Ils ont ouï dire que quelques personnes de piété, pour lesquelles il est juste d'avoir beaucoup de respect et de déférence, condamnaient ce sentiment ; *ils savent confusément quelque chose de ce qui est arrivé pour ce sujet à un savant astronome de notre siècle;* et cela leur semble suffisant pour croire opiniâtrément que la foi s'étend jusques à cette opinion. Un certain sentiment confus, excité et entretenu par un mouvement de crainte, duquel même ils ne s'aperçoivent presque pas, les fait entrer en défiance contre ceux qui suivent la raison dans ces choses qui sont du ressort de la raison. Ils les regardent comme des hérétiques ; ce n'est qu'avec inquiétude et quelque peine d'esprit qu'ils les écoutent, et leurs appréhensions secrètes font naître dans leurs esprits les mêmes respects et les mêmes soumissions pour ces opinions et pour beaucoup d'autres de pure philosophie, que pour les vérités qui sont l'objet de la foi. »

Et telle est la contagion des idées fausses, quand on a eu intérêt à les propager, que plus de cent ans après Galilée, le grand Frédéric, un sceptique entre les sceptiques, au moment même où Voltaire, en publiant sa *Philosophie de Newton*, assurait le triomphe des idées

nouvelles, osait lui écrire encore : « Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste. Après cela, qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, et la profondeur de nos vastes connaissances ! Nous ne savons réellement que peu de chose, mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser (17 juin 1738). » Il est vrai que Voltaire traite comme elles le méritent, dans sa réponse, les moralités du prince royal, et ses Malabares.

C'est un devoir aujourd'hui, non-seulement de regarder *l'opinion de Copernic* comme une vérité démontrée, mais d'en relever l'importance, qui n'a pas frappé l'esprit de Pascal. Il est toujours important de retrancher une erreur pour mettre une vérité à la place, et l'esprit de critique profite à tout. Mais qui ne voit d'ailleurs que, du moment que la terre n'est plus le centre du monde, et qu'elle se perd dans le système solaire, perdu à son tour dans l'amas des constellations célestes, la manière de considérer, soit la nature, soit l'homme lui-même, peut changer tout à fait ?

Pascal, qui a dit quelque part qu'il faut être pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis, s'est montré ici plus sceptique et plus soumis que géomètre. Son peu de goût pour Descartes et pour ses systèmes l'a entraîné à mépriser une idée à laquelle Descartes et les siens s'étaient attachés. Il est fâcheux cependant qu'un des maîtres de la science sacrifie ainsi la science ; que celui qui a tant élevé Archimède tienne si peu de compte de Copernic et d'Archimède même ; que celui qui tance Montaigne justement, parce que l'incorrigible douteur doute quelquefois par légèreté, se montre maintenant léger comme lui ; que celui enfin qui a *trouvé bon d'approfondir* la pesanteur de l'air, qui a eu l'honneur de la démontrer, qui a écrit la Préface du Traité du Vide, n'ait pas osé ou n'ait pas daigné prendre parti sur une découverte plus haute encore. — Voir, sur l'immense révolution faite par Copernic, le *Cosmos* de M. de Humboldt, t. II, page 366 et suivantes de la traduction de M. Ch. Galusky[1].

1. J'associe Copernic et Archimède, car M. Joseph Bertrand a publié, dans le *Journal des Savants* de février 1864, un article intitulé *Copernic et ses travaux*, auquel je ne puis mieux faire que de renvoyer mes lecteurs, et où je prends cette citation d'Archimède, au commencement du livre intitulé *Arénaire* (Ψαμμίτης) :

« Le monde est appelé par la plupart des astronomes une sphère dont le centre est le même que celui de la terre, et dont le rayon est égal à la distance de la terre au soleil. Aristarque de Samos rapporte cette opinion en la réfutant : d'après lui, le monde serait beaucoup plus grand ; il suppose le soleil immobile, ainsi que les étoiles, et pense que la terre tourne autour du soleil comme centre, et que la grandeur de la sphère des étoiles fixes, dont le centre est celui du soleil, est telle, que la circonférence du cercle décrit par la terre est à la distance des étoiles fixes comme le centre d'un cercle est à sa surface. »

Fragment 18. — « Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner, et non assez pour convaincre. » Port-Royal a supprimé ce morceau, comme la plupart de ceux qui rendaient trop franchement la même doctrine : voir l'article XX. Quelle hardiesse en effet dans cette logique, qui tire une preuve de la religion de la difficulté même de la prouver, et qui explique l'inconcevable par l'inconcevable! Comment la même doctrine, qui est assez claire pour qu'on ne puisse la rejeter sans crime, est-elle en même temps assez obscure pour qu'on ne puisse la suivre sans un secours surnaturel! Mais surtout quel étrange besoin de *condamner*!

Fragment 22. — « Il n'est rien de cela aux exemples des païens, *nous n'avons point de liaison à eux.* » Voilà l'*inhumanité* de la foi. Pour relever la communion des saints, Pascal oublie la communion des hommes, qui sont frères, malgré toutes les diversités des lieux, des temps et des mœurs. Les Romains de Corneille ne l'avaient-ils jamais ému?

Du reste, pour bien comprendre ce fragment, il faut savoir qu'il se rattache à une des controverses secondaires que la grande controverse du jansénisme avait soulevées à l'époque où écrivait Pascal; c'est pourquoi sans doute il a été supprimé dans Port-Royal. On combattait pour et contre la vertu des païens. Du côté des païens étaient les philosophes, les mondains et les Jésuites, ceux qui donnaient plus à la nature et moins à la grâce, le P. Sirmond, et La Mothe le Vayer : Saint Cyran, Arnauld, Pascal, étoient de l'autre. Voir sur ce débat le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, t. I, page 234, 1re édit. Voir aussi ce qui en est dit dans l'*Essai sur La Mothe Le Vayer*, par M. Étienne (Rennes, 1849), à propos du livre *De la vertu des Payens*, que *Le Vayer* publia en 1641.

Fragment 23 *bis*. — « Jésus-Christ n'a point voulu des témoignages des démons, *ni de ceux qui n'avaient point vocation.* » Ce fragment et celui qui précède ont pour objet d'établir par l'Écriture la doctrine de la prédestination et de la grâce toute gratuite. Les élus sont élus, non pour leurs mérites, mais par le pur choix de Dieu. Dieu ne se soucie pas d'être connu par les réprouvés.

Fragment 24. — (Sur Montaigne :) « Crédule (gens sans yeux). Ignorant. (Quadrature du cercle). » Pascal reproche à Montaigne d'avoir pris la quadrature du cercle pour une de ces vérités mathématiques *paradoxes* comme la propriété des asymptotes, et de ne pas savoir que les mesures qu'on donne du cercle dans la pratique ne sont qu'ap-

proximatives, c'est-à-dire inexactes, et qu'il demeure toujours impossible de le *carrer*.

Les éditeurs de Port-Royal avaient supprimé ces reproches et ces renvois. Ils ne pensaient pas que Montaigne fût réellement si crédule. Ils s'en expliquent dans leur *Logique*, III, XIX, *des Sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion*, n° 9 : « Une personne intelligente ne soupçonnera jamais Montaigne d'avoir cru toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire; cependant *quand il en a besoin pour rabaisser sottement les hommes*, il les emploie comme de bonnes raisons... Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes..., il nous rapporte des contes ridicules, *et dont il connaît l'extravagance mieux que personne...* Son dessein n'était pas de parler raisonnablement, *mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes* : ce qui est néanmoins un vice très-contraire à la justesse de l'esprit et à la sincérité d'un homme de bien, etc. » M. Sainte-Beuve dit aussi (*Port-Royal*, 1re édit. t. II, p. 88) : « Je l'ai bien souvent pensé : si l'on pouvait discerner et ôter ce qui est du pur écrivain en verve, de la plume engagée qui s'amuse, combien n'aurait-on pas à rabattre peut-être *du scepticisme de Montaigne*, de l'absolutisme de De Maistre, du séraphisme de saint François de Sales, et du jansénisme de saint Augustin ! »

J'ai déjà indiqué, dans les remarques sur le fragment 17, qu'il faut se défier du pyrrhonisme de Montaigne, et j'aurai encore lieu plus tard d'y revenir. Voir XXV, 61.

« On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux. » Port-Royal a mis seulement : *Quoi qu'on puisse dire pour excuser*, etc.

Comparez sur Montaigne les fragments VI, 23 et VII, 7.

Fragment 25. — » Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase... » Ces dernières lignes sont supprimées dans l'édition de Port-Royal. Dans ce fragment comme en beaucoup d'autres, Port-Royal, fidèle à la paix de Clément IX, se bornait à laisser entendre discrètement ce que Pascal articule avec force. La persécution contre ses amis est à ses yeux le retour des anciennes persécutions. Athanase s'appelle maintenant Jansénius ou Arnauld (de même que sainte Thérèse, car il prend ses exemples dans tous les siècles, est devenue la mère Angélique ou la mère Agnès). Si Saint-Cyran a été mis en prison comme criminel d'État; si on accable les jansénistes, et jusqu'aux religieuses de Port-Royal, de toutes sortes d'imputations calomnieuses (voir la seizième Provinciale), rien de tout cela n'est nouveau, et ne doit étonner les âmes pieuses. Si les Jésuites ont pour eux la Faculté de théologie, les assemblées d'évêques, les

assemblées générales du clergé; si Arnauld a été censuré et exclu de la Sorbonne, et avec lui ses partisans, ces triomphes des *pélagiens* rappellent ceux des ariens dans leurs conciles. Si les papes ont condamné Jansénius et les siens, c'est qu'ils ont été surpris comme Libère. Si ceux enfin qui refusent de *signer le formulaire* sont accusés d'obstination coupable et de déchirer le sein de l'Église, ils doivent s'enorgueillir d'un reproche que la foule des tièdes a toujours adressé aux saints.

Cette manière de considérer les choses devait élever les idées et les courages, et faire taire la politique par l'enthousiasme. C'est ce qu'on voit dans la conduite de Pascal; c'est ce qui inspire à Jacqueline sa sœur cette admirable lettre, où elle traite avec tant de mépris toutes les craintes, le bannissement, la confiscation, la prison, *et la mort si vous voulez;* où elle refuse énergiquement de souscrire à la *condamnation d'un saint évêque* (c'est Jansénius); où elle dit que *puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques;* où elle suppose saint Augustin à sa place pour voir comment il agirait et comment il devrait agir. Mais présentées à des esprits moins ardents, n'était-il pas à craindre que des comparaisons semblables, au lieu de relever le présent, ne fissent que diminuer la vénération du passé? Quand le monde regardait les saints *comme des dieux,* n'y avait-il pas quelque danger à lui apprendre que ce sont des hommes comme les autres, et à montrer leurs figures sans l'auréole? Voilà comment tout état de luttes développe inévitablement l'esprit de critique; et, de même que les railleries des Provinciales ont frayé le chemin à celles de Voltaire, ces interprétations de l'histoire de l'Eglise, trouvées pour le besoin de la défense, ont préparé la voix à une critique historique qui ramène tout à la même mesure, qui n'est plus frappée du divin ni dans les choses ni dans les personnes, et ne distingue plus les temps héroïques des temps humains.

Il faut rapprocher ce morceau du fragment XXIII, 37.

Fragment 26. — « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, etc. »

Où Pascal est-il emporté par son humeur? S'il était vrai que la religion, telle qu'il la présente, n'inspirât aux hommes que du mépris, de la haine et de l'effroi, serait-ce la condamnation de la nature humaine, ou celle d'une foi farouche et bizarre, foi de sectaire et de malade? Port-Royal supprime ces paroles si dures.

« Faire souhaiter *aux bons* qu'elle fût vraie. » Port-Royal supprime ces deux mots, qui dans les idées de Pascal sont nécessaires; car sou-

haiter que la religion soit vraie n'appartient qu'aux bons, c'est un sentiment qui ne peut-être inspiré que par la grâce.

Voici comme s'exprime Louis Racine dans la préface de son poëme de *la Religion* : « Tel est le plan de cet ouvrage, que j'ai conduit sur cette courte pensée de M. Pascal : A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable; aprés, la rendre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable [1]; et cette pensée est l'abrégé de tout ce poëme, dans lequel j'ai souvent fait usage des autres pensées du même auteur. »

Fragment 26 *bis*.— « Un mot de David ou de Moïse, etc.» Que signifie ce fragment, où Pascal demande si David et Moïse, c'est-à-dire les auteurs des Psaumes et du Pentateuque, sont *philosophes ou chrétiens*? Il ne peut être douteux pour personne que les livres saints contiennent une religion, et non pas une philosophie ; le surnaturel y est partout, et il éclate bien plus dans tant de miracles que dans tel ou tel discours. Comment donc faut-il l'entendre? C'est en rapportant cette réflexion, non pas à la religion en général, mais à la question de la grâce, qui est tout le christianisme aux yeux de Pascal. Être chrétien, c'est croire que notre nature déchue et ruinée ne peut se réparer par elle-même, et est incapable de revenir au bien et à Dieu, si une grâce nécessitante et gratuite ne l'y ramène. Si on suppose au contraire que l'homme, par sa propre force, puisse faire le bien ou seulement le vouloir, on n'est plus chrétien, on est philosophe. Or, dans l'Ancien Testament, la doctrine de la grâce ne paraît guère; le langage en est le même que le langage ordinaire de la vie, où on n'impute pas moins à l'homme le bien que Dieu lui fait faire que le mal qu'il fait par lui-même. Nous pourrions donc croire, dit Pascal, que les écrivains sacrés parlent en philosophes; mais un mot comme celui qu'il cite lève l'ambiguïté, et nous fait retrouver, selon lui, la pure doctrine de la grâce. Au contraire, on prendrait souvent Epictète pour un chrétien à ses discours sur la corruption des hommes. Mais Epictète dit que la vertu dépend de nous, et à ce mot, qu'il trouve orgueilleux, et qui lui paraît la négation de la grâce, Pascal reconnaît l'homme et le stoïcien.

Fragment 29. — « Le mot de Galilée, etc. » On doit remarquer que l'incident sur lequel porte ce fragment, c'est-à-dire Jésus renvoyé de Pilate à Hérode, ne se trouve que dans le troisième évangile, celui qui porte le nom de Luc. Et le livre des *Actes des Apôtres*, où cette

1. C'est le texte de Port-Royal, un peu plus dégagé.

circonstance est relevée comme un *mystère*, n'est, dans sa première partie du moins, qu'une suite du troisième évangile, écrite de la même main.

Fragment 33. — « Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, etc. ... Heureux ceux qui étant sur ces fleuves, non pas entraînés, etc. » Condorcet, dans une note de la Préface de son édition, dit : « Je doute que ceux qui s'intéressent à la mémoire de Pascal, et même à la religion, puissent regretter beaucoup qu'on ait supprimé les pensées suivantes. » Et il cite ces lignes, pleines de subtilités allégoriques, mais aussi d'une ardeur et d'une poésie qu'il ne sent pas. C'est dans cette même note qu'il cite, d'un ton également dédaigneux, les premières lignes du morceau sur la grandeur de Jésus-Christ (XVII, 1), et il a en effet supprimé tout ce fragment incomparable !

Fragment 35. — « Dire que Jésus-Christ..... ne soit venu que mettre la figure de la charité... cela est horrible. »

Pascal attaque ici la doctrine d'après laquelle le sacrement suffisait pour remettre le péché, sans la *charité* ou l'amour de Dieu, doctrine qu'on imputait aux Jésuites (voir la dixième Provinciale, et la douzième Epître de Boileau).

Fragment 36. — « On entreprenait franchement l'Ecriture sainte sur le grand nombre des étoiles. »

Les éditeurs de Port-Royal, qui ont supprimé cette pensée, ne l'approuvaient pas sans doute, et j'ai cité ailleurs (*Remarques* sur le fragment 17), à propos du mouvement de la terre, un passage de Malebranche qui soutient au contraire que l'Ecriture *parle pour se faire entendre*, et comme on parle ordinairement, *sans dessein de nous instruire de la physique*. Comment en effet Pascal ne s'est-il pas fait l'objection du système de Copernic, à propos duquel aussi *on entreprenait méchamment l'Écriture ?* ou comment conciliait-il la pensée qu'il exprime ici avec son indifférence sur cette question ?

Fragment 39 *ter*. — « Il est injuste qu'on s'attache à moi etc. » Les éditeurs de Port-Royal ont effacé partout le *je* dans ce morceau : « Il est injuste qu'on s'attache à nous, » etc. Ils mettent ici : « Ne sommes-nous pas prêts à mourir ? et ainsi l'objet de leur attachement mourrait. » Quelle froideur dans cette observation collective ! Il mourrait, c'est l'objection de gens qui raisonnent. Il mourra donc, c'est la sentence de condamnation que Pascal prononce contre lui-même ; nous entendons le cri de cette âme, qui contemple toute sa

misère, mais qui au lieu de s'attacher dans cette détresse à l'amour des siens, le repousse par pitié et par respect pour eux, parce qu'elle sait que *c'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède* (fragment 16), et qu'elle voit bien qu'elle va s'écouler. Combien cette tristesse est haute et généreuse! La raison n'est pas là sans doute, ni la vraie vertu. Quand Pascal s'efforçait de rebuter jusqu'à la tendresse de sa sœur (c'est cette sœur qui en témoigne), cela même, c'était passion et faiblesse; mais quelle faiblesse est la plus intéressante, de celle du voluptueux qui murmure:

> Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,
> Hâtons-nous, jouissons!

ou de celle d'un cœur tellement épris de l'idéal, qu'il ne veut voir que néant dans tout le reste, et se sacrifiant lui-même, s'ensevelit de ses propres mains!

Port-Royal se souvient trop d'une autre pensée : « Le Moi est haïssable (VI, 20) », et l'interprète mal. Le moi qui nous déplaît est celui qui nous exclut, mais rien au contraire n'est plus sympathique et plus touchant que celui ou chacun de nous se retrouve soi-même.

Fragment 46. — « Histoire de la Chine, » Ce qu'on lisait dans le P. Martini sur les antiquités de la Chine dut attirer vivement l'attention des esprits critiques. Les Chinois prétendent remonter, par une chronologie très-bien suivie, jusqu'à l'empereur Fo-Hi, dont le règne date, suivant Martini, de l'an 2952 avant notre ère. Là commence la certitude historique, mais la tradition chinoise place encore avant Fo-Hi une très-longue suite de souverains. Si on en croyait leurs auteurs, dit Martini, il faudrait reporter la naissance du monde jusqu'à plusieurs milliers d'années avant le déluge universel. Le savant jésuite accepte des récits chinois tout ce qu'il peut concilier, d'une manière quelconque, avec l'autorité des livres saints. Les chronologistes de son temps (suivis par Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle*) plaçaient la création en l'an 4004 avant JÉSUS-CHRIST, d'après le texte hébreu de l'Ecriture et la Vulgate, et le déluge en l'an 2348. Mais il fallait bien ne placer Fo-Hi et le commencement des temps historiques de la Chine qu'après le déluge universel. Le P. Martini fait remarquer que cette difficulté sera levée si on adopte telle autre chronologie également autorisée (en effet le texte des Septante fait remonter le déluge à l'an 2954; et depuis, *l'Art de vérifier les dates*, d'après une combinaison du texte hébreu et du samaritain, l'a reporté jusqu'à l'an 3308). Quant aux temps antérieurs à Fo-Hi, le P. Martini, accordant toujours tout ce qu'il peut aux Chinois, cherche à en resserrer l'étendue

en expliquant les *dynasties*, comme on a voulu le faire aussi pour l'Egypte, par des royautés simultanées; et comme cette antiquité reste toujours antédiluvienne, il suppose qu'il a pu subsister dans la haute Asie, même après le déluge, quelque tradition obscure des événements et des personnages qui l'ont précédé. Ainsi tout s'arrange dans le livre du P. Martini, qui n'attache d'ailleurs d'importance à aucun système, attendu que la foi pour lui n'est pas en cause, et reste bien au-dessus de toutes ces difficultés. Mais il pouvait n'en être pas de même des docteurs avec qui Pascal était en commerce. Quand ils voyaient le P. Martini reconnaître l'autorité de la chronologie chinoise jusqu'à Fo-Hi, et placer ce personnage plus de 600 ans avant l'époque où on plaçait alors généralement la dispersion des langues et le repeuplement du monde, et admettre encore une antiquité au delà, ils ne pouvaient manquer d'opposer l'histoire de la Chine à l'histoire juive. Pascal se tire de l'objection en refusant sa croyance à ces récits. Il y a bien lieu en effet de douter de ces règnes de 115, de 140 ans, que le P. Martini nous présente d'après les Chinois, et de ne pas compter comme un personnage bien historique ce Fo-Hi, né d'une vierge fécondée par un arc-en-ciel. Le pieux jésuite a fait la part de la critique la plus petite possible. Il est devenu comme le fils de la Chine, en y vivant; il reçoit les livres chinois, non pas avec autant de respect, mais avec autant de bonne volonté que les livres saints, tant qu'ils ne les contredisent pas absolument. Pascal n'a pas tant de complaisance pour ces histoires.

« Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » Port-Royal a mis : « *Je crois volontiers* les histoires dont les témoins *se font* égorger. » Le tour négatif est celui de la passion plutôt que de la logique. On y sent l'impatience d'un croyant contre des traditions qu'il s'indigne de voir opposer aux histoires sacrées. Port-Royal emploie un tour plus exact, et aussi plus froid. Mais pourquoi ce conditionnel, *se feraient égorger*, que Port-Royal a remplacé par l'indicatif? Parce que Pascal pense aussi aux récits de l'Ancien Testament, pour la vérité desquels ils n'est pas dit qu'il y ait eu des martyrs. Mais Moïse au besoin, il n'en doute pas, aurait eu ses témoins (c'est ce que signifie *martyrs*) comme Jésus-Christ.

Fragment 46 *ter*. — « Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus. » Et qu'on n'a pas vus en effet, c'est ce que Pascal sous-entend. Je ne sais si cela est bien vrai, et si l'entêtement ne pourrait pas aller jusque-là. Mais c'est ce qu'il n'y a même pas lieu d'examiner au sujet des apôtres et des premiers chrétiens, qui ne se sont jamais *fait martyriser* pour des miracles. Il semble

que Pascal se les représente qui viennent trouver les prêtres et les magistrats pour leur dire : Je déclare, moi Pierre, ou Jacques, que Jésus est ressuscité, qu'il s'est montré tel jour, en tel lieu, à tel ou tel, avec telle et telle circonstance. Ou bien, Je déclare que Jésus a fait, de son vivant, tel et tel miracle particulier, dont voici tous les détails ; j'atteste ces faits, et je suis prêt à mourir pour en témoigner. Jamais il ne s'est rien passé de semblable. On disait seulement : Ceux-là croient que Jésus est le Messie, et ils le font croire au peuple. Et là-dessus on les emprisonnait, ou on les fouettait, ou on les tuait. Qu'on lise au livre des *Actes* le récit de la mort d'Etienne, le premier martyr, on verra qu'il n'articule pas un seul fait; il ne dit pas qu'il a été témoin de ceci ou de cela, mais qu'il croit. Et pourtant ce récit, fait à distance, est probablement déjà légendaire. Il est bien vrai que *martyr* signifie témoin, mais on se méprend beaucoup sur la valeur de ce mot. Les martyrs témoignent que Jésus est le fils de Dieu, ils ne témoignent pas qu'il se soit fait ici ou là un miracle dont on puisse dresser procès-verbal.

Fragment 47. — « Les uns craignent de le perdre, *les autres craignent de le trouver.* »

Que cela est fort ! quelle condamnation de ce qu'on appellerait volontiers d'un mot d'aujourd'hui la religion *facile !* on disait alors, *la dévotion aisée;* voyez la XIe *Provinciale.*

Il faut bien, disent ces dévots-là, que je me confesse, car s'il y avait un Dieu, je serais damné.

Fragment 48. — « Salomon et Job. » Pascal rapporte à Salomon le livre que nous appelons l'*Ecclésiaste*, et qui commence par cette phrase célèbre : « Vanité des vanités, et tout est vanité. »

Fragment 53 *bis.* — « Mais qu'est-ce que cette pensée ? qu'elle est sotte ! » Port-Royal a effacé cette brusquerie éloquente.

Fragment 58. — « On jette enfin de la terre sur la tête, *et en voilà pour jamais.* »

Peut-on se détacher un moment d'une telle pensée pour s'arrêter à la forme ? Elle est d'un genre de beauté bien rare. Elle joint à la dignité de l'éloquence française, non-seulement une familiarité forte, comme dans Bossuet, mais je ne sais quel sombre accent, et quelle poésie sourde et pénétrante. Cela est classique et shakspearien tout ensemble; rien n'est plus discret, et rien n'est plus fort. Pascal sans doute a rapporté cette pensée d'un cimetière : le bruit des pelletées tombant sur la bière lui était resté au cœur.

Fragment 59 *bis*. — « Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même. » Le *corps* c'est Dieu, dont nous sommes les membres. Mais en ajoutant, *il s'aime lui-même*, Pascal corrige la dureté de ce qu'il a tant dit, qu'il faut se haïr.

Fragment 59 *ter*. — « Le corps aime la main, et la main..... devrait s'aimer de la même sorte que l'*âme* l'aime. » Port-Royal met : « L'*âme* aime la main, » mais alors la figure du corps et des membres n'est pas suivie. L'âme, c'est la volonté du corps, opposée à la volonté particulière de la main.

Fragment 62. — « Vous retenez dans l'Eglise les plus débordés. » Cela s'adresse aux Jésuites ; voir la dixième *Provinciale*.

Fragment 64. (Sur la comédie.) — Pensée évidemment inspirée par Corneille, que Pascal cite encore ailleurs sur l'amour, VI, 43 *bis*.

Cette violence dans une passion honnête et chaste, ces douceurs qui sont en même temps des beautés, cette ardeur de sacrifices, ce plaisir orgueilleux de dominer dans un cœur, c'est bien l'amour comme le concevait Corneille, comme devait le sentir l'âme fière et forte de Pascal, et comme en effet il le figure dans le *Discours sur les passions de l'amour*. On n'en connaissait pas d'autre dans le monde distingué de ce temps, dans ce monde que Pascal avait traversé étant jeune, qui prétendait surtout à l'élévation du cœur et aux sentiments généreux, et voulait intéresser dans la passion la vertu même. Plus tard, quand Bossuet écrivait sur la comédie, tout était changé ; Racine régnait au lieu de Corneille, et les esprits sévères qui condamnaient toute passion étaient moins frappés des dangers de l'orgueil que de ceux de la tendresse. Bossuet, qui ne connaissait pas le fragment de Pascal, a oublié dans ses réflexions, parmi tant de développements pleins de force, cet attrait si bien démêlé ici, le *désir de causer les mêmes effets que l'on voit représentés, de recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices*. C'est peut-être le seul point qu'il n'ait pas touché dans son admirable écrit, car il faut bien l'avouer pour admirable, quoi que nous fasse souffrir la manière indigne dont Molière y est traité.

Il est singulier que ce morceau ait été publié, en 1678, parmi les *Maximes de madame la marquise de Sablé* etc. [1] On peut conjecturer que madame de Sablé possédait l'autographe de Pascal (car nous n'avons ce fragment que dans la Copie de MM. de Port-Royal), et que cet original s'étant trouvé après sa mort parmi ses papiers, la pensée a pu être confondue avec les siennes. Au reste les éditeurs

1. M. Cousin, *La marquise de Sablé*.

de madame de Sablé en ont usé, à l'égard de ce qu'ils croyaient d'elle, aussi librement que les éditeurs de Pascal en usaient avec lui. Dans l'intention de rendre le morceau plus clair et plus coulant, on a effacé les traits les plus expressifs. Pascal disait, de l'amour tel qu'on le voit au théâtre. « Sa violence plaît à notre amour-propre, etc. » On a supprimé cette phrase. On a mis, *toutes les douceurs de l'amour*, au lieu de *toutes les beautés et toutes les douceurs*, fière expression et vraiment cornélienne. On a écrit, *l'esprit si persuadé*, au lieu de, *l'âme et l'esprit si persuadés*, etc,. On a si bien fait, que d'excellents juges ont pu croire sans difficulté que la pensée était de madame de Sablé, et se plaindre qu'elle manquait de style, au lieu d'y reconnaître le même style que dans le *Discours sur les passions de l'amour*.

Fragment 65. — » Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes... »

La Bruyère a dit au contraire (*De la Chaire*) : « La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille, et qui pique la curiosité d'un homme du monde, *qui craint moins qu'on ne pense* une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. »

Fragment 66. — « Après que Rome a parlé, et *qu'on pense* qu'il a condamné la vérité. »

Il faut se rappeler, pour entendre Pascal, qu'elle était la tactique de son parti. On soutenait que le pape avait bien pu condamner avec autorité cinq propositions comme hérétiques, mais qu'il s'était trompé en donnant ces cinq propositions comme prises dans Jansénius ; que la doctrine de Jansénius n'était que la pure doctrine de la grâce, la tradition de saint Augustin, enfin *la vérité*, laquelle n'avait pu être condamnée. Et quand les Jésuites écrivaient, avec le pape lui-même, que les propositions condamnées étaient bien celles de Jansénius, c'était écrire, suivant Pascal, que le pape avait condamné la vérité. Pascal lui-même désavoua plus tard cette tactique : ce fragment n'a pas été reproduit, non plus que le suivant, dans l'édition de Port-Royal.

Fragment 66 *bis*. — » *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello.* »

On sait que plus tard, les jansénistes, condamnés par la fameuse bulle *Unigenitus*, interjetèrent appel au futur concile général. L'appel mystique de Pascal à Jésus-Christ même est plus touchant.

Fragment 67. — » La machine d'arithmétique etc. » Il semble que ce fragment contient une objection de Pascal à la doctrine des animaux machines, que Descartes avait accréditée.

Fragment 69. — « Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, etc. » On sait la prière du pharisien : « Le pharisien priait ainsi en lui-même : Seigneur, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, iniques, adultères, ou comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, disant : Seigneur, aie pitié d'un pécheur comme moi. Et Jésus reprit : « Je vous dis que celui-ci s'en retourna chez lui justifié plutôt que l'autre, car tout homme qui s'élève sera rebaissé, et tout homme qui s'abaisse sera relevé. » *Luc*, XVIII, 11. — Jésus aurait-il été moins sévère, quand le pharisien aurait parlé en janséniste, quand il aurait rapporté son mérite à la grâce, et qu'il aurait dit : Je te remercie de ce que la grâce m'a été donnée plutôt qu'à d'autres, de ce que je suis un favori au milieu des réprouvés? « Les élus ignoreront leurs vertus, » dit ailleurs Pascal (fragment 23).

J'ai dit que Pascal avait écrit d'abord cette phrase, qu'il a barrée : « J'aime tous les hommes comme mes frères, *parce qu'ils sont tous rachetés*. » Est-ce devant ce *tous* qu'il a reculé? Voyez le fragm. 11 et la note.

Mme Perier a publié la première ce fragment dans la Vie de son frère, mais avec des altérations : « Toutes ces inclinations, dit-elle, dont j'ai remarqué les particularités, se verront mieux en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette manière. »

Fragment 76. — Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile. »

On lit dans Bossuet (*Remarques sur l'Histoire des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine de M. Dupin*, chap. Ier, cinquième remarque) : « C'est entrer dans l'esprit des Grecs schismatiques, qui, dans le concile de Florence, voulaient prendre pour honnêteté et pour compliment tout ce que les Pères écrivaient aux papes pour se soumettre à leur autorité. » Bossuet blâme ici ce principe des Grecs, que Pascal prend pour règle; au contraire Bossuet parle comme Pascal dans son fameux ouvrage posthume, *Defensio declarationis cleri Gallicani*, livre VI, chapitre XI, où il montre que le pape Eugène, ayant voulu faire admettre par le concile cette clause : *Ut papa habeat sua privilegia juxta canones et dicta sanctorum*, fut obligé de renoncer à ces derniers mots; et le concile ne reconnut la puissance pontificale que suivant qu'elle

avait été déterminée par les actes des conciles et par les canons. Le concile général de Florence, où les Latins et les Grecs s'unirent dans un symbole commun, est de 1439.

Fragment 77. — « *Duo aut tres in unum.* »

Ces paroles ne se trouvent nulle part textuellement dans l'Écriture. Ce qui s'en rapproche le plus, et que Pascal paraît avoir en vue, est un passage de la première Lettre à ceux de Corinthe, XIV, 27. Paul se plaint que, dans les assemblées des fidèles, il y en a trop qui veulent montrer qu'ils ont reçu de Dieu l'esprit de prophétie, ou le don des langues, de façon qu'on y entend à la fois toutes sortes de langues et toutes sortes de révélations, et il ajoute : « Si donc il y en a qui aient le don des langues, *qu'on n'en entende que deux ou trois au plus*, et chacun à son tour, *et qu'il y ait un interprète* pour traduire leurs paroles (*et unus interpretetur*). » Et un peu plus loin : « Que deux ou trois prophétisent (*duo aut tres dicant*), et que les autres écoutent et jugent. » Pascal qui use et abuse des textes, paraît avoir détourné celui-ci, dans sa pensée, à signifier qu'il peut y avoir dans l'Église, non pas une seule opinion (celle du pape) mais *deux ou trois* c'est-à-dire plusieurs, à la condition que cette pluralité se réduira à l'unité par une décision collective (celle des conciles).

Peut-être faut-il lire séparément : *Duo aut tres. In unum.*

Fragment 78. — « Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous. » Voyez le fragment 11, et la note.

Fragment 79. — « La mer entière change pour une pierre. » Cette assertion se fonde sur l'hypothèse cartésienne du *plein* absolu et continu dans la nature. Si tout est plein, aucune force, aucune action ne se perd dans le vide; il y a communication infinie du moindre mouvement imprimé en un point quelconque de la matière.

Fragment 84. — « L'infaillibilité... dans la multitude, cela paraît si naturel... »

Il est naturel en effet de mettre l'autorité plutôt dans le consentement général, et dans une majorité, que dans un seul homme. Mais *l'autorité* n'est pas *l'infaillibilité*; celle-ci n'appartient naturellement ni à plusieurs, ni à tous; elle ne saurait jamais être que chose surnaturelle, et miracle.

Fragment 87. — « Dire les choses de telle façon que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir. »

Τὸ γὰρ μανθάνειν ῥᾳδίως ἡδὺ φύσει πᾶσίν ἐστιν. Aristote, *Rhét.*, III, 10.

» Ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme, pour en savoir tous les ressorts. »

Cette rhétorique philosophique est la même dont Platon a le premier exposé les principes dans le *Phèdre*, chap. LVI (page 271 d'Estienne) : « Puisque le talent du discours est un art de mener les âmes (ψυχαγωγία), celui qui veut être orateur doit nécessairement connaître à fond l'âme humaine, etc. »

« Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre. »

C'est aussi le précepte de Cicéron, *de Oratore*, II, 24.

« Ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. » Fénelon a dit :

« L'art se décrédite lui-même; il se trahit en se montrant. Isocrate, dit Longin, est tombé dans une faute de petit écolier... Et voici par où il débute[1] : *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes petites, et les petites grandes; qu'il sait donner les grâces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, et qu'il fait paraître vieilles celles qui sont nouvellement faites...* En faisant de cette sorte l'éloge du discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire. » *Lettre à l'Académie*, § IV.

Fragment 88. — « Il n'est pas certain qu'elle soit [la religion], mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? »

Il y a ici une confusion manifeste. Pascal transporte la considération du possible dans un ordre de choses qui ne la comporte pas. Pour les faits, pour les choses accidentelles, ou, comme on dit en philosophie, contingentes, il y a être, il y a n'être pas; il y a, avant l'événement, être possible. Mais pour les principes absolus et indépendants de tout événement, ils sont simplement vrais ou faux; là, la considération du possible n'a plus lieu. Pour être certain qu'un fait quelconque peut n'être pas, il n'y a pas besoin d'être certain que ce fait n'est pas en effet; car telle chose est, qui pourrait ne pas être. Mais pour être certain que Dieu peut ne pas être, il faudrait être certain qu'il n'est pas; car s'il est, il ne pouvait pas ne pas être. Etre incertain s'il est, ou être incertain s'il peut-être, c'est la même chose, c'est un seul et même doute, et non deux degrés de doute différents. L'argument de Pascal mènerait jusqu'à l'absurde. Supposons qu'on présente à un homme cette proposition : Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits et demi; et que cet homme ne sache pas assez de géométrie pour affirmer que cette proposition n'est pas vraie; dès lors, et par cela seul, il est également incapable d'affirmer qu'elle peut n'être pas

1. Dans le *Discours panégyrique*

vraie. Lui dira-t-on : Voici une proposition douteuse pour vous, mais qui pourtant doit vous paraître plus sûre qu'il n'est sûr que vous viviez demain; car vous êtes certain que vous pouvez ne pas vivre demain, et vous n'êtes pas certain que cette proposition puisse n'être pas vraie?

« On doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis, qui est démontrée. »

Si elle est démontrée, il ne faut donc pas dire que rien n'est certain. Cela même, qu'on doit agir pour l'incertain, il faut que ce soit une certitnde. Et, si la *règle des partis* était incertaine, Pascal ne pourrait nous proposer d'agir d'après la règle des partis.

Les éditeurs de Port-Royal suppriment ce fragment; ils ont craint qu'on ne pût supporter ces propositions, *que la religion n'est pas certaine*, etc., ou eux-mêmes ne les ont pas supportées.

Fragment 89. — « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues... Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même. »

Cette pensée manque dans l'édition de Port-Royal. Ceux qui l'ont publiée depuis l'ont transformée de manière à faire dire à Pascal tout le contraire de ce qu'il disait. Ils l'ont réduite aux deux phrases suivantes :

« Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté et la malice du monde en général reste la même. »

A l'occasion de cette pensée, substituée à celle de Pascal, M. Sainte-Beuve dit qu'en effet il faut chercher le progrès « dans la marche et dans les résultats des sciences mathématiques, physiques et naturelles, et aussi de la science historique, en tant qu'elle procède de l'observation comparée, et qu'elle ne cesse de s'armer en tout sens d'une critique positive. C'est grâce à ces sciences seules que se modifie et se modifiera à la longue, lentement, très-lentement, mais d'une manière certaine et à fond, l'état moral et intellectuel de l'humanité. » Et il ne doute pas que Pascal ne l'eût bien compris, s'il avait été « un peu moins frappé de terreur sacrée. » *Châteaubriand et son groupe* (1861), t. I, p. 147, en note.

Il n'y a que trop de vérité dans la pensée même de Pascal; elle n'est pas cependant, espérons-le, toute la vérité. Si la nature de l'homme n'est pas d'aller toujours; si, à mesure qu'il avance, il recule ensuite, du moins il ne recule pas toujours autant qu'il avance. La cause de la raison et de la justice avait bien gagné déjà dans le

monde au temps de Pascal, elle a gagné depuis davantage. Que ceux qui emploient leurs forces à servir cette cause ne se flattent donc pas, mais qu'ils ne désespèrent pas non plus.

Fragment 93. — « Est fait prêtre qui veut l'être, etc. »

Ce fragment appartient encore à la polémique contre la religion relâchée. Les jansénistes reprochaient à la discipline ecclésiastique de leur temps d'avoir abaissé et comme dégradé, avec la grâce même de Jésus-Christ, les instruments de cette grâce, la direction des consciences, les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, et le caractère auguste du prêtre, dispensateur de la parole, des sacrements, de la grâce même. Il faut voir dans le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, 1re édit., t. I, page 454 et suivantes, l'idée que le maître du jansénisme français, Saint-Cyran, se faisait du sacerdoce. Il croit que c'est à peine si on peut trouver un bon prêtre sur dix mille. Le prêtre est *plus qu'un ange*; combien donc doit-il être pur! Les hommes de Port-Royal ne redoutaient rien tant que ce fardeau de la prêtrise; ils ne le recevaient que forcés. Voici enfin ce qu'on lit dans l'interrogatoire de Saint-Cyran à Vincennes (*Recueil d'Utrecht*, p. 138, n° 207) : « (Interrogé s'il n'a pas dit qu'un homme qui a une fois péché contre la chasteté ne doit point se porter au sacerdoce, a dit... qu'il sait assez qu'il y a des canons qui veulent qu'on reçoive des pénitents lorsqu'on ne trouve pas des innocents. Avoue avoir dit à quelques-uns, *afin de tempérer l'ardeur qu'ils avaient de se faire prêtres*, que l'Église n'a reçu jusqu'au septième siècle que ceux qui avaient conservé leur innocence (Saint-Cyran a-t-il pu oublier tant de pénitents devenus prêtres et Saints, et saint Augustin avant tous?); *et c'est peut-être un des sujets pour lesquels il a tant relevé la pureté de l'Eglise en ses premiers siècles*, mais... etc. » Pascal n'est que l'écho de ces oracles. Maintenant, où en était-on dans la pratique? Des hommes comme Retz figuraient aux plus hauts rangs de l'Église; et que trouvait-on, quand on descendait dans la foule? Je demande ici qu'on me permette de citer un simple manuscrit de famille que j'ai entre les mains, un journal écrit par un bourgeois d'une petite ville de Normandie, qui était doyen des avocats de son bailliage à la fin du règne de Louis XIV. Plusieurs pages de ce journal (années 1708-1722) sont remplies par l'histoire des tribulations que lui cause l'aîné de ses nombreux enfants, qui *a pris le petit collet, et s'est destiné pour l'ordre de prêtrise. L'abbé*, comme il l'appelle, est sous-diacre, et par conséquent engagé, en 1706, avant d'avoir atteint 22 ans. Il est ordonné diacre en 1708, après avoir été refusé deux fois, puis il demande la prêtrise. Il est d'abord refusé cinq fois de suite par l'archevêque de Rouen; il pense

alors à se faire bénédictin, mais il est renvoyé après une épreuve d'un mois. Il a 29 ans, et son père écrit : *Il est temps qu'il change de conduite.* Il revient *pour tenter encore une fois fortune*, et je lis dans le journal : *L'abbé ne s'est point présenté, ni à l'ordination de saint Michel, ni à celle de Pâques 1714; il a eu raison, car s'il ne change de conduite, il ne sera jamais prêtre.* Puis en 1715 : *L'abbé continue toujours sa vie irrégulière: c'est le fléau que Dieu m'a donné pour faire pénitence.* Et la même année : *L'abbé, après bien des déréglements, est enfin parti du pays : Dieu veuille le convertir!* L'abbé entre à la Trappe, pour en sortir tout de suite; puis dans un autre couvent, d'où il est aussitôt mis dehors *pour sa mauvaise constitution de corps et d'esprit.* Il revient chez son père, et au bout d'un an, *étant encore plus passionné pour la boisson, et point disposé pour l'ordre de prêtrise, il quitte la maison sans dire adieu, étant en état de vivre de son bien.* Il y rentre au bout de trois ans, à 36 ans (1720), *ne sachant où prendre du pain, sans habits, sans linge, sans argent, sans bien, et sans esprit.* Il est encore refusé en 1721 par l'archevêque ; puis tout à coup on lit ce qui suit : *A la fin, après bien des peines, des voyages et de la dépense,* l'abbé est prêtre *du* 20 *septembre* 1722. Le père n'ajoute pas un mot à cette mention, si ce n'est qu'il enregistre soigneusement, ici comme partout, le compte des sommes qu'il lui a fallu débourser pour son fils. Il me semble que ce récit d'un journal obscur vaut bien ce qu'on pourrait chercher dans l'histoire, ou dans les Mémoires de personnages célèbres, pour commenter le texte de Pascal. On y voit sans doute qu'on n'était pas prêtre absolument *dès qu'on voulait l'être,* et que l'Église tâchait d'écarter ceux qui se montraient trop *indignes*; mais aussi on voit que la mesure de ses scrupules et de ses sévérités ne pouvait pas satisfaire certaines âmes difficiles et impatientes du mal. Cet éclat de l'Église de France, au siècle de Bossuet et de Rancé, nous cache bien des misères.

Fragment 96. — « Mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant, soit bien fort étant plus âgé! » La Bruyère retourne cette pensée quand il dit : « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères... ils rient et pleurent facilement... ils ne veulent point souffrir de mal et aiment à en faire. *Ils sont déjà des hommes.* » *De l'homme,* 50.

Fragment 97. — « ... Que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc. »

Ce sont précisément les *antinomies* de Kant (ou *lois contraires* de la raison). Voir la *Critique de la raison pure.*

Fragment 99. — « Ils croient les miracles de Vespasien. » De bons

chrétiens ne se montraient pas non plus éloignés d'y croire, par exemple Grotius, *De Verit. religionis*, IV, 8. Et, en effet, si on s'en rapporte aux *témoins*, ils sont mieux attestés que bien d'autres.

Fragment 100 *bis*. — « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. »

Il est clair que cela s'applique à la philosophie *physique* de Descartes, et surtout au livre *De principiis philosophiæ*, auquel s'attaque déjà un des fragments les plus célèbres et les plus considérables de Pascal. Mais il n'estimait guère plus sa métaphysique, comme on l'a vu par les fragments dont se compose l'article XXII.

On lit dans les Mémoires de Marguerite Perier (*Lettres, opuscules*, etc., p. 458) : « M. Pascal parlait peu de sciences; cependant, quand l'occasion s'en présentait, il disait son sentiment sur les choses dont on lui parlait. Par exemple, sur la philosophie de M. Descartes, il disait assez ce qu'il pensait. Il était de son sentiment sur l'automate, et n'en était point sur la matière subtile, dont il se moquait fort. Mais il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses; et il disait très-souvent : Je ne puis pardonner à Descartes; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu, mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement : après cela, il n'a plus que faire de Dieu. »

Mais est-ce donc peu de chose, que ce que Pascal accorde à Descartes, qu'il est vrai que tout se fait par figure et par mouvement? Une pareille conclusion ne vaut-elle pas qu'on prenne la peine de faire une philosophie ? Et si Descartes, au risque de se tromper souvent, n'avait pas essayé de composer, avec telles figures et tels mouvements particuliers, une machine que lui-même ne donne que pour une hypothèse, aurait-il aussi bien convaincu de son principe et le monde et Pascal ? Il n'y a que les détails qui rendent les généralités sensibles, et qui les font pénétrer dans l'esprit

Au reste, Pascal n'avait pas toujours dédaigné Descartes. Méré lui dit dans sa Lettre : « Descartes, que vous estimez tant. » Voir M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édition, t. III, p. 339.

Fragment 101. — « Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » On a vu que cela est pris de Montaigne, mais on peut douter que Montaigne, qui se range lui-même parmi les gens d'entre-deux, soit aussi sincère que Pascal dans l'hommage qu'il rend aux esprits arrivés *au dernier estage*. Du moins, son disciple Charron, dans un passage du chapitre 3 du premier de ses

Trois livres pour la religion catholique (cité ici par M. Faugère), dit que l'athéisme absolu ne peut loger qu'en une âme extrêmement forte et hardie, et qu'il faut autant *et peut-être plus de force* pour se jeter dans une incrédulité entière que pour se tenir toujours bien ferme dans la foi : que ce sont là les deux extrémités opposées, toutes deux très-rares et très-difficiles, *mais la première encore plus.* Pascal ne pouvait accepter l'orgueil de ce langage; celui de Montaigne lui convenait mieux.

ARTICLE XXV

1.

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir. Comme on aime un livre, on le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait; et lors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen.

2.

Quel déréglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien que celui..., et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde!

3.

Il y a des herbes sur la terre; nous les voyons; de la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes, des poils; et dans ces poils, de petits animaux; mais après cela, plus rien. — O présomptueux! — Les mixtes sont composés d'éléments; et les éléments, non. — O présomptueux! Voici un trait délicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas. Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux.

4.

... Non-seulement nous regardons les choses par d'autres côtés, mais avec d'autres yeux; nous n'avons garde de les trouver pareilles.

5.

L'éternuement absorbe toutes les facultés de l'âme, aussi bien que la besogne. Mais on n'en tire pas les mêmes conséquences contre la grandeur de l'homme, parce que c'est contre son gré. Et quoiqu'on se le procure, néanmoins c'est contre son gré qu'on se le procure. Ce n'est pas en vue de la chose même, c'est pour une autre fin; et ainsi ce n'est pas une marque de la faiblesse de l'homme, et de sa servitude sous cette action. Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui est honteux de succomber sous le plaisir. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir; car on peut rechercher la douleur, et y succomber à dessein, sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire. C'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous; de sorte que nous sommes maîtres de la chose, et en cela c'est l'homme qui succombe à soi-même; mais dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or, il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fasse la gloire, et que la servitude qui fasse la honte [1].

6.

Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance, et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire, et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent et couvrir, par la joie qu'ils feignent d'en concevoir, celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

7.

Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort.

1. Voyez Montaigne, liv. III. chap. 5. (*Note de M. Faugère.*) — La *besogne* est l'acte obscène, qui est le sujet de tout ce long chapitre des *Essais*. « Alexandre disoit, qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action, et par le dormir. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame; la besongne les absorbe et dissipe de mesme certes c'est une remarque, non-seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité (t. IV, p. 32o). »

8.

Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine, ou l'abcès prêt à se former.

9.

La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures; les espaces de même et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel. Ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment; ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini [1].

10.

Quand on dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi* que nous sentons, cela nous étonne. Quoi ? que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits [2]? Nous en avons conçu une si différente idée ! et ces sentiments-là nous semblent si éloignés de ces autres, que nous disons être les mêmes que ceux que nous leur comparons! Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier comme un coup de pierre. Il est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touche d'autres nerfs, mais ce sont toujours des nerfs touchés [3].

11.

Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse, et

1. Voir plus loin le fragment 65.

2. Ce tour est un latinisme : *Quid quod..?* C'est comme si l'on disait : Et ceci, que le plaisir ne soit... qu'en penserons-nous?

3. Toute cette physique est prise de Descartes. Voyez les *Principia philosophiæ* aux endroits suivants : III, 55, etc.; IV, 29, 80, 194; et aussi le premier chapitre de la *Dioptrique*, et le *Traité des Passions*, II, 94.

Le *conatus recedendi* (*a centro*) est ce que nous appelons force centrifuge. Descartes établit que la force centrifuge qui anime toute masse en rotation, et par conséquent celle du soleil, agissant de tous les points de la surface de cet astre sur la matière répandue dans l'espace entre le soleil et nous, produit sur cette matière une pression qui se continue jusqu'au nerf optique, et dont le sentiment n'est autre chose que la sensation de la lumière.

pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre.

11 *bis.*

L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt. Ils le font toujours, et jamais autrement, ni autre chose d'esprit[1].

12.

Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force; mais, par le contre-poids de deux vices opposés, nous demeurons debout, comme entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.

13.

Ils disent que les éclipses présagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires; de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent; au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares; ainsi ils manquent peu souvent à deviner.

14.

La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de la raison.

15.

Instinct et raison, marques de deux natures.

16.

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante; le petit espace que je remplis, et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent; je m'effraye et m'étonne de me voir ici plutôt que là; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi? *Memoria hospitis unius diei prætereuntis*[2].

1. J'ignore l'histoire de ce brochet et de cette grenouille.

2. *Sagesse*, v, 15 : « L'espoir de l'impie est comme le duvet qui s'envole au vent comme l'écume..., comme la fumée..., comme *le souvenir d'un hôte d'un jour qui ne fait que passer.* » — Voyez les mêmes pensées dans l'article IX.

16 *bis.*

Pourquoi ma connaissance est-elle bornée? ma taille? ma durée, à cent ans plutôt qu'à mille? Quelle raison a eue la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre.

17.

Combien de royaumes nous ignorent!

17 *bis.*

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

18.

Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent[1].

19.

Chacun est un tout à soi-même; car lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

20.

Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le Juif à son fils[2]. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions; et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on l'aura défendu. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

21.

Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer!

22.

... Quand la force attaque la grimace, quand un simple sol-

1. Il parle au nom de celui qui ne croit pas encore; il se suppose dans cette situation d'esprit.

2. C'est-à-dire, aux passages de l'Écriture qui prouvent, selon Pascal, que le Messie est venu.

dat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voter par la fenêtre [1].

23.

Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître ? Tu as bien du bien, esclave : ton maître te flatte. Il te battra tantôt [2].

24.

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois.

25.

Deviner. *La part que je prends à votre déplaisir.* M. le Cardinal ne voulait point être deviné [3].

25 *bis.*

« J'ai l'esprit plein d'inquiétude. » Je suis plein d'inquiétude, vaut mieux.

25 *ter.*

« Éteindre le flambeau de sédition. » Trop luxuriant. « L'inquiétude de son génie. » Trop de deux mots hardis.

26.

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Inconti-

1. Cela avait dû se voir au temps des Seize, et peut-être au temps de la Fronde. — Voyez III, 3, page 33.

2. A qui s'adresse cette apostrophe originale? quel est cet esclave? J'imagine que c'est le mondain, esclave des sens, et qui dit qu'il ne s'aperçoit pas de sa servitude, qu'il se trouve bien de son état, que la vie lui est douce; Pascal répond : Ton maître te flatte (ce maître, c'est la créature, c'est l'objet sensible), il te battra tantôt. Pour avoir été l'esclave volontaire et satisfait du plaisir, tu seras l'esclave contraint et désespéré de la douleur. Car on n'a pas de force pour supporter si on n'en a pas eu pour s'abstenir. Au contraire, la souffrance est sans pouvoir sur celui sur qui la volupté n'a pu rien; celui-là est un homme libre.

3. Ce fragment a été expliqué par M. Fr. Collet dans l'écrit intitulé, *Fait inédit de la vie de Pascal*, par le rapprochement d'un passage du chevalier de Méré (*Discours de la conversation*, p. 72). « Les choses qui n'ont rien de remarquable ne laissent pas de plaire quand elles sont du monde... Il ne faut pourtant pas qu'elles soient si communes que celle-ci, que tout le monde sait par cœur, *la part que je prends à votre déplaisir.* J'ai vu parier, en ouvrant une lettre de consolation, que cela s'y trouverait; et une dame fort triste qui l'avait reçue ne put s'empêcher d'en rire. » Pascal veut donc dire qu'il ne faut pas écrire de ces banalités qu'on peut *deviner.* — *M. le Cardinal* est Mazarin.

nent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir [1].

26 *bis.*

Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire [2].

27.

L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être [3].

28.

Bassesse de l'homme, jusques à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer.

29.

... Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

30.

Les philosophes ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même; les chrétiens ont consacré les vertus.

31.

Immatérialité de l'âme. Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'a pu faire?

32.

La belle chose, de crier à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît [4]!

32 *bis.*

Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement. Les

1. Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 42 : « Car de là naist la source principale des maux qui le pressent : peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. » *Surgit amari aliquid*, dans Lucrèce, IV, 1130. — En titre dans l'autographe, *Ennui.*

2. En titre dans l'autographe, *Agitation.*

3. Son essence, ce par quoi il est homme. En titre dans l'autographe, *Nature corrompue.*

4. S'il ne se connaît pas, il est à plus forte raison incapable de connaître Dieu. Et s'il se connaît, il connaît donc combien il est faible et misérable, et par conséquent incapable encore d'aller à Dieu *de lui-même*, et sans le secours de la grâce. Ainsi la religion seule, et non aucune philosophie, peut nous conduire jusqu'à Dieu. En titre dans l'autographe, *Philosophes.*

philosopnes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu[1].

32 *ter.*

Pour les philosophes, 288 souverains biens

33.

Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis[3]. Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste[4]!

33 *bis.*

Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur.

34.

Mon Dieu, que ce sont de sots discours! — Dieu aurait-il fait le monde pour le damner? demanderait-il tant, de gens si faibles? etc. — Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité.

34 *bis.*

Le pyrrhonisme sert à la religion.

35.

Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre[5], les hommes aient connu le péché originel? — *Nemo ante obitum beatus est.* C'est-à-dire, qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence[6]?

36.

Ils sont contraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi;

1. En titre dans l'autographe, *Recherche du vrai bien.*

2. Montaigne, *Apol.*, t. III, page 280: « Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro [dans saint Augustin, *de Civ. Dei*, XIX, 2], nasquirent deux cents quatre vingts huict sectes. »

3. Je ne sais d'où est prise cette citation.

4. Voyez Montaigne, II, 3, t. II, page 332, d'après Sénèque, *Lettre* LXX. Les mêmes idées sont dans Epictète, IV, 10, et ailleurs. — En titre dans l'autographe, *Le souverain bien : dispute du souverain bien.*

5. VIRGILE, *Géorg.*, II, 474; Hésiode, *Travaux*, 195, *Aratos*, *Phenom.*, 100.

6. « Nul n'est heureux avant la mort. » Il fallait mettre : Nul *ne doit être dit* heureux avant sa mort, car c'est ce que disent les vers d'Ovide, cités par Montaigne (I, 18, t. I p. 97), que Pascal n'a fait que mettre en prose :

dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

La pensée est prise du discours de Solon à Crésus dans Hérodote, I, 23. Voir Montaigne à l'endroit cité, et I, 3, page 22. Si Pascal avait reproduit la pensée exactement, il n'aurait pas eu besoin d'avertir de ne pas y attacher le sens qu'il va indiquer.

nous ne dormons pas, etc. Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force[1].

37.

L'Ecclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout, et dans un malheur inévitable. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or il veut être heureux, et assuré de quelque vérité, et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter[2].

38.

On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts, car ils mortifient. Ils apprennent qu'on a été méprisé, ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption d'un défaut.

39.

Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne.

39 *bis*.

Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. Dans l'honnêteté, on ne peut être aimable et heureux ensemble[3].

1. En titre dans l'autographe, *Le bon sens.* Cette étrange invective contre *le bon sens* s'adresse à une certaine justesse d'esprit commune, par laquelle la plupart des hommes se refusent à suivre jusque dans leurs conséquences paradoxales et troublantes des raisonnements philosophiques qu'ils ne sauraient pourtant réfuter. Ainsi quand les pyrrhoniens, et après eux Descartes et Pascal (voir VIII, 1), soutiennent qu'on ne peut établir aucune distinction fondée entre la veille et le sommeil, ceux à qui on tient ce langage se bornent à répondre qu'on ne parle pas de bonne foi, qu'*on ne devrait pas* faire de telles suppositions, etc. Ainsi la raison ne résiste qu'en reculant, elle demande grâce; et c'est alors que Pascal la prend en pitié. Il s'écrie qu'elle ne gouverne l'esprit humain que par tolérance, qu'elle n'a ni droit, ni force à l'appui. La force *ici*, où il s'agit de raison, c'est une argumentation rigoureuse; les armes sont des syllogismes.

2. Voy. l'*Ecclésiaste*, *passim*, et particulièrement VIII, 17. L'Ecclésiaste s'étend sur les vanités et les misères de la vie; mais ce raisonnement qui conclut de l'ignorance au malheur est de Pascal seul, comme ce qui suit : « Il ne peut même douter. » Cf. VIII, 1 (t. I, p. 114).

3. Car, pour être aimable, il faut se sacrifier aux autres, et pour être heureux, sacrifier les autres à soi. Le chrétien, suivant Pascal, met le bonheur dans le sacrifice. L'*honnêteté* est l'ensemble des qualités qui font l'*honnête homme*. C'est en ce sens que Méré disait que *l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout*. (*Lettre* à Pascal.)

40.

La foi est un don de Dieu : ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins.

41.

Les figures de la totalité de la rédemption, comme, que le soleil éclaire à tous, ne marquent qu'une totalité ; mais les figures des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion des Gentils, marquent l'exclusion [1].

« Jésus-Christ rédempteur de tous [2]. » — Oui, car il a offert, comme un homme qui a racheté tous ceux qui voudront venir à lui. Ceux qui mourront en chemin, c'est leur malheur ; mais quant à lui, il leur offrait rédemption. — Cela est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en Jésus-Christ, qui fait l'un et l'autre. — Non, car Jésus-Christ, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître de tous ; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous.

42.

Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner. *Ip. q.* 113, *a.* 10, *ad* 2 [3].

43.

Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes, Vous en suivez un faux ; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut ; Jésus-Christ seul y mène : *Via, veritas* [*Jean,* XIV, 6].

44.

Je considère Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes. Jésus-Christ comme père en son père, Jésus-Christ comme frère en ses frères, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ comme

1. « Que le soleil éclaire à tous. » *Ecclésiastique,* XLII, 16 ; *Matthieu,* V, 45. Et *Jean,* I, 9, parlant du Verbe : « Il était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Voir XXIV, 11, et la note.

2. *Jesu redemptor omnium.* C'est le premier vers de l'hymne des vêpres de Noël.

3. Ces renvois se rapportent à la *Somme* de Thomas d'Aquin : *Primæ partis* (c'est la *prima secundæ*) *quæst.* 113, *artic.* 10, *ad* 2 (c.-à-d. réponse à la 2e objection).

souverain en les princes, etc[1]. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject; pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions.

45.

Les psaumes chantés par toute la terre.

Qui rend témoignage de Mahomet? Lui-même. JÉSUS-CHRIST veut que son témoignage ne soit rien[2].

La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout, et, misérable, il est seul[3]!

46.

Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité; c'est un vice naturel comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. Superstition.

47.

Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur.

48.

Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation de la multitude de ceux qui la nient. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité; et ainsi ils ne sont pas excusés.

49.

Tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï. C'est le consen-

1. *Son* père, *ses* frères, ce n'est pas le père de JÉSUS-CHRIST ou les frères de JÉSUS-CHRIST; ces pronoms se rapportent à un *on* sous-entendu, comme s'il y avait : *On* retrouve JÉSUS-CHRIST comme père en *son* père, comme frère en *ses* frères; c'est-à-dire, que chacun de nous, dans son père et dans ses frères, retrouve JÉSUS-CHRIST.

2. *Jean*, v, 31 : « Si c'est moi-même qui rends témoignage de moi, mon témoignage n'a point de vérité. »

3. En titre dans l'autographe, *Différence entre Jésus-Christ et Mahomet*. Voir XIX, 7 ° suivants.

tement de vous à vous-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire.

Le croire est si important! Cent contradictions seraient vraies[1].

Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. Si le consentement général, si les hommes étaient péris?

Fausse humilité, orgueil. Levez le rideau. Vous avez beau faire; si faut-il ou croire, ou nier, ou douter. N'aurons-nous donc pas de règle? Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font : n'y aura-t-il point une règle pour juger des hommes? Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval.

Punition de ceux qui pèchent, erreur[2].

50.

Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*[3]. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes, car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes[4].

51.

La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas. La grâce donne ce à quoi elle oblige[5].

52.

Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants[6].

1. Si la règle était l'autorité. Car il y a sur toutes choses des autorités en sens contraire.
2. En titre dans l'autographe, *L'autorité.*
3. Voir le fragment 42 de l'article XXIV.
4. I *Cor.* I, 22 : « Les Juifs demandent des signes et les Grecs de la sagesse. Nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. Mais pour les élus d'entre les Juifs et les Grecs, le Christ est la vertu même de Dieu, et la sagesse de Dieu. » L'expression d'*être venu en sagesse* est prise du verset premier du chapitre suivant : *Veni, non in sublimitate sermonis aut sapientiæ.*
5. Voyez Paul, *Rom.* VII, 7.
6. C'est-à-dire, même aux enfants qui sont dans son sein.

53.

Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc...! Si l'Évangile est vrai, si JÉSUS-CHRIST est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là?

54.

Le juste agit par foi dans les moindres choses : quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions.

54 *bis.*

... De tout ce qui est sur la terre, il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

55.

Pourquoi Dieu a établi la prière. — 1° Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité. 2° Pour nous apprendre de qui nous tenons la vertu. 3° Pour nous faire mériter les autres vertus par travail; mais pour se conserver la prière, Dieu donne la prière à qui il lui plaît. — Objection. Mais on croira qu'on tient la prière de soi. — Cela est absurde, car puisque, ayant la foi, on ne peut pas avoir les vertus, comment aurait-on la foi? Y a-t-il pas plus de distance de l'infidélité à la foi que de la foi à la vertu[1]?

55 *bis.*

Dieu ne doit que suivant ses promesses. Il a promis d'accorder la justice aux prières[2] : jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse[3].

1. Racine a dit encore, contraint par la gêne du vers, il est vrai :

Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant?

et dans Esther :

Esther, que craignez-vous, *suis-je pas* votre frère?

2. « Demandez et vous recevrez. » *Matth.*, VII, 7.
3. Expression de Paul, *Rom.* IX, 8, pour dire, les élus.

56.

M. de Roannez disait : Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite. Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque.

57.

Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors.

58.

Craindre la mort hors du péril, et non dans le péril, car il faut être homme[1].

59.

Mort soudaine seule à craindre, et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands.

60.

Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, celà au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste[2].

61.

Que je hais ceux qui font les douteurs des miracles! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits. On voit en l'un combien il est prudent, et néanmoins il croit en l'autre, et se moque des incrédules[3].

61 *bis*.

Montaigne contre les miracles. Montaigne pour les miracles.

62.

Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part et d'autre, il se présente des vices qui s'y insinuent insen-

1. *Il faut être homme*, c'est-à-dire, homme de cœur.
2. Pascal parle tout différemment dans le fragment 23 de l'article VI.
3. En titre dans l'autographe, *Miracles*. Voir dans Montaigne I, 26 et III, 11.

siblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini; et il s'en présente, des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus. (On se prend à la perfection même.)

63.

La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences! Un homme est un suppôt[1] : mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang?

Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne; mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmi, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

La diversité est si ample, que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers... On distingue des fruits les raisins, et encore l'on les appelle... et puis Condrieu, et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout? en a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles? Et une grappe a-t-elle deux grains pareils? etc.

Je ne saurais juger d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez[2].

64.

Deux sortes de gens égalent les choses, comme les fêtes aux jours ouvriers, les chrétiens aux prêtres, tous les péchés entre eux, etc. Et de là les uns concluent que ce qui est donc mal aux prêtres l'est aussi aux chrétiens; et les autres, que ce qui n'est pas mal aux chrétiens est permis aux prêtres.

65.

La nature s'imite. Une graine, jetée en bonne terre, produit.

1. Expression de l'École : un homme est un *sujet*, une unité pour la pensée.

2. Sur ce dernier alinéa, voyez le fragment III, 9. — Desargues est le mathématicien, qui avait été le maître et était resté l'ami de Pascal. Il vivait à Lyon et à Condrieu. Entre les muscats de Condrieu, Pascal distingue celui de Desargues, et entre ceux-ci cette ente ou ce plant. J'ai été mis sur la voie de l'explication de ce fragment par M. Piobert; voyez les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences* : séance du 31 mars 1862.

Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente. Tout est fait et conduit par un même maitre: la racine, la branche, les fruits; les principes, les conséquences.

66.

L'admiration gâte tout dès l'enfance. Oh! que cela est bien dit! Oh! qu'il a bien fait! qu'il est sage! etc. Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance [1].

67.

L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté.

68.

On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline, parce-qu'elle ne la connaît pas. Elle déplairait, si elle n'était trompée [2].

69.

Prince, à un roi, plaît, parce qu'il diminue sa qualité [3].

70.

On ne s'ennuie point de manger et dormir tous les jours, car la faim renaît, et le sommeil; sans cela, on s'en ennuierait. Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennuie. Faim de la justice, béatitude huitième [4].

71.

Il n'y a que deux sortes d'hommes: les uns, justes, qui se croient pécheurs; les autres, pécheurs, qui se croient justes.

1. En titre dans l'autographe, *La gloire.*

2. Trompée par elle-même, se trompant elle-même. Un roman intitulé : *Cléobuline, ou la veuve inconnue*, avait paru en 1658; je ne l'ai pas lu. Mais la Cléobuline de Pascal n'est pas celle-là. Cléobuline, princesse, puis reine de Corinthe, figure en divers endroits dans *Artamène, ou le grand Cyrus*, de mademoiselle de Scudéri. Mais on trouvera particulièrement l'histoire de sa passion au livre second de la septième partie. Elle est amoureuse d'un de ses sujets, Myrinthe, qui n'est pas même Corinthien d'origine; mais « elle l'aimait sans penser l'aimer, et elle fut si longtemps dans cette erreur, que cette affection ne fut plus en état d'être surmontée lorsqu'elle s'en aperçut. »

3. *Il* est au neutre. Nous aimons à entendre appeler un roi du nom de *prince*, parce que *cela* diminue sa qualité.

4. Le Sermon sur la montagne (*Matth.* v, 1) s'ouvre par ce qu'on appelle les neuf béatitudes : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, etc. » La huitième est celle-ci : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Il pouvait citer aussi la quatrième : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

72.

Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités.

73.

L'espérance que les chrétiens ont de posséder un bien infini est mêlée de jouissance aussi bien que de crainte : car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume, dont ils n'auraient rien étant sujets; mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont quelque chose [1].

74.

Scaramouche, qui ne pense qu'à une chose. Le docteur, qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein de désir de dire. Le bec du perroquet, qu'il essuie quoiqu'il soit net [2].

75.

Comminutum cor. SAINT PAUL. Voilà le caractère chrétien. « Albe vous a nommé, je ne vous connais plus. » CORNEILLE. Voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est le contraire [3].

76.

Symétrie, est ce qu'on voit d'une vue. Fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement. Et fondée aussi sur la figure de l'homme, d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur [4].

1. Ce n'est pas comme ceux qui espéreraient pour l'avenir une royauté dont ils ne jouiraient en aucune manière dans le présent, tant qu'ils ne seraient pas rois, mais sujets. Il n'en est pas ainsi de la royauté spirituelle des fidèles : ils ne seront saints que dans le ciel, mais ils sont déjà fidèles sur la terre; ils ont donc en eux déjà quelque chose de la sainteté. Il y a pour eux un gain présent.

2. Pascal veut peindre la préoccupation, et il en rassemble divers exemples. Scaramouche est un des rôles traditionnels de la comédie italienne, et ce rôle était rempli alors avec le plus grand éclat par l'acteur Tiberio Fiurelli. Il est clair que Pascal l'avait vu jouer, et qu'il l'avait vu en philosophe. Le jeu de théâtre du docteur était consacré dans les farces italiennes. Molière avait reproduit cela dans une des ébauches de sa jeunesse, la *Jalousie du Barbouillé*, et il en a tiré depuis la scène du docteur Pancrace, dans le *Mariage forcé*. Mais cette dernière comédie est postérieure à la mort de Pascal. Dans *qu'il essuie, il* est le perroquet lui-même. — Pascal appliquait-il toutes ces images à quelqu'un de ses adversaires?

3. La Vulgate ne donne les mots, *comminutum cor,* ni dans Paul ni nulle part dans la Bible; mais on lit dans le *Miserere* (*Ps.* L. 19) : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor* contritum et humiliatum, *Deus, non despicies.* « Le sacrifice qu'il faut à Dieu est une âme abattue; vous ne mépriserez point, ô Dieu! *un cœur brisé et humilié.* »

4. Augustin, *De la vérit. relig.*, XXX (trad. d'Arnauld, 1647).

77.

Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles[1].

78.

... Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le sable; et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel.

79.

... L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son ménage : qu'il voie une femme qui lui plaise, qu'il joue cinq ou six jours avec plaisir, le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela.

80.

C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comme il s'acquittera de sa condition; mais pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne. C'est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d'hérétiques, d'infidèles, suivre le train de leurs pères, par cette seule raison qu'ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur. Et c'est ce qui détermine chacun à chaque condition, de serrurier, soldat, etc. C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Provence[2].

80 *bis*.

Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme! que de vocations! Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer. Talon bien tourné[3].

80 *ter*.

Talon de soulier. Oh! que cela est bien tourné! que voilà un

1. Pascal veut dire, je crois, que comme il y a diverses langues suivant les pays, il y a aussi des morales différentes selon les conditions; le laïque, par exemple, n'a pas les mêmes devoirs que le prêtre, etc. Mais de même qu'une langue étant donnée, les règles de cette langue sont les mêmes pour tous ceux qui la parlent, ainsi chaque morale aussi est universelle dans une condition donnée, et elle ne varie pas avec les consciences et les opinions. C'est pour combattre la doctrine de la *probabilité*. — En titre dans l'autographe, *Universel*.

2. En titre dans l'autographe, *La prévention induisant en erreur*. Voyez le fragment III, 4.

3. En titre dans l'autographe, *Pensées*.

habile ouvrier! que ce soldat est hardi! Voilà la source de nos inclinations, et du choix des conditions. Que celui-là boit bien! que celui-là boit peu! Voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc.

81.

Description de l'homme. Dépendance, désir d'indépendance, besoin[1]

82.

On n'est pas misérable sans sentiment : une maison ruinée ne l'est pas. Il n'y a que l'homme de misérable. *Ego vir videns*[2].

83.

La nature de l'homme est toute nature, *omne animal*[3]. Il n'y a rien qu'on ne rende naturel; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre.

84.

... La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien.

85.

La juridiction ne se donne pas pour [le] juridiciant, mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple. Mais le peuple a trop de croyance en vous; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir[4]. Il faut donc le publier. *Pasce oves meas*, non *tuas*. Vous me devez pâture[5].

86.

La Sagesse nous envoie à l'enfance : *nisi efficiamini sicut parvuli*[6].

1. Je ne suis pas sûr d'entendre bien cette pensée.

2. *Jérem. Thren.* III, 1 : *Ego vir videns paupertatem meam.* « Je suis un homme qui vois quel est mon dénûment. » Voyez le fragment I, 4.

3. Ces mots sont-ils pris du verset de la Genèse, où il est dit qu'il y avait dans l'arche, avec Noé et ses fils, toute espèce d'animal : *Ipsi et omne animal secundum genus suum* (VII, 14)?

4. « Cela ne lui nuira pas », c'est-à-dire ne le détachera pas de l'obéissance qu'il vous doit. Pascal le croyait.

5. En titre dans l'autographe, *Injustice.* — *Pasce oves tuas* est la parole de Jésus à Pierre (*Jean*, XXI, 17) : « Pais mes brebis. » Il ne dit pas : Pais *tes* brebis. Donc tant pis pour vous (Pascal parle à ceux qui règnent dans l'Église), si je détache de vous votre troupeau; il n'est pas à vous.

6. *Math.* XVIII, 2 : « Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne changez *et si vous ne devenez comme de petits enfants*, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

87.

La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances (orgueil et concupiscence), et les remèdes (humilité, mortification).

88.

L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions.

La nature semble avoir fait la même chose par ses deux infinis, naturels et moraux : car nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection.

89.

L'Être éternel est toujours, s'il est une fois.

90.

La corruption de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs. Il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne vécuît plus en soi-même.

91.

La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi, la croit, et ne peut plus même craindre l'enfer, et ne croit autre chose. Qui s'accoutume à croire que le roi est terrible....., etc. Qui doute donc que notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela[1]?

92.

... Que me promettez-vous enfin, sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines? Car dix ans, c'est le parti[2].

92 *bis*.

Miton voit bien que la nature est corrompue, et que les hom-

1. Voyez les premières lignes du fragment x, 1.

2. Pascal s'adresse aux mondains, aux *honnêtes gens* de l'école de Méré ou de Miton, qui, au lieu de se proposer pour fin de la vie Dieu et le salut, ne se proposaient que l'*honnêteté*, c'est-à-dire un certain art de se plaire parmi les hommes en leur plaisant, et d'être heureux par l'amour-propre (voir plus haut le fragment 39 *bis*). Voilà donc le souverain bien de l'homme, dix ans passés ainsi car les probabilités établissent qu'à un moment donné on n'a pas à espérer plus de dix ans de vie. C'est là la chance offerte, c'est le *parti*. Voyez sur ce mot le fragment v, 9 *bis*

mes sont contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut [1].

92 *ter.*

Reprocher à Miton de ne pas se remuer, quand Dieu le reprochera.

93.

Fausseté des autres religions. Ils n'ont point de témoins, ceux-ci en ont. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques : Isaïe, XLIII, 9; XLIV, 8.

93 *bis.*

Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job, l'un juif, l'autre païen [2], qui tous deux regardent JÉSUS-CHRIST comme leur centre commun et leur objet : Moïse, en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties; et Job : *Quis mihi det ut*, etc. *Scio enim quod redemptor meus vivit*, etc. [3].

94

Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit S. Augustin [4].

94 *bis.*

On n'aurait point péché en ne croyant pas JÉSUS-CHRIST, sans les miracles : *Vide an mentiar* [5].

94 *ter.*

Il n'est pas possible de croire raisonnablement contre les miracles.

95.

Ubi est Deus tuus [6]? Les miracles le montrent, et sont un éclair.

1. Sur Miton, voyez le fragment VI, 20.

2. Job était *de la terre de Hus*, dit la Bible. La tradition place cette terre en Arabie, et regarde Job comme un Arabe.

3. *Job.* XIX, 23-25 : « Qui me donnera de tracer dans un livre mes paroles?... Oui, je sais qu'il existe pour moi un rédempteur, et que je me relèverai de la terre au dernier jour. »

4. Je ne sais si on peut trouver ces paroles textuellement dans saint Augustin, mais il revient souvent sur l'importance des miracles pour établir la foi. Voir particulièrement le chapitre 9 du livre XXII de la *Cité de Dieu*, et le livre *De utilitate credendi*, où il dit positivement que la religion du Christ s'est établie par les miracles.

5. *Job*, VI, 28 : « Voyons, daignez me regarder en face,
Et vous jugerez bien si je mens. »
Traduction de M. Renan.

6. *Psaume* XLI, 4.

96.

Pour les religions, il faut être sincère : vrais païens, vrais juifs, vrais chrétiens.

97.

... Que JÉSUS-CHRIST sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis. Donc il ne les assujettira pas lui-même[1].

98.

Si ne marque pas l'indifférence : Malachie, Isaïe. *Is.*, *Si volumus*, etc. *In quacunque die*[2].

99.

Adam *forma futuri*[3]. Les six jours pour former l'un, les six âges pour former l'autre. Les six jours que Moïse représente pour la formation d'Adam, ne sont que la peinture des six âges pour former JÉSUS-CHRIST et l'Église. Si Adam n'eût point péché, et que JÉSUS-CHRIST ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes, et la création eût été représentée comme faite en un seul temps[4].

99 *bis*.

Les six âges. Les six Pères des six âges. Les six merveilles à l'entrée des six âges. Les six orients à l'entrée des six âges[5].

100.

Ne timeas, pusillus grex[6]. — *Timore et tremore*[7]. — *Quid*

1. Donc le Messie ne sera pas un roi temporel. Voir le psaume CIX, *Dixit Dominus*. En titre dans l'autographe, *Prophéties*.

2. Ce fragment obscur se rapporte aux discussions sur la grâce et la prédestination. Les adversaires de la prédestination s'appuyaient de certains passages tels que ceux-ci : « Si vous voulez m'entendre, vous goûterez les biens de la terre; si vous ne voulez pas,... le glaive vous dévorera. » *Isaïe*, I, 19. Et encore : « Si vous ne voulez pas m'entendre, j'enverrai sur vous la misère, etc. » *Malachie*, II, 2. Donc, disaient-ils, Dieu subordonne sa sentence à la résolution des hommes, il ne les a point faits prédestinés; il n'a point par lui-même de parti pris, il est *indifférent* entre leur salut et leur damnation, et s'en rapporte du choix à eux mêmes. Pascal répond que le *si* ne marque pas cette indifférence, qu'il n'est pas proprement conditionnel, que *si volueritis* équivaut à *in quacunque die volueritis*, c'est-à-dire : *le jour où vous m'aurez obéi*, vous serez récompensés, comme, vous serez punis *le jour où vous m'aurez désobéi*.

3. C'est-à-dire, figure de celui qui était à venir. *Rom.* V, 14.

4. Voir le fragment suivant.

5. Tout cela est pris du livre d'Augustin *De Genesi contra Manichæos*, I, 23 (35).

6. « Ne craignez pas, chétif troupeau. » *Luc*, XII, 32.

7. Ces paroles se trouvent plusieurs fois, mais Pascal a sans doute dans la pensée ce passage de la *Lettre* à ceux d'Éphèse, II, 12 : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*. « Travaillez à l'œuvre de votre salut avec crainte et tremblement »

ergo? Ne timeas, timeas [1] : Ne craignez point, pourvu [que] vous craigniez; mais si vous ne craignez pas, craignez.

Qui me recipit, non me recipit, sed eum qui me misit [2]. *Nemo scit, neque Filius* [3] — *Nubes lucida obumbravit* [4].

Saint Jean devait convertir les cœurs des pères aux enfants [5]. Et JÉSUS-CHRIST met la division [6]. Sans contradiction.

Les effets, *in communi* et *in particulari*. Les semipélagiens errent en disant de *in communi*, ce qui n'est vrai que *in particulari* [7]; et les calviuistes, en disant *in particulari*, ce qui est vrai *in communi* [8], ce me semble. — (Je crois que Josué a, le premier du peuple de Dieu, ce nom, comme JÉSUS-CHRIST le dernier du peuple de Dieu.)[9]

101.

Joh. VIII : *Multi crediderunt in eum. Dicebat ergo Jesus : Si manseritis...*, vere *mei discipuli eritis, et* veritas liberabit vos. *Responderunt : Semen Abrahæ sumus, et nemini servimus unquam* [10].

Il y a bien de la différence entre les disciples et les *vrais* disciples. On les reconnaît en leur disant que la vérité les rendra libres. Car s'ils répondent qu'ils sont libres, et qu'il est en eux de sortir de l'esclavage du diable, ils sont bien disciples, mais non pas vrais disciples.

1. C'est Pascal lui-même qui commente ces textes latins en latin, puis en français.

2. « Si on me reçoit, ce n'est pas moi qu'on reçoit, mais celui qui m'a envoyé. » C'est à très-peu près le texte de Marc, IX, 36.

3. « Personne ne le sait, pas même les anges, pas même le Fils, mais le Père seul. » *Marc*, XIII, 32. Ici Jésus se sépare de son père; là il se confondait avec lui. Autre contradiction qu'il faut concilier.

4. « *Une nuée lumineuse s'étendit sur eux* [il s'agit des trois apôtres qui ont suivi Jésus sur le Thabor], et de la nuée sortit une voix qui disait : C'est ici mon fils bien-aimé. *Matth.* XVII, 5.

5. *Luc*, I, 17. *Convertir*, c'est-à-dire, ramener.

6. *Luc*, XII, 51 : « Croyez-vous que je suis venu mettre la paix sur la terre? Non, en vérité, mais la division. Car désormais, s'il y a dans une maison cinq personnes, elles seront divisées, trois contre deux et deux contre trois. Le père sera en division avec le fils, et le fils avec le père, et la mère avec la fille, et la fille avec la mère, etc. »

7. Lorsqu'ils disent que la grâce est donnée *aux hommes*, tandis qu'elle ne l'est, suivant Pascal, qu'aux prédestinés.

8. Quand ils disent que les justes seuls reçoivent le Christ dans la communion. Voyez XXIV, 78.

9. Ce nom de Josué ou Jésus veut dire Sauveur.

10. « Beaucoup crurent en lui. Et Jésus disait : Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous serez mes vrais disciples, et la vérité vous rendra libres. Ils répondirent : Nous sommes enfants d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves [*servivimus*, dans la Vulgate]. Comment donc peux-tu nous dire : Vous serez libres? Et Jésus repondit : Je vous le dis en vérité, quiconque commet le péché est esclave du péché. » *Jean*, VIII, 31 et suiv.

102.

Ne vivre que de son travail, et régner sur le plus puissant État du monde, sont choses très-opposées. Elles sont unies dans la personne du Grand Seigneur des Turcs [1].

103.

... Les vrais chrétiens obéissent aux folies néanmoins, non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies. *Omnis creatura subiecta est vanitati. Liberabitur* [2].

Ainsi saint Thomas explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches, que, s'ils ne le font dans la vue de Dieu, ils sortent de l'ordre de la religion [3].

104.

Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs [4]; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde, ni des applaudissements du monde, mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une, Va, et viens [5]. *Sub te erit appetitus tuus* [6]. Ses passions ainsi dominées sont vertus. L'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue [7]; et ce sont aussi bien vertus que la clémence,

1. Je ne sais où Pascal a pris cette tradition : si elle est dans Montaigne, je ne m'en souviens pas. Rousseau la rappelle et la commente dans l'*Emile*, vers la fin du livre III. Mais déjà, en 1560, Guillaume Postel, dans son livre de la *République des Turcs*, troisième partie, avertissait ses lecteurs de n'en rien croire : « Et n'est pas ainsi que disent quelques-uns, *qu'il laboure*, puis envoie une poire ou autre fruit à un baschia, et lui mande qu'il lui donne mille écus : ce sont folies, etc. » En titre dans l'autographe, *Inconstance et bizarrerie.* Inconstance, c'est-à-dire inconsistance, incohérence, au sens du latin.

2. *Rom.* VIII, 20 : « La créature est asservie à la *vanité* [c'est-à-dire à l'illusion, au néant, aux déceptions du monde], non par sa volonté, mais par celle de celui qui l'a assujettie à ce joug, en lui donnant l'espérance. Car la créature sera délivrée un jour de l'esclavage de la corruption. » Voyez le fragment V, 7 *bis*.

3. *Jac.* II, 1 : « Mes frères, ne faites point acception de personnes, vous qui avez la foi de la gloire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Car s'il entre dans votre assemblée un homme avec un anneau d'or et une robe blanche, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un méchant habit, si vous ne faites attention qu'à celui qui est richement vêtu, et que vous lui disiez : Toi, prends ici ce siége d'honneur, tandis que vous dites au pauvre : Toi, reste là debout, ou assieds-toi au-dessous de mon marchepied; vous faites donc entre eux une distinction, et vous suivez des pensées contraires à la justice. » — Je trouve dans le *Catalogue des livres..... de feu M. Bluet* (1667), page 230, le titre suivant : *De la distinction des places en l'Église.* Paris, 1650.

4. *Gen.* XIV, 24.

5. Comme le centurion de l'Évangile à ses soldats : *Et dico huic, Vade, et vadit, et alii, Veni, et venit. Math.* VIII, 9.

6. *Gen.* IV, 7 : « Tu tiendras sous toi tes désirs. »

7. Pour la jalousie et la colère, voir le fragment 12 de l'article XVI. Quant à l'avarice, voir dans Matthieu, XXV, la parabole des talents d'argent.

la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et, leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne ; car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

105.

On ne s'éloigne qu'en s'éloignant de la charité. Nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu, si elles ne sont les prières et les vertus de JÉSUS-CHRIST. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la [miséricorde], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont de JÉSUS-CHRIST. Il a adopté nos péchés, et nous a [admis à son] alliance; car les vertus lui sont propres, et les péchés étrangers; et les vertus nous sont étrangères, et nos péchés nous sont propres.

Changeons la règle que nous avons prise jusqu'ici pour juger de ce qui est bon. Nous en avions pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de Dieu : tout ce qu'il veut nous est bon et juste, tout ce qu'il ne veut...

Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. Les péchés sont défendus par la déclaration générale que Dieu a faite, qu'il ne les voulait pas. Les autres choses qu'il a laissées sans défense générale, et qu'on appelle par cette raison permises, ne sont pas néanmoins toujours permises. Car, quand Dieu en éloigne quelqu'une de nous, et que par l'événement, qui est une manifestation de la volonté de Dieu, il paraît que Dieu ne veut pas que nous ayons une chose, cela nous est défendu alors comme le péché, puisque la volonté de Dieu est que nous n'ayons non plus l'un que l'autre. Il y a cette différence seule entre ces deux choses, qu'il est sûr que Dieu ne voudra jamais le péché, au lieu qu'il ne l'est pas qu'il ne voudra jamais l'autre. Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché; tandis que l'absence de la volonté de Dieu, qui est seule toute la bonté et toute la justice, la rend injuste et mauvaise.

106.

« Je m'en suis réservé sept mille. » J'aime les adorateurs inconnus au monde, et aux prophètes mêmes [1].

1. « Je me suis réservé sept mille hommes dans Israël, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. » C'est la réponse que Dieu fait aux plaintes du prophète Élie dans la

107.

Les hommes n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement le récompenser où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux-mêmes.

108.

... J'aurais bien pris ce discours d'ordre comme celui-ci[1] : Pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques (pyrrhoniennes, stoïques); mais l'ordre ne serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder. Saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur[2].

108 *bis.*

Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent celui qui les recherche.

109.

Ordre par dialogues. — Que dois-je faire? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne suis rien? croirai-je que je suis dieu? Toutes choses changent et se succèdent. — Vous vous trompez, il y a ..

109 *bis.*

... Une Lettre, de la folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant *le Divertissement.*

110.

Dans la Lettre, de l'Injustice, peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout. Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. — Pourquoi me tuez-vous[3]?

Lettre à ceux de Rome, XI, 4, où Paul altère et détourne le texte d'un passage du troisième livre des *Rois*, XIX, 18. C'est là pour Pascal une figure de la petite église janséniste, persécutée et fidèle.

1. Il semble qu'il faille construire, J'aurais pris d'ordre, comme on dirait bien, J'aurais pris de biais. J'aurais pu prendre ce discours d'après un ordre, suivant un ordre tel que celui-ci.

2. En titre dans l'autographe, *Ordre.*

3. Voyez le fragment VI, 3.

111.

Il faut mettre au chapitre des Fondements ce qui est en celui des Figuratifs touchant la cause des Figures : pourquoi Jésus-Christ prophétisé en son premier avénement ; pourquoi prophétisé obscurément en la manière.

111 *bis*.

Parler contre les trop grands figuratifs.

112.

Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre.

113.

Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur! La nécessité et les événements en sont infailliblement.

114.

Eritis sicut dii, scientes bonum et malum [1]. Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela est bon ou mauvais ; et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements.

115.

Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous, et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance.

116.

L'homme est naturellement crédule, incrédule ; timide, téméraire.

117.

Les gens manquent de cœur, on n'en ferait pas son ami [2].

118

On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues, à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables [3]. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne fe-

1. « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » *Gen.* III, 5. Ce sont les paroles par lesquelles le serpent tente la femme. Voir l'*Augustinus* de Jansénius, I, IV, 22.
2. Voyez l'Étude sur les Pensées, dans l'Introduction, pag. XXXVII.
3. Ici, ces mots barrés, *dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés conjoints.*

ront pas d'accords sur celles-là, Il faut savoir où sont les [tuyaux][1].

118 *bis.*

Éloquence, qui persuade par douceur, non par empire; en tyran, non en roi[2].

118 *ter.*

Les raisons qui étant vues de loin semblent borner notre vue, quand on y est arrivé ne la bornent plus; on commence à voir au delà.

119.

Grandeur d'établissement, respect d'établissement. Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux. Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. Le propre de chaque chose doit être cherché. Le propre de la puissance est de protéger. Comme Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité, ainsi... Connaissez-vous donc, et sachez que vous n'êtes qu'un roi de concupiscence, et prenez les voies de la concupiscence[3].

120.

La puissance des mouches. Elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps[4].

121.

Lorsqu'on est accoutumé à se servir de mauvaises raisons pour prouver des effets de la nature, on ne veut plus recevoir les bonnes lorsqu'elles sont découvertes. L'exemple qu'on en donna fut sur la circulation du sang, pour rendre raison pourquoi la veine enfle au-dessous de la ligature.

122.

Vanité, jeu, chasse, visites, comédies fausses, perpétuité de nom.

1. En titre dans l'autographe, *Inconstance.*

2. La raison est un roi, qui commande par une autorité légitime; mais la douceur, c'est-à-dire la corruption, est une violence qui ne convient qu'à un tyran.

3. Sur l'opposition entre les biens de la charité et ceux de la concupiscence, voyez xv, 7. — Ce fragment sera expliqué par les *Discours sur la condition des Grands*, qu'on trouvera dans les Opuscules.

4. Voir Montaigne, *Apol.*, t. III, p. 74. — Ce fragment et ceux qui suivent avaient été, dans ma première édition, relégués dans un Appendice, comme trop imparfaits, et quelquefois à peine ébauchés. Je les ai replacés dans le texte, mais je ne me suis pas astreint à les commenter avec le même soin que les précédents.

123.

Les molinistes sont gens qui connaissent la vérité, mais qui ne la soutiennent qu'autant que leur intérêt s'y rencontre, mais hors de là ils l'abandonnent [1].

124.

La nourriture du corps est peu à peu. Plénitude de nourriture, et peu de substance.

125.

Premier degré : être blâmé en faisant mal, et loué en faisant bien. Second degré : n'être ni loué ni blâmé [2].

126.

La foi reçue au baptême est la source de toute la vie des chrétiens et des convertis.

127.

Œuvres extérieures. Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes. Car les états qui plaisent à Dieu et aux hommes ont une chose qui plaît à Dieu, et une autre qui plaît aux hommes. Comme la grandeur de sainte Thérèse : ce qui plaît à Dieu est sa profonde humilité dans ses révélations ; ce qui plaît aux hommes sont ses lumières. Et ainsi on se tue d'imiter ses discours, pensant imiter son état ; et pas tant d'aimer ce que Dieu aime, et de se mettre en l'état que Dieu aime.

Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant. Pharisien, publicain [Luc, XVIII, 9].

Que me servirait de m'en souvenir, si cela peut également me nuire et me servir ? et que tout dépend de la bénédiction de Dieu, qu'il ne donne qu'aux choses faites pour lui, et selon ses règles et dans ses voies, la manière étant ainsi aussi importante que la chose, et peut-être plus, puisque Dieu peut du mal tirer du bien, et que sans Dieu on tire le mal du bien.

128.

Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets.

1. Il y a dans le manuscrit *les malingres*, mais ce fragment n'est pas écrit de la main de Pascal. *Les molinistes* est une conjecture que je propose.
2. Voyez le fragment 66.

129.

Talent principal, qui règle tous les autres.

130.

Façon de parler : « Je m'étais voulu appliquer à cela [1].

130 *bis.*

Vertu *apéritive* d'une clef, *attractive* d'un croc.

131.

Pyrrhonien, pour opiniâtre [2].

Nul ne dit courtisan que ceux qui ne le sont pas; pédant, qu'un pédant [3]; provincial, qu'un provincial, et je gagerais que c'est l'imprimeur qui l'a mis au titre des *Lettres au Provincial.*

132.

Carrosse *versé* ou *renversé*, selon l'intention. *Répandre* ou *verser*, selon l'intention.

Plaidoyer de M. Le Maître sur le Cordelier par force [4].

133.

Beauté d'omission, de jugement.

134.

N'est-ce pas assez qu'il se fasse des miracles en un lieu, et que la Providence paraisse sur un peuple?

135.

Le bon air va à n'avoir pas de complaisance, et la bonne piété à avoir complaisance pour les autres.

136.

Ce que les Stoïques proposent est si difficile et si vain! Les Stoïques posent : Tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également vicieux, comme ceux qui sont à deux doigts dans l'eau [5]...

1. En titre dans l'autographe, *Miscell[anca]*.
2. Je ne comprends pas.
3. *Pédant, qu'un pédant.* Voir la note 6 sur VI, 52.
4. *Les Plaidoyers et Harangues de M. Le Maistre*, Paris, 1657, fol. *Plaidoyer* VIe, *Pour un fils mis en religion par force.* On trouve dès la première page : « Dieu qui *répand* des aveuglements et des ténèbres sur les passions illégitimes, etc. » Est-ce à l'occasion de cette phrase que Pascal a fait sa remarque sur le mot *répandre*, qu'on ne pourrait pas remplacer ici par verser?
5. Sont aussi bien noyés que ceux qui sont au fond.

137.

On n'entend les prophéties que quand on voit les choses arrivées. Ainsi les preuves de la retraite, et de la discrétion, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient.

Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure.

Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure, comme les humiliations à l'humilité. Ainsi les...

138.

Rom. III, 27 : Gloire exclue; par quelle loi? Des œuvres? Non, mais par la foi. Donc la foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi, et elle nous est donnée d'une autre manière.

139.

Le peuple juif, moqué des gentils; le peuple chrétien, persécuté.

140.

Josèphe cache la honte de sa nation; Moïse ne cache pas sa honte propre, ni... *Quis mihi det ut omnes prophetent* [1]? Il était las du peuple.

141.

Fable : les livres ont été brûlés avec le temple. Faux par les *Machabées* (II, II, 2) : « Jérémie leur donna la loi. »

Fable, qu'il récita tout par cœur. Josèphe et Esdras marquent *qu'il lut le livre.* Baronius., *Ann.* p. 180 : *Nullus penitus Hebræorum antiquorum reperitur qui tradiderit libros periisse et per Esdram esse restitutos, nisi in IV. Esdræ.*

Fable, qu'il changea les lettres. *Philo in Vita Moysis : Illa lingua ac charactere quo antiquitus scripta est lex sic permansit usque ad* LXX. Josèphe dit que la loi était en hébreu quand elle fut traduite par les 70.

Sous Antiochus et Vespasien, où l'on a voulu abolir les livres, et où il n'y avait point de prophète, on ne l'a pu faire. Et sous les Babyloniens, où nulle persécution n'a été faite, et où il y avait tant de prophètes, l'auraient-ils laissé brûler?

Josèphe se moque des Grecs qui ne souffriraient...

1. *Nombres*, XI, 29.

Tertull. : *Perinde potuit abolefactam*, etc. *Lib. I. de Cultu fœm. c.* 3. Il dit que Noé a pu aussi bien rétablir en esprit le livre d'Énoch, perdu par le déluge, qu'Esdras a pu rétablir les Écritures perdues durant la captivité.

Eusèbe, *lib. V. Hist. c.* 8 : *Deus glorificatus est*, etc.. Θεὸς ἐν τῇ ἐπὶ Ναβουχοδονοσόρ, etc. Il allègue cela pour prouver qu'il n'est pas incroyable que les 70 aient expliqué les Écritures saintes avec cette uniformité que l'on admire en eux. Et il a pris cela dans saint Irénée [c. 25].

Saint Hilaire, dans la préface sur les Psaumes, dit qu'Esdras mit les psaumes en ordre. L'origine de cette tradition vient du 14e chapitre du IVe livre d'Esdras. Contre la fable d'Esdras, II Machab., II. — Joseph, *Antiquités* II, I : Cyrus prit sujet de la prophétie d'Isaïe de relâcher le peuple. Les Juifs avaient des possessions paisibles sous Cyrus en Babylone, donc ils pouvaient bien avoir la Loi. — Josèphe, en toute l'histoire d'Esdras, ne dit pas un un mot de ce rétablissement. — IV *Rois*, XVII, 27[1].

142.

Si la fable d'Esdras est croyable, donc il faut croire que l'Ecriture est écriture sainte. Car cette fable n'est fondée que sur l'autorité de ceux qui disent celle des 70, qui montre que l'Ecriture est sainte. Donc, si ce conte est vrai, nous avons notre compte par là; sinon, nous l'avons d'ailleurs. Et ainsi ceux qui voudraient ruiner la vérité de notre religion, fondée sur Moïse, l'établissent par la même autorité par où ils l'attaquent. Ainsi, par cette providence, elle susbsiste toujours.

143.

Le chapitre de Vêpres, le dimanche de la Passion. L'oraison pour le roi.

Explication de ces paroles : « Qui n'est pas pour moi est contre moi. » Et de ces autres : « Qui n'est point contre vous est pour vous. » Une personne qui dit : Je ne suis ni pour ni contre ; on doit lui répondre... Une des antiennes des Vêpres de Noël : *Exortum est in tenebris lumen rectis corde*[2].

1. En titre dans l'autographe, *Sur Esdras.*

2. *Le chapitre*, c'est-à-dire, *le capitule.* Les passages cités sont dans *Matth.* XII, 30; *Marc*, IX, 39; et *Ps.* CXI, 4. — En titre dans l'autographe, *Contre ceux qui abusent des passages de l'Écriture, et qui se prévalent de ce qu'ils en trouvent quelqu'un qui semble favoriser leur erreur.*

144.

Tradition ample du péché originel selon les Juifs.

Sur le mot de la Genèse, VIII (21). (La composition du cœur de l'homme est mauvaise dès son enfance.) *R. Moïse Haddarschan* : Ce mauvais levain est mis dans l'homme dès l'heure où il est formé. *Massechet Succa :* Ce mauvais levain a sept noms dans l'Écriture. Il est appelé mal, prépuce, immonde, ennemi, scandale, cœur de pierre, aquilon ; tout cela signifie la malignité qui est cachée et empreinte dans le cœur de l'homme. *Midrasch Tillim* dit la même chose, et que Dieu délivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaise. Cette malignité se renouvelle tous les jours contre l'homme, comme il est écrit *ps.* XXXVII : « L'impie observe le juste,et cherche à le faire mourir ; mais Dieu ne l'abandonnera point. » Cette malignité tente le cœur de l'homme en cette vie, et l'accusera en l'autre. Tout cela se trouve dans le Talmud.

Midrasch Tillim sur le ps. IV (Frémissez, et vous ne pécherez point) : Frémissez, et épouvantez votre concupiscence, et elle ne vous induira point à pécher. Et sur le ps. XXXVI (L'impie a dit en son cœur : Que la crainte de Dieu ne soit point devant moi) : C'est-à-dire, que la malignité naturelle à l'homme a dit cela à l'impie.

Midrasch Kohelet (Meilleur est l'enfant pauvre et sage que le roi vieux et fol qui ne sait pas prévoir l'avenir. *Eccles.* IV, 13) : L'enfant est la vertu, et le roi est la malignité de l'homme. Elle est appelée roi parce que tous les membres lui obéissent, et vieux, parce qu'il est dans le cœur de l'homme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse ; et fol, parce qu'il conduit l'homme dans la voie de perdition qu'il ne prévoit point. La même chose est dans *Midrasch Tillim.*

Bereschit Rabba sur le ps. XXXV (Seigneur, tous mes os te béniront, parce que tu délivres le pauvre du tyran) : Et y a-t-il un plus grand tyran que le mauvais levain? Et sur les *Proverbes*, XXV (Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger) : C'est-à-dire, si le mauvais levain a faim, donne-lui du pain de la sagesse, dont il est parlé, *Proverb.* IX ; et s'il a soif, donne-lui l'eau dont il est parlé, *Is.* LV. *Midrasch Tillim* dit la même chose, et que l'Ecriture en cet endroit, en parlant de notre en-

nemi, entend le mauvais levain; et qu'en lui donnant ce pain et cette eau, on lui assemblera des charbons sur la tête.

Midrasch Kohelet, sur l'*Eccl.*, IX (Un grand roi a assiégé une petite ville) : Ce grand roi est le mauvais levain; les grandes machines dont il l'environne sont les tentations, et il a été trouvé un homme sage et pauvre qui l'a délivrée, c'est-à-dire la vertu. Et sur le ps. XLI (Bienheureux qui a égard au pauvre). Et sur le ps. LXXVIII (L'esprit s'en va et ne revient plus) : D'où quelques-uns ont pris sujet d'errer contre l'immortalité de l'âme; mais le sens est, que cet esprit est le mauvais levain, qui s'en va avec l'homme jusqu'à la mort, et ne reviendra point en la résurrection. Et sur le ps. CIII, la même chose. Et sur le ps. XVI.

Principes des Rabbins. Deux Messies[1]

145.

Chronologie du Rabbinisme. Les citations des pages sont du livre *Pugio*. Page 27, Hakadosch, an 200, auteur de *Mischna*, ou loi vocale, ou seconde loi. Commentaires de *Mischna :* L'un *Siphra.—Barajetot.—Talmud Hierosol.*[ann. 340].—*Tosiphtot.*

Bereschit Rabah, par R, Osaia Rabah, commentaire de *Mischna.*

Boreschit Rabah, par Naconi, sont des discours subtils et agréables, historiques et théologiques. Ce même auteur a fait des livres appelés *Rabot.*

Cent ans après (440) le *Talmud Hierosol.*, fut fait le *Talmud* babylonique, par R. Ase, par le consentement universel de tous les Juifs, qui sont nécessairement obligés d'observer tout ce qui y est contenu. L'addition de R. Ase s'appelle *Gemara*, c'est-à-dire le commentaire de *Mischna.* Et le *Talmud* comprend ensemble le *Mischna* et le *Gemara* [2].

146.

Jérémie, XXIII, 32, les *miracles* des faux prophètes. En l'hébreu et Vatable, il y a les *légèretés.*

1. Ce fragment est tiré du *Pugio fidei.* Il est pris du chapitre 6 de la deuxième section de la troisième partie, intitulé : *De peccato originali.* En lisant ce chapitre, on ne trouvera rien d'obscur dans le texte de Pascal. Voyez, au sujet du *Pugio*, la note 6 sur le fragment XVI, 12. *R.*, devant le nom d'un docteur juif, signifie Rabbi ou Maître.

2. Ce fragment est tiré des observations du docteur De Voisin sur le *prœmium* du *Pugio fidei*, placées à la suite de ce *prœmium* ou préambule dans l'édition qu'il a donnée de ce livre.

Miracle ne signifie pas toujours miracle. I *Rois*, XIV, 15, *miracle* signifie *crainte*, et est aussi en l'hébreu. De même en Job manifestement, XXXIII, 7. Et encore *Isaïe*, XXI, 4; *Jérémie*, XLIV, 12. *Portentum* signifie simulacres, *Jér.*, L, 38; et est ainsi en l'hébreu et en Vatable. *Is.*, VIII, 18. JÉSUS-CHRIST dit que lui et les siens seront en *miracles*.

147.

« Il a le diable. » *Joh.* XX, 21. Et les autres disaient : « Le diable peut-il ouvrir les yeux des avengles ? »

148.

En montrant la vérité, on la fait croire; mais en montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas. On assure la conscience en montrant la fausseté; on n'assure pas la bourse en montrant l'injustice.

Les miracles et la vérité sont nécessaires, à cause qu'il faut convaincre l'homme entier, en corps et en âme.

149.

Juges, XIII, 23 : « Si le Seigneur nous eût voulu faire mourir, il ne nous eût pas montré toutes ces choses. » — Ezéchias. — Sennachérib. — *Jérémie* [XXVIII] : Hananias, faux prophète, meurt le septième mois. — II *Mach.*, III : Le temple prêt à piller secouru miraculeusement. — II *Mach.* XV. — III *Rois*, XVII : La veuve à Elie, qui avait ressuscité l'enfant : « Par là je connais que tes paroles sont vraies. » — III *Rois*, XVIII : Elie avec les prophètes de Baal.

150.

Le peuple, qui croyait en lui sur ses miracles, les pharisiens leur disaient : Ce peuple est maudit, qui ne sait pas la Loi; mais y a-t-il un prince ou un pharisien qui ait cru en lui ? car nous savons que nul prophète ne sort de Galilée. Nicodème répondit : Notre Loi juge-t-elle un homme devant que de l'avoir ouï ? (*Jean*, VII, 49.)

151.

Et ingemiscens ait : Quid generatio ista signum quærit ? Marc, VIII, 12. Elle demandait *signe* à mauvaise intention. *Et non poterat facere* (*ibid.* VI, 5) ; et néanmoins, il leur promet le signe

de Jonas, de sa résurrection (*Matth.*, XII, 39), le grand et l'incomparable.

Abraham, Gédéon, sont au-dessus de la révélation. Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Ecriture...

Donatistes. Point de miracle, qui oblige à dire que c'est le diable.

152

Figures. Les prophètes prophétisaient par figures, de ceinture, de barbe et cheveux brûlés [*Dan.*, III, 94], etc.

Le vieux Testament est un chiffre.

Deux erreurs : 1° prendre tout littéralement; 2° prendre tout spirituellement.

153.

Figures. Les peuples juif et égyptien visiblement prédits par ces deux particuliers que Moïse rencontra [*Exode*, II, 11-14] : l'Égyptien battant le Juif, Moïse le vengeant et tuant l'Égyptien, et le Juif en étant ingrat.

154.

Figuratives. Clef du chiffre : *Veri adoratores* [*Jean*, IV, 23]. *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi* [I, 29].

155.

Saint Paul dit lui-même que des gens défendront les mariages [I *Tim.*, IV, 3], et lui-même en parle aux Corinthiens (I *Cor.*, VII) d'une manière qui est une ratière. Car si un prophète avait dit l'un, et que saint Paul eût dit ensuite l'autre, on l'eût accusé [1].

156.

Figuratif. Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à JÉSUS-CHRIST.

Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité, et rien n'y est si contraire. Ainsi les Juifs, pleins des biens qui flattaient leur cupidité, étaient très-conformes aux chrétiens, et très contraires. Et par ce moyen ils avaient les deux qualités qu'il fallait qu'ils eussent, d'être très-conformes au Messie, pour le figurer, et très-contraires, pour n'être point témoins suspects.

1. Paul conclut, au verset 38 : « Celui qui marie sa fille fait bien, et celui qui ne la marie pas fait mieux. » Et il avait dit au verset 35 : « Je ne parle pas ainsi *pour vous tendre un piége.* »

157.

La pénitence, seule de tous les mystères, a été déclarée manifestement aux Juifs, et par saint Jean, précurseur; et puis les autres mystères; pour marquer qu'en chaque homme, comme au monde entier, cet ordre doit être observé.

158.

Ceux qui ordonnaient ces sacrifices en savaient l'inutilité; et ceux qui en ont déclaré l'inutilité n'ont pas laissé de les pratiquer.

159.

Extravagances des Apocalyptiques et Préadamites, Millénaires, etc. Qui voudra fonder des opinions extravagantes sur l'Écriture, en fondera par exemple sur cela. Il est dit que « cette génération ne passera point jusqu'à ce que tout cela se fasse [*Matth.*, XXIV, 34]. » Sur cela je dirai qu'après cette génération il viendra une autre génération, et toujours successivement. Il est parlé dans les IIes Paralipomènes [I, 14] de Salomon et de roi comme si c'étaient deux personnes diverses. Je dirai que c'en était deux.

160.

... « Qu'alors on n'enseignera plus son prochain, disant : Voici le Seigneur, car Dieu se fera sentir à tous. » [*Jérém.*, XXXI, 34.] — « Vos fils prophétiseront. » [*Joël*, II, 28.] — « Je mettrai mon esprit et ma crainte en votre cœur. » [*Jérém.*, *ibid*] — Tout cela est la même chose. Prophétiser, c'est parler de Dieu, non par preuve du dehors, mais par sentiment intérieur et immédiat.

161.

Le règne éternel de la race de David, II *Chron.* [1], par toutes les prophéties, et avec serment. Et n'est point accompli temporellement : *Jérém.* XXXIII, 20.

162.

On pourrait peut-être penser que, quand les prophètes ont prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda jusqu'au roi éternel, ils auraient parlé pour flatter le peuple, et que leur pro-

1. Les *Chroniques* sont la même chose que les *Paralipomènes*.

phétie se serait trouvée fausse à Hérode. Mais pour montrer que ce n'est pas leur sens, et qu'ils savaient bien au contraire que ce royaume temporel devait cesser, ils disent qu'ils seront sans roi et sans prince, et longtemps durant. *Osée* (III, 4).

163.

Que peut-on avoir, sinon de la vénération, d'un homme qui prédit clairement les choses qui arrivent, et qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer, et qui mêle des obscurités parmi des choses claires qui arrivent?

164.

Prophéties. Le grand Pan est mort [1].

165.

Si je n'avais ouï parler en aucune sorte du Messie, néanmoins, après les prédictions si admirables de l'ordre du monde que je vois accomplies, je vois que cela est divin. Et si je savais que ces mêmes livres prédissent un Messie, je m'assurerais qu'il serait venu. Et voyant qu'ils mettent son temps avant la destruction du deuxième temple, je dirais qu'il serait venu.

166.

Osée, I, 9 : « Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu, après que vous serez multipliés de la dispersion. Les lieux où l'on n'appelle pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple [2].

167.

Hérode cru le Messie. Il avait ôté le sceptre de Juda, mais il n'était pas de Juda. Cela fit une secte considérable. Et Barcosba, et un autre reçu par les Juifs. Et le bruit qui était partout en ce temps-là. Suétone. Tacite. Josèphe.

Malédiction des Grecs contre ceux qui comptent les périodes des temps.

168.

Is. I, 21. Changement de bien en mal, et vengeance de Dieu. — X, 1; XXVI, 20; XXVIII, 1. — Miracles : *Is.* XXXIII, 9; XL, 17; XLI, 26; XLIII, 13.

1. Voir Plutarque, *des Oracles*, p. 419.
2. Comparez *Rom.*, IX, 25.

Jér. XI, 21 ; XV, 12 ; XVII, 9 : *Pravum est cor omnium et inscrutabile ; quis cognoscet illud ?* C'est-à-dire, qui en connaîtra toute la malice ? car il est déjà connu qu'il est méchant. *Ego Dominus*, etc. — XVII, 17 : *Faciam domui huic*, etc. Fiance aux sacrements extérieurs. — 22 : *Quia non sum locutus*, etc. L'essentiel n'est pas le sacrifice extérieur. — XI, 13 : *Secundum numerum*, etc. Multitude de doctrines.

Is. XLIV, 20-24 ; LIV, 8 ; LXIII, 12-17 ; LXVI, 17.

Jér. II, 35 ; IV, 22-24 ; V, 4, 29-31 ; VI, 16 ; XXIII, 15-17 [1].

169.

Prédictions des choses particulières. Ils étaient étrangers en Égypte, sans aucune possession en propre, ni en ce pays-là ni ailleurs, lorsque Jacob mourant et bénissant ses enfants leur déclare qu'ils seront possesseurs d'une grande terre, et prédit particulièrement à la famille de Juda que les rois qui les gouverneraient un jour seraient de sa race, et que tous ses frères seraient ses sujets.

Ce même Jacob, disposant de cette terre future comme s'il en eût été maître, en donna une portion à Joseph plus qu'aux autres : « Je vous donne, dit-il, une part plus qu'à vos frères. » Et bénissant ses deux enfants, Ephraïm et Manassé, que Joseph lui avait présentés, l'aîné, Manassé, à sa droite, et le jeune, Ephraïm, à sa gauche, il met ses bras en croix, et posant sa main droite sur la tête d'Éphraïm, et la gauche sur Manassé, il les bénit en cette sorte. Et sur ce que Joseph lui représente qu'il préfère le jeune, il lui répond avec une fermeté admirable : « Je le sais bien, mon fils, je le sais bien ; mais Ephraïm croîtra tout autrement que Manassé. » Ce qui a été en effet si véritable dans la suite, qu'étant seul presque aussi abondant que dix lignées entières qui composaient tout un royaume, elles ont été ordinairement appelées du seul nom d'Ephraïm.

Ce même Joseph, en mourant, recommande à ses enfants d'emporter ses os avec eux quand ils iront en cette terre, où il ne furent que 200 ans après.

Moïse, qui a écrit toutes ces choses si longtemps avant qu'elles fussent arrivées, a fait lui-même à chaque famille les par-

1. Pascal a transcrit le texte de tous les versets indiqués dans ce fragment. Je le supprime pour abréger.

tages de cette terre avant que d'y entrer, comme s'il en eût été maître. Il leur donne les arbitres qui en feront le partage, il leur prescrit toûte la forme du gouvernement politique qu'ils y observeront, les villes de refuge qu'ils y bâtiront, et...

170.

Captivité des Juifs sans retour. *Jér.* XI, 11 : « Je ferai venir sur Juda des maux desquels il ne pourront être délivrés. »

Figures. Is. V, 1-7 : « Le Seigneur a eu une vigne dont il a attendu des raisins, et elle n'a produit que du verjus. Je la dissiperai donc et la détruirai; la terre n'en produira que des épines, et je défendrai au ciel d'y... La vigne du Seigneur est la maison d'Israël, et les hommes de Juda en sont le germe délectable. J'ai attendu qu'ils fissent des actions de justice, et ils ne produisent qu'iniquités. »

Is., VIII (13-17) : « Sanctifiez le Seigneur avec crainte et tremblement; ne redoutez que lui, et il vous sera en sanctification; mais il sera en pierre de scandale et en pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël. Il sera en piège et en ruine au peuple de Jérusalem; et un grand nombre d'entre eux heurteront cette pierre, y tomberont, y seront brisés, et seront pris à ce piége, et y périront. Voilez mes paroles, et couvrez ma Loi pour mes disciples. J'attendrai donc en patience le Seigneur qui se voile et se cache à la maison de Jacob. »

Is. XXIX (9-14) : « Soyez confus et surpris, peuple d'Israël; chancelez, trébuchez et soyez ivres, mais non pas d'une ivresse de vin; trébuchez, mais non pas d'ivresse; car Dieu vous a préparé l'esprit d'assoupissement; il vous voilera vos yeux, il obscurcira vos princes, et vos prophètes qui ont les visions. (*Daniel*, XII, 11 : « Les méchants ne l'entendront point, mais ceux qui seront bien instruits l'entendront. » Osée, dernier chapitre, dernier verset, après bien des bénédictions temporelles, dit : « Où est le sage? et il entendra ces choses; etc. ») Et les visions de tous les prophètes seront à votre égard comme un livre scellé, lequel si on donne à un homme savant, et qui le puisse lire, il répondra : Je ne puis le lire, car il est scellé; et quand on le donnera à ceux qui ne savent pas lire, ils diront : Je ne connais pas les lettres. Et le Seigneur m'a dit : Parce que ce peuple m'honore des lèvres (En voilà la raison et la cause; car s'ils ado-

raient Dieu de cœur, ils entendraient les prophéties.), mais que son cœur est bien loin de moi, et qu'ils ne m'ont servi que par des voies humaines : c'est pour cette raison que j'ajouterai à tout le reste d'amener sur ce peuple une merveille étonnante, et un prodige grand et terrible ; c'est que la sagesse de ses sages périra, et leur intelligence sera... »

Prophéties. Preuve de divinité. *Is.* XLI (22) : « Si vous êtes des dieux, approchez, annoncez-nous les choses futures, nous inclinerons notre cœur à vos paroles : apprenez-nous les choses qui ont été au commencement, et prophétisez-nous celles qui doivent arriver. Par là nous saurons que vous êtes des dieux ; faites-le bien ou mal, si vous pouvez : voyons donc et raisonnons ensemble. Mais vous n'êtes rien, vous n'êtes qu'abomination ; etc. Qui d'entre vous nous instruit (par des auteurs contemporains) des choses faites dès le commencement et l'origine ? afin que nous lui disions : Vous êtes le juste. Il n'y en a aucun qui nous apprenne ni qui prédise l'avenir. » — XLII (8) : « Moi, qui suis le Seigneur, je ne communique pas ma gloire à d'autres. C'est moi qui ai fait prédire les choses qui sont arrivées, et qui prédis encore celles qui sont à venir. Chantez-en un cantique nouveau à Dieu par toute la terre. » — XLIII, (8) : « Amène ici ce peuple qui a des yeux et qui ne voit pas, qui a des oreilles et qui est sourd : que les nations s'assemblent toutes. Qui d'entre elles et leurs dieux nous instruiront des choses passées et futures ? Qu'elles produisent leurs témoins pour leur justification ; ou qu'elles m'écoutent et confessent que la vérité est ici. Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur, vous et mon serviteur que j'ai élu, afin que vous me connaissiez, et que vous croyiez que c'est moi qui suis. J'ai prédit, j'ai sauvé, j'ai fait moi seul ces merveilles à vos yeux ; vous êtes mes témoins de ma divinité, dit le Seigneur. C'est moi qui pour l'amour de vous ai brisé les forces des Babyloniens ; c'est moi qui vous ai sanctifiés et qui vous ai créés. C'est moi qui vous ai fait passer au milieu des eaux et de la mer et des torrents, et qui ai submergé et détruit pour jamais les puissances ennemies qui vous ont résisté. Mais perdez la mémoire de ces anciens bienfaits, et ne jetez plus les yeux vers les choses passées. Voici, je prépare de nouvelles choses qui

vont bientôt paraître, vous les connaîtrez : je rendrai les déserts habitables et délicieux. Je me suis formé ce peuple, je l'ai établi pour annoncer mes louanges, etc. Mais c'est pour moi-même que j'effacerai vos péchés et que j'oublierai vos crimes; car pour vous, repassez en votre mémoire vos ingratitudes, pour voir si vous avez de quoi vous justifier; votre premier père a péché, et vos docteurs ont tous été des prévaricateurs. » — XLIV (6). Je suis le premier et le dernier, dit le Seigneur; qui s'égalera à moi, qu'il raconte l'ordre des choses depuis que j'ai formé les premiers peuples, et qu'il annonce les choses qui doivent arriver. Ne craignez rien; ne vous ai-je pas fait entendre toutes ces choses? Vous êtes mes témoins. » — Prédiction de Cyrus (*Is.* XLV, 4) : « A cause de Jacob, que j'ai élu, je t'ai appelé par ton nom. » — 21 : « Venez et disputons ensemble : qui a fait entendre les choses depuis le commencement? qui a prédit les choses dès lors? n'est-ce pas moi, qui suis le Seigneur? » — XLVI (9) : « Ressouvenez-vous des premiers siècles, et connaissez qu'il n'y a rien de semblable à moi, qui annonce dès le commencement les choses qui doivent arriver à la fin, en disant dès l'origine du monde : Mes décrets subsisteront, et toutes mes volontés seront accomplies. » — XLII, 9 : « Les premières choses sont arrivées comme elles avaient été prédites; et voici maintenant, j'en prédis de nouvelles, et vous les annonce avant qu'elles soient arrivées. » — XLVIII, 3 : « J'ai fait prédire les premières, et je les ai accomplies ensuite; et elles sont arrivées en la manière que j'avais dit; parce que je sais que vous êtes dur, que votre esprit est rebelle et votre front impudent; et c'est pourquoi je les ai voulu annoncer avant l'événement, afin que vous ne puissiez pas dire que ce fût l'ouvrage de vos dieux et l'effet de leur ordre. Vous voyez arrivé ce qui a été prédit; ne le raconterez-vous pas? Maintenant je vous annonce des choses nouvelles, que je conserve en ma puissance, et que vous n'avez pas encore sues; ce n'est que maintenant que je les prépare, et non pas depuis longtemps : je vous les ai tenues cachées de peur que vous ne vous vantassiez de les avoir prévues par vous-mêmes. Car vous n'en avez aucune connaissance, et personne ne vous en a parlé, et vos oreilles n'en ont rien ouï; car je vous

connais, et comme je sais que vous êtes plein de prévarication, et je vous ai donné le nom de prévaricateur dès les premiers temps de votre origine. »

Réprobation des Juifs et conversion des Gentils. — *Is.* LXV (1) : « Ceux-là m'ont cherché qui ne me consultaient point; ceux-là m'ont trouvé qui ne me cherchaient point; j'ai dit : Me voici, me voici, au peuple qui n'invoquait pas mon nom. J'ai étendu mes mains tout le jour au peuple incrédule qui suit ses désirs et qui marche dans une mauvaise voie, ce peuple qui me provoque sans cesse par les crimes qu'il commet en ma présence, qui s'est emporté à sacrifier aux idoles, etc. Ceux-là seront dissipés en fumée au jour de ma fureur, etc. J'assemblerai les iniquités de vous et de vos pères, et vous rendrai à tous selon vos œuvres. Le Seigneur dit ainsi : Pour l'amour de mes serviteurs, je ne perdrai tout Israël, mais j'en réserverai quelques-uns, de même qu'on réserve un grain resté dans une grappe, duquel on dit : Ne l'arrachez pas, parce que c'est bénédiction. Ainsi j'en prendrai de Jacob et de Juda pour posséder mes montagnes, que mes élus et mes serviteurs avaient en héritage, et mes campagnes fertiles et admirablement abondantes; mais j'exterminerai tous les autres, parce que vous avez oublié votre Dieu pour servir des dieux étrangers. Je vous ai appelés et vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé et vous n'avez pas ouï, et vous avez choisi choses que j'avais défendues. C'est pour cela que le Seigneur dit ces choses : Voici, mes serviteurs seront rassasiés, et vous languirez de faim ; mes serviteurs seront dans la joie, et vous dans la confusion; mes serviteurs chanteront des cantiques de l'abondance de la joie de leur cœur, et vous pousserez des cris et des hurlements de l'affliction de votre esprit, et vous laisserez votre nom en abomination à mes élus. Le Seigneur vous exterminera, et nommera ses serviteurs d'un autre nom, dans lequel celui qui sera béni sur la terre sera béni en Dieu, etc., parce que les premières douleurs sont mises en oubli. Car voici : je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et les choses passées ne seront plus en mémoire et ne viendront plus en la pensée. Mais vous vous réjouirez à jamais dans les choses nouvelles que je crée ; car je crée Jérusalem qui n'est autre chose que joie, et son peuple

réjouissance; et je me plairai en Jérusalem et en mon peuple, et on n'y entendra plus de cris et de pleurs. Je l'exaucerai avant qu'il demande; je les ouïrai quand ils ne feront que commencer à parler; le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion et le bœuf mangeront la même paille; le serpent ne mangera que la poussière, et on ne commettra plus d'homicide ni de violence en toute ma sainte montagne. » — LVI (3) : « Et que les étrangers qui s'attachent à moi ne disent point : Dieu me séparera d'avec son peuple. Car le Seigneur dit ces choses : Quiconque gardera mes sabbats, et choisira de faire mes volontés, et gardera mon alliance, je leur donnerai place dans ma maison, et je leur donnerai un nom meilleur que celui que j'ai donné à mes enfants: ce sera un nom éternel qui ne périra jamais. » — (LIX, 9) : « C'est pour nos crimes que la justice s'est éloignée de nous. Nous avons attendu la lumière, et nous ne trouvons que les ténèbres; nous avons espéré la clarté, et nous marchons dans l'obscurité; nous avons tâté contre la muraille comme des aveugles; nous avons heurté en plein midi comme au milieu d'une nuit, et comme des morts en des lieux ténébreux. Nous rugirons tous comme des ours, nous gémirons comme des colombes. Nous avons attendu la justice, et elle ne vient point; nous avons espéré le salut, et il s'éloigne de nous. » — LXVI, 18 : « Mais je visiterai leurs œuvres et leurs pensées, quand je viendrai pour les assembler avec toutes les nations et les peuples; et ils verront ma gloire. Et je leur imposerai un signe, et de ceux qui seront sauvés j'en enverrai aux nations, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce et aux peuples qui n'ont point ouï parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire; et ils amèneront vos frères.

Réprobation du temple. *Jér.* VII (12) : Allez en Silo, où j'avais établi mon nom au commencement, et voyez ce que j'y ai fait à cause des péchés de mon peuple. Et maintenant, dit le Seigneur, parce que vous avez fait les mêmes crimes, je ferai de ce Temple où mon nom est invoqué, et sur lequel vous vous confiez, et que j'ai moi-même donné à vos prêtres, la même chose que j'ai faite de Silo. (Car je l'ai rejeté, et me suis fait un Temple ailleurs.) Et je vous rejetterai loin de moi, de la même manière que j'ai rejeté vos frères les enfants d'Ephraïm.

Ne priez donc point pour ce peuple. (Rejetés sans retour.) — 21 : « A quoi vous sert-il d'ajouter sacrifice sur sacrifice? Quand je retirai vos pères hors d'Egypte, je ne leur parlai pas des sacrifices et des holocaustes; je ne leur en donnai aucun ordre, et le précepte que je leur ai donné a été en cette sorte : Soyez obéissants et fidèles à mes commandements, et je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. (Ce ne fut qu'après qu'ils eurent sacrifié au veau d'or que j'ordonnai des sacrifices pour tourner en bien une mauvaise coutume.) » — 4 : « N'ayez-point confiance aux paroles de mensonge de ceux qui vous disent : Le Temple du Seigneur, le Temple du Seigneur, le Temple du Seigneur. »

171.

Prophéties. En Égypte, *Pugio fidei*, p. 659[1] : *Talmud :* C'est une tradition entre nous que, quand le Messie arrivera, la maison de Dieu, destinée à la dispensation de sa parole, sera pleine d'ordure et d'impureté, et que la sagesse des scribes sera corrompue et pourrie. Ceux qui craindront de pécher seront réprouvés du peuple et traités de fous et d'insensés. *Is.*, XLIX : « Écoutez, peuples éloignés, et vous, habitants des îles de la mer : le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le ventre de ma mère, il me protège sous l'ombre de sa main, il a mis mes paroles comme un glaive aigu et m'a dit : Tu es mon serviteur; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire. Et j'ai dit : Seigneur, ai-je travaillé en vain? est-ce inutilement que j'ai consommé toute ma force? faites-en le jugement, Seigneur; mon travail est devant vous. Lors le Seigneur, qui m'a formé lui-même dès le ventre de ma mère pour être tout à lui, afin de ramener Jacob et Israël, m'a dit : Tu seras glorieux en ma présence, et je serai moi-même ta force : c'est peu de chose que tu convertisses les tribus de Jacob; je t'ai suscité pour être la lumière des gentils et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. Ce sont les choses que le Seigneur a dites à celui qui a humilié son âme, qui a été en mépris et en abomination aux gentils, et qui s'est soumis aux puissants de la terre. Les princes et les rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a élu est fidèle.

1. La pagination que Pascal indique est celle de la première édition. Elle a été reproduite en marge dans la suivante. Je ne sais ce que signifie, *En Égypte*.

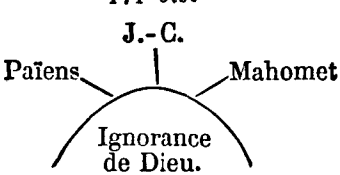
Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ai exaucé dans les jours de salut et de miséricorde, et je t'ai établi pour être l'alliance du peuple, et te mettre en possession des nations les plus abandonnées; afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez en liberté; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière, et possédez des terres abondantes et fertiles. Ils ne seront plus travaillés ni de la faim, ni de la soif, ni de l'ardeur du soleil, parce que celui qui a eu compassion d'eux sera leur conducteur : il les mènera aux sources vivantes des eaux, et aplanira les montagnes devant eux. Voici, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon et de Midi. Que le ciel en rende gloire à Dieu ; que la terre s'en réjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, et qu'il aura enfin pitié des pauvres qui espèrent en lui. Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a abandonné, et n'a plus mémoire de moi. Une mère peut-elle mettre en oubli son enfant, et peut-elle perdre la tendresse pour celui qu'elle a porté dans son sein? mais quand elle en serait capable, je ne t'oublierai pourtant jamais, Sion : je te porte toujours entre mes mains, et tes murs sont toujours devant mes yeux. Ceux qui doivent te rétablir accourent, et tes destructeurs seront éloignés. Lève les yeux de toutes parts, et considère toute cette multitude qui est assemblée pour venir à toi. Je jure que tous ces peuples te seront donnés comme l'ornement duquel tu seras à jamais revêtue; tes déserts et tes solitudes, et toutes tes terres, qui sont maintenant désolées, seront trop étroites pour le grand nombre de tes habitants, et les enfants qui te naîtront dans les années de la stérilité te diront : La place est trop petite, écarte les frontières, et fais-nous place pour habiter. Alors tu diras en toi-même : Qui est-ce qui m'a donné cette abondance d'enfants, moi qui n'enfantais plus, qui étais stérile, transportée et captive? et qui est-ce qui me les a nourris, moi qui étais délaissée sans secours? D'où sont donc venus tous ceux-ci? Et le Seigneur te dira : Voici, j'ai fait paraître ma puissance sur les gentils, et j'ai élevé mon étendard sur les peuples, et ils t'apporteront des enfants dans leurs bras et dans leurs seins ; les rois et les reines seront tes nourriciers, ils t'adoreront le visage contre terre, et baiseront la poussière de tes pieds;

et tu connaîtras que je suis le Seigneur, et que ceux qui espèrent en moi ne seront jamais confondus; car qui peut ôter la proie à celui qui est fort et puissant ? Mais encore même qu'on la lui pût ôter, rien ne pourra empêcher que je ne sauve tes enfants, et que je ne perde tes ennemis, et tout le monde reconnaîtra que je suis le Seigneur ton sauveur, et le puissant rédempteur de Jacob. » (L) « Le Seigneur dit ces choses : Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ai répudié la synagogue ? et pourquoi l'ai-je livrée entre les mains de vos ennemis ? n'est-ce pas pour ses impiétés et pour ses crimes que je l'ai répudiée ? Car je suis venu et personne ne m'a reçu; j'ai appelé et personne n'a écouté; est-ce que mon bras est accourci et que je n'ai pas la puissance de sauver ? C'est pour cela que je ferai paraître les marques de ma colère :... je couvrirai les cieux de ténèbres et les cacherai sous des voiles. Le Seigneur m'a donné une langue bien instruite, afin que je sache consoler par ma parole celui qui est dans la tristesse. Il m'a rendu attentif à ses discours, et je l'ai écouté comme un maître (en disciple). Le Seigneur m'a révélé ses volontés et je n'y ai point été rebelle. J'ai livré mon corps aux coups et mes joues aux outrages; j'ai abandonné mon visage aux ignominies et aux crachats; mais le Seigneur m'a soutenu, et c'est pourquoi je n'ai point été confondu. Celui qui me justifie est avec moi : qui osera m'accuser ? qui se lèvera pour disputer contre moi, et pour m'accuser de péché, Dieu étant lui-même mon protecteur ? Tous les hommes passeront, et seront consommés par le temps; que ceux qui craignent Dieu écoutent donc les paroles de son serviteur; que celui qui languit dans les ténèbres mette sa confiance au Seigneur. Mais pour vous, vous ne faites qu'embraser la colère de Dieu sur vous, vous marchez sur les brasiers et entre les flammes que vous-mêmes avez allumées : c'est ma main qui a fait venir ces maux sur vous ; vous périrez dans les douleurs. » (LI) « Écoutez-moi, vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur; regardez à la pierre d'où vous êtes taillés, et à la citerne d'où vous êtes tirés. Regardez à Abraham votre père, et à Sara qui vous a enfantés : voyez qu'il était seul et sans enfant quand je l'ai appelé et que je lui ai donné une postérité si abondante; voyez combien de

bénédictions j'ai répandues sur Sion, et de combien de grâces et de consolations je l'ai comblée. Considérez toutes ces choses, mon peuple, et rendez-vous attentif à mes paroles, car une loi sortira de moi, et un jugement qui sera la lumière des Gentils. » — *Amos*, VIII. Le prophète ayant fait un dénombrement des péchés d'Israël, dit que Dieu a juré d'en faire la vengeance. Dit ainsi (9) : « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai coucher le soleil à midi, et je couvrirai la terre de ténèbres dans le jour de lumière; je changerai vos fêtes solennelles en pleurs, et tous vos cantiques en plaintes. Vous serez tous dans la tristesse et dans les souffrances, et je mettrai cette nation en une désolation pareille à celle de la mort d'un fils unique; et ces derniers temps seront des temps d'amertume : car voici, les jours viennent, dit le Seigneur, que j'enverrai sur cette terre la famine, la faim, non pas la faim et la soif de pain et d'eau, mais la faim et la soif d'ouïr des paroles de la part du Seigneur. Ils iront errants d'une mer jusqu'à l'autre, et se porteront d'Aquilon en Orient; ils tourneront de toutes parts en cherchant qui leur annonce la parole du Seigneur, et ils n'en trouveront point. Et leurs vierges et leurs jeunes hommes périront en cette soif, eux qui ont suivi les idoles de Samarie, qui ont juré par le Dieu adoré en Dan, et qui ont suivi le culte de Bersabée; ils tomberont, et ne se relèveront jamais de leur chute. » — *Amos*, III, 2 : « De toutes les nations de la terre, je n'ai reconnu que vous pour être mon peuple. » — Daniel, XII, 7, ayant décrit toute l'étendue du règne du Messie, dit : « Toutes ces choses s'accompliront lorsque la dispersion du peuple d'Israël sera accomplie. » — *Aggée*, II, 4 : « Vous qui, comparant cette seconde maison à la gloire de la première, la méprisez, prenez courage, dit le Seigneur, à vous Zorobabel, et à vous, Jésus grand prêtre, et à vous, tout le peuple de la terre, et ne cessez point d'y travailler; car je suis avec vous, dit le Seigneur des armées; la promesse subsiste, que j'ai faite quand je vous ai retirés d'Egypte; mon esprit est au milieu de vous. Ne perdez point espérance, car le Seigneur des armées dit ainsi : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer et la terre ferme (Façon de parler pour marquer un changement grand et extraordinaire); et j'ébranlerai toutes les nations. Et

alors viendra celui qui est désiré par tous les gentils, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur. L'argent et l'or sont à moi, dit le Seigneur (C'est-à-dire que ce n'est pas de cela que je veux être honoré : comme il est dit ailleurs : Toutes les bêtes des champs sont à moi : à quoi sert de me les offrir en sacrifice ?) ; la gloire de ce nouveau temple sera bien plus grande que la gloire du premier, dit le Seigneur des armées ; et j'établirai ma maison en ce lieu-ci, dit le Seigneur. » — (*Deut.* XVIII, 16) : « ... En Horeb, au jour où vous y étiez assemblés, et que vous dites : Que le Seigneur ne parle plus lui-même à nous, et que nous ne voyions plus ce feu, de peur que nous ne mourions. Et le Seigneur me dit : Leur prière est juste : je leur susciterai un prophète tel que vous du milieu de leurs frères, dans la bouche duquel je mettrai mes paroles : et il leur dira toutes les choses que je lui aurai ordonnées ; et il arrivera que quiconque n'obéira point aux paroles qu'il lui portera en mon nom, j'en ferai moi-même le jugement. » — *Genèse*, XLIX (8) : « Vous, Juda, vous serez loué de vos frères, et vainqueur de vos ennemis ; les enfants de votre père vous adoreront. Juda, faon de lion, vous êtes monté à la proie, ô mon fils ! et vous êtes couché comme un lion, et comme une lionnesse qui s'éveillera. Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Silo vienne ; et les nations s'assembleront à lui pour lui obéir[1].

171 *bis*.



172.

Après que bien des gens sont venus devant, il est venu enfin JÉSUS-CHRIST dire : Me voici, et voici le temps. Ce que les prophètes ont dit devoir avenir dans la suite des temps, je

1. Pascal, averti sans doute par quelque commentaire, traduit ici d'après l'hébreu. La Vulgate dit : *Donec veniat qui mittendus est.* On s'accorde en effet généralement à entendre par Silo ou Schiloh le Messie, sans que ce nom soit expliqué d'une manière satisfaisante.

vous dis que mes apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés, Hiérusalem sera bientôt détruite; et les païens vont entrer dans la connaissance de Dieu. Mes apôtres le vont faire après que aurez tué l'héritier de la vigne (*Marc*, XII, 6). Et puis les apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits (Celsus s'en moquait); et aux païens : Vous allez entrer dans la connaissance de Dieu. Et cela arrive alors.

173.

Il est non-seulement impossible, mais inutile de connaître Dieu sans JÉSUS-CHRIST. Ils ne s'en sont pas éloignés, mais approchés; ils ne se sont pas abaissés, mais... *Quo quisquam optimus est, pessimus, si hoc ipsum, quod optimus est, adscribat sibi*[1].

174.

Preuves de JÉSUS-CHRIST. Pourquoi le livre de Ruth conservé. Pourquoi l'histoire de Thamar.

175.

Les Juifs, en éprouvant s'il était Dieu, ont montré qu'il était homme.

176.

Pourquoi JÉSUS-CHRIST n'est-il pas venu d'une manière visible, au lieu de tirer sa preuve des prophéties précédentes? Pourquoi s'est-il fait prédire en figures?

177.

Sur ce que Josèphe ni Tacite et les autres historiens n'ont point parlé de JÉSUS-CHRIST. Tant s'en faut que cela fasse contre, qu'au contraire cela fait pour. Car il est certain que JÉSUS-CHRIST a été, et que sa religion a fait grand bruit et que ces gens-là ne l'ignoraient pas, et qu'ainsi il est visible qu'ils ne l'ont celé qu'à dessein; ou qu'ils en ont parlé, et qu'on l'a ou supprimé ou changé.

178.

Vocation des gentils par JÉSUS-CHRIST. Ruine des Juifs et des païens par JÉSUS-CHRIST.

1. Je ne puis dire d'où est pris ce texte latin.

179.

Si le diable favorisait la doctrine qui le détruit, il serait divisé, comme disait JÉSUS-CHRIST. Si Dieu favorisait la doctrine qui détruit l'Eglise, il serait divisé : *Omne regnum divisum*, etc. [*Luc*, XI, 17.] Car JÉSUS-CHRIST agissait contre le diable et détruisait son empire sur les cœurs, dont l'exorcisme est la figuration, pour établir le royaume de Dieu. Et ainsi il ajoute : *Si in digito Dei*, etc., *Regnum Dei ad vos*, etc.

180.

Omnis *Judæa regio, et Jerosolymitæ* universi, *et baptizabantur* (*Marc*, I, 5). A cause de *toutes* les conditions d'hommes qui y venaient.

Des pierres *peuvent* être enfants d'Abraham (*Matth.* III, 9).

Si on se connaissait, Dieu guérirait et pardonnerait. *Ne convertantur, et sanem eos, et dimittantur eis peccata... Marc* (IV, 12. *Isaïe* VI, 10.)

JÉSUS-CHRIST n'a jamais condamné sans ouïr. A Judas : *Amice, ad quid venisti ?* A celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même.

181.

Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil; etc. Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice. Dieu doit régner sur tout, et tout se rapporte à lui. Dans les choses de la chair règne proprement la concupiscence; dans les spirituelles, la curiosité proprement; dans la sagesse, l'orgueil proprement. Ce n'est pas qu'on ne puisse être glorieux pour les biens ou pour les connaissances, mais ce n'est pas le lieu de l'orgueil; car en accordant à un homme qu'il est savant, on ne laissera pas de le convaincre qu'il a tort d'être superbe. Le lieu propre à la superbe est la sagesse; car on ne peut accorder à un homme qu'il s'est rendu sage, et qu'il a tort d'être glorieux; car cela est de justice. Aussi Dieu seul donne la sagesse : et c'est pourquoi, *Qui gloriatur, in Domino glorietur*[1].

1. I *Cor.* I, 31, d'après *Jér.* IX, 23.

182.

Soumission, et usage de la raison; en quoi consiste le vrai christianisme.

183.

Impiété, de ne pas croire l'Eucharistie, sur ce qu'on ne la voit pas

184.

C'est une chose si visible, qu'il faut aimer un seul Dieu, qu'il ne faut point de miracles pour le prouver.

Bel état de l'Église, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu.

185.

Cette religion si grande en miracles (saints Pères irréprochables; savants et grands; témoins, martyrs, rois [David] établis; Isaïe, prince du sang); si grande en science; après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie. Car ceux qui par ces signes et cette sagesse ont mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut vous changer, et nous rendre capables de connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de la croix, sans sagesse ni signes; et non point les signes sans cette vertu. Ainsi notre religion est folle, en regardant à la cause effective, et sage en regardant à la sagesse qui y prépare.

186.

... Que l'Écriture a deux sens, que JÉSUS-CHRIST et les apôtres ont donnés, dont voici les preuves : 1° Preuve par l'Écriture même. 2° Preuve par les rabbins. Moïse Maymon dit qu'elle a deux faces, et que les prophètes n'ont prophétisé que JÉSUS-CHRIST. 3° Preuves par la cabale. 4° Preuves par l'interprétation mystique que les rabbins même donnent à l'Écriture. 5° Preuves par les principes des rabbins, qu'il y a deux sens.

Qu'il y a deux avènements du Messie, glorieux ou abject, selon leur mérite; que les prophètes n'ont prophétisé que du Messie. La loi n'est pas éternelle, mais doit changer au Messie. Qu'alors on ne se souviendra plus de la mer Rouge; que les Juifs et les gentils seront mêlés.

187.

Les mouvements de grâce, la dureté de cœur, les circonstances extérieures.

188.

Différence entre le dîner et le souper [1].

En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est véritable; ni la parole de l'effet, car il est puissant; ni les moyens de l'effet, car il est sage. BERN. *ult. Serm. in Missam.*

Augustin, *de Civ.* V, 10. Cette règle est générale. Dieu peut tout, hormis les choses lesquelles s'il les pouvait il ne serait pas tout-puissant, comme mourir, être trompé et mentir, etc.

Plusieurs évangélistes pour la confirmation de la vérité; leur dissemblance, utile.

Eucharistie après la Cène. Vérité après figure. Ruine de Jérusalem, figure de la ruine du monde, 40 ans après la mort de JÉSUS-CHRIST. « Je ne sais pas » comme homme, ou comme légat [2]. JÉSUS-CHRIST condamné par les Juifs et Gentils. Les Juifs et Gentils figurés par les deux fils : AUG., *de Civ.*, XX, 29.

189.

(20 V) Les figures de l'Evangile pour l'état de l'âme malade sont des corps malades; mais parce qu'un corps ne peut être assez malade pour le bien exprimer, il en a fallu plusieurs. Ainsi il y a le sourd, le muet, l'aveugle, le paralytique, le Lazare mort, le possédé. Tout cela ensemble est dans l'âme malade.

190.

Elle est *toute* le corps de JÉSUS-CHRIST, en son patois, mais il ne peut dire qu'elle est *tout* le corps de JÉSUS-CHRIST. L'union de deux choses sans changement ne fait point qu'on puisse dire que l'une devient l'autre. Ainsi l'âme unie au corps, le feu au bois, sans changement. Mais il faut changement, qui fasse que la forme de l'une devienne la forme de l'autre : ainsi l'union du Verbe à l'homme. Parce que mon corps sans mon âme ne ferait pas le corps d'un homme; donc mon âme, unie à quelque ma-

1. Voir *Luc*, XIV, 12. — Cf. Aristote, *Métaph.*, VIII, II; Brandis, p. 166, l. 21.

2. C'est-à-dire que, quand Jésus dit qu'il ne sait pas quand viendra la dernière heure (*Marc*, XIII, 32), il parle sans doute comme homme ou comme simple envoyé.

tière que ce soit, fera mon corps. Il me distingue la condition nécessaire d'avec la condition suffisante ; l'union est nécessaire, mais non suffisante. Le bras gauche n'est pas le droit. L'impénétrabilité est une propriété des corps. Identité de numéro au regard du même temps exige l'identité de la matière. Ainsi si Dieu unissait mon âme à un corps à la Chine, le même corps, *idem numero*, serait à la Chine. La même rivière qui coule là est *idem numero* que celle qui coule en même temps à la Chine[1].

191.

Fascination. *Somnum suum* (*Ps.* LXXV, 6.) *Figura hujus mundi* (I *Cor.* VII, 31).

L'Eucharistie. *Comedes panem* tuum (*Deut.* VIII, 9). *Panem* nostrum (*Luc*, XI, 3).

Inimici Dei terram lingent (*Ps.* LXXI, 9.) Les pécheurs lèchent la terre, c'est-à-dire, aiment les plaisirs terrestres.

Singularis sum ego donec transeam (*Ps.* CXL, 10.) JÉSUS-CHRIST avant sa mort était presque seul de martyr.

192.

Les deux raisons contraires. Il faut commencer par là; sans cela on n'entend rien, et tout est hérétique. Et même, à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée.

193.

Canonique. Les hérétiques, au commencement de l'Eglise, servent à prouver les canoniques.

194.

Dieu (et les apôtres), prévoyant que les semences d'orgueil feraient naître les hérésies, et ne voulant pas leur donner occasion de naître par des termes propres, a mis dans l'Écriture et les prières de l'Église des mots et des sentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps. De même qu'il donne dans la morale la charité, qui produit des fruits contre la concupiscence. Celui qui sait la volonté de son maître sera battu de

1. Ce fragment est l'ébauche d'une réfutation des arguments de quelque ministre protestant contre la présence réelle. Pascal prend sans doute dans son auteur même les termes scolastiques par lesquels il définit l'*identité*. Pour entendre la dernière phrase, il semble qu'il faut supposer que l'eau est la même dans toutes les rivières.

plus de coups, à cause du pouvoir qu'il a par la connaissance. *Qui justus est justificetur adhuc* (*Apoc.* XXII, 11); à cause du pouvoir qu'il a par la justice. A celui qui a le plus reçu sera le plus grand compte demandé, à cause du pouvoir qu'il a par le secours.

195.

La république chrétienne, et même judaïque, n'a eu que Dieu pour maître, comme remarque Philon juif, *De la Monarchie*. Quand ils combattaient, ce n'était que pour Dieu; n'espéraient principalement que de Dieu; ils ne considéraient leurs villes que comme étant à Dieu, et les conservaient pour Dieu. I *Paralip.*, XIX, 13 [1].

196.

La victoire sur la mort. [I *Cor.*, XV, 57.] Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme [*Luc*, IX, 25]? Qui veut garder son âme la perdra [*ibid.*, 24].

Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir [*Matth.*, V, 17]. Les agneaux n'ôtaient point les péchés du monde, mais je suis l'agneau qui ôte les péchés [*Jean*, I, 29]. Moïse ne vous a point donné le pain du ciel [*ibid.*, VI, 32]. Moïse ne vous a point tirés de captivité et ne vous a point rendus véritablement libres [*ibid.*, VIII, 36].

197.

Saint Augustin a dit formellement que les forces seraient ôtées au juste. Mais c'est par hasard qu'il l'a dit; car il pouvait arriver que l'occasion de le dire ne s'offrît pas. Mais ses principes font voir que, l'occasion s'en présentant, il était impossible qu'il ne le dît, ou qu'il dît rien de contraire. C'est donc plus d'être forcé à le dire, l'occasion s'en offrant, que de l'avoir dit, l'occasion s'étant offerte; l'un étant de nécessité, l'autre de hasard. Mais les deux sont tout ce qu'on peut demander.

198.

Quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir, au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode que son fils. *Macrob.* (*Saturn.*) livre II, c. 4.

1. En titre dans l'autographe, *République*.

199.

Voir ce qu'il y a de clair dans tout l'état des Juifs, et d'incontestable [1].

200.

Eh quoi! Ne dites-vous pas vous-même que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu ? — Non. — Et votre religion ne le dit-elle pas?— Non. Car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

201.

Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Cic. *de Divin.* II, 58 [2].

202.

Est et non est sera-t-il reçu dans la foi, aussi bien que dans les miracles?

Quand saint Xavier fait des miracles .. [3]!

Miracles continuels, faux.

203.

Toujours ou les hommes ont parlé du vrai Dieu, ou le vrai Dieu a parlé aux hommes.

Les deux fondements, l'un intérieur, l'autre extérieur; la grâce, les miracles; tous deux surnaturels.

204.

Judith. Enfin Dieu parle dans les dernières oppressions. Si le refroidissement de la charité laisse l'Eglise presque sans vrais adorateurs, les miracles en exciteront. C'est un des derniers effets de la grâce.

S'il se faisait un miracle aux Jésuites !

Quand le miracle trompe l'attente de ceux en présence desquels il arrive, et qu'il y a disproportion entre l'état de leur foi et l'instrument du miracle, alors il doit les porter à changer. Mais vous, autrement. Il y aurait autant de raison à dire que,

1. En titre dans l'autographe, *Ordre.*

2. On trouve çà et là dans le manuscrit quelques textes semblables, isolés, et probablement pris dans Montaigne. Il suffira d'avoir reproduit le plus caractéristique : « Il n'y a rien de si absurde à dire qui ne soit dit par quelque philosophe. » *Apol.*, t. III, p. 268.

3. Saint François-Xavier était jésuite.

si l'Eucharistie ressuscitait un mort, il faudrait se rendre calviniste que demeurer catholique. Mais quand il couronne l'attente, et que ceux qui ont espéré que Dieu bénirait les remèdes se voient guéris sans remèdes...

205.

Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante [1].

206.

Roi et tyran. J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête. Je prendrai garde à chaque voyage.

207.

Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions, des craintes, des horreurs? Que des corps insensibles, sans vie, et même incapables de vie, aient des passions, qui présupposent une âme au moins sensitive pour les ressentir? De plus, que l'objet de cette horreur fût le vide? Qu'y a-t-il dans le vide qui puisse leur faire peur? Qu'y a-t-il de plus bas et de plus ridicule? Ce n'est pas tout : qu'ils aient eux-mêmes un principe de mouvement, pour éviter le vide? Ont-ils des bras, des jambes, des muscles, des nerfs [2]?

208.

Venise. Quel avantage en tirerez-vous, sinon du besoin qu'en ont les princes, et de l'horreur qu'en ont les peuples? S'ils vous avaient demandés, et que pour l'obtenir ils eussent imploré l'assistance des princes chrétiens, vous pourriez faire valoir cette recherche. Mais que durant cinquante ans tous les princes s'y soient employés inutilement, et qu'il ait fallu un aussi pressant besoin pour l'obtenir..... [3]

1. En titre dans l'autographe, *Sur le miracle.*

2. Ce fragment porte dans l'autographe cette indication : *Part.* I, *l.* II, *c.* 1, *s.* 4; c'est-à-dire, sans doute, 1re partie, livre II, chapitre 1, section 4, du *Traité du Vide*, auquel Pascal a travaillé longtemps. Voyez un fragment considérable de ce Traité dans les Opuscules.

3. Les Jésuites avaient été bannis en 1606 du territoire de Venise. En 1657, la République venait d'accorder enfin leur rappel aux instances du pape, de la cour de France et des autres puissances catholiques, qu'elle était alors dans la nécessité de ménager, se trouvant très-embarrassée de la guerre qu'elle soutenait contre les Turcs.

209.

LE MYSTÈRE DE JÉSUS[1]

1.

Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbare semetipsum*[2]. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment. Il les prie de soutenir un peu avec lui[3], et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non-seulement qui ressente et partage sa peine, mais qui la sache; le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit, et tout le genre humain; mais dans un de supplices, où il s'est sauvé, et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

1. Ce morceau précieux a été publié pour la première fois par M. Faugère. Il se trouve à la page 87 du cahier autographe. On doit le regarder comme faisant partie des *Pensées*.

2. *Jean*, xi, 33, en parlant de l'émotion que Jésus éprouve à la vue de ceux qui pleurent sur Lazare mort. Il y a *seipsum* dans le texte.

3. Pascal traduit mot à mot l'expression latine : *Sustinete hic*, Patientez ici. *Matth.* xxvi, 38.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus, au milieu de ce délaissement universel, et de ses amis choisis pour veiller avec lui [1], les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien, avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude, et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme.

Jésus, les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos.

Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus. Processit (Joannes)* [2].

Jésus a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

Jésus, pendant que ces disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission; et deux fois qu'il vienne, s'il le faut.

Jésus dans l'ennui. Jésus voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son père.

Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami [3].

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie; il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps [4].

2.

Console-toi : tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

1. Comme s'il y avait : ce délaissement *de la part de tous et de ses amis.*
2. *Matth.*, XXVI, 46, et *Jean*, XVIII, 4.
3. *Matth.*, XXVI, 50.
4. *Luc*, XXII, 43 : « Et étant entré en agonie, il pria longtemps (*prolixius orabat*). » Il semble que Pascal fait ici une pause, et passe de la méditation à l'oraison, à une oraison pareille à celle de Jésus, inquiète et tourmentée.

Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi [1].

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente; je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints, qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que JE fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes?

C'est mon affaire que ta conversion; ne crains point, et prie avec confiance,comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture; par mon esprit dans l'Église, et par les inspirations [2]; par ma puissance dans les prêtres; par ma prière dans les Fidèles.

Les médecins ne te guériront pas; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris, et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais, dans mes élus et au Saint-Sacrement.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis, est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais [3].

— Seigneur, je vous donne tout.

1. *Ibid.* 44 : « Et il lui vint une sueur, comme de gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. » Mais l'imagination émue a besoin de traits précis; Pascal s'attache à telle goutte qu'il s'applique; il se fait sa part dans le sang de JÉSUS-CHRIST.

2. C'est-à-dire, et *dans* les inspirations. Voir sur les inspirations le fragment ci-après.

3. Souvenir de ces mots du psaume XVIII, 13 : *Ab occultis meis munda me.*

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto* [1].

Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver et terre.

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

3.

Je vois mon abîme, d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à JÉSUS-CHRIST juste. Mais il a été fait péché par moi [2]; tous vos fléaux sont tombés sur lui [3]. Il est plus abominable que moi, et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aille à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus forte raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

4.

Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous devez l'attendre; mais au contraire en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.

5.

JÉSUS-CHRIST était mort, mais vu, sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre.

JÉSUS-CHRIST n'a été enseveli que par des saints.

JÉSUS-CHRIST n'a fait aucuns miracles au sépulcre.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

C'est là où JÉSUS-CHRIST prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la passion et de la rédemption.

JÉSUS-CHRIST n'a point eu où se reposer sur la terre qu'au sépulcre [4].

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre.

1. « Comme l'homme immonde est pour sa fange. » Je ne sais d'où sont prises ces paroles; elles ne sont pas de l'Écriture.
2. C'est l'expression de Paul, II *Cor.* v, 21.
3. Il s'adresse à Dieu.
4. En titre dans l'autographe, *Sépulcre de* JÉSUS-CHRIST.

6.

Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler; car je ne veux pas que tu manques de conducteur. Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies. Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais; ne t'inquiète donc pas.

7.

Ne te compare point aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compare-t-y. Mais qu'y compareras-tu? Sera-ce toi, ou moi dans toi? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi, tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout.

8.

Il me semble que JÉSUS-CHRIST ne laissa toucher que ses plaies, après sa résurrection : *Noli me tangere*[1]. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.

9.

... Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église.

10.

« Priez, de peur d'entrer en tentation [*Luc*, XXII, 46]. » Il est dangereux d'être tenté; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas.

Et tu conversus confirma fratres tuos[2]. Mais auparavant, *conversus Jesus respexit Petrum*[3].

Saint Pierre demande permission de frapper Malchus, et

1. « Ne me touche pas. » *Jean*, XX, 17. Ce sont les paroles de Jésus à Marie de Magdala quand il lui apparaît au sépulcre et qu'elle le salue. Mais il fait toucher ses plaies à Thomas incrédule : *ibid.* 27.

2. *Luc*, XXII, 32. Il y a dans le texte, *aliquando conversus* : « Plus tard, étant retourné à moi, tu raffermiras tes frères. » C'est à Pierre que Jésus parle ainsi.

3. *Ibid.* 61. *Conversus Dominus*, dans le texte. Pierre vient de renier Jésus pour la troisième fois, et le coq a chanté. « Le Seigneur, s'étant retourné vers Pierre, le regarda; et Pierre se souvint des paroles que le Seigneur lui avait dites..., et étant sorti, il pleura amèrement. » Pascal veut appuyer par ce texte la doctrine de la grâce nécessitante et prévenante : il veut montrer que Pierre ne *se tourne* vers Jésus qu'après que Jésus *s'est tourné* vers lui.

frappe devant que d'ouïr la réponse; et JÉSUS-CHRIST répond après[1].

11.

JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice; car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste.

12.

La fausse justice de Pilate ne sert qu'à faire souffrir JÉSUS-CHRIST; car il le fait fouetter pour sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes. Ils font de bonnes œuvres et de méchantes pour plaire au monde, et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à JÉSUS-CHRIST; car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent.

REMARQUES SUR L'ARTICLE XXV

Fragment 3. — « Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas. » Il l'a dit pourtant ailleurs intrépidement : « Qu'il y voit une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, etc. » Article Ier, fragment 1, page 2.

Fragment 9. — « Mais *ces êtres terminés* se multiplient infiniment. » Mais les espaces et les temps sont-ils des êtres?

Fragment 10. — « La petitesse des esprits *qui entrent dans les pores.* »

Les esprits n'entrent pas dans les pores; les nerfs qui nous font sentir la chaleur, la lumière, etc., s'épanouissent à la surface même du corps comme tous les autres. Il est vrai seulement qu'il n'y a que les nerfs de l'œil qui reçoivent l'impression de la lumière, ceux de l'oreille celle du son, etc.

Fragment 11 *bis*. — « L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt. » On lit dans les Mémoires de Fontaine, t. II, p. 470 : « M. Arnauld,.. qui était entré dans le système de Descartes sur les

1. Voilà ce qui arrive toutes les fois que l'homme pèche, c'est que la grâce ne l'a pas prévenu, que Dieu l'a laissé agir avant de lui parler.

bêtes, soutenait que ce n'était que des horloges... M. de Liancourt lui dit : J'ai là-bas deux chiens qui tournent la broche chacun leur jour; l'un s'en trouvant embarrassé, se cacha lorsqu'on l'allait prendre, et on eut recours à son camarade pour tourner au lieu de lui. Le camarade cria, et fit signe de la queue qu'on le suivît. Il alla dénicher l'autre dans le grenier et le houspilla. Sont-ce là des horloges? dit-il à M. Arnauld, qui trouva cela si plaisant, qu'il ne put faire autre chose que d'en rire. »

Fragment 14. — « La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de la raison. » Buffon, dans le *Discours sur la nature des animaux*, pose le même principe. Ensuite il soutient que les animaux, quoiqu'ils aient une faculté de *réminiscence*, n'ont pas véritablement la *mémoire*; parce qu'en se rappelant le passé, ils ne se le rappellent pas comme passé, et ne font pas entrer dans leur souvenir l'idée du temps. Il en conclut que les animaux n'ont point la puissance de réfléchir, l'entendement, la pensée. Je serais porté à croire que, quand Pascal écrivait cette phrase, c'était aussi pour arriver à cette conclusion.

Fragment 17. — « Combien de royaumes nous ignorent! » Cette pensée est développée magnifiquement dans le *Songe de Scipion*, mais Cicéron voulait seulement exprimer le peu qu'est la gloire humaine. L'idée de Pascal ne va-t-elle pas plus loin? Ne semble-t-il pas que cet isolement le trouble, et qu'un doute le gagne quand il songe combien peu de place tiennent dans l'étendue du monde telles lois, coutumes ou croyances qui règnent souverainement là où il est? On craint de se tromper en donnant trop de portée à quelques mots de Pascal; mais on peut aboutir là en partant d'où il part, et c'est ce qu'a fait Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, article *Géographie*, à la fin).

Fragment 17 *bis*. — « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Ainsi ailleurs, *en regardant tout l'univers muet* (XI, 8); et encore (XIV, 2) : *La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude*. Mais ces paroles sont peu de chose auprès de ce grand cri, que Port-Royal avait étouffé.

Fragment 19. — « Chacun croit être *tout à tous*. » Dans un sens bien autre que celui où Paul disait qu'il s'était fait *tout à tous* (I *Cor.* IX, 22). Paul tâchait de satisfaire à *toutes les exigences* des autres; l'homme de Pascal prétend avoir sur les autres *tous les droits*.

Fragment 20. — « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer, etc. » C'est comme s'il eût dit, le monde ordinaire n'est pas phi-

losophe. On n'est ni philosophe ni critique quand on peut *s'empêcher de songer;* et il y a des hommes distingués, et même de grands hommes, qui sont dans ce cas.

« Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le Juif à son fils. *Ainsi font les nôtres souvent.* » Les nôtres disent : Ne pensez pas aux difficultés de l'Ecriture, aux objections qu'on peut faire sur les dogmes, les mystères, etc. Fénelon dit dans sa Lettre à l'évêque d'Arras, que j'ai déjà citée : « Toutes les difficultés... s'évanouissent sans peine, dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors, suivant la règle de saint Augustin (*Epist. ad Hier.*), *on passe sur tout ce que l'on n'entend pas*, et on s'édifie de tout ce qu'on entend. » On n'est pas étonné que Port-Royal ait supprimé ce fragment. Aucune autorité n'eût supporté ce ton hardi et sincère.

Fragment 25 *ter.* — « Trop luxuriant. » *Luxuriant* est une expression latine, qui se dit proprement d'un *luxe* de végétation, et par suite de toute espèce de surabondance. La vraie élégance, même en littérature, n'est pas si éloignée de cette *élégance* des mathématiciens, qui consiste à exposer la vérité de la façon la plus simple et la plus nette.

« L'inquiétude de son génie. Trop de deux mots hardis. » Excellente leçon de style. Le mot d'*inquiétude* est en effet d'une grande force, d'après l'étymologie ; il signifie proprement l'impossibilité de demeurer en repos. C'est le sens qu'il a dans les vers de Racan :

> Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
> Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
> Soyez-le désormais de mon contentement.

De mon inquiétude, c'est-à-dire, de l'agitation perpétuelle de ma vie. Et dans ceux-ci de La Fontaine (*Fables*, VI, 5)

> Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
> L'un doux, benin et gracieux,
> Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.

C'est celui du mot *inquiet* dans ce passage de Bossuet (*Or. fun. de la Reine d'Angleterre*) : « Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe si on leur ôte ce frein nécessaire. » Et dans ces autres vers de La Fontaine (*Fables*, IX, 2) :

> Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
> Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?

Quant au mot *génie*, le génie d'un homme n'est pas seulement son naturel, son caractère, c'est comme une puissance mystérieuse qui réside en lui, et qui le fait ce qu'il est. Néron confie à Narcisse (*Britan-*

nicus, acte II, scène 2) qu'il est las de subir l'ascendant d'Agrippine, et qu'il fait tout ce qu'il peut pour y échapper.

> Mais enfin mes efforts ne me servent de rien;
> Mon génie étonné tremble devant le sien.

Il suffit d'un pareil vers pour faire sentir tout ce qu'il peut y avoir dans un mot. Si maintenant on prodigue ces termes expressifs, on leur ôte leur effet, pour vouloir faire trop d'effet. Si on dit *l'inquiétude de son génie*, quand ce serait assez de dire, l'inquiétude de son esprit, ou même peut-être, la mobilité de son esprit, on étonne plutôt qu'on ne touche, et bientôt on n'étonne même plus. Pour qu'une expression soit vraiment forte, il faut qu'elle ne soit employée qu'à propos. Mais plus on a écrit dans une langue, plus ceux qui écrivent craignent d'avoir un style faible et commun; ils mettent partout les mots les plus vifs, et ils les usent par cela même; de sorte qu'ils restent faibles et communs, et qu'ils sont de plus ampoulés et fatigants.

Fragment 26. — « L'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. » Plus le style de Pascal est sobre d'habitude, et plus nous sommes accoutumés à ne lui voir dire chaque chose qu'une seule fois et d'une seule façon, plus il nous accable ici par ces synonymes multipliés. Il nous fait mieux mesurer l'abîme, en se reprenant à tant de fois pour le creuser devant nous.

Fragment 26 *bis*. — « Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., *qu'on les mette sans rien faire*. » N'est-ce pas comme s'il disait : quand un homme se plaint de manger des choses mauvaises et rebutantes, qu'on le mette sans manger?

Fragment 34. — « Pyrrhonisme est le remède à ce mal, *et rabattra cette vanité*. » La vanité de prétendre avoir des idées assez claires et assez sûres pour juger de ce qu'il était juste ou convenable que Dieu fît. Mais que faisait Pascal de son pyrrhonisme, quand il disait : « Dieu *doit* aux hommes... Il est impossible *par le devoir de Dieu*, etc. » (XXIII, 9, 11.) Il s'appuyait alors sur cette ferme base des idées morales, et ne croyait pas faire un *sot discours*. C'est qu'alors il avait intérêt à raisonner, et maintenant il a intérêt à échapper au raisonnement.

Fragment 38. — « On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts... Ils apprennent qu'on a été méprisé, *ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir*. » Aucun autre que Pascal ne pouvait s'aviser d'un pareil motif pour nous obliger à aimer le blâme et les repro-

ches. Tous les moralistes *humains* auraient dit : Si la censure nous chagrine comme signe du mépris que nous avons encouru, nous lui devons du moins cela qu'elle nous corrige, et nous garantit ainsi de ce même mépris pour l'avenir.

Fragment 40. — « La foi est un don de Dieu. » Voyez le passage de Platon cité dans l'Étude sur les *Pensées*, page XI de l'Introduction.

Fragment 41. — « Comme des Juifs élus à l'exclusion des gentils. » Les Juifs choisis à l'exclusion des gentils pour être le peuple de Dieu ne sont pour Pascal qu'une figure, la figure des prédestinés élus à l'exclusion des réprouvés.

Il me semble que Pascal lui-même n'a pu mettre dans une pareille théologie que tout au plus assez de clarté pour rendre les *ténèbres visibles*.

Fragment 48. — « Ceux qui n'aiment pas la vérité. » Il est clair qu'il s'agit de la vérité janséniste.

Fragment 49. — « Fausse humilité, orgueil. » C'est-à-dire que cette humilité, qui n'ose rien décider par elle-même, qui dit qu'elle ne peut que s'en rapporter à l'autorité, est fausse. C'est réellement un orgueil, qui ne veut pas se soumettre à la raison.

Fragment 50. — « Et ainsi saint Paul... dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes. » On lit au contraire dans la seconde Lettre à ceux de Corinthe (XII, 12) : « Les marques de ma mission se sont produites parmi vous en toute sorte d'épreuves, en *signes*, en prodiges et en vertus surnaturelles. »

Fragment 55. — « Pourquoi Dieu a établi la prière. » Il est également vrai, d'après la doctrine janséniste, premièrement, que Dieu donne sa grâce à qui la demande ; secondement, qu'il ne la donne qu'à qui il lui plaît, qu'aux prédestinés à qui il a résolu de toute éternité de la donner. Donc nul ne peut la demander que les prédestinés, ou en d'autres termes, que ceux qui l'ont déjà. Mais alors pourquoi faut-il qu'ils la demandent, et à quoi bon la prière? Voilà la difficulté.

Fragment 55 *bis*. — « Jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse. » Aux élus. Expression de Paul, *Rom.* IX, 8. Dieu a promis d'adopter les fils d'Abraham, mais non pas ses fils selon la chair. Les vrais fils d'Abraham, ce sont ceux qui suivent JÉSUS-CHRIST. C'est à ceux-là que s'appliquait la promesse faite à Abraham, ils sont les fils de la promesse, *filii promissionis*. Il y a opposition entre

ces deux mots, la *justice*, la *promesse*. Dieu ne doit la justice qu'à ceux à qui il a donné, par pure faveur, de la mériter. Nous sommes au plus profond des obscurités de la *grâce*.

Fragment 60. — « Il faut se connaître soi-même ; *quand cela ne servirait pas à trouver le vrai*, cela au moins sert à régler sa vie. » Mais comment peut-on régler sa vie si on n'a pas une vérité pour servir de règle ? Pascal essayait-il donc, comme Kant l'a fait depuis, de séparer *la raison pratique* et *la raison pure* ? Il se montre ailleurs plus conséquent et plus absolu, il pense que l'homme n'a que faire de la science de l'homme non plus que de toute autre science (VI, 23).

Fragment 61 *bis*. — « Montaigne contre les miracles. Montaigne pour les miracles. » La contradiction entre les deux chapitres est en effet si frappante, que je doute qu'on puisse les accorder entre eux, comme le veut Pascal, et supposer que l'un ne fait que compléter l'autre. Je crois que la vraie pensée de Montaigne est plutôt au livre III, qui n'a été fait qu'assez longtemps après les deux autres, et où Montaigne s'est ouvert davantage, enhardi par l'âge et surtout par le succès. Et c'est là en effet que les auteurs de la Logique de Port-Royal l'ont cherché (*Logique*, quatrième partie, chap. 13). C'est là qu'il paraît, non pas seulement *prudent*, mais tout à fait rebelle et indocile au sujet du merveilleux, sauf quelques réserves suggérées par une autre espèce de *prudence*, qui n'est pas celle dont Pascal le loue ; prudence de politique, non de philosophe.

Dans l'autre endroit, il est croyant à force de pyrrhonisme, ne distinguant plus entre la nature et le surnaturel, entre le raisonnable et l'irraisonnable. (Voyez les *Remarques* sur le fragment 24 de l'article XXIV.) D'ailleurs l'hérésie protestante, qu'il n'aime pas comme politique, lui a fait voir le danger d'appliquer l'esprit de critique à certaines matières. « Car aprez que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se trouve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner... Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous lui debvons d'obeïssance. » J'imagine que Pascal n'acceptait pas de Montaigne un principe aussi contraire aux prétentions du jansénisme ; mais je me figure aussi que Montaigne n'eût pas aisément accepté de Pascal le miracle de la Sainte-Épine, en faveur duquel le champion des saints de Port-Royal invoque ici son autorité profane.

Fragment 63. — « Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne. » La même idée, ou une idée analogue, se trouve au commencement du livre de Plutarque contre la Colère, *περὶ ἀοργησίας* : « Les peintres font sagement, à mon avis, avant d'achever un ouvrage, de l'examiner à certains intervalles; car tandis *qu'ils en éloignent ainsi leur vue*, ils la renouvellent par ce fréquent examen, et la rendent plus capable d'apprécier de petites nuances, qui se dérobent par l'habitude et la continuité. »

Fragment 65. — « Les nombres imitent l'espace, *qui sont de nature si différente.* » L'espace n'est cependant qu'une quantité.

Fragment 66. — « Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire. » Voyez le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, t. III, *Ecoles de Port-Royal.* Et, à la page 402 (1re édition), un passage des Mémoires de Fontaine, où il dit de M. de Saci : « Quand il y avait quelque bien dans quelqu'un de ces enfants, il me conseillait toujours de n'en point parler, et d'étouffer cela dans le secret. » Quintilien au contraire : « Je veux un enfant que la louange excite, qui aime la gloire, qui pleure d'être vaincu (I, 3). » Quintilien prépare un artiste en éloquence, et Saci un solitaire. Si nous voulons *un honnête homme*, suivons la nature en la tempérant.

Fragment 68. — « On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline, etc. » Dans une Lettre de madame de Sévigné à sa fille, du 13 mai 1671, on lit ces mots à l'occasion de madame Des Pennes, *qui a été aimable comme un ange* : « Mademoiselle de Scudéri l'adorait; c'était la princesse Cléobuline : elle avait un prince Thrasybule en ce temps-là, c'est la plus jolie histoire de *Cyrus.* » En citant ce passage dans ma première édition, j'avertissais que le prince Thrasybule, qui est bien un des héros du *Cyrus*, n'y est pas l'amant de Cléobuline. Mais ce n'était pas la seule rectification à faire.

M. Cousin, dans son livre de *La Société française au* XVIIe *siècle* (1858), t. Ier page 252, établit péremptoirement que madame Des Pennes n'est pas représentée dans le *Cyrus* sous le nom de la princesse Cléobuline, mais sous celui de la princesse Cléonisbe (tom. VIII du *Cyrus*, au livre II). Mais Cléonisbe elle-même a pour amant le prince Peranius et non Thrasybule; madame de Sévigné s'est donc trompée deux fois, si elle a écrit ce que ses éditeurs ont imprimé.

Quant à la Cléobuline de *Cyrus*, M. Cousin a montré (page 211)

qu'elle représente la fameuse Christine, et que Myrinthe est le comte Magnus de la Gardie, sujet suédois, Français d'origine, qui a été le premier favori de la reine de Suède.

On sait que Mlle de Scudéry était en très-bons termes avec MM. de Port-Royal, qu'elle avait flattés dans la *Clélie* (voyez Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, 1re édition, p. 259 et suivantes). Mais quand on a lu ce fragment, on est étonné de voir Pascal s'exprimer ainsi à la fin de la quinzième *Provinciale*... « Que doit-on répondre de même à tous les discours vagues de cette sorte qui sont dans vos livres, et dans vos avertissements sur mes lettres, par exemple.... que je suis aussi pensionnaire de Port-Royal, et que je faisais des romans avant mes lettres, *moi qui n'en ai jamais lu aucun*, etc. »

Il semble qu'il y a ici quelque chose de cet entraînement oratoire, que les amis nomment hyperbole, et que les ennemis appellent mensonge.

Fragment 69. — « *Prince*, à un roi, plaît, parce qu'il diminue sa qualité. » Dans ma première édition, j'avais mal interprété cette phrase. Elle m'a été expliquée par M. Ravaisson.

Fragment 80. — « Les sauvages n'ont que faire de la Provence. » Il pourrait bien y avoir là un souvenir de Montaigne, dans son chapitre fameux *des Cannibales* (I, 30) : « Au demeurant ils vivent en une contree de païs tres-plaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dict mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade. » Tome II, page 59. — Voir, plutôt, *De la coustume*, I, 22, p. 169.

Fragment 93 *bis*. — « Et Job.... *Scio enim quod redemptor meus vivit, etc.* » Le texte hébreu ne paraît pas devoir s'entendre comme l'entend Pascal, d'après la Vulgate. Voici comment le traduit M. Renan (*Le Livre de Job*, 1859, page 82) :

Car je le sais, mon vengeur existe,
Et il apparaîtra enfin sur la terre.

Quand cette peau sera tombée en lambeaux,
Privé de ma chair, je verrai Dieu.

Et il entend que Job se promet que Dieu le vengera après sa mort, et qu'il compte jouir, tout mort qu'il sera et à l'état de squelette, de cette vengeance.

Fragment 99 *bis*. — « Les six âges. Les six Pères des six âges, etc. » Tout le chapitre d'Augustin d'où est pris ce fragment est fort étrange.

On y voit que les six âges du monde répondent aux six jours de la création suivant la Genèse, avec leur matin et leur soir. Les six matins (ou les six orients) sont la création, la sortie de l'arche, la vocation d'Abraham, le règne de David, la transmigration à Babylone, la prédication de Jésus. Les six soirs sont le déluge, la confusion des langues, etc. Les Pères sont Adam, Noé, etc.; il n'y en a pas d'indiqué pour le cinquième âge. Le troisième âge, qui répond à l'adolescence, c'est-à-dire au temps où l'homme acquiert la faculté d'engendrer, est en effet celui où a été engendré le peuple de Dieu, qui n'existait pas encore. Cet âge a eu quatorze générations, aussi que les deux suivants; les deux premiers n'en ont eu que dix chacun; c'est qu'ils répondent à la première et à la seconde enfance, âges où toute la vie est enfermée dans les sens; et que cinq, qui est le nombre des sens, multiplié par deux, qui est celui des sexes, donne dix. Le dernier âge du monde est sans limite précise, comme la vieillesse dans la vie. Il est triste que de pareilles idées aient eu de l'autorité pendant des siècles, et qu'elles aient occupé encore les méditations d'un Pascal.

Fragment 104. — « Les passions ainsi dominées sont vertus.... Il faut s'en servir comme d'esclaves. » Quand Pascal écrivait les Provinciales, il ne pouvait empêcher que son amour-propre ne jouît *des applaudissements du monde*. Il sentait encore d'autres passions flattées en lui, comme la colère et l'amour de la vengeance. Que faire à cela? Laisser à ces passions leur aliment et la force qu'elles en tirent, pour tourner cette force au profit de l'œuvre qu'il prétendait accomplir, la défense de la grâce de Jésus-Christ. Car la passion donne une grande puissance. Mais en même temps, s'efforcer de dominer ces sentiments, au lieu d'en être dominé, et conserver la *charité* au fond de son âme. Voilà ce que je crois apercevoir dans ce fragment curieux et subtil. — Mlle de Scudéri écrivait d'Arnauld d'Andilly (dans un portrait cité par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édit., t. II, p. 260) : « Il se sert même de la colère pour défendre la justice, quand il ne peut faire autrement. »

Fragment 105. — « Mais tandis que Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché. » Cette chose que Dieu ne veut pas serait-ce le succès du jansénisme dans le monde, la fortune de Port-Royal? Il semble que l'ardent sectaire, par ces paroles, gourmande l'impatience de son parti, qui ne peut plus se contenir.

Fragment 108. — « Mais l'*ordre* ne serait pas gardé ...; *saint Thomas ne l'a pas gardé*. » Les élèves d'Augustin, de Jansénius et de

Saint-Cyran goûtaient peu la scholastique, même dans les livres de l'*Ange de l'École* (voir Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édit., t. II, pages 35, 96, 163). Il n'y a en effet dans Thomas qu'un ordre extérieur et objectif, qui suppose la science toute faite, et qui l'impose à l'esprit arbitrairement; tandis que l'ordre intérieur et subjectif que Pascal demande est celui même que suit notre intelligence pour arriver à la vérité. Thomas commence par la notion de Dieu, Pascal par la connaissance de soi-même. Mais à qui devait-il cet ordre, sinon à Descartes, qui savait si bien *ce que c'est*, que c'est lui qui l'a enseigné aux hommes de son temps?

« La mathématique le garde, mais elle est inutile *en sa profondeur.* » Remarquons ces derniers mots. Les éléments de la science sont *utiles*, mais ces conclusions reculées où elle mène l'esprit par des voies si abstruses et si sûres paraissent ne l'être plus. L'analyse mathématique, pour servir aux *applications*, doit abandonner de sa rigueur.

Fragment 127. — « Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes, etc. » Peut-être que Pascal se défend encore ici de l'orgueil que pouvaient lui donner les *Provinciales*. Voyez le fragment 104 et la *Remarque*.

Fragments 143 *et* 144. — « Tradition ample du péché originel selon les Juifs, etc. » M. Renan m'écrivait sur ce passage, à l'occasion de ma première édition : « La note de Pascal n'est qu'un tissu d'erreurs. »

Fragment 174. — « Pourquoi le livre de Ruth conservé. » La réponse, dans la pensée de Pascal, est que le livre de Ruth a été conservé à cause de la généalogie qui le termine, et qui établit, d'une part, que David descend d'Obed, fils de Booz et de Ruth, et de l'autre, que Booz descend de Phérès, qui est lui-même fils de Juda, comme on le voit dans l'histoire de Thamar, (*Genèse*, XXXVIII, 29). Donc David, et par conséquent Jésus-Christ (qui, d'après les Évangiles, descend de David) est bien sorti de Juda, ainsi que le Messie en devait sortir, d'après la manière dont on interprète ce qu'on appelle la prophétie de Jacob (*Genèse*, XLIX). Donc Jésus-Christ est bien le Messie.

Le livre de Ruth paraît en effet avoir pour objet de rattacher David à Juda, mais rien de plus. Le narrateur ne pense pas du tout au Messie. Quand le poëte de la *Légende des siècles* fait faire à Booz un rêve, où il voit sortir de lui le Christ sur la croix, il ne prend pas cela dans le texte, mais dans les commentaires de l'Église. Au reste, ce n'est plus avec des préoccupations théologiques qu'on lit aujourd'hui cette

idylle biblique, mais pour y recueillir la grande poésie que Victor Hugo a développée dans son *Booz endormi* :

> Booz ne savait point qu'une femme était là,
> Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle... etc.

Fragment 209. — « *Le Mystère de Jésus.* »

Ce morceau appartient à un genre de méditations dont il a été parlé à l'occasion de la *Vie de Pascal*, page LXXXVII de l'Introduction, note 2.

N° 1. — « JÉSUS sera en agonie jusqu'à la fin du monde; il ne faut pas dormir *pendant ce temps-là.* » Cette parole rappelle celle d'Arnauld, quand on le pressait de se reposer enfin après tant de luttes : Eh! n'aurons-nous pas toute l'éternité pour nous reposer?

« Le Père aime tout ce que JE fais. » Ce JE contient tout un mystère; c'est que le Père et le Fils ne font qu'un.

N° 2. — « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. » Entendez-vous le cri de douleur qui a appelé cette réponse? Reconnaissez-vous dans cet homme, qui s'entretient mystérieusement avec JÉSUS, Pascal malade, attendant la mort, et souffrant pour ainsi dire tous les jours sa passion et son agonie?

« Mais c'est moi qui guéris, et rends le corps immortel. » La résurrection de la chair, qui tient tant de place dans les pensées des premiers chrétiens, parce qu'ils attendaient d'un moment à l'autre cette résurrection et l'avènement du royaume de Dieu, en tient beaucoup moins dans celles des chrétiens des temps modernes. Mais Pascal sentait trop cruellement son corps pour l'oublier. Il avait besoin de penser *que cette substance de corruption doit revêtir l'incorruptibilité, et cette substance de mort l'immortalité* (I *Cor.* XV, 53).

« Interroge ton directeur. » Ainsi dans le papier mystique que Pascal portait sur lui : « Soumission totale à JÉSUS-CHRIST, *et à mon directeur.* » Voir page CVII de l'Introduction.

Mais les sentiments de Pascal sont tout entiers dans le numéro 6; il s'y montre bien loin du mysticisme. Tandis que le mystique, indocile à l'autorité, se flatte d'un commerce intime avec Dieu, et d'une communication de tous les moments, Pascal se laisse conduire habituellement par celui qui a la charge de son âme, et c'est seulement dans le silence de cette voix autorisée, qu'il croit que Dieu se fait entendre lui-même au fond de son cœur. Et il rapporte encore au directeur, en les attribuant à ses prières, les inspirations reçues loin de lui.

N° 10. — « Saint Pierre demande permission de frapper Malchus. » *Luc*, XXII, 49. Mais *Luc* dit en général : « Ceux qui entouraient Jésus lui dirent : Seigneur, si nous frappions de l'épée? Et l'un d'eux avant

frappé un serviteur du prince des prêtres, lui coupa l'oreille droite. Jésus répondit : Laisse. Et ayant touché l'oreille coupée, il la guérit.» *Luc* (non plus que *Marc* et *Matthieu*) ne nomme ni Pierre ni Malchus. Ces noms se trouvent dans *Jean*, XVIII, 10. Mais *Jean* (ni *Matthieu* ni *Marc*) n'indique que la permission de frapper ait été demandée. Cette circonstance n'est que dans *Luc*, ainsi que le miracle de l'oreille guérie. Dans *Marc*, Jésus ne prend pas même la parole. Il s'exprime au contraire dans *Matthieu* et *Jean* d'une manière plus étendue que dans saint *Luc*, et plus explicite.

Au contraire, ce qui est dit de Pilate dans le numéro 12 vient du récit de *Jean*, XIX, 1, 12, 16. Dans *Matthieu* et *Marc*, Pilate ne fait pas fouetter Jésus pour satisfaire les Juifs à moitié ; c'est quand il est décidé à le leur livrer qu'il lui inflige la flagellation comme un préliminaire du dernier supplice. Dans *Luc*, il propose aux Juifs de châtier Jésus et de le renvoyer ensuite ; mais ils insistent, et il le livre pour être crucifié, sans qu'il soit dit que Jésus subisse en effet la flagellation.

OPUSCULES DE PASCAL

PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU LE BON USAGE DES MALADIES[1]

I. Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux, que non-seulement les prospérités, mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont des effets de votre miséricorde, faites-moi la grâce de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit: que comme un vrai chrétien je vous reconnaisse pour mon père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve, puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre; que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement, et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez, que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence.

II. Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger; ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de

1. On lit dans l'Avertissement de l'édition de Port-Royal : « L'on a aussi jugé à propos d'ajouter à la fin de ces *Pensées* une prière que M. Pascal composa étant encore jeune, dans une maladie qu'il eut, et qui a déjà été imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont été faites sans la participation de ceux qui donnent à présent ce recueil au public. » Cette prière a été composée vers 1648 : Pascal avait alors 24 ans. Voir sa *Vie* dans l'Introduction, page LXVIII. Je ne sais rien sur ces impressions antérieures dont parlent MM. de Port-Royal.

votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu! que votre grâce toute-puissante me rende vos châtiments salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

III. O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde! O Dieu, qui faites mourir nos corps, qui à l'heure de la mort détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions! je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants au jour de votre colère. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même, ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même, ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai

séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur; faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

IV. Faites, ô mon Dieu! que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie; que votre fléau me console; et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez! Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire de votre grace. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cr[illegible], si quelque autre pouvait les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur, que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? Tout

ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort[1] ; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte[2]. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême, qui est ma seconde naissance; mais elle est tout effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme; vous seul pouvez la créer de nouveau ; vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance [3].

V. O mon Dieu ! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point, et dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans me déshonorer ; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu ! qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs; et que le même moment qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire

1. Allusion à un passage de l'Évangile, *Marc*, III, 27 : « Nul ne peut entrer dans la maison du fort, et piller les objets qui lui appartiennent, si auparavant il ne lie le fort, pour pouvoir ensuite piller sa maison. »

2. Autre allusion. Les Pharisiens demandent à Jésus s'il faut ou non payer le tribut à César. « Et Jésus leur dit :... Montrez-moi le denier, que je le voie... *Quelle est cette image* et cette légende ? Ils répondirent : celle de César. Et il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » *Marc*, XII, 15.

3. C'est-à-dire, la marque, l'empreinte, au sens du mot grec.

commune ; et que comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement !

VI. Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons ; car je reconnais que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu ; et bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnais très-humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur, que vous n'aviez formé que pour vous, et non pas pour le monde, ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde, puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur, se portant vers les créatures ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII. Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité et cette extrême faiblesse, qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les-moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII. Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très-odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements,

par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

IX. Oui, Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant esquelles vous jugerez le monde. Vous dites : Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés[1]! Et moi j'ai dit : Malheureux ceux qui gémissent, et très-heureux ceux qui sont consolés ! J'ai dit : Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste! Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très-ample de jouir des créatures, c'est-à-dire de vous offenser! Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service, et pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres Que je m'estime heureux dans l'affliction, et que dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent plus aux vôtres; et qu'ainsi je vous trouve au dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au dehors à cause de ma faiblesse. Car, Seigneur, votre royaume est dans vos Fidèles; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit et vos sentiments.

1. *Luc*, VI, 21, 24.

X. Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre esprit sur cette misérable terre[1]? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort! O Dieu qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes! ô Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes et qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités! ô Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde! ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon âme ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses; et qu'ainsi je souffre avec vous, et comme vous, et dans mon corps, et dans mon âme, pour les péchés que j'ai commis.

XI. Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des saints; mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit; car c'est la malédiction des Juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les

1. C'est-à-dire, sur moi qui ne suis qu'une misérable terre.

consolations de votre esprit par votre grâce; car c'est le véritable état du christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique : vous consolez maintenant et vous adoucissez les souffrances de vos Fidèles par la grâce de votre Fils unique; et vous comblez d'une béatitude toute pure vos saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier; faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

XII. Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort, et votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les chrétiens et dans moi-même, que, tandis que vous suez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivons dans les délices; et que des chrétiens qui font profession d'être à vous, que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous suivre, que ceux qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié, que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités, qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut, qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, et le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde; et que ceux qui ne pourraient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se serait livré pour lui donner la vie[1], puissent vivre comme j'ai

1. *Qui* se rapporte à *son père*.

fait, avec une pleine joie, parmi le monde que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort.

XIII. Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, et qui ne regardent pas votre gloire; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colère. Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Eglise et de vos saints dont j'espère par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient : vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi; mais conformez ma volonté à la vôtre; et que dans une soumission humble et parfaite et dans une simple confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV. Faites, mon Dieu, que, dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive toutes sortes d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose; c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses; je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, et qui est caché

dans les secrets de votre providence que j'adore, et que je ne veux pas approfondir.

XV. Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous; remplissez-moi de vous et de votre Esprit dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre passion, que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de votre corps[1], afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur! et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles : ainsi soit-il[2].

REMARQUES SUR LA PRIÈRE POUR LA MALADIE

Dans ce morceau et dans le suivant on saisit comme à sa source la passion ardente, disons le mot, le fanatisme, dont Pascal a vécu, et d'où sont sorties les *Provinciales* et les *Pensées*. On y lit que la fin de toutes choses est l'accomplissement du mystère de la grâce, accordée aux élus, refusée aux réprouvés (page 227). Que sans la grâce, il n'y a

1. Ces *membres*, ce sont les Fidèles prédestinés; ce *corps*, c'est la totalité des Fidèles ou l'Eglise terrestre, qui ne sera *consommée* qu'à la fin du monde.

2. On sait que c'est-là la formule par laquelle se terminent d'ordinaire et les prières de l'Eglise, et les prédications chrétiennes.

rien au monde qui soit capable non-seulement d'accomplir, mais de *commencer* une conversion (page 225); rien, pas même les *miracles*, dont Pascal parle comme s'il en avait vu, ou en attendait, étant ainsi par avance tout préparé au *miracle* de la Sainte-Épine. On y voit les plaisirs associés et comme confondus avec les *péchés* (page 224), et un honnête jeune homme, fils d'un grave et digne magistrat, qui partage sa jeunesse entre les devoirs et les amusements d'une vie bourgeoise et la passion de la science, s'accusant, du ton d'un Salomon, de s'abandonner aux *délices de la vie*, et à ses *funestes* voluptés (page 228) et de ne s'être préservé qu'à peine des *grands crimes* (page 227). On s'attriste et on s'irrite à la fois quand on entend ce pauvre malade se reprocher amèrement d'avoir *estimé la santé un bien*; et on ne peut s'empêcher d'appliquer ici les ironies de Bayle, lorsqu'il disait, à propos de ce que la sœur de Pascal raconte de sa vie : « Il y a même des pays dans la chrétienté où il n'y a peut-être pas un homme qui ait seulement ouï parler des maximes de ce philosophe chrétien. »

Il faut pourtant admirer dans ce morceau, si éloigné d'ailleurs de nos sentiments et de nos idées, le même caractère que l'éloquence de Pascal présente partout, l'alliance d'une imagination passionnée avec une précision et une rigueur géométriques. Il semble, dit M. Nisard (*Histoire de la littérature française*, tome II), qu'on devrait trouver dans une prière quelque abandon, quelque enthousiasme, une confiance qui ne pèse plus ses motifs... Celle de Pascal n'a point ce caractère. C'est une argumentation passionnée, dans laquelle un homme mortel raisonne avec Dieu... Ce n'est ni par l'enthousiasme du psalmiste, ni par l'imagination échauffée des ascètes que cette prière s'élève ; c'est par des raisons qui se déduisent les unes des autres, et se succèdent comme les degrés d'une échelle mystique. On sent qu'aucun échelon ne manquera sous les pieds de Pascal. »

Cette éloquence nous émeut encore quand elle ne nous persuade pas. Nous contemplons avec une admiration douloureuse ces efforts énergiques, non pour étouffer les plaintes de la nature qui souffre, mais pour la fortifier ; non pour trouver le repos dans un endurcissement orgueilleux, ou la joie dans les illusions d'une imagination trompée, mais pour faire descendre du sein d'un Dieu, idéal de sainteté et d'amour, la patience qui supporte le mal et la vertu qui s'y épure.

« O mon Dieu ! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui *ne le déshonore point*, et dont l'attachement lui est si salutaire ! » Les mots que je souligne méritent d'être relevés pour leur fierté généreuse. Ne pas être déshonoré, abaissé, ça été toujours la première ambition de Pascal, même dans l'amour profane. Voir le *Dis-*

cours sur les passions de l'amour : « On s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur. »

« Je ne sais quel est le meilleur ou le pire en toutes choses, je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, etc. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges. » Pascal parle ici, non plus comme l'Écriture, mais comme Platon. C'est ainsi que Socrate, dans Platon, en terminant sa défense, dit à ses juges :

« Il est temps de nous retirer, moi pour mourir, et vous pour vivre. Lequel vaut le mieux de votre lot ou du mien ? personne ne le sait, excepté Dieu. »

LETTRE

SUR LA MORT DE M. PASCAL LE PÈRE

ÉCRITE PAR PASCAL A M. ET Mme PERIER [1].

Puisque vous êtes maintenant informés l'un et l'autre de notre malheur commun, et que la lettre que nous avions commencée [2] vous a donné quelque consolation, par le récit des circonstances heureuses qui ont accompagné le sujet de notre affliction, je ne puis vous refuser celles qui me restent dans l'esprit, et que je prie Dieu de me donner, et de me renouveler de plusieurs que nous avons autrefois reçues de sa grâce, et qui nous ont été nouvellement données de nos amis en cette occasion.

Je ne sais plus par où finissait la première lettre. Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'était pas finie. Il me semble seulement qu'elle contenait en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et sur la maladie, que je voudrais vous répéter ici, tant je les ai gravées dans le cœur, et tant elles portent de consolation solide, si vous ne les pouviez voir vous-mêmes dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devait pas vous en faire un récit plus exact à sa première commodité. Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence que j'en tire, qui est, qu'ôtés ceux qui sont intéressés

1. Le titre xxx de l'édition de Port-Royal a pour intitulé : « *Pensées sur la mort*, qui on été extraites d'une lettre écrite par M. Pascal sur le sujet de la mort de monsieur son père. » M. Cousin a recherché la lettre elle-même, et l'a retrouvée dans les Mémoires de Marguerite Perier et dans un autre manuscrit. Il l'a publiée le premier sous sa forme véritable. Je renvoie à son livre (*Des Pensées de Pascal*, page 49) pour l'étude des altérations que le rédacteur de ces extraits avait fait subir au texte de Pascal. Pascal le père était mort le 24 septembre 1651. Cette lettre est datée du 17 octobre.

2 Lui et sa sœur Jacqueline. Plus bas : « Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'était pas finie. » Cette précédente lettre n'existe plus.

par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir.

Sur ce grand fondement, je vous commencerai ce que j'ai à dire par un discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source et remonter jusqu'à l'origine, pour trouver un solide allégement. Que si nous suivons ce précepte, et que nous envisagions cet événement, non pas comme un effet du hasard, non pas comme une nécessité fatale de la nature, non pas comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice et au hasard), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu, d'un arrêt de sa providence conçu de toute éternité pour être exécuté dans la plénitude de son temps, en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière; et enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps prénu et préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grâce, nous considérons cet accident, non pas dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans l'intime de la volonté de Dieu, dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence, qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé et de la manière dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets, nous vénérerons la sainteté de ses arrêts, nous bénirons la conduite de sa providence; et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, et pour lui, la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

Considérons-la donc de la sorte, et pratiquons cet enseignement que j'ai appris d'un grand homme dans le temps de notre plus grande affliction, qu'il n'y a de consolation qu'en la

vérité seulement. Il est sans doute que Socrate et Sénèque n'ont rien de persuasif en cette occasion. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier : Ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme [1]; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est faible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puériles. Il n'en est pas de même de JÉSUS-CHRIST, il n'en est pas ainsi des livres canoniques : la vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur.

Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne viennent point dans ce monde. Nous savons que la vie, et la vie des chrétiens, est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort : nous savons que comme JÉSUS-CHRIST, étant au monde, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, et sa présence dans l'Eucharistie, et sa séance éternelle à la droite, ne sont qu'un seul et unique sacrifice; nous savons que ce qui est arrivé en JÉSUS-CHRIST, doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice; et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable, mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu ; et sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cette considération, il faut recourir à la personne de

1. Tandis qu'elle n'est, suivant la foi, que la punition du péché originel. *Gen.*, II, 17; *Rom.*, VI, 23, etc.

Jésus-Christ; car tout ce qui est dans les hommes est abominable, et comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur Jésus-Christ, les hommes aussi ne devraient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement par Jésus-Christ. Car si nous ne passons par le milieu, nous ne trouverons en nous que de véritables malheurs ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en Jésus-Christ, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en Jésus-Christ, et non pas sans Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre; elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en Jésus-Christ, jusqu'à la mort : et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances; et que, comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être modèle de toutes les conditions [1].

Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en Jésus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel et sans interruption, et pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe réellement. Il est vrai qu'il y a une autre partie, après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Écriture : *Et odoratus est Dominus suavitatem :* « Et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. » [2] C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature envers Dieu,

1. Voyez le fragment 44 de l'article XXV. *Et que* fait suite à *c'est pourquoi*, comme s'il y avait, *c'est pour cela que... et que...*
2. Le texte est : *Odoratusque est Dominus odorem suavitatis, Gen.*, VIII, 21.

et n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST. En entrant au monde, il s'est offert : *Obtulit semetipsum per Spiritum sanctum. Ingrediens mundum, dixit ; Hostiam noluisti... Tunc dixi : Ecce venio. In capite*, etc. « Il s'est offert par le Saint-Esprit. En entrant au monde, JÉSUS-CHRIST a dit : Seigneur, les sacrifices ne te sont point agréables ; mais tu m'as donné un corps. Lors j'ai dit : Voici que je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté, et ta loi est dans le milieu de mon cœur[1]. » Voilà son oblation. Sa sanctification a été immédiate de son oblation[2]. Ce sacrifice a duré toute sa vie, et a été accompli par sa mort. Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire[3]. Et, quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais au jour de sa chair, ayant crié avec grands cris à celui qui le pouvait sauver de mort, il a été exaucé pour sa révérence[4]. » Et Dieu l'a ressuscité, et envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tombait sur les victimes[5], pour brûler et consumer son corps, et le faire vivre spirituel de la vie de la gloire. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu, et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de JÉSUS-CHRIST, et consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST avait tout achevé de sa part ; il ne restait sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu ; que, comme la fumée s'élevait et portait l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS-CHRIST fût, en cet état

1. *Hebr.*, IX. 14 ; X, 5. Le texte entier est : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* C'est-à-dire : « En entrant au monde, il dit : Tu n'as pas voulu de victime et d'offrande ; mais tu m'as donné un corps. Tu n'as pas voulu des holocaustes pour expiation du péché ; alors j'ai dit : Me voici : il est écrit de moi, au chapitre du livre, que je dois accomplir, ô Dieu, ta volonté. » Les paroles mêmes de l'Épître sont prises du psaume XXXIX, tel que l'auteur de la Lettre aux Hébreux le lisait dans le texte des Septante. — Les commentateurs n'ont pu déterminer le sens de ces trois mots : *in capite libri.*

2. C'est-à-dire, inséparable, ne faisant qu'un avec son oblation. Il faut qu'une victime soit consacrée, mais Jésus n'a qu'à s'offrir ; il n'a pas besoin d'autre consécration ; car il est prêtre aussi bien que victime.

3. *Luc*, XXIV, 26.

4. *Hébr.*, V, 8 et 7.

5. Au sacrifice fait par Élie (III, *Rois*, XVIII, 38).

Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

d'immolation parfaite, offert, porté et reçu au trône de Dieu même; et c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté, et par sa propre force, et, par la force de son Saint-Esprit qui l'environnait de toutes parts, il a été enlevé[1]; comme la fumée des victimes, figures de JÉSUS-CHRIST, était portée en haut par l'air qui la soutenait, figure du Saint-Esprit; et les Actes des apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été reçu et acceptable à Dieu, reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Dès le moment que nous entrons dans l'Église, qui est le monde des Fidèles et particulièrement des élus, où JÉSUS-CHRIST entra dès le moment de son incarnation par un privilége particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, s'accomplit à la mort dans laquelle l'âme quittant véritablement tous les vices, et l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation, et est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas comme les païens qui n'ont point d'espérance. Nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort; nous l'avons perdu, pour ainsi dire, dès qu'il entra dans l'Église par le baptême. Dès lors il était à Dieu; sa vie était vouée à Dieu; ses actions ne regardaient le monde que pour Dieu. Dans sa mort il s'est totalement détaché des péchés; et c'est en ce moment qu'il a été reçu de Dieu, et que son sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avait voué; il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire; il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui, et sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni; et étouffons ou modérons, par l'intelligence de la vérité, les sentiments de la nature corrompue et déçue qui n'a que de fausses images, et qui trouble par ses

1. Il faut construire comme s'il y avait : Et *il est monté*, par sa propre force, et, par la force de son Saint-Esprit, *il a été enlevé*. C'est un commentaire des deux expressions employées à ce sujet par l'Écriture : *ascendit, assumptus est*. Voir *Act.* I 11, et *Ephes* IV, 10.

illusions la sainteté des sentiments que la vérité et l'Évangile nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme les chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilége spécial des chrétiens [1]. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte; mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car nous savons que les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet[2]. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts, et c'est sur ce vrai principe que l'on donnait autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts, parce que, comme on savait qu'ils étaient le temple du Saint-Esprit, on croyait qu'ils méritaient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume; non pas pour ce que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts[3].

Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant; et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en bien comprendre l'origine; et pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est ce que j'ai appris de deux très-grands et très-saints personnages [4]. La vérité que

1. I *Thess.*, IV, 12, 17.

2. Le manuscrit des Mémoires de Marguerite Perier ajoute ici : « C'est le sentiment des Pères. » En effet, cela n'est pas établi sur l'autorité de l'Écriture. Je ne sais quels sont les Pères qui parlent ainsi.

3. Je trouve un concile d'Auxerre, tenu en 581, qui, dans son douzième canon, défend de donner la communion aux morts. Voir *Jean*, VI, 48.

4. Sans doute Augustin et Jansénius. Voir, en effet, sur les deux amours, l'*Augustinus* II, II, 25 : *Omnibus animalibus natura insitum est ut seipsa diligant.* etc.... *Sed quia homini anima rationalis data est, cujus nullum est bonum nisi solus Deus....*, etc. *Ad hoc enim velle debet nec dolore corporis molestari, nec desiderio perturbari,* nec morte dissolvi, *ut bonum illud suum cognoscat ac diligat.* C'est le texte que Pascal va développer.

couvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu serait infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu même; et que l'amour pour soi-même serait fini et rapportant à Dieu.

L'homme en cet état non-seulement s'aimait sans péché, mais ne pouvait pas ne point s'aimer sans péché [1]. Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment. Voilà l'origine de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour, et la cause de sa défectuosité et de son excès. Il en est de même du désir de dominer, de la paresse, et des autres. L'application en est aisée. Venons à notre seul sujet. L'horreur de la mort était naturelle à Adam innocent, parce que sa vie étant très-agréable à Dieu, elle devait être agréable à l'homme; et la mort était horrible lorsqu'elle finissait une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu. Cet horrible changement ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré; et l'horreur de la mort étant restée pareille, ce qui était juste en Adam est injuste et criminel en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et la cause de sa défectuosité. Éclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi. L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'innocence; la mort à la vérité est horrible, mais c'est quand elle finit une vie toute pure. Il était juste de la haïr, quand elle séparait une âme sainte d'un corps saint; mais il est juste de l'aimer, quand elle sépare une âme sainte d'un

1. « Loin de nous l'insupportable folie, comme l'appelle saint Augustin, de croire qu'on puisse ne se pas aimer, ni s'aimer sans désirer d'être heureux. » BOSSUET, *Avertissement* sur ses écrits concernant es Maximes des saints.

corps impur. Il était juste de la fuir, quand elle rompait la paix entre l'âme et le corps; mais non pas quand elle en calme la dissension irréconciliable. Enfin quand elle affligeait un corps innocent, quand elle ôtait au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle séparait de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle finissait tous les biens dont l'homme est capable, il était juste de l'abhorrer; mais quand elle finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très-puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très-injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, et non pas pour un objet contraire. En consentant à l'amour qu'Adam avait pour sa vie innocente, et que JÉSUS-CHRIST même a eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JÉSUS-CHRIST a aimée, et à n'appréhender que la mort que JÉSUS-CHRIST a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu; mais non pas à craindre une mort qui, punissant un corps coupable, et purgeant un corps vicieux, doit nous donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un des grands principes du christianisme, que tout ce qui est arrivé à JÉSUS-CHRIST doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien: que comme JÉSUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, est monté au ciel, et sied à la droite du Père; ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter, monter au ciel, et seoir à la dextre [1]. Toutes ces choses s'accomplissent en l'âme durant cette vie, mais non pas dans le corps. L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême; l'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le même baptême; l'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne [2]. Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant

1. Allusion aux mots du psaume, *Sede a dextris meis*, *Ps.* CIX.

2. Par cette expression, Pascal réserve le temps des peines du Purgatoire, que l'âme du fidèle peut avoir encore à souffrir avant de jouir de la gloire de Dieu.

cette vie; mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car, à la mort, le corps meurt à sa vie mortelle, au jugement, il ressuscitera à une nouvelle vie; après le jugement, il montera au ciel, et seoira à la droite. Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps; et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire à l'heure de la mort; de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints; et saint Augustin nous apprend sur ce sujet que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort [1].

Voilà certainement quelle est notre créance, et la foi que nous professons; et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations par mes petits efforts. Je n'entreprendrais pas de vous porter ce secours de mon propre, mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le fais avec assurance en priant Dieu de bénir ces semences, et de leur donner de l'accroissement, car sans lui nous ne pouvons rien faire, et ses plus saintes paroles ne prennent point en nous, comme il l'a dit lui-même [2].

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment. Le coup est trop sensible; il serait même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur, comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature; que nous disions

1. *De Civ. Dei*, XIII, 4.
2. Pascal paraît avoir dans la pensée la parabole du chapitre IV de Marc, qu'il interprète conformément à la doctrine de la grâce.

comme les apôtres : « Nous sommes persécutés et nous bénissons [1], » afin que la grâce soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi, en sanctifiant le nom de notre Père, sa volonté soit faite la nôtre ; que sa grâce règne et domine sur la nature, et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu; et que ces sacrifices particuliers honnorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de Jésus-Christ. Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à ces holocaustes; car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que « tout coopère en bien pour les élus [2]. »

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité comme nous avons dit tantôt. Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe, qu'en cette rencontre nous avons tous les sujets possibles de bien espérer de son salut, il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir, nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu nous a envoyé la première; Dieu a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte qu'il ne languisse pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur lui que nous devons soigneusement nous employer. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines. Mais j'ai appris d'un saint homme dans notre affliction qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils

1. 1 *Cor.*, IV, 12. Le texte dit : « On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous savons souffrir, » etc.

2. C'est une parole de Paul, *Rom.*, VIII, 28.

nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous ; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auquels ils ont donné suite par leurs conseils et par leur exemple.

Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme JÉSUS-CHRIST se rend présent en l'assemblée de ses Fidèles.

Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne, d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais; car il me semble que l'amour que nous avions pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous en devons faire une réfusion sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portait, pour nous aimer encore plus cordialement s'il est possible.

Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions, et sur cette espérance je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi; mais je ne laisserai pas de le faire. C'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa personne, nous n'en venions point à manquer pour la nôtre, par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence.

C'est moi qui y suis le plus intéressé. Si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serais perdu[1], et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'il m'aurait été encore nécessaire dix ans, et utile toute ma vie. Mais nous devons espérer que Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu,

1. Cette lettre est de 1651. Six ans plus tôt, c'est-à dire en 1645, l'accident qui amena chez Etienne Pascal les deux saints gentilshommes par qui se communiqua à toute a famille l'impression de la grâce n'était pas arrivé. Voir les *Remarques* sur la Vie de Pascal, page CIII de l'Introduction.

en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.

Quelque étrange que cela paraisse, je crois qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres qu'ils nous paraissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie si nous lui en remettons la conduite. Nous connaissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui ont été cause ou occasion de tant de misères, qu'il serait à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés.

L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrètes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam [1]. Le serpent sont les sens et notre nature, l'Ève est l'appétit concupiscible, et l'Adam est la raison. La nature nous tente continuellement, l'appétit concupiscible désire souvent ; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. Laissons donc agir ce serpent et cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher ; mais prions Dieu que sa grâce fortifie tellement notre Adam qu'il demeure victorieux ; et que Jésus-Christ en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous. Amen.

REMARQUES SUR LA LETTRE DE PASCAL A L'OCCASION DE LA MORT DE SON PÈRE.

L'esprit janséniste, avec ce qu'il y a de plus contraire à la nature, n'est pas moins marqué dans cette *Lettre* que dans la *Prière*. Nous lisions tout à l'heure qu'il faut prendre garde d'estimer la santé un bien. Nous apprenons maintenant que c'est une erreur de croire la mort naturelle à l'homme ! Cicéron disait au Sénat romain, à propos de l'opinion de César qui ne voulait pas qu'on prononçât la mort contre les complices de Catilina : « Il sait que la mort n'a pas été établie par les dieux comme un châtiment, mais *comme une nécessité de notre nature*,

1. Dans ses livres *de Genesi contra Manichæos*, II, 20.

ou comme un terme où nous nous reposons de nos peines et de nos misères (IVe *Catilinaire*, 4). » Cicéron, suivant Pascal, était aveuglé ; cette nécessité n'est entrée dans le monde que par le péché originel, et sans le péché originel, la vie n'aurait pas abouti tout naturellement à la mort. Il faut expliquer ces choses-là à notre siècle, à qui il est aussi malaisé de les comprendre que de les croire. Nous sommes tous aujourd'hui, que nous le sachions ou non, *naturalistes*, sur la vie comme sur la mort. Nous avons lu Buffon et sa lumineuse analyse :

« Toutes les causes de dépérissement que nous venons d'indiquer, agissent continuellement sur notre être matériel et le conduisent peu à peu à sa dissolution : la mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est donc dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent; la succession nécessaire du dépérissement de notre corps amène ce degré, comme tous les autres qui ont précédé; la vie commence à s'éteindre longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement, et dans le réel il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse que de la décrépitude à la mort ; car on ne doit pas ici considérer la vie comme une chose absolue, mais comme une quantité susceptible d'augmentation et de diminution. Dans l'instant de la formation du fœtus, cette vie corporelle n'est encore rien ou presque rien; peu à peu elle augmente, elle s'étend, elle acquiert de la consistance à mesure que le corps croît, se développe et se fortifie ; dès qu'il commence à dépérir, la quantité de vie diminue ; enfin, lorsqu'il se courbe, se dessèche et s'affaisse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien : nous commençons de vivre par degrés, et nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre. »

Combien d'hommes ayant lu ces choses et en ayant été nourris dès la jeunesse, combien, même parmi ceux qui se disent et se croient chrétiens, peuvent encore considérer la mort d'une personne aimée comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, *utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu*, d'un arrêt éternel de sa providence ? Ces idées sont bien loin de nous, et déjà elles étaient bien loin de Montaigne et de Descartes.

La plupart des idées fausses sont en même temps des idées mauvaises, et ce qui est contre la nature est aussi contre l'humanité. Il est triste de lire, au milieu des consolations d'un frère à sa sœur, cette mention froide et dure des hérésiarques, *punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs*, et de voir que cette joie orgueilleuse d'un homme qui se croit, lui et les siens, du nombre des élus, n'est troublée en rien par la pensée de tant d'hommes ses semblables, éternellement condamnés. Joie d'ailleurs assez mal fondée et

peu conséquente. « Nous avons, dit Pascal, tous les sujets possibles de bien espérer de son salut », et il conclut : « Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie. »

Mais pour éprouver cette joie immense, est-ce donc assez d'avoir *tous les sujets possibles de bien espérer*? Celui qui espère, craint encore par cela même; mais qu'une telle crainte est horrible! Pascal s'abandonnant à son respect et à sa tendresse de fils, semble mettre la main devant ses yeux pour se dérober à lui-même l'effrayante rigueur du dogme. Elle subsiste cependant, elle force d'avouer qu'aucun enfant ne peut être assuré du salut de son père; aucun père, aucune mère, de celui de son enfant.

Voici une pensée beaucoup plus touchante, parce qu'elle est humaine, et dont M. Sainte-Beuve s'est souvenu dans son livre intitulé : *Châteaubriand et son groupe*, t. Ier, page 282. Ayant dit que *pour tout ce qui ne se rattache pas* directement à son idéal moral, le christianisme ne s'enquiert point de la poésie, il ajoute en note :

« Là même où à la réflexion la beauté morale l'emporte, notez que la poésie naturelle n'y gagne pas toujours. En voici un exemple qui me vient à l'esprit et qui est frappant. C'est au IVe livre de *l'Odyssée*, dans cette admirable scène de l'arrivée de Télémaque chez Ménélas, quand tout le monde pleure, les uns et les autres au souvenir des malheurs qu'ils ont soufferts, Hélène plus particulièrement, en repentir de ceux qu'elle a causés. Le fils de Nestor à son tour, Pisistrate, se met à pleurer en pensant à son frère Antiloque, tué devant Troie; mais il fait naïvement remarquer qu'il vaudrait mieux remettre au lendemain les larmes et ne pas s'affliger au milieu du festin : Demain, il sera bon de pleurer, car enfin, dit-il, *le seul hommage que nous puissions offrir aux malheureux morts, c'est de couper notre chevelure et d'inonder notre joue de larmes*. Conclusion touchante et naturelle, qui exprime à la fois la vivacité et l'impuissance de la douleur humaine. Que dit Pascal, au contraire, au sujet de la mort de son père? « La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines; mais une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'il revenaient au monde, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous [1]. L'autre mot n'était que touchant, celui-ci est d'une tout autre valeur, mais dans l'ordre moral, remarquez-le, non pas dans l'ordre poétique. Il n'y a rien là qui émeuve tout d'abord, et de premier mouvement; il faut, pour en sentir la

1. C'est le texte de l'édition de Port-Royal.

beauté, être déjà soi-même une âme plus que naturelle, une âme *travaillée* par le christianisme. »

Ne pourrait-on pas répondre que l'ordre moral a aussi sa poësie, et donner en preuve le poëme de *Monsieur Jean* (des *Pensées d'août*), composition originale et pénétrante, dont le thème est ce passage même de Pascal, que l'auteur a pris pour épigraphe?

« Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en Jésus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans un sacrifice, etc. » Ce n'est pas dans l'Écriture que Pascal a pris cette anatomie de tout ce qui constitue un sacrifice, et cette allégorie poursuivie à travers les détails les plus subtils jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Il emprunte beaucoup sans doute à la *Lettre aux Hébreux*, comprise parmi les *Lettres* de Paul, mais qui n'est ni de lui ni de son temps, et dont la théologie offre un caractère tout particulier. Il est bien dit, soit dans Paul lui-même, soit surtout dans la *Lettre aux Hébreux*, que les sacrifices de l'ancienne loi étaient des figures du vrai sacrifice que Jésus-Christ, sacrificateur perpétuel, a accompli par sa mort, et après lequel il s'est assis à la droite de Dieu ; mais il n'est pas dit que la gloire de Dieu consuma le corps mortel de Jésus-Christ, comme le feu du ciel avait consumé le sacrifice d'Élie, ni que la fumée qui s'élevait des victimes figurait Jésus-Christ s'élevant au ciel dans l'ascension, ni que l'air qui emportait la fumée, figurait le Saint-Esprit emportant Jésus, etc.

Tous ces raffinements bizarres viennent d'ailleurs, s'ils ne sont de Pascal lui-même. Ils nous paraissent bien froids, et rendent cette Lettre peu touchante, malgré l'intérêt du sujet.

Mais la théologie d'alors se nourrissait volontiers de ces curiosités mystiques. Elles abondent encore dans les sermons de Bossuet, qui sont à peu près du temps de Pascal. On voit cependant, par Bossuet même, que le goût public commençait à s'en éloigner. Il parle, dans son premier Sermon pour le jour de Pâques, de certains esprits délicats, qui reconnaissent que ces vérités sont fort excellentes, mais il leur semble que cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de ces personnes dont les âmes se sont plus épurées dans la solitude. Pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette mystagogie, » etc. Dans le Sermon pour le jour de l'Ascension, adressé, il est vrai, à des religieuses, il prend pour texte les mêmes chapitres de la Lettre aux Hébreux auxquels s'attache ici Pascal; et sans raffiner autant que lui, sans même ajouter précisément au texte, il appuie sur tous les détails, et les commente avec une complaisance qui nous étonne.

DISCOURS

SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR[1].

L'homme est né pour penser[2]; aussi n'est-il pas un moment sans le faire; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition; elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre. L'âge ne détermine point, ni le commencement, ni la fin de ces deux passions; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années: cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde; pour moi je ne vou-

1. Voir les *Remarques* sur la Vie de Pascal, page CIV de l'Introduction. — Les passions, et non pas, la passion. Les passions, ce sont les accidents, les symptomes, τὰ πάθη. C'est une espèce de pathologie morale de l'amour.

2. Voyez le fragment 53 de l'article XXIV : « L'homme est visiblement fait pour penser. »

drais la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps l'on est enfant, et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint, il se perd ; alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ; ils sont machines partout. C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes ; parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres, elles se mêlent souvent ensemble, et causent une confusion très-incommode ; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit. Dans une grande âme tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander, on le doit sentir. L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

Il y a de deux sortes d'esprits, l'un geométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse[1]. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! Car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'es-

1. On se rappelle que cette distinction est le sujet d'un long fragment des *Pensées* VII, 2.

prit, qui est très-nécessaire pour l'éloquence de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer ? En effet, on a beau se cacher, l'on aime toujours. Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela.

L'homme n'aime pas à demeurer avec soi ; cependant il aime ; il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté ; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons ; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste, il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble, et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance ; elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe [1].

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes, que nous trouvons cela tout disposé ; il ne faut point d'art ni d'étude ; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes différences dans l'application

1. C'est-à-dire que la beauté consiste en la ressemblance, mais en une ressemblance restreinte et enfermée dans la différence du sexe, assujettie à la condition de cette différence. *Elle*, c'est la beauté ; *elle la restreint*, veut dire, elle la suppose restreinte.

particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve ; et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde[1]. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres. La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté[2]. C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres, et à laquelle il les rapporte; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle, et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement[3]. Si une femme veut plaire, et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira ; et même, si les hommes y prenaient tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur ; elle s'y logerait.

L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai?

1. Cette expression n'est-elle pas prise ici dans un autre sens qu'on ne la prend d'ordinaire, pour dire simplement le grand nombre, la foule du monde?
2. « *Comme la mode fait l'agrément*, aussi fait-elle la justice. » VI, 5.
3. *Elle* est sans doute la femme; elle anime sa beauté par son esprit.

A force de parler d'amour, on devient amoureux. Il n'y a rien si aisé. C'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant. Les poëtes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans lui rien demander, nous le sentons[1].

L'amour donne de l'esprit, il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire; cependant il faut plaire, et l'on plait.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite et on le reconnaît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme; et les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par

1. Comment faut-il entendre cette phrase? Elle signifie peut-être que nous nous sentons tout à coup amoureux sans avoir demandé à l'être.

quelque objet qui est hors de lui [1], s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit, et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime; ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont le droit de nous condamner. Au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins, entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes; et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner; l'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude; on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature, et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales [2]; mais il ne faut pas être amoureux; car quand l'on aime, l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres [3], elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Oserait-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant qu'on a pris

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité... du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime; et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense; l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut; elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait

1. *Comme* est ici dans le sens de *lorsque*, et le verbe *doit* exprime ce qui est sur le point de se faire. *Comme il doit être ébranlé*, c'est-à-dire, au moment qu'il va être ébranlé, qu'il est en disposition de l'être.

2. On lit dans les *Pensées* : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » VII, 1.

3. Imprimer son image, son *caractère*, dans le sens primitif de ce mot.

plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de remède.

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment! L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

Jusque-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux; car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît, et qui sait se la procurer sait se faire aimer [1].

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive!

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence

1. Se procurer la nouveauté, c'est-à-dire s'en procurer le mérite, être nouvelle aux yeux de l'amant.

d'action; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner[1].

Quand deux personnes sont de même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre sans què cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vité, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste[2]; on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros; il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon dans certaines rencontres qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans

1. *Néanmoins* signifie que, quoique les yeux parlent, ils ne parlent pas si clairement qu'il ne faille deviner.

2. Cela est bien juste; *il* est au neutre, comme dans *il est vrai*

réflexion; et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin ou bien pur.

Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis; les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime; l'esprit est plein; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès; de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

(Ce n'est point un effet de la coutume, c'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames [1].)

Cet oubli que cause l'amour et cet attachement à ce que l'on aime, fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant [2]. L'on devient magnifique, sans l'avoir jamais été. Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée; l'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est tou-

1. Voir Montaigne, III, 5, t. IV, p. 338.

2. On voit bien que le petit alinéa qui précède, et que j'ai mis entre parenthèses, rompt absolument la suite du discours, et ne peut pas être ici à sa place. Il est évident que le copiste auquel nous devons le texte retrouvé par M. Cousin se sera fourvoyé au milieu des surcharges et des renvois de toute espèce qui couvraient les feuilles volantes de Pascal. Maintenant où replacer cette phrase égarée? je n'oserais le préciser. Mais elle figurerait assez bien, ce me semble, parmi les pensées qu'on trouve un peu plus haut : « Tant plus le chemin est long dans l'amour, » etc

jours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très-désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poëtes n'ont donc pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle ; il faut lui ôter son bandeau, et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe ; la vie de tempête surprend, frappe et pénètre. Il semble que l'on ait toute une autre âme quand on aime que quand on n'aime pas ; on s'élève par cette passion, et on devient toute grandeur ; il faut donc que le reste ait proportion ; autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose, tout le monde en a l'idée. C'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions du dehors. L'on a bien une règle pour devenir agréable [1] ; cependant la disposition du corps y est nécessaire ; mais elle ne se peut acquérir [2].

Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent [3]. Dans l'amour, ces deux qualités sont nécessaires : il ne faut rien de force, et cependant il ne faut rien de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que ce respect étouffe l'amour.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent ; c'est d'un amour violent que je parle ; il faut une inon-

1. Il dit de même, dans le deuxième fragment *de l'Esprit géométrique*, qu'il croit qu'il y a *des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer*. Mais il ajoute qu'il est tout-à-fait impossible, à son avis, de trouver et d'établir ces règles.

2. On prenait alors le mot *disposition* dans le sens à peu près que l'adjectif *dispos* a conservé ; c'est comme s'il disait, la bonne grâce du corps.

3. Surprendre n'est pas ici dans le sens d'étonner, mais dans celui de prendre par surprise.

dation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres; ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout sens.

L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

Il est de l'amour comme du bon sens; comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand on a plus de vue, l'on aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant, et le moyen de bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses. Il faut du feu, de l'activité et un feu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse, ce qu'il est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela? C'est que quand on est loin la raison n'est pas si ébranlée, mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet : or pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre; il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant, et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. Quelle joie de la retrouver! l'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes. Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, on sent bien une cessation d'inquiétudes, mais il en survient d'autres.

Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir; cependant quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présents touchent, et c'est sur ce qui touche que l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion?

REMARQUES SUR LE DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR.

Voilà ce fragment fameux, dont on doit à M. Cousin la découverte inattendue, et qui demeurera, ainsi qu'il l'a dit avec un orgueil légitime, la récompense de ses travaux sur Pascal.

Ce fragment appartient sans doute aux années 1652 ou 1653, seule époque où il semble qu'on puisse placer la vie mondaine de Pascal. Il avait vingt-neuf ou trente ans.

Il est clair qu'une femme du grand monde toucha le cœur de Pascal, c'est pour elle que furent écrites ces pages; elle ne les a jamais vues peut-être, mais Pascal les écrivait comme si elle eût dû les voir. Il mettait là ce qu'il n'osait dire. Quant à deviner quelle a été cette femme, c'est ce qui paraît impossible, et ce que je n'essaierai pas.

Nous n'avons en autographe aucun des opuscules de Pascal. Une copie de celui-ci a été conservée dans un recueil où il porte ce titre : *Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à M. Pascal.* Ces expressions sembleraient permettre de révoquer en doute l'authenticité de cet écrit; mais, dès qu'on le lit, cela n'est plus possible. La marque de Pascal y est partout. « On y reconnaît, comme le dit M. Cousin, l'esprit géométrique qui ne l'abandonne jamais, ses expressions favorites, ses mots d'habitude, sa distinction si vraie du raisonnement et du sentiment, et mille autres choses semblables qui se retrouvent à

chaque pas dans les *Pensées*. » On y sent surtout ce contraste de grandeur et de subtilité qui déjà nous a frappés tant de fois.

J'ose dire d'ailleurs qu'au sujet d'un écrit de cette nature, l'expression du doute, de la part des amis de Pascal, équivaut à un aveu. Qui donc, parmi les personnes attachées à Port Royal ou à la famille Perier, et qui conservaient les traditions de la petite église, qui donc se fût avisé de dire ou de laisser croire qu'un discours *sur l'Amour* fût de Pascal, s'il y avait eu moyen de croire le contraire?

J'ai signalé dans les notes les traits qui se retrouvent pour ainsi dire textuellement dans les *Pensées*. Le plus remarquable est la distinction des deux esprits, de géométrie et de finesse. Mais bien d'autres ressemblances ont dû frapper les lecteurs. Ce besoin de remuement qui est dans l'homme, cette répugnance qu'il éprouve à *demeurer avec soi*, cette *misérable suite de la nature humaine* qui nous force à *changer de pensée*, sont bien des traits de Pascal. On le reconnaît encore dans ces expressions de mathématicien : « Elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient, etc. » — « Il faut pourtant avancer, mais qui *peut dire jusques où*? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé *ce point* ». Voyez III, 2 *bis;* VI, 4, etc. Signalons encore : « Ils sont *machines* partout. » Et cette pensée : « Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors. » Et celle-ci : « Pour la beauté, chacun a sa règle souveraine... (Voir VII, 24). » Au sujet de cette phrase : « L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis », M. Cousin a raison de dire : « C'est en cela que consistaient la logique et la rhétorique de Pascal. » (Voyez XXV, 26.) Enfin il y a de ces traits fins et profonds qui seraient bien difficilement d'un autre, comme, page 256 : « C'est reprendre des forces pour mieux aimer. »

Mais on cherche involontairement dans ces pages les secrets du cœur de Pascal plus encore que les marques de son esprit. Voici un passage où il semble que ce cœur s'ouvre : « Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! » Et, en effet, qui a jamais mieux uni le don de sentir vivement et celui de redoubler et de multiplier la sensation par l'analyse? Plus tard, il aurait pu dire de même : Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que la dévotion donne de plaisir! De même à la fin du Discours, il montre qu'il n'est pas donné à tout le monde *d'aimer de même;* mais, quand on a plus de vue, on aime jusques aux moindres choses, *ce qui n'est pas possible aux autres*. Il envie pourtant aux brillants gentilshommes, aux héros de la

cour, cette *vie de tempête* qui *surprend, frappe et pénètre;* il sent avec dépit que son existence trop réglée et trop unie n'est pas *en proportion* avec la passion qui est toute grandeur, mais il reprend toute sa fierté dans ce passage : « Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus souvent; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux. »

Pour moi, quelque piquant que soit le contraste entre le Discours sur l'Amour et tant de pages austères, je suis plus frappé peut-être encore de ce que, sous cet aspect nouveau, c'est bien toujours le même homme que l'on retrouve. Il a été dans l'amour de Dieu ce qu'il prétend être ici dans l'amour terrestre; il lui a fallu aussi, en fait de foi et de charité, une *inondation de passion* pour le remplir. Cette passion déborde, pour ainsi dire, dans ce papier qu'il conservait comme un souvenir dont il alimentait sa flamme : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix. Joie, joie, joie, pleurs de joie[1] ! » Voilà *les passions* et voilà les cris de l'amour mystique; amour sans satiété et sans bornes, par lequel il a désiré, souffert, joui, de toutes les forces de son âme.

Je relèverai maintenant quelques détails, et d'abord les traits auxquels on reconnaîtrait sûrement, si on avait pu en douter, que Pascal écrit sous le coup d'une passion présente : « Néanmoins l'on va quelquefois bien au dessus (de sa condition), et l'on sent le feu s'agrandir quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé. » — « L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. » Quel moyen il avait trouvé en écrivant ces pages, s'il a pu faire qu'on les lût ! — « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment », et le reste. — « Mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. *Que l'on est heureux quand cela arrive* ! »

« C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance : elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe. » Pourquoi la restriction du sexe? comment la concilier avec cette théorie platonicienne, d'après laquelle l'amour n'est qu'une aspiration vers l'idée de la beauté? Qu'a de commun le sexe avec l'idée pure? Aussi Platon, dans ses imaginations, n'en tient aucun compte, et sa métaphysique trop large accueille toutes les dépravations des mœurs grecques. Par une heureuse inconséquence, Pascal abandonne ici Platon pour rentrer dans la nature. Pour mettre d'accord la nature et la théorie, il faudrait renverser la définition, et dire que le sexe ne délimite

1. Voyez page CVI de l'Introduction.

pas seulement nos désirs, mais qu'il en est le principe même. C'est au sexe que l'amour va tout d'abord, puis dans le sexe, il s'attache de préférence à la beauté.

Il n'est pas vrai non plus de dire que l'amour ne consiste *que dans un attachement de pensée*, car on est obligé d'ajouter tout aussitôt *qu'il se détermine* pourtant *autre part que dans la pensée*, et les profanes sont tentés de rire. C'est là ce galimatias des Précieuses, dont Molière s'est moqué si bien.

« Qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu qu'on soit persuadé qu'il est vrai? »

On peut même dire que le plaisir est toujours vrai, car il est toujours vraiment plaisir. On ne peut entendre par plaisir faux que le plaisir que nous fait quelque chose qui ne devrait pas nous en faire.

« Ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville. » Voyez La Bruyère, *Des Femmes*, 29 : « Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat, etc. »

« Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. »

En effet, être naturel et saisissant, *ce n'est que cela !*

FRAGMENT D'UN TRAITÉ DU VIDE

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités [2]; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons...

Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop. Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement.....

Pour faire cette importante distinction avec attention [3], il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire, et sont purement historiques, n'ayant pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir les vérités cachées.

1. Ce morceau semble avoir dû entrer dans la préface d'un *Traité du Vide*, auquel Pascal travaillait en 1651. Car dans une lettre de cette date à M. Ribeyre, on lit : Vous les verrez bientôt (les conséquences) dans *un traité que j'achève*, et que j'ai déjà communiqué à plusieurs de nos amis, où l'on connaîtra quelle est la véritable cause de tous les effets que l'on a attribués à l'horreur du vide. » Pascal n'a point achevé ce traité, qu'il promettait déjà dans son *Recit de l'experience du Puy-de-Dôme* (1648); il s'est borné à écrire les deux petits traités sur l'*Équilibre des liqueurs* et sur la *Pesanteur de l'air*, réunis en un corps d'ouvrage par des conclusions; ils n'ont paru qu'après sa mort. Voyez le fragment 207 de l'article XXV.

On ne peut dire la date précise de ce morceau, mais il doit être antérieur, comme le Discours qui précède, à la grande conversion de Pascal.

Le premier qui l'a publié est Bossut, qui en a fait le premier article de son édition des *Pensées*, et qui l'a intitulé : *De l'Autorité en matière de philosophie.* M. Faugère a donné le véritable texte de ce fragment, qui avait été un peu altéré par Bossut.

2. Ce mot de mystères est ici dans toute sa force, trop souvent oubliée dans l'usage; il ne signifie pas seulement des obscurités, mais des obscurités sacrées et vénérables.

3. La distinction entre les deux sortes de connaissances que l'homme peut poursuivre.

Celles de la première sorte sont bornées, d'autant que les livres dans lesquels elles sont contenues.....

C'est suivant cette distinction qu'il faut régler différemment l'étendue de ce respect. Le respect que l'on doit avoir pour....

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues,... et surtout dans la théologie; et enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution, divine ou humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connaissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter.

S'il s'agit de savoir qui fut premier roi des Francais; en quel lieu les géographes placent le premier méridien; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature; quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent? C'est l'autorité seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle; de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés (comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises); parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences, s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile; la raison seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés : l'une avait tantôt tout l'avantage; ici l'autre règne à son tour. Mais comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté tout entière de s'y éten-

dre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption.....

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés; et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux, séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères[1]. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoiqu'en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues; comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères était seulement de bienséance! Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice; et je crois qu'il y en aura peu qui ne souhaitent que cette.... s'applique à d'autres matières, puisque les inven-

1. Ceci est un trait contre le *probabilisme* des Jésuites. Voir, dans les *Pensées*, le fragment XXIV, 41.

tions nouvelles sont infailliblement des erreurs dans les matières que l'on profane impunément, et qu'elles sont absolument nécessaires pour la perfection de tant d'autres sujets incomparablement plus bas, que toutefois on n'oserait toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions. Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte, et à leur exemple en faire les moyens et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant. Car qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage? . . . . . .

Les secrets de la nature sont cachés; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets; le temps les révèle d'âge en âge, et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion. C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépris et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux.

C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue; et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître. N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elle forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte [1]. La nature les instruit, à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont; comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie, mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient

1. « Ils le font toujours, et jamais autrement », dit ailleurs Pascal xxv, 11 *bis*).

avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'il avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement; d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse, dans cet homme universel, ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car n'étaient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la voie de lait, quand, la faiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'artifice[1], ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel, qui renvoie la lumière avec plus de force[2]? Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles,

1. Nous dirions, de l'art. La *voie de lait* est la voie *lactée*.

2. Aristote, *Meteor.* I, 8, parle en effet de physiciens qui attribuaient la blancheur lactée à la réflexion de la lumière du soleil renvoyée par les régions célestes. Lui-même combat cette opinion, mais l'explication qu'il donne du phénomène ne vaut pas mieux que celle qu'il condamne.

dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnaître quelle est la véritable cause de cette blancheur?

N'avaient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étaient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles ils n'avaient point encore remarqué de corruptions ni de générations hors de cet espace? Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître bien loin au delà de cette sphère[1]?

C'est ainsi que, sur le sujet du vide, ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait point, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir[2]. Mais si les nouvelles expériences leur avaient été connues, peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par là que le vide n'avait point encore paru[3]. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait que la nature ne souffrait point de vide, ils n'ont entendu parler de la nature qu'en l'état où ils la connaissaient; puisque, pour le dire généralement, ce ne serait assez de l'avoir vu constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit; puisque, s'il restait un seul cas à examiner, ce seul suffirait pour empêcher la définition générale, et si un seul était contraire, ce seul..... Car, dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations, on ne peut faire aucune assertion universelle que par la générale énumération de toutes les parties et de tous les cas différents. C'est ainsi que, quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connaissons, et nous ne pouvons

1. Voir le second chapitre du Περὶ κόσμου, faussement attribué à Aristote. On supposait, entre la terre et la grande sphère des étoiles fixes, un certain nombre de cercles ou de cieux sur chacun desquels tournait chaque planète : celui de la lune était le dernier et le plus rapproché de nous. Au dessous s'étendait la région ignée où naissent et meurent les météores de toute espèce, parmi lesquels on confondait les comètes. — Cicéron a dit dans le *Songe de Scipion* (*de Republ.* VI, 10) : ... *in infimoque orbe luna... Infra autem jam nihil est nisi mortale et caducum... supra lunam sunt xterna omnia.*

2. Voir les prolégomènes des Πνευματικά d'Héron d'Alexandrie. Les expériences de la succion, du siphon, etc., y sont expliquées par ce principe, qu'en aspirant l'air on fait un vide, et que ce vide étant *contre nature* (παρὰ φύσιν), et ne pouvant absolument subsister, le liquide s'élève aussitôt pour le remplir. Quant à la métaphore de l'horreur du vide, elle appartient, je pense, à la scolastique.

3. Voyez la *Vie de Pascal*, page LXVIII de l'Introduction.

ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connaissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connaissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient en nature[1]. De même, quand les anciens ont assuré que la nature ne souffrait point de vide, ils ont entendu qu'elle n'en souffrait point dans toutes les expériences qu'ils avaient vues, et ils n'auraient pu sans témérité y comprendre celles qui n'étaient pas en leur connaissance. Que si elles y eussent été, sans doute ils auraient tiré les mêmes conséquences que nous, et les auraient par leur aveu autorisées de cette antiquité dont on veut faire aujourd'hui l'unique principe des sciences.

C'est ainsi que, sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient; et, quelque force enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce serait ignorer sa nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue.

REMARQUES SUR LE FRAGMENT D'UN TRAITÉ DU VIDE.

En confondant cet opuscule avec les *Pensées*, en le plaçant presque à côté du fragment fameux : « Que l'homme contemple donc la nature entière... », Bossut et ceux qui l'ont suivi n'ont pas fait attention que ces deux écrits nous présentent l'esprit de Pascal sous deux aspects presque contraires. Celui-ci est plein d'une foi profonde dans le travail et le progrès de la raison, foi qui convenait si bien à un tel génie, et qu'une sorte de maladie de l'intelligence a pu seule étouffer en lui. Autant on souffre avec Pascal quand sa pensée travaille, par de si violents efforts, à se convaincre elle-même d'impuissance, autant il y a plaisir à l'entendre ici, joyeux et fier, reconnaître, en termes magnifiques, toute la portée de l'esprit humain, sa *fécondité inépuisable*, et ses inventions qui peuvent être tout ensemble *sans fin et sans interruption*. Au lieu de cette éloquence désespérée qui va poussant l'homme jusqu'à l'*abêtissement*, on goûte avec bonheur l'imagination saine et géné-

1. En effet, nous connaissons maintenant le platine, qui est plus pesant que l'or.

reuse qui célèbre l'indépendance et la souveraineté de la raison, et proteste contre la superstition de l'antiquité avec une force que Pascal n'a pas retrouvée contre d'autres superstitions. Tout ce qu'il dit à ce sujet est admirable, soit qu'il tranche tout par des mots irrésistibles, comme quand il dit que la vérité *est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues*, soit qu'il arrive par un développement large et superbe à mettre en pleine lumière cette conclusion, que « c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres ».

Ici d'ailleurs, comme pour cette image fameuse (dans les *Pensées*) de la sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, c'est le développement et le grand style qui lui appartiennent; l'idée remonte plus haut que lui. Bacon avait dit, dans le livre *De dignitate et augmentis scientiarum*, son premier ouvrage : « En réalité, l'antiquité de l'histoire est la jeunesse du monde. C'est nous qui sommes les anciens, puisque maintenant le monde est vieux, et non pas ceux qu'on appelle ainsi parce que l'on compte, en remontant le cours des siècles, à partir de notre temps. » Et dans le *Novum organum* (V, 84), il avait développé ainsi sa pensée : Le préjugé que les hommes nourrissent en faveur de l'antiquité est tout à fait irréfléchi, et contradictoire même dans les termes. La véritable antiquité, c'est la vieillesse du monde, qui doit être placée au temps où nous sommes, et non pas au temps où le monde était jeune, qui est celui des anciens. Par rapport à nous, ils sont des anciens et des aînés; mais par rapport à l'âge du monde, l'antiquité est toute jeune, et notre cadette. Et de même que la connaissance de la vie et la maturité du jugement se rencontrent plutôt chez le vieillard que chez le jeune homme, à cause de son inexpérience et de tout ce qu'il a amassé d'observations, d'informations, de réflexions de toute espèce; ainsi notre temps, s'il veut connaître ses forces, les essayer et s'évertuer, doit être capable de bien plus grandes choses que les anciens âges, etc. [1] »

Et déjà, plus de trois cents ans auparavant, le vieux Roger Bacon était bien près de la même idée, lorsqu'au chapitre VI de la première partie de l'*Opus majus*, il exprimait cette pensée, en l'attribuant à Sénèque, qu'il n'y a rien de complet dans les inventions humaines, et que les plus jeunes sont les plus éclairés, parce que les plus jeunes, venant les derniers dans la succession des temps, entrent en possession du travail de ceux d'avant eux [2].

1. M. Bouillet, dans les notes de son édition de Bacon, n'avait pas oublié de rapprocher ces passages de celui de Pascal.

2. « Et infert, quanto juniores, tanto perspicaciores, quia juniores, posteriores successione temporum, ingrediuntur labores priorum. » — Ce passage avait été relevé dans

Baillet dit, dans sa *Vie de Descartes*, VIII, 10, que, dans des fragments laissés par Descartes en manuscrit, on trouve ce passage : *Non est quod antiquis multum tribuamus propter antiquitatem*, sed nos potius iis antiquiores dicendi. *Jam enim senior est mundus quam tunc, majoremque habemus rerum experientiam.*

Enfin Fontenelle a écrit, dans sa *Digression sur les anciens et les modernes*, à la suite de ses *Églogues* et de son *Discours sur l'Églogue* (1688) :

« Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents ; ce n'est qu'un même esprit, qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi, cet homme, qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, etc. [1] »

Mais quelle distance entre Pascal et Fontenelle ! Tout le bel esprit de l'académicien est froid, petit, sophistique même dans le vrai, et le présentant sous un jour faux. Ici, tout est lumière, chaleur, élévation ; c'est la vérité dans sa splendeur. Cette plainte sur la raison, indignement traitée et rabaissée jusqu'à l'instinct, cette vue large de l'action continuelle de la nature dans les espèces animales, ce mot sur l'homme, *qui n'est produit que pour l'infinité*, cet *homme universel*, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement, voilà des traits de Pascal. La grandeur des choses fait la grandeur de la phrase. Et la fin des deux écrivains ne diffère pas moins que leur style : l'un est un penseur qui veut faire reconnaître les droits de la raison humaine ; l'autre est un poëte (puisque cela s'appelle ainsi), qui prétend prouver que la poésie de Théocrite et de Virgile n'est rien au prix de celle de ses Églogues.

On a cru retrouver dans Augustin cette pensée en germe. Nous voyons, en effet, dans la *Cité de Dieu* (X, 14), l'humanité qui se développe comme un seul homme par périodes distinctes, et suivant des âges qui se succèdent : *Sicut autem unius hominis, ita humani generis... recta eruditio per quosdam articulos temporum tanquam ætatum processit accessibus.* Il dit la même chose dans la question 58 du livre intitulé, *De diversis quæstionibus* LXXXIII *liber unus*. Et j'ai cité, dans les Remarques sur le fragment 99 *bis* de l'article XXV, un autre passage sur le même thème. Mais ce passage, véritablement bizarre jusqu'à l'absurde, est aussi loin que possible des grandes pensées que développe ici Pascal. La ressemblance est purement extérieure ; et Augustin n'a pas même entrevu l'idée du développement indéfini de l'humanité. Au contraire, il ne partage l'histoire du monde en six âges, déterminés

le brillant volume d'Hippolyte Rigault (aussi judicieux que brillant) sur l'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes* (1856), p. 24.

1. Le morceau de Pascal n'était pas publié quand Fontenelle écrivait cette page. L'avait-il lu en manuscrit ?

uniquement par certaines dates de l'histoire sainte, que pour conclure que nous sommes au dernier, et que nous touchons à la fin des temps.

Remarquons enfin que Pascal rend aux anciens, c'est-à-dire aux Grecs, tout ce qu'on leur doit, quand il reconnaît, non-seulement que nous avions besoin d'eux pour aller plus loin qu'eux, mais que *notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres.* Fontenelle n'avait ni assez de justice, ni assez de lumières pour parler ainsi.

Quand Pascal se plaint que les opinions nouvelles qu'on produit dans la physique, quoique en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté, *dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues*, il ne parle que des opinions reçues dans l'École, et non des opinions théologiques, puisqu'il ajoute aussitôt, *comme si le respect qu'on a pour les anciens était de devoir.* Il ne fait donc pas allusion à la doctrine du mouvement de la terre, qu'il n'a jamais osé adopter lui-même, mais peut-être à celle de la circulation du sang, et surtout à celle de la pesanteur de l'air, que sa fameuse expérience du Puy-de-Dôme avait achevé de démontrer, et qui faisait le sujet du livre dont ces pages mêmes devaient faire partie. Il savait mieux que personne quel est l'empire de la tradition, puisque lui-même était resté longtemps fidèle à l'*horreur du vide*, et qu'il avait eu la plus grande peine à se détacher de *cette croyance universelle du monde*, comme il l'appelle quelque part. Voyez son écrit intitulé : *Expérience touchant le vide*, etc., 1647, au tome IV des *Œuvres de Blaise Pascal*, édition de 1819 (pages 54 et suivantes).

On remarquera, au sujet des comètes (p. 273), que tout en reconnaissant qu'elles se montrent bien au delà de la lune, Pascal paraît les considérer lui-même comme des météores ou feux passagers, qui se produisent tout à coup et s'éteignent tout à coup aussi. Il semble ignorer que les comètes sont de véritables astres, dont l'existence est indépendante de leur apparition, et qui accomplissent leur révolution autour du soleil. C'est pourtant ce que de grands esprits avaient deviné déjà chez les anciens, comme on le voit par Aristote même, qui combat leurs conjectures (*Meteor.* I, 6). Voir aussi la belle exposition du VIIe livre des *Questions naturelles* de Sénèque. Du reste, cela n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir partout, dans l'univers, production et destruction continuelle, ou, comme dit Pascal, d'après les Grecs, génération et corruption (γένεσις καὶ φθορά); et que les soleils mêmes et les étoiles ne s'enflamment ou ne s'éteignent en des points divers de l'espace et du temps. Voyez le *Cosmos* d'Alex. de Humboldt, tome Ier, page 88 de la traduction française.

Il y a une chose, dans ce beau manifeste philosophique, qu'on ne peut s'empêcher de voir avec regret, c'est un dédain des connaissances historiques qui témoigne assez que Pascal était trop étranger à ces connaissances. Il s'en faut beaucoup que les sciences historiques consistent uniquement à savoir *ce que les auteurs ont écrit*; elles consistent bien plutôt à démêler, à travers ce qu'ils ont écrit, ce qui a été, tâche beaucoup plus intéressante et beaucoup plus grande. Il ajoute qu'elles sont *bornées*; cela est bientôt dit, mais dans ces bornes mêmes, quelle n'est pas l'effrayante étendue de ces études! Savoir seulement *ce que les autres ont écrit*, pour parler comme Pascal, est un travail énorme, et de plus un travail d'une portée immense. L'histoire est le fond de tout pour les sciences de l'ordre moral. Si Pascal avait connu l'Orient, l'antiquité, le moyen âge; s'il avait su les langues, s'il avait pu lire et s'il avait lu davantage; s'il s'était bien rendu compte de *ce qu'ont écrit* les auteurs des livres sacrés, et surtout de ce qu'ils n'ont pas écrit; s'il s'était fait une plus juste idée de la critique des dates et des textes, toute sa théologie et toute sa philosophie ensemble auraient croulé.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

DE L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE[1]

PREMIER FRAGMENT

1.

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité; l'un, de la découvrir quand on la cherche; l'autre, de la démontrer quand on la possède; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine.

Je ne parle point du premier; je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. Car, si l'on sait la méthode

1. Les deux fragments réunis sous ce titre forment les articles II et III de la première partie dans l'édition de Bossut, et y sont intitulés : le premier, *Réflexions sur la Géométrie en général*, et le second, *De l'Art de persuader*.

M. Faugère a cité un passage du *premier Discours* placé en tête de la *Logique de Port-Royal*, où il est dit que, dans cette *Logique*, on a tiré plusieurs choses d'*un petit écrit non imprimé, qui avait été fait par feu M. Pascal, et qu'il avait intitulé : De l'Esprit géométrique*. Mais il ne rapporte cette indication qu'au premier des deux fragments. Cependant, après les mots que j'ai cités, les auteurs de la *Logique* ajoutent immédiatement : « Et c'est ce qui est dit dans le chapitre XI de la première partie, de la différence des définitions de nom et des définitions de chose, *et les cinq règles qui sont expliquées dans la quatrième partie* [chap. III et suivants], que l'on y a beaucoup plus étendues qu'elles ne le sont dans cet écrit. » Or, la distinction des définitions de nom et de chose se trouve bien dans le premier fragment, mais c'est dans le second, dans celui qu'on intitule ordinairement : *De l'Art de persuader*, que les *cinq règles* dont il est question ici sont présentées. Donc l'indication de la *Logique* de Port-Royal se rapporte aux deux fragments à la fois, dont elle parle comme d'un seul écrit.

Dans l'un et l'autre fragment, l'auteur divise son sujet en deux parties, et n'aborde que la première. Pour cette première partie même, tous les deux sont incomplets. Le premier, quoique ayant plus d'étendue, l'est tellement, qu'on peut dire qu'il s'arrête aux préliminaires du sujet. Ce sont deux rédactions différentes d'un même travail; la première est commencée seulement; la seconde, qui va plus vite, va aussi plus loin. C'est ainsi que Pascal a laissé, d'une part, des fragments d'un grand *Traité du Vide;* de l'autre, une espèce de réduction achevée de ce traité, dans le petit ouvrage qui se compose des deux écrits sur l'*Équilibre des liqueurs* et la *Pesanteur de l'air*.

On verra, par différents traits, que ces deux morceaux on dû être écrits à une époque où les sentiments religieux de Pascal étaient déjà très-vifs, sans que son esprit fût encore absorbé tout entier dans les méditations théologiques. J'imagine qu'il les a composés dans les premiers temps de sa retraite à Port-Royal, un peu avant les *Provinciales* (1655). Le premier fragment a été publié pour la première fois par Condorcet, d'une manière incomplète. Le second l'avait été par le P. Desmolets. Il s'en est conservé en manuscrit une copie, d'après laquelle M. Faugère les a donnés.

de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner, puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connaît, on saura si elle est exactement démontrée.

La géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues; et c'est ce qu'elle appelle Analyse, et dont il serait inutile de discourir après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits.

Celui de démontrer des vérités déjà trouvées, et de les éclaircir de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner; et je n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe; car elle l'enseigne parfaitement par ses exemples, quoiqu'elle n'en produise aucun discours. Et parce que cet art consiste en deux choses principales, l'une de prouver chaque proposition en particulier, l'autre de disposer toutes les propositions dans le meilleur ordre, j'en ferai deux sections, dont l'une contiendra les règles de la conduite des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites, et la seconde comprendra celles de l'ordre géométrique, c'est-à-dire méthodique et accompli: de sorte que les deux ensemble enfermeront tout ce qui sera nécessaire pour la conduite du raisonnement à prouver et discerner les vérités; lesquelles j'ai dessein de donner entières[1].

SECTION PREMIÈRE.

De la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites.

Je ne puis faire mieux entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonstrations convaincantes, qu'en expliquant celle que la géométrie observe.

[Mon objet] est bien plus de réussir à l'une qu'à l'autre[2], et je n'ai choisi cette science pour y arriver que parce qu'elle seule sait les véritables règles du raisonnement, et, sans s'ar-

1. Lesquelles deux sections. Pascal n'a pas fait ce qu'il se promettait de faire.

2. Cet alinéa et le suivant étaient sur un papier à part, à ce que nous apprend une note du copiste. J'ai rempli la lacune des premiers mots. Il veut dire : mon objet est bien plus de réussir dans la méthode générale de démontrer que dans la géométrie en particulier.

rêter aux règles des syllogismes, qui sont tellement naturelles qu'on ne peut les ignorer, s'arrête et se fonde sur la véritable méthode de conduire le raisonnement en toutes choses, que presque tout le monde ignore, et qu'il est si avantageux de savoir, que nous voyons par expérience qu'entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle.

Je veux donc faire entendre ce que c'est que démonstration par l'exemple de celles de géométrie, qui est presque la seule des sciences humaines qui en produise d'infaillibles, parce qu'elle seule observe la véritable méthode, au lieu que toutes les autres sont par une nécessité naturelle dans quelque sorte de confusion, que les seuls géomètres savent extrêmement connaître [1].

Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver : car ce qui passe la géométrie nous surpasse ; et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales : l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens ; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues ; c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. Mais, pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par définition.

On ne reconnaît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent définitions de nom, c'est-à-dire que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement. Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abréger le discours, en exprimant par le seul nom qu'on impose ce qui ne pourrait se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le

1. Ces derniers mots ne s'entendent pas bien.

destine uniquement. En voici un exemple. Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également nombre pair. Voilà une définition géométrique; parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée. D'où il paraît que les définitions sont très-libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites, car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes.

Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très-sûr et très-infaillible : c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, et d'avoir toujours la définition si présente que, toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales, et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours en exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres, et tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abréger le discours, et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts, qu'ils n'emploient que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte. Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode, qu'il faut avoir toujours présente, et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques.

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disais, à tout défi-

nir et à tout prouver. Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières. Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve. D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli.

Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre. Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède ; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours [1]. Cet ordre, le plus parfait entre les hommes, consiste non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres ; et de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver, et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'ins-

1. C'est-à-dire, du raisonnement.

truction. Car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'expliquer ce qu'on entend par le mot homme? Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme? Et quel avantage pensait nous procurer Platon, en disant que c'était un animal à deux jambes sans plumes [1]? Comme si l'idée que j'en ai naturellement, et que je ne puis exprimer, n'était pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile et même ridicule; puisqu'un homme ne perd pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes.

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : La lumière est un mouvement luminaire des corps lumineux; comme si on pouvait entendre les mots de luminaire et de lumineux sans celui de lumière [2].

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans cette absurdité : car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*, soit qu'on exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudrait dire *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans sa définition [3].

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis; et si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques; parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une

1. MONTAIGNE, *Apol.*, t. III, p. 213, d'après Diogène Laërce, IV, 40.

2. *Cette absurdité* appartient au P. Noël, jésuite, qui avait attaqué les premiers travaux scientifiques de Pascal avec une physique et une éloquence également ridicules. On lit en effet dans sa *première lettre* (imprimée au tome IV des OEuvres de Pascal) ces incroyables paroles : « ... Puisque la lumière, ou plutôt l'illumination, est un mouvement luminaire des rayons composés des corps lucides qui remplissent les corps transparents et ne sont mus luminairement que par d'autres corps lucides. » Pascal releva sur-le-champ cet e définition étrange dans sa Réponse au P. Noël, en lui opposant les mêmes principes qu'il énonce ici. Mais le galimatias est tellement incompatible avec l'esprit de Pascal qu'il n'a pu conserver celui-là dans toute sa richesse; il l'a simplifié et l'a rendu plus net comme malgré lui. Le P. Noël, dans sa *seconde lettre* à Pascal, essaie d'expliquer sa définition, mais le commentaire n'est pas moins obscur que le texte.

3. Voyez la même pensée dans l'Entretien de Pascal avec M. de Saci, p. CXXVIII de l'Introduction.

intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement[1], etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous; ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression, temps, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature. Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'appeler du nom de temps le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais ensuite de cette définition il y aura deux choses qu'on appellera du nom de temps : l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée, car on l'appellera aussi de ce nom suivant cette nouvelle définition. Il faudra donc éviter les équivoques, et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de temps soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom.

1. La scolastique distinguait trois espèces de durée : l'éternité, qui est la permanence de Dieu, également immuable dans sa substance et dans ses modes; la perpétuité (*ævum*), qui est la permanence des créatures incorruptibles, telles que les anges et les âmes, quant à la substance, non quant aux modes; et enfin le temps, ou la mobilité des créatures en général, incorruptibles ou corruptibles, celles-là n'étant sujettes à cette mobilité que dans leurs modes, celles-ci l'étant dans leur substance même. Voir la Somme de saint Thomas, quest. x, art. 4 et 5. Cf. quest, LIII, art. 3. — L'autre définition est d'Aristote, *Phys.*, IV, 11 : ἀριθμὸς κινήσεως.

Ainsi, si l'on avance ce discours : Le temps est le mouvement d'une chose créée; il faut demander ce qu'on entend par ce mot de temps, c'est-à-dire si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui de mouvement d'une chose créée. Que si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom. Mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très-évidente d'elle-même ; et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition, parce que dans cette énonciation on n'entend pas que le mot de temps signifie la même chose que ceux-ci, le mouvement d'une chose créée ; mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de temps soit ce mouvement supposé.

Si je ne savais combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours familiers et dans les dicours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serais pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté, pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire ! Et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter actus, nec mera potentia est, sed actus entis in potentia*[1] ! Et cependant s'ils laissent au mot de mou-

1. Tous les éditeurs sans exception donnent ainsi cette phrase : *Motus nec simpliciter* motus, non *mera*, etc., ce qui ne me paraît pas offrir de sens. En lisant *actus* et *nec mera*, on obtient l'expression exacte des idées d'Aristote sur le mouvement (*Phys.*, III, 1 et 2) : « Le mouvement n'est ni simplement un acte, ni une pure puissance, mais la mise en action de ce qui est en puissance. » Aristote ajoute, *en tant qu'étant en puissance* : Ἡ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ᾗ τοιοῦτον, *κίνησίς ἐστιν*. Expliquons cela en langage moderne. Voici un corps pesant que je tiens suspendu en l'air; tant que je le

vement son sens ordinaire comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition; et, confondant ainsi les définitions qu'ils appellent définitions de nom, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent définitions de chose, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres; et chacun définissant les mêmes choses à sa manière par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses, et perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarent dans des embarras inexplicables.

On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun; de sorte qu'en un mot tous ces termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui se peuvent rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes. Car, quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves. De là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible. Mais comme la nature fournit tout ce que cette science ne donne pas, son ordre à la vérité ne donne pas une perfection

tiens, il tend à tomber, mais ce n'est qu'une tendance sans résultat, qu'une *puissance* sans *acte*. Si je le lâche, l'*acte* se produit, mais tant que le corps tombe, l'acte n'est pas complet, la *puissance* de chute n'est pas consommée. Qu'est-ce donc que le mouvement de ce corps? C'est la réalisation de la disposition à tomber, c'est la mise en action d'une puissance de chute.

plus qu'humaine, mais il a toute celle où les hommes peuvent arriver. Il m'a semblé à propos de donner dès l'entrée de ce discours cette....

On trouvera peut-être étrange que la géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets ; car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace ; et cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement et selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms de mécanique, d'arithmétique, de géométrie, ce dernier nom appartenant au genre et à l'espèce[1]. Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses objets les rend incapables d'être définies ; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, mouvement, nombre, espace ; et, sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature, et en découvre les merveilleuses propriétés.

Ces trois choses, qui comprennent tout l'univers, selon ces paroles : *Deus fecit omnia in pondere, in numero, et mensura*, ont une liaison réciproque et nécessaire[2]. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve ; et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres ; et enfin le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première. Le temps même y est aussi compris ; car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre ; la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps. Ainsi il y a des propriétés communes à toutes ces

1. Le nom de géométrie n'appartient aujourd'hui qu'à l'espèce ; on ne désigne le genre que par celui de mathématiques.

2. *Sagesse*, XI, 21 : *Sed omnia in mensura et numero et pondere disposuisti.* « Vous avez ordonné toutes choses avec mesure, avec nombre et avec poids. » Dans l'application contestable que Pascal fait de ces paroles, on voit qu'il identifie les idées de poids et de mouvement ; c'est parler en philosophe et en disciple de Descartes. Voir les *Principia philosophiæ*, II, 26.

choses, dont la connaissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles de la nature.

La principale comprend les deux infinités qui se rencontrent dans toutes : l'une de grandeur, l'autre de petitesse.

Car, quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage, et hâter encore ce dernier; et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter. Et au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui surpasse le dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix-millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue. Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, et un moindre, sans arriver à un instant, et à un pur néant de durée. C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre; de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne se peuvent démontrer; et cependant ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais mme la cause qui les rend incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection. D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avanta-

geuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que le discours. Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté? ne peut-on pas le doubler? Que la promptitude d'un mouvement peut être doublé, et qu'un espace peut être doublé de même? Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié? Car cette moitié serait-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seraient deux zéros, feraient elles un nombre? De même, un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double du temps, et ce dernier mouvement encore? Car serait-ce un pur repos? Et comment se pourrait-il que ces deux moitiés de vitesse, qui seraient deux repos, fissent la première vitesse? Enfin un espace, quelque petit qu'il soit, ne peut-il pas être divisé en deux, et ces moitiés encore? Et comment pourrait-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles sans aucune étendue, elles qui jointes ensemble ont fait la première étendue?

Il n'y a point de connaissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là, et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve des esprits excellents en toutes autres choses, que ces infinités choquent, et qui n'y peuvent en aucune sorte consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns, très-habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre[1]. Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un continu divisible à l'infini; d'où ils concluent qu'il n'y est pas

1. Il s'agit ici du chevalier de Méré, qui niait absolument la divisibilité à l'infini, et qui s'était expliqué là-dessus avec Pascal dans une longue et curieuse lettre, dont j'ai parlé déjà. (tome I. p. 16.) Dans une lettre à Fermat (de juillet 1651), Pascal s'exprime encore ainsi sur Méré : « Il a très-bon esprit, mais il n'est pas géomètre; c'est, comme vous savez, un grand défaut; et même il ne comprend pas qu'une ligne mathématique soit divisible à l'infini, et croit fort bien entendre qu'elle est composée de points en nombre fini, et jamais je n'ai pu l'en tirer; si vous pouviez le faire, on le rendrait parfait. »

divisible. C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible; au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. Et c'est pourquoi, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est. Appliquons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe qu'être homme sans âme. Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire qui n'ait aucune étendue. Car qu'y a-t-il de plus absurde que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division telle qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et sans aucune étendue, et qu'ainsi ces deux néants d'étendue fissent ensemble une étendue? Car je voudrais demander à ceux qui ont cette idée, s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent; si c'est partout, ils ne sont qu'une même chose, et partant les deux ensemble sont indivisibles; et si ce n'est pas partout, ce n'est donc qu'en une partie; donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles. Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avouent quand on les presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre, qu'ils reconnaissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable.

Mais qu'à ces difficultés chimériques, et qui n'ont de proportion qu'à notre faiblesse, ils opposent ces clartés naturelles et ces vérités solides : s'il était véritable que l'espace fût com-

posé d'un certain nombre fini d'indivisibles, il s'ensuivrait que deux espaces, dont chacun serait carré, c'est-à-dire égal et pareil de tous côtés, étant doubles l'un de l'autre, l'un contiendrait un nombre de ces indivisibles double du nombre des indivisibles de l'autre. Qu'ils retiennent bien cette conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carrés jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturellement impossible, c'est-à-dire s'il y a impossibilité invincible à ranger des carrés de points, dont l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerais en ce lieu-là même si la chose méritait qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager dans les peines qu'ils auraient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, vu qu'on les parcourt en si peu de temps, pendant lequel on aurait parcouru cette infinité de divisibles, il faut les avertir qu'ils ne doivent pas comparer des choses aussi disproportionnées qu'est l'infinité des divisibles avec le peu de temps où ils sont parcourus; mais qu'ils comparent l'espace entier avec le temps entier, et les infinis divisibles de l'espace [1] avec les infinis instants de ce temps; et ainsi ils trouveront que l'on parcourt une infinité de divisibles en une infinité d'instants, et un petit espace en un petit temps; en quoi il n'y a plus la disproportion qui les avait étonnés.

Enfin, s'ils trouvent étrange qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand, qu'ils entendent aussi qu'elles sont plus petites à mesure; et qu'ils regardent le firmament au travers d'un petit verre, pour se familiariser avec cette connaissance, en voyant chaque partie du ciel en chaque partie du verre. Mais s'ils ne peuvent comprendre que des parties si petites qu'elles nous sont imperceptibles, puissent être autant divisées que le firmament, il n'y a pas de meilleur remède que de les leur faire regarder avec des lunettes qui grossissent cette pointe délicate jusqu'à une prodigieuse masse; d'où ils concevront aisément que par le secours d'un autre verre encore plus artistement taillé, on pourrait les grossir jusqu'à égaler ce fir-

1. *Divisibles* est le substantif, les divisibles en nombre infini.

mament dont ils admirent l'étendue. Et ainsi ces objets leur paraissant maintenant très-facilement divisibles, qu'ils se souviennent que la nature peut infiniment plus que l'art. Car enfin qui les a assurés que ces verres auront changé la grandeur naturelle de ces objets, ou s'ils auront au contraire rétabli la véritable, que la figure de notre œil avait changée et raccourcie, comme font les lunettes qui amoindrissent?

Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles ; mais il y a des temps de niaiser [1].

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette matière que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue. Mais parce qu'il y en a qui prétendent s'échapper a cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi bien faire une étendue que deux unités dont aucune n'est nombre font un nombre par leur assemblage; il faut leur repartir qu'ils pourraient opposer, de la même sorte, que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville; ou que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout; ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire, et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit. Mais ce n'est pas avoir l'esprit juste que de confondre par des comparaisons si inégales la nature immuable des choses avec leurs noms libres et volontaires, et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que pour faciliter les discours on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville à plusieurs maisons, celui de dizaine à dix unités; et que de cette liberté naissent les noms d'unité, binaire, quaternaire, dizaine, centaine, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, ensuite de ces noms, le binaire ne soit pas quaternaire, ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais encore, quoique une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville;

1. Expression suggérée sans doute par un passage célèbre de l'Ecclésiaste, quoiqu'elle n'en soit pas traduite précisément. Voyez les notes sur XXIV, 12.

il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner qui convenaient à tous les nombres hormis à l'unité, pour éviter de dire souvent qu'en tout nombre, hors l'unité, telle condition se rencontre, ils ont exclu l'unité de la signification du mot de nombre, par la liberté que nous avons déjà dit qu'on a de faire à son gré des définitions. Aussi, s'ils eussent voulu, ils en eussent de même exclu le binaire et le ternaire, et tout ce qu'il leur eût plu; car on en est maître, pourvu qu'on en avertisse; comme au contraire l'unité se met quand on veut au rang des nombres, et les fractions de même. Et, en effet, l'on est obligé de le faire dans les propositions générales, pour éviter de dire à chaque fois : En tout nombre, et à l'unité et aux fractions, une telle propriété se trouve; et c'est en ce sens indéfini que je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit. Mais le même Euclide qui a ôté à l'unité le nom de nombre, ce qui lui a été permis, pour faire entendre néanmoins qu'elle n'en est pas un néant, mais qu'elle est au contraire du même genre, il définit ainsi les grandeurs homogènes. Les grandeurs, dit-il, sont dites être de même genre, lorsque l'une étant plusieurs fois multipliée peut arriver à surpasser l'autre. Et par conséquent, puisque l'unité peut, étant multipliée plusieurs fois, surpasser quelque nombre que ce soit, elle est de même genre que les nombres précisément par son essence et par sa nature immuable, dans le sens du même Euclide qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée nombre.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue; car, non-seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre, par la même définition; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible; ce qui est naturel et nécessaire, comme il est déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux cho-

ses, indivisible et étendue, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et l'étendue est ce qui a diverses parties séparées.

Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles étant unis ne font pas une étendue. Car, quand ils sont unis, il se touchent chacun en une partie; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisque autrement elles ne se toucheraient pas. Or, par leur définition, il n'ont point d'autres parties; donc ils n'ont pas de parties séparées; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue, qui porte la séparation des parties. On montrera la même chose de tous les autres indivisibles qu'on y joindra, par la même raison. Et partant un indivisible, multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. Donc il n'est pas de même genre que l'étendue, par la définition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas de même genre que les nombres. De là vient que deux unités peuvent bien faire un nombre, parce qu'elles sont de même genre; et que deux indivisibles ne font pas une étendue, parce qu'ils ne sont pas de même genre. D'où l'on voit combien il y a peu de raison de comparer le rapport qui est entre l'unité et les nombres à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justesse ce que nous considérons dans l'étendue, il faut que ce soit le rapport du zéro aux nombres; car le zéro n'est pas du même genre que les nombres, parce qu'étant multiplié, il ne peut les surpasser; de sorte que c'est un véritable indivisible de nombre, comme l'indivisible est un véritable zéro d'étendue. Et on en trouvera un pareil entre le repos et le mouvement, et entre un instant et le temps; car toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parce qu'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on trouvera une correspondance parfaite entre ces choses; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toutes le milieu entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infinités qu'elle a proposées aux hommes, non pas à concevoir, mais à admirer; et pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajouterai que ces deux infinis, quoique infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre, de telle sorte que la connaissance de l'un mène nécessairement à la connaissance de l'autre. Car dans les nombres, de ce qu'ils peuvent toujours être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent toujours être diminués, et cela clairement; car si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à 100, 000, par exemple, on peut aussi en prendre une 100,000e partie, en le divisant par le même nombre qu'on le multiplie, et ainsi tout terme d'augmentation deviendra terme de division, en changeant l'entier en fraction. De sorte que l'augmentation infinie enferme nécessairement aussi la division infinie. Et dans l'espace le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires; c'est-à-dire que, de ce qu'un espace peut être infiniment prolongé, il s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paraît en cet exemple : Si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement, il est clair que le lieu du diaphane [1] où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire haussera toujours par un flux continuel, à mesure que le vaisseau fuit [2]. Donc, si la course du vaisseau est toujours allongée et jusqu'à l'infini, ce point haussera continuellement; et cependant il n'arrivera jamais à celui où tombera le rayon horizontal mené de l'œil au verre, de sorte qu'il en approchera toujours sans y arriver jamais, divisant sans cesse l'espace qui restera sous ce point horizontal, sans y arriver jamais. D'où l'on voit la conséquence nécessaire qui se tire de l'infinité de l'étendue du cours du vaisseau, à la division infinie et infiniment petite de ce petit espace restant au-dessous de ce point horizontal.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la créance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques;

1. Du milieu diaphane, du verre.
2. Le vaisseau est sur une mer supposée plane, comme l'explique la Logique de Port-Royal en reprenant cet exemple, (chapitre premier de la quatrième partie).

et, quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci ; car on peut aisément être très-habile homme et mauvais géomètre. Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui, ne comprenant pas d'abord cette double infinité, sont capables d'en être persuadés. Et quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient assez de lumières pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours, qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres.....

.....

SECOND FRAGMENT

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté, car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère ; aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infini-

ment au dessus de la nature; Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe[1], les saints au contraire disent en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité[2]; dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences. En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne, tout opposée à nos plaisirs. Dites-nous des choses agréables et nous vous écouterons, disaient les Juifs à Moïse[3]; comme si l'agrément devait régler la créance! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne.

Je ne parle donc que des vérités de notre portée; et c'est d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers

1. *Ignoti nulla cupido*, dit Ovide. Voyez Erasme, *Adag.*, au mot *Occultæ*. Tout le monde sait le vers de Voltaire :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

2. II *Thess.* II, 10, etc.

3. Je ne trouve pas cela dans le Pentateuque; à moins que Pascal n'interprète ainsi le verset 19 du chapitre XX de l'Exode, qui ne paraît pas avoir ce sens.

moteurs de leurs actions. Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et connues à tout le monde, comme, que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers, que les uns reçoivent et non pas d'autres, mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables. Ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut pas ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir. Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées; car en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre, et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'âme dès qu'on a pu les enrôler à ces vérités qu'elle a déjà admises.

Il y en a qui ont une union étroite avec les objets de notre satisfaction; et celles-là sont encore reçues avec certitude[1], car aussitôt qu'on fait apercevoir à l'âme qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble, et avec les vérités avouées, et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature. Comme, au contraire, ce qui n'a de rapport ni à nos créances ni à nos plaisirs nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point à douter. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires

1. C'est-à-dire, qu'il est encore certain qu'elles seront reçues.

aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disais au commencement: que cette âme impérieuse, qui se vantait de n'agir que par raison, suit par un choix honteux et téméraire ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse y opposer. C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait, pour en juger, connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais.

Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison!

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première; et encore au cas qu'on ait accordé les principes et qu'on demeure ferme à les avouer ; autrement je ne sais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices. Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile, et plus admirable ; aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable ; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible. Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes, qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable,

ce sont des personnes que je connais, et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières[1].

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme; un riche et un pauvre en ont de différents; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient; les moindres accidents les changent. Or, il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis. Mais, comme il y a peu de principes de cette sorte, et que hors de la géométrie, qui ne considère que des figures très-simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisir dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires; à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des princi-

1. On se demande si ce magnifique éloge s'adresse à Nicole. Pascal n'avait pu lire le *Traité des moyens de conserver la paix entre les hommes*, mais il connaissait l'esprit qui devait produire un jour cet ouvrage. C'est en parlant de ce livre, dont l'idée générale rentre tout à fait dans l'*art d'agréer*, que Mme de Sévigné écrivait : « Jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces messieurs-là (Lettre du 16 août 1671). » Voir encore la lettre du 30 septembre, et le témoignage de Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*.

pes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice; et qu'il faut enfin, en démontrant, substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque, les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet. Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force. Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes, en ce peu de règles qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions. — 1. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer. 2. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition. 3. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes. — 1. N'omettre aucun des principes nécessaires sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être. 2. Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations. — 1. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver. 2. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très-évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées. 3. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes, que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables. Desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires, et qu'on peut négliger sans erreur; qu'il est même difficile et comme impossible d'observer toujours exactement, quoiqu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut; ce sont les trois premières de chacune des parties :

Pour les définitions : Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

Pour les axiomes : N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

Pour les démonstrations : Ne démontrer aucune des choses très-connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses, quoique très-claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires, ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderait sans preuves. Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue, et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur; et c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions. — N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition. N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règle nécessaire pour les axiomes. — Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations. — Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées. N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Voilà les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et pour tout dire géométriques; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Je passe maintenant à celle de l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions, pour être dans une suite excellente et géométrique.

Après avoir établi. . . . . .

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : Définir tous les noms qu'on impose. Prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire. L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on sait à la première lecture; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques. Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel.

Pour la première objection, qui est que ces règles sont communes dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements, qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu que, si l'on en excepte les seuls géomètres, qui sont en si petit nombre qu'ils sont uniques en tout un peuple et dans un long temps, on n'en voit aucun qui le sache aussi. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit; mais s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à y apprendre. Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, et qu'elles aient assez fait d'impression pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être écrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les

circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire, et toute l'économie de l'ouvrage; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes, et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain? Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de *l'Art de conferer* s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée, meilleure qu'il ne croit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement, le jugement précipité sera jugé téméraire[1].

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser, et celui-ci : Je pense, donc je suis, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant[2].

1. *De l'art de conferer* est le titre donné par Montaigne au huitième chapitre du troisième livre de ses Essais. On y lit (t. IV, p. 439) : « Voicy un aultre advertissement, duquel ie tire grand usage : c'est qu'aux disputes et conferences, touts les mots qui nous semblent bons ne doibvent pas incontinent estre acceptez.... Il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force..... Il n'y fault point tousiours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il la fault combattre à escient, *ou se tirer* arriere soubs couleur de ne l'entendre pas, *pour taster de toutes parts comment elle est logee en son auteur*, etc. » Montaigne continue longtemps sur ce ton avec beaucoup d'esprit et de malice, mais non pas avec la gravité de Pascal. M. Le Clerc a rapproché du texte de Montaigne le résumé que Pascal en a fait, en ajoutant : « Voilà le meilleur commentaire de tout ce passage, et ce commentaire est un hommage au génie d'un écrivain que Pascal n'a pas toujours si bien traité. »

2. Après le premier étonnement causé par l'originalité de la méthode de Descartes, on s'aperçut que les principes sur lesquels il établissait sa philosophie se retrouvaient dans

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint[1] ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'ait fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante, qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses

divers passages de saint Augustin. Voir, à ce sujet, la *Vie de Descartes* par Baillet. Le plus remarquable parmi ces passages est ce qu'on lit au chapitre 10 du livre X sur la Trinité. Les hommes, dit saint Augustin, ont pu douter de la nature du principe qui vit, qui se souvient, qui comprend, etc. « Mais le fait même de la vie, de la mémoire, de l'intelligence, de la volonté, de la pensée, de la connaissance, du jugement, qui peut en douter? Car si on doute, c'est qu'*on vit;* si on doute, c'est qu'*on se souvient* des raisons qu'on a de douter; si on doute, c'est qu'*on comprend* qu'on doute; *si* on doute, c'est qu'*on veut* s'assurer; si on doute, c'est qu'*on pense;* si on doute, c'est qu'*on sait* qu'on ne sait pas; si on doute, c'est qu'*on juge* qu'on ne doit pas croire légèrement. Ainsi, celui même qui doute de tout le reste ne peut douter de ces choses; car, sans ces choses, il ne lui serait pas possible de douter. » Il ajoute que l'âme, se sachant, et ne sachant pas la matière, n'est donc pas matière ; qu'elle est ce qu'elle se sait, c'est-à-dire pensée. Voyez aussi le *De Civ. Dei*, XI, 26 : « Je ne crains pas ici [dans la croyance que j'ai à mon existence] les arguments des académiciens disant : Mais si vous vous trompez? Car si je me trompe, j'existe. En effet, celui qui n'existe pas ne peut pas se tromper, etc. » Voir encore *Soliloq.* II, 1, 3; *De lib. arb.* II, 3, etc.

1. Descartes n'en convient pas. Voir sa Lettre à la personne qui lui avait signalé cette rencontre, tome II de l'édition de 1667, lettre 118 (tome VIII, page 421 de l'édition de M. Cousin).

propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force ; et ainsi, en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré dans l'esprit de la géométrie; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science, qui apprend la véritable méthode de conduire la raison. Mais je serai au contraire bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans, et, au lieu de suivre ces lumières, s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles, pour courir à ce que celles-là offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien plus que si l'on avait manqué de les suivre parce qu'on ne les avait pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent, et, hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations. Tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits; ils suffisent seuls, ils prouvent seuls; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avaient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses dont ils ne pouvaient pas les discerner, que de ceux qui, cherchant un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils n'en sauraient pas distinguer, se vanteraient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour laquelle on ne jetait pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces deux remèdes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange. Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares, qui étonnent ceux qui les entendent; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon. Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents qu'ils disent nous conduire où nous tendons, quoiqu'il n'y en ait que deux qui y mènent (il faut savoir les marquer en particulier), on prétendra que la géométrie, qui les assigne certainement, ne donne que ce qu'on avait déjà des autres, parce qu'ils donnaient en effet la même chose et davantage; sans prendre garde que ce présent perdait son prix par son abondance, et qu'il ôtait en ajoutant.

Rien n'est plus commun que les bonnes choses, il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde, mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne; il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement[1]. Il ne faut pas guinder l'esprit; les manières ten-

1. Des trois propositions dont se compose un syllogisme, chacune est ou universelle ou particulière, chacune est aussi ou affirmative ou négative. Désignant par A, E, les propositions universelles, affirmatives et négatives; par I, O, les propositions particulières, affirmatives et négatives, les différentes formes possibles du syllogisme seront représentées par certaines combinaisons des lettres A, E, I, O, prises trois à trois. On a exprimé ces combinaisons par des mots où entrent ces voyelles, et afin de graver ces mots dans

dues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je voudrais les nommer basses, communes, familières : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais ces mots d'enflure[1]. . . . . .

. . . . . .

REMARQUES SUR LES DEUX FRAGMENTS DE L'ESPRIT GEOMÉTRIQUE.

PREMIER FRAGMENT.

La logique pratique de Pascal est excellente dans sa simplicité. Mais les principes qu'il établit dans ce premier fragment et qu'il prétend mettre au-dessus de la pratique, sont faux et inacceptables, comme l'est en général le pyrrhonisme voulu et forcé des *Pensées*. C'est une étrange chimère que cette méthode « plus éminente et plus accomplie, mais où des hommes ne sauraient jamais arriver, *car ce qui passe la géométrie nous surpasse* » : phrase qui contient, pour ainsi dire, la transition de Pascal géomètre à Pascal pyrrhonien. Cette méthode consiste *à tout définir* et *à tout prouver*. Arrêtons là, et puisque Pascal veut qu'on définisse, définissons ce que c'est que *prouver* ou *démontrer*.

la mémoire, on les a liés ensemble, soit par le sens, comme dans cette phrase grecque :

γραμματα εγραψε γραψιδι τεχνικος,

soit par le mètre, comme dans ce vers latin :

ba:bara celarent darii ferio baralip'on,

et autres semblables, composés de sons qui n'ont aucun sens.

1. Les idées exprimées dans ces deux derniers alinéas sont prises de Montaigne, I, 25, t. I, page 254 : « On a grand tort de la peindre [la philosophie] inaccessible aux enfants, d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible... La plus expresse marque de la sage-se, c'est une esiouissance constante... C'est *baroco* et *baralipton* qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle, etc. » Et III, 5, t. IV, p. 317 : « Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode artificielle, et differente à la commune et naturelle... Je ne recognois pas chez Aristote la plus part de mes mouvements ordinaires; on les a couverts et revestus d'une aultre robbe, pour l'usage de l'eschole. Dieu leur doint bien faire! Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art autant comme ils artialisent la nature. »

N'est-ce pas faire voir qu'une proposition qui paraît douteuse est effectivement contenue dans une autre dont on ne peut pas douter? Dès lors, il n'y a lieu à démonstration qu'autant qu'il y a des propositions indubitables par elles-mêmes, et qui ne se prouvent pas; et, loin que le véritable ordre soit de *tout prouver*, on ne saurait même attacher à ces deux mots réunis une idée nette.

« Certainement, dit Pascal, cette méthode serait belle, *mais elle est absolument impossible.* » Elle est bien plus qu'impossible, elle renferme une contradiction essentielle; et ce qui implique contradiction ne peut s'appeler *un ordre absolument accompli.* C'est comme si on disait qu'un bâton accompli serait celui qui n'aurait qu'un bout, mais que l'homme est obligé, dans cette vie, de se contenter des bâtons qui en ont deux.

Ce qui est contre nature n'est pas au-dessus *de la lumière naturelle.* Le raisonnement n'est pas quelque chose qui soit supérieur, par soi-même, à l'évidence sensible; car le raisonnement ne fait autre chose que montrer le lien qui rattache à cette évidence une vérité où elle ne se manifeste pas tout d'abord. Dans quelles subtilités Pascal s'embarrasse! Quoi! parce que je ne puis définir l'espace, ni démontrer qu'entre deux points on ne peut tirer qu'une seule ligne droite, je ne serai *convaincu* de rien, même en géométrie, je ne pourrai être que *certain!* Quelle distinction!

Mais le pyrrhonien m'intéresse beaucoup moins dans ce fragment que le cartésien, qui, après avoir réduit l'homme à la géométrie, prétend retrouver dans la géométrie le reste des choses et les clefs qui ouvrent toute connaissance. La première de ces clefs est la vue des deux infinis, sujet d'un si magnifique développement dans les *Pensées :* l'infini en grand, qui fatigue plutôt notre pensée qu'il ne la trouble; l'infini en petit, qui confond l'imagination, parce qu'il semble qu'on le tient, et que pourtant il échappe. Je voudrais bien ne pas me perdre dans cette question si abstruse de la divisibilité à l'infini. L'étendue est divisible à l'infini, cela est tout simple, il en est de même de la durée; il en est de même du nombre, qui n'est que le signe de ces deux espèces de quantité, la durée et l'étendue. Mais la *matière*, la réalité, est-elle aussi divisible à l'infini? Je répondrais avec clarté à cette question, si je pouvais dire avec clarté ce que c'est que la matière et ce que c'est que diviser. Des philosophes définissent la *matière :* un ensemble de forces manifestées par des phénomènes qui se perçoivent distinctement les uns des autres. Cette distinction se fait, disent-ils, suivant une certaine forme de notre intelligence qui est ce que nous appelons l'étendue, pure illusion sans réalité. Et ils concluent que ce

qu'on appelle divisibilité à l'infini ne porte que sur une intuition ou une pure idée.

De là ces contradictions, que Kant a rendues fameuses sous le nom d'antinomies, mais on n'avait pas attendu Kant pour les signaler. Il répugne à l'esprit qu'on puisse s'arrêter dans la division, et il répugne également à l'esprit qu'on ne puisse pas s'arrêter [1]. Pascal en conclut « que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque, ces deux contraires étant tous deux inconcevables, *il est néanmoins certain que l'un des deux est véritable.* » D'autres concluent au contraire que lorsque, sur une même question, la thèse et l'antithèse sont également inconcevables, c'est la marque que la question ne porte sur rien de réel, et qu'elle implique quelque illusion de notre esprit.

Quand Pascal considère l'étendue comme une réalité, il cède donc, je le crois, à une illusion, mais à une illusion universelle et peut-être inévitable. C'en est une plus facile à éviter, et qui tient surtout à la complaisance de son esprit pour l'abstraction, que de parler des points ou des instants comme de quelque chose de réel (page 296), tandis que ce ne sont que des idées. Ainsi, dans l'exemple du vaisseau qu'on regarde à travers un verre, sans doute les deux lignes dont il parle ne se confondront jamais, mais à condition que ce ne soient que des lignes, c'est-à-dire rien, car il n'y a pas de lignes dans la nature, il n'y a que des corps.

De même quand il dit : « Quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre », cela est bon pour le nombre, l'espace et le temps, abstractions pures ; mais, quant au mouvement, il fallait se contenter de dire *qu'on en conçoit* toujours un plus grand et un moindre, et rien de plus. On conçoit aussi toujours des corps plus grands qu'un corps donné, ou plus petits, ou un monde plus grand qu'un monde donné, mais cela ne nous apprend pas *ce qui est*.

Pascal demande si les lunettes changent *la grandeur naturelle* des objets, ou si, au contraire, ils rétablissent la *véritable*. Mais cette question ne trahit-elle pas une méprise de l'imagination? L'idée de grandeur est essentiellement relative à celle d'étendue ; si celle-ci est sans réalité, il en est de même de l'autre ; il n'y a plus de réel que les rapports et les lois de ces apparences. L'éléphant est plus grand que la mouche, voilà ce qui demeure réel, et rien de plus, mais cela suffit.

Je relèverai maintenant quelques détails. Pascal accorde que la

1. Voir, sur cette seconde supposition, l'article *Zénon d'Élée*, dans le Dictionnaire de Bayle.

définition de nom est arbitraire, au point qu'il est permis de donner le même nom à deux choses différentes, *pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.* Mais c'est ce qui est presque inévitable. La Logique de *Port-Royal* a donc raison de vouloir qu'on prenne bien garde d'abuser de ce principe, quoique vrai en rigueur, que les définitions sont libres.

« On ne peut entreprendre de définir l'être... : car..., pour définir l'être, il faudrait dire, *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans la définition. » Cela ne paraît pas bien rigoureux; car, en y regardant de près, on voit que le mot *c'est*, dans le discours, n'exprime qu'une conception de notre esprit, et n'a pas le même sens que dans cette expression, l'*être*. Il équivaut à un signe algébrique tel que =. Il pourrait y avoir deux mots différents pour ces deux idées différentes, et même il y en a deux en effet, car on peut dire : *L'existence est*. Ainsi, on n'emploie plus le mot défini dans la définition. Il est vrai pourtant qu'on ne peut définir l'existence, mais ce n'est pas, je crois, pour la raison que donne Pascal, c'est uniquement à cause de la simplicité irréductible de cette idée.

« On ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve, *et cette chose étant une*, cette unité est l'origine de tous les nombres. »

Cela est bien détourné, car la chose était aussi bien *une* dans l'état de repos que dans celui de mouvement. La seule mesure du mouvement, le calcul de l'espace parcouru, rapporté à un autre espace pris pour unité, suffit pour donner le nombre. D'ailleurs, comment sait-il que cette chose est *une*, et qu'entend-il par *un?* Ce mot bien analysé ne présente d'autre sens à l'esprit que celui de totalité ou d'ensemble.

« C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement..., au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. » Paradoxe et non-sens qu'on trouve aussi dans les *Pensées*, VI, 60, mais nous le surprenons ici à sa source, qui ne peut être que la considération de l'infini. En effet, on n'arrive à l'affirmative : Ceci est infini, qu'au moyen de la négative : Il n'est pas vrai que ceci soit fini. Mais cela est tout simple, puisque l'idée d'infini est une négation, et il n'y a pas là grand mystère.

SECOND FRAGMENT.

Les réflexions par lesquelles s'ouvre ce fragment, sur ce que Pascal appelle l'*art d'agréer*, sont peut-être ce qui s'y trouve de plus original;

mais en les lisant il faut se défier de sa *pensée de derrière* (comme il dit dans les *Pensées*), qui est la condamnation de la nature humaine. Il est injuste quand il suppose que des vérités démontrées pour la raison sont rejetées par la passion. Cela est rare, si cela arrive jamais Ce qui arrive le plus souvent, ce qui fait les surprises de la passion et celles de l'éloquence, c'est qu'en dehors des sciences pures, et dans l'ordre des choses qui font les grands intérêts de la vie, il n'y a guère de vérités rigoureusement démontrées, ni même de vérités absolument vraies, je veux dire qui le soient en toutes circonstances et sous toutes les faces. La passion peut donc les prendre sous le jour qui lui agrée. Pascal va le dire un peu plus loin : « Il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord. » Ce n'est pas qu'il n'y ait d'ordinaire, à un moment donné, une cause qui est la bonne cause, qu'il est juste d'embrasser, et qu'on est blâmable de combattre. Mais, quoiqu'elle soit la bonne cause, elle n'est pas cependant bonne en tout point. En un mot, lorsque la passion prend parti contre la raison, ce n'est pas sans avoir aussi des raisons pour elle. Ces raisons sont des vraisemblances, c'est-à-dire des vérités relatives. Et la rhétorique n'est que la dialectique des vraisemblances, comme Aristote l'a définie admirablement.

On ne saurait consentir non plus au dédain avec lequel Pascal traite la sensibilité, ne l'appelant que des noms de volupté et de caprice. L'homme ne doit pas plus mépriser en lui la sensibilité que la raison, et il n'a pas trop de toutes les deux pour se soutenir. Il y a des vérités que nous ne devons pas seulement croire, mais aimer, et des mensonges que nous ne devons pas seulement rejeter, mais haïr. C'est donc le devoir de celui qui parle pour le vrai et contre le faux, de toucher en nous ces puissances d'amour ou de haine. Qu'on l'entende bien : ce n'est pas une nécessité à laquelle il soit réduit, et dont il ait à se plaindre; c'est sa force, c'est son honneur, et ce doit être son ambition et sa joie. Mais comment l'auteur des *Provinciales*, comment l'homme qui fut peut-être le plus passionné des hommes éloquents, semble-t-il ne voir dans l'éloquence passionnée qu'un instrument de volupté? C'est qu'il méprise dans l'éloquence la nature elle-même, la concupiscence toujours présente, le misérable héritage d'Adam. Cela ne l'empêche pas de sentir ce qu'elle vaut humainement, et il nous dira tout à l'heure combien c'est un art difficile, et combien admirable.

Il est vrai que cet art n'a point de *règles fermes* (p. 300); mais, sans prétendre fixer cette anatomie du cœur humain, il est possible de faire un certain nombre d'observations généralement vraies, observa-

tions utiles d'abord en elles-mêmes, et aussi en ce qu'étant conduites méthodiquement elles nous apprennent à en faire d'autres. C'est ce qu'Aristote a exécuté dans sa *Rhétorique*. Il y a marqué précisément les principales de ces différences que Pascal reconnaît entre les caractères des divers âges et des diverses conditions.

Quand Pascal met en opposition (p. 299) les suggestions de l'esprit et celles du cœur, il contredit ce qu'il avait dit lui-même : « L'amour et la raison n'est qu'une même chose » (dans le *Discours sur les passions de l'amour*). C'était peut-être trop donner au sentiment et à la nature. Ici il leur refuse tout, parce qu'il parle suivant sa théologie. Il veut établir l'impuissance de la raison, soit pour persuader, soit pour gouverner, la vanité de la pure logique et de la pure sagesse. Et, par une étrange contradiction, en même temps qu'il trouve mauvais qu'on se détermine dans les choses humaines par le cœur, il trouve très-bon qu'on soit pris par le cœur en religion, et il voit là un mystère divin : « Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne. » C'est dans les mêmes termes qu'il explique, dans la XVIIIe *Provinciale*, l'action de la grâce sur le libre arbitre de l'homme. C'est bien déjà, en effet, le Pascal des *Provinciales* et des *Pensées* que nous entendons dans ces deux fragments, et qui, à la fin du premier, met son âme à nu, pour ainsi dire, dans cette phrase : « Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même. »

« Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement. » Non, sans doute ; et Montaigne a bien fait de le dire, et Pascal de le répéter. L'esprit humain n'avait que trop souffert de l'éducation de l'École. Mais ce n'est pas à Aristote qu'il faut imputer la science morte du moyen âge ; la sienne est vivante et originale, et il reste permis d'admirer chez lui l'analyse si curieuse, lors même qu'elle n'est pas utile pour la pratique, du mécanisme du raisonnement, et cette critique déliée qui débrouille habilement un à un tous les fils mêlés par les sophistes.

Pascal a raison de dire qu'Augustin n'a pas tenté comme Descartes de bâtir sur le *Je pense, donc je suis* une *physique* entière, c'est-à-dire, au sens que ce mot avait alors, une philosophie complète de la nature. (Voir les *Principia philosophiæ*.) Mais il se trompe, ainsi qu'on l'a dit justement[1], quand il fait entendre que le saint docteur n'a écrit ce

1. M. l'abbé Flottes, *Études sur saint Augustin*, 1861, p. 584.

mot *qu'en passant et à l'aventure.* Augustin prétend s'en servir pour prouver Dieu, et même la Trinité : Dieu, en reconnaissant dans nous un principe intelligent qu'il ne peut rapporter à la matière ; la Trinité, en considérant le *moi* sous divers aspects, sous lesquels il lui paraît un et triple, idée que Bossuet a reprise en plusieurs endroits.

Au reste, le débat a moins d'intérêt pour ceux qui pensent (et j'avoue que je suis du nombre), que ce fameux principe n'a pas au fond toute la valeur qu'on lui attribue, car personne ne doute de la vie ni de la pensée; la question est seulement de savoir ce que c'est qui vit et qui pense, et c'est ce que le *Cogito, ergo sum* ne nous apprend pas, quoi qu'aient dit Augustin et Descartes.

« C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force, etc. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire répond à cela dans la Préface de sa traduction de la Logique d'Aristote, (p. XXXVIII) : « Les mathématiques ont presque la forme pure, la forme idéale de la logique... Les mathématiques en tirent vanité, et c'est avec raison. Seulement il ne faut pas, comme il arrive quelquefois, qu'elles se méprennent sur elles-mêmes, et qu'elles essayent de détrôner la logique en se substituant à elle. Pascal a commis cette énorme erreur, que Malebranche aurait partagée volontiers. La logique, selon lui, a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force. Puis, par une confusion non moins erronée, il ajoute : *La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde; les logiciens font profession d'y conduire, les geomètres seuls y arrivent.* Pascal, comme on le voit, confond l'art avec la science; et parce que les logiciens ne conduisent pas infailliblement au vrai, il immole la logique à ses chères mathématiques. C'est Leibnitz qui a pleine raison, quand il dit contrairement à Pascal : *La logique des géomètres est une extension ou promotion particulière de la logique générale.* Les mathématiciens empruntent donc la puissance de leur forme à la logique, loin de la lui donner. »

SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices. Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur. Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence des objets visibles[2] la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion; de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion.

. . . . . .

Elle considère les choses périssables comme périssantes et

1. Fragment publié pour la première fois par Bossut. M. Faugère l'a donné d'après les manuscrits du P. Guerrier. Quoique le P. Guerrier dise *qu'il ne sait de qui est cet écrit*, et que l'auteur d'une note qui se trouve dans un autre manuscrit croie pouvoir l'attribuer à Jacqueline, je pense avec M. Faugère que Bossut ne s'est point trompé en le donnant comme de Pascal, et qu'on ne peut y méconnaître sa manière. Mais je ne puis rapporter ce morceau à la date à laquelle on l'a rapporté. Il me semble que Pascal y exprime ce qui s'est passé dans son âme pendant ce temps critique de sa vie où s'accomplit laborieusement sa grande et dernière *conversion*, c'est-à-dire, pendant l'année 1654.

2. Je crois qu'il faut lire ainsi, et non pas, *la vanité*, leçon qui ne donne pas un sens satisfaisant.

même déjà péries; et, dans la vue certaine de l'anéantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment[1], et qu'enfin un jour certain viendra, auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avait mis son espérance. De sorte qu'elle comprend parfaitement que son cœur ne s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son âme doit se trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même, qui pût la soutenir et durant et après cette vie.

De là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant, le ciel, la terre, son esprit, son corps, ses parents, ses amis, ses ennemis; les biens, la pauvreté; la disgrâce, la prospérité; l'honneur, l'ignominie; l'estime, le mépris; l'autorité, l'indigence[2]; la santé, la maladie, et la vie même. Enfin tout ce qui doit moins durer que son âme est incapable de satisfaire le désir de cette âme, qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle a vécu; et, quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte, et de l'autre combien il est constant que l'âme, étant immortelle comme elle est, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion, et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire. Car elle considère que, quelque grand que soit le nombre de ceux qui vieillissent dans les maximes du monde, et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde, il est constant néanmoins que, quand les choses du monde auraient quelque plaisir solide, ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si fu

1. Voyez, dans les *Pensées*, XXIV, 16, *bis* : « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. »

2. C'est encore une antithèse, quoique moins nettement marquée : l'indigence est l'état où on a besoin des autres (*indigere*), où on dépend d'eux.

nestes et si continuelles, il est inévitable que la perte de ces choses ou que la mort enfin nous en prive; de sorte que, l'âme s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit or, soit science, soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité; et qu'ainsi, s'ils ont eu de quoi la satisfaire, ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours; et que si c'est se procurer un bonheur véritable, ce n'est pas se proposer un bonheur bien durable, puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie. De sorte que, par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe, elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes; elle condamne leur conduite, elle déteste leurs maximes, elle pleure leur aveuglement; elle se porte à la recherche du véritable bien; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités : l'une, qu'il dure autant qu'elle, et qu'il ne puisse lui être ôté que de son consentement, et l'autre, qu'il n'y ait rien de plus aimable[1].

Elle voit que, dans l'amour qu'elle a eu pour le monde, elle trouvait en lui cette seconde qualité dans son aveuglement; car elle ne reconnaissait rien de plus aimable. Mais, comme elle n'y voit pas la première, elle connaît que ce n'est pas le souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs, et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, rien donc en elle ni à ses côtés, elle commence à le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel : il n'a pas de quoi la satisfaire; ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement. Car, encore qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété, elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le Créateur; et sa raison, aidée des lumières de

1. Cela est pris d'Augustin, *de Mor. eccl. cath.* I, 8.

la grâce, lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu, et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre[1]. Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut pas lui être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien au-dessus de soi.

Et, dans ces réflexions nouvelles, elle entre dans la vue des grandeurs de son Créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes. Elle s'anéantit en conséquence, et ne pouvant former d'elle-même une idée assez basse, ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain, elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abîmes du néant, en considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie sans cesse. Enfin, dans cette conception, qui épuise ses forces[2], elle l'adore en silence, elle se considère comme sa vile et inutile créature, et par ses respects réitérés l'adore et le bénit, et voudrait à jamais le bénir et l'adorer. Ensuite elle reconnaît la grâce qu'il lui a faite, de manifester son infinie majesté à un si chétif vermisseau; et après une ferme résolution d'en être éternellement reconnaissante, elle entre en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin maître; et, dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié pour arrêter sa colère, dont l'effet lui paraît épouvantable. Dans la vue de ces immensités. . . . . .

Elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que, comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise de la conduire à lui, et lui faire connaître les moyens d'y arriver. Car, comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin[3]. . . . . .

Ensuite de ces prières, elle commence d'agir, et cherche entre ceux . . . . . .

Elle commence à connaître Dieu, et désire d'y arriver; mais, comme elle ignore les moyens d'y parvenir, si son désir est

1. Voyez le *Mystère de Jésus*, 2 : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. »
2. « Que, divisant encore ces dernières choses, *il épuise ses forces en ces conceptions.* » *Pensées*, t. I, p. 2.
3. Voyez le fragment XXV, 43, dans les *Pensées*.

sincère et véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin, et connaissant son égarement, aurait recours à ceux qui sauraient parfaitement ce chemin[1]..... Elle se résout de conformer à ses volontés le reste de sa vie; mais, comme sa faiblesse naturelle, avec l'habitude qu'elle a aux péchés où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à cette félicité, elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement... Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature, lui rendre grâce comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente.

REMARQUES SUR LE FRAGMENT DE LA CONVERSION DU PÉCHEUR.

On a une lettre de Jacqueline à madame Perier, du 25 janvier 1655, où elle fait l'histoire de la conversion de son frère, et voici ce qu'on lit dans cette lettre : « Il me vint voir [vers la fin de septembre 1654], et, à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations, qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, *et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché*, il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde [2], *et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience*, qu'il se trouvait *détaché de toutes choses* d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant; *mais que d'ailleurs il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là;* qu'il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais qu'il sentait bien *que c'était plus sa raison* et son propre esprit qui

1. Il désigne ses maîtres dans la piété, ses directeurs, M. Singlin, M. de Saci. Il emploie des expressions semblables dans un passage fameux des *Pensées*, x, 1 (p. 152) : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin... Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous... Ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. » Mais là, c'est lui-même, pécheur converti, que Pascal propose à d'autres pécheurs comme un exemple des miracles de la grâce.

2. *Depuis plus d'un an*, écrivait Jacqueline dans une lettre précédente (du 8 décembre 1654.)

l'excitait *à ce qu'il connaissait le meilleur*, que non pas le mouvement de celui de Dieu. »

Ce que raconte Jacqueline, est précisement ce que peint Pascal.

Il exprimait déjà ces pensées dans la Prière pour la maladie. Il a retrouvé les *mêmes sentiments de Dieu* qu'autrefois, comme dit encore Jacqueline dans sa Lettre.

Ces sentiments remplissent encore les *Pensées*, et particulièrement l'article VIII. L'antithèse entre le néant de l'homme et la grandeur de Dieu est reprise dans le premier fragment des *Pensées;* mais là son point de vue est plutôt philosophique, ici il est surtout religieux. Là il *contemple* en silence, ici il *adore* en silence ; là il songe plus à rabaisser l'homme, ici à exalter Dieu.

« Elle ne s'arrête pas au ciel, il n'a pas de quoi la satisfaire; *ni au-dessus* du ciel, ni aux anges. »

Pascal prend-il ces expressions figurément, ou place-t-il en effet les anges et Dieu même dans l'espace, au-delà d'une certaine sphère qu'il appelle le ciel? Ce serait le langage d'un poëte plutôt que d'un philosophe :

Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

Et Lamartine :

Quand je pourrais le suivre [le soleil] en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

COMPARAISON DES CHRÉTIENS

DES PREMIERS TEMPS AVEC CEUX D'AUJOURD'HUI [1].

Dans les premiers temps, les chrétiens étaient parfaitement instruits dans tous les points nécessaires au salut; au lieu que l'on voit aujourd'hui une ignorance si grossière, qu'elle fait gémir tous ceux qui ont des sentiments de tendresse pour l'Église.

On n'entrait alors dans l'Église qu'après de grands travaux et de longs désirs. On s'y trouve maintenant sans aucune peine, sans soin et sans travail.

On n'y était admis qu'après un examen très-exact. On y est reçu maintenant avant qu'on soit en état d'être examiné.

On n'y était reçu alors qu'après avoir abjuré sa vie passée, qu'après avoir renoncé au monde, et à la chair, et au diable. On y entre maintenant avant qu'on soit en état de faire aucune de ces choses.

Enfin, il fallait autrefois sortir du monde pour être reçu dans l'Église; au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église au même temps que dans le monde. On connaissait alors par ce procédé une distinction essentielle du monde d'avec l'Église. On les considérait comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables, dont l'un persécute l'autre sans discontinuation, et dont le plus faible en apparence doit un jour

1. Rien n'indique la date de ce morceau, qui a été publié par Bossut. Ce passage : « *On fréquente les sacrements*, et on jouit des plaisirs du monde », peut paraître inspiré par le livre d'Arnauld, *De la Fréquente communion*. L'esprit général du morceau est bien l'esprit de réforme que le jansénisme portait dans la religion, mais sans cet accent de protestation et d'opposition qui perce ailleurs (XXIV, 93, dans les *Pensées*). Ici Pascal n'accuse point la discipline présente de l'Église, il ne s'exprime qu'avec respect. Ce morceau peut donc paraître antérieur aux *Provinciales*.

triompher du plus fort; en sorte que de ces deux partis contraires on quittait l'un pour entrer dans l'autre; on abandonnait les maximes de l'un pour embrasser les maximes de l'autre; on se dévêtait des sentiments de l'un pour se revêtir des sentiments de l'autre; enfin, on quittait, on renonçait, on abjurait le monde, où l'on avait reçu sa première naissance, pour se vouer totalement à l'Église, où l'on prenait comme sa seconde naissance; et ainsi on concevait une différence épouvantable entre l'un et l'autre; au lieu qu'on se trouve maintenant presque au même temps dans l'un et dans l'autre, et le même moment qui nous fait naître au monde nous fait renaître dans l'Église; de sorte que la raison survenant ne fait plus de distinction de ces deux mondes si contraires. Elle est élevée dans l'un et dans l'autre tout ensemble. On fréquente les sacrements, et on jouit des plaisirs du monde. Et ainsi, au lieu qu'autrefois on voyait une distinction essentielle entre l'un et l'autre, on les voit maintenant confondus et mêlés, en sorte qu'on ne les discerne plus.

De là vient qu'on ne voyait autrefois entre les chrétiens que des personnes très-instruites; au lieu qu'elles sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur. De là vient qu'autrefois ceux qui avaient été régénérés par le baptême, et qui avaient quitté les vices du monde pour entrer dans la piété de l'Église, retombaient si rarement de l'Église dans le monde; au lieu qu'on ne voit maintenant rien de plus ordinaire que les vices du monde dans le cœur des chrétiens. L'Église des saints se trouve toute souillée par le mélange des méchants; et ses enfants, qu'elle a conçus et nourris dès l'enfance dans son sein, sont ceux-là mêmes qui portent dans son cœur, c'est-à-dire jusqu'à la participation de ses plus augustes mystères, le plus cruel de ses ennemis, l'esprit du monde, l'esprit d'ambition, l'esprit de vengeance, l'esprit d'impureté, l'esprit de concupiscence; et l'amour qu'elle a pour ses enfants l'oblige d'admettre jusque dans ses entrailles le plus cruel de ses persécuteurs.

Mais ce n'est pas l'Église à qui on doit imputer les malheurs qui ont suivi un changement de discipline si salutaire, car elle n'a pas changé d'esprit, quoiqu'elle ait changé de conduite.

Ayant donc vu que la dilation du baptême [1] laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette masse de perdition [2] en précipitant le secours qu'elle leur donne ; et cette bonne mère ne voit qu'avec un regret extrême que ce qu'elle a procuré pour le salut de ses enfants est devenu l'occasion de la perte des adultes. Son véritable esprit est que ceux qu'elle retire dans un âge si tendre de la contagion du monde prennent des sentiments tout opposés à ceux du monde. Elle prévient l'usage de la raison pour prévenir les vices où la raison corrompue les entraînerait ; et avant que leur esprit puisse agir, elle les remplit de son esprit, afin qu'ils vivent dans une ignorance du monde et dans un état d'autant plus éloigné du vice qu'ils ne l'auront jamais connu. Cela paraît par les cérémonies du baptême ; car elle n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. Et, comme elle veut qu'ils conservent ces dispositions dans toute la suite de leur vie, elle leur commande expressément de les garder inviolablement, et ordonne, par un commandement indispensable, aux parrains d'instruire les enfants de toutes ces choses ; car elle ne souhaite pas que ceux qu'elle a nourris dans son sein soient aujourd'hui moins instruits et moins zélés que les adultes qu'elle admettait autrefois au nombre des siens ; elle ne désire pas une moindre perfection dans ceux qu'elle nourrit que dans ceux qu'elle reçoit. Cependant on en use d'une façon si contraire à l'intention de l'Église, qu'on n'y peut penser sans horreur. On ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu. . . . . .

Mais, comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi [3] que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renonce-

1. Le fait de le différer.
2. Cette expression est prise de Paul, I *Cor.* v, 6, etc. (*massa* dans la Vulgate).
3. Latinisme, qui sont *de la maison*.

ment au monde; et, si on ne les jugeait pas dignes de recevoir le baptême sans ces dispositions, ceux qui ne les trouvent pas en eux. . . . . .

Il faut donc qu'ils se soumettent à recevoir l'instruction qu'ils auraient eue s'ils commençaient à entrer dans la communion de l'Église ; il faut de plus qu'ils se soumettent à une pénitence continuelle, et qu'ils aient moins d'aversion pour l'austérité de leur mortification, qu'ils ne trouvent de charmes dans l'usage des délices empoisonnées du péché [1]. . . . . .

Pour les disposer à s'instruire, il faut leur faire entendre la différence des coutumes qui ont été pratiquées dans l'Église suivant la diversité des temps. . . . . .

Qu'en l'Église naissante on enseignait les catéchumènes, c'est-à dire ceux qui prétendaient au baptême, avant que de le leur conférer; et on ne les y admettait qu'après une pleine instruction des mystères de la religion, qu'après une pénitence de leur vie passée, qu'après une grande connaissance de la grandeur et de l'excellence de la profession de la foi et des maximes chrétiennes où ils désiraient entrer pour jamais, qu'après des marques éminentes d'une conversion véritable du cœur, et qu'après un extrême désir du baptême. Ces choses étant connues de toute l'Église, on leur conférait le sacrement d'incorporation par lequel ils devenaient membres de l'Église; au lieu qu'en ces temps le baptême ayant été accordé aux enfants avant l'usage de la raison, par des considérations très-importantes, il arrive que la négligence des parents laisse vieillir les chrétiens sans aucune connaissance de la grandeur de notre religion.

Quand l'instruction précédait le baptême, tous étaient instruits; mais maintenant que le baptême précède l'instruction, l'enseignement qui était nécessaire est devenu volontaire, et ensuite négligé et presque aboli. La véritable raison de cette

1. Cette phrase n'est pas très-nette. Le sens est qu'il faut qu'ils aient *plus de goût* dorénavant pour l'austérité de la mortification qu'ils ne trouvent actuellement de charmes dans les délices du péché. Au lieu de *plus de goût*, il a écrit *moins d'aversion*, ce qui revient au même sans doute, mais il se trouve ainsi qu'une expression négative, celle d'aversion, entre en comparaison avec une expression positive, celle de charmes; et c'est ce qui fait l'embarras. Il y a dans le choix de l'expression négative une espèce d'ironie; il n'ose exiger qu'on ait de l'attrait pour la pénitence, il demande seulement qu'on n'en ait point tant d'aversion.

conduite est qu'on est persuadé de la nécessité du baptême, et on ne l'est pas de la nécessité de l'instruction. De sorte que, quand l'instruction précédait le baptême, la nécessité de l'un faisait que l'on avait recours à l'autre nécessairement; au lieu que, le baptême précédant aujourd'hui l'instruction, comme on a été fait chrétien sans avoir été instruit, on croit pouvoir demeurer chrétien sans se faire instruire. . . . . .

Et qu'au lieu que les premiers chrétiens témoignaient tant de reconnaissance envers l'Église pour une grâce qu'elle n'accordait qu'à leurs longues prières, ils témoignent aujourd'hui tant d'ingratitude pour cette même grâce qu'elle leur accorde avant même qu'ils aient été en état de la demander. Et si elle détestait si fort les chutes des premiers, quoique si rares, combien doit-elle avoir en abomination les chutes et rechutes continuelles des derniers, quoiqu'ils lui soient beaucoup plus redevables, puisqu'elle les a tirés bien plus tôt et bien plus libéralement de la damnation où ils étaient engagés par leur première naissance! Elle ne peut voir, sans gémir, abuser de la plus grande de ses grâces, et que ce qu'elle a fait pour assurer leur salut devienne l'occasion presque assurée de leur perte, car elle n'a pas...

REMARQUES SUR LA COMPARAISON DES CHRÉTIENS.

Deux choses nous frappent également en lisant cet écrit de Pascal : la justesse de ses vues comme historien, et l'illusion de son zèle comme sectaire. L'évidence avec laquelle il prouve à un siècle de christianisme tempéré et facile combien il est loin du christianisme pur et rigoureux des premiers âges, ne condamnait-elle pas l'obstination des jansénistes à prétendre réformer l'Église sur le modèle des mœurs et de la discipline des temps primitifs? Il n'est donné à personne de faire revivre ce qui a vécu.

Sur les conditions exigées, au quatrième siècle, de ceux qui demandaient à être reçus dans l'Église, on peut consulter particulièrement dans Augustin le chapitre 6 du livre *De Fide et operibus*, et tout le livre *De Catechizandis rudibus*. Sur les cérémonies du baptême, telles

que la renonciation au monde et au démon, voir les premiers chapitres du livre d'Ambroise *De Mysteriis*.

On trouve des réflexions semblables à celle de Pascal, quoique moins amères, à la fin des *Dialogues* de Fénelon sur l'Éloquence, e dans les *Discours* de Fleury.

EXTRAITS DES LETTRES A Mlle DE ROANNEZ [1]

1.

... Pour répondre à tous vos articles, et bien écrire malgré mon peu de temps [2].

Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval [3] et les Méditations sur la Grâce [4]; j'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite [5].

Je mande le détail de cette condamnation qui vous avait effrayée [6]; cela n'est rien du tout, Dieu merci, et c'est un miracle de ce qu'on n'y fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas, et ne la retire pas de la terre, qui s'en est rendue si indigne; et il est assuré que vous servez à l'Église par vos prières, si l'Église vous a servi par les siennes. Car c'est l'Église qui mérite, avec JÉSUS-CHRIST qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la vérité; et ce sont ensuite

1. Charlotte Gouffier, depuis duchesse de La Feuillade, sœur du duc de Roannez, née en 1633, morte en 1683. Elle vivait dans le monde, et pensait à se marier, lorsqu'elle fut touchée de la grâce, et résolut de se donner à Dieu. Elle s'échappa de chez sa mère, et entra à Port-Royal, où elle fut reçue comme novice. C'est à la veille de cet événement qu'ont été écrites (en 1656) les lettres dont on nous a conservé ces extraits. MM. de Port-Royal en avaient détaché diverses *pensées*, mais les neuf Extraits ont été retrouvés et publiés par M. Cousin. — Voir tome I, page 111.

2. C'est-à-dire, écrire d'une bonne écriture. *Mal écrit* se trouve plus loin dans le même sens.

3. Pseudonyme sous lequel le duc de Luynes a écrit divers ouvrages de piété. Si les dates données dans la Biographie universelle sont exactes, les *Sentences tirées de l'Écriture sainte et des Pères* (1648) étaient le seul de ces ouvrages qui eût paru en 1656.

4. Je pense qu'il s'agit du livre *De la Grâce victorieuse de* JÉSUS-CHRIST, par le sieur de Bonlieu (Noël de Lalane), 1651.

5. C'est-à-dire la *conversion* de Mlle de Roannez, son entrée en religion.

6. Il semble naturel de rapporter cela à la censure prononcée contre Arnauld par la Sorbonne à la fin de janvier 1656 (ce qui donne approximativement la date de cette lettre). Le duc de Roannez était probablement alors avec sa sœur dans son gouvernement de Poitou, et ignorait les détails.

ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées. Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à JÉSUS-CHRIST. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église, et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion, au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce; sans quoi je serais perdu pour jamais.

Je vous fais une espèce de profession de foi, et je ne sais pourquoi; mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas.

M. du Gas m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant d'étonnement et de joie qu'on en peut avoir; il ne sait où vous avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles; il m'en a dit des choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant [1]. Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait, et néanmoins je vous avoue qu'elle m'est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. Car c'est un flux continuel de grâces, que l'Écriture compare à un fleuve [2], et à la lumière que le soleil envoie incessamment hors de soi, et qui est toujours nouvelle, en sorte que, s'il cessait un instant d'en envoyer, toute celle qu'on aurait reçue disparaîtrait, et on resterait dans l'obscurité [3].

Il m'a dit qu'il avait commencé à vous répondre, et qu'il le transcrirait pour le rendre plus lisible, et qu'en même temps il l'étendrait. Mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet, où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire ni l'étendre; cela me fait croire que cela sera mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir, et du désir qu'il avait d'en avoir pour vous.

1. Je n'ai trouvé nulle part ce nom de Du Gas, qui est peut-être un faux nom. Serait-ce M. Du Gué de Bagnols?

2. Pascal fait peut-être allusion à ce passage du psaume LXIV : « Tu as visité la terre, et tu l'as soûlée de tes eaux... Le fleuve de Dieu a coulé à pleins bords. »

3. L'image de la lumière est dans *Jean*, I, 4, 9. Mais la paraphrase qui suit est de Pascal.

Je prends part à la joie que vous donnera l'affaire des[1] ... car je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église; vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous. Il est temps de gémir pour elle, et pour nous tout ensemble, et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque JÉSUS-CHRIST n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous.

2.

Il me semble que vous prenez assez de part au miracle pour vous mander en particulier que la vérification en est achevée par l'Église, comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire[2].

Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire; et, s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement, à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché, sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation; et, quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien

1. *Des religieuses*, dans un manuscrit. Peut-être s'agit-il de religieuses du Poitou auxquelles s'intéressait Mlle de Roannez. Quant aux religieuses de Port-Royal, elle n'avaient à cette époque aucun sujet de joie.

2. Il y a, comme on va le voir, entre la lettre précédente et celle-ci un intervalle de plus de huit mois. Dans cet intervalle, Mlle de Roannez était revenue à Paris, soit avant, soit après le grand événement de cette année 1656, je veux dire le miracle de la Sainte-Épine. Ce miracle, qui avait éclaté si près de la personne de Pascal, dut toucher d'autant plus le duc de Roannez et sa sœur. Marguerite Perier raconte que Mlle de Roannez pensait encore à se marier quand elle vint faire une neuvaine à la Sainte-Épine pour un mal d'yeux, et que *le dernier jour de la neuvaine* elle fut touchée de Dieu si vivement, que durant toute la messe elle fondit en larmes; au retour, elle témoigna à sa mère qu'elle voulait se donner à Dieu. On a vu par l'Extrait précédent que depuis longtemps déjà cette *conversion* était désirée et préparée Le grand vicaire était M. de Hodencq, agissant au nom de l'archevêque de Paris, qui était le cardinal de Retz, éloigné de son diocèse. Cette sentence, qui approuva solennellement le miracle, est du 22 octobre 1656, ce qui donne à peu près la date de cette lettre.

plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avénement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie [1]. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse (II, 17) une manne cachée; et je crois qu'Isaïe le voyait en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie (XLV, 15) : « Véritablement tu es un Dieu caché. » C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit saint Paul (*Rom.* I, 20), ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, et adorent JÉSUS-CHRIST Dieu et homme. Mais de le reconnaître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques ; il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique; et les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, et ne songent pas à le chercher; de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur; et comme les Juifs, voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : « Nous n'avons pas pensé que ce fût lui », dit encore Isaïe (LIII, 3); et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout; et rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

1. Mot consacré dans la langue de la théologie. Il signifie les apparences sensibles, *species*.

3.

Je ne sais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. Je voudrais bien que vous l'eussiez prise comme il faut [1]. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur. Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content, afin que vous vous en soyez consolée sur une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire, qui est que j'espère qu'elles se retrouveront. On m'a déjà apporté celle du 5; et quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. Du Gas l'est davantage, néanmoins cela me fait espérer de ravoir l'autre [2].

Je ne sais pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avais rien écrit pour vous [3]; je ne vous sépare point vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-ci, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements; vous ne seriez pas mal si cela était, car je suis bien content de vous, mais mon jugement n'est rien. Je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez de ce bon cordelier persécuté, et de ce que fait le... Je ne suis pas surpris de voir M. N. s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le vôtre m'est tout à fait nouveau; c'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. Jésus-Christ a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau; et, en effet, le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours [4]. Ce que vous dites des jours où vous vous êtes trouvée seule, et la consolation que vous donne la lecture, sont des choses que M. N. sera bien aise de savoir quand je les lui ferai voir, et ma sœur aussi. Ce sont as-

1. Mlle de Roannez avait à craindre que ses lettres ne fussent surprises et ne compromissent Port-Royal.

2. *Celle de M. Du Gas* paraît signifier, celle que vous écriviez à M. Du Gas.

3. En écrivant au duc de Roannez.

4. *Marc*, xvi, 17 : « Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront dans des langues nouvelles. » Pascal substitue le sens mystique au sens littéral. On sait que les derniers versets de cet évangile, à partir de xvi, 9, sont une addition postérieure.

surément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler; car cette nouveauté, qui ne peut déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant; au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. « Notre vieil homme périt, dit saint Paul, et se renouvelle de jour en jour[1] », et ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les psaumes de Laudes, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité[2].

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes, que je vois bien que leur zèle ne se refroidit pas; cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit, et principalement celle du miracle, parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique l'autre le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple[3]. Il est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec JÉSUS-CHRIST, selon la promesse qu'il en a faite[4]. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et

1. *Coloss.* III, 9-10, et ailleurs. Voir Augustin, *De vera relig.*, XXVI.

2. *Cantate Domino canticum novum.* Ces mots se trouvent dans plusieurs psaumes, dont l'un, le psaume CXLIX, se chantait en effet aux Laudes du dimanche à cette époque comme on le voit par le Bréviaire de Paris de 1653, partie d'automne.

3. Celle du miracle n'est pas *la petite miraculée* Marguerite Perier, car on voit bien vite qu'il ne peut être question d'elle ici. C'était une enfant de dix ans, tout à fait incapable de cette grande piété et de ce grand zèle. Mais qui sont donc ces deux personnes dont parle Pascal? Il ne les faut pas chercher bien loin. Ce sont, je crois, celles-mêmes à qui il écrit, Mlle de Roannez et son frère. Il prend ce tour pour mieux donner le change à ceux qui pourraient surprendre sa lettre; l'accident qui est arrivé, et dont il se plaint en commençant, est cause qu'il redouble de précaution. C'est Mlle de Roannez qui est désignée par ces mots, *celle du miracle*, car c'était le miracle qui avait décidé sa conversion. Voir plus haut. L'autre personne est M. de Roannez, bien extraordinaire aussi sans doute; car quoi de plus extraordinaire, parmi les miracles de la grâce, qu'un duc et pair, seul héritier d'un grand nom, qui avait renoncé à 24 ans au monde et au mariage, pour attacher sa destinée à celle de quelques persécutés?

4. *Matth.* XIX, 28.

être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises, et à lui dire pour les deux personnes que vous savez ce que l'Église dit aujourd'hui avec saint Paul : « Seigneur, achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé[1]. » Saint Paul se considérait souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs (I *Cor.* IX, 27) : « Je châtie mon corps, de peur que moi-même, qui convertis tant de peuples, je ne devienne réprouvé. » Je finis donc par ces paroles de Job (XXXI, 23) : « J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse et enflée pour m'engloutir[2]. » Et ailleurs : « Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte. » (*Ps.* CXI, 1.)

4.

Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin[3] ; mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ;

1. Pascal tourne en forme de prière le verset 6 du chapitre premier de la Lettre à ceux de Philippes : *Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu.* Mais, au temps de Pascal, le passage où se trouvent ces mots (versets 6 — 11), servait d'*Épître* pour la messe du XXIIe dimanche après la Pentecôte. C'est ce qui résulte de la Table jointe au texte de la *Vulgate* reçu par l'Église, table qui est intitulée : *Index Epistolarum et Evangeliorum quæ, e veteri et novo Testamento excerpta, in Ecclesia dominicis et aliis festis diebus leguntur, juxta Missalis reformationem ex decreto sacrosancti Concilii tridentini restituti, Pii V Pont. Max. jussu editi, et Clementis VIII auctoritate recogniti.* La même indication du XXIIe dimanche se retrouve dans le Nouveau Testament de Mons, qui est, comme on sait, l'œuvre de Port-Royal. Aujourd'hui, dans le Missel de Paris, l'*Épître* du XXIIe dimanche après la Pentecôte n'est plus celle-là.

Maintenant, ce dimanche tombait, en 1656, le 5 novembre ; on a donc la date de cette lettre. Quant à la lettre du 5, dont il est question au commencement, il faut entendre par conséquent une lettre du 5 octobre.

2. Fontaine a écrit, en parlant de M. de Saci : « Ce qui lui donnait cette gravité que l'on admirait, c'est qu'il se disait sans cesse cette parole de Job : *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui ;* et je ne crois pas qu'il y ait eu un de ceux qui l'ont connu qui ne l'ait ouïe de sa bouche. » Cité par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1re édit, t. II, p. 318. Était-ce de M. de Saci que Pascal avait appris cette pensée, ou au contraire?

3. *In Joann. evang. Tract.* XXVI, 5, à l'occasion de ces mots du texte, *Nemo venit ad me, nisi Pater* traxerit eum.

le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que, depuis la venue de Jean-Baptiste, c'est-à-dire depuis son avénement dans chaque fidèle, le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent (*Matth.* XI, 12). Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence, que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit saint Léon, avec Celui sans lequel nous ne pouvons rien [1]. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie : car il n'y a point ici de paix. « JÉSUS-CHRIST est venu apporter le couteau, et non pas la paix.» (*Matth.* X, 34.) Mais néanmoins il faut avouer que comme l'Écriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu (I *Cor.* III, 19), aussi on peut dire que cette guerre qui paraît dure aux hommes est une paix devant Dieu; car c'est cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de Celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous ne pouvons ni demander ni imaginer, comme dit saint Paul (*Eph.* III, 20) en l'épître de la messe d'aujourd'hui [2].

5.

Je ne crains plus rien pour vous, Dieu merci, et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de JÉSUS-CHRIST : « Il sera donné à ceux qui ont déjà.» (*Matth.* XIII, 12.) Par cette promesse, ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement.

J'essaie autant que je puis de ne m'affliger de rien, et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur [3]. Je crois que

1. Dans son huitième Sermon pour l'Épiphanie, Léon commente ces paroles de Jésus (*Jean*, XV, 5) : *Sine me nihil potestis facere.* Du reste, la même doctrine revient sans cesse dans les autres sermons.

2. Cette épître est celle du XVIe dimanche après la Pentecôte, lequel tombait le 24 septembre en 1656. Il faut donc admettre que cet Extrait n'est pas à sa place.

3. M. de Saci, écrivant à Mme Perier à l'occasion de la mort de son fils aîné, lui rappelait cette parole de Pascal : « Je ne doute pas que vous n'ayez eu dans l'esprit cette pensée de monsieur votre frère, qui me paraît admirable, et que je n'ai vue qu'en lui

c'est un devoir, et qu'on pêche en ne le faisant pas. Car enfin, la raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu; et ainsi, l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que, quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder[1]. J'ai appris que tout ce qui est arrivé a quelque chose d'admirable, puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation faite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du... ne va guère bien[2] : c'est une chose qui fait trembler ceux qui ont de vrais mouvements de Dieu, de voir la persécution qui se prépare non-seulement contre les personnes (ce serait peu), mais contre la vérité. Sans mentir, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature; et ainsi il permet de considérer que, comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles et qu'il les rend fidèles

seul : Il faut tâcher, dit-il, de se consoler dans les plus grands maux, et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur, etc. Cette parole est d'autant plus considérable, que celui qui l'a dite l'a pratiquée, et qu'elle est encore plus l'effusion de son cœur que de son esprit. » *Note de M. Faugère.*

1. Voyez xxv, 105, dans les *Pensées*. Mlle de Roannez s'était plainte sans doute de quelque incident qui faisait obstacle à l'accomplissement de ses résolutions.

2. Qu'il faille lire l'*affaire du...* ou l'*affaire de...* comme on lit dans l'Extrait suivant, il est clair que Pascal veut parler de ce qui se passait dans l'Assemblée du clergé de 1656. On pourrait suppléer ici, l'*affaire du formulaire*. L'assemblée avait adopté et prescrit en septembre un premier formulaire pour l'acceptation de la bulle d'Innocent X contre les cinq propositions. Le 16 octobre, le nouveau pape, Alexandre VII, donna une bulle pour confirmer celle d'Innocent, où il déclarait expressément que les cinq propositions étaient condamnées au sens de Jansénius. Les ennemis des Jansénistes s'occupèrent aussitôt de faire accepter cette nouvelle bulle avec un nouveau formulaire, dont on exigerait la signature de toutes personnes tenant à l'Église, sous menace des peines ecclésiastiques et civiles. Cela n'était pas fait encore, et ne se fit définitivement qu'en 1661, mais cela se préparait et paraissait proche.

quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prends part aux... persécutés dont vous parlez [1]. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie [2]. Je le prie que nous en soyons, bien et comme il faut, en esprit et en vérité et sincèrement.

6.

Quoi qu'il puisse arriver de l'affaire de..., il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre ces maudites maximes [3]. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes grâces à Dieu [4], et que leurs parents et amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a faits. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image ; celui-là seul est solide et réel, et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Ce ne sont ni les austérités du corps, ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier, peines et plaisirs. Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre (*Act.* XIV, 21). Cela doit consoler ceux qui en sentent [5], puisque, étant avertis que le

1. Un manuscrit donne, *aux quatre persécutés*. Je ne sais ce que c'est.
2. Voyez XXV, 106, dans les *Pensées*.
3. En même temps que l'assemblée du clergé frappait les cinq propositions, elle était invitée à rendre un décret de censure en sens contraire, et à faire droit, pour ainsi dire, contre la morale relâchée des casuistes, aux réquisitoires des *Provinciales*. L'assemblée fut saisie dans les formes par les curés de Paris vers la fin de novembre 1656. C'est probablement à cette date que Pascal écrit, et qu'il s'applaudit de ce qui est déjà fait. D reste l'assemblée, sous prétexte que le temps manquait, ne prononça point de censure; mais elle ne put s'empêcher de faire publier une Instruction, qui était déjà une condamnation morale. Voir, dans les OEuvres de Pascal, le sixième Factum pour les curés de Paris.
4. C'est-à-dire, Pascal lui-même.
5. Il revient à Mlle de Roannez et à ses peines.

chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend des pénitents du diable, selon la parole de Tertullien [1], de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de JÉSUS-CHRIST, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénûment et dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse [2]. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. « Priez toujours, dit saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours. » (I *Thess.* v, 16-18.) C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, que cette joie, selon JÉSUS-CHRIST, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter (*Matth.* XIII, 44). Les gens du monde n'ont point cette joie, « que le monde ne peut ni donner ni ôter », dit JÉSUS-CHRIST même (*Jean,* XIV, 27, et XVI, 22). Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joie, et les chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui conserve notre joie[3], et selon qu'on se sent trop emporter vers l'une, se pen-

1. *De Pœnitentia,* 5.

2. *De Spectaculis,* 28 : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsum voluptatis!* et la suite. Il est à remarquer que ces deux passages de Tertullien se trouvent dans les *Sentences et instructions chrétiennes tirées des anciens Peres de l'Église,* par le sieur de Laval, 1680, et se trouvaient probablement déjà dans le recueil que lisait Mlle de Roannez (voir page 327, note 3). Je pense que c'est là que Pascal les avait lus.

3. « Qui conserve notre joie. » *Qui modère notre joie,* dans le texte donné par M. Cousin.

cher vers l'autre pour demeurer debout [1]. « Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance », dit l'Écriture (*Ecclésiastique*, XI, 27), jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous a faite (*Jean*, XVI, 24), de rendre sa joie pleine en nous, soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions, qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante, qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient; et, s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore [2]. Ôtons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

7.

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de l'affaire dont vous craignez de la vanité. Il y a à craindre partout, car si elle ne réussissait pas, j'en craindrais cette mauvaise tristesse dont saint Paul dit qu'elle donne la mort, au lieu qu'il y en a une autre qui donne la vie (II *Cor.* VII, 10). Il est certain que cette affaire-là était épineuse, et que si la personne en sort, il y a sujet d'en prendre quelque vanité, si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'ainsi il doit croire que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais si elle réussissait mal, il ne devrait pas en tomber dans l'abattement, par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire ; aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéterai là-dessus ce que j'ai autrefois rapporté de l'Écriture : « Quand vous êtes dans les biens, souvenez-vous des maux que vous méritez; et quand vous êtes dans les maux, souvenez vous des biens que vous

1. Voyez XXV, 12, dans les *Pensées*.
2. Voyez XXIV, 61 *ter*, dans les *Pensées*.

espérez [1].» Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous savez, qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voir en cet état [2]. J'ai bien de la douleur de ses peines, et je voudrais bien l'en pouvoir soulager; je la prie de ne point prévenir l'avenir, et de se souvenir que, comme dit notre Seigneur, « à chaque jour suffit sa malice » (*Matth.* VI, 34).

Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes; mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet, qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant [3]. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder, et pour notre salut, et pour notre propre repos. Car, en vérité, les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations; je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines et pour cette personne, et pour d'autres et pour moi. Mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir

1. Il me semble que l'homme à qui s'adresse ici Pascal ne peut être que le duc de Roannez. C'est la supposition qui explique le mieux ces paroles : « Le bon succès de l'affaire *dont vous craignez de la vanité* », et celles-ci : « *Je lui répéterai* là-dessus ce que j'ai autrefois rapporté de l'Ecriture. » Car il répète en effet ce qu'il avait écrit à Mlle de Roannez (sixième Extrait). Les lettres à la sœur étaient aussi pour le frère, comme il le dit dans le premier Extrait. Mais je ne puis dire ce que c'est que cette affaire épineuse.

2. Je suis persuadé qu'ici surtout, en ayant l'air de parler d'une tierce personne, Pascal ne parle à Mlle de Roannez que d'elle-même. C'est elle qui, à la veille de se dérober à sa mère pour s'enfuir dans un couvent, *mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent*, et ne songe qu'avec effroi aux suites de sa résolution. C'est elle à qui Pascal compatit avec une sincérité qui attendrit un moment sa parole sévère. Remarquons qu'il dit *elle* et *la* : on peut dire, il est vrai, que c'est à cause du mot de *personne*, mais tout à l'heure ce même mot de *personne* ne l'avait pas empêché de se servir du pronom *il*. L'emploi du féminin est encore plus remarquable dans l'Extrait suivant.

3. Voyez III, 5, dans les *Pensees*.

auxquelles, bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. Ce n'est que faute de savoir bien connaître et étudier le présent qu'on fait l'entendu pour étudier l'avenir. Ce que je dis là, je le dis pour moi, et non pas pour cette personne, qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moi; mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare[1].

8.

Je plains la personne que vous savez[2], dans l'inquiétude où je sais qu'elle est, et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement, qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la personne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde, excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes, comme elle prétend faire[3]. Cette peine temporelle garantirait de l'éternelle, par les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST, qui la souffre et qui se la rend propre; c'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le sien; sans cela il serait insupportable. « Portez, dit-il, mon joug sur vous.» Ce n'est pas notre joug, c'est le sien, et aussi il le porte. « Sachez, dit-il, que mon joug est doux et léger. » (*Matth.* XI, 29, 30.) Il n'est léger qu'à lui et à sa force divine. Je lui voudrais dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y

1. Ces inquiétudes étaient le fruit inévitable des résolutions de Mlle de Roannez. On pouvait prévoir aisément les transports d'une mère contristée et offensée, ses réclamations déjà si pénibles à repousser par elles-mêmes, et qui sans doute seraient appuyées, comme elles le furent en effet, par la puissance publique. L'éclat de ce pieux détournement devait d'ailleurs ranimer contre Port-Royal toutes les colères de la cour et du monde. Quant à Pascal, il n'était pas douteux qu'on n'imputât à lui surtout une telle démarche de la part de la sœur de son ami. Déjà auparavant, en arrachant au monde un jeune duc et pair, en lui faisant refuser un très-beau mariage, il avait irrité profondément les parents de M. de Roannez, et cette colère se répandant chez tous les domestiques de l'hôtel de Roannez, où Pascal logeait alors, « la concierge de la maison alla un matin, sur les huit heures, avec un poignard pour le tuer; heureusement elle ne le trouva point; il était sorti ce jour-là, contre son ordinaire, de grand matin. Il fut averti de cette aventure, et n'y retourna plus. » *Manuscrits de Marguerite Perier.*

2. Nous savons aussi maintenant qui est cette personne si agitée.

3. Quel peut donc être ce *petit jour du jugement*, image de celui où l'âme se trouvera tout à coup devant Dieu, séparée de son corps et de la vie, sinon le jour où Mlle de Roannez, mettant le pied hors de la maison de sa mère pour n'y plus rentrer, rompra brusquement les liens de la nature et du monde? Voir l'Extrait suivant.

est encore et qu'il faut diminuer continuellement [1]; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère, qui ne le veut point abandonner; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs [2]. Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux faibles, et on y dit souvent ce mot de l'Écriture : « Prenez courage, lâches et pusillanimes, voici votre rédempteur qui vient [3];» et on dit aujourd'hui à Vêpres : « Prenez de nouvelles forces, et bannissez désormais toute crainte; voici notre Dieu qui arrive, et vient pour nous secourir et nous sauver [4]. »

9.

Votre lettre m'a donné une extrême joie. Je vous avoue que je commençais à craindre, ou au moins à m'étonner. Je ne sais ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez ; mais je sais qu'il faut qu'il en vienne. Je lisais tantôt le treizième chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. JÉSUS-CHRIST y fait un grand discours à ses apôtres sur son dernier avénement; et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui, en se convertissant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture [5]. Et aussi je songeais que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme; et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trou-

1. Il la renvoie à ce qu'il lui a écrit déjà : voir l'Extrait sixième.
2. Voyez XXIV, 61 *ter*, dans les *Pensées*.
3. *Pusillanimes confortamini, ecce Dominus Deus vester veniet.* Isaïe, XXXV, 4.
4. *Constantes estote, videbitis auxilium Domini super vos.* Ces paroles se trouvaient, d'après le Bréviaire de Paris de 1653, dans le capitule des vêpres de la veille de Noël, ce qui donne la date précise de cette lettre. N'admire-t-on pas comme à chaque instant Pascal fait entendre la voix même de Dieu qui appelle à lui son élue?
5. Voir la seconde des Épîtres qui portent le nom de Pierre, III, 13, d'après Isaïe, LXV, 17 et LXVI, 29. Voilà le commentaire de ces expressions de l'Extrait huitième : « C'est un petit jour du jugement. »

ble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint.

Mais cette parole est étonnante : « Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors, que chacun s'enfuie sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit. » Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté, et dans les livres des théologiens et des religieux où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là, c'est-à-dire, à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent[1] ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet[2] : Qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrais lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs, et en effet il est bien juste que la prière soit continuelle quand le péril est continuel.

J'envoie à ce dessein des prières qu'on m'a demandées; c'est à trois heures après midi. Il s'est fait un miracle depuis votre départ à une religieuse de Pontoise, qui, sans sortir de son couvent, a été guérie d'un mal de tête extraordinaire par une dévotion à la Sainte-Épine. Je vous en manderai un jour davantage. Mais je vous dirai sur cela un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes; c'est qu'il dit que ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent; car on ne les voit pas si on n'en profite pas [3].

1. *Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.* Tout ce texte, ainsi présenté à Mlle de Roannez, dut lui paraître, comme dit Pascal, étonnant, et lui porter les derniers coups.

2. Je ne puis dire quelle est cette sainte.

3. Je ne puis indiquer précisément l'endroit d'Augustin que Pascal a dans l'esprit Mais je trouve à peu près la même idée dans le Sermon CXLIII, et dans le XXIVe Traité sur l'Evangile de saint Jean, chap. 6. — M. Frédéric Chavannes, dans le même article sur Pascal que j'ai cité ailleurs (t. I, p. 101), a trouvé d'après ce passage le moyen de déterminer la date de cette lettre. Il renvoie à un opuscule intitulé, *Réponse à un écrit publié sur le sujet des miracles qu'il a plu à Dieu de faire à Port-Royal*, etc., qui se trouve au tome III des *Œuvres de Pascal* (édition de 1819). On y voit ce qui suit, à la page 462 : « Une des religieuses ursulines de Pontoise, nommée sœur Marie de l'Assomption, avait

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire du présent que vous m'avez fait; je ne savais ce que ce pouvait être, car je l'ai déployé avant que de lire votre lettre, et je me suis repenti ensuite de ne lui avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devais. C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement en la résurrection, et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine, car les fruits du péché n'y sont pas toujours; et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable. Mais il ne sert de rien de vous dire ce que vous savez si bien; il vaudrait mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez : mais elles ne l'écouteraient pas.

REMARQUES SUR LES EXTRAITS DES LETTRES A Mlle DE ROANNEZ.

Nous avons pour l'histoire de Mlle de Roannez trois sources principales : 1° Une notice qui se trouve dans les manuscrits de Marguerite

été tourmentée durant huit mois d'un si horrible mal de tête, etc... Enfin, ayant ouï parler des merveilles que Dieu faisait à Port-Royal par la Sainte-Épine, y envoya des linges qui la touchèrent, et qu'elle appliqua à son mal le 17 août dernier, et depuis ce jour elle sentit une si notable diminution de son mal, que,... le vendredi 25, toute la communauté en rendit grâces à Dieu avec elle;... ce qui a porté les religieuses à envoyer à la mère abbesse de Port-Royal une attestation de cette guérison miraculeuse, signée des officières de la maison, et accompagnée de l'attestation des deux médecins et du chirurgien, qui déclarent, etc... Ces actes sont datés du 14 du présent mois de septembre. » Il résulte clairement de cette dernière phrase que la *Réponse à un écrit*, etc. a paru pendant le mois de septembre. Et, comme évidemment Pascal n'a pas attendu, pour donner cette nouvelle à Mlle de Roannez, que la chose fût imprimée et publique, la lettre est donc antérieure à cette *Réponse*. Il est probable même qu'elle a été écrite presque immédiatement après le prétendu miracle, c'est-à-dire à la fin d'août, ou dans les premiers jours de septembre. Mais comme le huitième Extrait porte en lui-même, ainsi que je l'ai constaté, la date de l'Avent de cette année, et même la date plus précise de la veille de Noël, il résulte du fait reconnu par M. Chavannes une preuve nouvelle de ce qui a déjà été indiqué plus haut (page 344, note 2), que ces Extraits ne nous ont pas été conservés dans l'ordre où ils avaient été écrits.

Perier, notice publiée pour la première fois par M. Cousin dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (septembre et octobre 1843); 2° Son article, sous le nom de madame la duchesse de La Feuillade, dans le Nécrologe de Port-Royal, au 13 février; 3° Une note du Recueil d'Utrecht, page 301. Tous ces documents ne sont encore ni assez complets, ni assez exacts. M. Faugère, dans l'Introduction de son édition des *Pensées*, p. LXV, a donné la date précise de la naissance de Mlle de Roannez d'après son acte de baptême. Elle avait, à l'époque de ces Lettres, vingt-trois ans, dix ans de moins que Pascal.

Elle subit son influence aussi bien que son frère; mais femme, et d'une âme faible, ce fut pour le malheur et le déchirement de toute sa vie qu'elle fut exposée à l'influence de ce terrible génie et au zèle farouche de Port-Royal. Plusieurs endroits de ces Lettres témoignent assez de ce que lui coûta la résolution violente à laquelle on la poussait (voir particulièrement les Extraits 4, 7 et 8). A peine l'avait-elle accomplie et était-elle entrée au monastère, que sa mère obtint une lettre de cachet pour l'en faire sortir. Elle obéit avec douleur, mais sa ferveur ne faisant que s'irriter par ces obstacles, elle fit avant de sortir des vœux simples de virginité. Rentrée chez sa mère, elle y vécut dans la retraite, soutenue dans sa dévotion par celui qui l'y avait attirée. Plus d'un an après la mort de Pascal, il se présenta une circonstance qui la troubla. Une rencontre préparée lui fit revoir l'homme qui la recherchait en mariage à l'époque où elle s'était jetée à Port-Royal. « Cet homme lui marqua les mêmes empressements qu'il avait fait il y a six ou sept ans. Mlle de Roannez fut touchée. » Mais, à défaut de Pascal, Mme Perier, et M. Singlin avec elle, ressaisirent cette âme qui se laissait aller à la douceur d'être aimée, et la firent rentrer dans la voie étroite qu'on lui avait faite. Puis M. Singlin mourut, Mme Perier quitta Paris, et Mlle de Roannez fut livrée à d'autres conseils. Son frère, renonçant au monde, avait vendu son gouvernement, et s'était retiré à la maison des Pères de l'Oratoire. Ses deux sœurs étaient religieuses. Mlle de Roannez devenait un grand parti, et, avec l'agrément de la cour, pouvait porter avec elle dans une autre maison le duché de son frère. Un conseil de conscience l'autorisa à se faire relever de son vœu, et elle devint, en 1667, duchesse de La Feuillade (les relations ne parlent plus de celui qui avait pensé à elle en d'autres temps). Dès que Port-Royal avait senti sa conquête lui échapper et retourner au monde, il avait été indigné. Le Recueil d'Utrecht (p. 309) a transcrit une lettre d'Arnauld à Mme Perier, de mars 1666, où se lisent ces dures paroles : « Ce n'est pas que les exemples dont vous me parlez ne soient de terribles leçons... Celui que vous laissez entendre sans le marquer expressément est le plus

effroyable, n'y ayant rien de plus touchant que ce qu'a écrit autrefois de ses dispositions cette personne, lorsqu'elle s'engageait à Dieu par tant de vœux, et n'y ayant rien au contraire de plus scandaleux que l'oubli où elle paraît être aujourd'hui de toutes ces grâces de Dieu. Mais la frayeur salutaire que ces exemples causent nous est un puissant moyen pour éviter de semblables chutes. Il y a deux choses principalement qui ont pu contribuer à la perte de cette personne, etc. » Mais elle était à peine mariée, qu'*elle reconnut sa faute*, dit le Recueil d'Utrecht, *et commença à en faire pénitence. Dieu lui offrit dans la suite divers moyens de la faire, qu'elle accepta avec joie.* En effet, cruellement frappée dans ses enfants [1], atteinte elle-même profondément dans sa santé, elle mourut d'un cancer au sein, en 1683, après quinze ans d'une vie qui ne fut pas seulement consumée par tous ces maux, mais par les scrupules et les tourments d'une conscience troublée. Elle disait, suivant le Nécrologe, qu'elle eût été plus heureuse de vivre paralytique à Port-Royal, que comme elle vivait dans l'éclat de sa fortune. Elle laissa trois mille livres à l'abbaye, en demandant qu'on y reçût une religieuse converse (c'est-à-dire de celles qui font l'office de servantes), qui remplirait la place qu'elle devait tenir elle-même, tâchant de perpétuer ainsi son expiation. Et cependant Port-Royal, dans son impitoyable zèle, n'a pas eu pour elle une parole d'attendrissement.

Les fragments que MM. de Port-Royal ont détachés de ces Lettres pour les donner au public ont été placés dans les titres XXVII et XXVIII de leur édition, *Pensées sur les miracles* et *Pensées chrétiennes*. Ils n'en indiquent pas l'origine, et surtout ils en ont effacé ce qui en fait aujourd'hui pour nous tout l'intérêt. Nous sommes effrayés, en lisant ces Extraits, des ravages qu'ont dû faire dans un cœur faible l'éloquence fougueuse de Pascal, sa charité avide et jalouse, son imagination qui tour à tour éblouit et épouvante. Une pareille influence dévore autant qu'une passion. Tantôt il l'exalte par l'orgueil. « Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude. Rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.» Le *Dieu caché* invite les âmes qu'il aime à se cacher comme lui. Mais quel éclat sera le prix de cette obscurité ! « J'entre en une vénéra-

1. « Le premier enfant qu'elle eut ne reçut point le baptême. Le second vint au monde tout contrefait. Le troisième fut une fille naine qui mourut à l'âge de dix-neuf ans. » *Recueil d'Utrecht.*

tion qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ. » Je *les vois*, c'est-à-dire, je vous vois; mais le détour qu'a pris Pascal lui permet seul d'adresser à celle à qui il écrit de tels hommages. Pourrait-il lui dire en face : Je vous vois déjà couronnée radieuse au haut du ciel?

Et puis tout à coup il la terrasse en ajoutant :

« Mais, quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises. »

Quelle péripétie! quelle secousse! Mlle de Roannez avait-elle la tête assez forte pour supporter de tels ébranlements? Pouvait-elle résister longtemps, ainsi suspendue et ballottée entre la gloire de l'apothéose et l'abîme de la damnation?

« Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes... je plains la personne que vous savez, etc. » Ces désignations couvertes sont dans les habitudes de Port-Royal, réduit à s'envelopper de mystère en toutes choses. Voici ce qu'on lit dans une Lettre de M. de Rebours à M. de Pontchâteau, de 1651, conservée dans le Recueil d'Utrecht, page 413 : « Vous me permettrez encore, monsieur, de vous dire qu'il est à propos que, dans les lettres que vous nous écrirez, vous ne nommiez personne, comme vous pouvez voir que j'ai fait en celle-ci; afin que si, par quelque mauvaise rencontre, les lettres venaient à se perdre, ou à tomber en des mains ennemies, on ne pût pas avoir pleine lumière de ce qui s'y pourra traiter. »

Il y a dans le premier Extrait un passage fort remarquable :

« Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus,

le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hor de l'Église, et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion : au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce; sans quoi, je serais perdu pour jamais. »

Mˡˡᵉ de Roannez, toujours en proie aux scrupules et aux incertitudes, avait sans doute été troublée de la crainte que ses amis ne se séparassent du chef de l'Église. Pascal se montre tendre et même impatient sur ce point, où il sent bien qu'est le côté faible du parti. Il y a un peu d'humeur dans sa vive réponse. *Le petit zèle,* ce n'est pas le peu de zèle, c'est une expression qui avertit Mˡˡᵉ de Roannez de ne pas prendre ce zèle trop au sérieux. Il lui parle comme à un enfant à qui on sait gré d'un bon mouvement, même peu raisonnable.

Il disait de même d'ailleurs dans la XVIIᵉ *Provinciale :* « Je n'ai d'attache sur la terre qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je veux vivre et mourir, *et dans la communion avec le pape, son souverain chef, hors de laquelle je suis très-persuadé qu'il n'y a point de salut.* » C'était donc sans prétendre se séparer de la communion du pape qu'il écrivait les dures paroles qu'on a lues dans les *Pensées,* XXIV, 66. Joseph de Maistre a relevé fortement cette situation fausse du jansénisme. (*De l'Eglise gallicane,* I, 3 et 9.) Voyez aussi le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, 1ʳᵉ édit., tome III, page 26 et page 157.

Ces mots du cinquième Extrait : « Les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance », sentent bien le voisinage de la Fronde. MM. de Port-Royal, en 1670, ont imprimé seulement que les rois *témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux,* etc.

TROIS DISCOURS DE PASCAL

SUR LA CONDITION DES GRANDS.

Ces discours ont été publiés par Nicole dans le *Traité de l'Éducation d'un prince*, 1670, au lendemain de la publication des *Pensées de Pascal*. C'était un volume comprenant plusieurs écrits réunis sous ce titre général, *De l'Éducation d'un prince*, qui était aussi le titre particulier du premier de ces écrits. L'auteur n'avait pas encore donné ses *Essais de Morale*, dont le premier volume parut en 1671. Plus tard il réimprima le *Traité de l'Éducation d'un prince*, en supprimant ce titre général, comme second volume des *Essais de Morale*. Et enfin, dans une troisième édition de ce volume, qui est de 1679, il intervertit l'ordre des Traités qui le composaient. Celui qui porte pour titre particulier, *De l'Éducation d'un prince*, ne vint plus que le dernier. Les discours de Pascal se trouvent à la suite du traité *De la Grandeur*. Nicole les a fait précéder d'un préambule que je reproduirai d'abord.

« Une des choses sur lesquelles feu M. Pascal avait plus de vues, était l'instruction d'un prince que l'on tâcherait d'élever de la manière la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle, et la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs et d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent ouï dire qu'il n'y avait rien à quoi il désirât plus de contribuer s'il y était engagé, et qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il avait accoutumé d'écrire les pensées qui lui venaient sur les sujets dont il avait l'esprit occupé, ceux qui l'ont connu se sont étonnés de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de lui, qui regardât expressément cette matière, quoique l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant guère de livres qui puissent plus servir à former l'esprit d'un prince que le recueil que l'on en a fait.

« Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matière ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrêmement présentes il ait négligé de les écrire. Et comme par l'une et l'autre cause le public s'en trouve

également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne, qui a assisté à trois discours assez courts qu'il fit à un enfant de grande condition [1] et dont l'esprit, qui était extrêmement avancé, était déjà capable des vérités les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans après [2] ce qu'il en a retenu. Or, quoique après un si long temps il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors, néanmoins tout ce qu'il disait faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut assurer que ce sont au moins ses pensées ou ses sentiments. »

Nicole lui-même est probablement cette personne qui avait assisté à ces discours, et qui les a rédigés de mémoire longtemps après. Et, malgré son témoignage si remarquable sur la profonde impression que faisait cette grande parole, et sur l'impossibilité de l'oublier, il est clair que ce n'est plus la voix même de Pascal, mais celle de Nicole, que nous entendons. En effet, on ne retrouvera pas ici, comme on la retrouvait dans l'Entretien avec M. de Saci, la fierté et la véhémence du style de Pascal, si ce n'est dans quelques traits détachés, dont la hardiesse ou la brusquerie avait frappé davantage l'imagination de Nicole, et était restée dans sa mémoire.

Cette phrase de Nicole : *Et comme par l'une et l'autre cause le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne*, etc., fait voir que Nicole n'a songé à rédiger ces discours que vers le temps de la première édition des *Pensées*, c'est-à-dire à l'époque même où il les a donnés au public; et comme ils remontaient à neuf ou dix ans, ils sont donc des dernières années de la vie de Pascal. On a supposé, et cette supposition a été admise généralement, que le jeune seigneur auquel s'adressait Pascal était le duc de Roannez; mais cela ne peut pas être. Le duc était né vers 1630 [3]; on ne peut donc se le représenter, vers 1660, comme un enfant très-avancé pour son âge, suivant les termes de Nicole. On ne gagne rien en reculant ces entretiens, comme on a voulu le faire, jusqu'à la date de 1652; car le duc de Roannez aurait eu déjà vingt-deux ans. Il n'avait que sept ans de moins que Pascal; il s'était lié avec lui, comme voisin et comme amateur de bel esprit et de science, dans un temps où Pascal vivait comme tout le monde, et n'avait point autorité pour prêcher ainsi. Il est clair que Pascal n'a pu tenir ce langage que depuis sa retraite à Port-Royal, et c'est ainsi que Nicole a pu se trouver présent à ces entretiens.

1. Dans les *Essais de Morale*, on trouve partout *qualité* au lieu de *condition*.
2. Dans la première édition, Nicole avait mis, *sept ou huit*.
3. « Il n'avait guère que vingt-quatre ans, dit le *Recueil d'Utrecht*, lorsque M. Pascal s'étant donné à Dieu, lui persuada d'entrer dans les mêmes sentiments que lui, et de se mettre sous la conduite de M. Singlin. » Or on sait que cette conversion de Pascal est de 1654.

Et il fallait bien, ce me semble, que celui à qui ces discours s'adressaient ne fût qu'un enfant, comme le dit Nicole, pour qu'on se permît de lui faire la leçon de ce ton âpre et despotique. Si Nicole lui-même a dit quelque part (*Lettre à M. de Sévigné sur les Pensées*) que son amour-propre *n'aimait pas à être régenté si fièrement*, à plus forte raison un jeune duc et pair déjà homme eût trouvé mauvais, je crois, qu'on lui dît en face, et devant un tiers, ces vérités dures et durement présentées. Mais un enfant pouvait écouter cela comme il écoutait une leçon en classe ou un catéchisme. Maintenant, quel nom faut-il mettre à la place de celui du duc de Roannez?

Je crois pouvoir affirmer que cet enfant de *grande condition*, comme dit Nicole, était le fils aîné du duc de Luynes, connu depuis sous le titre de duc de Chevreuse, qui lui fut donné lors de son mariage.

On peut voir à son sujet les Mémoires de Saint-Simon, à l'année 1712. Il était né en octobre 1646; il pouvait donc avoir quatorze ans quand Pascal lui adressait ces leçons. C'est aussi pour lui que fut composée la Logique de Port-Royal [1].

I.

Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-la dans cette image.

Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu; et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune.

1. Je transcris quelques lignes de Saint-Simon, tome x, page 266, de l'édition in-8° de M. Chéruel : « Né avec beaucoup d'esprit naturel, d'agrément dans l'esprit, de goût pour l'application, et de facilité pour le travail et pour toutes sortes de sciences, une justesse d'expression sans recherche et qui coulait de source, une abondance de pensées, une aisance à les rendre et à expliquer les choses les plus abstraites ou les plus embarrassées avec la dernière netteté et la précision la plus exacte, il reçut la plus parfaite éducation des plus grands maîtres en ce genre, qui lui donnèrent toute leur affection et tous leurs rares talents.

» Le duc de Luynes son père n'avait ni moins d'esprit..., ni moins d'application et de savoir. Il s'était lié, par le voisinage de Dampierre, avec les solitaires de Port-Royal-des-Champs, et après la mort de sa première femme, mère du duc de Chevreuse, s'y était retiré avec eux; il avait pris part à leur pénitence et à quelques-uns de leurs ouvrages, *et il les pria de prendre soin de l'instruction de son fils*... Ces messieurs y mirent tous leurs soins par attachement pour le père, et par celui que leur donna pour leur élève le fonds de douceur, de sagesse et de talents qu'ils y trouvèrent à cultiver. »

Saint-Simon nous le représente dans ce même chapitre comme *amoureux par nature des voies obliques en matière de raisonnement*, comme possédé par *un goût de raisonnements peu naturels*. C'était donc un écolier admirablement disposé pour recevoir les leçons paradoxales de Pascal.

Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en la place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvait roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui ; et non-seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde, que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais ces mariages, d'où dépendent-ils? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues[1].

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est

1. Dans certaines éditions des *Essais*, on renvoie ici aux *Pensées diverses*, qui sont dans la fin du VIe volume. On retrouve en effet les mêmes idées dans la 103e, qui a pour titre : *Etendue de la reconnaissance.*

pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous aurait rendu pauvre ; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois favorables à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager ; et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme qui ne posséderait son royaume que par l'erreur du peuple, parce que Dieu n'autoriserait pas cette possession et l'obligerait à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous et qui vous en rende digne. Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc ; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là ? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée ; et que, si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnaître, par une pensée plus cachée mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse et vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes ; car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connaît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez ; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence, et surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui aurait été fait roi par l'erreur du peuple, s'il venait à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui était dû, qu'il le

méritait, et qu'il lui appartenait de droit? Vous admireriez sa sottise et sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de condition qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportements, toute la violence et toute la vanité des grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils sont, étant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seraient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux; en quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir.

II.

Il est bon, monsieur, que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous est pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers; en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela? parce qu'il a plu aux hommes. La chose était indifférente avant l'établissement; après l'établissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de le troubler[1].

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans les qualités réelles et effectives de l'âme ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimables, comme les sciences, la lumière de l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces gran-

1. Il y a, *la troubler*, dans Nicole (dans la troisième édition comme dans la première), mais il semble bien que c'est une faute, et plus tard on a substitué *le*.

deurs; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures, qui doivent être néanmoins accompagnées, selon la raison, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux; il faut se tenir debout dans la chambre des princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles; et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice; car, en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi; en cette qualité il veut passer devant moi : je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle ; elle demande une préférence d'estime; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui, et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. De même si, étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser

avec justice; mais, si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander; et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde.

III.

Je vous veux faire connaître, monsieur, votre condition véritable; car c'est la chose du monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à votre avis, que d'être grand seigneur? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, et ainsi pouvoir satisfaire aux besoins et aux désirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces désirs qui les attirent auprès de vous, et qui font qu'ils se soumettent à vous; sans cela, ils ne vous regarderaient pas seulement. Mais ils espèrent, par ces services et ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils désirent et dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance : ainsi il est proprement le roi de la charité. Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous régnez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence; c'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal en cela aux plus grands rois de la terre : ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.

Mais en connaissant votre condition naturelle, usez des moyens qu'elle vous donne, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs, soulagez leurs nécessités, mettez votre plaisir à être bienfaisant; avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin, et, si vous en demeu-

rez là, vous ne laisserez pas de vous perdre ; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête; mais, en vérité, c'est toujours une grande folie que de se damner; et c'est pourquoi il ne faut pas en demeurer là. Il faut mépriser la concupiscence et son royaume, et aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, et ne désirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin ; il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je vois que plusieurs personnes de votre condition se laissent emporter, faute de bien connaître l'état véritable de cette condition.

REMARQUES SUR LES DISCOURS SUR LA CONDITION DES GRANDS.

Ces discours sont pleins d'idées particulières à Pascal et qui se retrouvent dans les *Pensées*. On a vu là cette île inconnue où l'homme est jeté (art. XI, 8); cette double pensée ou pensée de derrière (V, 9; XXIV, 90); cette négation du droit de propriété (VI, 7 *bis* et 50); cette illusion que se fait le peuple ou le grand nombre (V, 2, etc.); ces *respects d'établissement* si peu sérieux (V, 6 et 11 ; VI, 10, 37; XXV, 119). Cependant certaines choses qui, dans les *Pensées*, paraissent déjà indiscrètes et hasardées, semblent l'être encore davantage ici.

« Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre. »

Pascal oublie que, pour qu'on n'ait pas à se plaindre, il ne suffit pas *qu'il plaise* aux législateurs de faire ainsi ; il faut encore qu'ils aient de *bonnes raisons*, comme lui-même vient de dire. Tradition ou paradoxe, rien ne peut plus se justifier aujourd'hui que par les *bonnes raisons*. Les systèmes, vieilleries ou nouveautés, auxquels manqueraient les raisons, il faudrait les laisser tomber sans les défendre.

Quand Pascal établit que les grands sont des *rois de concupiscence* et qu'il en conclut *qu'ils ne doivent pas régner par une autre voie que par celle qui les a faits rois*, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas être durs, mais satisfaire de leur mieux la concupiscence de ceux qui les servent, quoi qu'on doive penser de ce conseil, il contredit ce que Pascal lui-même a dit ailleurs. Il soutient, en effet, que la soumission des hommes aux puissants est encore plus fondée sur la crainte des maux que sur le désir des biens (voy. v, 13) : d'où il s'ensuivrait que, quand ils règnent par la dureté et la force, c'est-à-dire par la crainte, ils règnent plus que jamais *par la voie qui les fait rois*.

L'originalité de Pascal éclate dans des traits tels que ceux-ci :

« Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc. » — « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » — « Vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au moins vous vous perdrez en honnête homme [en galant homme]. Il y a des gens qui se damnent si sottement! etc. »

Mais son génie est surtout dans ce singulier mélange d'un scepticisme qui semble tout détruire, et d'un dogmatisme qui acquiesce à tout. Il passe du plus grand mépris au plus grand respect, à l'égard des choses établies; il sape les fondements de l'édifice, et ne prétend pas qu'on en dérange une seule pierre. Vous n'avez droit à rien, dit-il, par la nature et la raison; et ensuite : Vous avez droit à tout par la volonté de Dieu. Il les gourmande, il les gronde, il les maltraite; chacune de ses paroles les humilie; il les salue ironiquement du nom de rois de concupiscence; mais il ne lui vient pas même en pensée de se demander si, en effet, c'est bien l'ordre de Dieu et la loi du genre humain, que quelques hommes règnent ainsi sur la concupiscence des autres hommes, et disposent selon leurs caprices des objets du désir de tous. Il juge le présent, il n'en est pas dupe, ou du moins pas à la façon vulgaire; c'est assez pour lui, et il ne va pas plus loin : il n'a sur l'avenir ni un pressentiment ni un vœu. Et la portée de sa morale ne dépasse pas celle de sa politique. S'il avait cru à la raison et à la justice, voici ce qu'il pouvait dire aux grands : Les hommes respectent votre grandeur, ils ne le feront pas longtemps, si vous ne la leur faites paraître respectable; et le seul moyen qu'elle le paraisse, c'est que là où est la supériorité du rang et de la fortune, vous mettiez aussi la supériorité de l'intelligence, du dévouement et des services. Au lieu de croire donc qu'il y a deux sortes de grandeurs qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre, et que les grandeurs d'établissement ne dépendent que de la volonté des hommes, croyez au contraire que les grandeurs

d'établissement n'ont pu avoir leur raison que dans les grandeurs naturelles, qui seules les peuvent soutenir. Soyez donc les véritables *grands* de votre patrie : voilà vos devoirs en un mot. Au lieu de cela, que dit-il ? Répandez l'argent autour de vous, répandez les grâces, faites qu'on se trouve bien de vous faire la cour : voilà à quelles conclusions aboutit, dans l'ordre purement moral, une prédication en apparence si hardie; et cette conclusion bien humble, il ne trouve pas même un raisonnement rigoureux pour l'étayer. Je ne doute pas cependant que ces discours n'aient produit, au temps où ils ont paru, une impression profonde; mais je crois que, comme il arrive souvent à Pascal, sa force a été surtout dans la partie critique et négative de ses idées. C'est là qu'il est tout-puissant, que sa logique est irrésistible, son ironie impitoyable, son sang-froid accablant; c'est là qu'il trouve de ces traits qui s'enfoncent si bien, qu'il n'y a pas moyen de les arracher et qu'ils restent au fond de la blessure. L'esprit d'égalité et d'indépendance, déjà répandu partout, quoiqu'il n'éclatât pas encore, se nourrissait d'autant plus avidement de ces mots terribles, qu'ils n'éveillaient point de scrupule, sortant du sein d'une foi si profonde. Le nom de Dieu obligeait à la soumission extérieure, mais il autorisait la révolte du dedans. On voulait bien honorer les grands, mais on avait le plaisir de leur dire en face qu'ils n'avaient aucun droit par eux-mêmes d'être honorés. Ainsi, l'ordre établi n'ayant plus de racines dans la terre, et demeurant seulement comme suspendu au haut du ciel par la chaîne mystique de la foi, il devait suffire un jour, pour tout emporter, qu'un anneau de cette chaîne vînt à se détacher sous l'effort du doute.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 34, à la fin. — (*Remarque sur le fragment* 12) : « La merveille de l'établissement du christianisme avait été exposée par Balzac dans le *Socrate chrétien.* »

Voici deux passages du troisième Discours : « Il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine. Les ignorants l'ont persuadée aux philosophes. De pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poètes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

« Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde en apparence avait ruiné l'Eglise, mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté...

« Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été victorieux ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à qui l'avantage fût demeuré ; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune ; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort et lui eussent fait naître des partisans ; si un mort lui-même, si une tête coupée eût donné des lois à toute la terre, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Je trouverais étrange qu'après la bataille de Pharsale et plusieurs autres batailles décisives de l'empire, les amis de Pompée eussent été empereurs de Rome, à l'exclusion de l'héritier de César. J'aurais de la peine à croire, quand le plus véritable et le plus religieux historien de Rome me le dirait, que des gens eussent triomphé autant de fois qu'ils furent battus, qu'une cause si souvent perdue eût toujours été suivie. Au moins me semble-t-il que ce n'est pas bien le droit chemin pour arriver à l'empire, et que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen pour obtenir le triomphe. Ce n'est pas la coutume des choses du monde que les bons succès ne servent de rien, que la victoire soit discréditée, et que le gain aille aux malheureux.

« Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier, et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait et étouffer l'Eglise au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux en leur entreprise : et bien qu'il y ait encore en la nature des choses, des inscriptions qu'ils ont laissées : *pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens, pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire,* l'expérience nous fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui les monuments de leur vanité, et non de leur victoire ; l'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment, à la gloire de notre JÉSUS-CHRIST et à la honte de leur Dioclétien : Les tyrans passent, mais la vérité demeure... »

Dans ces brillantes considérations, on ne peut s'empêcher de remarquer que Balzac s'étonne de la révolution chrétienne en homme qui ne sait ce que c'est que révolution. Il oublie qu'entre Pontius Pilatus et Cons-

tantin il s'était écoulé environ trois siècles. Il n'en a pas fallu autant, à beaucoup près, en France pour passer de la royauté triomphante de Louis XIV à la République.

Page 43, l. 16 : « Mahomet en défendant de lire. » — Je trouve ce même parallèle dans un discours prononcé en 1471 par un envoyé du pape Paul II devant l'empereur Frédéric III : « Mahomet détourne les hommes de l'étude de la philosophie et des recherches qui ont pour objet la connaissance de vérité... Le Christ, au contraire, à peine âgé de douze ans, disputa dans le Temple avec les pharisiens sur la Loi et sur les mystères. » Henri Vast, *Le cardinal Bessarion*, 1878, p. 394, en note.

Ce n'est là qu'un préjugé, que M. Garcin de Tassy, si bon chrétien, a réfuté toutes les fois qu'il en a eu l'occasion. Voir notamment son *Discours d'ouverture* du 3 décembre 1866, p. 39 : « C'est une grande erreur de croire que les musulmans sont ennemis de la science. Mahomet a dit, d'après un *hadis* : L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs. »

Page 83, l. 23 : « Elie, Enoch. » — Au sujet du *Livre d'Enoch*, voir mon ouvrage, *le Christianisme et ses origines*, t. III, p. 370 et 504.

Page 95, à la fin : « Cachot. » — Pour expliquer ce mot, se reporter au fragment IX, 4, t. I, p. 142.

Page 97, ligne 12 : « Des œufs, sans coq. » — Tertullien, *Adversus Valentisianos*, 10 : « Miraris haec! Et gallina sortita est de suo parere. » Tertullien ne voulait que se moquer de la génération mystique d'Enthymésis ou la Pensée, née de Sophia ou la Sagesse, suivant les Valentiniens, qui ne lui donnaient pas de père, mais l'argument est pris au sérieux et appliqué à la Vierge par Origène, *Contre Celse*, I, 37.

Page 121, l. 19-20 : « Pour la faire servir au bien public. » — Ce fragment et les deux suivants, qui manquent dans l'édition de Port-Royal et dont le premier seulement a été donné par Bossut (2e partie, XVII, 97), s'éclairent et se complètent par les passages suivants de Nicole (*De la Grandeur*, 1re partie, ch. VI) :

« Les hommes étant vides de charité par le dérèglement du péché, demeurent néanmoins pleins de besoins et sont dépendants les uns des autres dans une infinité de choses. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, et elle le fait d'une manière que l'on n'admire pas assez, et où la charité commune ne peut atteindre...

« Il n'y a rien dont on tire de plus grands services que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle soit disposée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque chose qui la retienne; car si on la laisse à elle-même, elle n'a ni bornes ni mesures... Il a donc fallu trouver un art pour régler la cupidité, et cet art consiste dans l'ordre politique, qui la retient par la crainte de la peine, et qui l'applique aux choses qui sont utiles à la société. C'est cet ordre qui nous donne des marchands, des médecins, des artisans, et généralement tous ceux qui contribuent aux plaisirs et qui soulagent les nécessités de la vie...

« L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commodités dont les plus grands rois ne sauraient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils aient et quelques richesses qu'ils possèdent, si cet ordre était détruit...

« Mais ce qui rend la plupart des gens insensibles à tout cela, est un principe de vanité et d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur; ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils sont compris, que s'ils ne travaillaient que pour eux seuls; leurs lettres sont également portées aux extrémités du monde par un courrier qui en porte dix mille que s'il n'en portait qu'une seule; ils sont aussi bien traités par un médecin qui en voit plusieurs autres, que s'il n'était attaché qu'à eux... Néanmoins, parce qu'ils savent qu'ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens, ils n'en sont pas touchés..., et ils croient n'avoir d'obligation à personne, parce qu'il y a une infinité de gens qui, participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation. »

Mme de Sévigné, dans une Lettre à sa fille du 12 juillet 1671, a par distraction mis au compte de Pascal ce chapitre de Nicole, dont il avait tout au plus fourni peut-être l'idée fondamentale. Cet endroit de la lettre est trop piquant pour ne pas le citer en entier.

« Nous avons commencé la *Morale* (les *Essais* de *Morale* de Nicole); c'est de la même étoffe que Pascal. A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin il n'y a jour dans la semaine qu'ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne : les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants! et que c'est une bonne invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnaissance, et je crois que je l'aurais déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression. » (*Lettres*, édit. Hachette, in-8, t. II, p. 276.)

Cette distraction de Mme de Sévigné n'est d'ailleurs pas peut-être tout à fait involontaire; car dans une lettre à sa fille (du 23 septembre de la même année; elle dit à propos de la même *Morale* de Nicole : « Je trouve ce livre admirable. Personne n'a écrit sur ce ton que ces Messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. » (*Ibid.*, p. 369).

Page 129, l. 2 et 3 : « Dans la personne de Galilée. » — On lit dans la *Revue de l'Instruction publique* du 8 novembre 1866, sous la signature A. Morel, au sujet d'un livre intitulé : *Galilée, sa vie, ses découvertes et ses travaux* (par le docteur Max. Parchappe), les réflexions suivantes :

« Peut-être n'a-t-on pas remarqué suffisamment le vif souvenir que Galilée a obtenu de Pascal. L'opuscule de l'auteur des *Provinciales* que l'on intitule ordinairement *De l'autorité en matière de philosophie*, cette réclamation si ferme des droits de la science dans le domaine qui lui est propre, cette revendication qui paraît singulièrement hardie quand on la compare aux précautions du discours de la *Méthode*, qu'est-ce autre chose qu'un résumé de la lettre justificative adressée en 1615 par Galilée à la grande-duchesse Christine? Imprimée pour la première fois en 1636, à Strasbourg, elle paraît à cette date, croirait-on, pour mettre la franchise de Galilée en regard des réserves de Descartes. « Il me semble, — osait écrire le philosophe précurseur, — que dans la discussion des problèmes naturels, on ne devrait pas « prendre pour point de départ l'autorité des textes de l'Ecriture, mais les « expériences sensibles et les démonstrations nécessaires... Qui donc voudrait « poser des bornes au génie de l'homme? Qui oserait affirmer qu'on a déjà « vu et su tout ce qu'il y a au monde de visible et d'intelligible?... Dans les « sciences démonstratives on n'est pas maître de changer d'opinion à volonté, « et on ne commande pas la conviction à un mathématicien et à un philosophe « sur les phénomènes de la nature et du ciel, comme à un marchand et à un « légiste sur ce qui est licite dans un échange ou un contrat. » (P. 120-135.)

« Par ces belles paroles, au moins autant que par ses découvertes, Galilée est plus que le continuateur de Copernic et de Nicolas de Cusa, plus qu'un rénovateur, il se montre l'apôtre et le libérateur de la science. »

Page 138, après la l. 35, ajouter : Louis Racine, dans une note sur le v. 299 du IVe chant de son poème de la *Religion*, a justifié Pascal contre une critique de cette phrase par Voltaire. Mais on voit que l'attaque et la défense portaient également sur un texte faux, et qui donnait un sens assez différent à la pensée de Pascal.

En rabaissant les traditions chinoises, Pascal a encore affaire aux Jésuites. Dans ce temps-là précisément les Jésuites étaient vivement attaqués à Rome pour les complaisances que leurs ennemis leur imputaient à l'égard de l'idolâtrie dans la Chine et aux Indes. Il y eut même des décisions romaines, cette fois fort approuvées de Port-Royal, contre la tolérance de leurs missionnaires : Pascal a touché à ce sujet dans la cinquième *Provinciale*. (Voir aussi le chapitre XXXIX du *Siècle de Louis XIV* par Voltaire.) Le P. Martini, l'auteur de l' *Historia Sinica*, fut même mêlé à ce débat théologique. De là l'importance et l'irritation qu'on sent dans ces mots adressés aux interprètes complaisants des histoires chinoises : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. »

Page 118, l. 24 et 25 : « Comme les animaux. » — Il semble que ces mots indiquent que les animaux, suivant Pascal, font certaines choses qui peuvent faire dire qu'ils ont de la volonté. Emile Saisset l'a entendu autre-

ment : il croit que Pascal veut dire que la machine, qui ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, est comme les animaux en cela même. Pascal resterait ainsi plus fidèle à l'opinion de Descartes, qu'il avait en effet adoptée. Voir pages 151-152 et p. 148.

Page 158, fragment 41. — J'ai mis entre guillemets les mots : Jésus-Christ *rédempteur de tous*, dans la supposition que Pascal traduisait ici le vers latin cité dans la note 2. Autrement j'aurais dû plutôt renvoyer à I *Tim.*, II, 6 (cf. II *Cor.*, v. 14, etc.). La théologie de Port-Royal sur cette question est expliquée dans les *Instructions sur le Symbole*, par Nicole. Voir la section VI de la IIIe Instruction, qui a pour titre : *De la réprobation*, et principalement le VIe et dernier chapitre : *Comment* Jésus-Christ *est mort pour les réprouvés.*

Page 159, fragment 46. — Cette pensée a été répétée ici mal à propos. Elle se trouve déjà t. I, p. 194. — De même le fragment 186, p. 200, se trouve déjà t. I, p. 193.

Page 180, l. 11 : « L'origine de cette tradition vient du XVIe chapitre du IVe livre d'Esdras. »

Ce livre apocryphe, dont le texte grec est perdu, s'était conservé dans une version latine. Le docteur Richard Laurence en a publié à Oxford en 1820 une version éthiopienne inédite, sensiblement différente, avec la traduction en latin et en anglais. Il y a aussi une version arabe. L'ouvrage paraît avoir été composé au temps de Domitien, mais il est censé écrit par Esdras sous Artaxerce. Comme il ne se trouve pas dans les Bibles françaises ordinaires, je crois utile de donner ici le passage auquel se rapporte la note de Pascal.

« Et je répondis, et dis devant toi, Seigneur : J'irai ainsi que tu m'as commandé, et je reprendrai le peuple d'à présent: mais ceux qui naîtront après nous, qui les reprendra?... *Car ta Loi est brûlée : de sorte que personne ne sait ce que tu as fait, ni ce que tu dois faire encore.* Mais si j'ai trouvé grâce devant toi, envoie-moi ton Esprit saint, *afin que j'écrive tout ce qui a été fait dans le monde depuis le commencement, et qui était écrit en ta Loi;* pour que les hommes puissent trouver leur route, et que ceux qui voudront vivre aux derniers temps vivent en effet. Et il me répondit : Va, assemble ton peuple, et lui défends qu'il ne te cherche de quarante jours. Puis apprête des tablettes, et prends avec toi les cinq que voici, qui ont la main prompte à écrire, à savoir : Saréa, Dabrias, Salémias, Echanus et Asiel, et viens-t'en ici où j'allumerai en ton cœur une lumière d'entendement, laquelle ne sera point éteinte jusqu'à ce que les choses que tu commenceras à écrire soient achevées. Puis, ayant achevé le tout, tu en publieras une partie, et communiqueras le reste secrètement aux sages, et tu commenceras demain à cette heure à écrire...

« Et je pris ces cinq ainsi qu'il m'avait commandé, et nous nous en allâmes au champ et y demeurâmes. Et le lendemain venu, voici une voix qui m'appela en disant : Esdras, ouvre ta bouche, et bois ce que je te donnerai à boire. J'ouvris ma bouche et un vase plein me fut présenté. Ce qui le remplissait était comme de l'eau, mais la couleur en était semblable au feu. Je le pris et l'ayant bu, mon cœur fut troublé par le travail de la pensée, et la sagesse entrait en moi peu à peu. Lors ma bouche fut ouverte et ne fut plus fermée. Le Très-Haut donna entendement aux cinq, et ils écrivirent ce qui leur était dicté, et qu'ils ne savaient point. Ils prenaient leur réfection le soir, je parlais tout le jour et ne me taisais point la nuit. Et furent écrits, pendant quarante jours, quatre-vingt-quatorze livres. » J'ai modifié les derniers versets d'après la version du docteur Laurence, qui paraît meilleure.

Page 292, l. 4 : « Identité de numéro. » — Sur l'identité de numéro, voir Aristote, *Topica*, I, v. 2. Quant à l'ensemble de cet article, le meilleur argument que je puisse en donner est de renvoyer à M. Bouillier, *Histoire de la philosophie Cartésienne*, 3e édition, 1868, t. I, p. 447 et suivantes (chap. XXI), et particulièrement à la Lettre de Descartes citée à la p. 454.

Page 222. — Ajoutez ici l'alinéa suivant : Pascal n'avait pas lu seulement les évangiles pour l'édification ; il en avait fait une étude suivie et détaillée, comme en témoigne un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, que M. Faugère a

publié pour la première fois en 1846. C'est une espèce de concordance des évangiles en français, où toute la vie de Jésus-Christ est distribuée en 354 versets, précédés d'une courte préface, qui se termine par ces paroles : « Or ce que les évangélistes ont écrit, pour des raisons qui ne sont peut-être pas toutes connues, dans un ordre où ils n'ont pas toujours eu égard à la suite des temps, nous le rédigeons ici dans la suite des temps, en rapportant chaque verset de chaque évangéliste dans l'ordre auquel la chose qui y est écrite est arrivée, autant que notre faiblesse nous l'a pu permettre. Si le lecteur y trouve quelque chose de bon, qu'il en rende grâce à Dieu, seul auteur de tout bien, et ce qu'il y trouvera de mal, qu'il le pardonne à mon infirmité [1]. »

Page 266, note 1. — M. Ch. Thurot (*Recherches historiques sur le principe d'Archimède*, 1869, p. 72) a montré que je m'étais trompé dans cette note en rapportant à un *Traité du Vide* les paroles de la lettre de Pascal à M. Ribeyre, qui se rapportent en réalité, comme il l'a fait voir, à son *Traité de la pesanteur de la masse de l'air*. Voir la conclusion de ce Traité.

1. C'est à la suite de cet écrit que M. Faugère a publié le Testament de Pascal. Voir , p. XXXI, note 2.

CONCORDANCE

(VOIR L'AVANT-PROPOS EN TÊTE DU TOME 1er)

ART. XVI

1, p. 459 — 1 *bis*, p. 51 — 2, p. 123 — 3 p. 110 — 4, p. 43 — 5, p. 382 — 6, p. 253 — 7, p. 15 — 8, p. 29 — 8 *bis*, p. 29 — 8 *ter*, p. 15 — 9, p. 5 — 10, p. 49 — 10 *bis*, p. 255.
11, p. 253 — 12, p. 31 — 13, p. 35 — 14, p. 35 — 15, p. 33 — 16, p. 33 — 16 *bis*, p. 37 — 16 *ter*, 37.

ART. XVII

1, p. 53 — 2, p. 55 — 3, p. 277 — 4, p. 59 — 5, p. 49 — 6, p. 61 — 7, p. 467, — 9, p. 61 — 10, p. 485 — 11, p. 61 — 12, p. 227.

ART. XVIII

1, p. 167 — 2, p. 167 — 3, p. 405 — 4, p. 199 — 5, p. 59 — 6, p. 165 — 7, p. 165, — 8, 398 — 9, p. 232 — 10, p. 197.
11, p. 232 — 12, p. 90 — 13, p. 222 — 14, p. 222 — 15, p. 37 — 16, p. 37 — 17, p. 37 — 18, p. 77 — 19, p. 487 — 20, p. 19 — 21, p. 229 — 22, p. 195.
Les traductions reproduites dans mes Remarques (p. 30) sont aux pages 309, 289, 293, 295 de l'autographe.

ART. XIX

1, p. 489 — 1 *bis*, p. 55 — 2, p. 51 — 2 *bis*, p. 61 — 3, p. 193 — 4, p. 49 — 4 *bis*, p. 53 — 4 *ter*, p. 59 — 5, p. 11 — 5 *bis*, p. 75 — 6, p. 485 — 7, p. 55 — 7 *bis*, p. 467 — 8, p. 31 — 9, p. 465 — 9 *bis*, p. 457 — 10, p. 57 — 10 *bis*, p. 467.

ART. XX

1, p. 326 — 3, p. 443 — 5, p. 443 — 6, p. 237 — 7, p. 27 — 8, p. 57, — 9, p. 47 — 10, p. 47.
11, p. 17 — 12, p. 167 — 13, p. 57 — 15, p. 59 — 16, p. 45 — 18, p. 153 — 19, p. 45.

ART. XXI

1, p. 239.

ART. XXII

1, p. 25 — 2, p. 206 — 5, p. 416 — 7, p. 151 — 8, p. 491 — 9, p. 495.

ART. XXIII

1, p. 235 — 1 *bis*, p. 471 — 1 *ter*, p. 471 — 2, p. 461 — 3, p. 119 — 4, p. 235 — 5, p. 459 — 5 *bis*, p. 459 — 6, p. 471 — 7, p. 125 — 8, p. 459 — 9, p. 473 — 10, p. 465.

11, p. 473 — 12, p. 461 — 13, p. 463 — 14, p. 455 — 15, p. 119 — 16, p. 125 — 17, p. 471 — 18, p. 237 — 19, p. 451 — 20, p. 453.

21, p. 447 — 22, p. 237 — 23, p. 443 — 24, p. 451 — 25, p. 463 — 26, p. 402 — 27, p. 402 — 28, p. 447 — 29, p. 453 — 30, p. 463.

31, p. 471 — 32, p. 473 — 33, p. 343 — 34, p. 449 — 35, p. 117 — 36, p. 117 — 37, p. 449 — 38, p. 449 — 39, p. 402 — 40, p. 402 — 41, p. 415 — 42, p. 343 — 43, p. 344 — 44, p. 347.

ART. XXIV

1, p. 425 — 2, p. 8 — 3, p. 409 — 3 *bis*, p. 25 — 4, p. 45 — 5, p. 8 — 7, p. 40 — 8, p. 19 — 8 *bis*, p. 205 — 10 *ter*, p. 442.

11 *bis*, p. 225 — 12, p. 275 — 12 *bis*, p. 225 — 12 *ter*, p. 423 — 13, p. 277 — 14, p. 197 — 15, p. 419 — 15 *bis*, p. 447 — 16, p. 25 — 16 *bis*, p. 229 — 16 *ter*, p. 63 — 17, p. 65 — 17 *bis*, p. 27 — 18, p. 113 — 18 *ter*, p. 247 — 19, p. 481 — 20, p. 45 — 20 *bis*, p. 416.

22, p. 161 — 23, p. 115 — 23 *bis*, p. 115 — 24, p. 425 — 25, p. 12 — 26, p. 27 — 26 *bis*, p. 247 — 26 *ter*, p. 485 — 28, p. 381 — 29, p. 127 — 30, p. 429.

31, p. 202 — 32, p. 227 — 33, p. 115 — 33 *bis*, p. 85 — 34, p. 109 — 35, p. 455 — 36, p. 225 — 37, p. 232 — 38, p. 146 — 39 *bis*, p. 113 — 40, p. 265.

41, p. 221 — 42, p. 485 — 43, p. 51 — 44, p. 119 — 45, p. 205 — 46, p. 159 — 46 *ter*, p. 447 — 47, p. 344 — 48, p. 77 — 49, p. 127 — 50, p. 61.

52, p. 125 — 53, p. 4 — 53 *bis*, p. 229 — 54, p. 7 — 55, p. 481 — 56, p. 8 — 56 *bis*, p. 11 — 57, p. 1 — 57 *bis*, p. 65 — 57 *ter*, p. 73 — 58, p. 63 — 59, p. 149 — 59 *bis*, p. 149 — 59 *ter*, p. 149 — 60, p. 265 — 60 *bis*, p. 199 — 60 *ter*, p. 199.

61, p. 232 — 61 *bis*, p. 191 — 61 *ter*, p. 94 — 62, p. 93 — 63, p. 85 — 65, p. 129 — 66, p. 99 — 66 *bis*, p. 100 — 67, p. 201 — 69, p. 104 — 70, p. 90.

71, p. 483 — 72, p. 429 — 73, p. 429 — 74, p. 433 — 75, p. 109 — 76, p. 123 — 77, p. 123 — 78, p. 123 — 79, p. 107 — 80, p. 401 — 80 *bis*, p. 232 — 80 *ter*, p. 405.

81, p. 465 — 81 *bis*, p. 47 — 82, p. 27 — 83, p. 449 — 83 *bis*, p. 343 — 84, p. 251 — 85, p. 437 — 86, p. 213 — 87 *bis*, p. 142 — 88, p. 130 — 89, p. 83 — 89 *bis*, p. 251 — 90, p. 231 — 90 *bis*, p. 163.

91, p. 142 — 92, p. 142 — 93, p. 249 — 94, p. 12 — 95, p. 427 — 96, p. 169 — 96 *bis*, p. 169 — 97, p. 17 — 98, p. 63 — 99, p. 47 — 100 *bis*, p. 152 — 100 *ter*, p. 415 — 101, p. 61.

ART. XXV

1, p. 103 — 2, p. 229 — 3, p. 225 — 4, p. 420 — 5, p. 159 — 6, p. 440 7, p. 440 — 8, p. 431 — 9, p. 423 — 10, p. 423.

11, p. 229 — 11 *bis*, p. 201 — 12, p. 427 — 13, p. 127 — 14, p. 420 — 16, p. 67 — 17, p. 23 — 19, p. 402 — 20, p. 41.

21, p. 489 — 22, p. 163 — 23, p. 193 — 24, p. 431 — 25, p. 130 — 25 *bis*, p. 130 — 25 *ter*, p. 441 — 26, p. 47 — 26 *bis*, p. 485 — 27, p. 277 — 28, p. 23 — 29, p. 8 — 30, p. 265.

31, p. 393 — 32, p. 416 — 32 *bis*, p. 47 — 33 *bis*, p. 63 — 34, p. 447 — 34 *bis*, p. 423 — 35, p. 331 — 36, p. 23 — 37, p. 73 — 38, p. 4 — 39, p. 8 — 39 *bis*, p. 8 — 40, p. 142.

41, p. 344 — 42, p. 485 — 43, p. 197 — 44, p. 89 — 45, p. 27 — 46, p. 163 — 47, p. 244 — 48, p. 270 — 49, p. 273 — 50, p. 461.

51, p. 409 — 52, p. 45 — 53, p. 402 — 54, p. 90 — 54 *bis*, p. 419 — 55, p. 121 — 55 *bis*, p. 121 — 57, p. 427 — 58, p. 437 — 60, p. 73.

61, p. 453 — 61 *bis*, p. 449 — 62, p. 427 — 63, p. 73 — 64, p. 186 — 65, p. 435 — 66, p. 69 — 67, p. 412 — 68, p. 441 — 69, p. 441 — 70, p. 104.

71, p. 142 — 72, p. 67 — 73, p. 99 — 74, p. 123 — 75, p. 123 — 76, p. 415 — 77, p. 435 — 78, p. 153 — 79, p. 469 — 80, p. 61 — 80 *bis*, p. 394 — 80 *ter*, p. 81.

81, p. 81. — 83, p. 47 — 85, p. 73 — 86, p. 165 — 87, p. 465 — 88, p. 41.

91, p. 4, 8 — 92, p. 63 — 92 *bis*, p. 440 — 92 *ter*, p. 461 — 93, p. 467 — 93 *bis*, p. 51 — 94, p. 270 — 94 *bis*, p. 169 — 94 *ter*, p. 123 — 95, p. 401 — 97, p. 4 — 98, p. 394 — 99, p. 130 — 99 *bis*, p. 442 — 100, p. 225.

101, p. 43 — 102, p. 79 — 103, p. 81 — 104, p. 249 — 105, p. 97 — 106, p. 439 — 107, p. 90 — 108 *bis*, p. 29 — 109, p. 29 — 109 *bis*, p. 485 — 110, p 485.

111, p. 45 — 111 *bis*, p. 15 — 112, p. 89 — 113, p. 89 — 114, p. 99 — 115, p. 99 — 116, p. 393 — 117, p. 412 — 118, p. 65 — 118 *bis*, p. 130 — 119, p. 163 — 120, p. 83.

121, p. 201 — 122, p. 49 — 123, p. 201 — 124, p. 169 — 125, p. 107 — 126, p. 85 — 127, p. 107 — 128, p. 225 — 129, p. 223 — 130, p. 143 — 130 *bis*, p. 143.

131, p. 415 — 132, p. 125 — 133, p. 12 — 134, p. 205 — 135, p. 205 — 136, p. 374 — 137, p. 485 — 138, p. 442 — 139, p. 119 — 140, p. 491.

141, p. 247 — 142, p. 411 — 144, p. 267 — 145, p. 202 — 146, p. 463 — 147, p. 471 — 148, p. 455 — 149, p. 119 — 150, p. 125.

151, p. 469 — 152, p. 31 — 153, p. 19 — 154, p. 39 — 155, p. 270 — 156, p. 8 — 157, p. 90 — 158, p. 57 — 159, p. 117 — 160, p. 221.

161, p. 270 — 162, p. 39 — 163, p. 442 — 165, p. 398 — 166, p. 222 — 167, p. 167 — 168, p. 339 — 169, p. 329, 333 — 170, p. 171, 189.

171 *bis*, p. 113 — 172, p. 232 — 173, p. 374 — 174, p. 61 — 175, p. 91 — 176, p. 485 — 177, p. 255 — 178, p. 159 — 179, p. 453 — 180, p. 115.

181, p. 85 — 182, p. 247 — 183, p. 398 — 184, p. 461 — 185, p. 491 — 186, p. 43 — 187, p. 429 — 188, p. 439 — 189, p. 104 — 190, p. 390 — 191, p. 381 — 192, p. 142 — 193, p. 59 — 194, p. 141 — 195, p. 265 — 196, p. 19 — 197, p. 121 — 199, p. 27 — 200, p. 29.

201, p. 214 — 202, p. 402 — 203, p. 449 — 204, p. 343 — 205, p. 93 — 206, p. 163 — 208, p. 442 — 209, p. 81.

LISTE

DES FRAGMENTS QUI MANQUENT DANS L'ÉDITION DE PORT-ROYAL.

ART. XVI — Fr. 5, 16 *ter*.
— XVII — Fr. 6-8.
— XVIII — Fr. 15, 18-19.
— XX — Fr. 10.
— XXII — Fr. 1, 10.
— XXIII — Fr. 25-44.
— XXIV — Fr. 1-4, 6-11, 18, 19, 22, 36, 39 *bis*, 51, 59-59 *bis*, 60 *bis*, 60 *ter*, 61 *ter*, 101.
— XXV — Tous les fragments compris dans cet article étaient inédits avant M. Cousin. Ceux qui composent les autres articles avaient été publiés dans quelqu'une des éditions antérieures, et tous se retrouvent dans Bossut.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

(Les indications entre parenthèses se rapportent aux Éditions faites d'après Bossut.)

ART. XVI. (2e partie, art. IX : Des Figures; que l'ancienne loi était figurative) 1
Remarques sur l'article XVI. 11
ART. XVII. (2e partie, art. X : De JÉSUS-CHRIST). 15
Remarques sur l'article XVII. 19
ART. XVIII. (2e partie, art. XI : Preuves de JÉSUS-CHRIST par les Prophéties) 21
Remarques sur l'article XVIII. 30
ART. XIX. (2e partie, art. XII : Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST). . 38
Remarques sur l'article XIX. 44
ART. XX. (2e partie, art. XIII : Dessein de Dieu de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres). 47
Remarques sur l'article XX. 52
ART. XXI. (2e partie, art. XIV : Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même religion). 56
Remarques sur l'article XXI. 58
ART. XXII. (2e partie, art. XV : On ne connaît Dieu utilement que par JÉSUS-CHRIST). 60
Remarques sur l'article XXII 63
ART. XXIII. (2e partie, art. XVI : Pensées sur les Miracles). 66
Remarques sur l'article XXIII. 81
ART. XXIV. (2e partie, art. XVII : Pensées diverses sur la religion). . . 87
Remarques sur l'article XXIV 127
ART. XXV : Pensées publiées depuis 1842. 149
— — Le Mystère de Jésus 206
Remarques sur l'article XXV. 211
OPUSCULES DE PASCAL. — PRIÈRE pour demander à Dieu le bon usage des maladies (2e partie, art. XIX) 223
Remarques sur la Prière pour la maladie. 232
LETTRE sur la mort de M. Pascal le père (2e partie, art. XVIII) . . . 235
Remarques sur la Lettre sur la mort, etc. 247
DISCOURS sur les Passions de l'amour 250
Remarques sur le Discours sur les Passions de l'amour 262

FRAGMENT d'un Traité du Vide (1re partie, art. I : De l'autorité en matière de philosophie). 266
Remarques sur le Fragment sur le Vide 273
DE L'ESPRIT géométrique. Premier fragment (1re partie, art. II : Réflexions sur la géométrie en général) 278
— Second fragment (1re partie, art. III : De l'art de persuader). . . . 296
Remarques sur les deux fragments De l'Esprit géométrique. 308
SUR LA CONVERSION du pécheur (à la suite de la 2e partie) 315
Remarques sur le fragment de la Conversion du pécheur. 319
COMPARAISON des chrétiens, etc. (à la suite de la 2e partie) 321
Remarques sur la Comparaison des chrétiens. 325
EXTRAITS des Lettres à Mlle de Roannez (*passim*). 327
Remarques sur les Lettres à Mlle de Roannez. 343
TROIS DISCOURS sur la condition des Grands (1re partie, art. XII. [1]). . . 348
Remarques sur les Discours sur la condition des Grands. 356
ADDITIONS. 359
Concordance du manuscrit autographe. 364
Liste des fragments qui manquent dans Port-Royal. 367

1. L'article XI de la 1re partie, dans les Éditions d'après Bossut (Sur Epictète et Montaigne) n'est autre chose que l'*Entretien avec M. de Saci* (voir mon Introduction, 3e partie).

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

TABLE

ANALYTIQUE ET LEXIQUE

DES PENSÉES DE PASCAL

ET

TABLE DES NOMS PROPRES

POUR L'INTRODUCTION ET LE COMMENTAIRE

AVIS

Ma première édition des *Pensées* se terminait par une *Table des Matières* qui ne remplissait que treize pages. Cette nouvelle *Table analytique et lexique*, beaucoup plus étendue et plus complète, a été rédigée sur le même plan par M. Delzons, professeur au lycée Saint-Louis, qui s'est aidé aussi de l'ancienne *Table analytique* refaite par l'éditeur de 1819, et du *Vocabulaire* que M. Cousin a joint à son livre sur les *Pensées* de Pascal. J'avais déjà beaucoup d'obligation à M. Delzons pour la part qu'il a bien voulu prendre à l'édition tout entière : il a revu la plus grande partie des épreuves et m'a fourni souvent des indications ou proposé des observations utiles. Mais je dois surtout le remercier, et j'espère aussi que le public lui saura gré de la composition de cette Table, travail considérable dont il s'est chargé sans y avoir d'autre intérêt que son zèle pour Pascal et ses lecteurs, et son amitié pour moi.

J'ai joint à cette Table, pour le texte de Pascal, une table des noms propres pour l'Introduction et le Commentaire. — 1866.

— Delzons (Charles-Octave) est mort le 4 janvier 1872. Voir sa Notice nécrologique dans le *Mémorial des Anciens élèves de l'École normale*, 1877 (librairies Baudry et Thorin), page 378. Elle rend hommage en lui à un des hommes qui ont le plus honoré l'Université et l'École « par la distinction de l'esprit comme par la délicatesse et l'élévation du cœur ».

TABLE

ANALYTIQUE ET LEXIQUE

DES PENSÉES DE PASCAL

Les mots entre guillemets sont des expressions citées textuellement. — Les mots et les phrases en italique, quand ce ne sont pas des citations d'auteur ou des titres d'ouvrage, sont les indications ou étiquettes qu'on lit dans le cahier autographe, et que cette édition a reproduites dans les notes au bas du texte (Voy. l'Avertissement, p. IV). — Le double trait (=), dans un article, distingue les divers sens et emplois d'un même mot.

A

A. Divers emplois de cette préposition. Voy. ÊTRE (verbe), LAISSER, LÉGER. *A P. R. Grandeur et misère.* I, 121, note 1. — *A P. R. Commencement, après avoir expliqué l'incompréhensibilité.* I, 183, note 1. — *A P. R. pour demain. Prosopopée.* I, 184, note 2.

ABAISSEMENT. « Un abaissement qui nous rende incapable du bien. » I, 188. — Voy. MESSIE.

ABAISSER. « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante. » I, 121. — La religion chrétienne élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur. I, 170. — La religion abaisse l'homme, mais sans désespoir. I, 187. — S'abaisser sous Jésus-Christ. II, 18. — « Abaisser la superbe. » II, 48. — S'abaisser pour arriver à l'excellence. II, 307.

ABANDON. « L'abandon des siens. » II, 16. — « L'abandon de Dieu paraît dans les Païens: la protection de Dieu paraît dans les Juifs. II, 49. — Sentir son abandon. II, 154.

ABANDONNÉ. « Misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux. » I, 53. — « Sans mentir, Dieu est bien abandonné. » II, 335.

ABANDONNER DANS (S'). « M'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie. » II, 228.

ABATTEMENT. « Un horrible abattement de cœur. » I, 186.

ABATTRE. « Les pensées pures... le fatiguent et l'abattent. » II, 251. — S'abattre. « Il (Montaigne) s'abat dans la lâcheté. » I, CXXXIV. — Opposé à s'élever. I, 186.

ABEILLES. « Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui. » II, 270.

ABEL. II, 71.

ABÊTIR. « Cela vous fera croire et vous abêtira. » I, 152 et 161.

ABÎME. « Ces deux abîmes de l'infini et du néant. » I, 3. — « La terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. I, 6 et 23. — « Je vois mon abîme, d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. » II, 209.

ABÎMÉ. « Le petit espace que je remplis... abîmé dans l'infinie immensité des espaces. » II, 152.

ABJECT. « Et alors l'homme est abject et vil. » I, 12. — « Cet abaissement le rendrait horriblement abject. » I, 188. — Avénement abject du Messie. II, 200. — « Il a été (Jésus-Christ) tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject. » II, 238. Voy. TOUT.

ABJECTION. Opposé à orgueil. I, 189 ; II, 168. Voy. CHRÉTIEN.

ABOMINABLE. « Qu'il (l'homme) est vil et même abominable. » I, 188. — « Il (Jésus-Christ) est plus abominable que moi. » II, 209. — C'est un abominable. » II, 210. — « Tout ce qui est dans les hommes est abominable. » II, 238.

ABOMINATION. « L'abomination était répandue sur toute la terre... » I, 172. — « Nos prières et nos vertus sont abomination devant Dieu, si elles ne sont les prières et les vertus de Jésus-Christ... » II, 173.

ABONDAMMENT, pour surabondamment. I, 206.

ABONDANT. Voy. INFERTILE.

ABRAHAM. Dieu lui a fait connaître le mystère du Messie. I, 172. — Promesses de Dieu à Abraham. I, 174. — Pourquoi Dieu fit naître de lui le peuple juif. I, 205. — Fausses idées des Juifs sur Abraham. I, 206. — « Le Dieu d'Abraham. » II, 61. Cf. I, CVI. — Le juste comparé à Abraham. II, 172.

ABREUVER. S'abreuver d'une créance. I, 156.

ABSOLU. Voy. EMPIRE.

ABSORBER. « La petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité. » II, 152. — « Sa volonté est absorbée en Dieu. » II, 240.

ABSTRAIRE. « Tout abstraits de notre société. » I, 79.

ACADÉMICIENS. Philosophes grecs. I, 43. — Origine de leur secte. I, 187.

ACCEPTATION. Celle que Dieu fait du sacrifice de l'hostie couronne l'oblation. II, 238. — Est une action de Dieu vers la créature. *Ibid.*

ACCEPTER, pour Faire acception de. II, 56, 57.

ACCOMMODER (S'). C'est un péché de ne pas s'accommoder aux événements. II, 175. Voy. ÉVÉNEMENT. — « C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder. » II, 251.

ACCOMPAGNER (S'). « Nos rois se sont accompagnés de gardes, de hallebardes. » I, 33.

ACCORDER, pour Mettre d'accord, concilier. I, CXXXIV, 185; II, 7. Voy. CONTRARIÉTÉ. = S'accorder. « La force s'accorde avec cette bassesse. » I, 153.

ACCROISSEMENT. « En priant Dieu de bénir ces semences et de leur donner de l'accroissement. » II, 244.

ACHEMINEMENT. « Un merveilleux acheminement à la passion. » II, 260.

ACHEVER. « Ce qui achève notre impuissance à connaître les choses. » I, 7. — « Le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. » II, 247.

ACHOPPEMENT. Jésus-Christ, pierre d'achoppement. II, 50.

ACHOPPER. « C'est là où tous ont achoppé. » I, 4.

ACTE. « Le dernier acte (de la comédie de la vie) est sanglant. » II, 112.

ACTION. « Tout a eu sa place entre les actions vertueuses. » I, 38. — « Les belles actions cachées sont les plus estimables. » I, 75. — « La concupiscence et la force sont la source de toutes nos actions. » II, 114. — « Dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout. » II, 121. — Ce qu'il faut regarder en chaque action. *Ibid.*

Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello. II, 118 et 141.

ADAM. Dépositaire de la promesse du Sauveur. I, 173. — Sa tradition dans Noé et dans Moïse. I, 174. — Nous ne concevons ni son état glorieux, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite. I, 187. — « Toute la foi consiste en JÉSUS-CHRIST et en Adam. » II, 88. — « Adam *forma futuri.* » II, 170. — « Le premier Adam (le second est Jésus-Christ). » II, 206. Voy. JARDIN. — « Ce qui était juste en Adam est injuste et criminel en nous. » II, 242. Voy. AMOUR-PROPRE. — « Il y a dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam... L'Adam est la raison. » II, 247.

ADHÉRER. « Adhérer éternellement (à Dieu). » II, 319.

ADMIRATEURS. Chacun veut en avoir. I, 25.

ADMIRATION. « L'admiration gâte tout dès l'enfance. » II, 164.

ADMIRER, pour S'étonner. « Qui n'admirera que notre corps, etc. ? » I, 8. Cf. I, 75, 175. — « Vous admireriez sa sottise et sa folie. » II, 362.

ADORATEUR. Païens adorateurs de bêtes : païens adorateurs d'un seul Dieu. I, 211. — J'aime les adorateurs inconnus au monde. » II, 173.

ADORER. « Il (Épictète) mériterait d'être adoré si... » I, CXXV. — « L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré. » II, 259.

AFFECTION. L'affection ou la haine change la justice de face. I, 33. — Affections païennes ; affections chrétiennes. I, 211. — « Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées. » II, 226.

AFFERMIR (S'). Voy. ATTACHER.

AFFIRMATIF. « Les discours du pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs. » I, 75.

AFFLICTION. « Que je m'estime heureux dans l'affliction. » II, 228. — Sentiments qu'il faut avoir dans les afflictions. II, 244-245. — « Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. » II, 330.

AFFLIGER. « Peu de chose nous afflige. » I, 77. — J'essaie autant que je puis de ne m'affliger de rien. » II, 334. = Pour Frapper, abattre (*affligere*). « Quand elle (la mort) affligeait un corps innocent. » II, 243.

AFFRONTER. Voy. COURAGE.

AGAMEMNON. N'a pas existé. I, 201. Voy. TROIE.

AGGRAVER, pour appesantir. I, 7 (note).

AGILITÉ. Agilité de l'âme. I, 77.

AGIR. « Leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous. » II, 246. *Agitation*. II, 155, note 2. — Les hommes tendent au repos par l'agitation. I, 51.

AGNEAU. « Je suis l'agneau qui ôte les péchés. » II, 203.

AGONIE. Jésus dans l'agonie. II, 206-208.

AGRANDIR. « Il y a des passions qui resserrent l'âme,... il y en a qui l'agrandissent. » II, 259.

AGRÉABLE. Il faut de l'agréable. I, 104. — Définition de l'agréable. II, 260. Voy. BEAU.

AGRÉER. « La chose m'agrée ou me choque. » II, 162. — L'art d'agréer, II, 299.

AGRÉMENT. « La mode fait l'agrément. » I, 71. — Un certain modèle d'agrément et de beauté : en quoi consiste. I, 103. — Est l'objet de la poésie. I, 104. — Voy. AMOUR.

AHEURTÉ. « On ne serait pas aheurté à Jésus-Christ. II, 50.

AIDANT. AIDÉ. « Toutes choses étant aidées et aidantes. » I, 7.

AIGUILLON. « Cet aiguillon d'envie et de gloire. » II, 164.

AIMABLE. « C'est en cela qu'il m'est aimable (Jésus-Christ). » II, 41. — Voy. CHRÉTIEN.

AIMER. On n'aime jamais personne, mais seulement des qualités. I, 65-66. — Il ne faut pas vouloir être aimé. II, 106, 110, 114, 149. — Injustice de ceux qui, reconnaissant que Dieu seul est digne d'être aimé et admiré, ont désiré d'être aimés et admirés des hommes. II, 114. — Pourquoi on n'aime plus une personne qu'on aimait il y a dix ans. II, 162. — L'homme n'est fait que pour aimer. II, 253. — « Reprendre des forces pour mieux aimer. » II, 256. — « Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. » II, 257. — Les esprits délicats aiment plus longtemps; les esprits grossiers aiment plus vite. II, 258. — D'où vient qu'on est irrésolu quand on est près de ce qu'on aime. II, 261.

AIMER DIEU. Marque de la vraie religion. I, 169 et 178, 182, 210-211, 219. — « Il ne faut aimer que Dieu. » II, 110, 113, 114. Cf. II, 103. Voy. ÊTRE (substantif). « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! » II, 174.

AÎNÉ. « La plaisanterie des aînés qui ont tout. » II, 174.

AIR. Le bon air, pour Les façons d'honnête homme, l'honnêteté, les belles manières du monde. « Qu'il (Montaigne) cherchait le bon air. » I, 80. — « Cela est si mal pris,... et si éloigné... de ce bon air qu'ils cherchent. » I, 141. = Pour La piété de bienséance, par opposition à la bonne piété. II, 178.

ALCORAN. Fondement de la religion mahométane. II, 41. Voy. MAHOMET. — Son authenticité. II, 43. — « L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien. » *Ibid.*

ALEXANDRE. On imite plutôt ses vices que ses vertus. I, 79. — Sa jeunesse opposée à la maturité de César. I, 84. — Voy. EVANGILE.

ALIMENT. « Les passions... donnent à l'âme de leur aliment. » II, 173.

ALLÉE. « La nature de l'homme a ses allées et venues. » II, 124.

ALLÉGEMENT. « Trouver un solide allégement. » II, 236.

ALLEMANDS. « Les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands. » I, 38.

ALLER, suivi d'un gérondif. « Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre. » I, 60 [1].

1. Même tour dans La Fontaine, *Philémon et Baucis*, v. 73 :

Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.

Voy. les *Observations* de Ménage sur Malherbe, p. 368-370 de la 2e édit. (89).

ALLER A, pour Tendre à, avoir pour but. « La foi chrétienne ne va principalement qu'à établir, etc. » I, 140. — « Tout ce qui ne va point à la charité est figuré. » II, 9. —. « Le bon air va à n'avoir point de complaisance pour les autres. » II, 178. = Aller à, pour Arriver à. « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin. » I, 52. — Aller à Dieu, pour S'élever à la connaissance de Dieu. II, 155.

ALLIANCE, pour Rapport, dépendance. « Tout tombe sous son alliance (de l'homme). » I, 7. = L'alliance de Moïse. II, 57. — La nouvelle et l'ancienne alliance. II, 58. — Jésus-Christ nous a admis à son alliance. II, 173.

ALLUMER. « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment. » II, 257.

AMANT. On ne peut faire semblant d'aimer qu'on ne soit bien près d'être amant. II. 261.

AMBIGUITÉ. « Ambiguïté ambiguë (de la cabale pyrrhonnienne). » I, 43.

AMBITION. Les passions les plus convenables à l'homme sont l'amour et l'ambition. II, 251.

Ambitiosa recidet ornamenta (Hor.) I, 86.

AME. « Grandeur de l'âme humaine. » I, CVII. Cf. I, 73. — Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir de n'être pas dans l'estime d'une âme. » I, 10. — Agilité de l'âme, comparée à un tison de feu. I, 77. — L'âme a diverses inclinations. I, 81. — « Rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. » *Ibid.* — Ne se tient pas aux grands efforts d'esprit. I, 100. — Importance de la question de l'immortalité de l'âme : toute la conduite de la vie en dépend. I, 137; II, 93, 111. Voy. MORALE. — Le doute sur l'immortalité de l'âme est un grand mal. I, 138-139. — Dilemme des philosophes sur ce sujet. I. 144. — Pascal n'entreprend pas de prouver par des raisons naturelles l'immortalité de l'âme. I, 154. — « La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. » I, 177. — « Incompréhensible que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme. » II, 126. — « Il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle. » *Ibid.* — « Tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien. » II, 243. Cf. II, 237. — « L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême. » II, 243. Voy. BAPTÊME. — « L'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort. » *Ibid.* — La mort du corps et la mort de l'âme. II, 245. — « Dans une grande âme tout est grand. » II, 252. — « Les grandes âmes aiment beaucoup mieux. » II, 261. — Par quelles entrées les opinions sont reçues dans l'âme. II, 296. Voy. ENTRÉE. — Par quelles portes les vérités sont reçues dans l'âme. II, 297. Voy. PORTE. — Sentiments d'une âme qui se convertit. II, 315-319.

AMI. Comment on parle de ses amis. I, 28. — Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les grands, qu'ils doivent tout faire pour en avoir, mais ne pas prendre des sots pour amis. I, 87 et 94. — Faux amis. — II, 150. — Voy. PARENTS.

AMITIÉ. « Peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas. » I, 28. — Incertitude de l'amitié des rois. I, 81. = Dans le sens d'amour. « Une haute amitié. » II, 255. — « L'amitié des dames. » II, 259.

AMOINDRIR. Voy. ETERNITÉ.

AMOUR. *Devoir d'amour* rendu à l'agrément. I, 72. — Les amours brutaux ne valent rien, dans la comédie. I, 80. — La cause de l'amour est *un je ne sais quoi*. I, 83. — Ses effets. I, 84. — L'amour dans la comédie. II, 116 et 140. — Les beautés et les douceurs de l'amour. II, 117. — Pourquoi il change. II, 162. — L'amour est la passion la plus naturelle à l'homme. II, 251, 255. — « Nous naissons avec un caractère d'amour, etc. » II, 253. Voy. BEAUTÉ. — « A force de parler d'amour, on devient amoureux... L'amour n'a point d'âge... L'amour donne de l'esprit... C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon. » II, 255. — Ses défaillances. II, 257. — « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. » II, 258. — Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect... En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. » *Ibid.* — Amour des héros : il faudrait être héros pour le bien peindre. *Ibid.* — « L'amour et la raison n'est qu'une même chose. » II, 259. — Voy. POETE.

AMOUR-PROPRE. Sa nature I, 26. — « Qui ne hait en soi son amour-propre est bien aveuglé. II. 111. — « Rien n'est si opposé à la justice et la vérité. *Ibid.* — « Aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché. » *Ibid.* — Origine

de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence. II, 242.
Amour de Dieu. Sa nécessité. I, 185. — Recommandé aux Juifs en tout le Deutéronome. II, 57. — « Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'une pour Dieu, l'autre pour soi-même. » II, 242. — Voy. Aimer Dieu.
Amour de soi. Créé dans l'homme par Dieu. II, 242, Voy. Vie. — Règles de l'amour de soi. II, 113.
Amoureusement, en parlant d'une mère. II, 341. Cf. II, 115.
Amoureux. « A force de parler d'amour, on devient amoureux. » II, 255. — « L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres ;... cela n'est pas vrai en tout sens. » II, 261.
Ample. « L'ample sein de la nature. » I, 1. — « La diversité est si ample, etc. » II, 163. — Tradition ample. II, 181.
Amplitude. « Amplitude d'esprit. » I, 96.
Amusement. Ce n'est pas l'amusement seul qu'on recherche : un amusement languissant et sans passion ennuie. I, 52.
Analyse. Éloge de l'analyse (mathématique). II, 279.
Ananias. II, 72. Cf. II, 183.
Anatomiser. « Un homme est un suppôt : mais si on l'anatomise, sera-ce, etc.? » II, 163.
Anciens (Les). Bornes du respect que nous devons avoir pour eux. II, 269. — « Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses. » II, 271 et 274. — Voy. Antiquité.
Ancré. Vanité ancrée dans le cœur de l'homme. I, 25.
Anéantir. Voy. Éternité, Fini.
Ange. « L'homme n'est ni ange ni bête, et... qui veut faire l'ange fait la bête. » I, 100. Cf. I, 11. Voy. Bête. — Les anges voient la religion de plus loin que les autres esprits. II, 94.
Angélique. Dire des choses angéliques. II, 42.
Angleterre. Voy. Roi.
Animaux. Ne sont pas machines. II, 118. — N'ont pas d'esprit. II, 151. — Leur instinct. II, 270. — « La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse. » *Ibid.*
Antechrist. II, 72. — De la croyance à l'Antechrist et de ses miracles. II, 73-74.
Antiochus. « Antiochus Deus, roi de Syrie. » II, 32.
Antiquité. « Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. » II, 160. — Respect excessif qu'on porte à l'antiquité. II, 266. — La vérité doit avoir l'avantage sur elle. II, 373. = L'antiquité, pour la tradition de l'Église et des Pères. I, 117.
Antithèse. Les antithèses forcées comparées à de fausses fenêtres pour la symétrie. I, 103.
Apercevoir. Voy. Sens (les).
Apéritif. Vertu apéritive. II, 178.
Apocalyptiques (Les). II, 1. — Extravagances des Apocalyptiques, Préadamites, Millenaires, etc. II, 185.
Apôtres. Une des preuves de la religion chrétienne. I, 177. — « Ils nous ont appris que les ennemis de l'homme sont ses passions. » II, 4. — « Ces gens simples et sans force... ôtent l'idolâtrie de toute la terre. » II, 25. — « Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs. L'un ou l'autre est difficile. » II, 38. — Pourquoi ont fait des miracles. II, 39. Cf. I, 174. — Ont ordonné de lire. II, 43. — Leurs preuves. II, 68. — Apôtres et exorcisme. II, 72. — Voy. Circoncision, Écriture.
Appareil. « Tout cet appareil auguste était fort nécessaire. » I, 33. Voy. Magistrat.
Apparence. « Apparence du milieu des choses. » I, 3. — « Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. » I, 6.
Appesantissement. Voy. Main.
Appétit. L'appétit concupiscible. II, 247. Voy. Ève.
Approprier (S'). « Il y a apparence qu'il (Dieu) s'est approprié cette affaire. » II, 338.
Appui, Appuyer. Voy. Principe.
Après avoir entendu la nature de l'homme. I, 170, note 1.
Archimède. Sa grandeur dans l'ordre de l'esprit. II, 15-16. Voy. Prince.
Arianisme. « Que ne les accusez-vous d'arianisme (les Jansénites) ? » II, 117.
Ariens. Leur hérésie. II, 91-92.
Aristote. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes

de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres. I, 85. — « S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous. » I, 86.

ARITHMÉTIQUE. Voy. EUCLIDE, MACHINE.

ARIUS. La vérité a parlé au temps d'Arius. II, 80 et 86.

ARNAULD. Sa condamnation par la Sorbonne. II, 327. Cf. II, 100 et 133.

ART D'AGRÉER. Voy. AGRÉER.

Art (l') de conférer (de Montaigne). II, 304.

ART DE PERSUADER. Voy. PERSUADER.

ART DE PLAIRE. Voy. PLAIRE.

ARTIFICE, pour art. II, 271.

ASE (R.), auteur du *Talmud* babylonique. II, 182.

ASSEOIR, au figuré. « Asseoir son imagination. » I, 6. — Voy. CRÉANCE.

ASSIETTE, la position dans laquelle on est assis, au propre et au figuré *(status)*. I, CXXVII. — « Trouver une assiette ferme. » I, 6. — « Démonter un jugement de son assiette naturelle. » I, 82. — « Assis dans une assiette basse et sûre. » II, 103.

ASSOUPISSEMENT, pour Indifférence, insouciance. « Un assoupissement surnaturel. » I, 141.

ASSUJETTIR. Voy. EQUITÉ.

ASSURANCE. « Rien ne donne l'assurance, que la vérité. » II, 97.

ASSURER. « Il faut savoir assurer où il faut. » I, 193. — « On assure la conscience... ; on n'assure pas la bourse... » II, 183. = S'assurer. « Sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture. » I, CXXVII. — « Voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer. » I, 197.

ASTROLOGUES. II, 152.

ATHANASE. « Au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase. » II, 99.

ATHÉE. « Athées endurcis. » I, 155. Cf. I, 167, et Introduction, p. x. — Athées combattus sur la résurrection et sur l'enfantement de la Vierge. II, 97. — « Les athées doivent dire des choses parfaitement claires. » II, 126. — Voy. DÉSESPOIR.

ATHÉISME. « Marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » II, 127. — Voy. DÉISME.

ATOME. « Nous n'enfantons que des atomes. » I, 1. — « Dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. » I, 2 et 21.

ATTACHE. « Je n'ai pu y prendre d'attache. » I, 175. — « Tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul. » II. 110.

ATTACHEMENT. « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. » II, 256. — « Sales attachements. » II, 297. — « A ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent. » II, 342.

ATTACHER. « Cordes qui attachent le respect à tel et tel. » I, 89. = S'attacher. « Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir. » I, 5. — « Il est injuste qu'on s'attache à moi. » II, 106.

ATTENDRE. C'est en n'attendant rien de vous que vous devez l'attendre (le salut, ou Dieu). » II, 209.

ATTENTE. L'Ancien Testament regarde Jésus-Christ comme son attente. II, 18. — « Le prophète qui devait être la dernière attente du monde. » II, 41. = « Il y a une place d'attente dans leur cœur. » II, 254. »

ATTIRANT. « Un objet attirant. » I, 50.

ATTRACTIF. Vertu attractive. II, 178.

AUGUSTE. Sa jeunesse opposée à la maturité de César. I, 84. — Bon mot d'Auguste. II, 203.

AUGUSTIN (SAINT). N'a pas vu la règle des partis. I, 62. — Cité. I, 8, 193; II, 201, 244, 247, 342. — « A dit que les forces seraient ôtées au juste. « II, 203. — Désigné. II, 241. — Saint Augustin et Descartes. II, 304. — Voy ÉCHAUFFER, MIRACLE.

AUSSI, en phrase négative, pour Non plus. « Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vas. » I, 140. — « Je ne prétends pas aussi vous rendre raison, » I, 185. — « Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire. » I, 201. — « Il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire. » II, 89. Voy. PAS et POINT.

AUSTÉRITÉ. Voy. EGLISE.

AUTEUR. « Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. » I, 86. — Auteur et homme mis en opposition. I, 105. — « Jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. » I, 155 et 167. — Auteurs contemporains, ne sont pas suspects. I, 201. — Auteurs qui disent : Mon livre, mon commentaire

mon histoire, etc. II, 118. — Où il faut recourir aux livres des auteurs. II, 267.

AUTHENTIQUE, pour Public. « Qui ne peut résister à cette montre si authentique. » I, 33.

AUTOMATE. « Nous sommes automate autant qu'esprit. » I, 155. — « La coutume incline l'automate, qui entraîne l'esprit. » I, 156. Cf. I, 168-169. — Voy. DESCARTES, MACHINE.

AUTORISÉ. « Cette religion... déjà assez autorisée par une si divine morale. » I, 213.

AUTORISER. « Dieu n'autoriserait pas cette possession,... au lieu qu'il autorise la vôtre. » II, 352.

AUTORITÉ. « L'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas, etc. » I, 51. — « Attirer autorité à... » I, 185. — L'autorité de celui qui parle, une des deux manières de persuader les vérités de la religion. II, 89. — Contre l'autorité. II, 160. — Matières où elle règne. II, 267. Voy. THÉOLOGIE. — Où elle est inutile. *Ibid.* — *L'autorité*, II, 160. Note 2.

AUTRE. Les autres (opposé aux Chrétiens). II, 52, 330. Voy. DIEU CACHÉ.

AVANCER, pour Procurer de l'avancement. II, 355.

AVANCES Pourquoi ce sont les hommes qui les font. II, 259.

AVANTAGE. Avoir un avantage. I, 11 ; II, 237. — Trouver des avantages. II, 245. — Tirer avantage. *Ibid.* Cf. II, 336.

Avantages du peuple juif. I, 209, note 3.

AVARICIEUX. « Un avaricieux qui aime devient libéral. » II, 259.

AVÉNEMENT. « Les hérauts de ce grand avénement. » I, 198. — « L'avénement ignominieux et pauvre du Messie. » I, 208. — « Le temps du premier avénement est prédit; le temps du second ne l'est point. » I, 210, Cf. II, 175. — Deux avénements, un de misère, l'autre de gloire. II, 4. — « Il a voulu paraître dans son avénement de douceur. » II, 47. — « Qu'il y a deux avénements, glorieux et abject, du Messie. II, 200. — La venue de Jean-Baptiste, époque de l'avénement de Jésus-Christ dans chaque fidèle. II, 334. — Application morale du discours de Jésus-Christ sur son dernier avénement. II, 341.

AVENIR. « Nous anticipons l'avenir. » I, 36. Cf. II, 339. — « Le seul avenir est notre fin. » I, 37. Voy. PASSÉ, PRÉSENT. — L'avenir ne nous doit point toucher. II, 339. Voy. VIVRE.

AVENIR. (Verbe.) II, 197.

AVENT. « Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux faibles. » II, 341.

AVERSION. Voy. VÉRITÉ.

AVEUGLE. Voy. AVEUGLER.

AVEUGLÉ. « Qui ne hait en soi son amour-propre est bien aveuglé. » II, 111.

AVEUGLEMENT. Effroyable aveuglement de l'homme. I, 175. — « Un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit. » I, 208. — Deux sortes d'aveuglement. II, 111. Voy. VIVRE.

AVEUGLER. « Jésus est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles. « II, 50. — « Dieu a voulu aveugler les uns et éclairer les autres. » II, 52. — « Un homme... qui déclare son dessein et d'aveugler et d'éclairer. » II, 186. — « L'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier. » II, 237. = S'aveugler. « Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Ecriture. » II, 184.

AVOCAT. « Combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! » I, 33. — Nous ne pouvons pas voir un avocat en soutane... sans une opinion avantageuse de sa suffisance. » I, 34.

AVOIR (Y). « N'y ayant rien de si inconcevable que de dire... » I, 7. — « N'y ayant point de certitude, hors la foi... » I, 113.

AXIOMES. Règles pour les axiomes. II, 301-302.

B

BABYLONE. Fleuves de Babylone (paraphrase mystique du Ps. *Super flumina*). II, 103.

BABYLONIENS. Ennemis des Juifs. I, 209.

BAGUE. Courir la bague. II, 109. Voy. MONDE.

Balancement. « Il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté. » II, 299.

Balle. L'homme affligé qui joue à la balle de paume. I, 52 (note 2). Cf. 51. — Bien écrire, c'est bien placer la balle. I, 99.

Ballet. « Le ballet des esprits. » II, 151.

Baptême. L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le baptême. II, 243 — Réflexions sur le baptême. II, 323.

Baptiser. « De peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser (c'est-à-dire ne fasse donner une qualification particulière). I, 75.

Barbara. « Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement. » II, 307.

Barbouiller. « Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé. I, 52; II, 125. — Voy. Prédicateur.

Barjésu. II, 72. Voy. Paul (Saint).

Barre. « Placer adroitement une barre. » I, 53.

Barreaux (Des). Voy. Des Barreaux.

Base. « Trouver... une dernière base constante. » I, 6.

Bassesse, pour Humilité. I, 153; II, 96. — Il faut des mouvements de bassesse, non de nature, mais de pénitence. » I, 188. = Bassesse de l'homme, I, 171. Voy. Grandeur. — Bassesse apparente de Jésus-Christ. II, 16, = Bassesse d'esprit. Mépris intérieur qu'elle mérite. II, 354.

Bateau. « On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui qui est de meilleure maison. » I, 62 (note 1). — Voy. Vaisseau.

Batelier. Voy. Duc.

Battre. « Ton maître te flatte ; il te battra tantôt. » II, 154.

Béatitude, pour Bonheur éternel. I, 150. — Béatitude de l'âme et béatitude du corps. II, 244. Voy. Mort (La).

Beau. « L'agréable et le beau n'est que la même chose. » II, 260. = Beau, ironiquement. « Cette belle raison corrompue. » I, 38. — « La belle chose, de crier à un homme, etc. ! » II, 155. = Avoir beau. « Nous avons beau enfler nos conceptions. » I, 1. — « Les philosophes ont beau dire. » I, 118. — « On a beau se cacher. » II, 253.

Beau temps. Voy. Temps.

Beauté. « Celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il? » I, 65. — Un certain modèle d'agrément et de beauté : en quoi consiste. I, 103-104. Cf. II, 253. — La beauté est l'objet propre de l'amour. II, 253 — L'idée générale de la beauté est gravée dans le fond de nos âmes. *Ibid.* — « Chacun a l'original de sa beauté. » II, 254. — « La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. » *Ibid.* — « La beauté est partagée en mille différentes manières. » *Ibid.* — « Pour la beauté, chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. » II, 256. = Beautés. Voy. Cicéron.

Beauté poétique. I, 104. note 1. — Pourquoi on ne dit pas beauté géométrique et beauté médicinale, comme on dit beauté poétique. I, 104. — Ce qu'on appelle ainsi est un jargon. *Ibid.*

Beneficia eo usque læta sunt etc. (Tac.) I, 5.

Bénignité. Voy. Epaminondas.

Besogne (La), pour L'acte charnel. II, 150.

Besoin. « L'homme est plein de besoins. » I, 74. — Les besoins et les désirs des hommes les attirent auprès des grands. II, 355.

Bête. « Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges. » I, 11. — L'homme n'est ni ange ni bête. » I, 100. — « Les bêtes ne s'admirent point. » *Ibid.* — « Les autres (disent) : Baissez vos yeux... et regardez les bêtes, dont vous êtes le compagnon. » I, 171. — Réponse à l'objection des impies, que les bêtes vivent et meurent comme les hommes. » II, 94-95.

Biais. « A contre-biais. » I, 35.

Bien. « Voulez-vous qu'on croie du bien de vous, n'en dites pas. » I, 87. = « Nous sommes incapables et de vrai et de bien. » I, 41. — Le bien comparé au mal. I, 88. — Se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire, secret difficile à trouver. I, 89. — Impuissance d'arriver au bien. I, 116-118. — Dieu est seul le véritable bien de l'homme. I, 117. — Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout peut lui paraître tel. *Ibid.* — Sentiment de ceux (les Stoïciens) qui en ont plus approché. *Ibid.* — « Il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie. » I, 138. — Le vrai bien de l'homme est

inséparable de la connaissance de la vraie religion. I, 170. — Est-ce celui que nous proposent les philosophes? I, 182. — « Pour les philosophes, 288; souverains biens. II. 317. — *Recherche du vrai bien.* II, 156, note 1. — *Le souverain bien : dispute du souverain bien.* II, 156, note 4. — Voy. MAL.

BIEN. (Adverbe). Pour A bon titre. II, 73.

BIENFAIT. « Trop de bienfaits irritent. » I, 5.

BIENS (LES). Égalité des biens. I, 71. — Dieu a voulu priver les siens des biens périssables. I, 205. — Ce que les Juifs auraient dû entendre par biens. I, 209. — « J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. » II, 119. — Ordre des biens de famille : sur quel titre il est fondé. II, 351-352. Cf. I, 41. Voy. RICHESSES.

BLAMER. Être blâmé et loué ; n'être ni loué ni blâmé. II, 177, Cf. II, 164.

BLASPHÉMER. « Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. » I, 176. Voy. RELIGION. — Blasphémer la doctrine... Blasphémer les miracles. II, 78.

BLESSÉ. « Votre raison n'est pas plus blessée. » I, 150.

BLOND. « Il y un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes. » II, 254.

BOITEUX. « D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite? » I, 63.

BON. « Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu. » II, 93. = Tout de bon. « Quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. » II, 257.

Bon sens (Le). II, 157, note 1.

BONHEUR. « Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous. » I, 12. Cf. I, 118. — Nous sommes incapables de bonheur. I, 121. — Point de bonheur pour ceux qui n'ont aucune lumière de l'éternité. I, 138. — Il reste aux hommes un instinct impuissant du bonheur de leur première nature. I, 183.

BONNET. Bonnets carrés des docteurs et des médecins. I, 33, 34. — « Quand un soldat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre. II, 154.

BONS MOTS. « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » I, 76.

BORGNE. Épigramme des deux borgnes. I, 86.

BORNÉ. Les hommes bornés en tout genre. I, 5.

BORNES. « Il n'y a point de bornes dans les choses. » I, 70. — Voy. DIEU, INFINI.

BOURREAU. Voy. MONDE.

BRANCHE. « Il (le Pape) tient la maîtresse branche. » II, 120.— Voy. VICES.

BRANLER. « Il (le terme) branle et nous quitte. » I, 5. — « Les actions des hommes ne branlent presque que par ses secousses (de l'imagination). » I, 33. — Tout branle avec le temps. » I, 38.

BRAS. « Ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnais, d'avoir plusieurs bras. Plus on a de bras, plus on est fort. » I, 64.

BRAVE. « Faisons tant que nous voudrons les braves. » I, 138. — « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. » I, 142. = Brave, pour Bien mis. « Être brave, est montrer sa force. » I, 64.

BROCATELLE. « Un homme vêtu de brocatelle. » I, 64.

BROCHET. Le brochet et la grenouille de Liancourt. II, 152.

BRODEUR. Le métier de brodeur. I, 74.

BROUILLARD. Voy. TEMPS (BEAU).

BROUILLER. « Ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées. » II, 253.

BRUIT. Il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie pour empêcher les pensées de l'homme. I, 40. — D'où vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. I, 49.

BRULER DE. « Ce saint sacrifice... a été reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles. » II, 240.

BRUN. Voy. BLOND.

C

CABALE. La cabale pyrrhonnienne. I, 43, 114. — « Entendu dans la cabale. » II, 42.

CACHÉ. Voy. ACTION, DIEU CACHÉ. SENS.

CACHER. — « Nous nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes. »

I, 75. — *Que Dieu s'est voulu cacher.* I, 171, note 2. Voy. Dieu caché.

Cachette. « Il (l'amour) s'y trouve secrètement et en cachette. » II, 253.

Cachot. « De ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers. » I, 2. — Un homme dans un cachot... Image de la vie humaine. I, 143. II, 95.

Caïn. II, 71.

Calomniateurs et Calomniés (Jésuites et jansénistes). Les miracles discernent entre eux. II, 71.

Calvinistes. II, 90. — Source de leur hérésie. II, 92.

Campagne. Tout ce qui s'enveloppe sous ce nom. II, 163.

Cannibales. Se rient d'un enfant roi. I, 65.

Canonique. « Les hérétiques servent à prouver les canoniques. » II, 202. — Les livres canoniques. II, 237. — Voy. Auteur.

Cantique. Voy. Nouveau.

Canton. « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. » I, 2.

Capable. « On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. » I, 4. — « Il n'est qu'un homme,... c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien. » I, 52 (note 2). — Capable d'être mystérieux.... Capable de sottise. » II, 42. — « Les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu. » II, 49. — Voy. Passion.

Capacité. « Sans une capacité infinie comme la nature, » I, 3. — « Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. » I, 4. — « La capacité de connaître la vérité et d'être heureux. » I, 11. — Double capacité commune à tous, de la grâce et du péché. I, 187. — Choses qui passent notre capacité présente. *Ibid.* — Les passions remplissent toute la capacité de l'esprit. II, 252. — Les petites choses flottent dans la capacité du cœur. II, 255. — Il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire. (Montaigne.) II, 304.

Caprice. « Les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison » II, 299. — Voy. Législateur.

Caractère. « Discur de bons mots, mauvais caractère. » I, 76. — Le caractère chrétien distingué du caractère inhumain et du caractère humain II, 165. = Pour Marque, type, modèle inné. « Le caractère de la Divinité. I, 61. — « Nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence. » I, 187. — « Jésus-Christ, qui est votre image et le caractère de votre substance. » II, 226. — « Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, etc. » II, 253.

Caractériser (Se). « Autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres. » II, 256.

Cardinal (M. le). (Mazarin.) II, 154.

Carrosse. « Carrosse *versé* ou *renversé.* » II, 178.

Casuistes. « Le christianisme est bien différent dans les livres saints et dans les casuistes. » II, 41.

Catéchumènes. Nom donné dans l'Eglise naissante à ceux qui prétendaient au baptême. II, 323-324.

Catholique. Les miracles discernent entre les catholiques et les hérétiques. II, 71-72. — Ce qu'est la foi catholique. II, 92. — Voy. Pélagiens, Religion.

Causalité. « La dignité de la causalité. » II, 161.

Causant, Causé. « Toutes choses étant causées et causantes. » I, 7.

Causes. « Les causes sont visibles seulement à l'esprit. » I, 63. Voy. Effets.

Ce. Ce qui est de, devant un adjectif. « Unissant tout ce qui est de vrai et sachant tout ce qu'il y a de faux. « I, cxxxiv. Voy. Tout.

Cendre. Voy. Terre.

Centre. Le centre des choses, I, 4. = Les deux Testaments regardent Jésus-Christ comme leur centre. II, 18. — Voy. Sphère, Théologie.

Cérémonies. Dans l'Ancien Testament, toutes les cérémonies ordonnées sont figures. II, 11.

Certain. « Une certaine persuasion », pour Une persuasion certaine. I, 153. — « La religion n'est pas certaine... Rien n'est certain. II, 124.

Certainement, pour D'une manière certaine. I, 151.

Certitude. « Certitude. Incertitude. » I. cvi. — Nulle certitude, selon les Pyrrhoniens. I, 112. — Certitude de la connaissance des premiers principes.

I, 119. — « Nous sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. » I, 121. — Certitude et incertitude, dans le parti. I, 151. — Certitude de damnation. I, 153.

César. Sa maturité opposée à la jeunesse d'Alexandre et d'Auguste. I, 84.

Cessation. « Une cessation d'inquiétudes. » II, 262.

Cet, Cette. « Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu. » I, cvii. (Archaïsme, ou italianisme : *Questa è la vita eterna, che,* etc.)

Chacun. « Un chacun. II, 105.

Chagrin. Voy. Ennui.

Chair. Aveuglement que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti. I, 208. — « Grands de chair. » II, 15. — Voy. Royaume.

Chambre, pour Classe. « Diverses chambres, de forts, de beaux, de bons esprits, etc. » I, 81.

Chancelier (Le). « Son poste est faux. » I, 35. — Qu'est-ce qu'être chancelier ? I, 53.

Changer. « Le ton de voix... change un discours et un poëme de force. » I, 33.

Chaos. « Quel chaos (l'homme) ! » I, 114. — « Il y a un chaos infini qui nous sépare. » I, 149. — « Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon... ? » I, 187.

Chapitre, pour Capitule. II, 180.

Charité. Au sens théologique amour de Dieu. I, 32, 209; II, 9, 23. — L'ordre de la charité : en quoi il consiste. I, 102. — La cupidité et la charité, deux principes qui partagent les volontés des hommes. I. 209. Cf. II, 184. Voy. Cupidité. — « L'unique objet de l'Écriture est la charité. » II, 9. — Distance infinie des esprits à la charité. II, 15. — « De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité. » II, 17. — C'est le manque de charité qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, et qu'on croit les faux. II, 74. — « La charité n'est pas un précepte figuratif. » II, 104. — Hors de la charité, la vérité n'est pas Dieu. II, 116. — Fausse image de la charité. II, 121. Voy. Concupiscence. — « On n'entre dans la vérité que par la charité. » II, 297. — « Dieu est environné de gens pleins de charité... : ainsi il est proprement le roi de la charité. » II, 353. — Il faut aspirer à ce royaume de charité, etc. » II, 356. = Pour Acte charitable. « Une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde. » II, 245.

(Charles Ier, roi d'Angleterre). Désigné. I, 81.

(Charles II, roi d'Angleterre). Désigné. I. 37.

Charme. « Ces charmes dont Dieu recompense l'habitude dans la piété. II, 317. — « Ce charme victorieux les entraîne. » II, 337.

Charnel. Erreurs charnelles. I, 206. — Sens charnel. I, 208. — Juifs charnels. I, 207-211. — Chrétiens charnels. I, 210 et 216. Voy. Chair et Figure. — Grandeurs charnelles. II, 15, 16. — « Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. » II, 199.

Charogne. « Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte. » II, 241.

Charron. Ses divisions attristent et ennuient. I, 80.

Chartreux. Comparaison d'un soldat et d'un chartreux, quant à l'obéissance. II, 105 — « Le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. » *Ibid.*

Chasse. Raison du plaisir de la chasse. I, 49, 50.

Chasteté. « Peu parlent de la chasteté chastement. » I, 75. — Exemple de la chasteté d'Alexandre. I, 79.

Chat. Chats fourrés, parlant des magistrats. I, 33.

Chef, pour Objet ou point principal. « L'établissement des deux chefs de cette religion. » I, 177. — Voy. Coin.

Chemin. Le vrai chemin, le véritable chemin. II, 158, 337. — Voy. Amour, Ciel, Rivière, Vouloir.

Cher. « Rien ne me serait trop cher pour l'éternité. » I, 197.

Chercher. Chercher Dieu de tout son cœur. I, 142. Voy. Raisonnable. — Ceux qui s'emploient à chercher Dieu, et ceux qui vivent sans le chercher. II, 109 — « Console-toi : tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » II, 207. — « Chercher Dieu au dehors. II, 228. Voy. Chose.

Cheval. « Un cheval n'admire point son compagnon. » I, 100.

Cheveux. Figures un peu tirées par les cheveux. II, 1.

Chez. Un « chez moi ». II, 119. Voy. Moi.

Chien. « Ce chien est à moi disaient ces pauvres enfants, etc. » I, 85 et 93. Voy. Usurpation.

Chiffre. « Les langues sont des chiffres. » I, 103. — « Le chiffre à deux sens. » II, 4. Voy. Paul (Saint). — « Le vieux Testament est un chiffre. » II, 184. — Clef de ce chiffre. *Ibid.*

Chimère, pour Monstre. I, 114 et 130.

Chine. Religion de la Chine. I, 198. — « Histoire de la Chine. » II, 107, 108.

Chinois. Leurs histoires. I, 201.

(Chiquenaude). « Il (Descartes) n'a pu s'empêcher de lui faire (à Dieu) donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement. » II, 148. Voy. Descartes.

Choisir de. « Il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous. » II, 330.

Choix. Voy. Métier, Sort.

Choquer. « La justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus. » I, 153. — « Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule. » I, 193. — Comment les choses choquent. II, 162.

Chose. Peu de chose. I, 77. Voy. Peu. — « Les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. » I, 41. — « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » I, 80. — « Les choses ont diverses qualités, etc. » I, 81. — « L'éloquence est un art de dire les choses, etc. » II, 123. — Il faut connaître les choses humaines avant que de les aimer: il faut aimer les choses divines pour les connaître. II, 297. — « Rien n'est plus commun que les bonnes choses, il n'est question que de les discerner. » II, 307. — Noms qui leur conviennent. II, 308. — Faire les petites choses comme grandes, et les grandes comme petites, à cause de Jésus-Christ. II, 175.

Chrétien. Les chrétiens parfaits, distingués des dévots qui ont plus de zèle que de science. I, 60. Voy. Grands. — « Les chrétiens professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison. » I, 149. Voy. Créance. — Nul n'est heureux, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable comme un vrai chrétien. I, 188. — Est sans orgueil et sans abjection. I, 189. — Chrétiens par sentiments, qui croient sans preuves. I, 195. — Vrais chrétiens, et chrétiens grossiers ou mauvais chrétiens. I, 210-211. — Religion chrétienne comparée à la païenne et à la juive, II, 61. Voy. Dieu et Religion. — Les chrétiens et les infidèles. II, 72. — Mauvais chrétiens qui déchirent l'Eglise au dedans. II, 77. Voy. Eglise. — Chrétiens haïs, pour avoir dit qu'il n'y a qu'un Dieu. II, 96. Voy. Juifs et Haine. — « Les seuls chrétiens ont été contraints prendre leurs règles hors d'eux-mêmes. » II, 106. — Les chrétiens sont les enfants libres. II, 107. — « Il y a peu de vrais chrétiens. » II, 159. — La république chrétienne. II, 203. — « La vie des chrétiens est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort. » II, 237. — Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui. II, 321-325. — « Les chrétiens doivent reconnaître Dieu en tout. » II, 330. — Leur vie n'est pas une vie de tristesse. II, 337. — Les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations. » II, 339. — « Tout ce qui arrive à l'Eglise arrive aussi à chaque chrétien. » II, 341. Cf. II, 243. (Voy. Ame.) — Voy. Turcs.

Christ. « Le Christ promis dès le commencement du monde. » I, 172. — « Il fallait que le Christ souffrit. » II, 5.

Christianisme. Ce que le christianisme a d'étrange. I, 188. — En quoi consiste le vrai christianisme. I, 193. Voy. Raison. — Un des grands principes du christianisme. II, 243 — Voy. Casuistes.

(Christine de Suède). Désignée. I, 81. Cf. II, 164 et 217.

Cicéron. Toutes ses fausses beautés ont des admirateurs. I, 106. — Phrase citée sur les philosophes. II. 204.

Ciel. Le pain du ciel. I, 206. Cf. II, 5-6. — Tomber en regardant le ciel. II, 166. — Dieu doit consumer au dernier jour le ciel et la terre. II, 224. — Le chemin du ciel est rempli de troubles et d'inquiétudes. II, 336-337. Voy. Voie.

Circoncision. « La circoncision n'était qu'un signe. » II, 57. N'est plus nécessaire après la venue de Jésus-Christ. *Ibid.* — Circoncision chez les sauvages. II, 76. — Saint Pierre et les apôtres, plus attachés à l'Esprit-Saint qu'à la loi, abolissent la circoncision. II, 93-94. — Celle du corps et celle du cœur. I, 206. Cf. II, 5-6, 57, 101. Voy. Incirconcis.

Circonférence. La circonférence des choses. I, 4. — Voy. Sphère.

Circulation du sang. II, 176.
Ciron. L'infini dans un ciron. I, 2.
Civil. Voy. Guerre.
Clair. « Il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle. » II, 126.
Clameur. « Les bons papes trouveront encore l'Eglise en clameurs. » II, 117.
Clarté. Clarté admirable de Jésus-Christ, II, 17. — Clarté tempérée de Dieu. II, 48. Cf. I, 174. Voy. Obscurité. — Les clartés divines. II, 49.
Cléobuline. Sa passion, II, 164 et 217.
Cléopatre. I, 84. Voy. Nez.
Cloaque. En parlant de l'homme. « Cloaque d'incertitude et d'erreur. » I, 114.
Cœur. « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure! » I, 48. — « Le cœur a son ordre. » I, 102. — Le cœur connaît la vérité. I, 119. — « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace. » *Ibid.* — On ne peut connaître Dieu que par le cœur. I, 120, 194-175. Voy. Connaissance et Foi. — La circoncision du cœur. I, 206. — « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point, etc. II, 88. — Cœur humilié. II, 96. Cf. I, 206. — L'imagination et le cœur. II, 109. Voy. Imagination. — « On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur. » II, 125. — « Ces gens manquent de cœur. » II, 175. — « Les yeux sont les interprètes du cœur. » II, 235. — L'esprit et le cœur. II, 297. Voy. Porte. = « Cœur nouveau. » II, 331. Voy. Renouvellement. — « Ce sont les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. II, 336.
Coin. « Le chef du coin (*caput anguli*). » II, 26.
Colosse. Voy. Corps.
Combat. C'est le combat qui plaît en toutes choses, non pas la victoire, I, 80. Voy. Dispute.
Comble. La mort, comble éternel de malheur. I, 117.
Comédie. La comédie, pour Le théâtre. I, 80. — Ce qui y plaît. *Ibid.* — Dangers de la comédie. II, 116. — La comédie de la vie. II, 112. Voy. Acte. — « Comédies fausses. » II, 176.
Comète. « La terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître. » II, 272.
Commandements. Dans l'Ancien Testament, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité en sont les figures. II, 11.
Commémoration. Voy. Sacrement.
Commencement. II, 67, note 3. Cf. I, 183, note 1. — « La mort est le commencement de la béatitude du corps. II, 244.
Commentaire. Voy. Auteur.
Commettre. « Dieu a commis tout un peuple pour la garde de ce livre. » I, 212.
Commodité « Ils (les Jésuites) déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités. » II, 80.
Commun. « Le commun des hommes. » II, 155.
Communautés. Les communautés naturelles et civiles ont des membres, et sont elles-mêmes membres d'un corps plus général. II, 111.
Communication. Si l'homme est capable et digne de la communication avec Dieu. I. 189; II, 122. Cf. I, 171 : II, 61.
Communier. Trois manières dont Jésus-Christ s'est donné à communier. II, 210.
Communion. « La communion du chef de l'Eglise. » II, 328.
Communiquer. De. « Sans espérance d'en jamais communiquer. » I .26.
Compagnie Les sots médisent par compagnie. I, 87. — « Jesus cherche de la compagnie de la part des hommes. » II, 206. Voy. Songe.
Comparaison. Voy. Chrétien et Foudre.
Complaisant. (*Sibi complacens*). « En être complaisant. » II, 177. Voy. jeuner
Compliment. Inconvénient des compliments. I, 87. Voy. Excuse.
Composer. « A nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps. » I, 8. Voy. Être. (substantif).
Comprendre, pour contenir (*Capere*). « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point: par la pensée, je le comprends. » I, 11.
Compter. « C'est là (le présent) où nos pensees doivent être principalement comptees. » II, 339.
Conatus recedendi. II, 151.

Conception. « Nous avons beau enfler nos conceptions. » I, 1. — « Qu'il épuise ses forces en ces conceptions. » I, 22.

Concevoir. « Elle (l'imagination) se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. » I, 1.

Concile. « Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le Concile est au-dessus du Pape. » II, 12.

Conclure. Cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison. » I, 119. — « Les propositions se concluent. » *Ibid.*

Concupiscence. Sens de ce mot. I, 91 (note 2). — « La concupiscence est la source de tous nos mouvements. » I, 86. — « La concupiscence et la force sont la source de toutes nos actions. » II, 114. — Malice de la concupiscence. I, 105. — Les trois concupiscences. I, 117; II, 103, 199. Voy. Orgueil. Elles ont fait trois sectes. I, 118-119. — Nos concupiscences nous détournent d'aimer Dieu. I, 82. — La concupiscence est devenue la seconde nature des hommes. I, 183. — Est l'une de nos deux maladies principales. I, 184. Voy. Orgueil. — Nous attache à la terre. *Ibid.* — Toute la morale (c'est-à-dire la science du cœur humain) consiste en la concupiscence et en la grâce. II, 88. — C'est la concupiscence, et non la raison, qui nous fait fuir la religion. II, 96. — Les trois concupiscences comparées à trois fleuves de feu. II, 103. — « On est haïssable par sa concupiscence. » II, 105. — « On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. » II, 121. Voy. Charité. — Abîme de concupiscence. II, 209. — La concupiscence des membres. II, 237. — Les grands sont des rois de concupiscence. II, 355. Cf. II, 176. — « Il faut mépriser la concupiscence et son royaume. » II, 356.

Concupiscible. L'appétit concupiscible. II, 247.

Condamné. Des condamnés à mort, attendant leur tour : image de la condition des hommes. I, 55, 143.

Condamner. « Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » II, 118.

Condition. Ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition. I, 52-53. Voy. Grands (Les). — Image de la condition des hommes. I, 54-55. Voy. Condamné. — « Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux. » I, 77. — « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. » I, 83. — « Le nœud de notre condition. » I, 115. — « Nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition. » I, 187. — « Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu. » II, 101. — Comment chacun est déterminé à chaque condition. II, 166. Voy. Sort. — Inégalité de condition dans l'amour. II, 255. — Voy. Ecriture, Grands.

Condrieu. Raisins de Condrieu. II, 163.

Conducteur, pour Directeur de conscience. II, 210.

Conduire. « Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. » II, 230. = Conduire à la mort. « Me laisser mollement conduire à la mort », I, 140 ; pour dire, y arriver insensiblement (en latin, *Adduci* ou *delabi ad mortem*) [1]. — Voy. Laisser.

Conduite. « Quelle a été la conduite de Dieu. » I, 208. — « La conduite de Dieu... est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. » II, 87. Voy. Religion [2]. — « Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Eglise. » II, 122. — « Par l'ordre et la conduite de qui [*cujus imperio ductuque*] ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi? II, 152. — « La conduite de Dieu sur la vie et sur la maladie. » II, 235. — « La conduite de sa providence. » II, 236. — « Les admirables conduites de la sagesse de Dieu. » II, 244.

Confesseurs. Pourquoi ils demeurent chez les grands. II, 162.

Confession. *Sur les confessions et absolutions sans marque de regret.* II, 116, note. — La confession est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Eglise une grande partie de l'Europe. I, 27. Voy. Homme. — Sentiments qu'elle doit laisser. II, 102.

1 Saint-Simon a dit du prince de Conti (mort en 1709) : « Il périt lentement dans les regrets d'avoir été *conduit à la mort* par la disgrâce, et de ne pouvoir être ramené à la vie par ce retour inespéré du roi et par l'ouverture d'une brillante carrière. » *Mémoires*, t. VII, p. 89 de l'édit. in-8° de M. Cheruel.

2. « Dans le christianisme, on tâche de rendre les hommes meilleurs par la douceur de la persuasion, plutôt que par la violence et par la contrainte. » Saint Jean Chrysostome, *Du Sacerdoce*, liv. II, ch. II (p. 60 de la trad. d'Ant. le Maître, 1652).

Confondre, pour Réduire à ne savoir que répondre. La nature confond les pyrrhoniens et la raison confond les dogmatiques. » I, 114.

Conformer. « Faites-moi la grâce, Seigneur,... de conformer mes sentiments aux vôtres. » II, 228. — Conformer sa volonté à celle de Dieu. II, 231-232. — Voy. Membre.

Conformité. Voy. Idée.

Confusion. Voy. Chaos et Montaigne. = Confusion des damnés. II, 93.

Connaissable. « Que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui. » I, 189. Cf. II, 47, 226.

Connaissance. « Connaissances du cœur et de l'instinct, fondement de la raison. I, 119. — Deux connaissances également nécessaires à l'homme. I, 177, 186. — Divines connaissances, pour Connaissance de la religion. I, 186.

Connaissance de Dieu. Ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans Jésus-Christ. I, 154. — La connaissance de Dieu ne se fait que par Jésus-Christ. II, 62-63. Voy. Dieu, Jésus-Christ. — Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! » II, 153.

Connaître. Comment nous connaissons les premiers principes. I, 119. — Ce que nous connaissons et ce que nous ignorons, I, 148 149. — Connaître Jésus-Christ est connaître la raison de tout. I, 154. — Ce qu'il nous importe de connaître. I. 176-177, 188. — Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. II, 62-63. — Connaître (Dieu). « Deux sortes de personnes connaissent. » II, 96. — Se connaître. Comment nous pouvons nous connaître. II, 94. — Voy. Soumission. — « Il faut se connaître soi-même. » II, 162.

Conscience. Difference entre repos et sûreté de conscience. II, 97. — « Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience. » II, 107. — « On assure la conscience en montrant la fausseté. » II, 183.

Conseil. Les arrêts du Conseil. II, 117.

Consentir a. « Consentir à la conduite de l'âme, etc. » II, 112. — « Consentir aux vérités. » II, 296, 297.

Considération. Considération de la vie et de la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. II, 237-245. — Considération de la double infinité de la nature. II, 296. — Considération que l'âme convertie fait des choses, de Dieu, et d'elle-même. II, 315-318.

Considérer. « Qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est. » I, 49. = « Considérer votre âme triste jusqu'à la mort... » II, 230.

Consister a. I, 176.

Consolatif. « Un discours bien consolatif. » II, 236. — « Un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif. » II, 342.

Consolation. « Le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation. » II, 61. Cf. II, 229. — Lettre de consolation sur la mort de M. Pascal le père, II, 235-247. — « Il n'y a de consolation qu'en la vérité seulement. » II, 236. — Aider vos consolations. » II, 244. — « Il est juste que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature. » *Ibid.*

Consoler. « Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. » I, 77. — Console-toi : tu ne chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » II, 207.

Consommation. « Il est venu en la consommation des temps. » I, 172.

Consommer. « Pour consommer plus de soins et de veilles à votre service. » II, 228. — Que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme. » II, 245. Voy. Sacrifice.

Conspirer. « Opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort. » II, 24.

Constant. « Une dernière base constante. » I, 6. — « Cette justice constante. I, 37. — « Des chrétiens constants. » I, 118. — « Une mort constante. » II, 17.

Conte. « Des sots contes. » II, 42. — Voy. Sottise.

Contemporain. Voy. Auteur, Histoire, Historien.

Contenter (se), pour Être content, être satisfait. « Il se contente de cela. » I, 78.

Contention. « En la contention du vrai Dieu. » II, 72.

Contestation. II, 71, 72.

Continu. « L'éloquence continue ennuie. » I, 84.

Continuité. « La continuité dégoûte en tout. » I, 84.

Contradiction. « Contradiction est une mauvaise marque de vérité. » I, 43.

Voy. INCONTRADICTION, MIRACLE. — « Quel sujet de contradiction (que l'homme) ! » I, 114. Cf. I, 121. — « En Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées. » II, 7. = « Sans contradiction (c'est-à-dire il n'y a pas là de contradiction). » II, 171. — *Contradiction.* I, 25, note 1; II, 7, note 4.

CONTRAIRE. « Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu. » I, 185. — « Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire. » II, 228. — Passages contraires dans l'Ecriture : comment il faut les accorder. II, 7, 202. — Erreurs contraires qui combattent l'Eglise. II, 90. — « Les deux raisons contraires. » II, 202. = Contraires (Les). « Les sages du monde placent les contraires dans un même sujet, au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents. » I, CXXXIV.

CONTRARIÉTÉ, pour Contradiction. « Les contrariétés d'un même esprit. » I, CXXVII. — « La vérité de l'Evangile accorde les contrariétés par un art tout divin. » I, CXXXIV. — « Pour accorder ces contrariétés. » I, 185. — Contrariétés dans la nature de l'homme. I, CXXXIV, 114, 121, 155, 173, 182, 183, 186.

Contrariétés. Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme. I, 12, note 1. — *Sources des contrariétés.* II, 6, note 2.

Contre ceux qui abusent des passages de l'Ecriture, et qui se prévalent de ce qu'ils en trouvent quelques-uns qui semblent favoriser leur erreur. II, 180, note 2.

Contre ceux qui, sur la confiance de la miséricorde de Dieu, demeurent dans la nonchalance, sans faire de bonnes œuvres. II, 103, note 1.

Contre le pyrrhonisme. I, 43, note 4.

Contre Mahomet. II, 43, note 3.

CONTREDIRE A. « Et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment. » I, 10. — « J'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde. » II, 228. — Voy. VÉRITÉ.

CONTREFAIRE. Pour Jouer (un personnage). Contrefaire le gueux. I, CXXIV. = Contrefaire (Se). I, 141.

CONTRE-PESER. « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. » I, 25. Cf. II, 89.

CONVAINCANT. « Cela n'est pas convaincant de la dernière conviction. I, 43.

CONVAINCRE. L'art de convaincre. II, 299. Voy. MÉTHODE.

CONVERSATION. Les bonnes ou les mauvaises conversations forment ou gâtent l'esprit et le sentiment. I, 100. — « L'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler. » II, 105.

CONVERSION. En quoi consiste la conversion véritable. I, 194. — Celle des païens réservée à la grâce du Messie. II, 18. — SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR. II, 315-319.

CONVERTIR. « Si vous continuez à discourir de la sorte, en vérité vous me convertirez. » Mot d'une personne (Pascal?) à des libertins. I, 142. — « Les hommes croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir. » II, 109. = Convertir, pour Ramener. II, 171.

COOPÉRATEUR. « Un corps soumis et coopérateur à ses volontés. » II, 243.

COOPÉRER. « Tout coopère en bien pour les élus. » II, 245.

COPERNIC. « L'opinion de Copernic. » II, 95 et 128-131.

CORDE. « *Qui* voudra danser sur la corde sera seul. » II, 125. = Au figuré. « Ces cordes qui attachent le respect à tel ou tel sont des cordes d'imagination. » I, 89.

CORNEILLE. Cité, I, 83; II, 165. — Imité. I, 197. — Manière chaste et honnête dont il a peint l'amour. II, 116 et 140.

CORPORELLEMENT. I, 8. Voy. SPIRITUELLEMENT.

CORPS. Notre corps est un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant. I, 3. — Ce que valent les corps. II, 16, Voy. ESPRIT, RÉUSSIR. — « Les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection. » II, 241. Cf. II, 343. — La béatitude du corps. II, 244. — La mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme. » II, 245. = Au figuré. « Dieu a voulu faire des êtres qui le connussent et qui composassent un corps de membres pensant. » II, 112. Voy. MEMBRE.

CORRECTION, pour Réprimande. « Le juste, quand il reprend ses serviteurs, attend autant de Dieu que de ses réprehensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. » II, 161 [1].

1. Molière, *Le Misanthrope*, a. III, sc. 5 :

Il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les *corrections* qu'aux autres on veut faire

CORRIGER « Et corrigeons ainsi... Les sentiments d'erreur. » II, 241. — « On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien. » II, 340.

CORROMPU. « Nous sommes misérables, corrompus, etc. » I, 198. Cf. II, 49. Voy. CORRUPTION.

Corrumpunt mores bonos colloquia prava. (D'après un vers de Ménandre dans saint Paul.) II, 105.

CORRUPTION. Corruption de l'homme. I, 27, 187 : II, 48-49. — « Il est juste que ceux qui sont en cet état le connaissent. » II, 90. Voy. RÉDEMPTION. — Corruption de la raison. II, 168. Cf. I, 38. — Corruption de la morale dans des maisons de sainteté, et dans des livres de théologiens et de religieux. II, 342.

COULER (actif). « Pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile. » II, 71.

COUR. « Ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville. « II, 260.

COURAGE. Est-ce courage à un mourant d'affronter Dieu? II, 107. — Donner courage. II, 341. Voy. AVENT.

COURONNE. La couronne de la gloire, offerte par Dieu. II, 333.

COURONNEMENT. « La mort est le couronnement de la béatitude de l'âme. » II, 244.

COURTISAN. « Nul ne dit courtisan que ceux qui ne le sont pas. » II, 178.

COUTUME. Force de la coutume : elle contraint la nature. I, 36. — Elle fait toute l'équité. I, 38. — Fondement mystique de son autorité. *Ibid.* — Danger de l'examiner quand elle est établie. I, 39. Voy. ETAT. — Une coutume différente donnera d'autres principes naturels. I, 41. — La coutume est une seconde nature. I, 42; II, 168. — Effet de la coutume de voir les rois accompagnés de gardes, etc. I, 61. — Ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume : mais le peuple la suit parce qu'il la croit juste I. 82. — « La coutume fait nos preuves les plus fortes... C'est elle qui fait tant de chrétiens, etc. » I, 136. — Est un des trois moyens de croire. II, 107. — « C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. » II, 254.

COUVREUR. Voy. VOCATION.

COUVRIR, pour Cacher (*Occulere*). « Couvrir ses défauts aux autres et à soi-même. » I, 26. — « Vous, Miton, le couvrez (le mot), vous ne l'ôtez pas. » I, 76. — « Il (Dieu) les a couvertes néanmoins de telle sorte, etc. » I, 136. Cf. I, 208 II, 329. Voy. VOILE. = Se couvrir, pour S'envelopper, se voiler. « Il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. » II, 329.

CRACHER. Être craché (*Conspui*). II, 27.

CRAINTE Devoir de crainte rendu à la force. I, 72. — Comme dans la maladie les craintes nous troublent. I, 75. Voy. ÉTAT. = Rester en crainte. II, 102. — Etre toujours en crainte. II. 333. — Crainte de Dieu : la bonne et la mauvaise. II, 108. — Crainte qui conserve la joie du chrétien. II, 337

CRAQUER. « Tout notre fondement craque. » I, 6.

CRÉANCE, pour Croyance. Asseoir sa créance. I. CXXVI. — « La volonté est un des principaux organes de la créance. » I, 41. — Devoir de créance rendu à la science, I, 72. — « Qui blamera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance? » I, 149. — Acquérir une créance. I, 156. — Soumettre sa créance. I, 185. — « Toute la créance est sur les miracles. » II, 68. — Préoccuper la créance. II. 71. — La créance des hommes s'est pliée par là. » II, 75. — Affermir la créance. II, 104. Régler la créance. II, 297. — « Ce qui a rapport à nos créances. » II, 298. — Voy. ANTIQUITÉ.

CRÉATEUR. « Si je voyais partout des marques d'un créateur, je reposerais en paix dans la foi. » I, 197.

CRÉATION. Preuves de la création. I. 212-213. Voy. MOÏSE.

CRÉATURE. Toutes les créatures ou affligent ou tentent l'homme, et dominent sur lui. I, 183. — « Les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu. » I, 209. — Dignité de l'homme, par rapport aux créatures. II, 90. — Jouir des créatures. II, 110. — Nous attacher aux créatures nous empêche ou de servir Dieu ou de chercher. *Ibid.* — Donner son cœur aux créatures. II, 227. — Jouir des créatures est offenser Dieu. II. 228. — Dans la mort, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable. II, 238.

CRÉDULE. « L'homme est naturellement crédule, incrédule. I, 121; II, 175.

CREUX. Voy. CŒUR.

CREVER. « Titre qui crève les yeux. » I, 4. « Nous crever les yeux agréablement. « I, 35 et 46.

CRIER. « Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance? » I, 117. — « Ils crient que rien ne leur montre la vérité. » I, 137. — « Que nous crie donc ce chaos, etc.? » I, 187. — « Il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement. » II, 117.

CRIME, pour Péché. « Bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes. » II, 227. — Voy. ELUS, RÉPROUVÉS.

CROCHETEUR. « Un crocheteur se vante. » I, 25.

CROIRE. Pourquoi il est dit, Croyez à l'Eglise, et il n'est pas dit, Croyez aux miracles. II, 76. — Trois moyens de croire : raison, coutume, inspiration. II, 107. — « Le croire est si important! » II, 160. — « Ce qui fait croire les chrétiens, c'est la croix : » *Ibid.* Cf. II, 200. — Les hommes presque toujours emportés à croire, non par la preuve, mais par l'agrément. II, 296. — *Raisons pourquoi on ne croit point.* II, 74, note 2.

CROIX. « Il se joue un jeu où il arrivera croix ou pile. » I, 149. Voy. PARI. — La mort de la croix. II, 6. Voy. HUMILIÉ. — Les deux croix. II, 71, 72. — Croix de saint André. II, 76. — Figures de la croix et de la gloire. II, 92. Voy. SACREMENT. — La folie de la croix. II, 200. Voy. CROIRE.

CROMWELL. Cause et effets de sa mort. I, 37.

CROYANCE. Voy. CRÉANCE, INCLINER.

CRU (partic. de Croire). « Nos preuves les plus crues... Qu'y a t-il de plus cru? » I, 156.

CRU (partic. de Croître). « Il est crû. il est changé. » II, 126.

CUPIDITÉ. « La cupidité use de Dieu et jouit du monde; et la charité, au contraire. » I, 209. — Voy. CHARITÉ, JUIFS.

CUISINIER. « Un cuisinier se vante. » I, 25.

CURIEUX. Les curieux et les savants ont pour objet l'esprit. II, 199.

CURIOSITÉ. N'est que vanité. I, 25. — Curiosité inutile, maladie principale de l'homme. I, 101. — La curiosité, ou concupiscence des yeux ; règne proprement dans les choses spirituelles. II, 199.

CYRUS. Prédiction de Cyrus. II, 190. — Voy. EVANGILE.

D

D'ABORD QUE. II, 67.

DAMES. Les dames jouent quelquefois la compassion. II, 257. — L'amitié des dames. II, 259.

DAMNÉ. « Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison. » II, 93.

DAMNER (SE). « Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice par la brutalité, par les débauches, etc. ! » II, 356.

DAMOISELLE. « Une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes. » I, 104.

DANIEL. La petite pierre de Daniel, II, 24, 26. — Ses 70 semaines. II, 29. — Extraits du livre de Daniel. II, 29-34.

DANSE Sa raison. I, 50.

DANSER. Voy. MONDE.

DARIUS. Voy EVANGILE.

DAVID. N'a point prouvé Dieu par la manque de vide. I, 155. — Sa grandeur. Les propheties plus claires de lui que de Jesus-Christ. II, 1. — Un mot de David ou de Moïse fait juger de leur esprit. II, 101. — Règne éternel de la race de David. II, 185. — « David, établissement. » II, 200.

DE, pour Par ou d'après. I, 2 (note 1). = Avec un verbe passif. « L'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. » II, 261. = « Vous agiriez de mauvais sens... de refuser de jouer, etc. » I, 150.

De omni scibili titre de livre). I, 4 et 19 1.

DÉBORDÉ. — « Vous retenez dans l'Eglise les plus débordés. » II, 115.

DÉBORDEMENT. « Mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. » I, 70.

1. « De faict par touts les carrefours de la ville (Pantagruel mist conclusions en nombre de neuf mille sept cents soixante et quatre *en tout savoir*, touchant en icelles les plus forts doubtes qui fussent en toutes sciences. » Rabelais, *Pantagruel*, liv. II, ch. x.

Désorder (Se). « Cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté. » II, 242.

Debout. « Nous demeurons debout, comme entre deux vents contraires. » II, 252.

Décevant. « Partie décevante dans l'homme (l'imagination). » I, 31.

Déchoir. » En danger de déchoir de leur justice. » II, 228. Voy. Juste. — « L'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu. » I, 171. Cf. I, 9. Voy. Homme.

Décider. « Un méridien décide de la vérité. » I, 38.

Décime, pour Dime. « Manger les decimes. » II, 7.

Décliner. « L'on décline misérablement. » II, 237.

Découvert (A), pour Sans voile. « II, 47, 60.

Découvrir, opposé à cacher. Découvrir une pensée. II, 351. — « J'ai découvert que... » I, 48. — Voy. Dieu caché. = Pour, dévoiler, faire comprendre (*Aperire*). Découvrir une illusion. II, 353 1.

Déçu. « La nature corrompue et déçue. » II, 240. — Voy. Raison.

Dedans (Au). Voy. Trouver.

Défaire (Se). « Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même. » II, 153.

Défaut, pour Manque. « L'extrême défaut (d'esprit). » I, 73. — Le défaut de droite méthode. » I, 80. — Le défaut de raison en cette doctrine. » I, 185. — Voy. Mortifier.

Défectuosité. II, 242. Voy. Mort (La).

Défendu. « Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. » II, 173.

Défini. Le défini. II, 281. — « A la place des definis. » II, 301.

Définir. Il est impossible de définir ce que c'est qu'être. I, cxxviii; II, 283. —Tout définir et tout prouver est un ordre impossible. II, 281-282.— Ce qu'on définit en geométrie. II. 282. — « Il y a des mots incapables d'être définis. » II, 283. — La géométrie ne peut définir les objets : pourquoi II, 288.

Définition. Définitions en géométrie. II, 280-287. — Les définitions sont libres. II, 281, 284. — Définition absurde de la lumière. II, 283. — Definition du temps. II, 284-285. — Différence d'une définition et d'une proposition. II, 285-286. — Règles pour les définitions. II, 301-302.

Degré. Voy. Fortune.

Déguisement. « L'homme n'est que déguisement. » I, 28.

Déguiser. « Nous nous déguisons à nous-mêmes. » I, 75. — Voy. Masquer.

Dehors (Au). Voy. Chercher.

Déisme. Presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme. I, 176. Cf. II, 62. Voy. Dieu.

Déité. « Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses déités. » I, 172.

Délasser. « Qui délasse hors de propos, il lasse. I, 105.

Délectation. L'empire de la délectation. I, 82.

Délibérer. « C'est une chose deplorable de voir tous les hommes ne déliberer que des moyens, et point de la fin. » II, 106. — Voy. Heure.

Délicat. Les esprits délicats. II, 258.

Délicatesse. « Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes... La délicatesse est un don de la nature. » II. 256.

Della opinione regina del mondo (titre de livre). I, 34.

Déluge. Miracle qui prouve le pouvoir et la volonté que Dieu avait de sauver le monde. I, 174. — La création et le deluge, les deux choses les plus memorables qui se soient jamais imaginées. I, 212. Voy. Création. — Tradition du deluge chez les sauvages. II, 76.

Démarche. « Qui suivra ces etonnantes démarches? » I, 3 et 22. — « La derniere demarche de la raison. » I, 192.

Demi-Savants. Se moquent du peuple. I, 64. — Voy. Entre-deux, Habiles (Les).

Démocrite. Cité. I, 4.

Demon. L'homme ne sait s'il n'est pas créé par un démon méchant. I, 113. — « Jesus-Christ n'a point voulu des temoignages des demons. » II, 98.

Démonstratif. « Cela est démonstratif. I, 152. — Voy. Figure.

« Ce fut sur cela qu'il me *découvrit* l'esprit de la Société. » *Provinciales*. 5e Lettre.

Démonstration. *De la méthode des démonstrations géométriques.* II, 279-296. — Règles pour les démonstrations. II, 301-302.

Démontré. « Combien y a-t-il peu de choses démontrées! » II, 155.

Dépeindre. « Elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment. » II, 254. — « Les poëtes n'ont pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle. » II, 260.

Dépendance. II, 167. — Sentir sa dépendance. II, 154.

Dépendant. « Les capitaines et princes même *sont* toujours esclaves et dépendants. » II, 105. Voy. Chartreux et Soldat.

Dépit. Voy. Ennui.

Déplaisir. Effet de l'absence. II, 4. Voy. Plaisir. — Profit que nous devons tirer du déplaisir (de la mort). II, 215.

Dépositaire. « Dépositaire du vrai (l'homme). I, 114. — Voy. Adam.

Dépravé. Nous naissons dépravés. II, 111.

Dérèglement. « Ceux qui sont dans le dérèglement croient suivre la nature » I, 70. — « Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. » I, 78. — Dérèglement de jugement. II, 149.

Dernier. « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » I, 105. — Voy. Principe.

Derrière. Pensée de derrière. Voy. Pensée.

Desargues. Raisins de Desargues. II, 163.

Désarmer. « Vous désarmez toute l'Église. » II, 76 et 85.

Des Barreaux. I, 130.

Dès-là, pour, en conséquence. I, 213.

Descartes. Allusion à son livre des Principes de la Philosophie (*Principia Philosophiæ*). I, 4. Cf. II, 126 et 148 ; II, 151. — « Descartes inutile et incertain. » II, 126. — (Pascal était du sentiment de Descartes sur l'*automate*, et n'en était point sur la *matière subtile*... Il ne pouvait souffrir sa manière d'expliquer la formation de toutes choses. II, 148. Voy. Chiquenaude.) — Le principe de Descartes, *Je pense*, donc je suis, se trouve déjà dans saint Augustin, II, 304. — Descartes a prétendu faire de ce mot un principe ferme et soutenu d'une physique entière. II, 305. — *Descartes*. II, 126, note 3.

Désespoir L'homme dans un désespoir éternel de connaître ni le principe ni la fin des choses. I, 3. — « J'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. » I, 175. — Désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur. II, 177, *Cf.* II, 62. — Sans les divines connaissances, les hommes pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir. I, 187. — La religion abaisse infiniment plus que la raison, mais sans désespoir. *Ibid.* — « La misère persuade le désespoir. » I, 188. — Double péril pour l'homme, de désespoir ou d'orgueil. *Ibid.* On s'abaisse sous Jésus-Christ sans désespoir. II, 18. — Voy. Ennui.

Déshonorer. Voy. Miracle.

Désir. Illusion des désirs. I, 54, 75. Voy. Etat. — Désir du vrai bien naturel à l'homme. I, 117. — Désir de la vérité et du bonheur, nous est laissé pour nous punir. I, 121. — Voy. Besoin.

Désirer de. « Il désirerait de l'anéantir. » I, 26.

Dessous. « Voir le dessous du jeu. » I, 152. — « Nous aurons toujours du dessus et du dessous, de plus habiles et de moins habiles, etc. II, 168.

Destituer. « Un nom que l'on destitue de tout autre sens. » II, 281, 285. — « Considérant l'homme destitué de toute révélation. » I, cxxv. — « Ces personnes destituées de foi et de grâce. » II, 60.

Détacher (se). « On ne se détache jamais sans douleur. » II, 333.

Déterminer. « La raison n'y peut rien déterminer. » I, 149. — « Leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre » I, 209. » — « L'âge ne détermine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions. » II, 251. — Déterminer un original de beauté. II, 254. — « L'amour se déterminant autre part que dans la pensée. » II, 261. = Pour Engager, pousser. « Ce qui détermine chacun à chaque condition. » II, 166 [1].

Détourner. « Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs (dans un ouvrage), sinon pour le délasser. » I, 105. — Voy. Occuper.

1. C'est ainsi que La Bruyère (*De quelques usages*) dit que l'étude des langues ne se peut bien faire que dans l'enfance, lorsque tout s'imprime dans l'âme profondément, que la mémoire est neuve, l'esprit et le cœur vides de passions, « que *l'on est déterminé à de longs travaux* par ceux de qui l'on dépend ». Et, Pascal, dans les *Provinciales*, 2e Lettre : « Dieu leur donne une grâce efficace qui *détermine* réellement *leur volonté à l'action.* »

DETTE. Voy. SURPAYER.
Deus absconditus. I, 136, 171 ; II, 61. Voy. DIEU CACHÉ.
DEVANT. « Qu'il est devant qu'Abraham. » I, 207. — « Devant que l'on eût atteint l'âge de raison. » I, 213. — Devant ce temps l'on est enfant. » II, 252. = Pour, auparavant. I, CXXVII.
DEVINER. « M. le Cardinal (Mazarin) ne voulait point être deviné. » II, 154. — En amour, il faut deviner, mais bien deviner. II, 258.
DEVOIR. « On rend différents devoirs aux différents mérites. » I, 72. — Devoir d'amour, devoir de crainte, devoir de creance. *Ibid.* — « Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. » II, 69. — Le devoir de Dieu. II, 71. — Le devoir de l'homme est de penser comme il faut. II, 109. — Moyen de ne pas oublier son devoir. II, 149. — C'est un devoir de ne s'affliger de rien. II, 335. — Devoirs de respect envers les rois et les grands. II, 354. — Justice de ces devoirs. *Ibid.*
DEVOIR. (Verbe.) Ce que les hommes doivent à Dieu; ce que Dieu doit aux hommes. II, 70. — Dieu ne doit que suivant ses promesses. » II, 161.
DÉVOT. Les dévots opposés aux chrétiens parfaits. I, 59-60. = « Un zèle tout dévot. » I, 32.
DÉVOTION. « L'expérience fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté. » II, 164. — Voy. SPIRITUEL.
DEXTRE. « Monter au ciel, et seoir à la dextre. II. 243.
DIABLE (LE). A troublé le zele des Juifs avant Jésus-Christ. I, 212. — « Ce lieu (Port-Royal) qu'on dit être le temple du diable... » II, 75. — « Ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle. » II, 81. — « La force naturelle du diable. *Ibid.* — « Point de miracle qui oblige à dire que c'est le diable. II, 184. Cf. II, 183. — Jesus-Christ agissait contre le diable et détruisait son empire. II, 199. — « Pénitents du diable (expression de Tertullien). II, 337.
DIALOGUE. « Ordre par dialogues. » II, 174. — Ce qu'il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent. II, 125.
DIEU. Le seul veritable bien de l'homme. I, 117. — On ne peut le connaître que par le cœur, I, 120, 194-195. — A établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître. I, 136. Voy. DIEU CACHÉ. — Ceux qui vivent sans connaître et sans chercher Dieu sont méprisables. I, 142. — Le malheur d'un homme sans Dieu. *Ibid.* Cf. II. 109, 157. — Dieu perdu (pour la perte de Dieu). I, 186. — Dieu n'a ni étendue ni bornes. I, 149. — Dieu infiniment incompréhensible : nous sommes incapables de connaître ni ce qu'il est ni s'il est. *Ibid.* Cf. II, 126. — Ne peut être connu que par Jésus-Christ. I, 154; II, 62-63, 198. — Ne se prouve pas par la nature. I, 155 ; II, 60-62, 204. — De la preuve de Dieu par le manque de vide. I, 155. — Notre religion est la seule qui ait ordonné d'aimer Dieu. I, 169. Voy. AIMER DIEU. — Notre vraie félicité est d'être en lui. I, 182. Cf. II. 60. — Ce que nous dit sa Sagesse. I, 183. Voy. SAGESSE. — Réponse à l'objection que Dieu est incompréhensible et hors de proportion avec nous. I, 189. — « Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'a ceux dont le cœur est purifié. » I, 213. — « Que ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur... se consolent : je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux, etc. » II, 10. — « Dieu parle bien de Dieu. » II, 39. Cf. I, LVI. — « Les choses qui sont de Dieu. » II, 61. — Le Dieu des païens et des épicuriens ; le Dieu des Juifs. II, 61. — « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation. » *Ibid.* Cf. I, CVI. — Ce que fait le Dieu des chrétiens. II, 61-62. — Ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ tombent ou dans l'athéisme ou dans le déisme, II, 62. — « Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. » II, 70. Voy. DEVOIR. — Sa miséricorde et sa justice. II, 102-103, 173. — Moyen de se persuader Dieu à soi-même. II, 105. — Trois sortes de personnes à l'egard de Dieu, II, 109. — Dieu a voulu faire des êtres qui le connussent. II, 112. — Dieu et l'Église. II, 115. — Dieu ne regarde que l'intérieur. *Ibid.* Voy. PÉNITENCE. — « Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. » II, 118. — « Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable. » II, 122 — « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ! » II, 153. Dieu ne peut être la fin s'il n'est le principe. II, 166. — Tout ce que Dieu ne veut pas est defendu. » II, 173. — Chose visible, qu'il faut aimer un seul Dieu. II, 200. — Ce que Dieu ne peut pas, parce qu'il est tout-puissant. II, 201. — Dieu maître de la république chrétienne, de la judaïque. II, 203. — « Enfin Dieu parle dans les dernieres oppressions. » II, 204. — Dieu n'est pas moins

Dieu quand il afflige et punit II, 223. — Dieu ne considère les hommes que par le médiateur, Jésus-Christ. II, 238. — Dieu seul met les vérités divines dans l'âme. II, 297. — Le service de Dieu. II, 335-336. — « Dieu s'est réservé des serviteurs cachés. » II, 336. — « Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre » II, 343. — « Dieu est proprement le roi de la charité. » II, 355. Cf. II, 176. — Voy. Conduite, Connaissance, Jésus-Christ, Miracle, Mort (La) Royaume, Volonté, etc.

Dieu caché. *Deus absconditus.* « Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile » I, cvii. — Dieu s'est caché à la connaissance des hommes. I, 136 et 147. Cf. I, 171. — A établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître, et les a couvertes de manière à n'être aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur. I, 136. — A voulu paraître à découvert à ceux qui le cherchent, et caché à ceux qui le fuient: aveugler les uns et éclairer les autres. II, 47-52. — L'Écriture dit que Dieu est un Dieu caché, et que ceux qui le cherchent le trouvent, II, 61. — Dieu ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir, etc. » II, 329. — « Il se cache ordinairement, et se découvre rarement. » *Ibid.* — « S'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses pour nous. » II, 330.

Dieu par Jésus-Christ. II, 63, note 1.

Différence. « Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! » I, 201. — Différence (pour Dieu) entre tenter et induire en erreur. II, 70. — Différence entre n'être pas pour Jésus-Christ et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ et feindre d'en être. II, 71. — Entre repos et sûreté de conscience. II, 97, — « Différence entre le dîner et le souper. » II, 201. — Voy. Disciples.

Différence entre Jésus-Christ et Mahomet. II, 43, note 4; II, 159, note 3.

Difficulté. Voy. Recevoir.

Dignité. « Les sens reçoivent des paroles leur dignité. » I, 105. — Dignité de l'homme : en quoi consistait dans son innocence, et en quoi consiste aujourd'hui. II, 90. Voy. Espace, Pensée.

Dilation. « La dilation du baptême. » II, 323.

Dilemme. Fausseté du dilemme des philosophes sur l'immortalité de l'âme. I, 144.

Diligence, pour Soin, exactitude. I, 207.

Dîner. Voy. Différence.

Directeur. « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » I, cvii. — « Interroge ton directeur. » II, 209.

Discernement. Faire le discernement des miracles. II, 79, 80. — « C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, etc » II, 241.

Discerner. « Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. » II, 66 et 82. — « Les miracles discernent aux choses douteuses. » II, 71. Cf. II, 78. — Voy. Chose.

Disciples (de Jésus-Christ). Dorment pendant sa passion. II, 206-207. = Différence entre les disciples et les *vrais* disciples. II, 171.

Discours. « Oh! ce discours me transporte, me ravit. » I, 153. — Pour raisonnement, dialectique : « Que la raison y fonde tout son discours. » I, 119. Cf. II, 101, 282, 289. — Sots discours. » II, 156. — Pour Style (*oratio*). Effet d'un discours naturel. I, 104. — Voy. Dialogue.

Discours (Fin de ce). I, 153, note 1.

Diseur. « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » I, 76.

Disgrace. Les disgrâces mêmes qui arrivent aux élus sont des effets de la miséricorde de Dieu. II, 223.

Dispenser. « Qui dispense la réputation? » I, 32.

Disposition. La disposition différente des matières forme un autre corps de discours. I, 99. Voy. Pensée. — La disposition du corps, pour La bonne grâce du corps. II, 260.

Disproportion de l'homme. I, 8, note 4. — Disproportion entre notre justice et celle de Dieu. I, 153. Voy. Justice.

Dispute. « On aime à voir dans les disputes le combat des opinions. » I, 80. Voy. Vérité. — Être en dispute. II, 78. Voy. Erreur.

Dissemblance. La dissemblance des Évangélistes, utile. II, 201.

Dissiper (Se). « Pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir. » II, 339.

Distance. Voy. Esprit.

Distinguer. On a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur. I, 61.

Diversité. II, 163, note 2.

Divertir, pour Détourner. « Il ne nous faudrait pas divertir d'y penser. » I, 77. — « Dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces. » II, 22. — Se divertir, pour Se distraire. I, 48.

Divertissement. Ce qu'on appelle divertissement. I, 48, 49, 73. — Instinct qui porte les hommes à chercher le divertissement et l'occupation au dehors. I, 50. — « Sans divertissement, il n'y a point de joie : avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. » I, 52. — « Le divertissement est la plus grande de nos misères .. Il nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort. » I, 54. — « Otez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui. » I. 88, — « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne. » II, 116. — Il n'y en a point de plus à craindre que la comédie. *Ibid.* — *Divertissement.* I, 48, note 2; 53, note 3; 54, notes 1 et 4; 73, note; 89, note 2.

Divination. Des divinations par les songes. II, 75.

Divinité. D'où viennent ces mots : Le caractère de la divinité est empreint sur son visage. I, 61. — « Prouver la divinité par les ouvrages de la nature. » II, 60. — La divinité de Jésus-Christ. II, 62. — Voy. Marquer.

Divisible (substantif). « Les divisibles de l'espace... Une infinité de divisibles, etc. » II, 291. — Voy. Infini.

Division. Contre les divisions en morale. I, 78. Voy. Charron. = Division dans l'Eglise : les miracles y décident. II, 70. — « Jésus-Christ met la division. » II, 171.

Docilité. Trop de docilité fait la superstition. I, 194. Cf. II, 159.

Docteur. Pourquoi il faut aux docteurs des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties. I, 33. — On aime que les docteurs graves soient infaillibles dans les mœurs. II, 120. — Le docteur de la comédie. II, 165.

Doctrine. Doctrine de Dieu. « Les Juifs avaient une doctrine de Dieu, et confirmée par miracles. » II, 68. — Voy. Miracle.

Dogmatique. Matières ou connaissances dogmatiques : leur objet. II, 266.= Dogmatiques (Les). « La raison confond les dogmatiques. » I, 114.

Dogmatiser. Qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements. » I, 113.

Dogmatisme. Se ranger au dogmatisme. I, 114. — « Invincible à tout le dogmatisme. » I, 120.

Dogmatistes. Leur unique fort. I, 113. — Sont encore à répondre depuis que le monde dure. *Ibid.* et 124. — D'où vient leur secte. I, 187.

Domestique. « La vérité est domestique du ciel. » I, 115 (note). — « Ceux qui ont été élevés domestiques de la foi. » II, 323.

Dominer. « Toutes les creatures dominent... sur lui. » I, 183. — Dominer sur les créatures. II, 90. — « Que sa grâce règne et domine sur la nature. » II, 245. = « Dominant des uns et des autres. » II, 24.

Donatistes. II, 184.

Donner. « Donner sujet. » II, 60. = Donner à... « Ainsi, donnant à trembler à ceux qu'elle justifie. » I, 187. = « Ceux qui se donnent à Dieu. » II, 342.

Dormir. Voy. Disciples.

Douceur. Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses douceurs. II, 257.

Douleur. Il n'y a rien en nous, que nos seules douleurs, qui puisse agréer à Dieu. II. 229. — Voy. Plaisir, Temps.

Doute. Le doute sur l'immortalité de l'âme est un grand mal, digne de compassion. I, 157 139. — Celui qui est dans ce doute, et en fait profession et vanité, est une extravagante créature. I, 139. — « La nature ne m'offre rien qui ne soit matiere de doute et d'inquiétude. » I, 197. — La fausse ou mauvaise crainte de Dieu vient du doute. II, 108. = « Il est sans doute », pour Il est hors de doute. I, 3, 115, 189, 155: II, 237, 302.

Douter. Peu parlent du pyrrhonisme en doutant. I, 75. — « Il faut savoir douter où il faut. » I, 193. — L'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout : il ne peut même douter. II, 157, Cf. I, 114. - « Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval. » II, 160.

Douteur. « Que je hais ceux qui font les douteurs de miracles ! » II, 162.

Douteux de. « Discours douteux d'être philosophes ou chrétiens. » II, 101.

Droit (Le) « Le droit a ses époques. » I, 38. = Voy. Epée, Main.

Droiture. « Droiture d'esprit. » I, 96.

Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est. I, 25, note 2.

Duc. L'âme et le corps sont indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc. II, 352. — « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » II, 354. Voy. Estime.

Duché (féminin). I, 89.
Du Gas (M.). II, 328.
Duper. « Jamais ils n'auraient dupé le monde. » I, 33. — Juges dupés par l'apparence de l'avocat. *Ibid.*
Duplicité (au sens propre). « Cette duplicité de l'homme (grandeur et misère) est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes. » I, 186.
Durer. Voy. Temps.

E

Eau. « De l'autre côté de l'eau. » I. 70. Tuer. = Eau bénite, messes, etc. pour s'aider à croire. I, 152. Voy. Extérieur.
Ebranlement. La fermeté est ruinée par l'ébranlement. II, 261.
Ebranler. « Depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison. » II, 252. « Etre ébranlé par quelque objet. » II, 255. Cf. II, 261. Voy. Inondation.
Ecacher. « Ils en écachent la pointe. » I, 35.
Ecclésiaste (L'). Cite. II, 157.
Echappé. Pensée échappée : leçon qui s'en tire. I, 85. Cf. *ibid.*, note 2.
Echapper (actif). « Nous échappons sans reflexion le seul (temps) qui subsiste. » I, 36. = Echapper à. « Il échappe à nos prises. » I, 6. — « Ma pensés m'échappe quelquefois. » I, 85. = S'echapper à. pour Se dérober à. II, 292.
Echauffer. Jésus-Christ, saint Paul, saint Augustin, voulaient échauffer, non instruire. I, 102. = S'échauffer. « Faites-le jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas. » I, 52.
Echec. « Chassez cet animal qui tient sa raison en échec. » I, 41.
Eclairer. Dieu a voulu aveugler les uns et éclairer les autres. II, 52. Voyez Aveugler. — « Il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. » II, 340. = Eclairer à. « Le soleil éclaire à tous. » II, 158.
Eclat. Voy. Jésus-Christ.
Eclater. « Oh! qu'il (Archimède) a éclaté aux esprits! » II, 16. — « Pour éclater dans son règne de sainteté (Jésus-Christ). » *Ibid.* — La grandeur de la foi éclate bien davantage, etc. » II, 244. — « Une vie d'action qui éclate en événements. » II, 260.
Eclipses. Pourquoi on dit qu'elles présagent malheur. II, 152.
Ecole (L'). Parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y apoint de vide... » I, 35.
Economie. « Sur quoi fondera-t-il l'économie du monde? » I,37.
Ecoulement, pour Dérivation. « Cet écoulement ne nous parait pas seulement impossible. » *Ecoulement.* I, 115. — II, 95, note 3.
Ecouler. « Voir écouler toutes les choses périssables ». II, 103.= S'écouler. » C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. » II, 95. Cf. II, 316.
Ecrire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante! » II, 118.
(Ecrit trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort.) I, cvi.
Ecriture (L'). N'a pas prouvé Dieu par la nature. I, 155 et 167. Cf. II, 61. — « Les merveilles de l'Ecriture sainte. » I, 177. — Le voile qui est sur les livres de l'Ecriture pour les Juifs y est aussi pour les mauvais chrétiens. I, 211. — Ce qu'il faut pour entendre l'Ecriture. II, 7. — l'Ecriture a deux sens. II, 8, 200, 330. Voy. Sens. — « L'unique objet de l'Ecriture est la charité. » II, 9. — « C'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique. » II, 42. Cf. I, 200-201; II, 169. — Moïse a ordonné à tout le monde de la lire. II, 42. — Elle a des *obscurités* bizarres, mais des clartés admirables. *Ibid.* — « Sans l'Ecriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien. » II, 63. Voy. Obscurité. — « L'Ecriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions. « II, 168. — Difficultés de certains passages. II, 180. — Pourquoi Dieu et les apôtres ont mis dans l'Ecriture et dans les prières de l'Eglise des mots et des sentences contraires. II, 202. — L'Ecriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu. II, 334. — Voyez *Contre ceux qui abusent, etc.*
Effectif. « Ce que je trouve d'effectif. » I, 198, 213. — Voy. Pyrhonien.
Effet. « Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes... Car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. » I, 63. — Faux effets de la lune. II, 75. Voy. Lune. — « Les

sens diversement rangés font différents effets. II, 177. = Pour Réalité. « Visible ou dans la peinture ou dans l'effet. » II, 2. — Voy. *Raison des effets.*

Effondré, I, 121.

Effort. « Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois. » I, 100. — L'effort de la douleur. L'effort du plaisir. Succomber sous l'effort. II, 150. — « Ces deux efforts contraires font cette violence. » II, 334.

Effroi. Entrer en effroi. I, 175.

Egaler. « Deux sortes de gens égalent les choses. » II, 163.

Egalité. « Sans doute l'égalité des biens est juste. » I, 71. — Une parfaite égalité avec tous les hommes est l'état naturel des grands. II, 352.

Egard (A l'). Pour Par rapport ou par comparaison. I, 1. — A l'égard de l'infini; à l'egard du néant. I, 3.

Egaré. « L'homme est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu. » I, 1, 121. — « Egaré dans ce recoin de l'univers. » I, 175. = Comme substantif. « Ces misérables égarés... » I, 175.

Egarement. « Un égarement bien visible. » II, 89. — L'égarement à aimer en divers endroits est monstrueux. II, 258. — Voy. Raison.

Eglise (L'). Il y a dans l'Eglise une justice véritable et nulle violence. I, 72. — Dieu y a établi des marques simples pour se faire reconnaître. I, 136. — Elle a subsisté sans interruption. I, 172. Cf. II, 80. — La vérité s'y est toujours conservée. I, 174. — Dans l'Eglise, la vérité est couverte, et reconnue par le rapport à la figure. » I, 210. — Figurée dans la synagogue. II, 2. — N'offre le sacrifice que pour les fidèles. II, 4. — Pourquoi il est dit : Croyez à l'Eglise. II, 76. — L'Eglise a trois sortes d'ennemis, les Juifs, les hérétiques, les mauvais chrétiens. II, 77. — A toujours eu contre eux des miracles. *Ibid.* — A toujours été combattue par des erreurs contraires. II, 90. — Excommuniés de l'Eglise qui sauvent l'Eglise. II. 100. — « L'histoire de l'Eglise doit être proprement appelée l'histoire de la Vérité. » II 102. — L'Eglise ne juge que par l'extérieur. II, 113. Voy. Dieu. — « Les bons papes trouveront encore l'Eglise en clameurs. » II, 117. — L'Eglise et le Pape. II, 122. — « Dieu ne fait pas de miracles dans la conduite ordinaire de son Eglise. » *Ibid.* — « Bel état de l'Eglise quand elle n'est plus soutenue que de Dieu. » II, 200. L'Eglise est le monde des fidèles et particulièrement des elus. II, 240. — L'Eglise des premiers temps. II, 321-325. — L'Eglise est redevable à chaque fidèle, comme chaque fidèle à l'Eglise. II, 327. — « Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise et de la communion du chef de l'Eglise. » II, 328. — Hors l'Eglise il n'y a que malédiction. II, 336. — « Tout ce qui arrive à l'Eglise arrive aussi à chaque chrétien. » II, 41.

Eglise, Pape. II, 122, note 3.

Egyptiens. Leur religion pas plus recevable que les autres : pourquoi. I, 198. — Les peuples juif et égyptien visiblement prédits. II, 184. — Voy. Ennemi, Idolatrie.

Elévation, pour Hauteur d'esprit. « Une élévation étrangère. » II, 308.

Elever. La religion élève l'homme sans l'enfler. I, 187. = S'élever, opposé à s'abattre. I, 186. — « On s'élève par cette passion (l'amour), et on devient toute grandeur. » II, 260.

Elie. Les miracles discernent entre lui et les faux prophètes. II, 71-72. Cf. II, 173, 336.

Eloignement. « Les hommes sont dans l'éloignement de Dieu. I, 136.

Eloigner. « Qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. » I, 1 et 20. = S'éloigner. Voy. Nature, Ouvrage.

Eloquence. « L'éloquence continue ennuie. » I, 84. — En quoi consiste l'attrait de la vraie éloquence. I, 104. Voy. Discours. — « La vraie éloquence se moque de l'éloquence. » I, 106. — Définitions et conditions de l'éloquence. II, 123. — « L'éloquence est une peinture de la pensée. *Ibid.* — L'éloquence persuade en tyran. II, 176. — L'éloquence de deux personnes. II, 253. — L'eloquence d'action. II, 257. — Voy. Portrait, Silence.

Eloquence. I, 104, note 3.

Elus (Les). Miséricorde de Dieu envers les élus. I, 153. Cf. II, 223. — « Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes. » II, 2. — Dans les marques que Dieu donne de soi, il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier. II, 48. — « Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Ecriture. » II, 49 Cf. II, 245. Voy. Coopérer. — « Les élus ignoreront leurs vertus, et les réprouvés la

grandeur de leurs crimes. » II, 98. — Enfants de la promesse (expression de S. Paul). » II, 161.

Embarqué. Au figuré. « Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. » I, 150.

Embrouillement. « Qui démêlera cet embrouillement? » I, 114.

Embrouiller. « Cela suffit pour embrouiller au moins la matière. » 1. 43.

Emotion, « Une émotion universelle de la personne... Une émotion générale dans le monde. » II, 340.

Empêcher. « Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit. » I, 8. Voy. Bruit.

Empesté. « Les plaisirs empestés. » I, 152.

Empire. Les grands génies, les saints, ont leur empire. II, 15. — « Il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fait la gloire. » II, 150. — « Comme elles ont (les femmes) un empire absolu sur l'esprit des hommes. » II, 254.

Empoisonner. Quand les passions sont vices, l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne. II, 173.

Emporté. « Faire ainsi l'emporté. » I, 141. = Etre emporté à croire. II, 296.

Emporter (S'). « Je vous demande pardon... de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie. » I, cxxxiv. Cf. I, cxxv.

Empreindre. Voy. Teindre.

Enceinte. Voy. Atome.

Enceinte (adjectif). « Malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là! II, 342.

Enchantement. « C'est un enchantement incompréhensible. » I, 141.

Encoiffer (S'). « On s'entête et on s'encoiffe. » I, 30.

Encore que. I, 149; II, 40.

Endurci. Voy. Athée.

Enfance. Voy. Sagesse.

Enfant. Enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. I, 52. Cf. II, 125. — Les hommes sont des enfants. II, 126 et 147. — Doit-on exciter les enfants par la gloire? II, 164. Voy. Port-Royal. = Enfants libres. II, 107. Voy. Chrétien. = Enfants de la promesse, pour dire les élus. II, 161.

Enfanter. « Nous n'enfantons que des atomes. » I, 1.

Enfer (L'). Plus terrible pour l'incrédule que pour le croyant. I, 153. — Voy. Entre-deux.

Enfler. Voy. Conception.

Enflure. « Une enflure vaine et ridicule... Je hais ces mots d'enflure. » II, 308.

Engager (S'). Voy. Prévoyance.

Engloutir. « L'infini où il est englouti. » 3. — Voy. Comprendre.

Ennemi. « Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. » I, 5. — Sens équivoque et mystique du mot *ennemi* dans l'Ecriture. 205, 206, 209; II, 10, 11, 25. — Ce qu'les hommes et les saints appellent de ce nom. II, 93. — « Les ennemis de l'homme sont ses passions. » II, 4. — « Dans la vérité, les Egyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. » II, 10. — « Il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence. » *Ibid.* — L'Eglise a trois sortes d'ennemis. II, 77. — Voy. Parents.

Ennui. « L'ennui a des racines naturelles au fond du cœur. » I, 51. — Est dans la condition de l'homme. I, 83. — « Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le desespoir. » II, 155. — « L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. » II, 166. — *Ennui.* II, 155, note 1.

Ennuyer. Voy. Amusement, Eloquence. = S'ennuyer. Voy. Roi.

Enoch. II, 72.

Enorme. « Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. » I, 153. Voy. Elus, Ré rouvés.

Enseigne. « Les gens universels ne veulent point d'enseigne. I, 74. Voy. Poete.

Enseignement. « Pratiquons cet enseignement que j'ai appris d'un grand homme. » II, 236.

Ente, pour Greffe. II, 163.

Entendement. Voy. Entrée.

Entendu (adjectif). Voy. Faire.

Entêter (S'). « Si on y songe trop, on s'entête. » I, 30 et 218.

ENTRE-DEUX. « Ceux d'entre-deux (les demi-savants). » I, 44. — « Remplissant tout l'entre-deux. » I, 77. — « Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre-deux, qui est la chose du monde la plus fragile. » I, 143.

ENTRÉE. « Il y a deux entrees par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont l'entendement et la volonté. » II, 296.

ENTRE-FLATTER (S'). « On ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. » I, 28.

ENTREPRENDRE, pour Attaquer. II, 104. Voy, ETOILES. Cf. CXXVII.

ENTRER. « Voyez le entrer dans un sermon. » I. 32. = Si on considère (son ouvrage) trop longtemps après, on n'y entre plus (c'est-à-dire, on n'est plus dans le vrai point de vue pour en bien juger). » I, 31. — « Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie. » I, 86. — Voy. EFFROI.

ENTRE-TENIR (S'). « Toutes choses s'entre-tenant (c'est-à-dire se tenant entre elles) par un lien naturel, etc. » I, 7.

ENTRE-TROMPER (S'). Voy. ENTRE-FLATTER (S').

ENVELOPPER (S'). Voy CAMPAGNE.

ENVI (A L'). L'imagination rend les fous heureux à l'envi de la raison. I, 31. — « Les sens mentent et se trompent à l'envi. » I, 45.

EPAMINONDAS. Avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. I, 76.

EPÉE. « Le droit de l'épée. » I, 71.

EPICTÈTE. Sa doctrine morale. I, CXXIV. — Comparé avec Montaigne. I, CXXXII. Voy. SECTES. — Utilité et danger de la lecture d'Epictète. I, CXXXVI, CXXXV. — Réponse à une question d'Epictète. I, 63. — Sa maniere d'ecrire. I, 101. — Cité. I, CXXIV, 118, 171. — Il ne mène pas au vrai chemin. II, 158.

EPICURIENS. D'où vient leur secte. I, 187. — Voy. SECTES.

EPIGRAMME. Pensées sur les épigrammes. I. 86.

EPINE (LA SAINTE). Voy. MIRACLE. PORT-ROYAL.

EPREUVE, pour Expérience. I, 116.

EPUISER. « L'on epuise tous les jours les manières de plaire. » II, 255. — « Il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité. » II, 257. — Voy. CONCEPTION.

EQUITÉ. « L'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples. » I, 37. — « La coutume fait toute l'équité. » I, 38.

EQUIVOQUE (substantif). « L'équivoque est ôtée. » II, 10.

EQUIVOQUE (adjectif). « Les lieux où le sens spirituel est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel. » I, 108.

ERRER. « Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une verité. » II, 92. Voy. HÉRÉSIE.

ERREUR. « Cette maîtresse d'erreur et de fausseté (l'imagination). » I, 31. — Autres principes d'erreur qui sont en nous. I, 34, 44-45. Voy. HOMME. — « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes. » I, 101. Cf. I, 99-100. — Erreurs charnelles. I, 206. — Induire en erreur : ce que c'est. Dieu ne doit point le faire, et ne le fait pas. II, 70. — Jamais il n'est arrivé miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit arrivé de plus grands du côté de la vérité. II, 72. — « L'Antechrist ne peut bien induire en erreur. » II, 73. — « Quand l'erreur est en dispute. » II, 78. — Erreurs contraires qui combattent l'Eglise. II, 70. — Erreur du peuple touchant la noblesse. II, 352.

ESCORBARTINES (MŒURS). II, 117.

ESDRAS. De la tradition sur Esdras. II, 179-180. — La fable d'Esdras. *Ibid.* — *Sur Esdras.* II, 180, note 1.

ESPACE. « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité. » I, 11. — « Ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment. » I, 139. — « Un espace infini, égal au fini. » I, 189 et 192. — « Le petit espace que je remplis, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore. » II, 152. — « Le silence eternel de ces espaces infinis m'effraie. » II, 153. — « Les nombres imitent l'espace. » II, 164. — Rapports du mouvement, du nombre et de l'espace. II, 287. Voy. NÉANT. — On peut concevoir un espace s'augmentant à l'infini, ou divisible à l'infini. II, 288. — De la divisibilité de l'espace à l'infini. II, 289-296.

ESPÈCES. « Les espèces de l'Eucharistie. » II, 330.

ESPÉRANCE. « L'espérance nous pipe. » I, 116. — « Trouver des prétextes d'espérance. » II, 150. — L'espérance des chrétiens est mêlée de jouissance

aussi bien que de crainte. II, 165. — Espérance, privilége spécial des chrétiens. II, 241.

Esprit. Presque tous les philosophes parlent des corps comme des esprits, et des esprits comme des corps. I, 8. Voy. Mouvement. — L'esprit opposé aux sens, et l'esprit qui voit les causes opposé à l'esprit qui voit les effets. I, 63. — Un esprit boiteux. *Ibid.* — « Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit. » I, 70. — « L'extrême esprit est accusé de folie. » I, 73. — « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » I, 95. — Il y a deux sortes d'esprit : l'esprit de justesse et l'esprit de géométrie. I, 95-96. — Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. I, 96-98; II, 252. — Esprits fins, et esprits faux. I, 97. — « L'esprit croît naturellement. » I, 99. — Comment on se forme ou on se gâte l'esprit. I, 100. — L'esprit a son ordre. I, 102. Cf. II, 15. — Le royaume de Dieu ne consiste pas en la chair, mais en l'esprit. I, 206. — Distance infinie des corps aux esprits, et des esprits à la charité. II, 15. — « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits. » II, 16 et 20. — Volubilité de notre esprit. II, 104. — L'esprit opposé à l'instinct des animaux. II, 151. — L'esprit dans l'amour. II, 252. Voy. Passion. — Esprits délicats. II. 258. — Fécondité inépuisable de l'esprit. II, 268. — L'esprit et le cœur introduisent les vérités dans l'âme. II, 297. Voy. Porte. = Esprits, ou esprits animaux. II, 112. — « Le ballet des esprits. » II, 151. Voy. Plaisir. — « La petitesse des esprits qui entrent dans les pores. » *Ibid.* — Voy. Faiblesse, Vérité.

Esprit de Dieu (L'). Est véritablement sur les chrétiens qui croient sans preuves. I, 195. — « Le secret de l'esprit de Dieu caché dans l'Écriture. » II, 330.

Esprit (Le Saint-). « La fin de la loi n'était que le Saint-Esprit. » II, 94. Voy. Circoncision. — Le Saint-Esprit repose dans les corps des saints. II, 241, 343.

Estime. Etre dans l'estime d'une âme, dans l'estime des hommes. I, 10. — « Toute la félicité consiste dans cette estime. » *Ibid.* — « L'estime de cinq ou six personnes nous amuse et nous contente. » I, 25. — Quelle est la seule voie pour acquérir de l'estime. I, 141. — « Etre en estime de piété. » I. 81. — Préférence d'estime. II, 354. — On ne doit à un duc et pair que l'estime qu'il mérite. *Ibid.*

Estimer. On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer. I, 26. — Pour être estimé, il faut le mériter. I, 65. — « On témoigne estimer plus l'estime des hommes que la recherche de la vérité. » I, 197. = Pour Apprécier (*æstimare*). S'estimer son prix. I, 11. — S'estimer à son juste prix. II, 296. — « Estimons ces deux cas. » I, 150. = Pour Juger, penser (*existimare*). « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine » II, 126. — « Je crois qu'on en doit estimer de la sorte. » II, 247. — *Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est.* I, 25, note 2.

Etabli. Voy. Coutume, Loi.

Etablir. « Il n'aurait pas établi cette maxime. . » I, 37. — « Il (Dieu) commença d'établir un peuple sur la terre, etc. » I, 205.

Etablissement. Grandeur d'établissement; respect d'établissement. II, 176. Cf. II, 353, 354. Voy. Grandeurs, Titre.

Etat. Deux états différents de l'homme, à sa création et à présent. I. cxxxiii. Cf. I, 171.) — Où conduisent ces deux états, connus séparément. *Ibid.* Cf. I, 184, 187. Voy. Nature, Orgueil, Paresse. — Nos désirs nous figurent un état heureux. I, 54. — Dans la maladie, la nature donne des passions et des désirs conformes à l'état présent. I, 75. — « Les craintes nous troublent, parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas. » *Ibid.* — Caractère des hommes qui vivent volontairement dans l'ignorance de leur état. I, 139-143. — Misérable état de l'homme. I, 175, 197. = Etre en état. Voy. Vivre. = Faire état, pour Faire compte, faire estime. « Pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux. » I, 65. Cf. II, 79. = Etat (*civitas*). « L'art de bouleverser les Etats, est d'ébranler les coutumes établies. » I, 39. — Voy. Loi, République.

Eteindre. Voy. Allumer.

Etendu. « Nous sommes finis et étendus comme lui (le fini). » I, 148.

Etendue. « L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. » I, 4. — « Il (l'infini) a étendue comme nous. » I, 148. — Dieu n'a ni étendue ni bornes. I, 149.

Eternel. Voy. Etre (substantif).

ÉTERNELLEMENT. « Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. » I, CVII.

ÉTERNITÉ Combien notre imagination l'amoindrit. I, 37 — Deux éternités. I, 139 ; II, 152. Cf. I, 143. — « Rien n'est si redoutable à l'homme que l'éternité. » I, 140. — « Comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée. » I, 143.

ÉTERNUEMENT. « L'éternuement absorbe toutes les fonctions de l'âme. » II, 150.

ÉTERNUER, employé comme substantif. Voy. LE.

ÉTIENNE (SAINT). Sa mort plus forte que celle de Jésus-Christ. II, 17.

ÉTOILES. « On entreprenait franchement l'Ecriture sainte sur le grand nombre des étoiles. » II, 104.

ÉTONNER. « Trop de vérité nous étonne. » I, 5. — « L'éternité des choses... doit étonner notre petite durée. » I, 7 (note 3). = S'étonner. « Le membre séparé... s'étonne dans l'incertitude de son être. » II, 112.

ÉTRANGEMENT. « La raison est étrangement ébranlée en la présence de l'objet (aimé). » II, 261.

ÊTRE (substantif). Impossible de définir l'être. I, CXXVIII. Cf. II, 282. — « Ce que nous avons d'être. » I, 5. Cf. II, 112. — « Notre être composé. » I, 8. — « C'est son propre être. » *Ibid.* Cf. I, 24. — « Je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini. » I, 13. — Etre imaginaire, pour Vie imaginaire. I, 24. — « Avant qu'il fût en être. » I, 115. — « Cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien. » I, 153. — La difficulté de notre être. Le nœud de notre être. II, 94. — « Il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous... Or, il n'y a que l'Etre universel qui soit tel. » II, 105-106. — Sentir le bonheur de son être. S'étonner dans l'incertitude de son être. II, 112. — Dieu a voulu faire des êtres qui le connussent. *Ibid.* — « Le membre séparé... n'a plus qu'un être périssant et mourant. » *Ibid.* — La raison fait l'être de l'homme. II, 155. — « L'Etre éternel est toujours, s'il est une fois. » II, 168. — « En croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres. » II, 352.

ÊTRE (verbe). Etre à... « L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. » I, 8. — « Quel paradoxe vous êtes à vous-même. » I, 114. — Etre, pour Exister. « Je sens que je peux n'avoir point été. . Moi qui pense n'aurais point été, si... » I, 13. — « L'avenir n'est point du tout à notre égard, et nous n'y arriverons peut-être jamais. » II, 339.

ÉTUDE. L'étude de l'homme semble la vraie étude qui est propre à l'homme. I, 77. Voy. SCIENCE.

ÉTUDIER. Etudier le présent, étudier l'avenir. II, 340. = S'étudier. « L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir. » II, 257.

EUCHARISTIE. « Les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent. II, 10. — Sottise, de ne pas croire l'Eucharistie. II, 161. — Impiété de ne pas croire l'Eucharistie, II, 200. — Sur l'Eucharistie. II, 201, 202, 205, 330. — On donnait autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts : pourquoi l'Eglise a changé cette coutume. II, 241. — Les hérétiques ne voient d'autre substance dans l'Eucharistie que celle du pain. II, 330.

EUCLIDE. A exclu l'unité de la signification du mot de nombre. II, 293. — Sa définition des grandeurs homogènes. *Ibid.*

EUSEBE. Cité, II, 180.

EVANGÉLIQUE. Les historiens évangéliques. II, 39.

EVANGÉLISTES. Observations sur la manière dont ils parlent de Jésus-Christ. II, 17. — Plusieurs évangélistes : pourquoi. II, 201.

EVANGILE. Dans les évangiles, tout est par rapport à Jésus-Christ. II, 18. — Le style de l'Evangile admirable en une infinité de manières. II, 39. — Qu'il est beau de voir . Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Evangile ! » II, 41 et 45. — Les figures de l'Evangile. II, 201. — Voy. CONTRARIÉTÉ.

EVE. Il y a une Eve dans chaque homme : c'est l'appétit concupiscible. II, 247, Voy. ADAM.

EVÉNEMENT. Les événements sont des maîtres donnés par Dieu. II, 175. Voy. ACCOMMODER (S'). — « Quelque sinistre qu'ils nous paraissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie, si nous lui en remettons la conduite. » II, 247.

Évêque. « Je ne crains rien, je n'espère rien. Les évêques ne sont pas ainsi. » II, 118.

Évidence. « L'évidence de Dieu, » II, 61. — Evidence de la religion. II, 96. Voy. Preuve.

Ex senatus consultis et plebiscitis, etc. (Sénèque.) I, 38.

Excéder. « Ils ont excédé toute borne. » II, 117.

Excellemment. « Qui n'est pas contre eux (les pyrrhoniens) est excellemment pour eux. » I, 114.

Excellence. Excellence et bassesse de l'homme. I, 171. — Excellence et corruption de l'homme. I, 187. Voy. Caractère.

Exception. Voy. Règle.

Excès. L'excès d'une vertu. I, 76, — Deux excès. I, 194, Voy. Raison.

Excessif. Voy. Ennemi.

Exclusion. Voy. Rédemption.

Excuse. Mauvaise excuse. I, 85. Voy. Compliment.

Exemple. Il y a une illusion dans la manière dont on se sert des exemples pour prouver. I, 98. — « L'exemple ne nous instruit point. » I, 116. — Les exemples des morts généreuses des païens ne nous touchent guère; mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche : pourquoi. II, 97. — Voy. Grands hommes.

Exempt. « Avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. » II, 63. — « Un homme exempt de tous ces maux. » II, 119.

Exemption. « L'exemption d'injustice. » II, 165. Cf. II, 157.

Exercice, pour Épreuve. I, cvii. Voy. Eternellement.

Exorcisme. Figure de la destruction par Jesus-Christ de l'empire du diable sur les cœurs. II, 199.

Exorcistes. II, 72.

Expédient, pour Utile. II, 231, 247.

Expérience. Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct et l'expérience. » I, 12.

Extérieur. On a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures. I, 61. — L'extérieur et l'intérieur dans la religion chrétienne. I, 170. — « L'Eglise ne juge que par l'extérieur. » II, 115. Voy. Intérieur. — Œuvres extérieures. II, 177.

Extraordinairement. » Ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement. » II, 334.

Extravagance. Voy. Ignorance.

Extravaguer. Voy. Nature.

Extrême. « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. » I, 5. — « Les choses extrêmes nous échappent, ou nous à elles. » *Ibid.* — Condamnation des extrêmes. I, 73. 77. — Voy. Vertu.

Extrémité. « Les extrémités... se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement. » I, 4-5. — « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. » I, 44 — « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois. » I, 77.

Ezéchiel. Cité. II, 7, 109.

F

Fable. « Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. » I, 28. = Fable d'Esdras. II, 179-180.

Facultés. Facultés hétérogènes. I, 45.

Faible. Les faibles. I, 32 ; II. 341.

Faiblesse. Faiblesse de l'homme. I, 30. — « La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse. » I, 62. — Une pensée oubliée fait souvenir de sa faiblesse. I. 85. — Toutes les faiblesses très-apparentes sont des forces. » I, 212. = Faiblesse d'esprit. « Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître le malheur d'un homme sans Dieu. » I, 142. — *Faiblesse.* I, 41, note 4.

Faillir. « Comme il arrive à tout le monde de faillir. » I, 80. — « Il y en a qui faillent contre ces trois principes. » I, 193.

Faim. « La faim des choses spirituelles... Faim de la justice. » II, 164.

Faire. Emploi elliptique de ce verbe. I. 31, 54, 73. = Pour Contrefaire, jouer (*agere, simulare*). — Faire le philosophe, I, 50. — Faire le dégoûté.

I, 85. — Faire l'ange, faire la bête. I, 100. — Faire le brave, I, 138, 142. — « Faire l'entendu. I, 44 ; II, 350. — Faire le prince. II, 16. — « Ceux qui font les douteurs de miracles. » II, 162. — Tout le monde fait le Dieu en jugeant. » II. 175 [1]. — Faire pour constituer. « L'homme n'agit point par la raison qui fait son être. » II, 155. — Faire à, faire contre, faire pour. « Tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre. » II, 108. Cf. II, 74, 198. — Faire de. « Nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. I, 37. — Se faire. Instinct qui porte à se faire Dieu. II, 111.

Famille (de Pascal). « Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse. » II, 205.

Fantaisie. Distinction de la fantaisie et du sentiment. I, 98. — Chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien. » I, 100. — Voy. Législateur, Titre.

Fantastisque. « Par une estimation fantastique. » I, 41.

Fastueux. Titres (d'ouvrages) fastueux. I, 4.

Fatal. Adjectif poétique. I, 104 et 110.

Fausseté, pour Erreur. I, 44, 150.

Faute de (A). I, 104.

Fautif. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes. » I, 38.

Fauteuil. « Si le respect était d'être en fauteuil... I, 64.

Faux. Voy. Chrétien, Effet, Imposteur, Juste, Miracle, Paix, Prophètes, Religion.

Fécondité. Voy. Esprit.

Félicité, pour Bonheur, parfait. I, 115. — La félicité de l'homme est en Dieu et avec Dieu. I, 182 : II, 60. — En Jésus-Christ est toute notre felicité : II, 63. — Les hommes ordinaires et les saints aspirent tous à la felicité : ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. II, 93. — Voy. Estime.

Femme. Comment la vue d'une femme qui plaît peut rendre un homme misérable. II, 166. — Les femmes ont un empire absolu sur l'esprit des hommes. II, 254. — « Le sujet le plus propre pour soutenir la beauté, c'est une femme... Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. » *Ibid.*

Fenêtre. Voy. Passant.

Fermeté. Voy. Ebranlement.

Ferox gens, etc. (T. Liv.) I, 81.

Feu (au sens figuré). « Elles (les passions) demandent beaucoup de feu. » II, 251. — « Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint. » II, 252. — « Les passions de feu. » *Ibid* [2]. — « Les uns sont tout de feu. » II, 260. — « Un feu d'esprit naturel et prompt. » II, 261. = Feu (ardeur mystique). I, cvi.

Fidèles (Les). Voy. Membre.

Figmentum malum. Voy. Fond.

Figurantes (Choses). I, 206, 207. — « Les figurantes des exclusions. » II, 158.

Figuratif. II. 184. — « L'Ancien Testament n'est que figuratif. » II, 2. — Sacrement figuratif. II, 92. — Précepte figuratif. II, 104. Voy. Charité. — Chapitre des figuratifs. II. 175. — « Parler contre les trop grands figuratifs. » *Ibid.* = Figuratives. II, 184. — *Que la loi était figurative. Figures.* II, 5, note 1.

Figure. La grâce, figure de la gloire. I, 205. Voy. Grace. — Raison des figures. Toute la religion juive n'est que figures. I, 206-211. Cf. II 184. — La figure et la vérité. I, 210 ; II, 2. Voy. Vérité. — « Il y a des figures claires et demonstratives : mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirees par les cheveux. » II, 1. Voy. Joseph, Pophetes, Synagogue, Testament. — La réalité et la figure. II, 3. Voy. Réalité. — « Tout arrivait en figures. » II, 5. Cf. II, 6-7. — « Tout ce qui ne va point à la charité est figure. II, 9. — « Changer de figure à cause de notre faiblesse. » *Ibid.* — L'Eucharistie même est figure. II, 10. — Secret des figures (dans l'Ancien Testament). II, 11. Cf. II, 101. — Figures ou sottises. II, 11. = Figures (de style). « Faire des figures justes. I, 103. Voy. Antithèse.

Figures. I, 174, note 1 : I, 205, note 3 : II, 3, note 2 et 3 ; II, 4, note 2 ; II, 8, 6 ; II, 11, note 3 : II, 27, note 5. Cf. II, 188. — *Raisons pourquoi Figures*. I, 209, note 4.

1. Dans les *Provinciales*, 1re Lettre : « Je connais bien que j'avais trop fait le janséniste. »
2. Molière, dans *La Gloire du Val-de-Grâce*, a [illegible] :

Et les *emplois de feu* demandent tout un homme.

Figures particulières. II, 5, note 2.

Figuré. Les choses figurées. I, 206. — « Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée. » I, 210.

Figurer. « Elle (la grâce) a été figurée par la loi, et figure elle-même la gloire. » I, 205. — « Cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé quiest en chacun de nous. » II, 341. — Se figurer. « La nature trompeuse se le figure (le corps) de la sorte. » II, 241.

Fille. II, 76, 99. Voy. Port-Royal, Thérèse (Sainte).

Fin (substantif). La fin de l'homme : considéré selon sa fin, il est grand et incomparable. I, 12. Cf. II, 109. Voy. Ordre. — « Le présent n'est jamais notre fin... ; le seul avenir est notre fin. » I, 37. — Négligence étonnante de ceux qui passent leur vie sans penser à la dernière fin de la vie. I, 138. — Un seul principe et une seule fin de tout. I, 185. — « La dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. » I, 209. — « Je ne suis la fin de personne. » II, 106. — « Il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. » II, 166. — Voy. Délibérer.

Fin de ce discours. I, 153, notes 1 et 165.

Fin (adjectif). Esprits fins. I. 97. — « Les fins qui ne sont que fins. » *Ibid.*

Finesse. De l'esprit de finesse. I, 96 : II, 252. Voy. Géométrie. — « La finesse est la part du jugement. » I, 106. — *Géométrie, Finesse.* I, 106, note 1.

Fini. « Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux. » I, 6. » « Nous connaissons l'existence et la nature du fini. » I, 148. — Hasarder le fini : gagner le fini. I, 151-152 — « Le fini s'anéantit en présence de l'infini. : I, 153.

Firmament. « Les astres qui roulent dans le firmament. » I, 1. Cf. I, 2; II, 16.

Fléau. « L'inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité. » II, 117. — « Que votre fléau me console. » II, 225.

Fleurs de lis. I, 33.

Fleuve. Image des trois fleuves de feu. II, 103. Voy. Concupiscence. — Des fleuves de Babylone. *Ibid.* — Voy. Flux.

Flotter. « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants. » I, 5. — « Les petites choses flottent dans sa capacité (du cœur). » II, 255.

Flux. « C'est un flux continuel de grâces, que l'Ecriture compare à un fleuve. » II, 328.

Foi. Jamais personne, sans la foi n'est arrivé à être heureux. I, 116. — Sans le sentiment de cœur, la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut. I, 120. Cf. II, 109. — La foi chrétienne va principalement à établir la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. I, 140. Cf. I, cxxxiv. — La foi est un pari. I, 150. — La foi est un don de Dieu. I, 157. Cf. II, 158. — La foi est au-dessus des sens, et non pas contre. I, 194. — Reposer dans la foi. I, 197. — Donner foi au Messie. I, 207. — « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. » II, 88. — « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » *Ibid.* et 127. Cf. II, 297. — La foi catholique. II, 92. — « Le juste agit par foi dans les moindres choses. » II, 161. — « La foi n'est pas en notre puissance comme les œuvres de la loi. » II, 179. — « La grandeur de la foi éclate bien davantage lorsqu'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » II, 234. — Marque donnée par Jésus-Christ pour reconnaître ceux qui ont la foi. II, 331.

Foison. « Des foisons de religions. » I, 198.

Folie. La puissance des rois fondée sur la folie du peuple. I, 61, 86. — « L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut (d'esprit). » I, 73. — Le peché originel est folie devant les hommes... Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes. I, 185. — La folie des incrédules est un exemple qui garantit les autres, II, 89. — Les vrais chrétiens obéissent aux folies (c'est-à-dire, aux institutions humaines), par respect de l'ordre de Dieu. II, 172. — La folie de la croix. II, 200. Voy. Fou. — C'est toujours une grande folie que de se damner. II, 356.

Fond. « Ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert : il n'est pas ôté. » II, 121.

Fondé. « Notre religion est... la plus fondée en miracles, prophétiés, etc. » II, 160.

Fondement. « Tout notre fondement craque. » I, 6. — « C'est le fonde

ment mystique de son autorité. » I, 38. — Fondements de la religion chrétienne indubitables. I, 198. — La religion païenne sans fondement. Fondements de la religion mahométane; de la religion juive. II, 41. — De la religion chrétienne. II, 42, 73. — Les miracles sont fondement. II, 67. — Le chapitre des fondements. II, 175. — Voy. FAIBLESSE.

FORCE. « L'empire de la force règne toujours... La force est le tyran du monde. » I, 61. Voy. OPINION. — « La force est la reine du monde, et non pas l'opinion ; mais l'opinion est celle qui use de la force. » II, 125. — « Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force. » I, 71. — La force et la justice. I, 72. — « La force n'est maîtresse que des actions extérieures. » I, 81. — On ne peut mettre la religion dans l'esprit et dans le cœur, par la force. II, 88. — La concupiscence et la force, source de toutes nos actions. II, 114. — « Quand la force attaque la grimace... » II, 153. — « Les armes et la force à la main. » II, 157. — Dans l'amour il ne faut rien de force. II, 260. — « Le ton de voix... change un poëme de force. » I, 33. = Forces, pour, raisons, motifs : « Les principales forces des pyrrhoniens. » I, 112. = Il est force de, pour, on est forcé de. « Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice... » I, 71. — « On appelle juste ce qu'il est force d'observer. » *Ibid.* — *Justice*, *Force*. I, 72, note 1.

Forma futuri. Voy. ADAM.

Formaliste (*Point*). II, 94, note 2.

FORMALITÉS. Ce qu'elles valent dans la religion. II, 106.

FORT (substantif). « L'unique fort des dogmatistes. » I, 113.

FORTUNE. « Chaque degré de bonne fortune qui nous élève... nous éloigne de la vérité. » I, 28. — « Les plus grandes fortunes... Les moindres... » *Ibid.*

FOU. L'imagination rend les fous heureux à l'envi de la raison. I, 31. — « Un hôpital de fous (le monde). » I, 86. Voy. ARISTOTE. — « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de ne pas être fou. » II, 119. — Notre religion est folle et sage. II, 160, 200.

FOUDRE (LE). « Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc. » I, 101. — Avec un tel éclat de foudres. » II, 47.

FOURNIR. Voy. CONCEVOIR.

FRANCE. « Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le Concile est au-dessus du Pape. » II, 122.

FROISSÉ. « Je ne puis voir sans joie la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes. I, CXXXI.

FRONDE. Injustice de la Fronde. I, 72.

FRONDER. « L'art de fronder. » I, 39.

FUIR. « Il (le terme) fuit d'une fuite éternelle. » I, 7. — « Rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. » *Ibid.*

G.

GAGER. Gager sur le salut et sur l'existence de Dieu. I, 149-150.

GAGNER. « Les académiciens auraient gagné. I, 43. » — « Si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement. » I, 52. — Tout à gagner à croire que Dieu est. I, 150-153.

GAIN. « Pesons le gain et la perte en prenant croix, que Dieu est... » I, 150. — Certitude de gain à ce jeu. I, 151-153. Voy. HASARD.

GALILÉE. Ce mot, prononcé par les Juifs, fait envoyer Jésus-Christ à Hérode. II, 101.

GAMME. « C'est une bizarrerie qui met hors de gamme. » I, 100 1.

GARANTIR, pour, préserver. « En garantir les autres. » II, 89.

GAS (M. DU). Voy. DU GAS.

GATER. « Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. » I, 100.

GÉNÉALOGIE. — Différence entre les deux généalogies de Jésus-Christ dans saint Matthieu et dans saint Luc. I, 212. — Soin particulier qu'avaient les an-

1. *Mettre quelqu'un hors de gamme*, le déconcerter, lui rompre ses mesures, le réduire à ne savoir plus que répondre. *Dict. de l'Académie.*

ciens peuples de conserver leurs généalogies. I, 213. — Généalogie de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament. II, 51.

Génération. Raison du petit nombre des générations dans Moïse. I, 212.

Génie. « Les grands génies ont leur empire... et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles. » II, 15. — Voy. Inquiétude.

Gens. Gens d'esprit. Leur ordre de grandeur. II, 15. = Gens honnêtes, honnêtes gens. Voy. Honnête. = Gens de guerre. S'établissent par la force. I, 33. = Gens (jeunes). Voy. Jeunes gens. = Gens universels. Ce qu'ils sont. I, 74.

Gentil. Le peuple gentil. II, 17. = Gentils (les). Voy. Jésus-Christ.

Gentilhomme. « Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal. » I, 50.

Géomètre. Genre d'esprit des géomètres. I, 96-97, 106. — Les géomètres sont en très-petit nombre. II, 303. — Différence entre un géomètre et un duc. II, 354.

Géométrie. « La géométrie comprend un grand nombre de principes. » I, 95. — De l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. I, 96. Cf. II, 252. — L'objet de la géométrie consiste en preuves. I, 104. — « La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit. » I, 106. — En quoi excelle la géométrie. II, 279. — Est presque la seule des sciences humaines qui produise des démonstrations infaillibles. II, 280. — « Ce qui passe la géométrie nous surpasse. » *Ibid.* — « La géométrie est une grandeur naturelle. » II, 354. — Les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. *Ibid.* *Géométrie, Finesse.* I, 106, note 1.

Géométrique. De l'esprit géométrique. II, 251, 278-308. — Des démonstrations géométriques. II, 279. — Des définitions géométriques. II, 280-281.

Gibier. « La vérité n'est pas de notre portée et de notre gibier. » I, 114 (note 6).

Girouette. Voy. Bruit.

Glisser. « Il (le terme) nous glisse... » I, 6.

Gloire. La recherche de la gloire est la plus grande bassesse de l'homme et la plus grande marque de son excellence. I, 10. — Douceur de la gloire. I, 24. — « Ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit. » I, 25. — « Gloire et rebut de l'univers (l'homme). » I, 114. = A la gloire (locut. adverbiale). « A la gloire de la cabale pyrrhonienne. » I, 43. = Gloire, pour, état glorieux des élus. I, 149, 205. Cf. II, 10, 92, 333. Voy. Brûler, Grace, Sacrement. = Gloire du royaume (la), expression orientale, pour, le peuple. II, 33. — *Gloire.* I, 100, note 3. — *La gloire.* II, 164, note 1.

Glorieux. Voy. Avénement.

Glorifier. « Ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. » II, 63.

Gond. « Hors des gonds. » I, 33. Voy. Raison.

Gorge. « Nos misères... qui nous tiennent à la gorge. » I, 25.

Gouffre, au figuré. « Ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini. » I, 117.

Goujat. « Un goujat se vante. » I, 25.

Gourmander. « Il (Montaigne) gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi... » I, cxxix.

Gout. En quoi il consiste. I, 103. — « Ceux qui ont le bon goût (pour, le bon). » *Ibid.*

Gouter (*probare*). « Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval. » II, 327.

Goutte. « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » II, 208.

Gouverner. Voy. Laisser.

Grace (la). I, cxiv-cxix. — La nature en est une image. I, 205; II, 5. — « La grâce n'est que la figure de la gloire. » I, 205. — La grâce du Messie. II, 18. Voy. Conversion. — « Toute la morale consiste en la concupiscence et en la grâce. » II, 88. — La grâce sera toujours dans le monde. » II, 93. — C'est la grâce, et non la raison, qui fait suivre la religion. II, 96. — Peut seule faire de l'homme un saint. II, 120. — » La grâce donne ce à quoi elle oblige. » II, 160. — Ni l'Ecriture, ni les miracles, etc., ne sont rien sans elle. II, 225. — Dieu veut que nous jugions de la grâce par la nature. II, 335.

Gradation. I, 59.

Grain. « Sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère... » I, 37. Voy. Cromwell.

Grand. « Dans une grande âme tout est grand. » II, 252.

Grand seigneur. Ce que c'est que d'être grand seigneur. II, 355. = Au figuré. « Ce sont misères de grand seigneur. » I, 9. Voy. Misère. = Le Grand Seigneur, pour, le Sultan. I, 34; II, 172.

Grandeur. II, 121, note 4. — *A. P. R. Grandeur et misère.* I, 121, note 1.

Grandeur. « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. » I, 9. — Il faut montrer à l'homme à la fois sa grandeur et sa bassesse. I, 11. — Grandeur et misère de l'homme. I, 121. — « Il faut des mouvements de grandeur, non de mérite, mais de grâce. » I, 188. — Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même. II, 121. — Grandeur de sainte Thérèse. II, 177 — « On devient toute grandeur. » II, 260. = Ce que c'est que la grandeur naturelle des objets. II, 292. — Les grandeurs homogènes (en mathématique) : leur définition par Euclide. II, 293.

Grandeurs. Deux sortes de grandeurs dans le monde : des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. II, 353. Cf. II, 176. — « La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. » I, 84. — « C'est une sottise de chercher les grandeurs. » I, 87.

Grands. Ce qui fait la différence entre les grands et les petits. I, 79. — Analyse de la condition des grands. I, 52-53 ; 59-60. — « Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux. » II, 176. — Trois discours sur la condition des grands. II, 348-356. = « Les grands de chair. » II, 15.

Grands hommes. Effets de leurs exemples. Ils sont par leurs vices du commun des hommes. I, 79-80.

Gras. Terre grasse, pour, la terre promise. I, 205, 206.

Gravier. I, 37. Voy. Grain.

Grecs. Malédiction des Grecs, etc. II, 186. — Voy. Idolatrie, Législateur.

Grenouille. Voy. Brochet.

Grimace. S'établir par grimace. I, 33. — La force et la grimace. *Ibid.* Cf. II, 153.

Grossier. Les Juifs grossiers. I, 210. — Les chrétiens grossiers. I, 211.

Guerre. « C'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé. » I, 72. — Guerres civiles, le plus grand des maux. I, 60. — Guerre intérieure de la raison contre les passions. I, 120; II, 111. — La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans guerre, II, 115. Voy. Jésus-Christ. — « Il faut se résoudre à souffrir cette guerre (entre la grâce et la concupiscence) toute sa vie. » II, 334. — « Cette guerre... est une paix devant Dieu. » *Ibid.*

Guerrier. « C'est un bon guerrier. Il me prendrait pour une place assiégée. » I, 74.

Gueux. Contrefaire le gueux. I, cxxiv.

Guinder. « Il ne faut pas guinder l'esprit. » II, 307.

H.

Habiles (les). « Les habiles par imagination. » I, 31. — « Le peuple et les habiles composent le train du monde. » I, 44. Voy. Peuple. — Les demi-habiles méprisent les personnes de grande naissance; les habiles les honorent. I, 59-61. — Voy. Dessous.

Habit. « Cet habit, c'est une force. » I, 64.

Haï. Les Juifs haïs, les chrétiens encore plus : pourquoi. II, 96.

Haine. Les hommes ont haine de la religion. II, 100. Voy. Chrétien. — Au fond, il n'y a que haine entre les hommes. II, 121. — Voy. Justice.

Haïr (se). Est un devoir de l'homme dans la religion chrétienne. I, 170 ; II, 110. — Les vrais chrétiens se haïssent et ne veulent haïr qu'eux-mêmes. I, 195, 211. — « La vraie et unique vertu est de se haïr. » II, 105. — « Il faut n'aimer que Dieu, et ne haïr que soi. » II, 113. — « Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. » II, 121.

Haïssable. « Le Moi est haïssable. » I, 761. — « On est haïssable par sa concupiscence. » II, 105.

1. Mme de Sévigné. Lettre à Bussy, du 13 nov. 1867 : « Je sais, et c'est Salomon qui le dit, que celui-là est *haïssable* qui parle toujours de lui. » — *Ecclésiastique*, XX, 5.

Hardi. « Trop de deux mots hardis. » II, 154 et 213.

Hardiesse. Pascal admire la hardiesse de ceux qui entreprennent de parler de Dieu aux impies. II, 60 et 66.

Harnais. Voy. Bras.

Hasard. Du hasard de gain et de perte à jouer que Dieu est ou n'est pas. I, 149-152. — Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement d'un mystère. II, 102. — Donne les pensées et les ôte. II, 125. — Voy. Naissance, Richesses.

Hasarder. Ce que l'on hasarde dans le parti. I, 150-151. — « Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre. » II, 261.

Héraut. Voy. Avénement, Juifs.

Hérédité. Ce qu'il faut penser de l'hérédité des biens. II, 351. — Voy. Mal, Sot.

Hérésiarque. « Les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs. » II, 216.

Hérésie. Hérésies contraires. II, 18. — Soupçon d'hérésie. II, 77. — Source de toutes les hérésies. II, 91. — Moyen de les empêcher et de les réfuter. II, 92. — Double hérésie sur l'explication du mot *omnes*. II, 120. — Dieu, prévoyant les hérésies, a mis dans l'Ecriture et dans les prières de l'Eglise des mots et des sentences contraires. II, 202.

Hérétique. Chose plaisante à considérer, que les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, se sont fait eux-mêmes des lois. I, 85. — Les catholiques et les héretiques. II, 72. — Les hérétiques, ennemis de l'Eglise. II, 77. Voy. Eglise. — Les Jansénistes et les hérétiques. II, 81. Voy. Jansénistes. — Les hérétiques conviennent que l'Eucharistie est figurative, mais nient la présence réelle. II, 92. Cf. II, 330. Voy. Eucharistie. — « Les hérétiques, au commencement de l'Eglise, servent à prouver les canoniques. » II, 202. — Voy. Soumission.

Hérétiques. II, 109, note 1.

Héritier. L'homme en présence des dogmes et des preuves de la religion, comparé à un héritier qui trouve les titres de sa maison. II, 96.

Hermine. Voy. Magistrat.

Hérode. Agit sans le savoir pour la gloire de l'Evangile. II, 41. — Cru le Messie. II, 186. — Mot d'Auguste sur Hérode. II, 203.

Héroïque. « Ame parfaitement héroïque. » II, 17. Voy. Jésus-Christ.

Héros. Amour des héros. II, 258.

Hésiode. I, 200.

Hétérogène. Voy. Faculté.

Heure. « Il (les philosophes) délibèrent de passer une heure. » II, 111. — Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. II, 125. = Sur l'heure, pour, à l'improviste. « Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure. » II, 80.

Heureux. « Nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » I, 37. — Etrange manière de rendre les hommes heureux. I, 48. — On n'est pas heureux par le divertissement. I, 73. — « Tous les hommes recherchent d'être heureux. » I, 116. — Comment la religion peut rendre l'homme heureux. I, 182. Cf. II, 103. — « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien. » I, 188. — « Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. II, 157. = Les heureux. I, 86.

Heurter. « Rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. » I; 115.

Hiérusalem. II, 56, 58, 103, 104, 198.

Hilaire (Saint). Cité. II, 180.

Histoire. « Leur histoire (des Juifs) enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires. » I, 240. — « Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte. » I, 201. — Idée de l'histoire universelle, vue par les yeux de la foi. II, 41 et 45. — Histoire de l'Eglise. Voy. Eglise. — De la Chine. Voy. Chine. — « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » II, 107 et 138. — « Mon histoire. » Voy. Auteur. — Histoire des choses passée. Voy. Patriarches.

Historien. « Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain (de la création et du déluge). » I, 212 et 217. — Les historiens ont à peine aperçu Jésus-Christ. II, 17. — Raisons du silence des historiens sur Jésus-Christ. II, 198. — Les historiens évangeliques : leur modestie. II, 39.

HISTORIQUE. Matières ou connaissances historiques ; leur objet et leur caractère. II, 266.

HOLOCAUSTE. « Jésus-Christ s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime. » II, 237. — « Nos imperfections serviront de matière à ces holocaustes . » II, 245.

HOMÈRE. Antiquité des livres d'Homère, d'Hésiode, etc I, 200. — Homère ne s'est jamais servi du nom de *loi*. *Ibid.* — « Homère fait un roman, qu'il donne comme tel, et qui est reçu pour tel. » I, 201 et 204.

HOMME. « Que l'homme considère ce qu'il est au prix de ce qui est. I, 2. — « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? » *Ibid.* — L'homme, dans la nature est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant. I, 3 — Etat véritable des hommes. I, 5. — L'homme a rapport à tout ce qu'il connait. I, 6. — Est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature. I, 8. — Grandeur et misère, bassesse et excellence de l'homme. I, 9-11, 121, 182 : II, 155. Voy. CONTRARIÉTÉ, GRANDEUR, MISÉRABLE, MISÈRE. — « Il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois. » I, 9. Cf. I, CXXXII, 115, 117, 121, 171, 183. — « N'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant. » I. 10. Cf. II, 16 et 20. — « Il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux : mais il n'a point de vérité ou constante ou satisfaisante. » I, 11. — Deux manières de considérer la nature de l'homme. I, 12. Voy. FIN, MULTITUDE. — Vanité ancrée dans le cœur de l'homme. I, 24. — Corruption de l'homme, montrée par son aversion pour la confession. I, 27. — Son aversion pour la vérité. *Ibid.* Voy. FORTUNE. — L'union entre les hommes n'est fondée que sur une mutuelle tromperie. I, 28. — L'homme n'est que déguisement, que mensonge et hypocrisie. *Ibid.* Cf. I, 75. — Faiblesse de l'homme. I, 30. — Puissance de l'imagination sur l'esprit de l'homme. I, 31-41. — Son esprit sujet à être troublé par le premier tintamarre. I, 40. — « Le plaisant Dieu que voilà ! » I, 41. (Cf. II, 111 : « Cet instinct qui le porte à se faire Dieu. ») — « N'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable sans la grâce. » I, 44. Cf. II, 119. — Tous les soins dont on charge les hommes dès l'enfance les empêchent d'être malheureux en les empêchant de penser à ce qu'ils sont. I. 48. — « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » *Ibid.* — L'homme ne peut demeurer chez soi avec plaisir. I, 49. — Les hommes ne cherchent que l'agitation. I, 50. — Un instinct secret les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, et un autre instinct leur fait connaître que le bonheur n'est que dans le repos. *Ibid.* — Heureux par le divertissement : sans divertissement, malheureux. I, 51-52. Cf. I, 73, 77. — Se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point penser à leurs maux. I, 54. — Image de la condition des hommes. I, 54-55. Voy. CONDAMNÉ. — « L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. » I, 74. — Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. I, 83. — Vanité de l'homme, considérée dans l'amour. *Ibid.* — « L'homme aime la malignité. » I, 86. — S'il y a beaucoup d'hommes originaux I. 95. Voy. ESPRIT. — « L'homme n'est ni ange ni bête. » I, 100. — « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! etc. » I, 114. Voy. CHAOS, CONTRADICTION, PARADOXE, etc. — « L'homme passe infiniment l'homme. » *Ibid.* — « Tous les hommes recherchent d'être heureux. » I, 116. — Personne n'y arrive sans la foi. *Ibid.* — L'homme ne peut trouver le vrai bien qu'en Dieu. I, 117-118. — N'est heureux qu'en Dieu : pourquoi si contraire à Dieu. I, 121. — Est visiblement égaré et tombé de son vrai lieu. *Ibid.* Cf. I, 171. — « L'homme connaît qu'il est misérable... mais il est bien grand puisqu'il le connaît. » I, 121. — Est un monstre incompréhensible. *Ibid.* — Contrariétés. L'homme naturellement crédule, incrédule ; timide, téméraire. » *Ibid*, Cf. II, 175 Voy. CONTRARIÉTÉ. — « Rien n'est si important à l'homme que son état : rien ne lui est si redoutable que l'éternité. I, 140. Voy. INSENSIBILITÉ. — « Les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. » I, 141 et 148. — Malheur de l'homme sans Dieu. I, 141 ; II. 60, 157. — Comment raisonnent les hommes qui vivent de parti pris dans l'ignorance de leur état. I, 143. Cf. 139. — La connaissance de la vraie nature de l'homme et celle de la vraie religion sont inséparables. I, 170-177. Cf. I, 188. — Hommes dans les temps de l'idolatrie. I, 172. — Misérable état de l'homme abandonné à lui-même. I, 175, 197. — L'homme par sa présomption est devenu semblable aux bêtes. I, 183. — Maladies principales de l'homme. I, 184. — Duplicité de l'homme. I, 186. — Sans la religion, les hommes ne peuvent fuir ou l'orgueil ou la paresse, les deux sources de tous les vices. *Ibid.* —

Tous recherchent leur satisfaction. I, 205. Cf. II, 93. Voy. SAINT. — Deux sortes d'hommes en chaque religion. I, 211. — Les hommes se rendent indignes de leur salut et de la clémence de Dieu. II, 47. — Tout, dans le monde, instruit les hommes et de leur corruption et de leur rédemption. II, 48-49. — « Les hommes sont tout ensembles indignes de Dieu et capables de Dieu. II, 49. Cf. II, 122. — « Il n'y a rien sur la terre qui ne montre... ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu. » *Ibid.* — Devoir réciproque entre Dieu et les hommes. II, 69-70. — Ignorance des hommes avant Jésus-Christ, II, 87. — « Il faut que l'homme en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu (le bien). » II, 89. — L'homme, tombé de sa place, la cherche avec inquiétude. II, 90. — Sa dignité : en quoi consistait, dans son innocence ; en quoi elle consiste aujourd'hui. *Ibid.* — « L'homme est ainsi fait qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit. » II, 105. — Fait lui seul une conversation intérieure. *Ibid.* — « Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur. II, 109. — « L'homme est visiblement fait pour penser... Tout son devoir est de penser comme il faut. » *Ibid.* Cf. II, 251. — « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. » II, 110. Cf. I, 11 ; II, 90. — Folie des hommes. II, 119. Voy. FOU. — Ce qu'il faut pour faire d'un homme un saint. II, 120. Voy. GRACE. — La nature de l'homme a ses allées et venues. II, 124 et 145. — L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » II, 155. — Ne peut de lui-même aller à Dieu. *Ibid.* — Il n'y a que deux sortes d'hommes : les justes, qui se croient pécheurs : les pécheurs qui se croient justes. II, 164 — Tous les hommes ne délibèrent que des moyens, et point de la fin. II, 166. — Description de l'homme. Nature de l'homme. II, 167. — Les hommes jugent de Dieu par eux-mêmes. II, 174. — L'homme comparé à des orgues. II, 175. — Dieu a créé l'homme avec deux amours. II, 242. Voy. AMOUR-PROPRE, AMOUR DE DIEU. — L'homme est trop infirme pour juger sainement de la suite des choses futures. II, 247. — Ce qu'il y a dans chaque homme. *Ibid.* Voy. ADAM. — L'homme n'aime pas à demeurer avec soi : il ne peut vivre sans aimer. II, 253-255. — Est la plus belle créature que Dieu ait formée. II, 253. — Est né pour le plaisir. II, 254. — « L'homme n'est produit que pour l'infinité. » II, 270. — « Toute la suite des hommes doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » II, 271. — *Disproportion de l'homme.* I, 8, note 4. — *La grandeur de l'homme.* I, 10, note 1 et note 3.

HOMME-DIEU. « L'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un homme-Dieu. » I, CXXXIV.

HOMOGÈNE. Voy. GRANDEUR.

HONNÊTE. *Honnête homme*, pour, homme du monde, ou opposé à, homme de métier ; et *Honnêtes gens* de même. I, 74, 75. — On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes, et c'est ce qu'ils se piquent le plus d'être. I, 80. — Platon et Aristote, qu'on ne s'imagine qu'avec des robes de pédants, étaient des gens honnêtes et comme les autres. I, 85. — « Qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens. » I, 142. Voy. HONNÊTETÉ — Si vous êtes duc et honnête homme,... je ne vous refuserai point l'estime que mérite la qualité d'honnête homme. » II, 354.

HONNÊTETÉ, pour, l'état et les qualités de l'*honnête homme*, distingué du chrétien. II, 157, 169. — Voy. RÈGLE.

HONNEUR. « Qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme. » I, 24.

HONTE. « Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir (c'est-à-dire, qu'à n'être pas honteux d'être sans lumière et sans croyance). » I, 142.

HOPITAL. Voy. FOU.

HORACE. Cité. I, 86 ; II, 124.

HORREUR. Voy. MORT (LA).

HOSTIE, pour, victime. II, 27, 28, Cf. II, 24 et 34 ; II, 230, 238.

HUGUENOTS. Excluent l'unité. II, 120.

HUMAIN. Voy. CARACTÈRE, VIE HUMAINE.

HUMANITÉ, pour, qualité d'homme. II, 283. — Pour, nature humaine. II, 339. — L'humanité de Jésus-Christ. II, 92.

HUMBLE. Epictète veut que l'homme soit humble. I, CXXIV.

HUMEURS. « Le temps et mes humeurs ont peu de liaison. » I, 84.

HUMILIÉ. « Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix. » II, 6. — « Ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse. » II, 96, — Voy. JEUNER.

Humilier (s'). « Humiliez-vous, raison impuissante. » I, 114.
Humilité. Discours d'humilité. I, 75. — « Peu parlent de l'humanité humblement. « *Ibid.* — Humilité d'une âme chrétienne. I, 177 et 181. — Humilité apparente. I, 189. Voy. Raisonnement. — « Fausse humilité, orgueil, » II, 160.— Les humiliations disposent à l'humilité. II, 179. Voy. Pénitence.
Hypocrisie. « L'homme n'est que mensonge et hypocrisie. » I, 28.
Hypocrite. Les hypocrites bien déguisés sont soufferts par l'Eglise et sont reçus des hommes; mais ils ne sont pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper. II, 115.

I

Ici, pour, sur la terre, dans la vie. I, cxxiv. — « Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. » I, 88. — « Ce n'est point ici le pays de la vérité. » II, 78.
Idée. « Presque tous les philosophes confondent les idées des choses. » I, 8. — La conformité d'idée n'est pas certaine. I, 43.
Identité. Ce que c'est. II, 202.
Idolatrie. Générale dans le premier âge du monde. I, 172. — Idolâtrie des Egyptiens, des Grecs et des Latins. *Ibid.* — Ruine de l'idolâtrie prédite. II, 24.
Idole. « On se fait une idole de la vérité même. » II, 116.
Ignorance. « L'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite. » (Montaigne) I, cxxxii. Cf. I, cxxvi. — L'ignorance naturelle et l'ignorance savante. I, 44. — Ignorance de son état : déraison des hommes qui choisissent d'y vivre. I, 139-143. — « Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie. » I, 143. — L'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout. II, 157. — Ignorance de Dieu. II, 197. — Les chrétiens sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur. II, 322. — Voy. Inconstance, Mort (la).
Ignorer. « Ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. » I, 197.
Il (neutre), pour, cela. I, 42, 82, 152, 208; II, 116, 164, 258, 353. Cf. I, lxxix, lxxxi ; 76, note 2 (phrase de La Bruyère). Voy. Le. = Explétif. « Tant il est vrai ce que vous venez de me dire, etc. » I, cxxxiii. Cf. I, cxxxiv. = Masculin, après le mot *personne*. Voy. Personne. = Impersonnel, devant un verbe suivi d'un sujet singulier déterminé. « Il est venu enfin Jésus-Christ dire... » II, 197.
Ile. Pascal se compare à un homme abandonné endormi dans une île déserte et effroyable. I, 175. — Histoire d'un homme jeté par la tempête dans une île inconnue : image de la condition des grands. II, 350.
Illusion. « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. » I, 28. — « Tout le monde est dans l'illusion. » I, 60.
Image. Voy. Condition, Ile.
Imaginaire. Vie imaginaire. ; être imaginaire. 24.
Imaginant (adjectif) Faculté imaginante. I, 32.
Imagination. Être d'imagination. I, 24. — Critique de l'imagination. I, 31. — Maitresse d'erreur et de fausseté ; ennemie de la raison ; a établi dans l'homme une seconde nature, etc *Ibid.* — Force de l'imagination. I, 32. — Ses effets. I, 33-34. — « Le roi n'a que faire de l'imagination. » I, 36. Voy. Juge. — L'imagination grossit le temps présent et amoindrit l'éternité. I, 37. — Grossit les petits objets et amoindrit les grands. I, 41. — « Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur. » II, 109. = Pour, idée. « L'imagination qu'on prend d'abord. » II, 308.
Imbécile. Voy. Nature, Ver. = Imbécile à... I, 8 (note 4).
Imiter. « La nature s'imite. » II, 163.
Immatérialité de l'âme. II, 153.
Immédiat de. « Sa sanctification a été immédiate de son oblation. » II, 239
Immobilement. II, 103.
Immortalité. Voy. Ame, Foi.
Impénétrabilité. Est une propriété des corps. II, 202.
Impénétrable. « (Dieu) Impénétrable à la vue des hommes. » II, 329.

IMPERCEPTIBLE. « L'univers imperceptible dans le sein du tout. » I, 3.

IMPIE. Les plus impies sont capables de la grâce. I, 187. — Les impies devraient être étrangement forts en raison. II, 94. — Faux raisonnement des impies fondé sur ce qu'il n'y a point de Dieu. II, 110.

IMPIÉTÉ. C'est elle qui fait la peine qu'il y a en entrant dans la piété. II, 114-115, 338. = Au pluriel. « Qu'ils laissent ces impiétés à ceux, etc. » I, 142.

IMPLIQUÉ, pour, embarrassé ou obscur. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si impliquées, qu'elles frappent peu. » I, 154.

IMPORTANT. « Tout est important. » II, 121.

IMPORTER. « Il importe de tout. » I, 100. — « Le moindre mouvement importe à toute la nature. » II, 121.

IMPOSER. « Le ton de voix impose aux plus sages. » I, 33.

IMPOSTEUR. Ce qui fait qu'on ajoute foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, c'est qu'il y en de vrais, comme il y en a de faux. II, 75.

IMPRESSION. Impressions anciennes : fausses impressions ; mauvaises impressions ; faire impression. I, 34-35.

IMPUISSANCE. « Notre impuissance à connaître les choses. » I, 7. — « Une impuissance de prouver. » I, 120. — « Impuissance à croire. » I, 152. — « La vraie religion doit avoir connu la concupiscence et l'impuissance (c'est-à-dire la concupiscence de l'homme et son impuissance de la vaincre en faisant le bien). » I, 169. Voy. PRIÈRE. — « Nos impuissances. » I, 5; II, 168.

Incapacité de l'homme. I, 8, note 4.

INCARNATION. Montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu. I, 188. — Secret de Dieu dans ce mystère. II, 329.

INCERTAIN. Travailler pour l'incertain. I, 62, 65 ; II, 124.

INCERTAINEMENT. I, 151.

INCERTITUDE. « Cloaque d'incertitude (l'homme). » I, 114. — « Nous ne trouvons en nous qu'incertitude. » I, 120. — « Dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. » I, 140. — Gagner avec incertitude. I, 151. — Voy. MONTAIGNE.

INCIRCONCIS. « Les incirconcis de cœur. » II, 57. Voy. CIRCONCISION. = Au propre. II, 94.

INCLINATION. « Nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. » II, 110.

INCLINER. Incliner le cœur à aimer, à croire. I, 104, 194. — « La coutume incline l'automate. » I, 156. — « L'habitude, qui incline toutes nos puissances à cette croyance. » *Ibid.*

INCOMMODER (s'). « Le respect est, Incommodez-vous. » I, 63.

Incompréhensibilité (A P. R. Commencement, après avoir expliqué l'). I, 83, note 1.

INCOMPRÉHENSIBLE. Réponse à l'objection que Dieu est incompréhensible. I, 189. — « Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas. » II, 125. — « L'homme est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible. » II, 290. — Voy. MONSTRE.

INCONSOLABLE. « Des mouvements bien plus inconsolables. » II, 245.

Inconstance. I, 81, note 4 ; II, 176, note 1. — *Inconstance et bizarrerie,* I 172, note 1.

INCONSTANCE. « Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance. » I, 84. — Voy. APPARENCE, CONDITION.

INCONTINENT. (adverbe). II, 60, 90.

INCONTRADICTION. « Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité. » I, 44.

INCORROMPU. I, 186, 208.

INCRÉDULE. Plaindre les incrédules et ne pas les injurier. II, 88. Cf. I, 142. — « Incrédules, les plus crédules. » II, 126. — Voy. CRÉDULE.

INCROYABLE. Réponse à l'objection : incroyable que Dieu s'unisse à nous. I, 189.

INDIENS (LES), I, 38.

INCURIOSITÉ (mot de Montaigne). I, CXXXII. Voy. IGNORANCE.

INDÉPENDANCE. Désir d'indépendance. II, 167.

INDIFFÉRENCE. « Il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est (de l'immortalité de l'âme). » I, 137. Voy. NÉGLIGENCE.

INDIFFÉRENT. Voy. PYRRHONIEN.

INDIVISIBLE. Espace indivisible ; parties indivisibles ; deux indivisibles, etc. II, 288-290.

INDUBITABLE I, 138; II, 111. — Voy. FONDEMENT.
INDULGENCES. II, 92.
INÉGALITÉ. Il est nécessaire qu'il y en ait parmi les hommes. I, 70.
INFAILLIBILILÉ. Contre l'infaillibilité d'un seul. II, 122. Voy. MULTITUDE.
INFAILLIBLE. Voy. DOCTEUR, PAPE.
INFAME. Voy. HONNEUR.
INFERTILE. « Pensées infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. » II, 72.
INFIDÈLE, pour, qui n'a pas la foi. II, 49, 50, 330. — Les chrétiens et les infidèles. II, 72.
INFIDÉLITÉ, pour, manque de foi, incrédulité. I, 152; II, 23, 161.
Infini, rien. I, 153, note 2.
INFINI (subtantif). « Ces deux infinis de sciences. » I, 4. — Les deux infinis. I, 6. Cf. I, 9; II, 163, 168. = L'infini. « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? » I, 2. — L'infini, ou le tout, opposé au néant. I, 3; II, 288. — Nous connaissons l'existence de l'infini, et nous ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non des bornes comme nous. I, 148. — La nature, les espaces, les nombres, font une espèce d'infini. II, 151.
INFINI (adjectif). « Une sphère infinie. » I, 1. — Une capacité infinie comme la nature. » I, 3. — « Une vitesse infinie. » II, 87. — « L'infinie immensité des espaces. » II, 132. — « Espaces infinis. » II, 153. = A l'infini. II, 153, 288, 289, etc.
INFINIMENT. « Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. » I, 3. — « Divisible infiniment. » I, 4. — « La durée de notre vie n'est-elle pas infiniment éloignée de l'éternité? » I, 6. — « La distance infiniment plus infinie des esprits à la charité. » II, 15. — « Ces êtres terminés se multiplient infiniment. » II, 151
INFINITÉ . « Une infidité d'univers, dont chacun a son firmament, etc » I, 2.
INFINITÉ. « Une infinité d'infinités de propositions. — I, 3. — « Je ne vois que des infinités de toutes parts. » I, 139. — « Il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. » I, 150 = La double infinité de la nature. I, 9. Cf. II, 296. — Les deux infinités, de grandeur et de petitesse. II, 288. — » L'infinité en petitesse est bien moins visible. » I, 4. — « L'homme n'est produit que pour l'infinité. » II, 270.
(INFINITIF, employé comme substantif). Voy. LE.
INFIRME, pour, faible. II, 247.
INFLUER (actif). « Du soin que la nature a d'y influer les esprits. » II, 112. — « Inutile au corps qui lui a influé sa vie. » II, 113.
INIQUITÉ. Les iniquités sont les vrais ennemis de l'homme. II, 10-11.
INJUSTICE. « Nous naissons injustes et dépravés. » II, 111. = « Et par les justes Juifs et par les injustes. » I, 209. = Etre injuste de, avec l'infinitif. II, 355.
INJUSTICE. L'injustice dans l'esprit. II, 258. — *Injustice.* I, 83, note 1; II, 167, note 5.
INONDATION. « Il faut une inondation de passion pour les ébranler (les grandes âmes) et pour les remplir. » II, 260.
INQUIÉTUDE. « L'inquiétude de son génie. » II, 154 et 213. — Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. » II, 336. Cf. II, 340. — Voy. CONDITION.
INQUISITION. « L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité. » II 117. — L'Inquisition corrompue ou ignorante. II, 118.
INSENSIBILITÉ. Etrange insensibilité de certains hommes sur leur état et sur l'éternité. I, 140-142.
INSINUER (Neutre). « Ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps. » II, 120. = S'insinuer. « Il tient la maîtresse branche qui s'insinue partout. » *Ibid.*
INSPIRATION. Un des trois moyens de croire. II, 107.
INSTINCT. L'instinct instruit l'homme. I, 12. Voy. EXPÉRIENCE. — « Nous avons un instinct qui nous élève. » I, 25. — Deux instincts contraires dans l'homme, du divertissement et du repos. I, 50. — « Cet instinct qui le porte à se faire Dieu. » II, 111. — Instinct des animaux comparés à l'esprit de l'homme. II, 151, 270. — « Instinct et raison, marques de deux natures. » II, 152. — *Instinct. Raison.* I, 120, note 3.
INSTRUCTION. Trop et trop peu d'instruction empêche l'esprit. I, 5.
INSTRUISANT. « Toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. » I, 171.
INSTRUMENT. « Nos instruments (au figuré). » I, 35, — Voy. INTÉRÊT. POINTE.

INTELLIGENCE. Rang que tient notre intelligence dans l'ordre des choses intelligibles. I, 5. = Au pluriel, pour, connaissances. « L'homme ne peut parvenir à ces hautes intelligences. » II, 267.

INTÉRESSER (s'). « Je vois bien que vous vous intéressez pour l'Eglise. » II, 329. Cf. II, 331.

INTÉRÊT. « Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. » I, 35.

INTÉRIEUR. L'extérieur et l'intérieur. I, 170. — Dieu ne regarde que l'intérieur. » II, 115. Voy. EXTÉRIEUR. = « Joseph si intérieur dans une loi tout extérieure. » II, 179.

INTIME. « Dans l'intime de la volonté de Dieu. » II, 236.

INTIMIDER. Voy. ECRITURE.

INVENTEURS. Sont rares, et on leur refuse souvent la gloire qu'ils cherchent par leurs inventions. I, 66.

INVENTIONS. « Archimède a fourni à tous les esprits ses inventions. » II, 16. — Mouvement des inventions des hommes de siècle en siècle. II, 124. — « Les inventions de l'esprit peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption. » II, 268 et 273.

INVINCIBLE A. I, 120.

INVINCIBLEMENT. « Invinciblement cachés dans un secret impénétrable. » I, 3.

IRRÉCONCILIABLE. » Quand elle en calme la dissension irréconciliable. » II, 243.

IRRÉPARABLE, en parlant de la nature. I, 186.

IRRÉPROCHABLE. « Témoins irréprochables. » II, 25.

ISAAC. Vivait en la foi. I, 172. — « Le Dieu d'Isaac. II, 61. Cf. I, CVI.

ISAIE. Cité. I, 209, 212; II, 5, 56, 57, 80, 340. — Le *mem* fermé d'Isaïe. II, 8, 50. — Traduction de plusieurs chapitres de ce prophète. II, 188-196. — « Isaïe prince du sang. » II, 200.

ISRAEL. « Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu. » II, 4. — « Tous les païens disaient du mal d'Israël, » II, 109.

Itus et reditus. II, 124. Voy. NATURE.

J

JACOB. Foi de Jacob : son attente du Sauveur. I, 172. — « Le Dieu de Jacob. » II, 61. Cf. I, CVI. — Jacob mourant et bénissant ses enfants leur prédit la royauté de Juda. II. 187. — Voy. PROPHÉTIES.

JACQUES (SAINT). Comment saint Thomas explique le lieu de saint Jacques sur la préference des riches.

JAMAIS. « Et èn voilà pour jamais. » II, 112 et 139.

JANISSAIRES. Les quarante mille janissaires du Grand Seigneur. I, 34.

JANSÉNISTES. Ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs. II, 81. — Comparés aux jésuites sur la profession des deux contraires (le libre arbitre et la grâce?). II, 93. Cf. II, 81. — Désignés. II, 73, 77, 100, 117, 335, 342. Voy. PORT-ROYAL.

JANSÉNIUS. Nommé. II, 79. — Cité. II, 103. — Analysé. II, 241.

JARDIN. « JÉSUS (dans sa passion) est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam,... mais dans un de supplices. » II, 206.

JE NE SAIS QUOI. La cause de l'amour est un « je ne sais quoi », si peu de chose qu'on ne peut le reconnaitre, etc., I 83-84.

JEAN BAPTISTE (SAINT). Les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ. II, 1. Voy. DAVID. — Devait convertir le cœur des pères aux enfants. II, 171. — A déclaré aux Juifs le mystère de la Pénitence. II, 185. — Sa venue. II, 334. Voy. AVÉNEMENT.

JEAN (SAINT). Cité. II, 74, 78, 79, 80, 171, 184, 330.

(JEAN-CASIMIR, roi de Pologne.) Désigné. I, 81.

JÉRÉMIE. II, 72. Cité. II, 57.59.

JÉROBOAM. II, 125. Voy. PRÊTRE.

JÉRUSALEM. Première église de Jésus-Christ. II, 24. — Voy. HIÉRUSALEM, ROME.

JÉSUITES. Désignés. I, 210; II, 73, 76, 77, 78, 80, 81, 104, 106, 115, 117, 118, 119, 120, 122, 125, 175, 205, 342, — Leur doctrine, II, 77, 122. — Se

joignent aux ennemis de l'Eglise. II, 77-78. — Comparés aux Jansénistes. II, 93. — « S'il se faisait un miracle aux Jésuites? » II, 204.

JÉSUS-CHRIST. Dieu et Jésus-Christ. I, CVI-CVII, — « Jesus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité... Ils voulaient échauffer, non instruire. » I, 102. — « La rédemption de Jésus-Christ. » I, 140. Voy. FOI. — Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. » I, 154. — Médiateur pour connaître Dieu. *Ibid.* Cf. I, 194; II, 62, 198, 238. — La connaissance de Jésus-Christ nous fait connaître Dieu et notre misère. I, 154; II, 62. — « Jésus-Christ en particulier (prouve la vérité de la religion). » I, 177. — Est venu dans le temps prédit, mais non dans l'éclat attendu. I, 206. Cf. II, 24. — A été en scandale aux Juifs. I, 209. — Selon les chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu. I, 240, et 216[1]. — Jésus-Christ figuré par Joseph, II, 2. Voy. LARRON. — Ce qu'il a appris aux hommes. II, 4-5. — Deux natures en Jésus-Christ, deux avénements. II, 4, 6. — « En Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées. » II, 7. — Portrait de Jésus-Christ : son ordre; sa bassesse et sa grandeur. II, 16. — Son obscurité et son éclat. II, 17. — Simplicité et clarté admirable de ses discours. *Ibid.* — Ame en lui parfaitement héroique. *Ibid.* — Aussi difficile pour l'Eglise de montrer qu'il etait homme que de montrer qu'il était Dieu. II, 18. — « Est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans desespoir. » *Ibid.* — Centre des deux Testaments... Est prédit et prédisant... Est universel. *Ibid.* — A offert le sacrifice de la croix pour tous. II, 19. — Prouvé par les prophéties. II, 21-29. — Roi des Juifs et des Gentils; fait de Jérusalem sa première, et de Rome sa principale Eglise. II, 24-25. — Jésus-Christ et ses apôtres ôtent l'idolâtrie de toute la terre. II, 25. — Vocation des Gentils par Jésus-Christ. II, 27. — « Jésus-Christ est venu dans toutes les circonstances prédites. » II, 29. — Pourquoi a fait des miracles. II, 39. Cf. I, 174. — Comparé avec Mahomet. II, 43, 159. — Est venu *in sanctificationem et in scandalum*. II, 49-50. — Généalogie de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament. II, 51. — Pourquoi il ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth. *Ibid.* — Hors de Jésus-Christ toute communication avec Dieu est ôtée. II, 61. — Jésus-Christ est le véritable Dieu des hommes... Le réparateur de notre misère. II, 62. Nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ... En lui est toute notre vertu et toute notre félicité... Sans lui, le monde ne subsisterait pas. II, 63. — Jésus-Christ a vérifié qu'il était le Messie par ses miracles. II, 69, 73. Cf. I, 174. — Deux manières de n'être pas pour Jésus-Christ. II, 71. Voy. DIFFÉRENCE. — Jésus-Christ et les Pharisiens. II, 72-73. — « Jésus-Christ ne parlait ni contre Dieu ni contre Moise. » II, 73. — En quoi diffère de l'Antechrist. *Ibid.* — « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. » II, 88. — Si Jésus-Christ est mort pour tous II, 90, 158 et 361[2]. — Vérités opposées en Jésus-Christ. II, 91-92. — Jésus-Christ n'a point voulu des témoignages des démons, mais de Dieu et Jean-Baptiste, II, 98. — Devait être juge par les Juifs et les Gentils. II, 101-102. Voy. MYSTÈRE. — Est venu ôter les figures pour mettre la vérité. II, 104. — On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. » II, 113. — Est venu apporter la guerre... Avant lui le monde vivait dans une fausse paix. II, 115. Cf. II, 171, 334. Voy. DIVISION. — A aimé la pauvreté. II, 119, — Precepte qu'il a posé à ses disciples. II, 120. — Jésus-Christ rédempteur. II, 148. Cf. I, 176, 177, 211, II, 90. Voy. RÉDEMPTEUR. — Seul mène au vrai chemin. II, 158. — Tout en tous, et modèle de toutes conditions. II, 158-159, — Veut que son témoignage ne soit rien. II, 159. — « Jésus-Christ sera à la droite, pendant que Dieu lui assujettira ses ennemis. » II, 170. — « Il a adopté nos péchés, et nous a admis à son alliance. » II, 173. — Dit que lui et les siens seront en *miracles*. II, 183. — Ce qu'il a dit à sa venue. II, 197. — Preuves de Jesus-Christ : les juifs; prophéties; figures; silence des historiens. II, 198. — Vocation des Gentils, et ruine des Juifs et des paiens par Jésus-Christ. *Ibid.* — Détruisait l'empire du diable sur les cœurs. II, 199, Voy. EXORCISME. — N'a jamais condamné sans ouir. II, 199. — Dit : « Je ne sais pas. » comme homme ou comme légat. II, 201. — LE MYSTÈRE DE JÉSUS. II, 206-211. Cf. I, CVI-CVII. — Ce qui est arrivé en Jésus-Christ doit arriver en tous ses membres. II, 237. Cf. II, 243. Voy. AME. — Considérations mystiques sur le sacrifice de Jésus-Christ. II, 238-240. — Jesus-Christ n'a pris sa vie que pour la perdre pour l'Eglise et pour nous. II, 329. —

1. Voir les *Provinciales*, 10e Lettre, dans la dernière partie.
2. Voir aussi la 17e Lettre dans les *Provinciales*.

N'est reconnu sous des espèces de pain que des seuls catholiques. II, 330. — A donné dans l'Evangile une marque pour reconnaître ceux qui ont la foi. II, 331. — Parole consolante de Jésus-Christ. II, 334. — Son discours à ses apôtres sur son dernier avénement. II, 341. — Voy. ADAM, HOMME-DIEU, MESSIE. — JÉSUS-CHRIST. *Offices*. II, 28, note 2. — *Dieu par* JÉSUS-CHRIST. I, 63, note 1. — *Sépulcre de* JÉSUS-CHRIST. II, 209, note 4.

JEU. Raison du plaisir du jeu. I, 49, 52. = Au figuré. « Il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, etc. » I, 149. — Le dessous du jeu. I, 152.

JEUNER. « Il vaut mieux ne pas jeûner et en être humilié, que jeûner et en être complaisant. » II, 177.

JEUNES GENS. Sont tous dans le bruit, dans le divertissement, etc. I, 88.

JOB. « Salomon et Job ont le mieux connu la misère de l'homme. » II, 108. — « Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job. » II, 169. — Cité. II, 333.

JOIE. Figures de la joie future dans l'Ancien Testament. II, 101. — Joie des chrétiens. II, 337. Cf. CVI, CVII, 214. — « Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. » II, 330. — Voy. SENTIMENT.

JOSEPH. Figure de Jésus-Christ. II, 2. — « Joseph si interieur dans une loi tout extérieure. » II, 179. — Recommandation de Joseph mourant à ses enfants. II, 187.

JOSÈPHE. Cité. I, 199; II, 179-180. — Silence de Josèphe sur Jésus-Christ. II, 198. Voy. HISTORIEN.

JOUER. Voy, PERSONNAGE.

JOUG. Ce que certaines gens appellent avoir secoué le joug. I, 141. — Le joug de Jésus-Christ n'est léger qu'à lui et à sa force divine. II, 340.

JUDA. Le sceptre de Juda. II, 40, 51. — Voy. JACOB.

JUDAIQUE. La répub ique judaïque, II, 203.

JUDAISME. Plénitude de maux sans consolation, état de judaïsme. II, 229. Voy. CONSOLATION.

JUDAS. Aucune invective contre lui dans les historiens évangéliques. II, 39.

JUDÉE. Elle avait toujours des hommes choisis qui prédisaient la venue du Messie. II, 172.

JUDITH. II, 204.

JUGE. « Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination. » I, 36. — « Ce souverain juge du monde (l'homme). » I, 40.

JUGÉ. Etre au nombre malheureux des jugés. II, 333.

JUGEMENT. Il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement. I, 82. — Peu de jugements fermes et stables. *Ibid.* Voy. ASSIETTE. — « Le jugement est celui à qui appartient le sentiment. » I, 106. = Jugement (le), pour, le jugement dernier ou général. « Un petit jour du jugement. » II, 340.

JUGER. « Le monde juge bien des choses. » I, 44. — Juger d'un ouvrage par règle. I, 98. — Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement. I, 105. — On ne peut juger de son ouvrage qu'en s'en éloignant un peu. II, 163 et 217. — Voy. VOLONTÉ.

JUIF (adjectif). Le peuple juif. I, 199, 205 ; II, 179. Voy. PEUPLE DE DIEU. — La religion juive. I, 210 ; II, 41. — Philon juif. I, 200 ; II, 23, 203.

JUIFS. Ennemis irréconciliables de la religion et de l'Eglise. I, 188, 214; II, 77. — Leur loi. I, 199-200 ; II, 3, 5, 6. — Avants-coureurs et hérauts de l'avénement d'un libérateur. I, 198. — Subsistent toujours, témoins admirables et irréprochables de la vérité des prophéties. I, 199, 214; II, 22, 25, 40, 41, 59. — Avaient vieilli dans des pensées terrestres. I, 206. — Juifs charnels grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement. I, 207. — Leur cupidité. I, 209 ; II, 184. — Leur religion, figure de la vérité du Messie. I, 210. — Les Juifs charnels et les vrais Juifs : les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes. I, 211. Cf. II. 40, 56, 59, 72, 187-191. — Distinguer leur doctrine d'avec la doctrine de leur loi. Leur doctrine n'est pas vraie, parce qu'elle n'a pas ce point, de n'adorer et n'aimer que Dieu. II, 6. Cf. II, 68. — Prophéties touchant les Juifs. II, 24, 27, 57-59. — Les Juifs ont accompli les prophéties. II, 25, 41. — Comment, après avoir rejeté Jésus-Christ, ils n'ont pas été exterminés. II, 29, 40. — Témoins suspects, s'ils eussent été tous convertis par

Jésus-Christ. II, 40. — Leur unique raison de refuser Jésus-Christ. II, 40-41. — « La protection de Dieu paraît dans les Juifs. » II, 49. — Leur religion : en quoi elle semblait consister essentiellement. II, 56. — Consistait seulement en l'amour de Dieu. *Ibid.* — Véritable doctrine de leur loi. II, 56-59. — La portion des Juifs. Leur Dieu distingué du Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, des chrétiens. II, 61. — Contestation entre les Juifs, touchant Jésus-Christ. II, 71-72. — Juifs haïs parce qu'ils disaient qu'il n'y a qu'un Dieu. II, 96. Cf. I, 176. — Les Juifs appelés à dompter les nations, ont été esclaves du péché. II, 107. — « Les Juifs s'aveuglaient en jugeant des miracles par l'Ecriture. » II, 184. — Dieu s'est servi de leur concupiscence pour les faire servir à Jésus-Christ. *Ibid.* — A la fois très-conformes et très-contraires au Messie. *Ibid.* — N'ont connu des mystères que la pénitence II, 185. — Captivité des Juifs sans retour (Prophéties). II, 188. — Réprobation des Juifs. II, 191, 198. — « C'est la malédiction des Juifs et des païens (d'être abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de l'esprit de Dieu). II, 229. — » Les Juifs, voyant un homme parfait en Jésus-Christ, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature. » II, 330. — Voy. PEUPLE DE DIEU. — *Avantages du penple Juif.* I, 200, note 3. — *Sincérité des Juifs.* I, 201, note 3. — *Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion.* II, 59, note 1.

JURIDICIANT, JURIDICIÉ, JURIDICTION. « La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant mais pour le juridicié. » II, 167.

JURISPRUDENCE. « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. » I, 38.

JUSTE. (substantif). Deux hommes, deux mondes dans les justes. II, 91. — « Des justes justifiés sans charité !... » II, 122. — « Le juste agit par foi dans les moindres choses. » II, 561. — Les justes se croient pécheurs. II, 164. — Comparaison de la conduite du juste à celle d'Abraham. II, 172. — Les faux justes comparés à Pilate. II, 211. — La vie des justes doit être une pénitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. II, 228. — Voy. CRÉATURE et AUGUSTIN.

JUSTE. (adjectif). « Rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi. » I, 38. — « On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. » *Ibid.* — « On appelle juste ce qu'il est force d'observer. » I, 71 — « Il faut faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste. » I, 72. — Le peuple suit la coutume et les lois parce qu'il les croit justes. I, 82-83. = Au neutre, « Le juste est de ne point parier. » I, 150.

JUSTICE. « L'affection ou la haine changent, la justice de face. » I, 33. — La véritable justice. I, 34, 72. Voy. MAGISTRATS, ÉGLISE. — La justice et la vérité sont deux pointes subtiles. I, 35 — L'homme ignore la justice. I, 37. — « Plaisante justice, qu'une rivière borne! » I, 38 Cf. I, 70. — Diverses définitions de la justice. I, 38. Cf. I, 83. Voy. ÉQUITÉ, LOI. — La mode fait la justice I, 71. — La justice est ce qui est établi. *Ibid.* — « Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force. » *Ibid.* — La justice sans la force est impuissante. I, 72. — L'empire de la justice n'est point tyrannique. I, 82. — La doctrine du péché originel contraire aux règles de notre misérable justice. I, 115. — Disproportion entre notre justice et celle de Dieu. I, 153 et 166. Voy. MISÉRICORDE, RÉPROUVÉS. — La justice éternelle, opposée à la justice légale. II, 11. — Miséricorde et justice de Dieu. II, 102. Cf. I, 153. — La justice partie de la terre (Virgile). » II, 156 et 361. Voy. PÉCHÉ. = Pour, justification. « Dieu a promis d'accorder la justice aux prières. » II, 161. — *Justice.* I, 71, note 2. — *Justice, Force.* I, 72, note 1.

JUSTIFIER, pour, rendre juste. I, 71. = Justifier les pécheurs. II, 50.

L

LA. Voy. QUITTER.

L'autorité. II, 170, note 2.

La gloire. II, 164, note 1.

La grandeur de l'homme. I, 10, note 1.

La prévention induisant en erreur. II, 166, note 2.

LACÉDÉMONIENS. Pourquoi les morts généreuses des Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère. II, 97. Voy. MARTYRS.

LACHE. Voy. BRAVE.
LACHEMENT. « Il (Montaigne) ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. » II, 98.
LACHETÉ, pour, mollesse, paresse. I, CXXXIII, CXXXIV, 186.
LAISSER. (dans le sens du latin *omittere*). Ne pas laisser de. « Cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. » I, 28. — « Elle ne laisse pas de recevoir de très-grandes differences dans l'application. » II, 253. = Se laisser, avec un verbe à l'infinitif, suivi de la préposition *a*. « Se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs. » I, 143. — Laisse-toi conduire à mes règles. » II, 208. — « Avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps! » II, 114. — « Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse. » II, 338 [1].
LAIT (LA VOIE DE). II, 271[2].
LAMECH. I, 172.
Langage. I, 105, note 4. — *Miscell. Langage*. I, 103, note 2. — Voy. MORALE.
LANGUES. « Les langues sont des chiffres :... de sorte qu'une langue inconnue est déchiffrable. » I, 103.
LANGUISSANT. Voy. AMUSEMENT.
LANGUEUR, pour, maladie. « Pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs. » II, 80.
LAQUAIS. « Il a quatre laquais...; c'est à moi à céder. » I, 61 et 62. Cf. I, 64.
LARRON. Jésus-Christ entre deux larrons. II, 2.
LASSER. Voy. DÉLASSER.
LATINS. Voy. IDOLATRIE.
LAVAL (M. DE). II, 327.
LE (au neutre). I, 33; II, 257. — LE, LES, avec des infinitifs. « Le croire... le courir. » II, 160. — « Les marchers, toussers, mouchers, éternuers. » II, 163.
Le bon sens II, 157, note 1.
L'Ordre. Contre l'objection que l'Ecriture n'a pas d'ordre. I, 102, note 1.
Le souverain bien : dispute du souverain bien. II, 156, note 4.
LECTURE. Lectures des philosophes : quelle est leur utilité, comment elles doivent être réglées. I, CXXXIII-CXXXVI.
LÉGAL. Justice légale, II, 11. Voy. JUSTICE.
LÉGAT. Jésus-Christ parle comme légat. II, 201.
LÉGER A. Voy. JOUG.
LÉGISLATEUR. Si l'homme connaissait la justice, les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands et des Indiens. I, 37. — Les anciens legislateurs grecs et romains ont emprunté de la loi juive leurs principales lois. I, 200. — L'ordre des biens n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs. II, 351.
LE MAITRE (M.). Un de ses plaidoyers cité. II, 178.
LÉON (S INT). Cité. II, 334.
LETTRE. « La lettre tue. » II, 5. — Voy. PEUPLE.
LETTRES. Titres de lettres projetées par Pascal, et qui devaient entrer dans son ouvrage. I, 156, 174. Voy. MACHINE. — *Lettres à un Provincial*, rappelées. II, 77, 118, 178. Voy. ROME.

1. Cette construction est un latinisme, comme on le voit bien par cette phrase des *Provinciales* (6e Lettre), dans laquelle Pascal cite et traduit un casuiste : « J'avance cette opi« nion ; mais parce qu'elle est nouvelle, je la laisse mûrir au temps, *relinquo tempori « maturandam*. » Dans ces exemples et dans tous ceux du même genre qu'on pourrait citer, le substantif précédé de la préposition à est un complément indirect du premier verbe ; le second est au présent de l'infinitif actif en vertu de la même ellipse qui, en latin, fait mettre ce verbe au participe futur passif, accordé avec le complément direct de *relinquere* ou de son équivalent. Ainsi, dans le vers si connu de Racine (*Iphigénie*, a. II, sc. I),

Je me laissai conduire à cet aimable guide

(en latin, *permisi me juveni deducendam*), à n'a pas, comme on l'a dit, le sens de *par*, puisqu'il ne dépend point du verbe conduire, avec lequel il ne pourrait faire qu'une équivoque ou un non-sens. Ce vers signifie en effet : je me laissai conduire par cet aimable guide, mais d'après une construction toute différente, et plus latine que française ; ce qui l'a fait abandonner avec le temps.

2. La *voie lactée* est encore ainsi appelée dans les *Mondes* de Fontenelle, Ve Soir.

LEVAIN. Mauvais levain mis dans l'homme dès l'heure où il est formé. II, 181, 182.

LIAISON. « Nous n'avons point de liaison à eux. » II, 97.

LI NCOURT. Voy. BROCHET.

LIBÉRAL. Voy. AVARICIEUX.

LIBÉRATEUR. « Je tends les bras à mon libérateur. » I, 213.

LIBERTÉ. « La vérité n'a plus de liberté de paraître. » II, 80. = Pour, volonté. Aimer Dieu avec une liberté entière. II, 227.

LIBERTIN, pour, esprit fort, incrédule. I, LXIX[1].

LIBERTINAGE. Opposé à superstition. II, 159.

LIBRE. « Il n'est pas bon d'être trop libre. » II, 165. — Voy. ENFANT, PUISSANCE.

LIBREMENT, pour, volontairement. II, 227.

LIEN. Nous avons un lien commun avec les martyrs. II, 97. — Sentir son lien. II, 343.

LIEU, pour, place, rang. « L'homme est visiblement égaré... et tombé de son vrai lieu. » I, 121. = Pour, endroit, passage. « Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris. » I, 102. Cf. I, 208. — « Le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches. » II, 172. = Pour, champ, au figuré. « Le lieu est ouvert au blasphème. » II, 78. Cf. I, 176. = Avoir lieu de. « La raison seule a lieu d'en connaître. » II, 267.

LIMITE. « Je prie Dieu... de me renfermer dans mes limites. » II, 339.

LION. « L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. » I, 38.

LIRE. Mahomet a défendu de lire; Moïse, les apôtres ont ordonné de lire. II, 42, 43.

LITTÉRAL. Sens littéral. Voy. ECRITURE, SENS.

LIVRE. « Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe. » I, 75. — « Qu'il y a de différence d'un livre à un autre! » I, 201. — « Certains auteurs... disent : Mon livre... Ils feraient mieux de dire : Notre livre, etc. » II, 118. — « Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. » II, 307. = Le livre qui contient la loi des Juifs est le plus ancien livre du monde. I, 200-201; II, 42. Voy. ECRITURE. MOISE. — Livres canoniques. II, 237.

LOGER (SE). Au figuré. « Elle s'y logerait (dans leur cœur). » II, 254.

LOGIQUE. Logique de Pascal. II, 301. — La logique a emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force. II, 306.

LOI. L'essence de la loi. I, 39. — Homère ne s'est jamais servi du nom de *loi*. I, 200. = Lois humaines : il n'y en a point d'universelles. I, 38. — Lois naturelles. *Ibid.* — « En un peu d'années de possession les lois fondamentales changent. » *Ibid.* — Recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État : jeu sûr pour tout perdre. I, 39. — Pourquoi suit-on les anciennes lois. I, 61. — Lois établies, tenues pour justes sans être examinées. I, 71. — « Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois. » I, 82. — Le peuple n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. I, 83. — « Il y a des gens... qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement. » I, 85. — Les États périraient, si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. » I, 174. — « Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne. » II, 94. — « Dieu, qui est le maître des biens, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager; et, quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. » II, 352.

LOI (LA). Caractères et doctrine de la loi des Juifs. I, 199-200; II, 3-7, 56-59. Voy. JUIFS. — Loi ancienne, loi nouvelle. I, 211. — « La loi n'a pas détruit la nature... : la grâce n'a pas détruit la loi. » II, 116. Voy. FIGURATIF.

LORS, pour, alors. II, 152.

LOUER. Voy. BLAMER.

LUC (SAINT). I, 212. Voy. GÉNÉALOGIE.

LUMIÈRE. Explication de la lumière par le *conatus recedendi*. II, 151. — Définition absurde de la lumière. II, 283. = Au figuré. « Il y a (en Dieu assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. » II, 48. Voy. CLARTÉ. DIEU CACHE

1. « Ces libertins qui ne cherchent qu'à douter de la religion. » *Provinciales*, 4e Lettre.

— Lumière de la foi. II, 60. — « Recherchant de toute leur lumière. *Ibid.* et 65[1]. — Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres? » II, 104. — La véritable piété est une lumière éclatante. II, 338.

LUNE, Prétendue influence de la lune. I, 101. — Faux et vrais effets de la lune. II, 75.

LUNETTES. « Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres! » II, 104.

LUXURIANT. Style trop luxuriant. II, 154 et 213.

M

MACHINE. La machine d'arithmétique : ses effets. II, 118. Cf. I, LXVII-LXVIII. = Machine (la), pour la partie de l'homme par laquelle il est machine. « Les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur. » I, 61. Cf. I, 156. Voy. AUTOMATE. — Preuves par la machine. I, 156 et 169. Voy. LETTRES. — « Les esprits médiocres sont machines partout. » II, 252. — « Nous serions des machines très-désagréables. » II, 260.

MAGICIENS. II, 71. Voy. MIRACLE.

MAGISTRAT. Le magistrat au sermon. I, 32. — « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, etc. » I, 33. — Les magistrats n'ont pas la véritable justice. I, 34.

MAGNIFIQUE. Par l'amour, on devient magnifique, sans l'avoir jamais été. II, 259. Voy. LIBÉRAL

MAHOMET. « Les soldats de Mahomet. » I, 83. Voy. HÉRÉTIQUE. — Sa religion n'a pas de marques de vérité. I, 198. — Mahomet comparé avec Jésus-Christ. II, 41-43, 159. — Son livre. II, 42, 43. Voy. ALCORAN. — A défendu de lire. *Ibid.* — « Qui rend témoignage de Mahomet? lui-même. » II, 159. — Païens. Mahomet. II, 197. — *Contre Mahomet.* II, 43, note 3. — Voy. *Différence, etc.*

MAHOMÉTAN. Les Mahométans n'ont pas apporté le remède à nos concupiscences. I, 182. — La religion mahométane. II, 41.

MAIN. Tomber dans les mains d'un Dieu irrité. I, 140. — « C'est un appesantissement de la main de Dieu. » I, 144. = « Fait de main (*manu factus*). » I, 206. = Défendre son droit les armes et la force à la main. II, 157.

MAINTENANT. Voy. VIVRE.

MAISON. Pour, famille, race. I, 62. — Voy. PORT-ROYAL, SAINTETÉ.

MAITRESSE. « Cette maîtresse d'erreur et de fausseté. » I, 31. Voy. IMAGINATION. = Maîtresse, pour, personne aimée. II, 262. = « Maîtresse forme. » (Montaigne) I, CXXVI.

MAITRISE, pour, supériorité. « Leur maîtrise est de divers genres. » I, 81. — « Il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fait la gloire. » II, 150.

MAL. Le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance. I, 60. — « Le mal est aisé... Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien. » I, 88. Voy. BIEN, CONSCIENCE. — « N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable. » II, 237. — La vue du mal corrige quelquefois mieux que l'exemple du bien. II, 340. — Le mal est ordinaire, le bien est rare. *Ibid.* = Au moins mal (locut. adverbiale). I, 86. = Mal, pour, maladie. I, 75; II, 227, 229. — Voy. MAUX.

MALADE. Les malades de l'Evangile figurent l'âme malade. II, 201. Cf. II, 527.

MALADIE. « La maladie est l'état naturel des chrétiens. I, XC. — Les maladies sont un principe d'erreur. I, 35. — Disposition de l'âme dans la maladie. I, 75. — Maladie principale de l'homme. I, 101. Cf. I, 184. Voy. CONCUPISCENCE. — Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. 223-232. — Voy. CONDUITE.

MALCHUS. Voy. PIERRE (SAINT).

MALÉDICTION. Malédiction des Grecs. II, 186. — La malédiction des Juifs et des païens. II, 229. Voy. CONSOLATION. — Hors l'Eglise il n'y a que malédiction. II, 336.

MALHEUR. Tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas demeurer

1. Dans les *Provinciales*, 7e Lettre, au commencement : « Ils ont eu besoin de *toute leur lumière* pour trouver des expédients, etc. »

en repos. I, 48. — Malheur naturel de notre condition. I, 49. — Malheur d'un homme sans Dieu. I, 141. Voy. Homme.

Malheureux. « Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence. » I, 81. = « Les malheureux !... Ces malheureux !... (les Jésuites). » II, 122.

Malice. Voy. Théologie.

Malignité « Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière. » I, 173. — « L'homme aime la malignité... contre les heureux superbes. » I, 86. — La malignité est dans le cœur de l'homme dès son enfance. II, 184.

Mamelle. « Les mamelles de l'Epouse », figure selon les rabbins. II, 10

Manier. Voy. Principe, Raison.

Manière. « Les belles manières du monde. » I, 141. Voy. Air.

Manque. « Le manque de charité. » II, 74. Voy. Miracle. = De manque. « Qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque. » II, 126. — « On la trouve de manque dans son cœur » II, 262. = Manque de, pour, faute de « Manque d'avoir contemplé ces infinis. » I, 3. — « Manque d'y faire réflexion. » I, 37. Cf. I, 77, 96, 154, 193.

Manquer a, suivi d'un infinitif. I, 70 ; II, 339.

Marc (Saint). Cité II, 79, 341.

Marcher (substantif). Voy. Le.

Mariage. Voy. Naissance, Paul (Saint).

Marque. « Il les faut laisser, c'en est la marque. » I, 102. — Marque que doit avoir la vraie religion. I, 169. — Laisser ou donner des marques de soi. I, 175. 205 ; II, 48. Voy. Dieu, Elus. — « Les marques d'un Créateur. » I, 197. — « La dernière marque de Messie. » II, 25. — Les trois marques de la religion. II, 77. — Marque donnée par Jésus-Christ dans l'Evangile pour reconnaître ceux qui ont la foi. II, 331. — « Rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. » II, 337. — Voy. Athéisme.

Marquer. « Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité. » I, 197. = Marquer que... II, 341.

Martial. Epigrammes de Martial. I, 86.

Martyre. Voy Eglise, Miracle.

Martyriser. « Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus. » II, 108 et 138.

Martyrs. « S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, Dieu y serait bien manifeste. » I, 171. — La mort des martyrs nous touche ; car ce sont nos membres : leur résolution peut former la nôtre. II, 97. Voy. Exemple.

Masquer. « Masquer la nature et la déguiser. I, 102.

Masse. « Masse de perdition. » II, 323.

Mathématicien. « L'enseigne de mathématicien. » I, 74.

Mathématique. « La mathématique. » II, 174. Cf. I. lxv. = C'est un bon mathématicien, dira-t-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques. » I. 74. Voy. Proposition.

Matiere. « Embrouiller la matière. » I, 43. — « Matière de doute et d'inquiétude. » I. 197. = Matières. Voy. Disposition.

Matthieu (Saint). Voy. Alcoran, Généalogie.

Maudit. Voy. Maxime

Mauvais. Voy. Volonté.

Maux. « Les philosophes ont-ils trouvé le remède à nos maux ? » I, 182. — Les accidents que nous appelons maux ont pour unique cause la Providence de Dieu. II, 236.

Maxime. « Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. » I, 70. — « Ces maudites maximes. » 336.

(Mazarin). Désigné. II, 154.

Médecine. Au figuré, parlant de la confession. I, 28.

Médecins. Leurs soutanes, leurs bonnets carrés, etc. I, 33, 34. — N'ont que l'imagination. I, 36. — « Les médecins ne te guériront pas... mais c'est moi qui guéris. » II, 208.

Médiatement II, 238.

Médiateur. Voy. Jésus-Christ.

Médiocrité. « Rien que la médiocrité n'est bon. » I, 73.

Médire. Les sots médisent par compagnie. I. 87.

Méditation. « Cette personne qui a bien plus de vertu et de méditation que moi » II, 340. — *Méditations sur la Grâce* (titre de livre). » II, 327.

Meilleur. » Prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. » II, 334.

MEM. Le *men* fermé d'Isaïe. II, 8, 50.

MEMBRE. Nous ne sommes que des menbres. II, 112, 113. — « Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'il aient une volonté et qu'ils la conforment au corps. II, 114. — Les membres du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire les fidèles. II, 232. — Voy. CORPS, MARTYRS.

Membres. Commencer par là. II, 113, note 2.

MÉMOIRE. « La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de l'esprit. » II, 152. — Voy. SENTIMENT.

MENSONGE. L'homme n'est que mensonge. I, 28. — L'homme ne connaît naturellement que le mensonge, II, 200.

MENTIR. « Il y a des gens qui mentent simplement pour mentir. » I, 79. = Sans mentir (locution adverbiale). II, 335.

MÉPRIS. Certaines preuves de la religion ne sont propres qu'à en faire naître le mépris. II, 60-61. — « Les hommes ont mépris pour la religion. » II, 100.

MÉPRISE. « L'essence de la méprise consiste à ne la pas connaître. » I, CXXVII.

MÉPRISER. Avantage qu'il y a à être méprisé. II, 157.

MERE. Dieu comparé à une mère qui arrache son enfant à des voleurs. II, 115, 341. Voy VIOLENCE.

MÉRIDIEN. Voy. VÉRITÉ.

MÉRITE. Difficulté de récompenser les mérites. I, 60. Cf. II, 174. — « Les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu. » II, 56.

MÉRITER, au neutre : être méritant, ou méritoire. I, 60; II, 336.

MERVEILLE. « Merveille de nos jours. » I, 104. — Les six merveilles à l'entrée des six âges. II, 170.

MERVEILLEUSEMENT. II, 254. Voy. FEMME. = « Merveilleusement persuadé. » I, LXXX.

MESSE. Faire dire des messes. I, 152.

MESSIE (LE). Promis dès le commencement du monde; sa venue. I, 172; II, 22, Voy. TEMPS. — A toujours été cru. I, 174. — Sa grandeur et son abaissement. I, 207. — Marques et preuves du Messie. I, 174; II, 25-29. — Prédiction du Messie. II, 39, 50, 186. — Voy. AVÉNEMENT, HÉRODE. — *Pendant la durée du Messie.* II, 27, note 4.

MESURE. A mesure, pour, en proportion. I, 95, 121; II, 256.

METHODE. « Droite méthode. » I, 89. — Deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer. II, 299.

MÉTIER. Choix du métier : le hasard en dispose. I, 36. Cf. II, 166. — Le métier de poëte. I, 74. — C'est la coutume qui fait les métiers. I, 156. — *Métiers.* I, 24, note 1.

MEXICO. Les historiens de Mexico. II, 108.

MICHÉE. II, 72.

Mien, tien. I, 85, note 4.

MILIEU. Le milieu des choses. I, 3. — « Nous voguons sur un milieu vaste. » I, 5. — « Deux infinis, milieu. » I, 9. — « Qui tient le juste milieu? » I, 34. — « C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu. » I, 73. — « La connaissance de Jesus-Christ fait le milieu. » II, 62.

MILLÉNAIRES. II, 185.

MINISTRES. « En montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas. » II, 183.

MIRACLE. Définition du miracle. II, 81. — Divers sens de ce mot. II, 183. — Sur ceux qui disent qu'ils se convertiraient s'ils avaient vu un miracle. I, 196. Cf. II, 104. — Pendant combien de temps il a fallu des miracles. II, 39, 80. — Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles. II, 64. 72. — Regles pour les discerner. II, 67. — « Toute la créance est sur les miracles. » II, 68. — Miracles de Jésus-Christ. II, 69, 73. — Dieu doit aux hommes que les miracles ne puissent les tromper. II, 70. Voy. DIVISION. — Miracles contre miracles. II, 71-72. — « Toujours le vrai prévaut en miracles. » II, 72. Les miracles fondement de la religion. II, 73. — Miracles de l'Antechrist. *Ibid* — Importance et force des miracles. II, 74. — Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, et ce qui fait croire les faux, est le manque de charité. *Ibid.* — On n'en croirait pas de faux, s'il n'y en avait de vrais. II, 75. — Croire aux miracles est naturel. II, 76. Voy. CROIRE. — Les miracles, une des trois marques de la religion. II, 77, 169. — Le miracle de la Sainte-Epine. II, 76 79. Cf. II. 204-205, 342. — Ceux qui déshonorent les miracles de Jésus-Christ. II, 80. Voy. JÉSUITES. — « Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les

cœurs par celui qu'il exerce sur les corps. » II, 81. — Les miracles ne sont pas obsolument convaincants. II, 96. — Pour les miracles qu'on croit par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus. II, 108. — « Ce serait un étrange miracle, si l'infaillibilité était dans un. » II, 122. Voy. Eglise. — Les incrédules croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse. II, 126. — « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner. » II, 158. — Sentiments de Montaigne sur les miracles. II, 162. — « Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin. » II, 169. — Miracles des faux prophètes. II, 182 — Être en miracles. II, 183. — Nécessite des miracles. *Ibid.* — « Quand saint Xavier fait des miracles!... S'il se faisait un miracle aux Jésuites! » II, 204. — La personne du miracle. II, 332. — Miracle de Pontoise. II, 342. — « Saint Augustin dit que ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent. » *Ibid.* — *Miracles.* I, 99. note 1 ; II, 162, note 3. — *Sur le miracle*. II, 205, note 1. — Voy. *Titre*.

Miroirs. Voy. Damoiselle.

Miscell. Langage. I, 103, note 2. — *Miscell* [*anea*] . II, 178, note 1.

Misérable. L'homme se connaît misérable. I, 9. 26. 121. — « Nous sommes misérables, corrompus,... mais rachetés par Jésus-Christ. » I, 188. — « Misérables comme nous (nos semblables), impuissants comme nous. » I, 197. — « Il n'y a que l'homme de misérable. — II, 167. = Les misérables, pour les malheureux, les pauvres. II, 119.

Misérablement. Voy. Décliner, Vie.

Misère. Misères de l'homme, misères de grand seigneur, de roi dépossédé, I, 9. — « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. » 1, 25. — Nos misères nous tiennent à la gorge. *Ibid.* — La plus grande de nos misères. I, 54. Voy. Mort (la). — Grandeur et misère de l'homme. I, 121. Voy. Incarnation, Job. — Effroyable misère de l'homme. I, 175. — « La misère persuade le desespoir. » I, 188. — Misère de l'homme sans Dieu. II, 60. — Avec Jésus-Christ, l'homme est exempt de vice et de misère. II, 63. — Etat éternel de misère des réprouvés, II, 333. — *Misère*, 1, 54, note 3; II, 108, note 4. — Voy. *Grandeur*.

Miséricorde. La miséricorde de Dieu. II, 102-103. Cf. II, 49. — Voy. Elus, Enorme. Justice.

Miton. I, 76 ; II, 168, 169.

Mode. La mode fait l'agrément et fait la justice. I, 71. — « La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. » II, 254.

Modèle. Un certain modèle d'agrément et de beauté : en quoi consiste. I, 103. — « On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter. » I, 104. Voy. Testament.

Modus quo corporibus, etc., (S. Aug.) I, 8.

Mœurs. Suivre les mœurs de son pays : maxime la plus générale parmi les hommes. I, 37. — La science des mœurs. I, 83. — La reformation des mœurs. II, 81. — Tant de differentes et extravagantes mœurs marquent la corruption de la raison. II, 168. — Voy. Escobartines (mœurs).

Moi. Le moi humain : sa nature. I, 26. Cf. II, 153. — « Le moi consiste dans ma pensée. » I, 13. — Le moi distingué des qualités. I, 65. — « Le moi est haïssable. » I, 76 et 91 — « Chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » I, 76. = « Moi qui pense. » I, 13. — « Il est injuste qu'on s'attache à moi. » II, 106 : Cf. II, 110. — Certains auteurs sentent leurs bourgeois qui ont toujours un « chez moi » à la bouche. II, 119. — « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. » II, 154.

Moïse. Sa foi au Messie. I, 172. — Envoyé par Dieu. I, 174. — « La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. » *Ibid.* » — Moïse historien de la création. I, 212. — Etait habile homme. *Ibid.* — Enseigna la Trinité, le péché originel, le Messie. II, 1. — A ordonné à tout le monde de lire son livre. II, 42. — Moïse et les magiciens. II, 71. — « Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job. » II, 169. — Moïse opposé à Joséphe. II. 179. Voy. David. — *Preuve de Moïse.* I, 212, note 4.

Moïse Maymonide. II, 200.

Molinistes. II, 177.

Mon. Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. II, 118-119. Voy. Auteur,

Monde. « Sur quoi fondera-t-il l'économie du monde qu'il veut gouverner? »

1, 37. — « Le monde juge bien des choses. » I, 44. — Le train du monde. *Ibid.* — Le monde ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. II, 48, 63. Cf. II, 88. — Le monde ne pense qu'à danser, jouer du luth, courir la bague, etc. II, 109. — Avant Jésus-Christ, le monde vivait dans une fausse paix. II, 115. — « Le monde ordinaire. » II, 153. — Pascal s'accuse d'avoir fait du monde l'objet de ses délices. II, 226. — Le monde est le bourreau de Jésus-Christ. II, 230. — « L'Eglise et le monde. II, 321. = Les deux mondes. II, 91. = Le monde visible. I, 1, 2. Voy. ETENDUE. — Notre corps est un monde, à l'égard du néant. I, 3. — « Rendre raison... de toute la conduite du monde en général. » I, 176.

MONNAIE. Voy. PLAISIR.

MONSTRE. L'homme est un monstre incompréhensible. I, 121. Cf. I, 114. — « Cette négligence... est un monstre pour moi. » I, 138. — « Voilà un étrange monstre et un égarement bien visible. II, 89.

MONSTRUEUX. Une chose monstrueuse. I, 140, 143. Voy. EGAREMENT. *Montagne.* II, 98, note 3.

MONTAIGNE. Sa doctrine morale, I, CXXV-CXXXII. — « Son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos. » I, CXXVI. — Est pur pyrrhonien. I, CXXVI. — Agit en païen. I, CXXXI. — Comparé avec Epictète. I, CXXXII. Voy. SECTES. — Utilité et danger de la lecture de Montaigne. I, CXXXV, — N'a pas vu la raison de ce qu'on s'offense d'un esprit boiteux. I, 62-63. — « Montaigne est plaisant de ne pas voir, » etc. I, 64, — Confusion de Montaigne. I, 80. — Critiqué. I, 80, 82, 99. — « Le sot projet qu'il a de se peindre ! » I, 80 et 92. — Sa manière d'écrire. I, 101. — Dilemme dans Montaigne. I, 144. — Renvoi à Montaigne. I, 173; II, 48. — Défauts de Montaigne. II, 98. — Ses sentiments sur les miracles. II, 162. — Appelé par Pascal. « l'incomparable auteur de *l'Art de Conférer* ». II, 304. — Voy. CAPACITÉ, MOI. *Montalte.* II, 117, note 1.

MONTRE, pour, démonstration, parade. « Qui ne peut résister à cette montre si authentique. » I, 33. — Faire montre. I, 104.

MONTRE (d'horlogerie). « Ils ne savent pas que je juge par ma montre. » I, 98 et 108.

MORALE. Principe de la morale. I, 11, Voy. PENSER. — La morale, manque d'un point fixe pour juger. I, 71. — Critique des divisions de la morale. I, 78. — « La vraie morale se moque de la morale. » I, 106. — Toute la morale consiste en la concupiscence et en la grâce. II, 88. — Les anciens philosophes ont conduit leur morale indépendamment de la question de l'immortalité de l'âme. II, 111. — « Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles. » II, 116. — « La corruption de la morale. » II, 342. — *Morale.* II, 112, note 2.

MORDRE, au figuré. Voy. PLURALITÉ.

MORT (LA). La mort d'un Dieu a été le remède du péché. I, CXXXV. — « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser. » I, 54. — « La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. » I, 87. — L'espérance..., de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel. I, 117. — La mort nous menace à chaque instant. I, 138. — « Ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. » I, 139. — Comment il faut craindre la mort... Mort soudaine seule à craindre. II, 162. — LETTRE sur la mort de M. Pascal le père. II, 235-247. — Erreur de croire la mort naturelle à l'homme. II, 237. — La mort est une peine du péché. *Ibid.* — Peut seule délivrer l'âme de la concupiscence des membres *Ibid.* — Sans Jésus-Christ, elle est horrible, détestable; en Jésus-Christ elle est la joie du fidèle. II, 240. — Horreur de la mort naturelle à Adam innocent. II. 242. — Origine de l'horreur de la mort, et cause de sa défectuosité. *Ibid.* — « La mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps. » II, 244, — « Les ombres de la mort » (Expression biblique). *Ibid.* — La mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme. II, 245. — Ce qui fait souhaiter la mort. II, 334, 343. — Voy. CONDUIRE, MARTYRS, REPOS.

MORT (adjectif). Le juste : mort, vivant; vivant, mort. II, 91. = Les morts. II, 241, 245. Voy. CHARITÉ, EUCHARISTIE.

MORTIFIER. Ceux qui avertissent des défauts mortifient. II, 157. — « La

mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine (du péché). » II, 343.

Mot. Diseur de bons mots. I, 76. — Mots répétés dans le discours I, 102. — « Les mots diversement rangés font un divers sens. » II, 177. Cf. I, 99. = « Il y a des mots incapables d'être définis. » II, 283. — « Mots primitifs. » II, 286. — Montaigne montre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire. II, 304. — « Je hais ces mots d'enflure. » II, 308.

Motus, etc. II, 285. Voy. Mouvement.

Mouche. Une mouche tient la raison de l'homme en échec. I, 40. — « La puissance des mouches. » II, 176.

Moucher (substantif). II, 163. Voy. Le.

Mourir. « On mourra seul. » I, 197. — « Ne suis-je pas prêt à mourir? et ainsi l'objet de leur attachement mourra. » II. 106. Cf. I, lxxxiv. — Est-ce courage à un homme mourant d'affronter Dieu? II, 107. — « Plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir. » II, 151. = Mourir à. « Jésus-Christ est mort à cette vie mortelle. » II, 243. — « L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême. » *Ibid.*

Mousse. « Nos instruments sont trop mousses. » I, 35.

Mouvement. Les philosophes attribuent aux esprits le mouvement d'une place à une autre, I, 8. — Le mouvement perpétuel. I, 89. — « Le moindre mouvement. » II, 150. — Prétendue définition du mouvement (*Motus nec simpliciter actus*, etc.). II, 285. — Rapports du mouvement, du nombre et de l'espace. II, 287. = Au figuré. Mouvements naturels de crainte. I, cxxxi. — Mouvement de l'âme. I, 77. — Mouvements de bassesse; mouvements de grandeur et de gloire. I, 183, 188. — Mouvements de grâce. II, 201. — Mouvements d'horreur. II, 241. — Voy. Charité, Cœur.

Moyen. Voy. Croire. Délibérer, Passé, Pauvreté.

Muet. « En regardant tout l'univers muet. » I, 175.

Multitude. Consideration de la nature de l'homme selon la multitude. I, 12. — L'unité et la multitude (dans l'Église). II, 120, 122. — L'infaillibilité dans la multitude paraît naturelle. II, 122.

Mystère. « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. I, 33. — On se fait des mystères des obscurités de l'antiquité. II, 266. = Le mystère le plus éloigné de notre connaissance est celui de la transmission du péché. I, 115. — Mystère du jugement de Jésus-Christ II, 101-102. — Le Mystère de Jésus. II, 206-211. Cf. II, 330. — Voy. Pénitence.

Mystérieux. Être capable d'être mystérieux. II, 42.

Mystique. Sens mystique. Voy. Ecriture, Sens. = Pour, mystérieux, secret. I, 38. Voy. Fondement.

N

N. (M.) II, 331, 354.

Nabuchodonosor. II, 40.

Naissance. Par droit de naissance. I, 60. Voy. Mal. — Hasard de la naissance. II, 351. — Elle dépend des mariages, qui dépendent de mille hasards. *Ibid.* — Première naissance, seconde naissance, II, 93. Voy. Pélagiens.

Naiveté. « Vous le devez faire (le personnage de gueux) avec toute la naïveté qui vous sera possible. » I, cxxiv.

Nature. La nature, pour l'universalité des choses créées. Vue générale de la nature. I, 1. — Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. » *Ibid.* — Qu'est-ce que l'homme dans la nature? » I, 3. — « L'étendue de la nature. » I, 5. — « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature. » I, 10. — La nature ne peut prouver Dieu I, 155; II, 60. — « La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. » I, 197. = Pour, la puissance des choses naturelles. « La nature ne s'assujettit pas à ses propres règles. » I, 43. — « La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point (dans le pyrrhonisme). » I, 114. — « La nature confond les pyrrhoniens. » *Ibid.* — « Taisez-vous, nature imbécile! » *Ibid.* — Ce que notre âme appelle et croit la nature. I, 148. Cf. II, 168. — La nature n'est que l'image de Dieu. II, 119. — La nature agit par progrès, *itus et reditus.* »

II, 124. — « La nature recommence toujours les mêmes choses. » II, 151. — « Quelle raison a eue la nature... ? » II, 153. — « Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle. » *Ibid.* « La nature s'imite. » II, 163. — Les deux infinis naturels et moraux de la nature. II, 168. Cf. I, 3-4. Voy. Infini. = Pour, l'essence, les attributs, la condition naturelle d'un être ou d'une chose. La nature du moi. I, 26. — La nature du fini, de l'infini, de Dieu, etc. I, 146-149. — La nature de l'homme. I, 170, 178; II, 150, 167. Voy. Homme. — Corruption de la nature (humaine). I, 140, 176, 183, 184, 186; II, 60, 168. — Les deux natures, humaine et divine, unies en Jésus-Christ. I, 176. Voy. Rédempteur. — L'union des deux natures en Jésus-Christ, source de plusieurs vérités qui semblent se contredire. II, 91. — Deux états, deux natures en nous. I, 184; II, 152. Voy. Instinct. — « La nature de l'homme est toute nature, *omme animal.* » II, 167. — La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature. » *Ibid.* = Pour, le naturel. La nature opposée à la coutume. I, 36. — J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume. » I, 42. Cf. II, 168. — S'éloigner de la nature. Suivre la nature. I, 70. — « Masquer la nature et la déguiser. » I, 102. — « La nature peut parler de tout, et même de théologie. » I, 105. — « La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. » II, 307. — *Après avoir entendu la nature de l'homme.* I, 170, note 1. — *Nature corrompue.* II, 155, note 3.

Naturel. Principes naturels. I, 41. — Modèle naturel qu'il faut imiter. I, 104. — Effet d'un discours naturel. *Ibid.* — « Il n'y a rien qu'on ne rende naturel; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre. » II, 167. — Voy. Mort (la).

Nazareth. Pourquoi Jésus-Christ ne dit pas qu'il n'en est point. II, 51.

Ne. Ellipse de *ne* dans l'interrogation. II, 161.

Ne quid nimis. I, 75.

Néant. L'homme dans la nature est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant. I, 3. — « Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. » I, 4. — Grande marque du néant de notre propre être. I, 24. — « Nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. » I, 37. — Tomber dans le néant. I, 140. — « Vous verrez... tant de néant de ce que vous hasardez. » I, 153. — Sentir son néant. II, 154. — Les mouvements, les nombres, les espaces, les temps se soutiennent tous entre le néant et l'infini. II, 288. — « Un pur néant de durée. » *Ibid.* — « Il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant. » II, 293. — L'âme convertie considère comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant. II. 316.

Nécessaire. « Il n'est pas bon d'avoir tout le nécessaire. » II, 165. = « Je ne suis pas un être nécessaire. » I, 13.

Nécessité (participe), pour, forcé, contraint. « Etant nécessités d'être convaincus. » II, 79.

Négligence. pour, indifférence en fait de religion. I, 137, 138. = Négligent, dans le même sens. I, 212.

Nemo ante obitum beatus est. II, 156.

Net, pour, propre. II, 165. = « Un esprit grand et net. » II, 252.

Netteté. « La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion. » II, 252.

Neutralité. Est l'essence de la cabale pyrrhonienne. I, 114.

Neutre. « Demeurer neutre. » I, 114. — « Ils sont neutres, indifférents. » *Ibid.* Voy. Pyrrhonien.

Nez. Le nez de Cléopâtre. I, 84.

Niaiser (*nugari*). « Il y a des temps de niaiser. » II, 292.

Nicodème. II, 69.

(Nicole). Désigné. II, 300.

Niveau « Ils y sont tous à même niveau. » I, 79 et 91.

Noblesse. « Le peuple... ne connaît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle. » II, 352. — Que la noblesse est un grand avantage, qui des dix-huit ans met un homme en passe. I, 65.

Noé. Figure du Messie. I, 172. — Envoyé et sauvé par Dieu. I, 174.

Nœud. « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. » I, 115 et 219. — Dieu nous a caché le nœud de notre être. II, 94.

Noirceur (*atra bilis*). Voy. Ennui.

Nombre. « Le nombre infini. » I, 189 et 191. — « Les nombres imitent l'espace. » II, 164. — Rapports du mouvement, du nombre et de l'espace.

II, 287. Voy. Néant. — Signification du mot de nombre. II, 293. Voy. Euclide.

Non. « ... Où non les lettres sont changées en lettres, mais, etc. (constr. latine). » I, 103. = Non pas, entre deux *que*. II, 94. — Entre *que* et *quand*. II, 330.

Nonchalance. Voy. *Contre ceux qui sur la confiance etc.*

Nonobstant. « Et, monobstant toutes ces oppositions, etc. (terme du Palais). » II, 25.

Nourrice. Voy. Enceinte (adjectif).

Nourrir, Nourriture (dans les attributs de Jésus-Christ). II, 27.

Nouveau. Comment Pascal est nouveau. I, 99. = Langage nouveau, cœur nouveau, esprit nouveau, cantique nouveau. II, 331-332. Voy. Vieil (homme).

Nouveauté. Les charmes de la nouveauté. I, 34. Cf. II, 257. — « Quelle nouveauté (que l'homme) ! » I, 114. — « Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. » II, 262. = « Cette nouveauté qui ne peut déplaire à Dieu... est différente des nouveautés de la terre. » II, 332.

Nouvelle. » Je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux. » II, 10.

Nument. « L'on ne souhaite pas nûment une beauté. » II, 254.

Numéro. « Identité de numéro. » II, 202.

O

O ridicolosissimo eroe ! I, 41.

Obéir. « Il serait bon qu'on obéît aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois. » I, 82. — « Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. » II, 118. — Voy. Chartreux.

Obéissance. « On ne fût entré dans l'obéissance de l'Evangile... » II, 244.

Oblation. L'oblation et la sanctification, dans le sacrifice de Jésus-Christ. II, 238-239.

Obligé. « Vous lui êtes bien obligée (à l'Eglise). » II, 329.

Obscurcir. « Pour éclairer les uns et obscurcir les autres. » II, 96.

Obscurcissement. « Les obscurcissements de l'âme. I, cxxviii.

Obscurité. « Je ne vois partout qu'obscurité. » I, 197. — Sans l'Ecriture... nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu... » II, 63. = Au pluriel. « Des obscurités se multiplient par le commentaire. » I, cxxvi. — Obscurités de l'Ecriture et de la religion. I, 174 ; II, 1, 42. 48-52, 89, 96. — « Qui mêle des obscurités parmi des choses claires qui arrivent. » II, 186. = Pour, état obscur. Obscurité de Jésus-Christ. II, 17. — On peut aimer l'obscurité totale ; un peu d'obscurité déplaît. II, 116.

Occasionné. Passions occasionnées par le corps II, 252.

Occupation. « Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien. » I, 41. — « Ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi. » I, 50. Voy. Divertissement. — Ennui de quitter ses occupations, et d'y retourner. II, 166.

Occuper. « On ne peut trop occuper les hommes et les détourner. » I, 48. Cf. I, 52.

Odorer. « Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. » II, 238.

Œil. Voy. Yeux (les).

Œuvres. Œuvres extérieures. II, 177. — Les bonnes œuvres. II, 328. Voy. Eglise.

Offices. II, 28, note 2.

Oiseaux. Le ciel et les oiseaux ne prouvent pas Dieu. II, 204.

Ombre. Voy. Mort (la).

Omne animal. Voy. Nature.

Omnes. Voy. Hérésie.

Opinion. Vanité et faiblesses des opinions. I, cxxvi-cxxvii. — « Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière. » — Les opinions du peuple sont saines. I, 60, 64. — « L'opinion est comme la reine du monde. » I, 61. Cf. I, 34. — « Le combat des opinions. » I, 80. Voy. Vérité. — « Toute opinion peut être préférable à la vie. » I, 82. — « La vérité de Jésus-Christ demeure parmi les opinions communes. » II, 51. — La force et l'opinion. II, 125. — Les opinions relachées. II, 117. — Deux entrées

des opinions dans l'âme. II, 296. — *Opinions du peuple saines.* I, 60, note 5; 64, note 2.

Opposition. « Ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien. » I, 182. Cf. II, 25,

Oppression. « Les dernières oppressions. » II, 201.

Ordinaire. Il faut mesurer la vertu d'un homme par son ordinaire. I, 79.

Ordre. « Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien. I, 102. — L'ordre de la charité : en quoi consiste. *Ibid.* — Trois ordres différents de grandeur. II, 15. — L'ordre de Dieu. « Il ne faut adorer que son ordre » II, 116. = « L'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. » II, 109. — Ordre géométrique. II, 279. 282. — Ordre par dialogues, II, 174. — En quoi consiste le véritable ordre. II, 281-282. — Voy. Dernier. = D'ordre (*ex ordine*) : « En exposant d'ordre les causes de l'amour. » I, 102. — *Ordre.* I, 78, note 4; II, 90, note 1; 101, note 1 et 4; 174, note 2; 204, note 1. Cf. I, 156.

Ordure. « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » I, 48.

Oreille. Voy. Cœur.

Oreiller. Voy. Ignorance.

Orgueil. « Orgueil, contre-pesant toutes les misères. I, 25. Cf. II, 89. — Une des deux maladies principales de l'homme. I, 184. — L'orgueil et la paresse sont les deux sources de tous les vices. I, 186 Cf. I, cxxxiii. II, 102. — « L'orgueil persuade la présomption. » I, 188. — Orgueil et désespoir. II, 18, 62. Cf. I, 187. — « Orgueil de la vie. » II, 103, 199. Voy. Concupiscence, *Orgueil.* I, 26, note 1.

Orgues. L'homme comparé à des orgues. II, 175.

Orient. « Les six orients à l'entrée des six âges. » II, 170.

Original. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » I, 95. — « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » II, 256. = « Chacun a l'original de sa beauté. » II, 254.

Originel. Voy. Péché.

Osée. Ses prédictions. II, 7.

Oter. La maladie ôte la science. I, 41. — « L'équivoque est ôtée. » II, 10. — « Ce vilain fond... n'est pas ôté. » II, 121. — « Otés ceux qui sont intéressés. » II, 235. — Voy. Sceptre.

Oubli. « Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. » I, cvii.

Oublier. « Cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure. » I, 83. Voy. Pensée. = S'oublier, pour, ne pas connaître ce qu'on est. II, 353.

Outre. Voy. Passer.

Ouvrage. Quelle est la dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage. I, 105. — S'éloigner de son ouvrage, pour en juger. II, 163. Voy. Entrer, Peintre.

Ouvrir. « La mort, qui la doit ouvrir (l'éternité). » I, 143.

P

Païen. La religion païenne. II, 41. Voy. Fondement. — Le peuple païen. II, 71.

Païens. Comparaison des païens avec les Juifs et les chrétiens. I, 211. — La conversion des païens réservée à la grâce du Messie. II, 18. — « L'abandon de Dieu paraît dans les païens. » II, 49. — Prophéties sur les païens. II, 56-58. — La part des païens et des épicuriens. II, 61. — Les exemples des païens ne nous touchent pas. II, 97. — « Tous les païens disaient du mal d'Israël. » II, 109.

Paix. I, cvi. — La paix est le souverain bien. I, 71. — Peuples qui aiment mieux la mort que la paix. I, 81-82. — Fausse paix du monde avant Jésus-Christ. II, 115. — Paix apportée par Jésus-Christ. II, 334.

Pan. « Le grand Pan. » Voy. Prophétie.

Pape. On ne propose plus que le pape... Le pape a été surpris, prévenu... Ce qui en résulte. II, 80. — « Jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties. » II, 117. — Désigné. II, 118. — On aime que le pape soit

infaillible en la foi. » II, 120. — Comment il faut juger le pape... Puissance du pape. *Ibid.* — Ce qu'est le pape dans l'Eglise. II, 122. — Le concile est au-dessus du pape. *Ibid.* Voy. FRANCE. — Point de salut hors de la communion du pape : Pascal ne s'en séparera jamais. II, 328 et 347. Voy. ZÈLE. — *Eglise*, *Pape*. II, 122, note 3.

PAPIER. « Il faut mettre papiers sur table. » II, 108.

PAPISTES. Les papistes excluent la multitude. II, 120.

PARADOXE. L'homme est un paradoxe à lui-même. I, 114.

PARAITRE (*conspici*). « Nous nous efforçons pour cela de paraître. » I, 24. = Faire paraître. « Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires. » II, 329.

PAR-DESSUS. « Que la consolation de la grâce l'emporte par dessus les sentiments de la nature. » II, 244.

PARENTS. Une âme véritablement touchée de Dieu considère comme un néant ses parents, ses amis, ses ennemis, etc. II, 316.

PARESSE. Source de tous les vices. I, 186. Voy. ORGUEIL.

PARFAIT. Voy. SCIENCE.

PARIER. Il faut parier pour ou contre Dieu. I, 150 et 159-166. — « On me force à parier, et je ne suis pas en liberté. » I. 152.

PARIS. « Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, etc. » I, 102.

PARLER. Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien : pourquoi. I, 99. = « Si un animal parlait par esprit ce qu'il parle par instinct... » II, 151.

PAROLE. « Les sens reçoivent des paroles leur dignité. » I, 105. = La parole de Dieu. Quand elle est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. II, 8.

PART. « C'est la part des païens et des épicuriens. » II, 61. Voy. PORTION. — *La part que je prends à votre déplaisir*. II, 154.

PARTAGE. « Le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes, etc. » II, 254.

PARTAGÉ. Voy. BEAUTÉ.

PARTI. Les partis, ou la règle des partis. I, 62, 151 et 161; II, 95, 124 — Dans le même sens : « Le parti. » I, 151, 154; II, 168. — « Cela est tout parti. » I, 151. — *Partis*. II, 95, note 4.

PARTICIPATION La religion chrétienne élève les justes jusqu'à la participation de la divinité même. I, 187.

(PARTICIPE, en construction absolue.) « N'y ayant rien de si inconcevable que de dire... » I, 7. — « Etant juste et qu'ils nous connaissent .. et qu'ils nous méprisent. » I, 27. — « N'y ayant point de certitude, hors la foi... » I, 113. — « Etant nécessaire... et qu'ils subsistent... et qu'ils soient misérables. » II, 40. — « Etant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement, etc. » II, 353.

PARTIE. Première et seconde partie (du plan de Pascal). II, 60. Voy. *Préface*, et *Seconde partie : etc.*

PAS AUSSI. Pour, pas non plus. I, 13, 26, 89, etc. Voy. AUSSI.

PASCAL. Son amour de la pauvreté et des pauvres. I, LXXX, LXXXVI, XC. — Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le service du roi. I, LXXXV. — Ses idées sur la puissance royale. *Ibid.* Voy. RÉPUBLIQUE. Ce qui l'a le plus tôt conduit à la véritable religion. I, 186. — Ses sentiments expliqués par lui-même. II. 118-119. — Sur la philosophie de Descartes. II, 148. — Sa tendresse pour ses sœurs. II, 246. — Sa logique II, 301. — Voy. FAMILLE.

PASCAL (M) le père. LETTRE sur sa mort. II, 235-247. — Son fils lui doit son salut. II, 246.

PASSANT. « Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants,... puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? » I, 65.

PASSE. Mettre en passe. I, 65. Voy. NOBLESSE.

PASSÉ. « Nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. » I, 36. — Nos pensées sont toujours occupées au passé et à l'avenir. I, 37. — « Le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. » *Ibid.* — « Le passé ne nous doit point embarrasser. » II, 339.

PASSER, pour, être au-dessus de la portée de l'esprit : « L'homme passe infiniment l'homme. » I, 114. — « Ce sont choses... qui passent notre capacité présente. » I, 187. Cf. II, 231. = Passer outre I, 1, 6.

PASSION. La passion de Jésus-Christ s'achève dans ses membres, c'est-à-dire dans les fidèles prédestinés. II, 232, 237.

PASSIONS. « Les passions de l'âme troublent les sens. » I, 45. — « Il y a du plaisir à voir deux passions contraires se heurter. » I, 80. — « En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire. » I, 100. — « Les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer. » I, 120. — Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. II, 111. — Ce que le juste doit accorder à ses passions. II, 172. — « Les passions dominées sont vertus. » *Ibid.* et 219. Voy. VICE. — Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion » II, 251. — Les passions sont en proportion de l'esprit. II, 252. — « Il y a des passions qui resserrent l'âme,... il y en a qui l'agrandissent. » II, 259. — Voy. PLÉNITUDE. — Pour, affections (physiques), infirmités. II, 100. Cf. I, CXXVII, 75; II, 251

PATOIS. « Elle est toute le corps de Jésus-Christ, en son patois. ». II, 201.

PATRIARCHES. La longueur de leur vie servait à conserver les histoires des choses passées. I, 213.

PATRIE. Voy. SORT.

PAUL (SAINT). Est venu apprendre aux hommes la doctrine des figures. I, 206. Voy. ROYAUME. — Nous donne le chiffre. II, 5. — Opposé à Barjesu. II, 72. — « Saint Paul est venu en sagesse et signes. » II, 160. — Saint Paul et Corneille rapprochés. II, 165. Voy. CARACTÈRE. — Comment parle du mariage. II, 184. Voy. RATIÈRE. — Cité II, 74, 332, 336, 338. — Voy. ECHAUFFER.

PAUL-ÉMILE. comparé à Persée. I, 9, 10.

PAUVRE. « J'ai remarqué (disait Pascal) que, quelque pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant. » I, LXXX.

PAUVRETÉ. « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. » II 119. Cf. I, LXXXVI. — « Je suis merveilleusement persuadé (disait Pascal), que la pauvreté est un grand moyen pour faire son salut. » I, LXXX.

PAYS. « Des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. » I, 36. — Voy. MODE, VÉRITÉ.

PÉCHÉ En quoi consiste l'essence du péché. II, 335. — Le mystère de la transmission du péché d'Adam explique seul la nature humaine. I, 115, 187. Voy. JUSTICE. — « Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché. » I, 171. — Le Rédempteur en a retiré les hommes. I. 176-177. — « Le péché originel est folie devant les hommes. » I, 185. — « Les péchés vrais ennemis de l'homme. II, 10 11. Voy. INIQUITÉ. — Deux sources de nos péchés, orgueil et paresse; deux remèdes pour les guérir, miséricorde et justice de Dieu. II, 102. — « Incompréhensible que le péché originel soit et qu'il ne soit pas. » II, 126. — Les anciens, pour avoir dit que la justice est partie de la terre, ont-ils connu le péché originel? II, 156. — Jésus-Christ a adopté nos péchés. II, 173. — « Tradition ample du péché originel selon les Juifs. » II, 181. — « Le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. » II, 247. — « Les péchés sont péchés... seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. » II, 335.

PÉCHEUR. Justes qui se croient pécheurs; pécheurs qui se croient justes. II, 164. — « Des pécheurs purifiés sans pénitence !... » II, 122.

PÉDANT. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. » I, 85.

PEINDRE. Se peindre. Voy. MONTAIGNE.

PEINE. Il faut deux choses pour sanctifier, peines et plaisirs. II, 336-337. — Voy. PIÉTÉ.

PEINT. « Il n'y a rien de mieux peint. » II, 342.

PEINTRE. Comment les peintres jugent leur ouvrage. II, 163 et 217.

PEINTURE. Vanité de la peinture. I, 105. — « L'éloquence est une peinture de la pensée. » II, 123.

PÉLAGIENS. « Il y aura toujours des pélagiens, et toujours des catholiques... La première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres. » II, 93.

Pendant la durée du Messie. II, 27, note 4.

PENDANT QUE (*quamdiu*). I, CXXIV. Voy. TANDIS QUE.

PÉNÉTRER. « Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles. » II, 330.

PÉNITENCE. « Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence,... il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. » II, 115. — « Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Eglise, quand elle la voit dans les œuvres. »

Ibid. — « Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure. » II, 179. — Le seul mystère de la pénitence a été déclaré manifestement aux Juifs par saint Jean, précurseur. II, 185.

Pénitents. Voy. Diable.

Pensée. « Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. » I, 9. — Toute notre dignité consiste en la pensée. I, 11. Cf. II, 109-110. — Par la pensée l'homme comprend l'univers. I, 11. — « En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse...; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée. » I, 85. — Les mêmes pensées forment un autre corps de discours, comme les mêmes mots forment d'autres pensées, par une disposition différente. I, 99. — L'ordre de la pensée. II, 109, Voy. Ordre. — « L'éloquence est une peinture de la pensée. » II, 123. Voy. Portrait, Tableau. — La pensée est sotte. II, 110. — « Le hasard donne les pensées, le hasard les ôte. » II, 125. — « Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur. » II, 305. = Pensée de derrière. « Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là. » II, 124. — « J'aurais aussi mes pensées de derrière la tête. » II, 124, 205. — Les grands doivent avoir une double pensée. II, 351-352. — *Pensée.* II, 110, note 1. — *Pensées.* I, 77, note 3; II, 166, note 3.

Penser. « Travaillons à bien penser : voilà le principe de la morale. » I, 11. — « Moi qui pense. » I, 13. — « L'homme est visiblement fait pour penser...; tout son devoir est de penser comme il faut. » II, 109. Cf. II, 251. Quand nous voulons penser à Dieu, plus d'une chose nous tente de penser ailleurs. II, 110. = Pour, croire, se flatter de. « Qui pensera demeurer neutre... » I, 114.

Pente. « La pente vers soi est le commencement de tout désordre. » II, 110.

Perceptible. « Notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers... » I, 3.

Perdre (se). « Voici comment il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. » I, cxxv. — Se perdre en honnête homme. II, 356.

Père. « Père juste, le monde ne t'a point connu. » I, cvii.

Peres (Saints). II, 200. — Autorité de l'Ecriture et des Pères. II, 268

Perfection. Voy. Prendre, Science.

Péri. « Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà péries. » II, 315-316 Cf. II, 241 1.

Périlleux. « Il n'y a rien de si périlleux que ce qui plaît à Dieu et aux hommes. » II, 177.

Perpétuité. I, 174, note 2; II, 29, note 1. — Perpétuité de la religion. I, 177. Cf. I, 173-174; II, 28. — La perpétuité, une des trois marques de la religion. II, 77.

Perroquet. Le bec du perroquet. II, 165.

Persécution. Confiance qu'on doit avoir dans les persécutions qui travaillent l'Eglise. II, 102. — « Le silence est la plus grande persécution. » II, 117. — « C'est une chose qui fait trembler... de voir la persécution qui se prépare... contre la vérité. » II, 335.

Persée. Voy. Paul-Émile.

Perses. Voy. Allemands.

Personnage. « Souvenez-vous (dit Epictète),... que vous jouez le personnage d'une comédie... C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné... » I, cxxiv.

Personne. Ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition. I, 52 — « On n'aime jamais personne, mais seulement des qualités. » I, 66. — Les personnes simples croient sans raisonnement. I, 194. = Personne, pour. nul homme, I, 28, 113. — « Il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte. » I, 137. = Pour, quelqu'un. I, 142; II, 102. = Pour, homme. I, 63, 175. II, 42, 338. = Deux personnes, pour, un homme et une femme, II, 253, 258; (Dans presque tous ces exemples, *personne* est suivi du pronom *il*.) = Personne, pour, femme. I, 65 : II, 257, 339, 340. = Deux sortes de personnes. I, 142. Voy. Raisonnable. — Quatre sortes de personnes. II, 103. Voy. Zèle. — Trois sortes de personnes. II, 109. Voy. Dieu.

1. « Si elle (la vérité) n'avait point d'autres protecteurs,, elle *serait périe* en des mains si faibles. » *Provinciales*, 2e Lettre. Et dans la 18e : « Puisque cela a procuré la connaissance de l'Evangile à tant de peuples, qui *fussent péris* dans leur infidélité »

PERSPECTIVE. Voy. POINT.

PERSUADÉ, pris comme adjectif. « ... Si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite, et peut-être trop. » I,113.

PERSUADER. On se persuade mieux par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles des autres. I,99. — Sur l'art de persuader. II,296-308. — Ses trois parties essentielles, II, 300. — Ses règles. II,301. — Les deux principes dans lesquels il se renferme. II, 303. Voy. MISÈRE, ORGUEIL.

PETIT, pour, faible. « Pour aider vos consolations par mes petits efforts. II, 244. = Pour, un certain. « Un petit zèle. » II,328. — «Un petit jour du jugement. » II, 340.

PEU. « Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. » I, 77. = Peu (*pauci*). Voy. HUMILITÉ, PYRRHONISME.

PEUPLE. Le peuple secoue le joug dès qu'il le reconnaît. I,39. —Honore les personnes de grande naissance. I, 59. Cf. II, 352. Voy. NOBLESSE. — Est vain, mais pas si vain qu'on dit 1,60. — Ses opinions à la fois très-fausses et très-saines. I, 60, 64. — Croit les lois et coutumes, et y obéit, mais est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien. I, 83. — Comment il raisonne. II,75. = Le peuple, pour, le vulgaire, opposé aux habiles. « Il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre. » I, 170. Cf. I, 44. = Pour, le peuple juif. I. 212; II, 40.

PEUPLE DE DIEU (LE). I, 173, 198, 205.= « Il (Jésus-Christ) devait... produire un grand peuple:... en faire le temple de Dieu;... le délivrer de la servitude du péché,... donner des lois à ce peuple,... se sacrifier pour eux; etc. » II, 27-28.

PHARAO. Son incrédulité. II, 70.

PHARISIENS. II, 72, 73. — Paroles des Pharisiens (dans S. Jean) citées, par allusion à Port-Royal. II, 78-79. — « Pharisien, publicain (*Luc*, XVIII, 9-14). » II, 177. Voy. JEÛNER.

PHILON. Cité. I, 200: II, 23, 203.

PHILOSOPHE (adjectif). I, 86 ; II, 101.

PHILOSOPHES. « Presque tous les philosophes confondent les idées des choses. » I, 8. — Erreurs des philosophes sur le bonheur. I, 12. — Les philosophes mêmes veulent des admirateurs, I, 25. Cf. II, 114. — « Ceux qui font sur cela les philosophes... ne connaissent guère notre nature. » I, 50. — Fausseté des philosophes qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme. I, 144. — Nulle secte de philosophes n'a dit que l'homme naît en péché. I, 171. — Les philosophes n'ont pas trouvé le remède à nos maux. I, 182, 184 [1]. — D'où viennent les diverses sectes des philosophes. I, 187. — « Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états (de l'homme). » I, 188. Cf. I, CXXXIII, 171. — Phrase de Cicéron sur les philosophes. II, 204. — Voy. BIEN, VICE. — *Philosophes*. I, 118, note 1 ; 114, note 4; 155, note 4,

PHILOSOPHER. Voy. PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE. « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. » I, 106. — « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » II, 126 et 148.

PHYSIONOMIE, pour, portrait. « On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés. » II, 6

PHYSIQUE (LA). Est affaire de raisonnement, non d'autorité. II, 268. = Dans le sens de science générale de la nature, y compris Dieu et l'âme. « Un principe ferme et soutenu d'une physique entière. » II, 305. Voy. DESCARTES.

PIÈCE, pour, partie. « Nos deux pièces » (l'esprit et l'automate). I, 156.

PIED. « Ils (les grands hommes) ont les pieds aussi bas que les nôtres. » I, 79. — Devoir du pied envers le corps. II, 113-114. Voy. MEMBRE.

PIERRE. Voy. DANIEL.

PIERRE (SAINT). Comment saint Pierre et les apôtres délibérèrent d'abolir la circoncision. II, 93. — Saint Pierre frappe Malchus. II, 210 et 221.

PIÉTÉ. « La piété est différente de la superstition. » I, 193. — On est toujours obligé de n'en point détourner. II, 98. — « Il faut renoncer à toute piété

1. « Pensera-t-on que ces philosophes qui vantaient si hautement la puissance de sa nature en connussent l'infirmité et le médecin ?... Qui pourra croire que les épicuriens, qui niaient la Providence divine, eussent des mouvements de prier Dieu ? eux qui disaient que c'était lui faire injure de l'implorer dans nos besoins, comme s'il eût été capable de s'amuser à penser à nous. » *Provinciales*. 4e Lettre.

si on ne veut au moins mourir chrétiennement. » *Ibid.* — Peines de la piété. II, 114-115 : 336-337 ; 339-341. Voy. Impiété. — La bonne piété. II, 178. — « Ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. » II, 338. — La véritable piété est pleine de satisfaction. *Ibid.*

Pignon. « Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue. » II, 119.

Pilate. Aucune invective des historiens évangéliques contre Judas, Pilate, ni aucun des Juifs. II, 39. — Fausse justice de Pilate : image des faux justes. II, 241.

Piper. « Pour le bien des hommes, il faut souvent les piper. » I, 39. — Se piper soi-même. I, 52. — « L'espérance nous pipe. » I, 116.

Piperie. I, 45. Voy. Sens (les).

Piquer (se). « Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. » I, 80. Voy. Honnête.

Piquet. Condamné à mort jouant au piquet. I, 143-144 et 148.

Place. « Place au soleil. » I, 85. — Il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir à l'homme la place de Dieu. I, 117. — « Il semble que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs. » II, 253. — « Il y a une place d'attente dans leur cœur. » II, 254. — Notre amour-propre nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors. II, 255. — Voy. Guerrier, Mouvement. = Place, pour, ville : au figuré. « Entrer dans cette place rebelle (mon cœur) que les vices ont occupée. » II, 226.

Plaies. « Jésus-Christ ne laissa toucher que ses plaies, après sa résurrection. » II, 210.

Plaindre. « Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence. » I, 81 et 92.

Plaire. Difficulté de plaire. I, 100. Cf. II, 300. — « L'on épuise tous les jours les manières de plaire : cependant il faut plaire, et l'on plaît. » II, 255. — Il y a des règles sûres pour plaire ; mais il est impossible d'y arriver. II, 299. — Voy. Agréer. Combat. = Se plaire. « Que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié. » I, 206.

Plaisant. « Montaigne est plaisant de ne pas voir, etc. » I, 64. — « Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables. » I, 197. — Voy. Justice.

Plaisir. « Nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal. » I, 89. — Le plaisir est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. I, 105. — « Tous nos plaisirs ne sont que vanité. » I, 138. — « Les plaisirs empestés. » I, 152. — Quitter les plaisirs. I, 153. — Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. » II, 4. — « Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il est honteux de succomber sous le plaisir. » II, 150. — Le plaisir n'est que le ballet des esprits II, 151. — « L'homme est né pour le plaisir : il le sent, etc. » II, 254. — « Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. *Ibid.* — Les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables en chaque particulier. » II, 300. — Plaisirs très-différents chez les hommes. *Ibid.* — Peines et plaisirs de la vie chrétienne. II, 336-337. — Voy Aimer. Douceur, Inconstance.

Planté, pour, établi. I, 38.

Platon. Comparé au christianisme. II, 23. — « Platon, pour disposer au christianisme. » II, 111. — Sa définition de l'homme. II, 283. — Voy. Aristote.

Plein. « Un plein repos. » II, 154. — « L'esprit est plein (dans l'amour). » II, 259. = A plein, pour, pleinement. « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme .. » I, 83.

Plus poetice quam humane locutus es. (Pétr.) I, 105.

Plénitude «Plénitude de consolation... Plénitude de maux. » II, 229. — « Dans la plénitude de son temps. » II, 236. — « Il y a une plénitude de passion. » II, 259. Cf. II. 257.

Plerumque gratæ principibus vices. (Hor.) II, 124.

Pleurer. D'où vient donc qu'on pleure et qu'on rit d'une même chose. I, 81.

Ployable. « La raison est ployable à tous sens. » I, 98.

Ployer. « Les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur. » I, 61 Voy. Incliner. = « Il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent. » II, 255.

Pluralité. « Pourquoi suit-on la pluralité ? » I, 61. — La pluralité est la règle dans les choses extraordinaires. Force qui est en elle. I, 71. — « La

pluralité est la meilleure voie. » *Ibid.* — « C'est la pluralité qui a établi cela et qui mord quiconque s'en échappe. » I, 73. — Voy. Roi.

Plus. « Tant plus » répété. II, 258.

Poésie. L'agrement est l'objet de la poésie. I, 104.

Poète. « L'enseigne de poëte... Le métier de poëte. » I, 74. — « Si la foudre tombait sur les lieux bas, etc., les poëtes... manqueraient de preuves. » I, 101. — Pourquoi les poëtes représentent l'amour comme un enfant. II, 255. — N'ont pas eu raison de dépeindre l'amour comme un aveugle. II, 260. — Voy. Théologie.

Poétique. Voy. *Beauté poétique.*

Point. Ce que nous appelons point indivisible dans les choses matérielles. I, 4. — Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu (de la perspective). » I, 31. — « Où prendrons-nous un point dans la morale ? » I, 71. — Hypothèse d'un point se mouvant partout d'une vitesse infinie. II, 87. — Trouver le point. I, 89.

Point aussi, pour, point non plus. I, 138. Voy. Aussi.

Point formaliste. II, 94, note 2.

Pointe. « La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments s nt trop mousses pour y toucher exactement. » I, 35. Voy. Écacher. — « Ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très-délicate. » I, 4.

Police, pour, administration, gouvernement. II, 111.

Politique. Comment Platon et Aristote ont écrit de politique. I, 86. = Pour, conduite (*consilium*). « C'est une mauvaise politique de les séparer. » II, 118. Voy. Port-Royal.

Pologne. Voy. Roi.

Poltron. « Nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. » I, 24.

Pomme. La pomme d'or. I, 201. Voy. Troie.

Pompée. Voy. Évangile.

Pontoise. Voy. Miracle.

Porphyre. Celse et Porphyre n'ont jamais désavoué l'Evangile. II, 43.

Port. « Le port juge ceux qui sont dans le vaisseau. » I, 70-71.

Port-Royal. Les filles ou religieuses de Port-Royal désignées. II, 76. — Dieu fait de ce lieu son temple et le sanctuaire de ses grâces. *Ibid.* — Port-Royal calomnié. II, 77. — « Cette maison n'est pas de Dieu... — Cette maison est de Dieu... » II, 79. — « Le P. R. craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer, car ils ne craindront plus, et se feront plus craindre. » II, 118. — Education des enfants de Port-Royal. II, 164. — Voy. *A P. R. etc.*

Porte. L'esprit et le cœur sont les portes par où les vérités sont reçues dans l'âme. II, 297. = Ouvrir la porte : au figuré. Voy. Débordement.

Portée. « Connaissons donc notre portée. » I, 5. — « La vérité n'est pas de notre portée. » I, 115 (note). — Les vérités de notre portée. II, 297

Portentum. II, 183.

Porter, pour, comporter. II, 4. — Voy. Plaisir.

Portion. « C'est la portion des Juifs. » II, 61. — « ... De vos saints dont j'espère par votre grâce faire une portion. » II, 231.

Portrait. Ce que porte un portrait. II, 4. Voy. Plaisir. — L'éloquence doit être le portrait de la pensée. II, 123. — Voy. Physionomie.

Posséder. « Posséder Dieu à découvert et sans voile. » I, 136. — « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. » II, 95.

Poule. Voy. Vierge.

Poulie. Voy. Bruit.

Pour, devant un infinitif, équivalant à *quoique* ou à *parce que*. I, 6, 77. Voy. Extrémité.

Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion, II, 59, note 1.

Pourquoi. « Il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. » II, 152; cf. 153.

Pratiques. Voy. Eau (bénite), Extérieur.

Préadamites. II, 185.

Précepte. « Les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations. » II, 339.

Précipice. Puissance de l'imagination sur la raison, à l'idée d'un précipice. I, 32. = « Nous courons sans souci dans le précipice. » I, 144.

Précipitation. L'amour est une précipitation de pensées. II, 259

PRÉCIPITER. Se précipiter dans le désespoir. I, 187.
PRÉCURSEUR. Voy. JEAN-BAPTISTE (SAINT).
PRÉDESTINATION. « Une prédestination sans mystère !... » II, 122.
PRÉDICATEUR. Le prédicateur mal rasé et barbouillé. I, 32. Voy. MAGISTRAT.
Prédiction. II, 24, note 1. — *Prédictions.* II. 23, note 3. — Prédictions des choses particulières. II, 187. — Prédiction de Cyrus. II, 190.
PRÉDIRE. Pourquoi Dieu a voulu prédire des choses qu'il n'a pas voulu découvrir à son peuple. I, 206.
Préface. I, 155, note 1. — *Préface de la première partie.* I, 81, note 1. — Préface de la seconde partie. II, 60.
PRÉFÉRENCE. Préférence d'estime, et préférence extérieure. II, 354. Voy. GÉOMÉTRIE.
PREMIER. Voy. DERNIER.
PRENDRE, neutre, et au figuré. « Ses plus saintes paroles ne prennent point en nous. » II, 244. = Se prendre, pour, s'abuser (*decipi*). « On se prend à la perfection même. » II. 163. = S'en prendre. « Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes. » II, 338.
PRÉOCCUPER. Voy. CRÉANCE.
PRÉORDONNÉ. « De tous temps prévu et préordonné en Dieu. » II, 236.
PRÉSENCE. Ceux qui nient la présence (réelle) sont hérétiques. II, 92.
PRÉSENT. « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. » I, 36. — « Le présent n'est jamais notre fin. » I, 37. — Notre imagination nous grossit le temps présent. *Ibid.* — « Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous. » II, 339.
PRÉSIDENT. Qu'est-ce qu'être premier président? I, 53.
PRÉSOMPTION. Voy. ORGUEIL, PERDRE (SE), RAISONNEMENT.
PRÉSOMPTUEUX. Combien nous sommes présomptueux. I, 25.
PRESSER. « Prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser (sentiment de Montaigne). » I, CXXXI. Voy. VRAI.
PRÉSU, pour, su d'avance. II, 236. Voy PRÉORDONNÉ.
PRÊT A, pour, destiné à. « Ne suis-je pas prêt à mourir? » II, 106. = Pour, disposé à « Ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge. » *Ibid.*
PRÉTENDRE. « Ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques. » II, 295. = Prétendre de. I, 4.
PRÊTRE. « Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam. » II. 125 et 146. — Les uns défendent aux chrétiens ce qui est défendu aux prêtres, les autres permettent aux prêtres ce qui est permis aux chrétiens. II, 163.
PREUVE. « On trouve toujours claire la chose qu'on emploie à la preuve. » I, 98. Voy. EXEMPLE. — « C'est en manquant de preuve qu'ils (les chrétiens) ne manquent pas de sens. » I, 149. Voy. PROUVER. — Les preuves de Dieu métaphysiques frappent peu. I, 154. — « Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues. » I, 155-156. — Preuves de la religion. I, 177; II, 80. — « Les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'Ecriture ne sont pas démonstratives. » II, 68-69. — Les preuves de la religion ne sont pas absolument convaincantes; mais l'évidence est telle, qu'elle surpasse ou égale pour le moins l'évidence du contraire. II, 96. Voy. HÉRITIER. — Il faut ouvrir son esprit aux preuves de la religion II. 107. — Preuves de Jésus-Christ. II, 198. Voy. PROPHÉTIE. — Preuves que l'Ecriture a deux sens. II, 200. — *Preuve de Moïse.* I, 212, note 4. — *Preuve des deux Testaments à la fois.* II, 2, note 2. — *Preuve de* JÉSUS-CHRIST. II, 38, note 1. — *Preuves de* JÉSUS-CHRIST. II, 17, note 2; II, 40, note 2.
PRÉVENTION. « De peur que cette prevention ne me suborne. » II, 88. — *La prévention induisant une erreur.* II, 166, note 2.
PRÉVENU. Être prévenu de son ouvrage. I. 31. — « Ils ont été prévenus chacun que c'est le meilleur. » II, 166. — PAPE.
PRÉVOYANCE. Au pluriel. « Par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa presence. » II, 246. — « Ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrètes et téméraires. » II, 247. — « Lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances. » II, 339.
PRIÈRE. La prière est un remède à la concupiscence et à l'impuissance. I, 169. Cf. I, 182; II, 168. — « Pourquoi Dieu a établi la prière. » II, 161. Voy. JUSTICE — PRIERE pour demander à Dieu le bon usage de la maladie. II, 223-232.
PRINCE. « Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura

rien. » I, 28. — Archimède était prince. II, 16, — « *Prince*, à un roi, plaît, parce qu'il diminue sa qualité » II. 164. — « Le prince de ce monde », pour, le démon. II, 79. — « Un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fideles dans la révolte publique. » II, 345. — « Il faut se tenir debout dans la chambre des princes. » II, 354. — Voy. Roi.

Principe. « Les principes qu'on propose pour les derniers... sont appuyés sur d'autres, qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier. » I, 4. — Vaine prétention des philosophes d'arriver aux principes des choses. — *Ibid.* — « Des principes de la philosophie » (livre de Descartes). *Ibid.* — Principes d'erreur. I, 34-35. — « Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? » I, 41. — Deux principes de vérité, la raison et les sens. I, 44. — « Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes... Les autres. . des choses où il y a beaucoup de principes. » I, 93. — « L'omission d'un principe mène à l'erreur. » I, 96. — « Les principes nets et grossiers de géométrie. » I, 97. — Manier les principes. *Ibid.* — Ceux qui raisonnent par principes ne comprennent rien aux choses de sentiment. I, 106 — Les premiers principes sont connus par le cœur. I, 119. — « Les principes se sentent, les propositions se concluent. » *Ibid.* — « Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi. » II, 155. — « Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. » II, 164. Voy. Superbe, Théologie

Pris. « Cela est si mal pris », pour, si mal conçu. I, 141.

Prise. « Il échappe à nos prises. » I, 6. Cf. II, 118 (note 6). = Pourquoi on aime mieux la chasse que la prise. I, 49, 50.

Prison. D'où vient que la prison est un supplice si horrible. I, 49.

Privilége. Voy. Espérance.

Prix. Voy. Estimer. = Au prix de. I, 1, 2.

Probabilité. I, 107, note 1. — « Ils détruisent la perpétuité par la probabilité. » II. 77. — « Est-il *probable* que la *probabilité* assure? » II, 97. Cf. II, 120. — « Otez la *probabilité*, on ne peut plus plaire au monde; mettez la *probabilité*, on ne peut plus lui déplaire. » II, 119.

Proche (préposition). « Proche de mourir. » II, 151.

Prodige. « Les prodiges de l'imagination humaine. » I, 39. — « Quel prodige (que l'homme)! » I, 114.

Prodigieux. Voy. Homme.

Production. Il est juste de considerer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle. I, cxxxiii. — « Production de science. » II, 16.

Produire. « Qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal, que de le reproduire? » II, 97.

Profession. Voy. Vanité.

Progrès « La nature agit par progrès, *itus et reditus*. » II, 124. — » Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. » II. 126. — « L'homme s'instruit sans cesse dans son progrès. » II, 270. — » Tous les hommes ensemble font un continuel progrès dans les sciences, à mesure que l'univers vieillit. » II, 271.

Projet. Voy. Dialogue, Lettres, Montaigne.

Promesses. La promesse des biens temporels dans les prophètes, n'est que figurative. II, 2 3. — » Dieu ne doit que suivant ses promesses. » II, 161. — « Les enfants de la promesse », pour, les élus. *Ibid.*

Prophètes. « Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus de prophètes, le zèle a succédé. » I, 212 — « Les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens. « II, 2. — Ce qu'ils voyaient dans la loi et les sacrifices. II, 4, 5, 8. — « Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. » II, 18. — « Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans. » II, 21. — Les prophètes mêles de choses particulières, et de celles du Messie : pourquoi. II, 29. — Que disent les prophètes de Jesus-Christ?... Leurs desseins formels. II, 50. — Faux prophètes. II, 72, 73. — « On n'entend les prophètes que quand on voit les choses arrivée . » II, 179. — « Les prophètes prophétisaient par figures. » II, 184. — Ont prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda jusqu'au roi éternel. II, 185.

Prophétie. La religion chrétienne seule a des prophéties I, 175. — Les prophéties sont plus claires de David que de Jésus-Christ. II, 1. — Ont deux

sens. II, 2. Cf. I, 208. Voy. Sens. — La prophétie de Jacob. II, 7 et 13. — Les prophéties sont la plus grande des preuves de Jésus-Christ. II, 21. 62. — Les prophéties du Messie mêlées de prophéties particulières. II, 29. — Les prophéties citées dans l'Evangile sont rapportées pour vous éloigner de croire. II, 52. — « La prophétie n'est point appelée miracle. » II. 68. — Les prophéties ne sont pas absolument convaincantes. II, 96. — « Prophéties. Le grand Pan est mort. » II, 186. — Prophéties (extraits). II, 189, 173. — *Prophétie*, II, 24, note 4. — *Prophéties*. II, 22, notes 2 et 3; 29, note 5; 170, note 1.

Prophétiser. II, 1. — Ce que c'est. II, 185. — « Jésus-Christ prophétisé. » II, 275. = Prophétiser de. II, 200.

Propos. Etre à propos. II, 342.

Proposer, pour, mettre en avant. II, 80. Voy. Pape.

Proposition. « Les propositions se concluent. » I, 119. — » Les propositions géométriques deviennent sentiments. » I, 120. Voy. Sentiment. — Il (un mathematicien) me prendrait pour une proposition. » I, 74.

Propre. « De mon propre. II, 244.

(Propriété). Voy. Hérédité, Usurpation.

Prosopopée (A. P. R. pour demain.) I, 184, note 2. Voy. Sagesse.

Prouver. Ce que valent les exemples pour prouver. I, 98. — « Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme. » I, 120 — Les chrétiens ne prétendent pas prouver la religion. I, 149. — Pascal n'entreprend pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, etc. I, 154-155.

Provence. Comment les sauvages n'ont que faire de la Provence. II, 166.

Providence. La providence de Dieu est l'unique et véritable cause des accidents que nous appelons maux. II, 236.

Provincial. « Nul ne dit provincial, qu'un provincial. » II, 178. — « *Lettres au Provincial.* » *Ibid.*

Provoquer. « Provoquer à courroux, à jalousie. » II, 57.

Psaumes. « Les psaumes chantés par toute la terre. » II, 159.

Pugio fidei. II, 182. Cf. II, 8, note 6.

Puissance. Idées de Pascal sur la puissance royale. I, lxxxv. = Puissances; pour, facultés de l'âme. « Que ces deux puissances (l'esprit et la volonté) sont donc libres. » I, cxxv. — « Commencer par là le chapitre des Puissances trompeuses. » I, 45.

Puissant. « Qu'il était puissant de leur donner les (biens) invisibles. » II, 5.

Pur. « Pensées pures. » II, 251. — Voy. Pyrrhonien.

Pureté. Voy. Religion.

Pyrénées. Vérité au deçà, erreur au delà. I, 38. Cf. II, 174.

Pyrrhonien. « Il (Montaigne) est pur pyrrhonien. » I, cxxvi. — « La cabale pyrrhonienne. » I, 43. — Principales forces des pyrrhoniens. I, 112. — « Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. » I, 114. — « Ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout. » *Ibid.* — « Il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. » *Ibid.* — La nature les confond. *Ibid.* — Travaillent inutilement à combattre les premiers principes. I, 119. — « Il faut avoir ces trois qualités, pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis. » I, 193 (note). — « Pyrrhonien, pour opiniâtre. II, 178.

Pyrrhonisme. « Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens. » I, 30. — « Peu parlent du pyrrhonisme en doutant. » I, 75 Voy. Affirmatif. — Dogmatisme et pyrrhonisme. I, 114. — « Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. » I, 120. — « Le pyrrhonisme est le vrai. » II, 87. — « Le pyrrhonisme sert à la religion » — II. 156. Voy. Rabatire. — *Pyrrhonisme.* I, 59, note 1; 73, note 4; 88, note 1.

Pyrrhus. « Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus... recevait bien des difficultés. » I, 51.

Q

Qualité. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. » I, 5. — Les qualités distingues du moi. I, 65-66. Voy. Moi. — On n'aime que des qualités. » I, 66. — « On n'aime personne que pour des qualités empruntées. *Ibid.* — « Cette qualité universelle (d'honnête homme) me plaît seule. » I, 75. — « Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre

et l'occasion d'en user. » *Ibid.* — L'amour fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant. II, 259. — Voy. NOBLESSE.

QUASI. « Quasi sans exemple. » II, 332. Cf. II, 323.

QUE, pour, si ce n'est. I, 137. 177 : II, 97, 157. = Que non pas que. Voy. NON.

Que Dieu s'est voulu cacher. I, 171, note 2.

Que la loi était figurative. Figures. II, 5, note 1.

Que sais-je? Devise de Montaigne. I, CXXVI.

QUEL (*qualis*). « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent. » II, 136.

QUERELLE. Voy. TEMPS.

QUI (*si quis*). « Qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme. » I. 24. = Qui, au commencement d'une phrase, pour, celui qui. I, 38, 39, 83, 88, 89, 104, 114, etc.

QUITTER, pour, abandonner. « Mon Dieu, me quitterez-vous? » I, CVII. = Pour, laisser. On quitte tout là. » I, 105. — Dans le vide que l'amour de Dieu a quitté. » II, 242.

Quod curiositate cognoverint superbia amiserunt. I, 154 [1].

QUOI, conjonctif neutre. « Je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé. » II, 339. — « En quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir. » II, 353. Cf. I, LXXIII, 193. = Quoi? que... (*Quid, quod..?*) II, 151. — Voy. JE NE SAIS QUOI.

Quam veritatem, qua liberetur, etc. (S. AUG.) I, 39.

R

RABATTRE. « Pyrrhonisme... rabattra cette vanité. « II, 156.

RABBINISME. « Chronologie du Rabbinisme. » II, 182.

RABBINS. Cités; leurs principes. II, 181-182.

RACOURCI. Voy. ATOME.

RACE. « Roture de race. » I, 62. Voy. SUISSES. — Règne éternel de la race de David. II, 185.

RACINE. « Couper la racine, des doutes d'où naissent les procès. » I, CXXVI. — Toutes ces dispositions... ont une racine naturelle dans son cœur. » I, 28. — « Tout cela a ses racines si vives en nous. » I, 37. — Où il a des racines naturelles. » I, 51.. Voy. ENNUI. — La racine du péché. II, 343.

RADICAL, pour, fondamental. « Beauté radicale. » II, 254.

RAISON. Montaigne incomparable pour convaincre la raison de son peu de lumière et de ses égarements. I, CXXXV. — « Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences. » I, 6. — « La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. » I, 31. — L'imagination la contrôle et la domine. *Ibid.* — Choses qui emportent la raison hors des gonds. I, 33.— « Plaisante raison qu'un vent manie! » *Ibid.* — « Cette belle raison corrompue a tout corrompu. » I, 38. — « La raison et les sens... s'abusent réciproquement. » I, 44. — « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. » I, 70. — « La raison s'offre (*pour* règle), mais elle est ployable à tous sens. » I. 98. Cf. II 89. — « Humiliez-vous, raison impuissante! » I, 114 — Il faut que la raison s'appuie sur la connaissance des premiers principes. I, 119. — La raison n'est pas seule capable de nous instruire. *Ibid* — « La raison rend les sentiments naturels, et les sentiments naturels s'effacent par la raison. » I, 120. — Guerre intérieure de la raison contre les passions : ses effets *Ibid.* — Dans l'examen de ce point : Dieu est ou il n'est pas: de quel côté pencher? La raison n'y peut rien déterminer. I, 149 — « Votre raison n'est pas plus blessée... en choisissant l'un que l'autre. » I, 150. — Une infinité de choses surpassent la raison I, 193. — « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. » *Ibid.* et II. 200 Voy. RELIGION. — « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » I, 194. — Faiblesse de la raison pour persuader les vérités de la religion. II. 89. — « Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. » II, 106. — Différence de la

1. S. Augustin, *Serm.* CXLI; t. V, p. 683, E de l'édit. des Bénédictins Le texte est: *Quod curiositate invenerunt* (philosophi,, *superbia perdiderunt*. Voir aussi les *Confessions*, V, 3.

raison et du sentiment, par rapport à la foi. II, 109. — « Instinct et raison, marques de deux natures. » II. 152. — « L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » II, 155. — « Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante. » II, 157. Cf. I, CXXXI. — « La corruption de la raison paraît par tant de différentes et extravagantes mœurs. » II, 168. — On a opposé sans fondement la raison et l'amour. II, 259. Voy. AMOUR. — La raison seule a lieu de connaître des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement. II, 267. = Raisons « On se persuade mieux par les raisons qu'on a soi-même trouvées. » I. 99. — Inutilité des raisons naturelles pour prouver ou Dieu ou l'immortalité de l'âme, etc. I. 155. — « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. » II, 88. — Les raisons de ce qui d'abord agrée ou choque ne viennent qu'après. II, 162. Voy. ROANNEZ (M. DE). — *Raison pourquoi Figures.* I, 209, note 4. — *Raisons des effets.* I, 60, notes 2, 3, 4; 64, note 3; II, 124, note 2: 124, note 5. Cf. I, 63; II, 121. — *Raisons pourquoi on ne croit point.* II, 74, note 2.

RAISONNABLE. « Il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur,... ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur. » I, 142. — Voy. RAISONNEMENT.

RAISONNEMENT. « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » I, 98.— Les choses de raisonnement. I, 106. — Le raisonnement n'a point de part à la connaissance des premiers principes. I, 119. — « Toutes les autres (connaissances) ne peuvent être acquises que par le raisonnement. » I, 120.— Raisonnement supposé de celui qui doute par profession et par vanité. « Comment se peut-il faire que ce raisonnement-ci se passe dans un homme raisonnable? » I, 139. — Présomption insupportable dans des raisonnements sur Dieu, fondés sur une humilité apparente qui n'est ni sincère ni raisonnable. I, 189. — Le raisonnement ne mène pas à la foi. II, 158.

RAISONNER. Pourquoi nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal I, 63. — Ceux qui sont accoutumés à raisonner par principes ne comprennent rien aux choses de sentiment. I, 106.

RAMASSÉ. « Elle est toute ramassée en soi : elle est loi, et rien davantage. » I, 39.

RAMASSER (SE), pour, se recueillir. « Je me ramasse dans moi-même, et je trouve, etc. » II, 339.

RANG. « L'homme ne sait à quel rang se mettre. » I, 121.

RANGER A (SE). I, 114.

RAPPORT. Avoir rapport à. I, 6, 7, 149.

RAPPORTER, pour, se rapporter. « L'amour pour soi-même serait fini et rapportant à Dieu. » II, 242.

RATIÈRE. Saint Paul parle du mariage aux Corinthiens d'une manière qui est une ratière. II. 184.

RAVIR. Voy. DISCOURS, ROYAUME.

RÉALITÉ. « Au prix de la réalité des choses. » I, 1. = La réalité et la figure. II. 3.

REBUT. « Gloire et rebut de l'univers (l'homme). » I, 114. — « Dans le dénûment et dans le rebut des hommes » II, 337.

RÉCEPTION. Voy. RECEVOIR.

RECEVOIR. Si les Juifs reçoivent Jésus-Christ, ils le prouvent par leur réception. I, 210. Voy RENONCER. — « Les (Juifs) saints le reçoivent, et non les charnels. » II, 40 Voy. REFUSER. — « Il est visible que ce n'est que sa vie qui les a empêchés de le recevoir. » II, 41. = Recevoir des difficultés. I, 51. Voy PYRRHUS. — Recevoir des différences. II, 253. = Recevoir, pour, prendre (au figuré). « Je ne sais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. » II, 331.

RECHERCHE. « La recherche des choses. » I, 80. — Voy, REPOS, SCIENCE. — *Recherche du vrai bien.* II, 156, note 1.

RECHERCHER DE, avec l'infinitif. I, 116.

RECOIN. « Comme égaré dans ce recoin de l'univers. » I, 175.

RÉCOMPENSE. « Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines. » II, 117.

RÉDEMPTEUR. La religion chrétienne consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine. I, 176-177. — « Il n'y a de redempteur que pour les chrétiens. » I, 211. — « Je

bénis tous les jours de ma vie mon rédempteur. » II, 119. — « JÉSUS-CHRIST rédempteur de tous. » Oui et non. II, 158.

RÉDEMPTION. Preuves de la corruption et de la rédemption. I, 188. — Le monde instruit les hommes et de leur corruption et de leur rédemption. II, 48. — « Il n'est pas juste que tous voient la rédemption. » II, 90. — Figures de la totalité de la rédemption. II, 158. — Figures de l'exclusion de la rédemption. *Ibid.*

REDRESSER, pour, corriger, remettre dans la bonne voie. I, 141.

RÉEL. « Il faut de l'agréable et du réel. » I, 104. Voy. VRAI.

REFUSER. « J'aurais refusé la religion de Mahomet, etc. » I, 198. — « Les Juifs le refusent (Jesus-Christ), mais non pas tous. » II, 40. Voy. RECEVOIR.

RÉFUSION. Une réfusion d'amour. II, 246.

RÈGLE. La règle des partis. Voy. PARTI. — « Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres. » I, 71. — Des règles en critique. I, 98. — La règle et l'exception. I, 99. — Règle pour les miracles. II, 67. — Les chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jesus-Christ a laissées aux anciens. II, 106. — « La règle est l'honnêteté. » II, 125. — S'il y a des règles pour plaire. II, 299. Voy. PLAIRE. — Règles de l'art de persuader. II, 301.

RÈGLEMENT. Le règlement de la pensée. I, 11.

RÉGLER. « Comme pour régler un hôpital de fous. » I, 86. Voy. ARISTOTE.

RÈGNE. « Pour éclater dans son règne de sainteté. » II, 16.

REINE. La reine de Suède. Voy. ROI. = Reines de village. I, 104. Voy. SONNET.

RELACHÉ. Voy. OPINION.

RELIGIEUSES. Voy. PORT-ROYAL. = Religieuse de Pontoise guérie d'un mal extraordinaire par une dévotion à la Sainte-Epine. II, 342.

RELIGIEUX. Voy. CORRUPTION.

RELIGION. Bien heureux ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment de cœur. I, 120. — Marques de la vraie religion. I, 136, 169-170; II, 68, 77. — De quelle manière agissent ceux qui s'en instruisent avec négligence. I, 137. « Il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables. » I, 140. — La religion nous oblige de regarder toujours les impies, tant qu'ils sont en cette vie, comme capables de la grâce. I, 142. — « Les chrétiens professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison. » I, 149. Voy. PREUVE. — « Nulle religion (que la nôtre) n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre. » I, 169. — Est la seule proportionnée à tous, aux habiles et au peuple. I, 170. — La seule qui ait enseigné que l'homme naît en péché. I, 171. — A toujours subsisté sur la terre. I, 172, 174, 175; II, 157. — « Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes fausses, excepté une. » I, 175. — La religion chrétienne a des prophéties. *Ibid.* — La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs *Ibid.* — Consiste en deux points et enseigne deux vérités. I, 176. — Blasphémée par ceux qui la connaissent mal. *Ibid.* — En quoi elle diffère du déisme. *Ibid.* Voy. DÉISME. — Résumé des preuves de la religion. I, 177. — La religion chrétienne est la seule qui satisfasse aux conditions d'une véritable religion. I, 182, 187. — La véritable religion peut seule nous enseigner les remèdes à nos impuissances et à nos faiblesses, et les moyens d'obtenir ces remèdes. I, 182-185. Cf. II, 168. — « Toutes ces contrariétés, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance de la religion, est ce qui m'a le plus tôt conduit à la véritable. » I. 186. — « Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule. » I, 193. — « Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente. » I, 198. Cf. II, 42. — Les religions de Mahomet, de la Chine, des anciens Romains, des Egyptiens, n'ont ni morale ni preuves, et doivent être refusées également. I, 198. — Deux sortes d'hommes en chaque religion. I, 211. — Religion païenne, mahométane, juive. II, 41 Voy. FONDEMENT. — Obscurités de la religion. II, 47, 89. — Religion des Juifs. II, 56, 61. Voy. JUIFS. — « Fondement de la religion. C'est les miracles. » II, 73. — Les hommes ne se fussent pas imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. II, 75-75. — Religion des sauvages. II, 76. — « Vouloir mettre la religion dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. » II

88. Voy. Conduite. — « Il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. » II, 88. — Deux manières de persuader les vérités de la religion : la force de la raison et l'autorité de celui qui parle. II, 88-89. — La vérité de la religion se prouve suffisamment par son seul établissement. II, 94. — Comment il faut guérir les hommes du mépris, de la haine et de la peur qu'ils ont à l'égard de la religion. II, 180. — « La pureté de la religion est contraire à nos corruptions. » II, 117. — « Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. » II, 123. — Elle n'est pas certaine. I, 124. — Comment se conservent les fausses religions, et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. II, 153. — « Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne. » II, 157. — « Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. » *Ibid.* — « Notre religion est sage et folle. » II, 160, 200. — Grandeur de la religion. II, 200. = Religion catholique. Ne commande de découvrir le fond de son cœur qu'à un seul homme, I, 27. Voy. Confession.

Reliques. Pourquoi nous honorons les reliques des morts. II, 241. — Ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. II, 343.

Reluire, au figuré. II, 48.

Remède. Voy. Religion.

Remplir Voy. Capacité, Egaler, Inondation, Place, Plaisir, Vide.

Remuement. Les hommes aiment le bruit et le remuement. I, 49. — Sentir des remuements. II, 257.

Remuer (se). « Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence. » I, 77.

Renoncer. Si les Juifs renoncent Jésus-Christ, ils le prouvent par leur renonciation. I, 210. Voy. Recevoir. — « Je l'ai fui, renoncé, crucifié. » I, cvii.

Renonciation, pour renoncement. « Renonciation totale et douce. » I, cvii.

Renouvellement. « Le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. » II, 331. Cf. II, 341. Voy. Nouveau.

Renversement. « Renversement continuel du pour au contre. » I, 60. — « Un étrange renversement dans la nature de l'homme. » I, 141. — « Un tel renversement de la nature (au dernier jour). » II, 47.

Répandre. « *Répandre* ou *verser*, selon l'intention. » II, 178.

Réparateur. « Qu'il y a un réparateur. » II, 60. — Jésus-Christ est le réparateur de notre misère. II, 63. Cf. I, cxxxiii.

Répétitions. Les répétitions de mots ne sont pas toujours fautes. I, 102-103.

Repos. Un instinct secret porte les hommes à y tendre par l'agitation. I, 50-51. — Après les obstacles surmontés, le repos devient insupportable. I, 51. Cf. II, 154 — « Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité. I, 97. Voy. Conscience. — Le repos entier est la mort. » II, 150.

Reposer. Reposer en paix dans la foi. I, 197. — Voy. Esprit (le Saint).

Répréhension. Quand le juste reprend ses serviteurs, il prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions. II, 161.

Reprendre. Manière de reprendre avec utilité. I, 78.

Représenter, pour, figurer. II, 341. = Pour, remontrer. 143 : II, 340.

Réprobation. Des Juifs. II, 57, 191. — Du temple. II, 192. = De Joseph par ses frères. II, 2.

Reproche. « Des témoins sans reproche. » II, 41. Voy. Irréprochable.

Reprocher. Reprocher de ce que... I, 10.

Reproduire. Voy. Produire.

Réprouvés. Justice de Dieu envers les réprouvés. I, 153. — « Jésus-Christ sauve les élus, et damne les réprouvés, sur les mêmes crimes. » II, 2. — Dans les marques que Dieu donne de soi, il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner. II, 48. — Les réprouvés ignoreront la grandeur de leurs crimes. II, 98. — Voy. Rome. Ruine.

République. Pascal disait que, dans un Etat établi en république, comme Venise, c'était un grand mal de contribuer à y mettre un roi. I, lxxxv. — « Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne. » II, 94. — « La république chrétienne, et même judaïque, n'a eu que Dieu pour maître. » II, 203. = La republique, pour, l'Etat. II, 352. — *République*. II, 203, note 1.

Répudier. Voy. Synagogue.

Répugnance, pour, contradiction. I, cxxvi 1.

Répugnant, pour contradictoire. « Un grand nombre de vérités et de foi et de morale, qui semble répugnantes. » II, 91.

Réputation. Voy. Dispenser.

Résider. II, 241, 343.

Résolution. Épictète veut que l'homme cache ses bonnes résolutions : rien ne les ruine davantage que de les produire. I, cxxiv. = Au sens chrétien La résolution des martyrs : comment elle peut former la nôtre. II, 97.

Respect. « Le respect est : Incommodez-vous. » I, 63. — Cordes qu'attache ou qui attachent le respect. I, 88, 89. — Recevoir des respects. II, 351. — Respects d'établissement dus aux grandeurs d'établissement ; respects naturels dus aux grandeurs naturelles. II, 354.

Ressemblance. Deux visages semblables font rire par leur ressemblance. I, 106.

Ressentiment, pour, sentiment. « Qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles. » I, 50. — « Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment (c-à-d. insensibles). » II, 244.

Ressentir (se), pour, avoir du ressentiment, s'offenser. « Se ressentir d'un soufflet. » I, 65.

Resserrer. « Il y a des passions qui resserrent l'âme. » II, 259.

Ressusciter. « Quelle raison les athées ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter ? » II, 97.

Résurrection. « Qu'ont-ils à dire contre la résurrection ? » II, 96.

Réussir, pour, sortir, résulter (*riuscire*). « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée. » II, 16 2. = Réussir mal. I, cxxxvi.

Revancher (se). I, 42.

Revenir. « Étant revenu à soi. » I, 2.

Rêver. Voy. Songe.

Révérence. « Révérence parler. » I, 85.

Riches. Explication par saint Thomas du passage de saint Jacques sur la préférence des riches. II, 172.

Richesse. « Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. » II, 176. = Les richesses qu'on tient des ancêtres ont été acquises ou conservées par mille hasards. II, 351.

Ridicule. La morale de la religion juive est ridicule, dans la tradition du peuple. II, 41. Voy. Récompense.

Rire. Voy. Pleurer.

Rivière. « Les rivières sont des chemins qui marchent. » I, 106. Voy. Justice.

Roannez (M. de). Observation de Pascal sur le mot de M. de Roannez : Les raisons me viennent après, etc. II, 162.

Roannez (Mlle de). Extraits de neuf lettres que Pascal lui écrivait. II, 327-343.

Robe. Voy. Docteur, Magistrat, Pédant.

Roi. Les rois n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. I, 34, 36. Voy. Imagination. — Misère d'un roi réduit à lui-même. I, 49, 53. — Ce qui fait que le visage des rois, même seul, imprime le respect et la terreur. I, 61. — Leur puissance est fondée sur la raison et sur la folie du peuple. I, 61-62. — Enfant roi. I, 65 Voy. Cannibales. — Les rois, parce qu'ils ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres. I, 71. — « Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde ? » I, 81. — « Les princes et les rois ne sont pas toujours sur leurs trônes : ils s'y ennuient. » I, 84. — « Les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante. » II, 25. — « Roi, tyran. » II, 205. — Différence entre les rois de la terre et le roi des rois: II, 335. Voy. Prince. — « Il faut parler aux rois à genoux. » II, 354.

Romains. Religion des anciens Romains. I, 198. Cf. I, 172. — Voy. Evangile, Législateur.

Rome. Principale église de Jésus-Christ. II, 25. — « Que Jérusalem serait

1. Dans les *Provinciales*, 1re Lettre : Vous y verriez une *répugnance* et une contradiction si grossière, que vous aurez peine à me croire. »

2. Voyons ce qui pourra de ceci *réussir*.

Molière, *Le Tartufe*, a. II, sc. 4.

réprouvée, et Rome admise. » II, 58. — « Si mes Lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » II, 118.

Roseau. « L'homme n'est qu'un roseau,... mais c'est un roseau pensant. » I, 10. — *Roseau pensant.* I, 11.

Roture, Roturier. Voy. Suisses.

Royaume. Saint Paul a appris aux hommes que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit. I, 206. — Le royaume de Dieu est dans ses fidèles. II, 228. — Jésus-Christ a dit que le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent. II. 334. — Voy. Charité, Concupiscence.

Royauté. « La royauté est le plus beau poste du monde. » I, 49.

Ruine. La ruine du temple réprouvé figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous. II, 341.

Ruiner. « Ils ruinent les vérités aussi bien que les fausseté l'un de l'autre. » I, cxxxiv. — « Elles les passions de l'amour et de l'ambition) s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent. » II, 251. — L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. » II, 256. Voy. Resolution.

Ruth. II, 51. — « Pourquoi le livre de Ruth conservé. » II, 198.

S

Saci (M. de). Entretien de Pascal avec M. de Saci. I, cxxi-cxxviii. — Pascal se soumet entièrement à sa direction. I, cxxxiii.

Sacrement. Vraie doctrine du Saint-Sacrement : commémoration de la croix et de la gloire ; sacrifice et commémoration de sacrifice. II, 92.

Sacrificateur. Voy. Sacrifier.

Sacrificature (ou Sacrification). II, 58.

Sacrifice. Les sacrifices et cérémonies dans l'ancien Testament, figures ou sottises. II, 11». — « Que les sacrifices des païens seront reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. » II, 58. — Sacrifice de Jesus-Christ, continuel ou sans interruption. II, 238. — « Que ces sacrifices particuliers (de nos afflictions) honorent et préviennent le sacrifice universel ou la nature entière doit être consommée par la puissance de Jesus-Christ. » II, 245.

Sacrifier. « Il devait (le Messie)... se sacrifier pour eux, et être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur, etc. » II, 28. Cf. II, 27.

Sage. C'est parmi les plus sages que l'imagination a le don de persuader les hommes. I, 31. — « Le ton de voix impose aux plus sages. » I, 33. — Les sages unis avec les savants et les rois contre Jésus-Christ. II, 25. — Sages persecutés pour avoir dit qu'il n'y a qu'un Dieu. II, 96. — Les sages ont pour objet la justice. II, 199. = Notre religion est sage et folle. II, 160, 200.

Sagesse. La Sagesse (divine). Discours ou prosopopée où Pascal la fait parler. I, 183-184 et 190. La grandeur de la Sagesse. II, 15, 16 et 20. — « La Sagesse nous envoie à l'enfance. » II, 167. — Sagesse humaine. « La sagesse vous egalera à Dieu, si vous voulez la suivre (disent certains philosophes .» I, 171. — L'orgueil y règne. II, 199. Voy. Superbe. — Dieu seul la donne. *Ibid.* — Voy. Stoïques.

Saint. « Saint, saint à Dieu. » II, 16. — « Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce. » II, 120. — Les saints : quels ils etaient dans dans le premier âge du monde. I, 172. — Les saints recherchent leur satisfaction comme les hommes ordinaires, et ne different qu'en l'objet où ils la placent. I, 205. Cf. II, 93. Voy. Félicité. — « Les saints ont leur empire, leur éclat, etc » II, 15. — Les saints étaient des hommes comme nous. II, 99-100. — « L'ardeur des saints à rechercher et pratiquer le bien etait inutile, si la *probabilité* est sûre. » II, 120. — Sentence des saints sur la connaissance des choses divines. II, 297. Voy. Charité. — Dieu n'abandonne pas les saints, même dans le sépulcre. II, 343. Voy. Reliques.

Saint-Sacrement (le). II, 208.

Sainteté. « Une saintete exempte du mal. » I, 188. — L'ordre de sainteté. II, 16. Voy. Règne. — Marque de sainteté. II, 77. — Maisons de sainteté. II, 342. Voy. Corruption. — Sainteté. II, 23, note 4.

Saison, pour, temps (*tempestas*). I, 101.

Salomon. Salomon et roi. II, 185. — Voy. Job.
Salomon de Tultie. (Louis de Montalte). I, 101.
Salut. « Dieu a voulu. . ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. » II, 47.
Sanctification. Voy. Oblation.
Sanctifier. Il faut deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. II, 336. — Voy Souffrance.
Sang. Voy. Goutte.
Santé. « J'ai fait un usage tout profane de la santé. » II, 223. — « Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, etc. » II, 228.
Satisfaction. Voy. Saint, Piété.
Saturne. Voy. Lion.
Sauter. « Il (Montaigne) l'évitait (le défaut d'une droite méthode), en sautant de sujet en sujet. » I, 80. = « Elle y saute seulement (en parlant de l'âme.) » I, 100. Voy. Toucher.
Sauvages. Les sauvages ont une religion : réponse à l'objection qu'on tire de ce fait. II. 76. — N'ont que faire de la Provence. II, 166.
Sauveur. Un des attributs de Jésus-Christ. II, 27. Cf. I, 172.
Savant (adjectif). « Ignorance savante, qui se connaît. » I, 44.
Savants. Voy. Curieux, Sage.
Savoir. Nous sommes incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. I, 5. Cf. II. 157. — Savoir qu'on ne sait rien. I, 44. — « Les hommes ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. » I, 80. — « Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser, etc. » II, 231.
Scandaliser (se.) « Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ. II, 16.
Scaramouche. II, 165.
Scène. Voy. Sévérité.
Sceptre. Le sceptre éternellement en Juda, et ôté de Juda pour jamais. II, 40, 51.
Schismatiques. « Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre. » II, 78.
Schisme. Quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne. » II, 78.
Scibili (de omni). Voy. *De omni scibili.*
Sciemment. « Et qu'en suite vous croyiez sciemment. » I, 185.
Science « Toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches. » I, 3. — La maladie ôte la science. I, 41. — « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. » I, 44. — Sciences abstraites, ne sont pas propres à l'étude de l'homme. I. 77. Voy. Etude. — Science des choses extérieures et science des mœurs. I, 83. — Science sans zèle. II, 100 Voy. Zèle. — Sciences universelles. II, 166. Voy. Morale. — « Toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement doivent être augmentées pour devenir parfaites... Leur perfection dépend du temps et de la peine. » II, 268. — Progrès des sciences » II, 271.
Séance. « Sa séance éternelle à la droite. » II, 237.
Sebonde. (Raymond de). Son apologie par Montaigne. I, cxxvii. Cf. II, 48.
Second. « Il faut qu'il (homme) trouve un second pour être heureux. » II, 235.
Seconde partie : Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice. I, 117, note 3.
Secousse. Les secousses de l'imagination. I, 33.
Secret. Le secret dans lequel Dieu s'est retiré. II, 329-330. = Le secret d'entretenir toujours une passion. II, 257. — Voy. Noblesse.
Sectes. Montaigne et Epictète les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde. I, cxxxii. = Source des erreurs de ces deux sectes. I, cxxxiii. Cf. I, 187. — « Toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. » II, 106.
Seigneur. Voy. Grand Seigneur.
Selon que, pour, à proportion que. II, 357.
Sem. I. 213.
Semaine. Les 70 semaines de Daniel. II, 29 et 36.
Semblant. « L'on ne peut presque faire semblant d'aimer, que l'on ne soit bien près d'être amant... Il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant. » II, 261.

Sénateur, pour, magistrat. « Je parie la perte de la gravité de notre sénateur. » I, 32

Sénèque Voy. Socrate.

Sens. Les prophéties ont un sens caché et spirituel sous le charnel. I. 208. — Toute la question est de savoir si elles ont deux sens II. 2. — « Le chiffre à deux sens. » II, 4. — « Pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. » II, 7. = L'écriture a deux sens. II, 8, 200. — Il y a dans l'Écriture deux sens parfaits, le littéral et le mystique. II, 330. = « Les sens reçoivent des paroles leur dignité. II, 105. — « Les mots diversement rangés font un divers sens. II, 77. Cf. » I. 99. Voy. Effet. = « Sens commun. La religion chrétienne est la seule contre le sens commun. I, 165. — Sens droit. Diverses sortes de sens droit. I, 95. — *Le bon sens*. II, 157, note 1.

Sens (les). « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. » I. 5. Voy. Trop. — Illusion des sens. I, 35. — « Ces deux principes de vérités. la raison et les sens.... s'abusent réciproquement l'un l'autre. » I, 44. — « Cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour. » I, 45. — « Les appréhensions des sens. » I, 79. — Indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, emportent l'homme à la recherche des plaisirs. I, 182. — Voy. Pénitence.

Sensible. Voy. Foi, Qualité.

Sentence, pour, principe. « Dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences. » II, 297. Voy. Saint.

Sentiment. I, cvi — « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » I, 98. — On ne peut distinguer entre la fantaisie et le sentiment. *Ibid.* — On se forme ou on se gâte le sentiment par les conversations. I, 100. Voy. Esprit. — Ceux qui jugent par le sentiment... Les choses de sentiment. I, 105, 106. — « La mémoire, la joie sont des sentiments, et même les propositions géométriques deviennent sentiments. » I, 120. — Les sentiments naturels et la raison. *Ibid.* — Ma raison et le sentiment. II, 109. — « Il faut mettre notre foi dans le sentiment. » *Ibid.* Voy. Foi.

Sentir. « Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. » I, 5. — « Les principes se sentent. » I, 119. — « Il sent alors son néant, son abandon,... son vide. » II, 154. — Voy. Souffrir.

Seoir. Seoir à la dextre; seoir à la droite. II, 243. 244.

Séparer. « Se séparer de Jésus-Christ.... Être séparé de Dieu éternellement. » I, cvii.

Sépulcre de Jésus-Christ. II, 209, note 4.

Sérail. « Le grand Seigneur... dans son superbe sérail. » I, 34.

Sermon. Le magistrat qui rit au sermon. I. 32. — « Il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres. » I, 106.

Serpent. Voy. Adam.

Service. « Le service qu'on rend à Dieu. » II, 335. Cf. II, 336.

Servir. « Ceux qui servent Dieu de tout leur cœur. » I, 142.

Seul. « On mourra seul; il faut donc faire comme si on était seul. » I, 197 et 202.

Sévérité. « Dans la comédie, les scènes contentes sans crainte ne valent rien,... ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres. » I, 80.

Si. « *Si* ne marque pas l'indifférence. » II, 170. — « Si faut-il. » II, 160.

Sibylles. Leurs livres sont suspects et faux. I, 201.

Siècle. « Siècle d'or. » I, 104 et 110.

Signe, pour, miracle. II. 78. — Voy. Livre.

Silence. « Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu. » II, 105. — « Le silence est la plus grande persécution. » II, 117. — « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » II, 153. — « En amour, un silence vaut mieux qu'un langage... Il y a une éloquence de silence. » II, 258.

Simple. Les personnes simples croient sans raisonnement : Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. I, 194. — Les simples jugent par le cœur comme les autres par l'esprit. I, 195.

Sincérité des Juifs. I, 201, note 3.

Six. « Les six âges. Les six Pères des six âges. Les six merveilles, etc. » II, 170.

Société (de Jésus). Voy. Inquisition.

Socrate. Socrate et Sénèque n'ont rien de persuasif pour consoler de la mort. II, 237.

Soi. « Tout tend à soi. Cela est contre tout ordre... La pente vers soi est le commencement de tout désordre. » II, 110. — Vivre en soi-même. II, 168.

Soldat. Un soldat veut avoir ses admirateurs, I. 25. — Différence entre un soldat et un chartreux quant à l'obéissance. II, 105. Voy. Dépendant. — « Le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais. » *Ibid.*

Soleil. Les cinq soleils des Mexicains. II, 108. — Marche apparente du soleil. II, 124. Cf. I, 1. Voy. Copernic. = « Place au soleil. » I, 185.

Solitude. « Le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. » I, 49.

Sommeil. « Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, etc. ? » I, 113 et 135. Voy. Songe.

Songe. Diversité et effets des songes. I, 42. — « Alors on dit : Il me semble que je rêve; car la vie est un songe un peu moins inconstant. » *Ibid.* Cf. I; cxxix, 113 (note 1).

Songer. « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer... Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir... et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. » II, 153.

Sonnet. Ridicule d'un faux sonnet, I, 103. — « Nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village. » I, 104.

Sort. « Pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne. » II, 166.

Sortilèges. Il y en a de vrais. II, 75.

Sortir. « L'ennui... ne laisserait pas de sortir du fond du cœur. » I, 51. — « Il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur. etc. » II, 155.

Sot. « Les plus sots de la bande. » I, 51. — Mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance. I, 60. — En désobéissant à la raison on est un sot. I, 70. — Les sots sont des amis inutiles. I, 87, Voy. Médire. = Sot projet. I, 80. — Dire des sots contes. II, 42. « Mais qu'est-ce que cette pensée ? qu'elle est sotte ! » II, 110. — Sots discours. II, 156.

Sottise. Dire des sottises par hasard et par faiblesse est un mal ordinaire; mais en dire par dessein n'est pas supportable. I, 80. — Les chrétiens déclarent, en exposant leur créance, que c'est une sottise, *stultitiam*. I, 149. — Figures ou sottises. II, 11. Voy. Sacrifice. — « Il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises. » *Ibid.* — « Incapable de telle sottise... Capable de sottise. » II, 42.

Soufflet. Le vulgaire a raison de s'offenser d'un soufflet. I, 65.

Souffrance. « Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. « II, 229. — « Jésus-Christ a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances. » II, 238. Cf. II. 230, 232.

Souffrir. Opposé à sentir. I, 5. = On souhaite la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir ; cependant, quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. II, 202.

Soûler (se). « Qu'il s'en soûle (des plaisirs des sens) et qu'il y meure. » II, 10.

Soumettre. Se soumettre où il faut. I, 193. — « Il est juste que la raison se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre. » *Ibid.*

Soumission. « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. » I, cvii. — « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. » I, 193; II. 200. — » Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. « *Ibid.* — « Ce n'est pas par les agitations de la raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître. » II, 94. — *Soumission.* I, 192, note 2.

Soupçon. Voy. Hérésie.

Souplesse. « Une souplesse de pensée. » II, 252.

Sources des contrariétés. II, 6, note 2.

Soutane. Voy. Avocat, Médecins.

Soutenir. « Soutenir la piété jusqu'à la superstition. » I, 193. — « Si un Dieu la soutient (la nature). » I, 197. — « S'il pouvait toujours les soutenir (les pensées pures). » II, 251. — « Le sujet le plus propre pour la soutenir (la beauté), c'est une femme. » II. 254. — Voy. Suer. = Au neutre. « Il les

prie de soutenir un peu avec lui. » II, 206. = Se soutenir. « L'amour se soutient par l'esprit. » II, 255. Cf. II, 260.

Spécial. Voy. Espérance.

Sphère. « C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » I, 1 et 17.

Spirituel. « Le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. I, 138. — Sens spirituel. I. 208. Voy. Prophétie. — Grandeurs spirituelles. II, 15.

Spirituellement. « Presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. » I, 8.

Spongia solis. I, 43, note 5.

Stoïque (adjectif). Voy. Vertu.

Stoïques (stoïciens). « Les diverses sectes des stoïques et des épicuriens. » I, 187. Cf. I, 12. — Leurs principes sont vrais, mais leurs conclusions sont fausses. II, 155. — « Ce que les stoïques proposent est si difficile et si vain! » II, 178. — Pensent que tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également vicieux. *Ibid.* — *Stoïques.* I. 118, note 2.

Stupidité. Voy. Ignorance.

Style. Le style de l'Evangile est admirable. II, 39. — Remarques de style. II, 154. Voy. Discours.

Subsister, pour, demeurer, persister. « Ceux qui subsistent dans le service de Dieu. » II. 336.

Succéder (se). Voy. Opinion.

Succomber Voy. Plaisir.

Suede. Voy. Roi.

Suer. « Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. » I, 32. Voy. Préjudice. = Au figuré. « Les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici. » I, 51.

Suffisance, pour habileté, talent. Voy. Avocat.

Suisses. S'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race. I, 62. Cf. I, 89.

Suivre. Suivre une hypothèse. II, 38. — « Qu'on suive cela. » *Ibid.* = Suivre Dieu. II, 231. Voy. Savoir.

Sujet. « Donner sujet de croire. » II, 60. = Sujet propre à soutenir la beauté. II, 254. Voy. Femme.

Summum jus summa injuria. I, 71.

Superbe, pour, orgueil. » Ces principes d'une superbe diabolique. » cxxv. — « Ce qui le mène au comble de la superbe. » cxxxiii. Cf. I, 170, 171, 177, 184, 186 (note 2), 187. — « Abaisser la superbe. » II, 48. — « Le lieu propre à la superbe est la sagesse. » II, 199. — « Par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe. » II, 317.

Superbe (adjectif). « Les superbes. » I, 170. — Etre superbe. II, 199. Voy. Superstitieux.

Superficie. Voy. Bras.

Superstitieux. « C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités: mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre. » II, 106.

Superstition. Attendre de l'extérieur le secours est superstition. I, 170. — « La piété est différente de la superstition. Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. » I, 193. — Trop de docilité fait la superstition. I, 194; II, 159. Voy. Libertinage.

Supposition. Diverses suppositions selon lesquelles il faut vivre dans le monde. II, 95.

Suppot. « Un homme est un suppôt. » II, 163. Cf. I, 8 (note). Voy. Sujet.

Sur Esdras. II, 180, note 1.

Sur le miracle. II, 205, note 1.

Sur les confessions et absolutions sans marques de regret. II, 116, note 1.

Surcroit. « Si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît. » I, 32.

Surintendant. Qu'est-ce qu'être surintendant? I, 53.

Surnaturel. « Que si les choses naturelles la surpassent (la raison), que dira-t-on des surnaturelles? » I, 193. — « Un aveuglement surnaturel. » II, 111.

Surpayer. « Nous voulons avoir de quoi surpayer la dette. » I, 5. Voy. Bienfait.

Surprendre, pour, saisir vivement. « La vie de tempête surprend, frappe

et pénètre. » II, 261. = Pour, prendre par surprise. *Ibid.* = « Surpris, pour, trompé. Voy. PAPE.

SUSCEPTIBLE. « Le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine. I, 82.

SUSPENDRE. « Elle (l'imagination) suspend les sens. » I, 31.

SUSPENDU. « Ils (les grands hommes) ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits de notre société. » I, 79. — « Suspendus à tout. » I, 114. Voy. PYRRHONIEN.

SYMÉTRIE. Ce que c'est, et sur quoi fondée. II, 165 et 361. — Voy. ANTITHÈSE.

SYNAGOGUE. « Et cette synagogue qui est prédite, et ces misérables qui la suivent. » I, 214 et 217. — La Synagogue, figure de l'Eglise. II, 2. — Pourquoi tombée dans la servitude. *Ibid.* — « Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ai répudié la Synagogue? » II, 195.

T

TABLEAU, pour, image. « Un tableau de la charité. » II, 121. = Pour, description. « Ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait. » II, 123. Voy. PORTRAIT.

TABLES (LES DOUZE). Empruntées de la loi des Juifs. I, 200.

TALENT. « Talent principal qui règle tous les autres. » II, 178.

TALMUD. Détails historiques sur le Talmud. II, 181-182. Cf. II, 41. — Cité. II, 193.

TALON. « Talon bien tourné... Talon de soulier. » II, 166.

TANDIS QUE, pour, aussi longtemps que. I, 212.

TANT PLUS. répété. II, 258.

TEINDRE. « Nous les teignons (les idées des choses) de nos qualités, et empreignons de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. » I, 8. — « Afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance. » I, 156.

TÉMÉRAIRE. L'homme est naturellement timide et téméraire. I, 121; II. 175.

TÉMÉRAIREMENT, pour, au hasard (*temere*). I, 33.

TÉMÉRITÉ. « La témérité du hasard. » I, 38.

TÉMOIGNAGE. De quel témoignage Jésus-Christ a voulu. II, 98. — Il veut que son témoignage ne soit rien. II, 159.

TÉMOINS. Voy. HISTOIRE. REPROCHE.

TEMPÉRAMENT, pour, ménagement. « Tant de détours et de tempéraments. » I, 27.

TEMPÊTE. « La vie de tempête. II, 260.

TEMPLE. « En faire (d'un peuple saint) le temple de Dieu[2]. II. 272. — Prédiction de la réprobation du temple. II, 192, 341. — Gloire du nouveau temple. II, 197. — Voy. PORT-ROYAL.

TEMPOREL. « Le sens spirituel a été couvert sous le temporel en la foule des passages. » I, 208.

TEMPS. « Le temps guérit les douleurs et les querelles. » I, 83. — « Le temps ne vous dure guère... Que le temps me dure. » I, 98. — Le temps de la venue du Messie. II, 22. Voy. AVÉNEMENT. — Diverses définitions du temps. II, 284. — Voy. PRÉSENT.

TEMPS (BEAU). « J'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi. » I, 84.

TENDRESSE. « J'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement. » II, 119. — « Un prince chassé par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles. » II, 335.

TENDU. « Les manières tendues et pénibles. II, 307-308.

TENIR, pour, croire. « Je tiens impossible. » I, 7. = Se tenir à. « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. » I, 36.

TENTER. « Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur. » II, 70.

TERRE. « Comme il était terre et cendre (Epictète) .. » CXXV. — « Que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour, etc. » I, 1. — « On

1. C'est là ce qui *surprend*, frappe, saisit, attache.

BOILEAU, *Art Poét.*, III, 188.

2. Voy. S. Paul, *I Cor.* III, 16-17; VI, 19; *II Cor.* VI, 16.

jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » II, 112. = Au figuré : « Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent ! » II, 103. Voy. CONCUPISCENCE.

TERREUR. Voy. RELIGION.

Terrorem potius quam religionem. II, 88.

TERTULLIEN. Cité. II, 337.

TESTAMENT. Preuve des deux Testaments II, 2. — L'Ancien n'est que figuratif. *Ibid.* Cf. II, 11. — Fait pour aveugler les uns et éclairer les autres. II, 5. — Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle : tous deux comme leur centre. II, 18. — « L'Ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le nouveau contient les moyens d'y arriver. » II, 101.

TÊTE. On peut concevoir un homme sans tête : on ne peut concevoir l'homme sans pensée. I, 9. — Les grands hommes ont la tête plus élevée que nous, mais ils ont les pieds aussi bas. I, 79. Voy. TERRE.

THAMAR. II, 51, 198.

THÉOLOGIE. « La théologie est le centre de toutes les vérités. « I, CXXXIV. — « La nature peut parler de tout, et même de théologie. » I, 105. — « Les poëtes ont fait cent diverses théologies. » I, 172. — C'est dans la théologie où l'autorité a la principale force. II, 267. — « Ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison. » *Ibid.* — Il faut avoir de l'horreur pour la malice de ceux qui emploient le raisonnement seul dans la théologie. II, 268.

THÉOLOGIEN. Voy. CORRUPTION.

THÉRÈSE (SAINTE). De son vivant, n'était qu'une fille. II, 99. Voy. ATHANASE (SAINT). — Péril d'une grandeur telle que celle de sainte Thérèse. II, 177.

THOMAS (SAINT). N'a pas gardé l'ordre. II, 174 et 219-220.

Tien. Voy. *Mien, tien.*

TIMIDE. Voy. TÉMÉRAIRE.

TINTAMARRE. L'homme est sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. I, 40.

TIRER. Voy. AVANTAGE, CHEVEUX, EVÉNEMENT.

TISON. Comparaison tirée du tison de feu en mouvement, pour figurer l'agilité de l'âme. I, 77.

TITRE. « Les hommes ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'il possèdent du bien par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes. » I, 41. — « Tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. » II, 351-352. = Titres. Voy. HÉRITIER. — *Titre. D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles, et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme immortel ou pour rajeunir.* II, 76, note 1.

TOMBER. Au figuré. « L'homme est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. » I, 121. — « Il y en aura tant qui tomberont de la gloire. » II, 333. — « Afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur, et d'un si grand honneur que Dieu leur a faits. » II, 336. — Voy. MAIN, NÉANT.

TORRENT. « Le torrent de l'incertitude. » I, CXXVI.

TOTALITÉ. Voy. RÉDEMPTION.

TOUCHER, pour, être près jusqu'à toucher. « Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent. » I, 25. = Au figuré : « En touchant l'homme. » II, 175. Voy. ORGUES. = Touché à. « Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois. » I, 109. = Toucher (de la grâce). « Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence. » II, 334.

TOUR, cercle. « Au prix du vaste tour que cet astre decrit. » I, 1.

TOUR, édifice ; au figuré. » Pour édifier une tour qui s'élève à l'infini. » I, 6 et 218.

TOUS. Voy. HÉRÉSIE.

TOUSSER « Les toussers. » II, 163. Voy. LE.

TOUT. « Un tout. » I, 3. Voy. CORPS, INFINI (substantif). — Il importe donc de tout. » I, 10. — « Il s'agit de nous-mêmes, et de notre tout. » I, 137. Cf. I, 138. — « Chacun est un tout à soi-même. » II, 153. — « Elle est *toute* le corps de Jésus-Christ,... mais il ne peut dire qu'elle est *tout* le corps de Jesus-Christ. » II, 201 Voy. EUCHARISTIE. = Tout, exprimant le superlatif. « Il (Jesus-Christ) a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject (c.-à-d. ce qu'il a de plus grand et ce qu'il y a de plus abject). » II, 238. Cf. II, 159. Voy. CE. — « On devient toute grandeur. » II, 260.

Tracas. Nous cherchons le tracas, qui nous divertit. I. 49.
Tracasser. « Des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. » I, 48.
Tradition. La tradition des livres saints, et la tradition du peuple. II, 41. — Voy. Adam, Déluge, Péché.
Train. « Le peuple et les habiles composent le train du monde. » I, 44. » = « Suivre le train de leurs pères. » II, 166.
Traiter. « On nous traite comme nous voulons être traités. » I, 28. = Traiter de. « Ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur. » I, 171. — « Il se laissa traiter de roi. » II, 351. = Traiter avec. « Il traitait avec le peuple... Il traitait avec soi-même. » *Ibid.*
Transir. « J'entre en une vénération qui me transit de respect. » II, 332.
Transporter. Voy. Discours.
Travailler (se). « En traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin. » I, 140.
Travers (a). « Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité. » II, 330.
Trinité. Pascal n'entreprend pas de prouver la Trinité par des raisons naturelles. I, 154-155.
Trismégiste. Ses livres suspects et faux. I, 201.
Tristesse. Les bienheureux ont une joie sans aucune tristesse. II, 337. — Tristesse des gens du monde, et tristesse des vrais chrétiens. *Ibid.* — Dans la piété, la tristesse vient de nous et non pas de la vertu. II, 338. — Mauvaise tristesse, qui donne la mort, opposée à la tristesse qui donne la vie (S. Paul). *Ibid.*
Trogne. « Ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux (pour les rois). » I, 34 et 46.
Troie. « Personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. » I, 201.
Tromper (se). Ce que c'est. I, 78. — On ne veut pas s'être trompé. D'où vient cela. *Ibid.*
Trompeur. Voy. Apôtres.
Tronc. Voy. Vice.
Trône. « Dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ. » II, 332.
Trop. « Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumière éblouit ; trop de vérité nous étonne... trop de plaisir incommode, etc. » I, 5.
Trouble. Voy. Inquiétude.
Troubler. « Voilà ce que je vois et ce qui me trouble. » I, 197. — « Cet homme qui... était ce matin si troublé. » I, 52.
Tultie. Voy. Salomon de Tultie.
Trouver. Trouver Dieu en soi-même. II, 228.
Tuer. « Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? » I, 70. = « La lettre tue. » II, 5. = Se tuer, au figuré. « Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses. » I, 51.
Tumultueux. « La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits. » II, 252.
Turcs. C'est la coutume qui fait les Turcs. I, 156. Cf. II, 166. — Réponse à l'objection des impies, que les Turcs meurent et vivent comme les chrétiens. II, 94-95. — Miracles qu'ils croient par tradition. II, 108.
Tyran. « C'est être faux et tyran de dire, etc. » I, 73 — Voy. Moi, Roi.
Tyrannie. « La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. » I, 72. — « Consiste au désir de domination universelle et hors de son ordre. » I, 81. — Voy. Unité. — *Tyrannie.* I, 73, note 1.
Tyrannique. « La force sans la justice est tyrannique. » I, 72. — « Ces discours sont faux et tyranniques. » *Ibid.*

U

Uni. « C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder. » II, 251.
Unique. *Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique.* II, 123.
Unité. « L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien. » I, 153. — Voy. Euclide. = L'unité et la multitude. II, 120. — l'Eglise considérée comme unité et comme multitude. II, 122. — « La multitude qui ne se réduit pas à

l'unité est confusion; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. » *Ibid.*

Univers. « Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, etc. » I, 2 et 15-21. — L'univers imperceptible dans le sein du tout. I, 3. — « Ce recoin de l'univers. » I, 175. — Voy. Cachot.

Universel. Les seules règles universelles. I, 71. — Les gens universels. I, 74. — Qualité universelle. I, 75. — Sciences universelles. II, 166. — *Universel.* II, 166, note 1.

Univoque. Lieux univoques. I, 208. Voy. Equivoque.

Usage. Voy. Raison.

Usurpation. « L'usurpation a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable. » I. 39. — Commencement et image de l'usurpation de toute la terre. I, 85.

Ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus. (Tac.) I, 38.

Utilité. Au pluriel. II, 246. Voy. Prévoyance.

V

Vaillant. Voy. Poltron.

Vain, pour léger, frivole (dans le sens du latin *vanus*) ; en parlant de personnes : I, 25, 36, 52, 60, 88. etc.; en parlant de choses : I, 63, 64.

Vaisseau. « On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui qui est de la meilleure maison. » I, 62. Voy. Bateau. — « Ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. » I, 70. Cf. I, 78. Voy. Déréglement.

Valoir. Voy. Philosophie.

Vanité. Ancrée dans le cœur de l'homme. I, 25. = « Curiosité n'est que vanité. » *Ibid.* — Vanité de l'homme. I, 83. Voy. Vain. — Vanité des plaisirs. I, 84. — Vanité du monde. I, 87. — « Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. » I, 88 = Pour orgueil. Faire profession et faire vanité, d'un état d'indifférence et de doute. I, 139. — « Ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir » I, 187. — « Il y a sujet d'en prendre quelque vanité. » II, 338. — *Vanité.* I, 87, note 3. — *Vanité des sciences.* I, 83, note 2.

Vanter. L'objet que l'homme a dans ses plus grands travaux est de se vanter ensuite. I, 51. — Voy. Abaisser.

Variétés, pour variations. « Incapable de telle et si soudaines variétés. » I, 186.

Vaste. « Il (l'homme) a le cœur trop vaste. » II, 253. — Voy. Milieu, Vour.

Venise. Du rétablissement des Jésuites à Venise. II, 205. — Voy. République.

Vent. Voyez Debout.

Venue. Voy. Allée, Messie.

Vêpre, pour soir. « Au temps du sacrifice du vêpre. » II, 29, note 5 [1]. — Vêpres. Voy. Sermon.

Ver. « Imbecile ver de terre (l'homme). » I, 114. — « Avec combien peu d'abjection un chrétien s'égale-t-il aux vers de la terre! » I, 189.

Vérité. « Trop de vérité nous étonne. » I, 5. — « Nous haïssons la vérité, et ceux qui nous la disent. » I, 27. — Cette aversion pour la vérité est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. *Ibid.* — « Nous haïssons la vérité, on nous la cache. » I, 28. — Ceux qui disent la vérité se font haïr [2]. *Ibid.* — « L'homme ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres. » *Ibid.* — « La justice et la vérité sont deux pointes subtiles. » I, 35. — « Un méridien décide de la vérité. » I, 38. Voy. Pyrénées. — « Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation. » I, 39. — Marque de vérité. I, 43-44. Voy. Contradiction. — Rien ne montre à l'homme la vérité. I, 44. — Le peuple pense que la vérité est où elle n'est pas. I, 60. —

1. Ainsi dans Molière : « Je donne le bon *vêpre* à toute l'honorable compagnie. » *Les comtesse d'Escarbagnas*, sc. XVII.

2. Obsequium amicos, veritas odium parit.

Ter. *Andr.* I, 1, 41.

Dans les disputes on aime le combat des opinions, non la conquête de la vérité, I, 80. — « La vérité essentielle... est toute pure et toute vraie. » I, 88. Cf. I, CXXXIII. Voy. PRODUCTION. — « Nous connaissons la vérité, non-seulement par la raison, mais encore par le cœur. » I, 119. — Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité, et incapables de certitude. I, 120. — « Il y aurait trop d'obscurité, si la vérité n'avait pas des marques visibles. » I, 174. — Trois états de la vérité (du Messie), dans les Juifs, dans l'Église, et dans le ciel. I, 210. — « La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure, » *Ibid.* — « La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. » I, 212. — « La figure a subsisté jusqu'à la vérité, » II, 2. — Miracles du côté de la vérité. II, 72 Voy. ERREUR. — « Ce n'est point ici le pays de la vérité : elle erre inconnue parmi les hommes. » II, 78. — La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire. II, 91-92. — La vérité donne l'assurance. II, 97, Voy. REPOS. — « On se fait une idole de la vérité même. » II, 116. — Elle n'est rien hors de la charité. *Ibid.* — Est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues. II, 273. — Trois principaux objets dans son étude, II, 278. — Méthode de la prouver. II, 278-279. — Vérités qui ne se peuvent démontrer. II, 288. — L'homme ne possède pas la vérité directement. II, 290. — Les vérités divines, infiniment au-dessus de la nature : Dieu seul peut les mettre dans l'âme. II, 296 297. — « On n'entre dans la vérité que par la charité. » II, 297. Voy. PORTE. — Combat de la vérité et de la volupté. II, 299. Voy. BALANCEMENT. — « Il y a un art pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes. » II, 310. — Voy. ÉGLISE, VIVRE. = La vérité, ou, la vérité de Jésus-Christ, pour désigner le Jansénisme. II, 51. 80, 159 et 215, 335. — Fléaux de la vérité. II, 117. Voy. INQUISITION.

VERJUS. Voy. VIGNE.

VERMISSEAU. « Un si chétif vermisseau (l'homme). » II, 318.

VERS, pour envers. « Elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature envers Dieu. » II, 238 [1].

VERSER. Voy. RÉPANDRE.

VERTU. Comment on peint la vertu stoïque. I, CXXXII. — Vertus que nous attachons à notre être imaginaire. I, 24. — « Je n'admire point l'excès d'une vertu, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée. » I, 76. — Par où doit se mesurer la vertu d'un homme. I, 76. — La vertu des bêtes se satisfait d'elle-même. I, 100. — « La vraie vertu et la vraie religion sont choses dont la connaissance est inséparable. » I, 170. — Toute notre vertu est en Jésus-Christ. II, 63. Cf. II, 173. Voy. ABOMINATION. « La vraie et unique vertu est de se haïr. » II, 105. — Nous ne nous soutenons dans la vertu que par le contre-poids de deux vices opposés. II, 152. — « Les chrétiens ont consacré les vertus. » II, 155. « Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes, il se présente des vices qui s'y insinuent, etc. « II, 162-163, — Comment les passions sont vertus. II, 172. — Toutes les vertus sont inutiles hors de l'Église. II, 328. = Vertu, pour, force. Vertu apéritive, attractive. II, 178. — « Par la vertu de cet esprit qui réside en eux. » II, 250.

VESPASIEN. Ses miracles. II, 126. — VESPASIAN. II, 179.

VICE. « Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches. » I, 73. — Vices des grands hommes. I, 79. — Le vice nous est naturel : il résiste à la grâce surnaturelle. II, 115. — « Les philosophes ont consacré les vices, en les rattachant en Dieu même. » II, 155. — « Vices et vertus. II, 162-163. — Quand les passions sont vices. II, 173. Voy. VERTU.

VICTIME. Victime de Dieu, victime du diable. II, 237.

VICTOIRE. Voy. COMBAT

VICTORIEUX. « Qu'il serait victorieux de ses ennemis. » II, 27. — « La dernière devient victorieuse de l'autre. » II, 261 [2].

1. Ce monarque, en un mot, a *vers* vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté.

MOLIÈRE, *Le Tartufe*, a. V, sc. 8.

2. Ménage, sur Malherbe (2e édit., p. 255), a traité de l'emploi du mot *victorieux* avec *de*, et entre autres exemples, il cite cette expression de Balzac (dans sa consolation au Cardinal de La Valette), *l'ennemi et le victorieux des Barbares.*

Vide. Question du vide. I, 35. — Le vide employé à prouver Dieu. I, 551. — Contre la prétendue horreur du vide. II, 205. Cf. II, 262-273. — Fragment d'un Traité du vide. II, 266-273. = Au figuré. Vide dans le cœur de l'homme. « Il sent alors son néant, son abandon,... son vide. » II, 154. — « Dans le vide que l'amour de Dieu a quitté. » II, 242. — « L'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même. » II, 253. — « Ne laisser naître aucun vide dans l'esprit. » II, 257. — Faire une place vide dans son cœur. II, 256.

Vie. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. » I, 24. — Nous perdons la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. » I, 25. — « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. » I, 28. — « La vie est un songe un peu moins inconstant. » I, 42. Cf. I, 113. — Brièveté de la vie. I, 139. — « La vie est la chose du monde la plus fragile. » I, 143 Voy. Entre-deux. — Image de la vie humaine. *Ibid.* Voy. Cachot. — La vie religieuse : rien n'est si difficile selon le monde; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. II, 101.— La vie des chrétiens considérée comme un sacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort. II, 237. — Amour pour la vie naturel et donné à l'homme par Dieu. II, 243. — « Une vie unie. » II, 251. — « La vie humaine est misérablement courte. » *Ibid.* — Le chrétien souhaite la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celui qui a souffert pour nous la vie et la mort. II, 334. — Vies brutales, où plusieurs personnes de condition se laissent emporter. II, 356. — Voy. Cet, Vivre.

Vieil. « Trop vieil. » I, 30, 84. — « Le vieil homme; notre vieil homme. » II, 332, 341.

Vierge (La). Les Évangiles ne parlent de sa virginité que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. II, 18, — Enfantement de la Vierge expliqué par la poule qui fait des œufs sans coq. II, 97.

Vigne. « Par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus. » II, 24. Cf. II, 188.

Violence. Violence amoureuse que Dieu fait à l'âme. II, 115, 334, 341. — Voy. Royaume.

Visible. « Tout ce monde visible. « I, 1. — L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. I, 4. — « Visible, pour évident, manifeste. « Il est visible que, etc. » II, 335. — « C'est une injustice visible. » II, 353.

Vivre. « Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. » I, 24. — Nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre. » I, 7. — « Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu. » II, 111. — « Il a fallu que la vérité soit venue, afin que l'homme ne vécût plus en soi-même. » II, 168. — « On ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir et jamais de vivre maintenant. » II, 339. — Voy. Suppo-sition.

Vocation. « Hommes naturellement couvreurs, et de toutes vocations, hormis en chambre. » I, 36. — « Ceux qui n'avaient pas vocation. » II, 98. — « Il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer. » II, 342.

Voguer. « Nous voguons sur un milieu vaste. » I, 5.

Voie. La voie parfaite. II, 24. — « Ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. » II, 336. Voy. Lait (la Voie de).

Voile, au figuré. « Sous le voile de la nature qui nous le couvre (Dieu). » II, 329. — « Toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. » II, 330. — Voy. Ecriture.

Voir. « Pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas. » II, 89.

Voix. « Le ton de voix impose aux plus sages. » I, 33.

Voler, pour, s'élever. « Pourquoi ils (les hommes) ne peuvent voler plus haut. » II, 169.

Voleurs. Voy. Hérétique.

Volonté. « La volonté est un des principaux organes de la créance. I, 41. — La volonté aime naturellement. I, 99. La volonté ne fait jamais

la moindre démarche que vers cet objet (d'être heureux). » I, 116. — La cupidité et la charité partagent les volontés des hommes. I, 209. — « Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. » II, 48. — On ne peut être plus heureux qu'en renonçant à sa volonté propre. II, 105. — « Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en la soumettant à la volonté qui gouverne le corps entier. » II, 113. — « La machine d'arithmétique... ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux. » II, 118 et 361. — L'entendement et la volonté. II, 296. Voy. ENTRÉE. = La volonté de Dieu. Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, et non par la notre. II, 93 [1]. — Conformer sa volonté a celle de Dieu. II, 231-232. — « La volonté de Dieu est accomplie en lui. » II, 240. — Les péchés y sont contraires. II, 335. — Les événements nous la découvrent. *Ibid.* Cf. II, 175. — Voy. SACRIFICE.

VOLUBILITÉ. « Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. » II, 104.

VOUER. « Sa vie était vouée à Dieu... Il a donc fait ce qu'il avait voué. » II, 240.

VOULOIR. Le vrai chemin est de vouloir ce que Dieu veut. II, 158 [1].

VOYAGER. On ne voyage pas sur la mer pour le plaisir de voir, mais pour en parler. I, 25-26.

VRAI. Le vrai et le bien, selon Montaigne, sont si peu solides, que, quelque peu quon serre les mains, ils s'échappent entre les doigts. I, CXXXI. — « Nous sommes incapables et de vrai et de bien. » I, 41. — « Rien n'est purement vrai; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. » I, 88. Voy. ICI. — Il faut que l'agréable soit pris du vrai. I, 104. — « Nous n'avons aucune idée du vrai. » I, 113. — « Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien. » I, 150. — Le vrai a toujours été dans l'Église. I, 174. — « Le pyrrhonisme est le vrai. » II, 89. Cf. II, 155. Voy. PRINCIPE. — « Il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. » II, 117. — Vrais Juifs, vrais païens, vrais chrétiens. I, 210; II, 56, 59 (note), 170. — Voy. RELIGION.

VRAISEMBLANCE, au pluriel. I, CXXXI.

X

XAVIER (SAINT). « Quant saint Xavier fait des miracles!.. » II, 204.

Y

Y, pronom. « Compare-t'y (à moi). Mais qui compareras-tu? » II, 210.

YEUX (LES). La concupiscence des yeux (la curiosité). II, 103, 192 [2]. — « Des yeux il va jusques aux cœur. » II, 252. — Langage des yeux. II, 255 [2]. Voy. CŒUR. — « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment. » II, 257. — Au figuré : « Aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse. II, 16.

Z

ZÈLE. Le zèle du peuple, chez les Juifs, depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes. I, 212. Voy. DIABLE. — « Quatre sortes de personnes : zèle sans science; science sans zèle; ni science ni zèle : zèle et science. » II, 100. — « Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. » II, 328.

ZÉRO. « J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro. » I, 5. — « Le zero... est un véritable indivisible de nombre, comme l'in divisible est un véritable zéro d'étendue. II, 204.

1. Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

MALHERBE, *Consolation à Du Perier.*

2. Voir le chap. XXXV du Xe livre des *Confessions* de S. Augustin

TABLE

DES NOMS PROPRES

POUR

L'INTRODUCTION ET LE COMMENTAIRE

Acon et Léonilla. I, 86, notes.
Annat (le Père). CIX.
Archimède. Figure Pascal lui-même. II, 21.
Aristote. Dit que la coutume est une seconde nature. I, 42, notes. — Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 179, 219 et 221. — Ses erreurs en physique. II, 271, 272, notes. — Sa définition du mouvement. II, 285, notes. — Sa *Rhétorique*. II, 143, 343. Cf. II, 13.
Arnauld. Critique une pensée de Pascal. I, 47. — Ses *Pensées sur les miracles*. II, 87.
Arnobe. Cité sur l'argument du pari. I, 159.
Arnoul (M.). I, LXXVI, note; LXXXVIII, notes, et CVII.
Augustin (Saint). Le *Père* du jansénisme. I, CXVI, 219. — Son livre *De la véritable religion*. I, 8, notes, 220; II, 332, notes, 361. — Citation de sa *Cité de Dieu*. I, 39, notes, 219; II, 275. — Ses idées bizarres sur les âges du monde. II, 218, 275. — Son « Je doute, donc je suis ». II, 303, notes, et 313.
Bacon (François). Sur la superstition de l'antiquité. II, 274.
Bacon (Roger). *Ibid.*
Balzac (Guez de). Passages de son *Aristippe*. I, 35 et 37, notes. — Du *Socrate chrétien*. I, 100, 164, 118, notes; II, 34 et 87, notes et 359-360. — De la *Relation à Ménandre*. I, 173, notes. — De la *Réponse à quelques questions, etc.* I, 131.
Barthélemy (l'abbé). Cité sur l'amour de Dieu. I, 219.
Bautru. Mot de lui.
Bayle. I, 159. Voy. Arnobe. — Son fameux article sur David. II, 12.
Belley (l'évêque de). I, LXX, note.
Bertrand (M. Joseph). II, 131, notes.
Besongne (l'abbé). I, LXXIV, notes.
Beurrier (le Père). I, LXXXVIII, notes.
Blois (les pauvres de). I, LXXX, notes.
Boileau. Son Epitre sur l'Amour de Dieu. I, 216; II, 136,
Boileau (l'abbé). Sur une hallucination de Pascal. I, CVIII.
Boissonade (J.-F.) Son témoignage sur mon commentaire. I, 204.
Bordas-Demoulin. I, XLIV, note.
Bossuet. Comparé avec Pascal. I, XXXI XXXIV, et XXXVII. — Pascal l'a-t-il imité? I, 125. — Cité. I, 154, notes, 181, 191, 220; II, 37, 102, notes; 142, 242, notes, 250. — Sa doctrine sur la Grâce. I, CXIV. — A, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, rempli un plan tracé par Pascal. I, 203.
Bossut. Son édition de Pascal. I, XLII et XCVII.
Bruscambille. Rapproché de Pascal. I, 131.
Bruyère (La). Voy. La Bruyère.
Buffon. Sur la mémoire. II, 212. — Son analyse de la Mort. II, 218.
Bussy (le comte de). Son témoignage sur les *Pensées*. I, XXXIX, note.
Calvin. Cité. II, 54.
Caulier (Clément). Trisaïeul de l'auteur du présent commentaire. Extrait d'un Journal manuscrit qu'il a laissé. II, 146.
Chaise (La.) Voyez La Chaise.
Charron. Défendu par Saint-Cyran contre le P. Garasse. I, XI. — Sur l'antithèse qui est dans la nature de l'homme. I, 130.
Chateaubriand. Rapproché de Pascal. I, 58. — Cité sur Pascal. I, XLII, 93.
Chavannes (M. Frédéric). A déchiffré

le nom de Salomon de Tultie. I, 101, notes. — A établi la date d'une lettre à Mlle de Roannez. II, 342, note.

Chevreuse (le duc de). C'est à lui que sont adressés les Discours sur la condition des Grands. II, 350.

Christine de Suède. Est la Cléobuline du *Cyrus*. II, 218.

Cicéron. Jugé sévèrement par de grands esprits. I, 112. — Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 219. — Sur la mort. II, 247.

Clément IX (Paix de). I, xciv.

Clerc (Le). Voy. Le Clerc.

Colbert, évêque de Montpellier. I, xcvi, et II, 81.

Collet (M.). Sa découverte sur les rapports de Méré avec Pascal. I, civ. Voy. Méré.

Condorcet. Son jugement sur l'éloquence de Pascal. I, xxxviii. — Son édition des *Pensées*. I, xl, xcvii. — Cité. I, 111; II, 136. — Réfutation de sa critique de Pascal sur l'argument du pari. I, 160.

Copernic. Sur *l'opinion* de Copernic. II, 128-131.

Corneille. Citation de *Rodogune*. I, 84, notes. — De *Médée*. *Ibid.* Cf. II, 140. — D'*Héraclius*. I, 197, notes. — Voy. Voltaire.

Cousin (M.). A montré le besoin que le jansénisme a du pyrrhonisme. I, xii. — A établi le scepticisme de Pascal. I, xiii. — Son livre *des Pensées de Pascal* (1842). I, xliii, xcvii. — *De la Société française au* xviie *siècle*. II, 217. — Sa découverte du *Discours sur les passions de l'amour*. II, 262. — Voir encore I, 166.

Daniel (le livre de). Sa date. I, xxii; II, 34.

Daniel (le Père). Critique qu'il adresse à Pascal. II, 125, notes.

De Long-Champ. Voy. Bruscambille.

Delzons (M.). Voy. l'Avis.

De Maistre (Joseph). — Son sentiment sur Pascal. I, xlii, note.

Desargues, le géomètre. I, lxvii, notes; II, 163, notes.

Descartes. I, xxx, I, 219. — Son homme sans tête. I, 9, notes. — Mot de lui sur les comparaisons. I, 109. — Son objection contre la valeur de nos connaissances. I, 122, 123. — Son sentiment sur l'*automate*. I, 168. — Découragé par la condamnation de Galilée. II, 129. Voy. Galilée. — Mot de Pascal sur lui. II, 148. — Sa physique, II, 151, notes. — Nie qu'il ait emprunté ses principes à saint Augustin. II, 305, notes.

Deschanel (M.). Cité au sujet du n[om] *de Cléopâtre*. I, 93.

Des Molets (le Père). I, xli, xc[iii] cxii.

Des Pennes (Mme). II, 217.

Domat. II, 106, notes.

Duclos. Mot qu'on lui attribue. I, [118]

Duguet. Son livre sur les Figure[s] xxiv, note, 214.

Egger (M.). I, 179.

Empédocle. On lui rapporte l'imag[e] de la sphère dont le centre [est] partout. I, 19.

Enoch (le livre d'), II, 83, 360.

Epictète. Citations prises de ses *Entretiens*. I, 118, notes; II, 114, notes. — Du *Manuel*. I, 73, notes. — *Fragment*. I, 64, notes.

Esdras (le IVe livre d'). II, 361.

Etemare (l'abbé d'). Son témoignage sur l'*Entretien* de Pascal avec M. de Saci I, cxxi.

Eutychès. Son hérésie. II, 18, notes.

Faugère (M. Prosper). Son édition des Pensées de Pascal. II, xcviii. Cf. I, 21, etc. — Son édition des *Lettres, opuscules et mémoires* des sœurs et de la nièce de Pascal. I, lxxi, notes. — A publié le Testament de Pascal. I, lxxxi, notes. — Son *Eloge* de Pascal. I, xliv, notes. — Voir encore I, 125.

Fayette (La) Voy. La Fayette.

Fénelon. Citation de sa *Lettre à l'évêque d'Arras*. II, 47, 54, 213. — De sa *Lettre à l'Académie française*. II, 144.

Fiurelli (Tiberio), ou Scaramouche. II, 164, notes.

Fléchier. Anecdote sur Pascal dans ses *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*. I, civ.

Fleury (l'abbé). I, 218.

Floquet (M.). Cité sur la question si Pascal a imité Bossuet, I, 12[2]

Flottes (l'abbé). Ses *Etudes sur Pascal*. I, xliv, notes. — Ses *Etudes sur saint Augustin*. II, 313, note.

Flourens (M.). Cité sur l'autopsie de Pascal. I, cxii, notes.

Fludd (Robert), alchimiste. II, 8 notes.

Fontaine. Est la source pour l'*Entretien* de Pascal avec M. de Saci. I, cxxi. — Cité. II, 211, 217.

Fontanes. Son jugement sur Pascal. I, xlii et 135.

Fontenelle. Cité. I, lvii, note. — Ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*. I, 15. — Son *Histoire des Oracles*. II, 45. — Sa *Digression sur les anciens et les modernes*. II, 275.

Forton (Jacques), dit frère Saint-Ange. I, lxx, notes.

FRANCK (M.). Son article *Pascal* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. I, VIII, notes.
FRÉDÉRIC II. Cité sur le système de Copernic. II, 131.
GALATIN (Pierre). II, 37.
GALILÉE. A donné aux hommes un sentiment plus vif de l'infini. I, 16. — Sentiments de Pascal sur l'opinion de Galilée. II, 129-130,
GANDAR. I, 219.
GARCIN DE TASSY. II, 360.
GODEFROY (M. Frédéric). I, 54, notes.
GONOD (B.). Ses *Recherches de la maison où Pascal est né*, etc. I, LXIII, notes.
GOURNAY (Mlle de). Pascal lui a pris l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 17.
GRÉARD. I, 221.
GROTIUS. Son livre *de Véritable religionis christianæ* cité. I, 155, notes, 199, notes; II, 43, notes, 58 et 60, notes, 148, etc. — Prouve Dieu par le vide. I, 155, notes.
GUERRIER (le Père). I, XCIX.
GUIZOT (M.). Voy. SAINT-ÉVREMOND.
HAMON. Son livre sur le Psaume CXVIII. I, LXXVII, notes.
HÉLINAND. Rapportait à Empédocle l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 19.
HÉNOCH. Voy. ENOCH.
HERMÈS TRISMÉGISTE. I, 17.
HÉRON D'ALEXANDRIE. II, 272, notes.
HOBBES, I, 220.
HOMÈRE. Mal connu de Pascal. I, 203.
HORACE. Opposé à Pascal. I, 89.
HUGO (M. Victor). Son *Booz endormi*. II, 221.
HUMBOLDT (Alexandre de). II, 104, notes, 131.
ISAIE. Passage d'où est sortie la doctrine du Dieu qui aveugle. II, 52.
JACQUELINE PASCAL. Lettre de Pascal à son sujet. I, LXXXIV, notes. — Lettre d'elle à M. Perier. LXXXIII, notes. — Son *Mystère de Jésus*, LXXXVII, notes. — Sa lettre à la sœur Angélique. II, 133. — Lettre à Mme Perier sur la conversion de son frère. II, 319. — Sa mort. I, CX. — Voir aussi I, 112.
JANSÉNIUS. Réflexions sur sa doctrine. I, CXV.
JEHOVAH. L'amour de Jehovah n'est pas ce que nous appelons amour de Dieu. I, 178.
JOUBERT (Joseph). I, 99, notes.
JUVÉNAL. Cité. I, 179. — Rapproché de Pascal. I, 218.
KANT. Sa doctrine en germe dans une phrase de Pascal. I, 159. — Ses antinomies. II, 147 et 310.
LA BRUYÈRE. Son témoignage sur Pascal. I, XL. — Pensées qu'il a prises de lui. I, 34, notes; 44, notes; 76, notes; II, 265. — Autres, où il le contredit. I, 84, notes; II, 141. — Rapproché de Pascal. I, 15, 90, 94, 147.
LA CHAISE (M. de). Ses Discours à l'occasion des *Pensées* de Pascal. I, LXXIV, notes.
LA FAYETTE (Mme de). Ce qu'elle pensait de Pascal. I, XXXIX.
LAHURE (M.). Edition complète de Pascal publiée par lui. IC, notes.
LAMARTINE (M. de). Vers où il s'inspire de Pascal. I, XXXV, note. — Autres citations. I, 9, notes; II, 320.
LA MOTHE LE VAYER. Son livre *De la vertu des Païens*. II, 132.
LAPLACE. — Sa critique d'un calcul de Pascal. I, 160-162.
LE CLERC (M. Victor). Cité sur la sphère dont le centre est partout. I, 18. — Sur les mots *Spongia solis*. I, 43, notes. — Sur la question de l'amour de Dieu. I, 219. — Sur un passage où Pascal rend hommage à Montaigne. II, 305, notes. — Son édition de Montaigne. I, IV.
LÉLUT (M.). Son livre *De l'Amulette de Pascal*. I, CVIII.
LESCŒUR (M. Léon). Son livre *De la méthode philosophique de Pascal*. I, XLIV, notes.
LETRONNE. Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 179.
LOCKE. I, 160, note, et 163, note.
LOUIS XIV. I, 56, 67.
LUCRÈCE. Cité. I, 15, 56.
LUYNES (le duc de). II, 327, notes, 330, note.
MAHOMET. Cité. II, 45.
MAISTRE (DE). Voy. DE MAISTRE.
MALHERBE. Ses *beautés poetiques*. I, 110.
MALEBRANCHE. I, CVIII. — Cité. II, 130.
MANILIUS. I, 37, notes.
MARTIN (M. Henri). Son chapitre sur Pascal dans son *Histoire de France*. I, XLIV, note.
MARTIN (Raymond). Voy. RAYMOND MARTIN.
MARTINI (le Père). II, 108, notes, 137.
MAYNARD (M. l'abbé). Ses travaux sur Pascal. I, XLIV, note. — Cité au sujet de la montre de Pascal. I, 98, notes.
MÉRÉ. Ses rapports avec Pascal. I, CIV. — Critique une idée de Pascal. I, 16. — Souvenirs de Méré dans Pascal. Sur l'honnête homme. I, 74, notes. — Sur les périphrases. I, 102, notes. — Sur les répé-

titions. I, 103, notes. — Qu'il ne faut pas écrire en auteur. I, 105, notes. — Sur l'esprit de finesse. I, 107. — Que l'éloquence est une peinture. II, 123, notes. — Qu'il ne faut pas se laisser deviner, II, 154, notes. — Ne prend pas de parti sur le système du monde. II, 129. — N'était pas géomètre. II, 289, note.

Mersenne (le Père). I, x, lxvi, note.

Michelet (M.). Cité sur les deux infinis. I, 16.

Mirandole (De la). Voy. Pic.

Miton. Ses rapports avec Pascal. I, cv.

Moigno (M. l'abbé). Sur la question du nombre infini. I, 192.

Molets (Des). Voy. Des Molets.

Molière. Son *Don Juan* rapproché de Pascal. I, 146.

Molina. Sa doctrine. I, cxv.

Molinoir (Auguste). I, 219.

Monmerqué (L. J. N.). Cité sur les carrosses à cinq sous. I, lxxx, note.

Montaigne. Etablit sa religion sur son pyrrhonisme. I, xi. — Les souvenirs de Montaigne sont trop multipliés dans Pascal pour qu'il soit possible de les recueillir dans cette Table. Voir I, 39, notes, etc.

Montesquieu. Rapproché de Pascal. I, 111 et 215. — S'est trompé sur un verset de la Bible. II, 13, note. — Son mot sur l'opposition du judaïsme au christianisme. I, 215.

Morel. II, 301.

Mothe (La). Voy. La Mothe le Vayer.

Nestorius. Son hérésie. II, 18, notes.

Nicole. Dit que l'hérésie de son temps est l'athéisme. I, x, 167. — A publié les *Discours sur la condition des Grands*. I, xcvi et II, 348. — Son jugement sur Pascal. I, xl et 57. — Ses idées sur la justice de Dieu. I, 58. — Voir encore II, 53 et 360.

Nisard (M.). Son chapitre sur Pascal. I, xliii. — Son jugement sur la *Prière pour la maladie*. II, 233.

Nodier (Charles). I, ii.

Noel (le Père). Sa définition de la lumière. II, 283, notes.

Pascal (Blaise). Sa foi. I, ix. — Son pyrrhonisme. xiii. — Sa thèse, xvii-xxx. — Comparé à Descartes et à Bossuet. xxx-xxxiii. — Influence de son génie. xxxiv. — Sa rhétorique. xxxvi. — Son imagination. xxxviii. — Son manuscrit. lv, note. — Aventure qui lui arriva quand il avait un an. cii. — Fait la cour à une dame d'Auvergne. civ. — *Memento* qu'il portait sur lui. cvi. — Accident qu'il éprouve au pont de Neuilly. cvii. — Hallucination habituelle qu'on dit qu'il ressentait. cxii. — Ce qu'il dit des *Provinciales*, étant prêt de mourir. cxi. — Son autopsie. cxii. — Renvois aux *Provinciales*. I, 46; II, 53, 77; notes, 85, 92, notes, 117 et 118, notes, 129, 136, 347. — Vers qu'on lui attribue, I, 111. — Cité sur l'*opinion* de Copernic. II, 129. — Ses sentiments sur la philosophie de Descartes. II, 148. — Son dédain des sciences historiques. II, 177. — Voy. Galilée.

Pascal (Étienne), père de Pascal. I, lxiii, notes.

Pascal (Gilberte). Voy. Perier (Mme).

Pascal (Jacqueline). Voy. Jacqueline Pascal.

Paul (Saint). Explication de son *jansénisme*. I, cxvi. — N'est pas un *témoin*. II, 44.

Pennes (Mme Des). Voy. Des Pennes.

Perier (Mme). I, lxiii, note; lxxi, notes, et cii.

Perier (Étienne), auteur de la Préface de l'édition de Port-Royal. I, xlvii, note.

Perier (Marguerite). Miracle dont elle est l'objet. I, cviii. — Ses Mémoires cités. I, cii, cxi, note, etc.

Perrault (Nicolas), docteur de Sorbonne, frère de Claude et de Charles Perrault. Cité. II, 100.

Pétrone. Phrase de lui citée par Pascal. I, 105, note. — Voy. Saint-Evremond.

Pic de la Mirandole. I, 19.

Pilate. Traité favorablement dans les Evangiles. II, 44.

Piobert (M. le général). Son explication d'un fragment de Pascal. II, 103, note.

Platon. Semble demander une révélation. I, xi. — Rapproché de Pascal. I, 129-130, 145, 153, note; II, 144, 234. — Cité sur la question de l'amour de Dieu. I, 219.

Plaute. Cité. I, 219.

Plotin. Cité, I, 218.

Plutarque. Rapproché de Pascal. I, 35, notes; II, 217.

Pope. Rapproché de Pascal. I, 135.

Port-Royal (Messieurs de). I, 134. — — Leur édition des *Pensées*. I, xcv, 13; 55, 157, etc. — Leur *Epigrammatum delectus*. I, 86, notes.

Postel (Guillaume). Sa *République des Turcs*. II, 272, notes.

Prévost-Paradol. I, 219.
Quintilien. Opposé à Port-Royal. II, 217.
Rabelais. Cité à propos de l'image de la sphère dont le centre est partout. I, 17. — Souvenirs de Rabelais dans Pascal. I, 33, notes 106, notes.
Racan. Vers cités. II, 213.
Racine. Citations de son *Histoire de Port-Royal*. I, lxxxv, notes, cxi, cxi. — Son cantique sur la Sagesse, I, 190.
Racine (Louis). Cité. I, 217; II, 53, 135.
Ravaisson (M.). II, 218.
Raymond Martin. Son *Pugio fidei*. II, 8, notes, et 37.
Raymond Sebond. Voy. Sebond.
Renan (M.). II, 220. — Sa traduction de *Job*. II, 169, notes, 218, etc.
Reuchlin (Jean). *De arte cabbalistica*. II, 8, notes.
Reuchlin (M. le docteur). I, xlv, notes.
Rigault (Hippolyte). II, 274, notes.
Roannez (Le duc de). Prononcez *Roannais*. I, lxxviii, notes. — Sa liaison avec Pascal. I, civ. Sa part dans la première édition des *Pensées*. xcvi. — La concierge de sa maison veut poignarder Pascal. II, 340, notes.
Roannez (Mlle de). II, 327 et 329, notes 343-345.
Rousseau (Jean-Jacques). Sa grande objection contre la révélation. I, xviii. — Trace le plan d'une critique des religions. I, xxi. — Rapproché de Pascal. I, 93.
Sablé (Mme De). II, 140.
Saci (Le Maitre de). I, cxxiii, cxxix, cxxxv, cxxxvi; II, 217, et 333, 334, notes.
Saint-Ange (Frère). Voy. Forton.
Saint-Cyran (Du Vergier de Hauranne, abbé de). Prend la défense de Charron. I, xl. — Cité sur le petit nombre des élus. II, 54. — Sur la sainteté du prêtre. II, 146.
Sainte-Beuve (M.). — Ses études sur Pascal dans son *Port-Royal*. I. xliv. — Cité. II, 65, 133, 145, 249, etc. — Sur l'Entretien avec Saci. I, cxxi, cxxxviii, note.
Sainte-Marthe (M. De). I, lxxxviii, notes.
Saint-Evremond. Mot sur l'*honnête homme* à propos de Pétrone. I, 74, note.
Saint-Hilaire (M. Barthélemy). II, 314.
Saurin (Jacques). Cité. I, 166; II, 53.
Scudéri (Mlle De). II, 218, 219.
Scudéri (Mme De). I, xxxix, note.
Sebond (Raymond). Citation de sa *Théologie naturelle*. I, 130. — A entrepris de prouver la Trinité par des raisons naturelles. I, 167.
Sénèque. Cité sur l'amour de Dieu. I, 219. — Pressent l'avenir de la science (*Questions naturelles*. VII, xxix, 3 et suiv.). II, 276.
Sévigné (Mme De). Ce qu'elle pensait de Pascal. I, xxxix. — Mot de Pascal qu'elle relève. II, 127. — Citée sur Cléobuline. II, 217. — Sur Messieurs de Port-Royal. I, xxxix; II, 300, note.
Singlin (Antoine). I, lxxxiv, note cxxiii; II, 349, notes.
Spinoza. Son traité théologico-politique. I, ix.
Strauss (le docteur de). II. 12.
Swammerdam. I, 17. Voy. Galilée.
Tacite. Sur les miracles de Vespasien. II, 126, notes.
Taine (M.). I, 135.
Thomas d'Aquin. Cité. II, 158, notes. 284, notes.
Thurot. II, 363.
Timée de Locres. I, 16.
Utrech (le Recueil d'). I. cx.
Vauvenargues. Son témoignage sur Pascal. I, xl.
Villemain (M.). I, xlii, 164.
Vincent de Beauvais. I, 18.
Vinet (Alexandre). I, xliv, note, et 102, notes.
Voltaire. Ses *Remarques* sur les Pensées de Pascal. I, xl, xli, 216; I, 139, notes. — Son Commentaire sur Corneille. I, xli, note. — Prend contre Pascal le *parti de l'humanité*. I, 29. — Vers cités. I, 108; II, 2 7. — Sa critique d'une pensée de Pascal. I, 203.
Xénophon. I, 82, notes.

Coulommiers. — Typ. P. BRODARD et GALLOIS.

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020